N. 54

SERMONS
PRÊCHEZ
DEVANT
SON ALTESSE ROÏALE
MADAME
LA DUCHESSE D'YORCK.

A l'usage des capucins de chatillon

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE,
de la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD,
Marchands Libraires.

M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DES SERMONS CONTENUS en ce second Volume.

SERMON VINTIE'ME,

Pour le jour du Corps de Dieu.

JESUS-CHRIST *témoigne dans l'institution de la Sainte Eucharistie, le desir extrême qu'il a de s'unir à nous, son amour le fait comme sortir hors de lui-même pour ne plus vivre que dans nous, & s'oublier en quelque sorte soi-même, pour ne vivre plus que pour nous.*

SERMON VINT-UNIE'ME,

De la Sainte Eucharistie.

L'Eucharistie est un Sacrement de foi & d'amour, il faut en approcher avec Foi & Amour, le peu de soin qu'on a de s'y préparer marque qu'on y va sans Foi, & le peu de fruit qu'on en retire, marque qu'on y est allé sans Amour.

SERMON VINT-DEUXIE'ME,

De la Sainte Euchariſtie.

On peut multiplier les Communions ſans manquer de reſpect envers le Corps du Sauveur, & ſans ſe rendre cette action inutile.

SERMON VINT-TROISIE'ME,

Pour le jour de la Transfiguration.

Les Chrêtiens doivent eſperer dans l'exercice de la vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le vice, puis qu'elle ne nuit point aux intereſts temporels, mais qu'elle les favoriſe extrémement, & que bien loin d'être ennemie des plaiſirs, elle en eſt une ſource trés-abondante.

SERMON VINT-QUATRIE'ME,

Pour le jour de la Transfiguration.

Le deſir qui porte à quelqu'autre objet qu'à Dieu ſeul, trouble le cœur, & ſa poſſeſſion ne le calme point.

SERMON VINT-CINQUIE'ME,

De la Préſentation de la Sainte Vierge.

S'il faut choiſir un tems pour ſe donner ſerieuſement à Dieu, la jeuneſſe doit être préferée à tous les autres tems, parce qu'il y a plus de néceſſité de le faire en cét âge-là, plus de bienſéance & plus de mérite.

SERMON VINT-SIXIE'ME,

Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

La Conception immaculée n'eſt pas ſeulement un des plus grands privileges que la Sainte Vierge ait reçeû, mais elle eſt en MARIE *la ſource de tous les autres privileges qui lui ont été accordez.*

SERMON VINT-SEPTIE'ME,

Pour le jour de la Conception immaculée de la Sainte Vierge.

Dieu diſtingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de ſa Conception, en la préſervant du peché, elle ſe diſtingua auſſi de ſa part en répondant d'abord à la grace.

SERMON VINT-HUITIE'ME,

Pour le jour de la Purification de la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge fait en ce jour un double ſacrifice à Dieu, elle lui ſacrifie ce qu'une Mere a de plus cher qui eſt ſon Fils bien-aimé, & ce qu'une Vierge a de plus précieux qui eſt l'honneur de ſa Virginité.

SERMON VINT-NEUVIE'ME,

Pour le jour de la Purification de la Sainte Vierge.

On a toûjours eſtimé & loüé la pureté de la Sainte Vierge, cette vertu pourtant n'auroit rien eû de fort conſiderable à l'égar de MARIE, *ſi ſon amour pour la pureté n'euſt été trés-tendre & trés-des-intereſſée.*

SERMON TRENTIE'ME.

Pour le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge.

La force & grandeur d'ame de la Sainte Vierge efface toutes les plus-hautes idées que la morale ait jamais donné du Magnanime *dans le refus qu'elle fait de la Maternité Divine, & dans l'acceptation de cette même Maternité.*

SERMON TRENTE-UNIE'ME,

Pour le jour de l'Aſſomption de la Sainte Vierge.

La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel eſt pleine & ſurabondante. Elle ne regrete rien dans la gloire, elle n'y a même rien à regreter ; elle n'y deſire rien, & n'y a rien à deſirer ; elle n'y envie rien, mais même elle n'y a rien à envier à perſonne.

SERMON TRENTE-DEUXIE'ME,

Pour le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

L'humilité profonde de la Sainte Vierge, & ses profondes humiliations nous font juger combien elle est élevée dans la gloire.

SERMON TRENTE-TROISIE'ME,

Pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge.

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le Panegyrique d'un Prince naissant. MARIE *Enfant & Naissant en fournit un fort grand sujet, par ce qu'elle a fait depuis sa Conception, & par ce qu'elle doit faire tout le cours de son âge.*

SERMON TRENTE-QUATRIE'ME,

Pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge.

Il faut observer trois choses dans la naissance misterieuse des fidelles, les soins qui les précedent; les tranchées qui l'accompagnent, & la joïe dont elle est suivie.

SERMON TRENTE-CINQUIE'ME,

Pour la Fête du Scapulaire de la Sainte Vierge.

La dévotion du Scapulaire eſt une voïe ſeûre pour s'aſſeûrer de la protection de la Sainte Vierge, parce qu'elle s'eſt étroittement engagée de proteger ceux qui porteront ce Saint Habit, nous l'y engageons encore plus-fortement, dés-lors que nous nous attachons à cette dévotion.

SERMON TRENTE-SIXIE'ME,

Pour le jour de Saint Joſeph.

L'alliance de Ioseph *avec* Marie *a été le fruit d'une trés-grande Sainteté où il étoit parvenu avant ſon Mariage, & elle a été la cauſe d'une Sainteté encore plus-grande, où il a été élevé par ce Mariage.*

SERMON TRENTE-SEPTIE'ME,

Pour le jour de Saint François de Borgia.

La mortification a reduit le Corps de S. François de Borgia, à ſouffrir toutes choſes ſans réſiſtance, & elle a mis ſon eſprit en état d'agir ſans peine & ſans interruption.

SERMON TRENTE-HUITIE'ME,

Pour le jour de Saint Bonaventure.

Saint Bonaventure a allié une Humilité trés-profonde

fonde avec une trés-profonde Doctrine, & une Dévotion trés-simple & trés-tendre, avec une merveilleuse Subtilité, de sorte qu'il peut être appellé le Docteur Humble & Dévot par excellence.

SERMON TRENTE-NEUVIE'ME,

Pour le jour d'une Véture.

JESUS *est le chaste Epoux que les Filles recherchent se retirant dans la Religion ; cét Epoux a de la Beauté, mais cette beauté est cachée, & on le possède long-tems sans le voir. Il est Noble cét Epoux, mais il n'a point de bien pour soûtenir sa naissance & enrichir son Epouse, de qui il ne demande pour toute dote que la pauvreté. Son Amour est tres-ardent & trés-sincere, mais sa Jalousie va de pair avec sa Tendresse.*

SERMON QUARANTIE'ME,

Pour la Profession d'une Religieuse.

Une Fille par la Profession devient Religieuse, c'est-à-dire, qu'elle ne vit plus dans le monde ; elle devient bonne Religieuse lorsque le monde ne vit plus en elle. Elle devient Religieuse Parfaite lorsque JESUS-CHRIST *vit en elle au lieu du monde.*

SERMON QUARANTE-UNIE'ME,

Pour le jour de S. Etienne premier Martir.

Saint Etienne a été un parfait exemple de charité, & le premier exemple de la charité parfaite.

SERMON QUARANTE-DEUXIE'ME,

Pour le jour de S. Jean-Baptiſte.

Saint Jean-Baptiſte a trés-bien rempli la qualité de Précurſeur de JESUS-CHRIST, *montrant & marchant le premier par les voïes que le Sauveur devoit tenir & enſeigner aux autres hommes.*

Fin de la Table du ſecond Volume.

Fautes à corriger.

PAge 6. plus cruelle qu'il a, liſez que celle qu'il a, ligne 20.
p. 15. à égar, liſez à l'égar, ligne 2.
p. 22. on en a, liſez on n'en a lign. 8.
p. 37. des terribles, liſez de terribles, lig. 19.
p. 37. expoſez, liſez expoſé, lig. 27.
p. 71. devoient, liſez devroient, lig. 26.
p. 119. il y a des, liſez il y a de lign. 5.
p. 121. s'écriant ſur chaque choſe & ſur tout cela en particulier, liſez ſur chaque choſe en particulier & ſur tout cela enſemble, lig. 16.
p. 133. des nouvelles, liſez de nouvelles, lig. 16.
p. 137. de la, liſez dés la, lig. 30.
p. 151. dont, liſez donc, lig. 11.
p. 158. s'il ni, liſez s'il n'y, lig. 16.
p. 165. étant l'ouvrage, liſez étant l'image, lig. 14.
p. 168. elle ne pouvoit, liſez elles ne pouvoient, lig. 2.
p. 221. qu'il n'a, liſez qui n'a lign. 9.
p. 257. des purs, liſez de purs, lig. 28.
p. 302. honneur n'ait pas, liſez honneur, mais il n'eſt pas moins extraordinaire qu'un ſi grand honneur, lign. 8.
p. 311. ſemble quand, liſez ſemble que, lign. 2.
p. 311. celle de Iesus-Christ, celle de la Mére de Jesus-Christ, lign. 6.
p. 313. avec des, liſez de lig. 13.
p. 317. qu'ils ont, liſez qu'ils en ont, lign. 7.

p. 319. y aura-t-il, lisez y aura, lig. 15.
p. 392. la loi de grace, lisez de la grace, lign. 9.
p. 433. à huit ou à neuf, lisez à huit ou neuf, lig. 2.
p. 444. cependant qu'elle, lisez cependant quelle, lig. 10.
p. 480. comme de mines, lisez comme des mines, lig. 31.
p. 542. je le vous, lisez je vous le, lign. 4.

SERMON

SERMON XX.

POUR LE JOUR DV CORPS DE DIEV.

Cum dilexiſſet ſuos, qui in mundo erant in finem dilexit eos.

Comme JESUS *avoit aimé les ſiens, qui étoient dans le monde, il les aima juſqu'à la fin.* S. Jean chap. 13.

JESUS-CHRIST *témoigne dans l'inſtitution de la Sainte Euchariſtie le deſir extréme qu'il a de s'unir à nous; ſon amour le fait comme ſortir hors de lui-méme pour ne vivre plus que dans nous, ſon amour fait qu'il s'oublie en quelque ſorte ſoi-méme pour ne vivre plus que pour nous.*

PARMI les argumens, dont nos averſaires ſe ſont ſervis pour combattre l'Euchariſtie, je n'en trouve point de moins plauſibles, que ceux qui attaquent le changement des ſubſtan-

ces, la multiplication, & la reduction du Corps du Sauveur. Si quelque chose pouvoit ébranler ma foi sur ce Mistere, ce ne seroit pas de cette puissance infinie que Dieu y fait voir, que je douterois, ce seroit plûtôt de l'amour extréme, qu'il nous y témoigne. Comment ce qui est pain devient-il chair sans cesser de proître pain? Comment le corps d'un homme se trouve-t-il en même-tems en plusieurs lieux? Comment peut-il être renfermé dans un espace presqu'indivisible? A tout cela je n'ai qu'à répondre que Dieu peut tout. Mais si l'on me demande comment il se peut faire que Dieu aime une créature aussi foible, aussi imparfaite, aussi miserable que l'hõme, & qu'il l'aime avec passion, avec transport; qu'il ait pour cét homme des empressemens, qu'un homme-même n'auroit pas pour un autre homme; Je confesse, Messieurs, que je n'ai nulle réponce, & que c'est une verité qui me passe. On ne peut pas dire, ce me semble, que cét amour soit un effet de sa bonté infinie, veû que la bonté & l'amour n'ont aucun rapport essentiel, qu'ils ont des objets tous differens, qu'on peut être bon & n'aimer pas, qu'on peut aimer ardemment sans être bon. Les foiblesses, les miseres; les pechez-mêmes peuvent être l'objet de la bonté. Elle supporte les foibles, elle soulage les miserables, elle fait grace aux pecheurs. Mais l'amour ne s'attache qu'au bien, c'est-à-dire, à ce qui est parfait, à ce qui paroît excellent, & c'est pour cela, qu'on veut être bon pour tout le monde; mais qu'on veut choisir ce qu'on doit aimer.

Cependant, supposé ce que la Foi nous enseigne du Saint Sacrement, on ne peut pas douter

que le Fils de Dieu n'ait de l'amour pour les hommes, pour lesquels les autres Misteres nous apprennent qu'il a eû tant de bonté. *Sacramentum Altaris est amor amorum*, dit le dévot Saint Bernard, le Sacrement de l'Autel est l'amour des amours, c'est à-dire, l'effet du plus-grand de tous les amours. Pleût à Dieu que je peusse vous donner l'intelligence de cette proposition aussi aisément, qu'il me sera facile de la prouver. Mais ce que vous ne pouvez pas attendre de moi, vous devez l'esperer du Saint Esprit, & le demander par l'entremise de son Epouse. *Ave Maria.*

Tous ceux qui ont comparé l'amitié avec l'amour, ont trouvé mille differences entre ces deux passions, mais il me semble ou qu'il n'y en a qu'une, ou qu'elles se peuvent toutes reduire à une seule. On peut dire que l'amitié est un amour plus doux, plus-tranquille, plus-moderé; & que l'amour est une amitié, qui va jusqu'au transport, jusqu'à l'extase, qui ne garde nulles mesures, qui ne se nourrit que d'excez, selon l'expression de Richard de Saint Victor: *Amor excessibus vivit.* Un ami se plaît en la compagnie de son ami, il le revoit toûjours avec joïe. Mais un amant ne peut pas même s'éloigner de la personne qu'il aime, il languit, si elle est absente, & en sa presence il est muët, il est interdit, il est même hors de soi. Un ami fait volontiers part de ses biens à celui, à qui il a donné son amitié; Un amant donne tout, il oublie ses interéts propres, il s'oublie, il se consume lui-même pour son amour. De sorte que pour definir l'amour, on peut dire, ce me semble, que c'est une passion, qui nous fait vivre

dans un autre, & pour un autre. Dans un autre par le desir ardent & continuel, qu'on a de s'unir à l'objet de sa passion; pour un autre par le zele avec lequel on s'emploïe sans cesse, on se sacrifie-même pour cét objet.

C'est par cette definition que je prétens vous montrer que l'Eucharistie est un Mistere d'amour, & que JESUS-CHRIST y fait toutes les actions d'un amant veritablement passionné. Je vous ferai voir dans le premier Poinct le desir extréme qu'il y témoigne de s'unir à nous; & dans le second le parfait desinteressement, le devoüement avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui-même, pour ne vivre plus que dans nous. Son amour fait qu'il s'oublie soi-même en quelque sorte, pour ne vivre plus que pour nous, voila tout le sujet de nôtre entretien.

De toutes les circonstances de ce Mistere, il n'y en a pas une qui ne me fourniſſe une preuve pour la premiere proposition que j'ai avancée. JESUS-CHRIST témoigne dans l'Eucharistie un desir extréme de s'unir à nous, parce que dans le tems qu'il vient à nous par ce Sacrement, tous les motifs, qui l'avoient porté à se révêtir de nôtre chair ont cessé; il n'y a plus de necessité de nôtre part. L'ouvrage de la Redemption est accompli, nos chaînes sont brisées, nos ennemis vaincus, les portes de l'Enfer ont été fermées, celles du Paradis ouvertes. JESUS est remonté à son Pére, pourquoi donc revient-il tous les jours inviſiblement sur la terre, si ce n'est parce qu'il ne peut se separer des hommes, & que ses délices sont d'ê-

tre avec eux ? En second lieu, c'est du plus-haut point de la gloire, où il est élevé, qu'il songe à venir loger dans nos cœurs ; comme s'il manquoit quelque chose à son bon-heur, tandis qu'il est éloigné de nous. N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'il faut qu'un desir soit bien violent, lorsqu'il peut subsister dans le Ciel, où est le comble de tous les desirs ? Quand je considere JESUS-CHRIST sur nos Autels, dans l'état humble, & obscur, où il veut bien s'y trouver, & que d'ailleurs je fais réflexion à la gloire immense dont il joüit depuis son Ascension ; Il me semble voir un grand Prince, qui étant parvenu par son mérite, & par sa valeur à la prémiere Couronne de l'Univers, conserve sur le trône les inclinations qu'il avoit conçeûës dans sa prémiere fortune, qui se dérobe tous les jours à la belle & nombreuse Cour qui l'environne, & sous un habit qui le deguise entiérement, se rend sans équipage, & sans bruit auprés de la personne, qu'il aime.

Ce qui marque encore davantage l'ardeur de sa passion, c'est qu'il n'est ni tems, ni lieu qui ne lui paroisse propre pour cette entreveûë ; il est prêt à toutes les heures, il attend son épouse tantôt sous un lambris doré, & tantôt sous une grange, il la va chercher dans les chaumines, & même dans les hôpitaux, il n'est rebuté ni par la pauvreté de ses habits, ni par les ordures, & les incommoditez de sa demeure. Mais considerez je vous prie, à quoi il s'expose en revenant ainsi deguisé parmi les hommes ? Combien de mépris, combien d'insultes est-il obligé d'essuïer tous les jours, & des mauvais Chrétiens, & des Infidelles ? Com-

bien de libertins, combien d'heretiques le traittent sur nos Autels comme une Divinité ridicule, accusant ou d'Idolatrie, ou de foiblesse ceux qui l'adorent sous des dehors si mépriſables, & renouvellent tous les outrages qu'il souffrit à sa Passion, au sujet de la Roïauté qu'il s'attribuoit. Je ne parle point des mauvais Prêtres, qui ne lui font pas aujourd'hui une persecution moins sanglante que celle, qui lui fut suscitée par les Pontifes, & par les Docteurs de Jerusalem.

Je ne dis point comme en cherchant une ame sainte, il tombe tous les jours entre les mains de ses ennemis, qui lui font endurer une seconde passion beaucoup plus-cruelle qu'il a soufferte pour nous sauver. Tout cela ne l'arrête point, & sa resolution me fait ressouvenir de ce Heros si célebre dans l'histoire ancienne, lequel aprés être sorti de sa patrie desolée à travers le fer & le feu, tout couvert de sang & de blessures, s'étant apperceû que sa chere épouse y étoit restée, se résolut pour la rejoindre, de se rengager dans tous les perils, qu'il avoit déja essuïez. *Stat casus renovare omnes, omnemque reverti per Trojam, & rursum caput objectare periclis.* Que venez-vous donc chercher mon aimable Maître, en cette terre maudite? Ne savez-vous pas que vos ennemis y regnent par tout, qu'ils conservent encore tout leur venin, qu'ils sont toûjours alterez de vôtre Sang? Ne vous souvient-il plus des mauvais traittemens que vous avez receûs parmi nous? Est-ce que vous n'êtes pas encore saoulé d'opprobres? Il est vrai que vous aurez le plaisir de vous unir fort étroitement avec vos éleûs; mais combien de fois serez-vous

contraint d'avoir pour des réprouvez, pour des Demons les mêmes complaisances, qui ne sont deuës qu'aux ames saintes ? C'est pour vous un sejour bien agreable que le sein d'une personne chaste & fervente ; mais combien esperez-vous d'en trouver dans cette foule de Chrêtiens, qui communieront aux grandes Fêtes. Pourrez-vous bien supporter la froideur de tous les autres, leur mépris, leur peu de foi, & sur tout l'épouvantable corruption de leur cœur ? Vous n'aurez point d'horreur de la bouche, ni de l'estomac de ce blasphemateur, de ce médisant, de cét ivrogne, de cét impudique. Dieu d'amour & de pureté ! Vous qui ne pouvez souffrir que rien de souïllé entre dans vôtre Roiaume ; Vous, qui ne versez vos dons, que dans les ames pures, & innocentes ; vous-vous plongerez vous-même tout entier dans ces ordures ?

Concevez, Messieurs, concevez s'il est possible, qu'elle est la haine que Dieu a pour le peché ; elle est infinie, elle est irréconciliable, elle est moindre toute-fois en quelque sorte que le desir qu'il a de venir en nous, puisqu'il aime-mieux s'abandonner, pour ainsi dire aux sacrileges embrassemens des plus-infames pecheurs, que de renoncer aux délices qu'il goûte en la compagnie de ceux qu'il aime.

Ce desir se produit encore admirablement par les especes sacrées sous lesquelles il se donne à nous. Car s'il est vrai, comme la Téologie nous l'enseigne que la matiere des Sacremens est un signe visible, & comme une parole muette, qui nous déclare le dessein que Dieu a eû dans leur in-

ſtitution : Si cela eſt, dis-je, qu'eſt-ce que JESUS-CHRIST nous veut faire entrendre quand il nous preſente ſon corps ſous les eſpeces du pain ? Si ce n'eſt que comme le pain n'eſt que pour être mangé, auſſi n'eſt-il lui-même ſur l'Autel, que pour être nôtre viande : Que comme la viande n'a point d'autre fin que d'etre unie à nos corps, qu'elle n'auroit point d'autre paſſion que celle-là, ſi elle avoit du ſentiment ; point d'autre deſir, ſi elle étoit doüée de raiſon ; auſſi ne deſire-t-il lui-même que de s'unir à nous, & qu'il le deſire avec la même ardeur, avec le même empreſſement ; & ſi je l'oſe dire, avec la même violence, que chaque choſe tend à ſa fin, & à ſa felicité naturelle.

Voulez-vous ſavoir ce que IESUS-CHRIST nous dit par ces eſpeces miſterieuſes ? Il nous répete inceſſamment ce qu'il dit à ſes Apôtres, lorſqu'il inſtitua l'Euchariſtie ; & ce que le pain materiel nous diroit lui-même, s'il pouvoit parler. *Accipite & manducate.* Prenez & mangez. Vous vous trompez ſans doute, qui que vous ſoïez qui ne nous préchez que le reſpect & la reverence pour ce pain quotidien ; Ce n'eſt pas à moi à examiner vos intentions, mais certainement vôtre langage ne s'accorde pas avec le langage de IESUS-CHRIST. Lorſque Dieu deſcend ſur la montagne de Sinaï, révêtu de feux, & d'éclairs, & ne parlant que par le ſon terrible des trompettes ; Je comprens que ſon deſſein eſt de remplir de terreur ce peuple indocile, & ſeditieux. *Vt enim probaret vos, venit Dominus, & ut terror illius eſſet in vobis.* Mais ici, mon aimable Maître, ſi vous ne demandez de moi que des homages, permettez-

moi de vous le dire, vous nous expliquez assez mal vos intentions. Que vois-je dans cette Hostie, qui me fasse connoître vôtre volonté? Si vous vous voulez que je m'éloigne par respect de vôtre table? Ce pain peut bien reveiller mon appetit; mais je ne vois pas comment il peut me porter à des sentimens de crainte. Il est vrai qu'on vous dresse des trônes dans nos Eglises, & qu'à la lumiere de mille flambleaux, on y fait briller autour de vous, ce qu'il y a de plus-précieux dans la nature, mais tout cela est de l'invention des hommes, c'est leur voix & non pas la vôtre, que cét appareil me fait entendre; Ce sont des hommes qui vous ont élevé sur des Autels: mais c'est vous-même, qui avez bien voulu vous cacher sous un peu de pain, ce pain seroit encore mieux sur une table, que sur un trône; & dans l'estomac des Chrêtiens, qu'exposé seulement à leurs adorations.

Mais qu'est-il necessaire d'avoir recours aux signes, & aux conjectures; puisque nous avons dans l'Evangile des paroles si expresses? En combien de manieres le Fils de Dieu nous a-t-il fait connoître le desir qu'il a de s'unir à nous par ce Sacrement? Il ne s'est pas contenté de nous le presenter comme une viande, afin que l'amour que nous avons tous pour la vie, nous invita à le recevoir; mais pour exciter davantage nôtre faim, il a déclaré que toutes les autres viandes, & la Manne même, n'approchoient pas de celle-ci; que la Manne n'avoit pas empêché les Israëlites de mourir, mais que ce pain rendroit immortels tous ceux qui en useroient. *Qui manducat hunc pa-*

nem vivet in æternum. Ce n'eſt pas encore aſſez, l'eſperance de devenir ſemblable à Dieu avoit porté Adam a manger d'un fruit, dont le Seigneur lui avoit interdit l'uſage : JESUS-CHRIST promet à tous ceux qui le recevront à l'Autel, qu'ils ſeront élevez au même rang, où le premier homme avoit inutilement porté ſon ambition. *Sicut miſit me vivens Pater, & ego vivo propter Patrem ; & qui manducat me, & ipſe vivet propter me.*

De plus il conjure tous ſes Diſciples de renouveller ſouvent cette cene Miſterieuſe, il leur fait entendre qu'en cela ils lui donneront des marques de leur ſouvenir & de leur amour. Il n'oublie pas le motif de la crainte, qui a tant de pouvoir ſur la plûpart des eſprits ; il nous menace de la mort, ſi nous refuſons de prendre ſa Chair en nourriture. *Niſi manducaveritis carnem Filij hominis, non habetis vitam in vobis.* Enfin il met tout en uſage pour allumer en nous un grand deſir d'aller à lui, afin que rien ne s'oppoſe à celui qu'il a de venir en nous, & de s'unir étroittement avec nous.

Cela ſuppoſé, ſi l'amour eſt une paſſion, qui nous fait vivre hors de nous-même par le deſir, qu'elle nous inſpire de nous unir avec ce que nous aimons : n'ai-je pas raiſon de dire, que le nom d'Amant ne convient mieux à perſonne, qu'au Sauveur du monde, & qu'il n'a lui-même jamais mieux rempli ce beau nom que dans le miſtere de l'Euchariſtie ? Il eſt vrai que par l'Incarnation Dieu s'eſt uni parfaitement à nôtre nature ; mais je vous prie de conſiderer que cette union Hipoſtatique n'a pas été la fin de ſon Incarnation, comme l'union Sacramentelle a été la fin de l'inſtitution du Sa-

crement. Dieu s'eſt révêtu de nôtre chair, non pas préciſément pour s'unir à nous ; mais afin d'avoir un corps ſuſceptible des douleurs qu'il vouloit ſouffrir pour nous. Il s'eſt fait homme pour ſauver les hommes ; ç'a été zele, bien-veillance, compaſſion, une eſpece d'amour, ſi vous le voulez ; mais certainement ce n'a été ni tendreſſe, ni complaiſance ; ce n'eſt point l'amour qui fait les amans.

Il eſt aiſé de reconnoître la difference qu'il y a entre ces deux paſſions, par la diverſité de leurs objets. Le Fils de Dieu ne s'eſt incarné que pour les pecheurs : *Non ſum miſſus, niſi ad oves, quæ perierunt.* Or les Pecheurs ne peuvent être l'objet de ſa complaiſance, mais ſeulement de ſa compaſſion, au lieu qu'il n'a inſtitué ce Sacrement que pour les Juſtes. *Vere panis filiorum non mittendus canibus.* Et les Juſtes ne peuvent être que l'objet de ſa tendreſſe. Voila pourquoi IESUS-CHRIST viſible en ſa chair, ſe plaiſoit avec les pecheurs ; au lieu qu'il en a horreur ſous les eſpeces ſacramentelles. L'Incarnation a été leur delivrance, l'Euchariſtie eſt leur jugement & leur mort. *Qui manducat, & bibit indigne, judicium ſibi manducat & bibit.* Auſſi ne voïons-nous pas que le Fils de Dieu ait eû des déſirs auſſi ardens de s'Incarner, qu'il en fait paroître de ſe donner à nous par ce Sacrement. Toute l'Ecriture eſt remplie des vœux des Patriarches & des Prophetes, on ne trouve par tout que ſoûpirs, que larmes pour fléchir le Ciel, & en faire deſcendre le Rédempteur. Ce Rédempteur eſt appellé l'attente du peuple d'Iſraël, le deſiré des Nations, le deſir des Collines eternelles, mais il s'en faut beaucoup que de la part du Verbe Eternel on voïe

de pareilles impatiences. Le monde gemissoit sous la tirannie du Démon depuis la cheûte d'Adam. Le Liberateur lui avoit été promis dés ce tems-là, on n'avoit cessé depuis de le demander, & de l'attendre : & cependant bien-loin de se hâter d'accomplir nos vœux, il attend sans inquietude que le milieu des tems soit venu, il laisse couler quatre mille ans d'une dure & cruelle servitude. Mais dans l'Eucharistie il en use d'une maniere toute opposée ; il s'est fait prier, il s'est fait solliciter de venir au monde durant l'espace de quarante siecles : maintenant il prie les hommes, il les presse, il leur fait même violence pour les obliger à le recevoir. Forcez-les, dit-il, dans l'Evangile, forcez-les à prendre part au festin que je leur ai préparé. *Compelle intrare, ut impleatur domus mea.* C'est que l'amour est extrémement impatient, les autres mouvemens de l'ame ne nous agitent pas avec tant de violence, ils sont plus-doux & plus lens, ils ne nous ôtent point la liberté, & nous pouvons, comme il nous plaît, ou les reprimer, ou les suivre. Mais celui-ci est ennemi des délais ; il ne sait ce que c'est que de s'arrêter, il leve en un moment tous les obstacles, il passe par-dessus toutes les difficultez, il n'est rien d'impossible, rien de difficile, lors qu'il s'agît de se rapprocher de l'objet de son amour, dans lequel on vit beaucoup plus que dans soi-même.

C'est encore pour cette même raison que JESUS-CHRIST aïant voulu que les autres Sacremens ne fussent conferez, ou qu'une seule fois, comme le Batéme, la Confirmation, & l'Ordre, ou du moins que trés-rarement, comme le Mariage & l'Extré-

me-Onction. Il nous a laiſſé une liberté entiere à 'égard du Sacrement de l'Autel, & de celui de la Penitence, lequel nous diſpoſe au premier. Nous pouvons recevoir IESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie tous les mois, toutes les ſemaines, tous les jours, & il ne faut pas dire qu'en cela il a moins ſongé à contenter ſon amour, qu'à ſoulager nôtre foibleſſe, qui a beſoin d'être ſouvent fortifiée par cette nourriture celeſte; Car ſi cette nourriture avoit été principalement deſtinée au ſoulagement des foibles, elle ne ſeroit pas appellée le pain des forts, & l'on n'auroit pas raiſon d'en défendre l'uſage frequent aux imparfais. Cependant nous voions que les plus-robuſtes ſont invitez à en manger plus-ſouvent, & que Dieu en inſpire une plus-grande faim à ceux qui ont plus de Sainteté.

Aprés toutes ces réflexions, ne vous paroît-il pas bien étrange, que la plûpart des Chrêtiens ſoient ſi dégoûtez du Corps de IESUS-CHRIST? Qu'ils témoignent ſi peu d'empreſſement de le recevoir? IESUS eſt dans une impatience incroïable de venir en nous, & il faut nous contraindre d'aller à lui, il faut nous menacer des anatemes de l'Egliſe, pour nous obliger à communier une fois l'an. Mon Dieu! d'où vient que nous avons des deſirs ſi contraires à vos deſirs? D'où vient que vous ſoûaittez de vous unir à des créatures ſi imparfaites, & que nous avons tant de peine à nous unir à vous, qui étes nôtre unique & nôtre ſouverain bien. Ie ſai, Meſſieurs, qu'on a coûtume de s'excuſer ſur ce qu'on ſe ſent indigne d'approcher du Saint des Saints, & ſur le reſpect que l'on porte à une ſi haute Majeſté. Mais ce reſpect prétendu,

ſi je ne me trompe, n'eſt qu'un faux prétexte : Voici la veritable raiſon.

Ceux qui ne communient pas, lors même qu'ils y ſont obligez ſous peine de peché mortel, ſont pour la plûpart des Libertins, qui n'ont pas de Religion, ou du moins en qui la Foi commence à languir, & à s'éteindre. Ils s'éloignent de la ſainte Table, de-peur, diſent-ils, de la profaner, à cauſe des habitudes criminelles où ils ſont encore: mais que ne les quittent-ils ces habitudes criminelles, pour éviter en même-tems & le ſacrilege, & la deſobéïſſance, pour témoigner leur reſpect à l'Egliſe, dont ils ſont les membres, auſſi bien qu'au Sauveur qui eſt leur Chef ? Quel reſpect, mon aimable Rédempteur, d'aimer-mieux ſe priver de la participation des ſaints Miſteres, que de renoncer au crime, pour s'approcher de vous avec pureté ? Mal-heureux impudique vous préferez le corps d'une proſtituée au corps de vôtre bon Maître, & vous oſez dire que vous avez du reſpect pour ce ſaint Corps ? Dittes que vous avez une attache horrible à vos infames plaiſirs, & que vôtre amour pour le peché va juſqu'à la fureur.

Les autres qui communient moins rarement à la verité, mais qui ſe défendent de le faire tous les huit jours, tous les quinze jours, quoi-qu'ils n'aïent, Dieu merci, nulle attache au peché mortel : Ceux-là, dis-je, peuvent ſe couvrir du prétexte de l'humilité, avec un peu plus de vrai-ſemblance, mais non pas avec plus de verité. L'humilité eſt une vertu : Or comme toutes les vertus ſont liées les unes aux autres, de telle ſorte qu'on ne peut les ſeparer ; quiconque s'éloigneroit de

l'Autel par un veritable ſentiment d'humilité, par la ſeule conſideration de ſon indignité propre, auroit infalliblement toutes les vertus qui peuvent nous rendre dignes d'en approcher tous les jours. Mais qu'eſt-ce donc qui entretient ces ſortes de gens dans une ſi grande indifference pour ce Sacrement d'amour ? Ce n'eſt pas préciſément qu'ils ſe croïent indignes d'y participer ; c'eſt qu'ils craignent de faire ce qui pourroit les en rendre dignes, c'eſt peut-être qu'ils craignent même d'en devenir dignes en y participant plus ſouvent. Ie m'explique.

On ſent que ſi l'on multiplie les Confeſſions & les Communions, il faudra moderer le jeu, donner des bornes au luxe, rétrancher beaucoup du commerce qu'on avoit avec le monde, que l'uſage frequent des Sacremens demande neceſſairement cette reforme, qu'il la produit même inſenſiblement comme malgré nous ; on prévoit les combats qu'on auroit à ſoûtenir contre Dieu, les reproches qu'il faudroit eſſuïer de la part de la conſcience, ſi l'on prétendoit allier une vie tiede & mondaine avec des communions ſi ſouvent reïterées ; on eſt perſuadé que la preſence de Iesus-Christ imprime à l'ame qui l'a reçeû un reſpect interieur, qui modere du moins pour un tems la vaine joïe, & qui empéche qu'on ne ſe donne tout entier aux plaiſirs accoûtumez. D'ailleurs, on n'ignore pas que Iesus-Christ n'entre pas dans un cœur, pour n'y rien faire, qu'il ne manque pas de l'inviter à renoncer à la vanité, à ſe renoncer ſoi-même, s'il eſt poſſible, qu'il l'en ſollicite, qu'il l'en preſſe à chaque viſite qu'il lui

rend. Tout cela fait peur à une ame lâche & attachée aux creatures, elle aime-mieux se frustrer du pain des Anges, que de se voir engagée en le recevant à vivre d'une vie plus-Chrêtienne. Ce qui me persuade que je ne me trompe pas dans ce jugement, c'est qu'effectivement on ne trouve pas que l'humilité détourne de cette sainte pratique les personnes vraiment mortifiées & gueries de l'amour propre. Elle fait qu'elles prennent un soin extraordinaire de se purifier, & de préparer leur cœur, elle fait que nonobstant toutes leurs préparations, tous leurs soins, elles vont à la sainte Table avec une extréme confusion, & toutes pénetrées de crainte, mais elles y vont toutefois avec une sainte confiance; parce qu'elles se sentent une volonté sincere de plaire à Dieu; & une veritable horreur des mêmes défauts qui font le sujet de leur crainte & de leur confusion

Que si neanmoins il arrivoit que quelcune de ces personnes vraiment humbles, se voulut retirer de la communion frequente, effraïée par cette sentence terrible: celui qui mange & boit indignement, boit & mange sa condannation: s'il y en avoit quelcune ici, je la conjure au nom du Seigneur de ne prendre pas pour elle ce qui ne la regarde nullement. *Quid habes Esther, ego sum frater tuus, noli metuere, non morieris, non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* Que craignez-vous dit le Roi Assuerus à la Reine Esther, lors qu'il la vit pâmée au pié de son tróne: Ie suis vôtre Roi, mais je suis aussi vôtre Epoux & vôtre Frere, non, vous ne mourrez pas, je vous en donne ma parole; c'est un crime capital que de venir ici

sans

ſans être mandé ; mais ce n'eſt pas pour des perſonnes comme vous que cette Loi a été faite.

Ame Chrêtienne ! Ame Sainte ! JESUS-CHRIST vous dit aujourd'hui la même-choſe ſur cét Autel. *Quid habes, ego ſum frater tuus ?* Qu'eſt-ce que vous appréendez de vôtre frere, & de vôtre époux ? Pourquoi redouter une Majeſté que je ne tiens ici voilée, que pour vous donner une liberté entiere de venir à moi ? I'ai dit qu'on ſe rendra coupable de mort en communiant indignement, mais je n'ai point prétendu vous envelopper dans cette menace. Quoi-que vous ne ſoïez pas digne de me recevoir, toutefois il n'eſt pas indigne de moi d'être reçeû en vous. Vous ne le meritez pas, ſi l'on a égar à vos imperfections ; mais ſachez que l'envie que vous avez de devenir plus-parfaite, vous tient lieu auprés de moi d'un fort grand mérite. Otez-moi donc cette vaine crainte, qui s'oppoſe à mes plus-ardens deſirs ; puis que je vous invite de vous approcher, vous devez plûtôt craindre de me déplaire en me refuſant, & de m'offencer par trop de reſpect. *Noli metuere non morieris.* Ne craignez rien encore une fois de celui qui vous aime avec tant de paſſion, comment pourrois-je me réſoudre à vous faire mourir, moi, qui non ſeulement ne vis que dans vous, mais qui ne vis même que pour vous ? Ie vous ai fait voir, Meſſieurs, comment IESUS-CHRIST au Saint Sacrement ne vit que dans l'ame Chrêtienne, par le deſir qu'il a de s'unir à elle. Diſons un mot de la ſeconde partie, & faiſons voir qu'il n'y vit que pour cette bien-aimée, par le ſacrifice entier qu'il lui fait de ſa vie & de ſa gloire.

Il eſt aſſez mal-aiſé de decider, ſi le Fils de Dieu témoigna plus d'amour aux hommes, ou lors qu'il prit une vie humaine au ſein de Marie, ou lors qu'il perdit cette même vie ſur la Croix; Mais il eſt tout viſible, que dans le Sacrement de l'Autel il fait pour nous quelque choſe de plus, qu'il ne fit ni à ſa Conception, ni à ſa Mort; puis qu'il y reçoit & la vie & la mort en même-tems qu'il y eſt & produit & ſacrifié pour nôtre amour. Oüi, Meſſieurs, Iesus-Christ vit ſur nos Autels, puis qu'il y eſt lui-même le Prêtre du ſacrifice qui y eſt offert, & il y meurt, puis qu'il eſt auſſi la victime de ce ſacrifice. Si l'Euchariſtie eſt une extenſion de l'Incarnation, comme parle S. Iean Criſoſtome, il eſt vrai en quelque ſens que Dieu ſe fait homme en ce Miſtere, & ſi elle eſt une figure réelle & effective de ſa Paſſion, comme la Foi nous l'enſeigne, on ne peut pas douter qu'il n'y ſoit encore crucifié. Les paroles du Prêtre lui donnent une nouvelle naiſſance, en le révêtant des eſpeces du pain & du vin. Elles lui donnent une nouvelle mort en ſeparant ſon Corps de ſon Sang. En un mot, il eſt vivant dans l'Euchariſtie, puis qu'il y eſt au même état qu'il eſt dans le Ciel, c'eſt-à-dire, immortel & Glorieux; & il y eſt mort, puis qu'il y eſt ſans ſentiment, puis qu'il eſt comme enſeveli dans les eſpeces, puis qu'enfin on peut dire qu'il y eſt mangé des vers, quand il nous y ſert de nourriture.

Mais pour qui eſt-ce qu'il veut vivre, & qu'il veut encore mourir en ce Sacrement? on ne peut pas dire que c'eſt pour lui-même qu'il y vit & qu'il y meurt, puis qu'il n'y a nul uſage de la vie, &

qu'il n'y retire nul avantage de sa mort. Lors qu'il étoit sur la terre, il ne laissoit pas de goûter quelque plaisir à la veûë du ciel & de la terre, dans l'entretien de sa bonne Mere & de ses amis, & sur tout par les mouvemens admirables de son cœur & de son esprit, qui étoient sans cesse occupez, l'un à connoître, & l'autre à aimer Dieu très-parfaitement. Mais dans sa vie Eucharistique il n'est susceptible de nul plaisir, parce que l'espace indivisible où tout son corps est reduit, le rend incapable de toute operation ; il y est à son égar, comme s'il étoit mort effectivement, il n'y a de vie, qu'autant qu'il lui en faut pour mourir continuellement pour nôtre amour.

La mort qu'il endura sur la croix, fut le prix de nôtre Rédemption, mais elle fut aussi la source de toute sa gloire. Il falloit qu'il mouruſt pour établir cét empire universel, qui lui étoit destiné, & qui devoit être la recompense de ses humiliations; mais comme depuis qu'il est au ciel il possede une grandeur pleine & incapable d'accroissement, il ne peut tirer d'autre fruit de sa mort sacramentelle, que le plaisir de s'immoler tout entier, pour ce qu'il aime.

En second lieu, j'avoûë que ce fut un étrange déguisement pour un Dieu, que de se révêtir du corps humain, mais outre qu'il n'y a rien de plus-beau dans la nature visible ; le corps de Iesus-Christ fut entre tous les autres le plus-beau & le plus-parfait. *Speciosus formâ præ filiis hominum.* Ce fut un artifice, dont il voulut bien se servir pour se faire aimer des hommes, qui ne sont sensibles qu'à la beauté corporelle ; s'il fut defiguré à

la Paſſion, ſes plaïes, & ſes meurtriſſures lui attirerent la compaſſion de ſes Juges, & firent admirer ſa patience, de ſorte qu'on peut dire, que quoi-qu'il ait cherché nos avantages dans ces miſteres, il y a encore trouvé les ſiens; mais ici il ne fait rien pour ſes intereſts, l'état où il eſt reduit ne lui peut attirer ni veneration, ni amour, les eſpeces du pain & du vin ne peuvent porter qu'au mêpris & à l'incredulité.

Ajoûtez à ce que je viens de dire, que les autres miſteres du Sauveur les plus-douloureux & les plus-humilians, ont été accompagnez de circonſtances ſi glorieuſes, de miracles, & de prodiges ſi éclatans, qu'il eſt aiſé de voir, qu'en prenant ſoin de nos intereſts, il ne negligeoit pas tout-à-fait ſa gloire. Mais d'où vient que renouvellant tous les jours ſur nos Autels les miſteres de ſa Naiſſance & de ſa Mort, il n'y renouvelle point les merveilles qui arriverent en l'une & en l'autre? D'où vient que s'y mettant dans un état ſi humiliant, il ne fait rien pour en relever la baſſeſſe? ſi ce n'eſt parce que ſon amour l'y occupe tout entier, & lui fait oublier tout autre choſe.

Ie me trompe, Meſſieurs, il ne s'eſt jamais fait de ſi grands miracles que ceux qui ſe font tous les jours ſur cét Autel; le pain & le vin y ſont anéantis à la parole du Prêtre, le même Corps ſe trouve en même tems & au ciel & ſur la terre, la chair y joüit des privileges des eſprits, puis qu'elle eſt inviſible, & qu'elle n'y occupe nulle place; les accidens y ſont ſeparez de la ſubſtance, IESUS-CHRIST ſe retirant par la corruption des eſpeces; une matiere eſt crée de rien, pour remplacer celle

que la consecration avoit détruite. Voila sans doute de grands prodiges, créer, anéantir, multiplier, spiritualiser des corps, c'est bien autre chose que fermer des plaïes, qu'ouvrir même des sepulchres; mais pour montrer que tout cela ne se fait que pour nous, c'est qu'il se fait sans bruit, sans que rien éclatte au dehors. Tout se passe de telle sorte que la gloire du Sauveur n'en est point augmentée devant les hommes, ni nôtre Foi même fortifiée. Il suffit à ce parfait amant, que de si grandes choses soient utiles à sa bien-aimée, quand mêmes elles lui devroient être inconnuës.

Il est donc vrai que Iesus-Christ ne vit que pour nous dans ce Sacrement, puis qu'il y meurt même pour nous, & qu'il n'y meurt que pour nous; il fait encore plus, il nous y devient utile aprés la mort-même, en nous donnant son corps à manger. I'ai dit au commencement de ce discours, que le Sauveur se donnoit à nous en forme de viande, pour s'unir plus-parfaitement à nous; I'ajoûte qu'il le fait encore à dessein de se consumer entierement pour l'amour de nous. La mort ne détruit point l'homme, de telle sorte qu'il n'en reste encore quelque chose, qui peut servir ou d'aliment au feu, ou de pasture aux vers, & aux bêtes carnacieres; Ainsi Iesus ne croiroit pas nous avoir fait un parfait sacrifice de lui-même en l'Eucharistie, si aprés y avoir reçeû la mort, il ne s'y donnoit pas encore à manger. On a raison de parler de l'amour des Meres, comme du plus-fort & du plus tendre qu'on ait remarqué dans la nature; Dieu même a bien voulu nous le proposer comme une image de celui qu'il a pour

nous : mais cependant qu'il eſt foible cét amour, qu'il eſt imparfait, ſi on le compare à celui que IESUS-CHRIST nous témoigne dans l'Euchariſtie. Il s'eſt trouvé des femmes, qui pour s'empécher de mourir de faim, ont mangé leurs propres enfans aprés les avoir cruellement égorgez ; voila juſqu'où nous porte l'amour de la vie, de cette courte, de cette malheureuſe vie, mais on en a jamais veû, qui pour conſerver la vie à leurs enfans, leurs aient donné à manger leur propre chair.

Il n'y a que vous, aimable Sauveur, qui aïez peû porter l'amour juſqu'à cét excez, afin de vous conſumer entierement pour vos créatures ! vous avez voulu être tout à nous, vous avez voulu nous être toutes choſes, nôtre Dieu, nôtre roi, nôtre maître, nôtre frere, nôtre tréſor, nôtre caution, nôtre victime : enfin nôtre pain, nôtre breuvage, pour nous bien perſuader que vous étiez nôtre amant ! O IESUS le plus parfait & le plus-paſſionné de tous les amans ! ô amour ! divin amour ! amour exceſſif ! amour ineffable ! amour incompréenſible ! Pardonnez-nous, mon adorable Rédempteur, ſi nous héſitons quelquefois à croire le miſtere de l'Euchariſtie. Ce n'eſt point faute de ſoûmiſſion que nous avons peine à nous ſoûmettre à cette créance, nôtre peu de Foi eſt une ſuite comme neceſſaire de vôtre exceſſive bonté. Nous avons crû ſur vôtre parole le miſtere de la Trinité, quelque impenetrable qu'il fuſt à nôtre raiſon, nous l'avons crû, dis-je, parce que nous n'y avons rien trouvé, qui ne fuſt trés-conforme à vôtre grandeur, qui ne vous rendit encore plus-venera-

ble. Mais ici, Seigneur, on craint de vous attribuër quelque choſe indigne de vous. Quoi un Dieu avoir de la tendreſſe, de la complaiſance, de l'empreſſement pour un homme ! Un Dieu deſirer de s'unir à moi, & le deſirer au point de s'anéantir tous les jours, de s'immoler tous les jours, de vouloir que je le mange tous les jours ! Mon Dieu quelqu'infallibles, quelqu'expreſſes que ſoient vos paroles, par quelques miracles qu'elles aïent été autoriſées en tous les ſiecles, on ne ſauroit s'empêcher d'être ſurpris, d'être épouvanté, de tomber dans le trouble, & dans la confuſion quand on nous propoſe de ſi étonnantes veritez.

Mais quelqu'incroïable que paroiſſe l'amour que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce Sacrement, il y a quelque choſe qui me ſurprend encore plus ; c'eſt l'ingratitude dont nous païons un ſi grand amour. C'eſt une choſe étonnante qu'un Dieu veüille bien aimer un homme ; mais il eſt étrange qu'un homme ne puiſſe pas aimer Dieu, & que nul motif, nul bien-fait, nul excés d'amour, ne puiſſe nous inſpirer le moindre ſentiment de reconnoiſſance. Dieu pourroit encore avoir peut-être quelque raiſon d'aimer les hommes, ils ſont ſes ouvrages & ſes portrais, il aime en eux ſes propres dons, il s'aime ſoi-même en les aimant. Mais pouvons-nous avoir quelque raiſon de n'aimer pas Dieu ? Parlez, homme ingrat ! homme inſenſible, y a-t-il quelque choſe en lui qui vous rebutte ? peut-être qu'il n'a pas encore aſſez fait pour meriter nôtre amour ? Helas il a fait plus que nous n'aurions oſé ſoûaitter, plus que nous n'en pouvons croire, plus en quelque ſorte qu'il n'étoit ſéant à ſa Majeſté in-

finie, & nous déliberons encore, ſi nous répondrons à de ſi grandes avances, ou ſi nous continuerons à les mépriſer. Miracle, s'écrie Guillaume de Paris, mais miracle diabolique, l'homme eſt environné, l'homme eſt accablé des bienfaits de Dieu, Dieu allume tous les jours de nouveaux charbons au tour de nos cœurs pour les échauffer, & ces cœurs demeurent frois au milieu d'un ſi grand feu. *Homo tot congeſtis carbonibus miraculo diabolico friget ad Deum.*

Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une ſi grande dureté ? vous vous êtes épuiſé dans ce miſtere d'amour, vous êtes allé, diſent les Péres, auſſi-loin que vôtre pouvoir a peu s'étendre, ſi les ſacrez attouchemens de vôtre corps ne peuvent détruire ce charme d'enfer, il ne faut pas eſperer qu'un autre remede puiſſe avoir plus de vertu. Je ne vois qu'une ſeule reſſource dans un ſi grand mal, il faut ô mon Dieu ! il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur ſenſible, un cœur qui ne ſoit ni de marbre, ni de bronze ; il nous faut donner un cœur tout ſemblable au vôtre ; il nous faut donner vôtre cœur-même. Venez aimable cœur de IESUS, venez vous placer au milieu de ma poitrine, & allumez-y un amour, qui réponde, s'il eſt poſſible, aux obligations que j'ai d'aimer Dieu. Aimez IESUS en moi autant que vous m'avez aimé en lui, faites que je ne vive qu'en lui, que je ne vive que pour lui, afin qu'eternellement je puiſſe vivre avec lui dans le Ciel. *Amen.*

SERMON XXI.

DE LA SAINTE EUCHARISTIE.

Probet autem se ipsum homo : & sic de pane illo edat, & de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, & qu'ainsi il mange de ce pain, & boive de ce calice. S. Paul, aux Corint. c. 11.

L'Eucharistie est un Sacrement de Foi & d'Amour; il faut en approcher avec Foi & Amour, le peu de soin qu'on a de s'y préparer, marque qu'on y va sans Foi, & le peu de fruit qu'on en retire, marque qu'on y est allé sans Amour.

C'Est avec beaucoup de raison que Saint Augustin admire la bonté de Dieu, dans le precepte qu'il nous a fait de l'aimer, c'étoit déja beaucoup, dit-il, ô mon Dieu, que vous nous eussiez permis

d'élever nos cœurs jusqu'à vous, mais quel comble de misericorde d'avoir voulu nous y contraindre, comme si vous aviez quelque interest à nous rendre heureux dés cette vie ! Il me semble, Chrêtiens Auditeurs, que l'Eglise sainte nous donne en ce tems-ci une marque de son affection, qui répond assez à cette bonté infinie de nôtre Dieu. Elle ne se contente pas de nous presenter ce Corps adorable de IESUS-CHRIST, elle nous commande de le recevoir, comme si c'étoit son avantage, & non pas le nôtre que nous en fussions rassasiez. Elle auroit sujet de nous défendre sa table, comme à des personnes impures, & elle nous défend au-contraire de nous en abstenir même par respect. C'est une bonne Mére qui voïant en quelques-uns de ses enfans, un dégoût qui pourroit enfin leur causer la mort; use de tout son pouvoir pour leur faire prendre la nourriture; elle n'a égar en cela qu'à nos besoins & à sa tendresse, & tandis que nos passions nous aveuglent & nous empéchent de voir la necessité que nous avons de cette viande sacrée, on diroit que son zele l'aveugle elle-même, & lui cache les imperfections qui nous en rendent indignes. Ie ne crois pas qu'il y ait personne en cette assemblée, qui soit assez mal-heureux pour lui desobéïr en cette rencontre.

C'est ici que vous voïez, que l'amour a bien plus de part que l'autorité, puisque cét un commandement, qui bien-loin de nous imposer un fardeau insupportable renferme au contraire un bien-fait trés-signalé. Non, Messieurs, je ne doute point que tous ceux qui sont ici, ne soient tout disposez à communier à ces Festes. Mais helas qu'il

eſt à craindre, que tous n'aïent pas les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour le faire avec quelque fruit. J'oſe dire qu'elles ſe trouvent pour l'ordinaire en peu de Chrêtiens, ces ſaintes diſpoſitions, & ſi vous me permettez de vos propoſer les raiſons que j'ai de faire ce jugement, vous verrez, ce me ſemble qu'il n'eſt que trop bien fondé.

Peut-être que le ſoin que je prendrai de faire remarquer les défauts, qu'il eſt important d'éviter en cette action, peut-être, dis-je, que ce ſoin ne ſera pas inutile ſur tout ſi l'eſprit de Dieu, qui doit préparer vos cœurs pour recevoir le corps de JESUS, daigné bien préparer vos eſprits pour y faire entrer ſa parole. Demandons-lui cette grace par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

Meſſieurs, l'Euchariſtie eſt un Sacrement de Foi & d'Amour. Elle eſt un Sacrement de foi, puiſqu'on peut dire qu'elle renferme tous les miſteres qui exercent davantage nôtre créance; Elle eſt un Sacrement d'amour, puiſqu'elle renouvelle en nôtre faveur tout ce que Dieu a jamais fait de plus grand pour ſe faire aimer des hommes. C'eſt un Miſtere de foi, comme l'appelle ſaint Paul écrivant à Timotée, puiſqu'il n'eſt pas ſeulement élevé au deſſus des ſens, mais qu'il leur eſt même contraire; C'eſt un Miſtere d'amour, puiſque c'eſt l'heritage de IESUS-CHRIST, & qu'il l'a donné à ſes enfans comme un gage aſſeûré de ſa tendreſſe paternelle. Enfin c'eſt un Miſtere de foi, puiſque l'Egliſe, ſur tout dans les premiers ſiecles en a fait un ſecret dont elle ne donnoit la connoiſſance qu'aux veritables fidelles. C'eſt un Miſtere d'amour; puis qu'encore aujourd'hui elle n'en accor-

de la participation qu'aux amis de Dieu, qu'à ceux qui ſont déja unis à lui.

Cela étant ſuppoſé, que le Saint Sacrement de l'Autel eſt un Sacrement de Foi, & d'Amour, il eſt aiſé de conclurre que la foi & l'amour, ſont les deux diſpoſitions eſſentielles, qu'on doit apporter à le recevoir. La foi pour exciter en nous ce reſpect & cette faim ſurnaturelle, ſans quoi le pain des Anges nous eſt inutile, l'amour pour purger nôtre ame de ſes crimes, qui ſont comme les mauvaiſes humeurs, qui nous le rendroient même pernicieux. De ſorte que ſi je vous fais voir que la plûpart des Chrêtiens s'approchent de la ſainte table ſans foi, qu'ils s'en approchent ſans amour, j'aurai prouvé qu'ils s'en approchent ſans les diſpoſitions neceſſaires. Mais ſur quel fondement peut-on avancer deux propoſitions de cette nature. J'avoûë, Meſſieurs, qu'il eſt mal-aiſé d'en donner des raiſons demonſtratives; Mais je m'appuïe ſur deux conjectures ſi fortes à mon ſens, & ſi convainquantes, que nul eſprit raiſonnable ne ſauroit y réſiſter. Je dis donc que peu de gens communient avec la foi & l'amour que demande ce Sacrement, parce que je vois que peu de gens ſe préparent à la communion, & que peu de gens en profitent, j'ai ſujet de croire qu'on manque de foi puis qu'on y penſe à peine un moment auparavant, ce ſera le premier Poinct, qu'on manque de charité, puiſqu'un moment aprés on n'y ſonge plus; C'eſt le ſecond. Oüi Chrêtienne Compagnie, le peu de ſoin qu'on a de s'y préparer marque qu'on y va ſans foi, & le peu de fruit qu'on en retire prouve qu'on y eſt allé ſans charité.

Je ne ſai, Meſſieurs, ſi vous n'avés jamais fait réflexion à ce qui s'eſt paſſé dans l'Egliſe, au ſujet de la Conception immaculée de MARIE. Quelques Docteurs trés-ſavans d'ailleurs, & ſerviteurs déclarez de nôtre bonne Maîtreſſe, aiant crû ſur je ne ſai quels fondemens, qu'elle avoit eû part au peché du premier homme, ils ont enſeigné cette Doctrine; & l'ont ſoûtenuë quelque-tems, comme une choſe, qui leur ſembloit avoir quelque probabilité. Mais quel tumulte cette opinion n'a-t-elle point excité parmi les fidelles, à qui eſt-ce qu'elle n'a point paru hardie, pour ne pas dire témeraire & ſcandaleuſe, de quelle partie du monde ne s'eſt-on point récrié contre ce dogme? Quel Docteur, quelle Academie, quelle Ville, quel Roïaume ne s'eſt point armé pour le combattre? Que de Livres, que de Decrets, que de Sentences, que d'Edits, pour en abolir la memoire? Combien de Vœux ſolemnels, combien de Fêtes publiques, combien d'Autels, de Monumens, de magnifiques Egliſes dediées à la Vierge Immaculée, pour oppoſer au ſoupçon indigne que peu de perſonnes avoient formé contre ſa Conception? Quoi MARIE, diſoit-on, l'Arche de la nouvelle alliance, le Sanctuaire du Verbe Incarné, la mére de Dieu aura été ſoüillée de la tâche originelle; JESUS le Saint des Saints, la Sainteté-même aura logé dans les entrailles d'une pechereſſe, d'une eſclave, du démon? On a trouvé tant de contrarieté, tant d'abſurdité, tant d'indecence dans cette propoſition qu'on l'a toûjours rejettée comme fauſſe, comme n'aïant pas même l'ombre de la vrai-ſemblance, comme aïant même quelque choſe qui rebuttoit les fidelles.

Voila ſans doute des ſentimens qui méritent de grans Eloges : mais il me ſemble qu'on peut en tirer des conſequences bien fortes contre nôtre foi, à l'égar du Sacrement de l'Euchariſtie. Car comment accorder ce grand éclat, ce grand zele des fidelles avec la negligence que les mêmes-fidelles apportent à purifier leur ame, lorſqu'ils doivent communier ? Quoi ce Chrêtien jugeroit que la ſainte Vierge ſeroit indigne de loger en ſon ſein le Verbe Eternel, ſi elle avoit eû part au peché d'Adam, & ce même Chrêtien n'a point d'horreur, de le faire entrer en ſa poitrine aprés s'être ſoûïllé lui-même de mille crimes. Il s'allarme, il s'échauffe avec toute l'Egliſe, il croit qu'on fait outrage à la ſainteté de Dieu, ſi l'on dit qu'il eſt entré dans un corps, dont l'ame durant un ſeul moment ait été noircie d'une faute involontaire, quelque eſpace de tems, quelque nombre d'années qui ſe ſoient écoulées depuis ; quelque ſoin qu'on ait eû d'orner cette ame, de la remplir, de la combler de graces & de vertus ; & je le vois qu'aprés avoir paſſé tout le Carême en peché mortel, le lendemain d'une recheûte, au ſortir d'un confeſſional, où il a vomi dans l'oreille du Prêtre, tout ce que l'impureté à de plus-ſale, & de plus honteux ; Je le vois, dis-je, s'approcher de la ſainte table, recevoir l'hoſtie ſainte dans cette même-bouche qui vient de rejetter tant d'ordures, & la faire paſſer dans un eſtomac, qui n'a pas bien encore digeré les chairs défenduës, dont il s'étoit peut-être rempli le jour précedent. Eſt-il bien poſſible que ce ſoit ici ce Dieu de la grandeur, de la pureté duquel nous avons une idée ſi magnifique,

quinze années de ſainteté, & de la plus-haute ſainteté n'auroient peu expier ſuffiſamment le cœur de MARIE d'un ſeul inſtant d'infection. C'eſt un ſentiment univerſel, & ſi quelcun oſe avancer le contraire, il s'expoſe à devenir l'anatéme du monde Chrêtien, & cét homme, cette femme ſe croit bien diſpoſée à recevoir un ſi grand hôte, un moment aprés qu'elle eſt ſortie du peché mortel, d'un état où elle ſe faiſoit horreur à ſoï-même?

Qui ne voit combien on ſeroit éloigné de cette pureté, ſi l'on étoit bien perſuadé que la communion eſt une ſeconde incarnation du Verbe Eternel, comme l'appelle Saint Jean Criſoſtome, & que celui que nous mangeons eſt le même qui n'a peu être conceu que par une Mére Vierge, & une Vierge Immaculée; ſi on le croïoit, je ne ſai, s'il ſe trouveroit quelcun qui oſa jamais s'approcher de la ſainte Table. Mais du moins bien-loin d'attendre au jour même qu'on doit communier tout le Carême paroîtroit bien court pour penſer à cette action, avec quelle exactitude n'obſerveroit-on pas le jeûne Eccleſiaſtique? Se trouveroit-il un ſeul homme, qui prévoïant la communion Paſchale oſa toucher à quelque viande illicite avec la même langue, que devroit être conſacrée par l'attouchement du corps du Sauveur? Mais par combien d'autres actions de penitence, par combien de bonnes œuvres ne tâcheroit-on pas d'effacer juſqu'aux moindres traces des pechez paſſez? Quand eſt-ce qu'on croiroit avoir aſſez fait d'aumônes, aſſez verſé de larmes, aſſez tiré de ſang de ſes veines, pour parvenir à la pureté que demande ce Miſtere? Croiroit-on qu'un moment d'intervalle, peut

suffire pour préparer au Sauvéur une ame qui auroit été si long-tems la demeure de Lucifer.

Certainement ce n'a jamais été ni la pensée de l'Eglise, ni celle des Saints Péres, on a observé cette coûtume durant plusieurs siecles, qu'ayant que de donner la Communion, le Diacre se tournoit du côté du peuple, & disoit à haute voix. *Sancta Sanctis*; Mes Freres, les choses saintes ne doivent être que pour les Saints. Ce mot dit Saint Jean Crisostome, est comme une main invisible qui en repousse quelques-uns de la sainte Table, & qui fait avancer les autres. C'est comme s'il disoit, si quelcun d'entre vous n'est pas saint, qu'il se retire. Remarquez, continue ce Pére, qu'il ne dit pas simplement, si quelcun n'est pas exemt de crime, mais s'il n'est pas Saint; Car la sainteté outre l'éloignement du peché demande l'abondance de la grace, & un grand nombre de bonnes œuvres, ce n'est pas assez, dit-il, de n'être pas couvert de bouë, je vous veux voir de la blancheur, & une éclattante beauté.

Saint Ambroise au livre cinquiéme chapitre quatriéme du traitté des Sacremens, expliquant cette parole de l'oraison Dominicale, nôtre pain de tous les jours, dit que la vie du Chrêtien doit être une préparation continuelle à la Communion; Que quand il ne communieroit qu'une fois l'an, il doit néanmoins passer chaque jour, comme si ce jour là même il devoit communier, & qu'il est indigne de le faire au bout de l'année, si durant toute l'année il n'a vécu de telle sorte qu'il ait été digne de le faire tous les jours. *Sic vive ut quotidie merearis accipere, quinon meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere.* Vous

Vous ſavez combien de jours, combien d'années-même de penitence, & de préparation on exigeoit autrefois d'un pecheur public avant que de l'admettre à la participation des Saints Miſteres? Tertullien ſe ſcandaliſa, quoique trés mal-à-propos de ce que le Souverain Pontife n'en interdiſoit pas l'uſage pour toûjours aux ſimples fornicateurs, n'eſtimant pas que nulle ſatisfaction de quelque nature, & de quelque durée qu'elle fuſt, peuſt jamais les rendre aſſez purs pour ſe rapprocher de ce Sacrement. Quiconque eſt bien perſuadé de la preſence réelle du corps du Sauveur au Sacrement de l'Euchariſtie n'eſt point étonné de ſes ſentimens. Il s'étonne au contraire, qu'il y ait des perſonnes qui aprés avoir paſſé toute l'année dans le deſordre, oſent s'approcher de l'Autel ſans avoir pris un ſeul jour de tems pour s'y diſpoſer, ſans y apporter d'autre préparation qu'une confeſſion forcée, qu'une confeſſion froide, qu'une confeſſion qui ſouvent doit être la matiere d'une autre confeſſion, qu'une confeſſion, qui dannera peut-être & le Penitent, & le Confeſſeur.

N'eſt-il pas vray, Meſſieurs, que ſi JESUS-CHRIST, devoit entrer viſiblement en vôtre maiſon, qu'il deuſt y venir prendre un repas, ou ſimplement vous honorer d'une viſite, n'eſt-il pas vrai que vous ſeriez au deſeſpoir ſi vous n'en étiez averti qu'un moment auparavant? Seriez-vous vous bien-aiſe qu'il rencontrât chez vous cette perſonne, qui vous a été une occaſion de tant de cheûtes, qu'il y vit ce tableau laſcif, cette ſtatuë ſcandaleuſe, qu'il trouvât tous les inſtrumens de

vôtre vanité étallez sur vôtre toilette ; ces livres où vous avez beû si souvent le poison de l'impureté, encore tout ouvers sur vôtre table ? Voudriez-vous qu'il vous surprit mangeant de la chair en ce saint tems, & qu'on emportât à ses yeux les restes d'un repas de huguenot ? N'auriez-vous pas un mortel déplaisir d'être obligé de le recevoir en un habit peu modeste, dans des chambres pleines de luxe, toutes parées du bien des pauvres, & où il n'y auroit ni Crucifix, ni image sainte, ni eau benîte, ni autre marque du Christianisme ? N'est-il pas vrai que vous soûaitteriez extrémement d'avoir quelques jours pour ôter tout ce qui pourroit blesser la veûë de ce Saint hôte, & pour y substituer des choses capables de le réjoûïr, & de vous attirer des loûanges de sa bouche.

D'où vient donc, Chrêtiens Auditeurs, que devant le recevoir à ces fêtes, vous prenez si peu de tems, & si peu de soin pour purifier & pour embellir vôtre cœur, où vous avez résolu de le loger ? D'où vient que vous ne prenez pas du moins quelques jours pour chasser entiérement de vôtre esprit cette personne qui y regne encore, & qui ne peut en être bannie par le peu d'effort que vous faites le jour de Pâques, pour former un acte de contrition ? Ne seroit-il pas de la bien-séance d'effacer par la lecture des livres saints, & par la méditation de nos Misteres, ces images impures, dont vôtre imagination est encore toute remplie ; De mortifier un peu ce corps qu'on peut veritablement appeller un corps de peché. *Corpus peccati* : De le décharger par le jeûne de cét embon-point, qui n'est formé que du suc des viandes interdittes

par la loi de Dieu ? Eſt-ce trop d'une ou deux ſemaines pour reſtituer cét argent, pour réparer ces médiſances, pour vous réconcilier avec vos freres, pour réformer vos excez, pour tracer le plan d'une vie toute nouvelle. Je veux que vous ſoïez dans une volonté ſincere de ſatisfaire au plûtôt à toutes ces obligations, & qu'ainſi vôtre cœur n'en reſte nullement ſoüillé. Du moins JESUS-CHRIST trouvera le logis ſans ornement, ſans meuble, qui puiſſe plaire à ſes yeux, pas une vertu, pas une bonne habitude, pas une affection ſainte, pas un deſir ſurnaturel, nul veſtige d'humilité, de mortification, ou de charité Chrêtienne.

Penſez un peu, Chrêtiens Auditeurs, comment c'eſt que vous paſſeriez la ſemaine ſainte, ſi vous étiez aſſeûrez de mourir dans huit jours d'ici. Quelles aumônes, quelles prieres, quelles auſteritez, ne feriez-vous point, pour vous préparer à un paſſage de ſi grande conſequence ? Je dis que vous feriez toutes les mêmes choſes, ſi vous croïez bien que le même Dieu, qui doit vous juger à la mort, doit vous viſiter le jour de Pâques. De ſorte que je réduits à la ſeule Foi toutes les pratiques de pieté qu'on a jamais données pour ſervir de préparation à cette action ſi ſainte.

Ne vous plaignez pas, dit Saint Auguſtin, ſur la premiere Epître de Saint Jean, ne vous plaignez pas qu'on vous accable de préceptes, on ne vous en donne point d'autres que celui-ci, Aimez ; aprés quoi faites ce qu'il vous plaira, on vous abandonne à vous-même. *Breve præceptum tibi præcipitur, dilige & fac quod vis.* Je vous dis la même choſe, Meſſieurs, ſi vous me demandés comment

c'eſt que vous pourrez vous bien diſpoſer à recevoir vôtre Maître, je ne vous embarraſſerai point d'un grand nombre de métodes. Je n'ai qu'un mot à vous dire; Croïez, & enſuite ne prenez conſeil que de vous-même, ſuivez ſeulement les lumieres de vôtre foi, je ſuis aſſeûré que vous ne manquerez à rien, *Crede & fac quod vis.* Croïez que c'eſt le Fils de MARIE, lequel eſt enveloppé de ces eſpeces viſibles, comme il étoit de ſes petits drapeaux en la créche. Croïez que cét enfant ſi aimable que la Sainte Vierge, que Saint Ioſeph ont ſi ſouvent baiſé, & ſerré entre leurs bras; cét homme ſi doux, ſi charmant, dont l'entretien ravit ſi fort la femme de Samarie, dont la preſence inſpiroit tant d'amour, & cauſoit de ſi douces extaſes à Magdelaine, dont le pouvoir ſe fit ſi ſouvent ſentir aux Demons, aux Maladies, & à la Mort; Croïez, dis-je, que c'eſt lui-même, qui tranſporté par ſon amour, vient vous viſiter, vous conſoler en vos maux, vous fortifier contre les perils de la vie, qui vient vous careſſer & vous changer en lui-même, afin que vous ne ſoïés plus qu'une même choſe avec lui. *Crede.* Croïez bien toutes ces choſes, *& fac quod vis.* Et faites tout ce à quoi vous portera cette créance. Croïez que le Créateur du Ciel & de la terre, ce Dieu qu'on adore dans tout l'Univers, devant qui ſe proſternent tant de Prelats, tant de Rois, tant de nations, devant qui tant de milliers d'Anges tremblent de reſpect, & dont la beauté enflamme, & ébloüit en même-tems les Seraphins; que ce Dieu, dis-je, quitte ſes Autels, ſon trône, toute ſa gloire, pour venir loger en vôtre cœur, à deſſein de le remplir

de ses graces & de ses plus-exquises délices. *Crede*, Croïez-le puisqu'en effet c'est la verité ; *& fac quod vis.* Et je n'ai rien plus à vous dire, vos soins iront au-delà de toutes nos instructions, & vous ne serez plus le maître de vos desirs. Enfin croïez que Iesus-Christ qui doit juger le monde, qui peut-être dans peu de jours vous jugera vous en particulier, & prononcera l'arrest qui doit regler vôtre sort pour toute l'éternité, que ce Iuge si terrible doit se mettre entre vos mains, & pour ainsi dire, à vôtre discretion, vous offrir sa faveur, son amitié, se donner lui-même à vous pour gage infallible du Paradis qu'il vous promet. *Crede*, Croïez-le comme vous le devez croire, & faites ce qu'il vous plaira : je me trompe si vous en étes bien persuadé, si vôtre foi est vive, & sincere, gardez vous bien de suivre tous les mouvemens de ferveur, que cette foi vous inspirera, elle pourroit vous porter à des terribles excés, reglez-vous par les conseils d'un Directeur vertueux & éclairé, vous aurez besoin de toutes ses lumieres, de toute son autorité pour vous retenir dans les bornes de la discretion & de la prudence chrêtienne.

Voïez ces pelerins, que le desir de voir la grotte de Betléem, & la montagne où Iesus fut crucifié expose à tant de perils ; il n'est point necessaire de les prêcher pour les disposer à visiter ces saints lieux. La créance qu'ils ont que Iesus-Christ les a honorez de sa presence, leur tient lieu de toutes les leçons qu'on pourroit leur faire sur ce sujet. C'est cette foi qui les porte à se mettre en bon état, avant que de s'embarquer pour un

ſi ſaint pelerinage, ils n'attendent pas de ſe confeſſer qu'ils ſoient aux portes de Ieruſalem, ou au pié du mont Calvaire, ils font le chemin en habit de penitens, & tâchent de ſanctifier leur voïage par la pratique continuelle des bonnes œuvres. Mais quelle eſt leur impatience durant tout le cours d'une ſi longue navigation, quelle eſt leur joïe, lorſqu'ils commencent à apercevoir quoique de bien loin la terre ſainte? Attendent-ils de ſe mettre en prieres, qu'ils ſoient ſur le Tabor, ou au jardin des Olives? De plus-loin qu'ils découvrent ces ſacrées Stations, ils ſe mettent à genoüil pour les adorer, ils renvoïent les voitures, quelques-uns même quittent leurs ſouliers, & tous commencent à chanter divers cantiques à l'honneur de JESUS-CHRIST; Lorſqu'ils ſont enfin arrivez on n'a que faire de les avertir de s'approcher avec reverence, ni de leur ſuggerer des penſées, qui réveillent leur dévotion, à la ſimple veuë du lieu ſaint, vous les voïez tous penetrez d'une vive componction, ſe proſterner contre terre, & fondant en larmes, baiſer mille & mille fois, les adorables veſtiges que le Sauveur du monde imprima ſur cette terre bien heureuſe. Que ſeroit-ce ſi JESUS-CHRIST lui-même ſe trouvoit encore dans la Paleſtine, & qu'au lieu de ces rochers qu'il arroſa de ſon Sang, & de ſes pleurs, ce fuſt lui-même qu'on alla voir pleurant dans la Créche, priant à Getſemani, & expirant ſur le Calvaire. Mal-heureux & infidelles que nous ſommes! C'eſt lui-même que nous allons recevoir à ces ſaintes Feſtes, & nous n'aurons nul ſentiment de nôtre bon-heur, nous ne ferons rien pour nous

en rendre plus-dignes ; Nous verrons venir ces jours ſans impatience, à peine daignerons-nous y penſer le jour-même. Quelle marque plus convainquante qu'on communie avec peu de Foi, on n'y penſe qu'un moment auparavant ; Que ſi vous voulez une preuve du peu de Charité qu'on apporte à cette action, c'eſt qu'un moment aprés on n'y penſe plus ? C'eſt ma ſeconde Partie.

Ce n'eſt pas ſeulement ſainte Magdelaine de Pazzi qui a crû qu'une ſeule communion étoit capable de porter une ame à la vertu la plus-excellente. On peut dire que c'eſt la penſée de tous les Téologiens & ſur tout du grand Saint Denis, qui dit que l'effet propre de l'Euchariſtie, eſt de mettre le ſeau à nôtre ſanctification, d'achever ce que les autres Sacremens ont commencé ; Qu'elle a été inſtituée non pas ſimplement pour nous communiquer la ſainteté, mais le comble de la ſainteté. Ce ſentiment ne doit point vous ſurprendre, Chrêtiens Auditeurs. Car s'il eſt vrai, que tous les mérites du Sauveur nous ſoient appliquez par ce Miſtere ; s'il eſt vrai qu'il renferme toutes les graces, & que l'Auteur-même de la grace s'y unit à nos ames d'une union ſi parfaite qu'elle exclut toute ſorte de diviſion, comme l'aſſeûre ſaint Thomas, *Datur ad omnimodam unionem.* Faut-il s'étonner, qu'il nous puiſſe élever au plus-haut point de la pureté & de la ſainteté Chrêtienne.

Ce qui nous doit étonner, c'eſt que cela n'arrive pas effectivement ; & qu'aprés cent & cent communions nous ſoions pour la plûpart non-ſeulement auſſi imparfaits, mais même plus-imparfaits, plus-vicieux que ceux qui n'ont jamais uſé

de cette divine viande. Il n'y a rien de fort surprenant à voir que d'une étincelle il s'allume quelque-fois un embrasement, qui ravage, qui consume les villes entiéres, mais qu'au milieu d'une fournaise telle qu'étoit celle de Babilonne, de jeunes hommes ne soient pas même échauffez ; c'est un prodige qu'on ne sauroit assez admirer, il faut que quelque cause secrette & puissante reprime l'ardeur de ses flammes, & se mette entre deux comme pour en emousser la pointe.

Savez-vous bien quel effet a produit dans le monde la passion de nôtre Saint Rédempteur, elle l'a éclairé, elle l'a affranchi de la tirannie des Demons, elle en a banni tous les vices, elle y a fait germer toutes sortes de vertus ; Enfin elle lui a fait changer de face, & toutes les puissances de la terre & de l'enfer, se sont en vain opposées à la vertu qui a operé ce changement. Or, Messieurs, le même-effet que la Passion de JESUS-CHRIST a produit dans le monde, le S. Sacrement le doit produire dans l'homme, selon S. Thomas. *Effectum quem Passio Christi fecit in mundo, hoc Sacramentum facit in homine.* Cependant nous en voïons qui rapportent de la sainte Table les mêmes-passions, les mêmes-vices, les mêmes-foiblesses. N'ai-je pas donc raison de conclure qu'un obstacle plus-fort que tout ce que les créatures, & l'enfer-même peuvent oppose leur rend la communion inutile.

Mais quel peut être cét obstacle plus-fort que l'enfer, si ce n'est le peché qui a fait l'enfer, & pour qui l'enfer a été fait : Vous vous êtes confessé, dites-vous, avant que de communier, mais aprés la communion vous êtes retombé dans vôtre peché

avec la même facilité, la même froideur, & auſſi ſouvent qu'auparavant, ſi vous avez porté au pié du Prêtre un cœur vraiment contrit, & une réſolution ſincere de vous amander, ſi vous avez tout dit, & ſi tout vous a été remis ; En un mot, ſi vous avez communié en état de grace, quelle peut être la cauſe de ces recheûtes ? Mes freres, diſoit autrefois Saint Bernard, préchant à ſes Religieux, ſi quelcun d'entre vous, ne ſent plus en ſoi des mouvemens de colere, d'envie, d'incontinence, ni ſi forts, ni ſi frequens, qu'il rende grace au corps du Seigneur, c'eſt que la vertu du Sacrement opere en lui, *Gratias agat corpori & ſanguini Domini, quoniam virtus Sacramenti operatur in eo.* Doncques s'il arrive que ces paſſions ſoient toûjours auſſi vives, auſſi violentes en quelcun de nous, n'eſt-il pas tout viſible que la vertu du Sacrement n'a point encore operé en lui ; mais qui peut l'empêcher d'agir cette vertu infinie, ſi ce n'eſt le peché qui de ſon côté eſt en quelque ſorte infini en ſa malice. Dites-moi, homme impudique, d'où vient qu'aprés vôtre communion, à peine étez-vous ſorti de la ſainte table, que vous voilà aſſailli des mêmes penſées, combattu des mêmes tentations, chargé des mêmes crimes, contre quoi vous venez de recevoir un préſervatif infallible.

Car enfin tous les Docteurs tombent d'accord que l'Euchariſtie fortifie l'ame & la préſerve du peché mortel, & que c'eſt là un effet qui ne lui eſt pas moins propre, qu'il eſt propre à la viande de nourrir direz-vous que la concupiſcence eſt étrangement allumée en vous ? Quoi même aprés la communion ? Que veulent donc dire les Saints

Péres, quand ils nous asseurent que ce Sacrement n'a pas moins de vertu pour en moderer les ardeurs, que l'eau en a pour rafraichir ? C'est la comparaison dont se sert Albert le Grand, *Sicut aqua refrigerat, ita istud Saramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* C'est pour cela, dit S. Thomas, que la manne qui étoit la figure de l'Eucharistie tomboit en forme de rosée ; Saint Ciprien, Saint Ambroise, Saint Laurens Patriarche de Venise, les deux Saints Cirilles, Saint Bernard, disent tous la même-chose. Savez-vous bien que par la participation des saints misteres, nôtre chair est changée en la chair de Jesus-Christ, c'est à dire en la chair la plus pure, la plus-chaste, la plus-soûmise à l'esprit qui ait jamais été au monde, c'est S. Gregoire de Nysse, c'est S. Augustin, c'est S. Leon, qui nous l'enseignent, & S. Crisostome nous asseûre que ce changement n'est pas simplement un changement moral, tel qu'il se fait par l'amour, mais qu'il est réel en quelque sorte, *Vt non solum per dilectionem, sed reipsâ in illam carnem convertamur, per hunc cibum efficitur.* D'où vient donc cette tirannie si cruelle que vôtre chair continuë d'exercer sur vôtre raison ? Peut-être que vous en rejetterez la faute sur le Demon qui s'opiniâtre à vôtre perte, & qui n'a rien relâché de la vigueur avec laquelle il vous attaquoit auparavant. Mais c'est cela-même que je ne saurois comprendre, car tout le monde convient que le Demon n'a plus de pouvoir sur un Chrêtien qui s'est armé de l'hostie sainte : Elle est comme un bouclier, dit S. Ignace Martir, qui repousse tous les trais de nôtre aversaire ; il est épouvanté à la seule veûë de ces levres, qui ont été rougies du sang

du Sauveur. *Terretur adversarius, cum christiani labra videt Christi cruore rubentia.* Ce sont les paroles de S. Pierre de Damien.

Que le manteau d'Elie trouve de la résistance aux eaux du Iourdain, que le bâton d'Elisée ne puisse ressuscíter l'enfant de la Sunamite, il n'y a pas lieu de se beaucoup étonner, quand Elisée luiméme ne lui rendroit point la vie, en se racourcissant sur le cadavre de ce jeune homme, je ne trouverois rien en cela de fort étrange, mais que Iesus-Christ entre dans le corps d'un homme, qu'il le nourrisse de sa chair, qu'il l'abreuve de son sang, qu'il fasse presque autant de miracles en un moment qu'il en a fait en toute sa vie, & qu'il les fasse à dessein de le guerir, de le rendre plus-fort, plus-chaste, plus-sobre, plus-patient, & que tout cela soit inutile ; je vous avoüe, Messieurs, que cela m'étonne, & qu'à moins d'un obstacle invincible & essentiel je n'en saurois comprendre la cause.

Quel auroit été l'épouvante & la confusion des Apôtres, si le Lazare eust été immobile au commandement que lui fit Iesus-Christ de sortir de son sepulchre, si les Demons eussent refusé de sortir des corps, lors qu'il leur ordonnoit de les quitter, si quelque Lepreux fust resté couvert de lepre aprés avoir été touché de sa main toute-puissante. Et moi, Messieurs, je vous avoüe que je serois encore plus-épouvanté de voir un homme aussi foible, aussi imparfait aprés la communion qu'il l'étoit auparavant, si je ne savois que le peché mortel la peut rendre tout-à-fait inefficace ; Quoi l'ombre de S. Pierre guerit sans qu'il y pense, toute sorte de maladies, & le corps de Iesus-

CHRIST touché , mangé , uni à nôtre corps, ne produira rien pour le salut de nos ames, quoi-qu'il ne se donne que dans cette veûë , quoi-que ces sortes de gueriſons ſpirituelles ſoient la fin de ſa miſſion, la fin de ſon incarnation & de tous les autres miracles qu'il a jamais operez. Quoi-que cela ne ſoit que trop vrai , ne m'avoûërez-vous pas, qu'il ſeroit incompréenſible , ſi l'Ecriture elle-même n'avoit pris ſoin de nous l'éclaircir ? Mais S. Paul nous tire de tout embarras, en nous apprenant la raiſon d'un evénement ſi étrange. *Ideo multi inter vos infirmi , & imbecilles , & dormiunt multi.* Voilà la raiſon , dit ce grand Apôtre, pourquoi c'eſt que pluſieurs d'entre-vous perſeverent dans la tiedeur & dans leurs anciennes foibleſſes, que pluſieurs s'endorment dans le peché , c'eſt que vous recevez le corps du Seigneur ſans y apporter la pureté neceſſaire, & avec les mêmes diſpoſitions que vous recevriez une viande materielle. Où je vous prie , Meſſieurs , de remarquer qu'il attribuë à une même cauſe & la mort & les petites infirmitez , c'eſt-à-dire , & ces crimes qui nous privent entiérement de l'amitié de Dieu , & ces autres moindres imperfections qui ne font que le refroidir à nôtre égar.

En effet , il n'eſt pas moins étrange que la communion ſainte ne puiſſe pas nous guerir d'une legere maladie , qu'il eſt étonnant qu'elle ne puiſſe rendre la vie de l'ame à ceux qui l'ont malheureuſement perduë. Au contraire , il faut , ce ſemble, moins de vertu pour rétablir une ſanté qui n'eſt que legerement alterée , qu'il n'en faut pour reſſuſciter un mort. Faiſons un peu de réflexion ſur

ce point, Ames Chrêtiennes, nous recevons tous les quinze jours nôtre Dieu, tous les huit jours, & nous ſommes toûjours les mêmes, toûjours vains, toûjours coleres, toûjours negligens dans la pratique du bien, toûjours frois dans la priere, toûjours eſclaves de nos petites paſſions; S. Criſoſtome dit, que tous ceux qui ne profitent pas des Sacremens les diffament autant qu'ils le peuvent, & ôtent à Jesus-Christ ſon honneur & ſa reputation. Mais que peut-on penſer de la vertu de l'Euchariſtie; quand on voit une femme revenir tous les Dimanches de l'Egliſe où elle a communié, en revenir, dis-je, auſſi chagrine, auſſi diſpoſée à s'emporter à la moindre occaſion, que ſi elle n'avoit point réçeû le Dieu de la paix & de la douceur? C'eſt une legere imperfection que celle à quoi je ſuis ſujet, je le veux croire. Mais comment arrive-t-il qu'un ſi petit mal réſiſte à un remede ſi puiſſant? Quoi ce pain des Anges, ce pain de vie, cét abbregé des merveilles du Tout-puiſſant. Ce fruit de tant de douleurs, de tant de mérites, en un mot le corps adorable de Jesus-Christ ſi ſouvent touché, ſi ſouvent mangé, ne peut étouffer en vôtre cœur ce petit reſſentiment de vengeance, ce vain deſir de gloire, cette petite jalouſie? Vous voilà toûjours auſſi diſſipée en vos penſées, auſſi inconſiderée en vos diſcours, auſſi attachée à vos biens, à vos petites commoditez, à des niaiſeries, tant de communions ne vous fortifient point, ne vous font point avancer en la ſainteté? Que veut dire cela, Meſſieurs, quelle effroïable indiſpoſition peut vous rendre ſi inutile un ſecours ſi efficace.

Ie ne voudrois pas vous mettre en ſcrupule, ni jetter le trouble dans vos conſiences ; mais je ne ſai que vous dire, car ſi vous communiez en état de grace, c'eſt une étrange alternative que celle à quoi je me vois réduit, puis qu'il faut avoüer, ce me ſemble, ou que le Corps & le Sang de Iesus-Christ manquent de force pour produire en nous les moindres effets de la grace, ou que de trés-petits obſtacles peuvent arrêter l'effet d'une force infinie en elle-même. Prenez y garde, les confeſſions ſe pourroient faire avec tant de negligence, on pourroit avoir ſi peu de ſoin d'exciter en ſoi-même une veritable douleur, une réſolution ſincere de s'amender, que des perſonnes qui d'ailleurs ſeroient aſſez éloignées de pecher mortellement, ne laiſſeroient pas de faire des ſacrileges.

De plus, quiconque mene une vie fort tiede, eſt en danger de ſe former une fauſſe conſience, qui diſſimule, qui ſe pardonne à ſoi-même des fautes griéves, des omiſſions eſſentielles dont on ne ſe confeſſe point, & dont l'ame demeure toûjours chargée, mais le moins qu'on puiſſe croire d'un Chrêtien, qui ne tire nul profit de la communion, c'eſt qu'il eſt en un état trés-deſagréable à Dieu, & que s'il n'eſt pas actuellement en peché mortel, il n'eſt pas bien loin d'y tomber. Il faut qu'il ait de grandes attaches aux créatures, un grand mépris pour le Sacrement adorable, qu'il faſſe cette action avec une extréme non-chalance, & par conſequent il ne peut manquer de s'attirer la malediction prononcée contre ceux qui font l'œuvre de Dieu negligemment.

Ce jugement terrible dont parle S. Paul, ne me-

nace pas seulement ceux qui s'approchent des choses saintes, avec une chair soüillée, & un cœur impur, dit S. Basile, quiconque mange cette viande, & prend ce brevage sans en tirer nul profit, boit aussi, & mange son jugement, *Judicium sibi manducat & bibit.* Et comment, dit ce Pére, Dieu ne redemanderoit-il point compte d'une action si importante à ceux qui la font inutilement, lui qui doit punir jusqu'aux paroles inutiles.

Mais si cela est ainsi, ne vaudroit-il point mieux s'abstenir de la sainte table? Ne seroit-il point surtout à propos que ceux qui sont plongez dans de mauvaises habitudes, qui se sont souvent confessez, & qui ont communié plusieurs fois sans qu'on ait veû d'amendement en leur vie, que ceux-là, dis-je, n'approchassent point de ce redoutable Sacrement? puis qu'il y a tant d'apparence qu'ils commettent un sacrilege toutes les fois qu'ils communient; Ie répons à cela, que ce conseil pourroit avoir lieu en quelque autre conjoncture, mais au tems où nous sommes, il n'y a point d'autre parti à prendre, que celui de se réconcilier de bonne foi avec Dieu. Les Téologiens demandent quand c'est que le précepte de la penitence nous oblige sous peine de peché mortel. Saint Bonaventure a crû, que dés le prémier moment qu'on s'aperçoit du mauvais état de sa consience, on se rend coupable d'un nouveau crime, pour peu qu'on differe d'en sortir: Les autres Docteurs ne suivent pas en cela son sentiment; mais il est hors de doute, que cette obligation est indispensable aux Fêtes de Pâques, puis que c'est desobéir à l'Eglise que de ne communier pas en ce tems, & que c'est

un sacrilege que de communier en mauvais état. Mais une personne qui ne se sentant pas disposée à changer de vie s'éloigneroit des Saints Misteres, par la crainte de les profaner, se rendroit-il coupable de quelque crime ? Il feroit un peché mortel ; Il vaut donc mieux faire un sacrilege. Quelle conclusion, il faut donc se convertir tout de bon, & renoncer à tous ses desordres ? Voilà ce qui suit necessairement de ma réponse. Car qui ne voit que c'est par un horrible attachément au peché, & non point par aucun respect qu'on ait pour Dieu, qu'on voudroit se dispenser du commandement Ecclesiastique ; N'y a-t-il point de milieu entre violer le precepte, & faire outrage au corps de Jesus ? Ne peut-on pas éviter l'un & l'autre par une conversion sincere ? Il y a quelquefois de mauvais Chrêtiens, qui croient se tirer d'affaire en disant qu'il vaut mieux ne communier pas à Pâques que de communier indignement. Cela est vrai, mais l'un & l'autre ne laisse pas d'être une étrange abomination. C'est un grand crime de communier en mauvais état, mais je ne sai si c'en est un moindre de negliger de se mettre en bon état pour communier à Pâques ? car outre le mépris qu'on fait alors de l'autorité souveraine de l'Eglise, il faut necessairement qu'un pecheur conçoive alors une nouvelle résolution de perseverer dans le mal, & d'y perseverer long-tems, & une résolution ferme prise de sens froid, avec une parfaite connoissance, & une déliberation entiére ; Une résolution formée dans le tems-même qu'il est averti de son devoir, qu'on le sollicite, qu'on le presse, qu'on le menace d'excommunication, s'il

ne

ne s'en acquitte ; dans un tems où l'exemple de tous ses freres l'invite à se reconnoître ? Quelle plus noire malice ? quelle plus-diabolique ostination que d'aimer-mieux desobéir à sa bonne Mére, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfans, aimer-mieux scandaliser toute la terre, se priver soi-même du bonheur de loger JESUS en son cœur, se priver de tous les trésors dont cette visite le combleroit, que de quitter ses déreglemens, que de devenir ami de Dieu ?

Celui-là peche mortellement, qui par une simple negligence manque de communier à Pâques ; & celui qui omet la communion par un attachement invincible à ses ordures, ne fait-il rien contre la loi Ecclesiastique ? C'est comme si l'on disoit qu'un Seigneur que la paresse arrête à la cour, lorsque son Prince l'appelle à l'armée, se rend coupable d'une desobéissance énorme, mais que celui qui refuseroit d'en partir, pour continuer de deshonorer le lit Roïal par ses adulteres ne feroit rien qu'on eût droit de lui reprocher.

Non, Chrêtienne Compagnie, il n'y a plus moïen de reculer, la fête prochaine vous impose une heureuse necessité de changer de vie, & de vous mettre bien avec Dieu, peut-être que c'est la derniere occasion que vous aurez de le faire, mais c'est sans doute la plus-favorable que vous sauriez soûaitter. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Voici vôtre Roi, qui vient au devant de vous, pour vous inviter, pour vous recevoir à penitence. Le voilà tout disposé à oublier tous vos desordres & à vous combler de nouveaux biens, *Venit tibi mansuetus.* Il vient plein de douceur, non-seulement pour

les ames saintes qui lui ont toûjours été fidelles ; mais pour vous-méme pecheur. *Tibi :* Pour vous, dis-je, qui l'avez si souvent outragé, qui l'avez si souvent trahi, si souvent crucifié. C'est ici le tems de la bonté & de la misericorde ; c'est le tems qu'il reçoit le perfide Iudas au baiser de paix, qu'il donne le Paradis au voleur, qu'il verse son sang pour ceux qui le font mourir. *Venit tibi mansuetus.* Il ne vient point pour punir vos crimes, il vient au contraire pour s'en charger, & pour porter la peine qui leur est deûë, ce n'est point ce lion de Iuda dont les rugissemens ont effraïé le Prophete, c'est une brebis innocente qui se laisse mener à l'Autel, qui s'y laisse égorger pour vôtre salut. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Une si grande douceur ne vous touchera-t-elle point ? Elle a attendri le cœur de son juge, elle a changé en respect & en amour l'insolence & la rage de ses bourreaux, elle a amoli la dureté des cailloux & des rochers, n'y aura-t-il que vôtre cœur qu'elle ne puisse fléchir ? *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Allons, Messieurs, allons au devant de nôtre bon Maître, & que ces huit jours soient emploïez à nous préparer à le recevoir. Faisons un sérieux examen sur tout ce qui lui pourroit déplaire en nous, & à la veûë de ses douleurs, que nos pechez lui ont causées, à la veûë de cette croix où nous l'avons attaché, à la veûë de cette mort qui a été necessaire pour expier les déreglemens de nôtre vie, concevons une si grande horreur de nos fautes, que nous n'épargnions ni aumône, ni jeûne, ni aucune sorte de penitence pour les effacer,

pour les abolir entiérement. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il vient à nous plein de bonté, plein d'amour & du plus-ardent de tous les amours, n'allons pas à lui avec froideur & indifference, tâchons d'exciter en nous cette faim, ces desirs violens, qui ont fait languir les ames saintes ; Il vient à nous chargé de graces & de trésors, pour nous enrichir, n'allons pas à lui les mains vuides, faisons chaque jour de cette sainte semaine quelque action exterieure qui merite de lui être présentée, aujourd'hui une aumône, demain une lecture spirituelle, une visite à l'Hôpital, une méditation, quelque austerité corporelle, mais sur tout qu'il ne se passe point de moment, s'il est possible, qui ne soit sanctifié par quelque acte interieur de contrition de nos pechez, de compassion pour les douleurs de IESUS-CHRIST, de protestation de le mieux servir desormais, de desir de le recevoir au plûtôt, & le plus-saintement qu'il est possible. C'est ainsi, Messieurs, que vous vous disposerez à communier dignement, & par consequent à vous sanctifier par cette communion. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXII.

DE LA SAINTE EUCHARISTIE.

Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

Si quelcun mange de ce pain , il vivra éternellement. S. Jean, c. 6.

On peut multiplier les communions ſans manquer de reſpect envers le Corps du Sauveur , & ſans ſe rendre cette action inutile.

QUOIQUE dans la Doctrine du Chriſtianiſme, il y ait bien des veritez qui exercent nôtre créance , il n'eſt rien , ce me ſemble , de plus-incroïable que le miſtere de ce jour , & l'amour exceſſif que IESUS nous y témoigne. Si avant l'Incarnation du Verbe Eternel dans ces ſiecles de fer , où le Seigneur ſe faiſoit appeller le Dieu des armées , le Dieu des

vengeances, où il ne parloit que par la voix du tonnerre, & faiſoit gémir ſon peuple ſous le joug d'une rigoureuſe loi : Si, dis-je, en ce tems-là les Prophetes avoient prédit un peu plus-clairement ce qui s'accomplit ſur nos Autels ; S'ils avoient dit, que ce Dieu ſi grand, ſi majeſtueux, ſi terrible, s'abaiſſeroit juſqu'à nous aimer avec tendreſſe, que pour nous en donner des marques, il ſe dépouilleroit de ſa Majeſté, qu'il ſe donneroit tout entier à chacun de nous ; que pour s'unir à nous plus étroitement, il ſe feroit nôtre viande & nôtre breuvage ; qu'il deſcendroit effectivement dans nôtre eſtomac ; qu'il en feroit ſa demeure, ſon trône, ſon lieu de délices, penſez-vous, Meſſieurs, qu'une pareille Prophetie euſt trouvé quelque créance parmi les Iuifs ?

Mais ſi on avoit ajoûté que les hommes, au lieu de recevoir avec empreſſement les preuves d'un amour ſi exceſſif, n'auroient que du dégoût pour le veritable pain des Anges, qu'on ſeroit obligé d'uſer de menaces & de contrainte, pour les faire approcher de la ſainte Table une fois l'année ; que non-ſeulement le Dieu d'Iſraël ſeroit méconnû des Iuifs paroiſſant dans la forme d'homme, mais qu'il ſeroit rebutté même des Chrêtiens, quoi-que trés-bien connû ſous les voiles du Sacrement, avec quelle ſurpriſe auroit-on écouté ces prédictions ?

Cependant nous voïons aujourd'hui toutes ces choſes accomplies. Il eſt vrai que Iesus ſe donne à nous d'une maniére ineffable, & il n'eſt que trop vrai qu'on fait peu de cas de ſon preſent. On pourroit le recevoir tous les jours, & on attend de le faire, qu'un commandement exprés y oblige ſous

de griéves peines. On prétend s'excuſer ſur ce qu'on ne vit pas aſſez ſaintement, pour faire des communions frequentes; mais c'eſt ce qui m'étonne, que pouvant vivre aſſez bien pour obliger nôtre Dieu à deſcendre tous les jours dans nous, & à venir repoſer réellement & corporellement dans nôtre ſein, nous aimions-mieux nous priver d'un ſi grand honneur, d'un ſi grand bien, que de nous y diſpoſer par la réformation de nôtre vie.

Ie n'ai garde d'exhorter ici ceux qui ſont plongez dans le deſordre, à s'approcher ſouvent de ce Sacrement terrible, puis qu'ils n'y peuvent manger que leur jugement & leur condannation. Ie n'entreprendrai pas non plus de les porter à ſe convertir, pour ſe rendre dignes de recevoir IESUS plus-ſouvent, ce motif feroit peu d'impreſſion ſur des perſonnes qui ont auſſi peu de Foi que d'Amour de Dieu. Mais je m'addreſſerai aux bonnes ames, ou à ceux qui ont déja conçeû un vrai deſir de vivre Chrêtiennement, & je les inviterai de la maniére la plus-preſſante, qu'il me ſera poſſible, à multiplier leurs communions, ſans plus écouter les fauſſes raiſons dont on pourroit ſe ſervir, pour les détourner de cette pratique. IESUS, mon Sauveur, que je crois fermement être enfermé dans ce tabernacle ſous les eſpeces du pain, s'il eſt vrai que le Ciel n'a rien pour vous de plus-délicieux que le cœur des ames pures, inſpirez-moi les motifs qui peuvent les animer à s'approcher de vous avec confiance, outre l'intereſt que vous avez à m'accorder cette faveur, j'emploïe encore le credit de vôtre Sainte Méré, pour l'obtenir. *Ave Maria.*

Je crois que perſonne n'ignore à preſent les con-

testations, qui depuis quelques années se sont élevées dans l'Eglise-même au sujet de l'usage frequent de l'Eucharistie. Quoi-que ceux qui le blâmoient, aïent rendu leur Foi suspecte par les livres qu'ils en ont écris; je ne prétens aujourd'hui ni les combattre, ni les condanner, je n'examine point s'ils ont eû dessein d'éloigner de la sainte Table toutes sortes de personnes, ni quel motif pourroit les avoir porté à former un pareil dessein. Mais comme les raisons dont ils se sont servi pour autoriser leur doctrine, peuvent porter également tout le monde à s'abstenir de ce mistere d'amour, quoi-que peut-être contre leur intention; On ne trouvera pas mauvais que je fasse voir, qu'elles n'ont point de force à l'égar des gens-de-bien, & il me semble qu'un pareil discours ne peut rien avoir qui ne soit édifiant.

Les raisons qu'on nous apporte ordinairement pour nous éloigner de la communion frequente, se peuvent reduire à ces deux-ci. La premiére est le mépris qu'on semble faire de ce mistere si redoutable, lors qu'on ose s'en approcher avec tant de facilité. La seconde est le peril où l'on s'expose d'en concevoir effectivement du mépris, & d'en tirer peu de fruit à force de s'y accoûtumer, & de se rendre cette action trop familiere. On devroit communier plus rarement, & pour témoigner plus de respect envers le Corps de JESUS-CHRIST, & pour se disposer à recevoir une plus-grande abondance de grace, quand on viendroit enfin à communier. Voilà ce qu'on dit ordinairement de plus-plausible contre la frequente communion, & c'est cela-mé-

me que je dis n'avoir nulle force à l'égar des gens-de-bien, je prétens au-contraire, qu'ils doivent embraſſer cette pratique par ces mêmes raiſons qu'on allegue pour la décrier. Non-ſeulement on peut multiplier les communions, ſans manquer de reſpect envers le Corps du Sauveur, & ſans ſe rendre cette action inutile; mais je m'en vais vous faire voir qu'à la réïterer ſouvent, il y a premiérement plus de gloire pour Dieu, & en ſecond lieu plus d'utilité pour les hommes; que plus on communie, plus on honore le Sacrement, plus on en profite; En un mot, que bien-loin de s'en priver par des motifs de reſpect pour Dieu, & de zele pour nos ames, on doit s'en approcher fréquemment par ces deux mêmes motifs, leſquels feront les deux parties de ce diſcours.

On ne peut pas nier, Chrêtiens Auditeurs, que Iesus-Christ, qui a inſtitué le Sacrement de l'Euchariſtie, & qui eſt lui-même caché ſous ce Sacrement, ne nous ait invité ſouvent à le recevoir, & qu'il ne l'ait fait d'une maniére fort preſſante. Il a promis l'immortalité, la vie éternelle, & même une vie divine à ceux qui communieroient; il a menacé de la mort, il a réprouvé ceux qui s'éloigneroient de ſa Table, il veut que tout le monde y ſoit appellé, qu'on force même les dégoûtez, & les pareſſeux. Tout le monde ſait, que pour obéir ou à ces conſeils, ou aux préceptes de l'Evangile, les premiers fidelles recevoient tous les jours le Corps du Sauveur, comme il eſt rapporté au deuxiéme chapitre des Actes des Apôtres, & que cette ſainte coûtume paſſa bien-tôt aprés, comme en une eſpece de Loi Eccleſiaſtique, par

l'ordonnance, que firent les Apôtres, que tous ceux qui entreroient dans l'Eglise, & qui refuseroient de participer aux saints Misteres, seroient separez des autres. Cette ordonnance fut confirmée par saint Anaclet cinquiéme Pape aprés saint Pierre, de sorte que durant long-tems, quiconque s'étoit rendu indigne de communier par des actions scandaleuses, ceux-mêmes qui pour quelque autre raison, que ce peust être, ne vouloient pas avoir part à ce bon-heur, étoient mis hors de l'Eglise aprés l'Evangile. Tous ceux qui entendoient la Messe, étoient obligez de recevoir le corps du Sauveur.

De là il me semble qu'on peut d'abord conclurre que Dieu est extrémement honnoré par la frequente commuion; qu'il vaut mieux s'approcher souvent de la sainte Table par amour, que de s'en abstenir par humilité, à moins qu'on ne veuille dire que les premiers Chrêtiens, que les Apôtres-mémes qui avoient reçeû la plenitude de l'Esprit Saint, ont ignoré une maniére de culte, & de respect plus-excellente, que celle qu'ils ont pratiquée, qu'ils ont établie; que celle dont-ils ont peut-être fait un precépte aux fidelles de leur tems, comme saint Thomas, & plusieurs autres Téologiens l'ont pensé.

De-plus ceux qui ont combattu avec plus de chaleur la multiplication des communions, & qui ont pris plus de soin de faire valoir la modestie de ceux qui étoient long-tems sans participer à ces Misteres: ceux là-même ont reconnû que tous les Péres de l'Eglise, sans en excepter un seul, exhortent les Chrêtiens à communier souvent; Il

eſt vrai qu'ils ont tous parlé avec beaucoup de force contre les communions ſacrileges ; mais jamais contre les communions frequentes ; qu'ils nous invitent ſouvent à nous approcher de l'Autel avec beaucoup de reſpect ; mais jamais à nous en retirer par reſpect ; & joſe dire qu'on n'en ſauroit citer un ſeul, qui conſeille cette maniére d'humilité. Nous trouvons dans les Conciles, & ſur tout dans ceux de Baſle, & de Trente, que l'Egliſe ne ſoûaitte rien tant, que de voir ſes Enfans affamez de ce Pain de vie, & diſpoſez à le recevoir tous les jours. Ils font tous conſiſter la reverence deûë à ce Sacrement adorable dans le ſoin, qu'on doit avoir de ſe purifier par une veritable penitence, mais il n'eſt fait mention nulle part de cette vénération, qui nous porte à nous excommunier nous-mêmes, qu'on nous veut repreſenter comm'une grande vertu.

Seroit-il poſſible que JESUS-CHRIST nous eût témoigné en tant de rencontres, & d'une maniere ſi forte l'envie qu'il a de ſe donner à nous par l'Euchariſtie, que dans le premier âge de l'Egliſe on euſt introduit, & pratiqué ſi long-tems la communion de tous les jours ; que tous les Saints Péres nous eûſſent exhorté au frequent uſage de ce Sacrement ; que les Conciles eûſſent fait paroître un ſi grand deſir de voir cet uſage rétabli parmi les fidelles, s'il y avoit plus de vertu, plus de mérite, plus d'honneur pour Dieu, à nous éloigner, qu'à nous approcher de la ſainte table, s'il y avoit quelque eſpece d'irrévérence à ſe préſenter à la communion, ſi ceux-là ſont en effet plus-reſpectueux, qui s'y préſentent plus-rarement. Quelle

eſt donc cette vertu, que nôtre bon Maître ne nous a point recommandée, & dont nous ne voïons pas d'exemple dans les plus belles années du Chriſtianiſme ? Quelle eſt cette vertu, que les plus grandes lumiéres de l'Egliſe ne nous ont point encore découverte, & que l'Egliſe elle-même n'a pas daigné juſqu'ici enſeigner à ſes enfans ?

Il eſt vrai, me dira-t-on, car on ne le ſauroit nier ; il eſt vrai que ni dans l'Ecriture, ni dans les Canons, ni dans les ouvrages des Péres, ni dans l'hiſtoire de l'Egliſe, on ne voit nulle trace, nul exemple de ce reſpect, qui nous doit retirer de la ſainte table. Ce ne ſont par tout qu'exhortations, qu'invitations preſſantes de nous en approcher ſouvent, & s'il eſt poſſible, tous les jours. Mais ces invitations ne s'addreſſent pas à des pecheurs comme nous ; elle ne ſont que pour ces grandes ames, que l'Evangile compare à des Aigles, & qu'il a prédit devoir s'aſſembler où repoſera le corps du Sauveur, ſelon le ſens que les Péres donnent à ces paroles : *Vbi erit Corpus, ibi congregabuntur & aquilæ.* Elles ne ſont que pour ces ames ſaintes, qui ſe ſont purifiées des plus legeres imperfections, qui n'ont plus de deſirs, plus de penſées, que pour le Ciel ; qui ne vivent plus que du plus pur amour de Dieu. A cela je répons, Meſſieurs, que s'il y avoit une veritable humilité, une veritable vertu à s'abſtenir du Corps du Sauveur ; les plus grans Saints auroient été les premiers à nous en donner des exemples, comme ils nous en ont donné de toutes les autres vertus. Il eſt certain que ceux qui ſont parvenus à la plus-

haute perfection, ne sont pas ceux qui s'estiment les plus parfaits, au contraire l'humilité devient toûjours plus-profonde, à mesure que la charité devient plus-ardente, & par conséquent si les Saints étoient les seuls, qui peussent faire honneur au festin celeste, il est tout visible que tout le monde seroit obligé de s'en excuser, que les Saints eux-mêmes n'auroient pas la hardiesse de se présenter à cette table, étant tous bien éloignez de se croire saints, se croïant au contraire pour la plûpart de trés-grans pecheurs.

Cependant, Messieurs, lisez la vie de tous les Heros du Christianisme, vous trouverez que non-seulement ceux du premier âge de l'Eglise; mais tous ceux qui se sont signalez dans les derniers siecles, ont loûé la frequente Communion, qu'ils ont tâché d'en introduire l'usage, qu'ils l'ont pratiquée eux-mêmes, & qu'ils n'ont pas crû deshonnorer la chair du Sauveur, en s'en nourrissant ou tous les jours; comme sainte Téresе; ou presque tous les jours comme sainte Caterine de Sienne, ou plusieurs fois la semaine comme saint Elzear & tous les autres sans exception. C'est une chose qui mérite bien d'être remarquée que ceux qui ont pris soin de chercher dans l'histoire de quoi appuier la doctrine qui condanne le frequent usage de l'Eucharistie parmi ce grand nombre de Saints, qui ont vécu depuis Iesus-Christ; ils n'ont peu citer que l'exemple de trois ou quatre; qui pour des fautes legeres, se sont abstenus de dire la Messe pour un jour seulement, ou tout au plus pour quelques jours; & cela une seule fois en toute leur vie.

Mais s'il étoit vrai que la frequente communion ne fuſt que pour les ames tout-à fait pures, comment eſt-ce que dans la primitive Egliſe on auroit peû obliger tous les fidelles à communier tous les jours? Je ſai que c'étoit alors comme le ſiecle d'or du Chriſtianiſme, que le Sang de IESUS-CHRIST, qui venoit d'être verſé ſur le Calvaire; que le feu du Saint Eſprit dont les Apôtres avoient reçeû la plenitude, rempliſſoit les cœurs d'une admirable ferveur; mais enfin le nombre des Chrêtiens s'aumentant tous les jours de plus en plus, il n'y avoit pas trop d'apparence qu'au deuxiéme ſiecle, ſous le Pontificat du Pape Anaclet, où la coûtume de communier tous les jours fut renouvellée, le Chriſtianiſme étant déja répandu dans tout l'Univers; il n'eſt gueres probabale qu'encore alors il y euſt autant de ſaints, qu'il y avoit de Chrêtiens. Saint Baſile, & Saint Epiphane, qui vivoient au quatriéme ſiecle; témoignent, qu'il y avoit trois ou quatre jours de la ſemaine, auſquels il étoit ordonné à tous ceux de leur Dioceſe de recevoir la communion: Doit-on croire que les Dioceſes de ces Saints Prelats, êtoient tous compoſez d'ames parfaites, & ornées des plus excellentes vertus? Tous les Fondateurs des Ordres Religieux, ont préveû que les Communautez ſeroient tout-au-plus mélées de parfaits, & d'imparfaits, de tiedes, & de fervens, & qu'il ne s'y en trouveroit que trop qui conſerveroient dans le Cloiſtre l'eſprit, & les inclinations du monde, ils n'ont pas laiſſé d'établir tous la frequente communion, & d'y engager tous ceux qui voudroient ſuivre leur régle.

Mais quoi, doit-on accorder l'usage frequent de la sainte Eucharistie même aux tiedes, & aux méchans? Non Messieurs, cette grace n'est que pour les bons, & pour ceux qui ont envie de le devenir. Ie ne prétens point porter indifferemment toutes sortes de personnes à s'approcher souvent du Dieu de la pureté: Mais je dis que du moment, qu'on a renoncé à l'habitude du peché mortel, du moment qu'on ne l'aime plus, qu'on le craint au contraire, qu'on tâche d'éviter les occasions de le commettre, qu'on se sent un vrai desir de faire son salut, de vivre Chrêtiennement: je dis, Messieurs, que dés-lors on est disposé pour la frequente communion, & que bien-loin de manquer de respect en la pratiquant, on ne peut rien faire qui honore Dieu davantage. Je l'ai fait voir, ce me semble, jusqu'ici par toute sorte d'exemples, & d'autoritez; mais à ces preuves j'ajoûte une raison tout-à-fait essentielle.

La Communion est par elle-même une action sainte, une action de religion, si vous la considerez dans l'homme qui communie; il donne par là une marque de sa foi, un témoignage public de l'union, qu'il a avec les fideles, dont ce Pain sacré a été de tout tems le lien le plus précieux: Enfin il acheve, il consomme le sacrifice de l'Autel, qui de toutes les actions de Religion est sans doute la plus-excellente, & la plus-parfaite. Cela supposé, sur quel principe peut-on avancer qu'en s'abstenant de la sainte Table, on donne au Seigneur des marques d'un plus-grand respect, & d'une veneration plus-profonde? Est-ce par l'omission, ou par la pratique des actions saintes; de celles qui sont destinées particuliérement à distinguer les en-

fans de l'Eglise de JESUS-CHRIST, & à reconnoître la grandeur de la Majesté Divine, que nous devons honnorer Dieu, & faire éclatter le respect que nous lui portons ? Si c'est donner à Dieu la plus-grande gloire, qu'il puisse recevoir d'un simple fidele, que de recevoir l'Eucharistie, comment peut-on dire que c'est le des-honnorer, que de la recevoir souvent?

La priére glorifie le Seigneur ; elle est un aveû de nôtre dépendance, & de son pouvoir souverain, de nôtre indigence, & de ses richesses, de sa bonté, de sa liberalité infinie. D'ailleurs c'est prendre bien de la liberté que de s'approcher de Dieu, & paroître en sa préſence pour l'entretenir de nos miseres. Quelcun s'est-il jamais avisé de dire que pour témoigner à Dieu plus de respect, il étoit à propos de le prier rarement, & d'interrompre l'exercice de l'Oraison ? Sainte Téreſe le crût durant quelque tems, elle s'abstint de prier sous prétexte qu'elle étoit encore engagée en des imperfections qui la rendoient indigne de parler à Dieu. Mais elle se reproche ce sentiment en divers endroits de sa vie, elle dit que cette fausse humilité l'auroit perduë infalliblement, si elle n'eust été détrompée, que le demon ne pouvoit lui tendre un piége plus-dangereux. Que si c'est une fausse modestie, une veritable tentation de quitter la priére, parce qu'on n'est pas digne de parler à Dieu : Ne sera-ce point aussi une illusion de se retirer de la communion sur un semblable prétexte ; sur tout si c'est souvent & pour un tems considerable que l'on s'en retire ? Pourquoi Dieu est-il d'autant plus honnoré, qu'on multiplie davantage toutes les

œuvres saintes, que l'on fait en son honneur, & que l'on sera accusé de lui manquer de respect en réiterant souvent celle de toutes qui lui est la plus-honnorable?

Mais quand la communion ne seroit pas l'action la plus-sainte du Christianisme, celle qui fait le plus d'honneur à Dieu, à la considerer simplement comme l'action du Chrêtien qui reçoit le Corps de JESUS-CHRIST, il est certain qu'à la regarder comme l'action de IESUS-CHRIST lui-même, qui nous y donne son corps, il n'est rien aprés le sacrifice de la Messe, qui honnore Dieu davantage, & par conséquent qu'il faille davantage multiplier. Pourquoi pensez-vous, l'Eglise à-t-elle si fort aumenté le nombre des Prêtres? Et pourquoi permet-elle à tous ses Prêtres de celebrer tous les jours? Est-ce qu'elle ses croit tous aussi saints que les Apôtres? Ignore-t-elle que plusieurs d'entre eux ne sont pas plus-purs que les laïques? Elle le sait, Messieurs, mais c'est qne l'honneur qui est fait à Dieu par IESUS-CHRIST, lequel s'immole lui-même à l'Autel; cét honneur, dis-je, est si grand, qu'elle a crû que nulle considération ne la devoit empécher de le lui faire offrir le plus-souvent qu'il seroit possible, & par autant de Prêtres, qu'elle en auroit consacrez. Pourquoi ne dirons-nous pas à peu prés la même chose de la sainte communion, puisque non-seulement JESUS y acheve le Mistere qu'il a commencé par les mains du Prêtre, qu'il y accomplit le dessein qu'il a eû en instituant ce Sacrement, qui est de nourrir les fideles de sa propre chair; qu'il y renouvelle, qu'il y étend, comme parle saint Jean Crisostome, le

le bien-fait de ſon Incarnation ; mais qu'il s'y ſacrifie encore une fois en perdant dans nôtre eſtomac cette vie ſacramentelle, qu'il avoit receûë à la conſecration ? Vous n'étes pas digne de communier ſouvent : Tous les Prêtres ſont-ils dignes de dire ſouvent la Meſſe ? En eſt-il beaucoup qui méritent de la dire tous les jours ? En eſt-il un ſeul qui mérite de la dire une ſeule fois ?

C'eſt une erreur, Chrêtienne Compagnie, de penſer que nôtre Dieu ſoit des-honnoré par nos miſeres, & par nos foibleſſes. Si cela étoit, il ne ſe ſeroit pas lié ſi étroittement à nôtre nature, & l'Incarnation ne ſeroit pas le plus-grand le plus-glorieux de tous ſes ouvrages. Il s'eſt d'autant plus glorifié par cette union ineffable, que le terme en eſt plus-vil, & plus-éloigné de ſa grandeur. C'eſt pour cela que des deux natures raiſonnables, l'Angelique, & l'Humaine, il a choiſi la plus imparfaite, parce qu'il l'a trouvée plus-propre pour faire éclatter ſa bonté, & ſa ſageſſe infinie. *Nuſquam Angelos apprehendit, ſemen Abrahæ apprehendit.* Il eſt vrai, Meſſieurs, nous ſommes tous trés-indignes de communier ſouvent, mais ſi nôtre indignité eſt un obſtacle à recevoir Iesus-Christ, non-ſeulement il faut le recevoir rarement, mais il ne le faut jamais recevoir, parce qu'il eſt impoſſible que nous en ſoïons jamais dignes. Si nous devons nous abſtenir de la ſainte Table, parce que nous en ſommes indignes ; nous devons encore nous abſenter de la Meſſe, & de la Prédication. Nous ſommes trés-indignes de l'un, & de l'autre. Les Anges n'aſſiſtent qu'en tremblant au ſacrifice de l'autel ; & un ſaint Pére a dit

qu'il ne falloit pas moins de pureté, pour entendre la parole sainte, que pour manger le corps du Sauveur.

Mais que je trouve bien plus-raisonnables les sentimens d'une ame sainte, & extrémement éclairée, qui vivoit, il n'y a pas fort long-tems, qui se sentant un extréme desir de recevoir le Corps du Sauveur, dans le même-tems qu'elle se trouvoit accablée de confusion à la veûë de ses infidelitez, disoit à Dieu : Je vous entens, Seigneur, je comprens ce que signifient ces ardens desirs, je ne doute point qu'ils ne me viennent de vous : vous voulez faire voir jusqu'où peut aller vôtre bonté excessive en vous donnant à la plus-indigne de toutes les créatures. Vous avez raison de soûaitter de venir en moi, rien ne vous peut faire tant d'honneur, qu'un si prodigieux abaissement. Je n'ai garde de m'éloigner de vôtre table, par la consideration de mes miseres ; car plus je suis miserable, plus vous serez glorifié & des Anges, & des Saints, pour m'avoir fait une si grande misericorde.

J'ai déja dit que je ne parlois qu'aux ames, qui n'aimoient plus le peché, & qui desiroient sincerement de devenir bonnes. Car pour les autres, qui sont attachées au monde, qui sont determinées à continuer de vivre selon ses maximes, je ne les blâme point de communier rarement : mais aussi ne suis-je pas assez credule pour me laisser persuader que c'est par humilité qu'elles s'abstiennent. Comment peut-on croire qu'une personne, qui aura la teste toute remplie de vanité, qui ne songera qu'à se loûër, qu'à aquerir une fausse gloire, soit en même-tems remplie d'une verita-

ble humilité ? Comment peut-on croire que ceux qui n'ont que du mépris pour les regles saintes de l'Evangile ; qui portent peut-être leur orgueïl jusqu'à mépriser les Commandemens de l'Eglise, & de Dieu-même, aïent tant de respect, & de vénération pour l'Eucharistie ? JESUS-CHRIST est dans le Saint Sacrement, il est vrai : Mais Dieu est par tout, & je ne comprens pas comment ce même respect qui nous représenteroit le Seigneur si redoutable à l'autel ; ne nous empêcheroit point de l'offencer, & de l'outrager par tout ailleurs.

Comment croirons-nous que vous differez la communion par la consideration de vôtre indignité, tandis que nous verrons que vous ne laissez pas de vous en rendre tous les jours plus-indigne par la multiplication de ces mêmes fautes, qui vous obligent à la differer ? Si vous aviez des sentimens d'une vénération si profonde pour le Corps adorable de JESUS, ne songeriez-vous point davantage à vous rendre digne de le recevoir souvent, qu'à vous en priver, parce que vous vous en jugez indigne ? Si vous êtes vraïment resolû de vous réformer, vous méritez de communier dés demain ; mais si vous voulez continuer de vivre comme vous avez vécu jusqu'à cette heure ; pouvez-vous douter que dans un an d'ici vous meriterez encore moins qu'à present de participer aux saints Mistéres ? Ou commencez dés maintenant à purifier vôtre cœur pour communier la premiére fois avec plus de reverence ; ou cessez de dire que le terme, que vous prenez, est un effet du respect intérieur ; que vous avez pour le corps de JESUS-CHRIST : Voilà qui est étrange de vouloir faire

paſſer pour vertu , l'attache que nous avons à nos habitudes vicieuſes,& l'amour d'une fauſſe liberté, qui ſe trouveroit trop génée par des communions frequentes. On craint de rentrer ſi ſouvent dans une conſience impure ; on craint l'humiliation de la confeſſion ; on craint que les plaiſirs ne ſoient pas ſeulement interrompus pour un jour, mais encore troublez pour long tems par les bonnes penſées, qui ont coûtume d'accompagner les actions ſaintes : en un mot il faut ſe retirer ou du deſordre, ou de la table ſacrée & on aime-mieux ſe priver de celle-ci , que d'être obligé de vivre Chrêtiennement.

Voila quelles ſont les diſpoſitions , que l'on cache ſous le prétexte ſpecieux de reſpect , & de vération pour l'Euchariſtie. Mais on leur donne encore une autre couleur , qui n'eſt ni moins fauſſe , ni moins trompeuſe : Nous voulons faire acroire que nous faiſons par zele de nôtre avencement ſpirituel ; ce qui eſt un effet ſi viſible de nôtre tiédeur , & du peu d'envie , que nous avons de nous convertir. Il eſt dangereux , dit-on , qu'en communiant ſi ſouvent, on ne s'y accoûtume de telle ſorte qu'on n'en retire plus le fruit qu'on en devoit eſperer. Diſons plûtôt , que nous appréendons qu'on communiant ſi ſouvent nous n'en retirions plus de fruit , que nous ne ſoûaitterions. Car il n'eſt rien de ſi vrai que plus on multiplie les communions , plus on en profite. C'eſt la ſeconde Partie.

Quand tous les Chrêtiens ne ſeroient pas inſtruits des effets admirables , que produit l'Euchariſtie dans l'ame de ceux qui la reçoivent ; il ſuffi-

roit de vous faire ressouvenir qu'elle renferme ce Corps adorable, dont la présence, dont les attouchemens sacrez, dont les vêtémens, dont la seule ombre a chassé les Demons, & les maladies, & qui a encore plus de pouvoir sur les cœurs pour les sanctifier, qu'il n'en a eû sur tout le reste de la nature. Qui pourroit ramasser dans un seul discours, tout ce que la Foi nous apprend, tout ce que la Raison nous persuade, tout ce que les Péres nous ont dit; tout ce que l'Experience nous a enseigné de la vertu de ce Sacrement? Y a-t-il quelque moïen, ou plus seûr, ou plus prompt, ou plus efficace, pour moderer les passions, pour déraciner les habitudes, pour fortifier l'ame contre les tentations, pour l'encourager aux entrepriſes les plus difficiles, pour la rendre ferme & inébranlable dans la pratique du bien, pour l'enflammer de l'amour de Dieu, que ce saint Mistere par lequel nous sommes unis d'une maniére si particuliére au Roi des vertus, à l'Auteur de la grace, au Saint des Saints, à la source de toute sainteté, & de toutes benedictions? La vertu de rafraîchir n'est pas plus naturelle à l'eau, dit Albert le Grand, que celle de moderer les ardeurs de la concupiscence l'est au Sacrement de l'Autel. Le Demon tremble, dit Saint Pierre de Damien à la veûë d'un Chrêtien, qui a les levres teintes du Sang du Sauveur. L'Eucharistie est un puissant remede, qui pénetre toutes les parties de l'ame, & même du corps, pour tout guerir, tout purger, tout renouveller: C'est ainsi que parle saint Ciprien. Enfin il faut se resoudre à mourir, dit Saint Jean Crisostôme, si l'on refuse de prendre

cette sacrée nourriture ; elle est la vigueur de nôtre ame, le bien qui unît nôtre esprit à Dieu ; le fondement de nôtre confiance, nôtre esperance, nôtre salut, nôtre lumiére, nôtre vie.

Cela étant suppose, comment est-ce qu'un Sacrement d'une si grande vertu pour tous ceux qui le reçoivent, peut-il devenir inutile à ceux qui le reçoivent souvent ? Il peut arriver qu'un contrepoison, qu'un remede trés-bon en soi-même, n'ait enfin nul effet à l'égar de ceux qui en font un trop grand usage ; mais une viande ne laisse pas de profiter, quoi qu'on en mange ordinairement ; On prend tous les jours la nourriture, le pain sur tout & le vin, sous les especes desquels Jesus nous a donné son Corps & son Sang ; elles sont d'autant plus salutaires, que l'estomac y est plus accoûtumé ; il ne s'en dégoûte jamais, & quand cela arriveroit à l'égar de la viande, & du breuvage materiel ; le Saint Esprit a prédit le contraire il y a long-tems de ce pain celeste : ceux qui me mangent desireront encore de me manger. *Qui edunt me, adhuc esurient.*

Je sai bien qu'on peut recevoir l'Euchariſtie de telle sorte qu'on n'en retire aucun fruit ; mais je soûtiens que cela ne peut venir de ce qu'on s'en approche trop fréquemment ; je dis que ceux qui communient tous les huit jours, sans pourtant devenir meilleurs, deviendroient pires, s'ils communioient plus rarement, que nulle indisposition, à la réserve du peché mortel, ne peut empécher l'effet du Sacrement, qui est de sanctifier l'ame, de lui donner des forces, & de la vigueur pour faire le bien, & pour résister au mal. Que comme à

châque-fois qu'on communie, on reçoit une augmentation de mérite, & de grace habituelle, il faut necessairement qu'une communion nous dispose à profiter d'une autre communion ; & que par consequent plus on en fait, plus on soit en état de profiter de celles que l'on doit faire.

Je conviens que c'est une misere, à quoi presque tous les hommes sont sujets, d'estimer davantage les choses les moins communes, de négliger enfin, ou de faire sans réflexion les actions les plus-importantes, lorsqu'elles sont trop ordinaires. Mais si la crainte de tomber dans une pareille foiblesse, étoit une raison, pour s'abstenir de la communion fréquente, elle devoit nous porter aussi à nous abstenir de la fréquente priére, contre le commandement de JESUS-CHRIST, comme en priant souvent, on apprend enfin à bien prier ; aussi en recevant souvent nôtre Seigneur, on sent croître en soi cette ferveur, & cette faim, qui sont necessaires pour le recevoir avec fruit. Si l'on néglige de se préparer à la communion, elle ne sera gueres utile, quand même on ne la feroit qu'une fois l'an, que si on y apporte beaucoup de soin, il est certain que plus on la multipliera, plus on se fortifiera dans l'habitude de la faire comme il faut, veû que ce n'est pas simplement en faisant souvent une chose, mais en la faisant mal, qu'on s'accoûtume à la mal faire.

Que si ces raisons ne suffisent pas pour prouver l'utilité des fréquentes communions ; j'en appellerai à l'Expérience : il n'y a jamais eû tant de ferveur, la sainteté n'a jamais été si universelle dans l'Eglise, que dans le tems que les fidelles commu-

nioient tous les jours ; on a obſervé qu'au ſiécle paſſé, lorſque la corruption des mœurs fit naître ce grand nombre d'hereſies, qui inonderent preſque tout le monde Chrêtien, le fréquent uſage de la Penitence, & de la Communion avoit été entiérement aboli, & que du moment qu'il commença à ſe rétablir par les ſoins de pluſieurs ſaints Perſonnages que Dieu ſuſcita quelque-tems aprés, on vit refleurir par tout la pieté, & le cours de l'erreur arrété dans les lieux, où même elle faiſoit le plus de ravage. Mais qu'eſt-il neceſſaire de chercher ſi loin des exemples d'une verité, dont nous ſommes ſi convaincus par nôtre propre experience ? Vous nous dittes qu'il y a de l'illuſion à communier tous les mois, tous les quinze jours, tous les huit jours, qu'on en tireroit plus de profit, ſi on le faiſoit moins fréquemment: Ce diſcours perſuadera ſans doute ceux qui ne communient que deux, ou trois fois l'année ; mais quelle impreſſion pourroit-il faire ſur des perſonnes, qui ſavent par elles mêmes l'avantage qu'il y a à communier ſouvent ? Comment pourrions-nous donner quelque créance à cette doctrine ; nous qui ne nous ſommes tirez de nos deſordres que par cette voïe, aprés avoir tenté inutilement toutes les autres? Tandis que nous avons négligé de communier ſouvent, nous nous ſommes ſentis lâches, & tardifs au ſervice de nôtre Dieu ; nous avons été aſſiegez de tentations, auſquelles nous ne réſiſtions que foiblement. La pieté Chrêtienne nous a fait peur, nous en avons crû la prattique comme impoſſible : mais depuis que nous approchons plus fréquemment de la table Euchariſtique, nous

trouvons que nos ennemis ne ſont point invincibles, ni nos paſſions indomtables ; nous avons un peu plus de connoiſſance du bien,& beaucoup plus de facilité à le prattiquer. Nous voïons que tous les mauvais Chrêtiens s'accommodent extrémement de vôtre conſeil ; que ſans attendre même qu'on les exhorte à communier rarement, ils s'éloignent le plus qu'ils peuvent des Saints Myſtéres. Nous ſavons que jamais une ame fervente ne ſe relâche qu'elle ne perde le deſir de communier ſouvent, qu'elle ne ſoit tentée de s'en abſtenir, qu'elle ne s'en abſtienne effectivement, ſi elle continuë à ſe relâcher.

On ne peut pas dire que tous ceux qui communient ſouvent, ſoient des Saints ; mais j'oſe avancer que tous les Saints communient fort ſouvent, & qu'ils reconnoiſſent devoir à ce Sacrement & leur progrés & leur perſéverance dans la vertu. Lors que je verrai qu'à meſure que je multiplierai mes communions, je deviendrai plus-colere, plus-vain, plus-dur envers les pauvres, plus-attaché au monde, plus-ſuſceptible de paſſions, plus-impatient dans mes maux, plus-alteré de plaiſir & de faux honneur ; alors je croirai, non que je dois m'éloigner de la communion, car rien n'eſt capable de me perſuader que je ſois plus-foible & plus-imparfait, parce que je me ſuis trop approché de la ſource de la ſainteté, & de la grace ; mais je croirai que je m'en approche avec peu de foi, peu de confiance, peu de préparation ; je chercherai dans moi-même la cauſe d'un ſi grand mal, je tâcherai de l'ôter, & pour en venir à bout, je ne penſerai pas que rien me puiſſe aider d'avantage, que de

continuër de recevoir ſouvent le Corps du Sauveur. Mais tandis que je m'appercevrai de quelque progrés dans la vertu, que mes paſſions s'adouciront, que je me ſentirai aſſez de forces pour réſiſter aux tentations, que je ne retomberai point dans mes anciens déreglemens, que je craindrai le peché & les occaſions du peché, je me garderai bien d'abandonner une prattique qui m'a apporté tous ces avantages.

Je finis, Meſſieurs, en m'addreſſant à ceux qui juſqu'ici pourroient avoir crû de bonne foi, qu'il y a plus de vertu & plus de profit à communier moins fréquemment, & je les conjure d'en faire l'épreuve, afin qu'ils en puiſſent juger avec plus de connoiſſance; car s'ils ont une volonté ſincere, comme je le ſuppoſe, je ſuis certain qu'ils ſeront deſabuſez, qu'ils ſe trouveront bien-tôt remplis de force, de courage, de lumiére, d'onction, & qu'ils ſe trouveront dans des diſpoſitions beaucoup plus-avantageuſes que celles où ils ont vécu juſqu'aujourd'hui. De plus, je m'addreſſe à ceux qui ſont déja dans la loüable prattique de la Communion frequente, & je les prie au nom de JESUS-CHRIST, qui leur témoigne un ſi grand amour en abbaiſſant ſa Majeſté juſqu'à eux, & les nourriſſant de ſa chair: Je les prie, dis-je, par cét amour exceſſif que IESUS-CHRIST leur témoigne, qu'ils aïent ſoin de régler leur vie de telle ſorte, que les foibles n'en ſoient pas ſcandaliſez, & qu'on ne prenne pas ſujet d'attribuër au fréquent uſage de l'Euchariſtie, ce qui ne ſeroit aſſeûrement qu'un effet du mauvais uſage qu'ils en feroient. *Ut benefacientes obmuteſcere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Car faut-il trouver étrange, ſi le nom de Dieu eſt blaſphemé, & ſi l'on ſe met peu en peine d'approcher ſouvent de la ſainte Table, lors qu'on voit des hommes qui communient tous les mois, des femmes qui le font peut-être tous les huit jours, être toûjours auſſi vaines, auſſi coleres, auſſi médiſantes, auſſi légeres dans leurs actions, & dans leurs diſcours, que ſi le Prêtre ne leur donnoit que du pain materiel, que ſi nous étions membres de ces nouvelles Egliſes, où l'on ne ſe nourrit que de l'ombre & de la figure de l'Euchariſtie. Ce ne ſont pas-là de grands crimes, me direz-vous? j'en conviens, mais c'eſt de là-même que naît le ſcandale des ignorans, lors qu'ils croïent que de ſi petits maux réſiſtent à un ſi grand remede, & que le Corps de IESUS-CHRIST, qui a gueri tant de maladies mortelles, en touchant une ſeule fois ceux qui en étoient atteins, ſemble manquer de vertu pour vous delivrer de ces légeres imperfections.

Enfin, je ne ſaurois exhorter aſſez ceux, à qui Dieu donne un deſir ſincere de s'engager ou de perſeverer dans une ſolide dévotion; je ne ſaurois, dis-je, les exhorter aſſez de continuër à recevoir ſouvent leur Rédempteur; qu'ils ſe reſſouviennent de ces paroles du Concile de Baſle: *Non-ſeulement c'eſt une choſe utile & ſalutaire, de recevoir ſouvent le Sacrement de l'Autel; mais elle eſt entiérement neceſſaire à celui qui ne veut pas reculer, à celui qui deſire de s'avancer au ſervice de Dieu, au chemin de la vertu & de la vie parfaite.* Que ces perſonnes regardent donc la Divine Euchariſtie comme leur bouclier, comme leur remede univerſel, comme

leur azile dans tous les perils, comme leur reſſource dans toutes leurs neceſſitez, comme l'appui qui les doit rendre inébranlables, comme le principe de leur vie ſpirituelle, & le gage de leur immortalité. Qu'ils aïent recours à ce pain des Anges dans leurs ténebres, dans leurs perplexitez, dans leurs craintes, dans leurs tentations, dans leurs plus-grandes fragilitez; qu'ils n'en quittent jamais le fréquent uſage quoi-qu'il arrive. Iesus-Christ nous a donné ſa parole, que quiconque mange cette viande, ne mourra jamais; on ne peut pas dire que cette promeſſe ſoit pour tous ceux qui communient, quoi-qu'avec les diſpoſitions neceſſaires; puis que nous n'en voïons que trop mourir dans l'impenitence, aprés avoir vécu quelque tems dans la participation des Miſtéres adorables: On ne peut pas dire non plus, que ce ſoit une promeſſe vaine, une fauſſe prédiction de ſe maintenir dans la crainte de Dieu & dans la ferveur. Il faut donc qu'elle regarde ceux qui ne ſe contentent pas d'avoir bien communié une fois ni pluſieurs fois, mais qui perſeverent juſqu'à la fin dans la communion fréquente. Ouï, Iesus l'a promis, & j'oſe en répondre. Ceux qui continuent dans le deſſein de vivre chrêtiennement, & de communier ſouvent: Ceux-là, dis-je, ne mourront jamais dans le peché, ils ne mourront jamais par le peché, ils ne perdront point la vie de la grace en ce monde, & ils parviendront infailliblement a celle de la gloire en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXIII.

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGVRATION.

Domine bonum est nos hîc esse, si vis, faciamus hîc tria Tabernacula.

O Seigneur qu'il fait bon ici, vous plaist-il que nous y dressions des tentes pour y demeurer éternellement. S. Matt. c. 17.

Les Chrétiens doivent esperer dans l'exercice de la Vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le Vice, puis qu'elle ne nuit point aux interests temporels, mais qu'elle les favorise extrémement, & que bien loin d'être ennemie des plaisirs, elle en est une source trés-abondante.

ON a toûjours été fort partagé dans les écholes anciennes, sur le sujet de la felicité de l'homme. On dit que les Grecs aïant autre-

fois aſſemblé des Philoſophes de toutes les Sectes, pour examiner cette queſtion, il ne s'en trouva pas deux qui fuſſent de même ſentiment, chacun faiſant conſiſter nôtre bon-heur en quelque choſe à quoi nul autre n'avoit penſé. Ce qui eſt encore plus-ſurprenant, c'eſt que parmi tant d'opinions differentes il n'y en avoit pas une de veritable. Les Sectateurs d'Epicure étoient pour les plaiſirs des ſens, & diſoient, au rapport de S. Auguſtin, *Mihi frui carne bonum eſt.* Les diſciples de Zenon pour les actions de l'eſprit; *Mihi frui meâ mente bonum eſt*, juſqu'à ce que S. Paul s'oppoſant lui ſeul à tous les autres, fit entendre au milieu d'Athenes cette nouvelle doctrine, *Mihi adhærere Deo bonum eſt.* Vous êtes tous dans l'erreur, pour moi je m'attache à Dieu comme à mon ſouverain bien. Pour être heureux il ne faut ſonger ni à flatter la chair, ni à ſatisfaire l'eſprit, mais à contenter celui qui a créé l'un & l'autre, *non eſt in corpore, non eſt in anima ſed in utriuſque Creatore.*

Ie ne doute point, Chrêtiens Auditeurs, que ce ne ſoit dans la même veûë que S. Pierre s'écrie ſur le Tabor, *Domine bonum eſt nos hîc eſſe.* Seigneur, nous voici à la ſource du vrai bon-heur, nous n'avons que faire de l'aller chercher plus-loin. C'eſt-pourquoi j'ai deſſein dans ce diſcours d'établir cette verité, non plus contre les Philoſophes Païens, mais contre des Chrêtiens qui ſont encore moins raiſonnables. Car ce n'eſt plus entre les ſatisfactions du corps & celles de l'eſprit qu'on eſt partagé, il me ſemble que tout eſt terreſtre, que tout eſt corporel à la felicité qu'on recherche aujourd'hui, les uns ſe donnent entiérement à la vo-

lupté, & les autres n'ont en veüe que l'interest; pour moi, Messieurs, je suis pour la pieté. C'est mon sentiment qu'il n'y a pas de gens plus-heureux au monde que les veritables serviteurs de Dieu, & je prétens en faire convenir & ceux qui sont le plus affamez des biens de ce monde, & ceux qui courent d'avantage aprés les plaisirs sensibles. Salüons MARIE, qui a été moins heureuse pour avoir été la Mere de Dieu, que pour avoir été la plus-humble de ses servantes. *Ave Maria.*

C'est en vain que pour détacher les hommes de l'amour du monde, on le leur représente comme un maître impuissant & infidelle, qui ne peut donner que de faux biens & de faux plaisirs. Ces plaisirs, ces biens sont sensibles, & c'est assez pour retenir des ames qui ne connoissent que par les sens, & que les choses invisibles ne touchent point. Pour attirer les hommes dans le parti de la pieté, il n'y a pas de moïen plus-seûr que de leur faire esperer dans l'exercice de la vertu, les mêmes avantages qui leur font aimer le vice. I'ose en promettre de plus-grands encore, Messieurs, & je prétens que ceux qui se retirent de Dieu par des raisons d'interest ou de plaisir, s'en retirent par des raisons qui les y devoient inviolablement attacher. Voila donc les deux veritez que j'ai dessein d'établir par ce discours. Ie veux faire voir, que quiconque s'adonne à la pieté, joüit de plus de biens mêmes temporels, goûte de plus-purs & de plus-solides plaisirs même sensibles, que ceux qui ne s'appliquent qu'à satisfaire leur avarice & leur sensualité. Que non-seulement la vertu ne nuit pas à vos inte-

reſts, mais qu'elle les favoriſe extrémement : Ce ſera le premier poinct. Qu'elle n'eſt point ennemie des plaiſirs, qu'aucontraire elle en eſt une ſource trés-abondante ; c'eſt le ſecond. Pardonnez-moi, Seigneur, ſi pour porter les hommes à vous ſervir, je me ſers aujourd'hui de motifs ſi bas & ſi imparfais. Ie n'ignore point les grandes raiſons que nous avons de vous aimer ſans intereſt, & pour l'amour de vous-même, mais il faut faire entendre aux Chrêtiens qu'ils n'ont nulle raiſon de ſe départir d'une vie Sainte & Chrêtienne, il faut les rendre tout-à-fait inexcuſables, ou plûtôt il faut les engager avec douceur à la prattique de la vertu, il faut les y attirer comme vous faites vous-même par les liens d'Adam, par l'amorce d'une felicité temporelle, vous ſaurez bien enſuite rectifier ces motifs par des chaînes plus-fortes & plus-précieuſes, & achever l'ouvrage que nous n'aurons que groſſierement ébauché.

Meſſieurs, ce fut une viſion bien extravagante que celle du fanatique Manes, lors qu'au troiſiéme ſiécle de l'Egliſe il s'aviſa de dire, qu'il y avoit dans le monde deux principes des choſes créées, & que Dieu n'étoit l'auteur que des ſpirituelles & des inviſibles. A mon ſens, ce ſeroit une illuſion plus-grande encore de penſer que celui qui eſt le Créateur de tous les biens mêmes-viſibles & temporels, n'en eſt pas le maître abſolu, qu'il n'en eſt pas le ſouverain diſtributeur, qu'il eſt en nôtre pouvoir de les aquerir, ou de les conſerver indépendemment de ſon bon plaiſir. *Quis veſtrum*, nous dit IESUS-CHRIST dans l'Evangile, *cogitando poteſt adjicere ad ſtaturam ſuam cubitum unum.*

Qui

Qui de vous à force de mediter & de chercher dans son esprit, pourra trouver le moïen d'ajoûter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Est-il quelque homme à qui cela ne paroisse pas absolument impossible ? Or sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réüssir les desseins de fortune que vous formez, ou même d'amasser quelque chose pour vôtre entretien : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis ?* Si vous ne pouvez pas venir à bout de ce qui est beaucoup moins difficile, étes-vous sage de vouloir entreprendre de faire le reste ?

Remarquez, s'il vous plaît, Chrêtiens Auditeurs, qu'en cét endroit de l'Evangile, le Sauveur compare tous les soins que nous pouvons prendre, pour nous rendre heureux temporellement, aux vains effors que feroit un insensé pour croître tout d'un coup d'une coudée, & que non-seulement il traitte également de folie l'une & l'autre de ces entreprises, mais que la seconde quelque extravagante qu'elle soit, lui paroît aisée en comparaison de l'autre. Ce n'est rien que de hausser sa taille & la rendre riche de mediocre ou de basse qu'elle étoit, quand vous seriez assez puissant pour cela, il ne suivroit pas que vous pussiez aumenter ou conserver vos biens temporels. *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis ?* En effet, Messieurs, il est tout visible que nous n'y pouvons rien par nous-même, pour faire réüssir ces sortes d'affaires à nôtre gré, ce n'est pas assez d'y apporter de grands soins, une grande application, beaucoup d'esprit & de bon sens naturel, il faudroit outre cela pouvoir comman-

der aux vens & aux flots, se faire obéir au soleil & aux étoiles, se rendre maître de la volonté des hommes, disposer de cent choses, dont Dieu s'est réservé la disposition à lui seul. Qu'il seroit à souhaitter qu'on fût bien persuadé de cette verité, que les richesses, les honneurs, la santé, les emplois, l'estime & l'amitié des hommes sont des biens qui appartiennent à Dieu, que nous ne pouvons recevoir que de sa main, & qu'il nous est autant impossible d'aquerir sans son secours, qu'il est impossible à un aveugle de se rendre la veûë.

Cela étant donc supposé, que Dieu seul est le maître de vôtre fortune, & que ce n'est que de sa main que vous pouvez recevoir les biens que vous croïez capables de vous rendre heureux. Ne seroit-ce pas une troisiéme erreur aussi ridicule que les précedentes, de penser que pour l'obliger à vous faire part de ces biens, un bon moïen est de negliger son service, ou même de l'offencer. Vous savez, Messieurs, ce qu'une pareille imagination valut à Ieroboam Roi d'Israël, il appréenda que ses sujets allant souvent à Icrusalem adorer Dieu selon la Loi, ne s'attachassent insensiblement au Roi de Iuda, pour aller au devant de ce mal-heur, il fit bâtir un temple dans sa Ville capitale, & tâcha d'y arrêter les Israëlites par le culte des Idoles. Cét artifice impie lui coûta la couronne qu'il craignoit de perdre, & fut cause que toute sa race fut entiérement exterminée, une pareille politique a ruiné les Iuifs avec toute la Iudée. Ils craignirent en suivant Iesus-Christ de s'attirer la colere & les armes des Romains, *Venient Romani & tollent locum nostrum & gentem*

Et sur cette fausse crainte ils le condannerent à la mort, & ce fut justement pour venger sa mort que les Romains vinrent assieger Ierusalem, qu'ils la raserent, qu'ils égorgerent la plûpart de ses citoïens, & reduisirent toute la nation dans une honteuse servitude.

Est-il nécessaire, Chrêtiens Auditeurs, que je vous prouve par raison, que pour obliger Dieu à vous faire part des biens qu'il a créés, & dont il s'est réservé à lui seul la disposition, le moïen le plus-seûr, est de vous rendre fort obéïssant à sa Loi, fort soûmis à toutes ses volontez, fort zelé pour ses interests & pour sa gloire ? *Omnia hæc manus mea fecit, & facta sunt universa ista, dicit Dominus, ad quem autem respiciam nisi ad pauperculum & contritum spiritu, & trementem sermones meos ?* Tout ce que vous voïez & au Ciel & sur la terre est l'ouvrage de mes mains, dit le Seigneur, j'en suis le Créateur, & par conséquent c'est à moi à le distribuër à ma volonté, mais à qui est-ce que j'aurai égar dans cette distribution, si ce n'est aux ames humbles touchées du repentir de leurs fautes, qui observent avec crainte mes commandemens ? Dans la nouvelle Loi Jesus-Christ promet tout ce qui peut servir à l'entretien & à la commodité de la vie à ceux qui s'addonneront à la pieté, & il s'engage à cela d'une maniére si précise & si forte, qu'il fait entendre à ses disciples, que ce seroit faire un outrage à son Pére, & renoncer à toute religion, que de prendre quelque soin de se pourvoir des choses les plus-nécessaires, que de douter que Dieu les en doive fournir fort abondamment. *Quærite primùm regnum Dei & hæc omnia adjicien-*

tur vobis. Faites que le Seigneur regne dans vos cœurs , & il verſera à pleines mains toutes ces choſes dans vos maiſons. Si vous êtes aſſez charitables pour donner une partie de vôtre bien pour l'amour de moi , de relâcher quelque choſe de vos intereſts pour l'intereſt de vôtre ame , je vous en rendrai cent fois autant dés cette vie , ſans compter ce que je vous réſerve pour l'autre.

Mais d'où vient donc qu'on voit quelquefois des gens-de-bien dans l'affliction ? je répons en premier lieu , que cela n'arrive gueres à ceux qui ſont tout-à-fait bons , & qui uſent de telle maniére de la proſperité , qu'ils ne donnent nulle occaſion à Dieu d'etre mal ſatisfait de leur conduite; il les afflige quelquefois , parce qu'ils ne ſont pas toûjours auſſi réconnoiſſans qu'ils le doivent être, parcequ'inſenſiblement ils s'enflent d'orgueil , ils s'attachent aux biens temporels , ils y établiſſent leur confiance En ſecond lieu , il permet quelquefois qu'ils ſoient affligez pour un tems , pour avoir occaſion de ſignaler ſon pouvoir en les relevant , & faire voir à toute la terre qu'ils ſont ſous ſa protection. C'eſt ainſi qu'il permit que Joſeph fût vendu & empriſonné , pour le faire monter ſur le trône de l'Egipte,que le peuple d'Iſraël fût maltraitté de Pharaon , pour le faire triompher de la tirannie de ce Prince de la maniére du monde la plus-glorieuſe. David , Daniel , Suſanne ſouffrirent tous la perſecution , mais Dieu les en delivra d'une maniére ſi éclattante qu'ils ne pouvoient que le benir de ce qu'il les y avoit expoſez. Enfin le Prophete Roi qui a tant parlé des ſouffrances des gens-de-bien , a declaré que quoi-qu'il les ait veû

souffrir, il ne les a jamais veu abandonnez dans leur disgrace, qu'il a toûjours observé que Dieu les benit même dans leur posterité. *Nec vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.*

Je ne m'arrête point à vous faire remarquer, comme à l'égar des méchans il garde une conduite toute oppoſée, comme il les delaiſſe, & comme il permet qu'ils ſoient delaiſſez de tout le monde, comme il confond leur fauſſe prudence & renverſe leurs deſſeins les mieux concertez, comme il ſemble ne les élever pour un peu de tems, que pour les précipiter & rendre leur cheûte plus-viſible & plus-honteuſe, comme il les maudit eux & ſouvent toute leur race, comme il abbrege leurs jours, comme il les détruit en un moment, comme il anéantit juſqu'à leur nom, comme il en fait des exemples terribles, qui répandent l'effroi par tout, & leur attirent la compaſſion de ceux qui ont envié d'avantage leur bon-heur. Il eſt certain qu'on en voit peu où point du tout qui du moins à la mort, laquelle eſt pour l'ordinaire ou ſubite ou tragique, ou avancée, ne reparent à la veûë de tout l'univers le ſcandale que leur fauſſe proſperité avoit pû donner. *Suſcipiens manſuetos Dominus, humilians autem peccatores.*

Mais je veux, Chrêtiens Auditeurs, qu'aprés Dieu les hommes puiſſent encore quelque choſe pour vôtre fortune, & pour vôtre bon-heur temporel. Ie dis que plus vous aurez de pieté, plus vous puiſerez de biens & d'honneur dans cette ſeconde ſource. Vous ſavez, Meſſieurs, que les hommes les plus-déréglez ne peuvent s'empécher d'aimer les bons. Il ſemble que plus ils ſont eſclaves du vice,

plus ils admirent dans les autres la vertu qui le leur fait surmonter, ils regardent comme quelque chose de divin, une qualité qui rend aisé à d'autres ce qui leur paroît entiérement impossible. Ainsi Ioseph fut favori du Roi d'Egipte, Daniel de Balthazar, Moïse fut redouté comme un Dieu de Pharaon, & Herodes respecta dans S. Iean-Baptiste jusqu'à la liberté qu'il prenoit de le reprendre. N'est-ce pas déja quelque chose pour la douceur de la vie, d'être aimé, estimé, & honoré de tout le monde. Les plus-riches ceux qui sont les plus-considerables par le rang qu'ils tiennent dans le monde, s'ils ne sont bons ne peuvent se garentir de la haine, du mépris, & sur tout de la médisance; si on les honore en public, le cœur desavoüe toutes les marques de respect qu'on donne à leur condition; on les loüe à regret en leur présence, & dés qu'on est en liberté, on se fait un plaisir de les blâmer, on se déchaîne contre leurs déreglemens. Une personne vertueuse est asseûrée, ou que par tout on parle bien d'elle, ou que personne ne croit le mal qu'on en dit.

On dit ordinairement que les amis sont de tous les biens de la fortune les plus-précieux & les plus-utiles, & que quiconque a un seul ennemi ne peut pas se flatter d'être tout-à-fait heureux. Or il est certain que personne n'a tant d'amis, ni moins d'ennemis que les personnes qui craignent Dieu; on s'empresse pour avoir part à leur amitié, parce qu'on sait qu'elle sera sincere & constante, qu'on n'en peut attendre que des conseils des-interessez, qu'on peut seûrement répandre son cœur dans le leur, leur confier les secrets les plus-importans,

qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'on en ſoit jamais trahi. On ne ſe fait des ennemis que par les injures qu'on fait aux gens, ou par la vengeance qu'on tire de celles qu'on a reçeûës. Les gens-de-bien ne font mal à perſonne, ils diſſimulent, ils pardonnent le mal qu'on leur fait, & par cette conduite prudente & chrêtienne, ils vont au-devant de ces inimitiez éclattantes & immortelles, qui fatiguent, qui ruinent & les péres & les enfans; de ces diſſenſions, qui rempliſſent la vie d'amertume, qui nous expoſent à recevoir tous les jours de nouveaux chagrins, qui font tant de préjudice & aux affaires & à la reputation.

Venons, s'il vous plaît, à ce qui touche de plus-prés l'intereſt & l'établiſſement de la fortune. A qui eſt-ce, je vous prie, que l'on confie plus-volontiers les charges & les emplois importans qu'à ceux qu'on prévoit qui les exerceront avec juſtice & avec fidelité; qui ſe feront une Loi inviolable de leur devoir, qui s'y appliqueront ſans relâche, qui n'en feront jamais détournez ni pas l'oiſiveté ni par la débauche. Ces ſortes de gens trouvent par tout des cautions & des protecteurs, on croit faire ſervice aux perſonnes à qui on les préſente, à qui on s'engage pour eux. Si vous dépendez de perſonnes qui craignent Dieu, ils préfereront toûjours la vertu au libertinage, & quand vous attendriez vôtre fortune des plus-libertins, ceux-là-mêmes rebutteront leurs ſemblables pour favoriſer la vertu; on ne veut rien avoir à faire avec les vicieux, ſi ce n'eſt pour le vice-même. Un débauché ſoûaittera peut-être d'avoir pour maîtreſſe une fille vaine & coquette, mais s'il ſonge au

Mariage, ne doutez point qu'il ne tâche de choiſir la plus-modeſte, la plus-retirée; un ivrogne ſe lie volontiers avec des gens qui aiment à boire, mais s'il peut il ne confiera ſes affaires, ſa maiſon, ſa perſonne qu'à des gens ſobres : Enfin un joüeur ſera ſans ceſſe avec un autre joüeur, mais ce ne ſera pas à lui toutesfois qu'il donnera ſa fille & ſon héritage. Et c'eſt là la veritable raiſon pourquoi il y a tant d'hipocriſie & tant d'hipocrites dans le monde. On peut dire qu'un hipocrite n'eſt autre choſe qu'un homme de bien intereſſé, un homme qui n'eſt bon que parce qu'il trouve ſon compte à l'être, & qu'il ne trouve point de voïe ni plus-courte ni plus-ſeûre pour parvenir à ſes fins, c'eſt un dévot qui au lieu d'enviſager la récompenſe qu'il peut eſperer au Ciel, ne regarde que les avantages temporels qui accompagnent la dévotion. C'eſt que pour réüſſir, pour s'avancer, il faut être bon, ou du moins feindre de l'être, mais comme il ne coûte gueres plus de l'être que de le feindre, outre le peril d'être découvert, qu'au contraire il y a bien du ſoin & de la contrainte à ſe contrefaire éternellement, à joüer ſans ceſſe la Comedie, il faut être bien mal-heureux pour préferer un maſque, un fard incommode, quand on peut avoir à même prix une beauté naturelle & ſans artifice.

On pourroit ajoûter à cela, Chrêtiens Auditeurs, que la même pieté qui ouvre les ſources des biens temporels en conſerve encore les ruiſſeaux, & ce ſeul point pourroit être le ſujet d'un long diſcours. Un ambitieux ſe ruine par ſes propres intrigues, un avare pour vouloir trop amaſſer

s'expose à tout perdre, & perd tout effectivement. Le jeu, l'intemperance, la volupté, épuisent les plus-grands biens, on n'a plus ni dequoi se soûtenir selon sa qualité, ni dequoi établir ses enfans, ni dequoi païer les dettes, on manque enfin des choses necessaires à l'entretien de la vie, bien-loin de pouvoir fournir aux mêmes plaisirs, qui ont tout consumé en si peu de tems. La vertu conserve & multiplie sans inquiétude ce qu'elle a aquis sans crime, elle joüit dans une longue & heureuse tranquillité & des biens legitimes que Dieu lui donne, & des plaisirs legitimes qu'il lui permet.

Il est donc vrai, Chrêtiens Auditeurs, que par la raison même de l'interest temporel vous êtes obligé à vivre Chrêtiennement. Je ne vous veux point parler aujourd'hui de l'éternité, de ce grand interest que nous avons à ménager durant le peu de jours que nous vivons ici-bas, & où il s'agit de nôtre ame, de cette ame immortelle que Dieu n'avoit pas créée pour une felicité passagere, où il s'agit d'un bon-heur ou d'un mal-heur qui n'auront jamais de fin, où il s'agit de gagner ou de perdre un Dieu & de le perdre sans ressource. O mon Dieu! cela ne vous touche point, un peu de bouë que le Soleil a colorée, je ne sai quelle fumée d'honneur fait plus d'impression sur l'esprit de gens qui se piquent de raison qui veulent même passer pour sages. Mais, Messieurs, quel mal-heur de mépriser cette éternelle felicité pour se rendre heureux sur la terre, & d'être encore frustré de ce bon-heur terrestre que nous avons préferé au Paradis. Quel aveuglement de se sepa-

rer de Dieu, pour courir aprés des biens que nous ne pouvons recevoir que de lui ſeul ! Quelle épouvantable diſgrace de ſacrifier nôtre ame à nôtre fortune, & de perdre l'une & l'autre, lorſque nous pourrions ſi aiſément ſauver l'une & l'autre ! Quelle erreur & qui la pourra jamais aſſez deplorer ? *Temporalia perdere timuerunt*, dit le grand Saint Auguſtin parlant des Juifs. *Æterna non cogitaverunt, ac ſic utrumque perdiderunt.* Ils ont appréendé de perdre les biens temporels, ils n'ont point ſongé aux éternels, & ainſi ils ont tout perdu.

O qu'il eſt juſte, Seigneur ! que cette ame témeraire qui a eſtimé quelqu'autre choſe plus que vous ſoit privée de vous, ô mon Dieu ! & de tout ce qu'elle a eû l'audace de vous préferer. Qu'il eſt juſte que quiconque peut ſe réſoudre à être éternellement mal-heureux, pour être heureux ſur la terre, ſoit encore mal-heureux ſur cette terre, à quoi il a tant d'attache, faites, ô le ſouverain bien de nos ames ! que cela ſoit toûjours ainſi que tous ceux qui s'éloignent de vous, ne trouvent jamais que miſere, que confuſion, *Confundantur & pereant & cognoſcant, quia nomen tibi dominus, tu ſolus altiſſimus in omni terra.* Tandis que ceux qui vous ſervent, qui mépriſent, & intereſt & plaiſir pour l'amour de vous joûïront non-ſeulement de plus de biens temporels que les avares, mais encore de plaiſirs plus-purs & plus-ſolides que les idolâtres de la volupté. C'eſt le ſecond Poinct.

C'eſt une illuſion bien pernicieuſe que celle où je vois la plûpart des gens du monde ſur le ſujet de la vie Chrêtienne & dévote, on ne peut leur

perſuader qu'elle ait ſes douceurs & ſes plaiſirs ; l'embraſſer c'eſt comme ils le penſent ſe plonger dans un abîme de melancholie, il vaudroit autant s'enterrer tout vif. Mais ſi cela étoit, Chrêtiens Auditeurs, comment ſe pourroit-il faire que tant de perſonnes de toutes conditions, de tous âges, de tous ſexes, s'attachaſſent ſi fort à cette vie qui vous paroît triſte & melancolique ? Savez-vous bien qu'ils ne peuvent y être attirez que par les plaiſirs qu'ils y goûtent ? Qu'ils ne peuvent y être arrêtez que parce qu'ils y goûtent plus de plaiſirs qu'ils n'en peuvent eſperer ailleurs ?

C'eſt un mot d'un Païen, mais approuvé & comme conſacré par S. Auguſtin que chacun ſe laiſſe emporter par ce qui lui plaît, *trahit ſua quemque voluptas.* L'ame ne peut ſe paſſer de plaiſir, dit Saint Gregoire, & le motif de la joïe ſi nous croions Saint Jean Criſoſtôme, eſt le reſſort univerſel qui fait agir tous les hommes. Il faut donc néceſſairement qu'il y ait du plaiſir à ſervir Dieu, mais vous me demanderez en quoi conſiſte ce plaiſir. Je dis, Chrêtiens Auditeurs, qu'il conſiſte dans l'amour du plus-grand & du plus-aimable des objets, qui eſt Dieu, dans une joüiſſance délicieuſe & continuelle de ce qu'on aime, & dans l'eſperance certaine d'en joüir éternellement. Ie ne prétens pas vous parler aujourd'hui de ces trois grandes ſources de celeſtes & d'ineffables délices, outre que cela ne peut être expliqué que par un fort long diſcours, nul diſcours ne peut ſuffire pour le faire bien comprendre à qui ne l'a jamais experimenté, mais voici qui peut être conçû de tout le monde, & qui ſuffira pour faire connoître que les

plaiſirs des gens de-bien ſurpaſſent de beaucoup ceux des méchans.

Premiérement on quitte ceux-ci pour les autres, & qui ceux-mêmes qui ont experimenté les uns & les autres. Il faut donc que dans la prattique du bien on trouve plus de douceur que dans toutes les douceurs de la terre, car jamais perſonne n'a choiſi le pire avec connoiſſance. *Nemo dat fontem pro gutta*, dit Saint Auguſtin, on n'abandonne point une ſource fort abondante, pour courir aprés une goute d'eau, qui aura réjailli hors du baſſin.

En deuxiéme lieu, nous voïons que ceux qui ſe plongent davantage dans les plaiſirs de la terre ſont ſans ceſſe alterez & affamez de plaiſirs, qu'ils n'en ont jamais aſſez, qu'il reſte toûjours un vuide dans l'ame, que rien ne ſauroit remplir. Au lieu qu'un moment, oui, Meſſieurs, un moment de conſolation celeſte, comble l'ame de tant de douceurs qu'elle en eſt comme enivrée. *Superabundo* s'écrie Saint Paul, *Superabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis.* Me voila tout plein de joïe, mon cœur en regorge de toutes parts. La joïe du monde n'a jamais fait parler de la ſorte, au contraire l'homme qui en a le plus goûté n'a pû s'empécher de dire, *Vidi in omnibus vanitatem & afflictionem animi.* Par tout du vuide & de la douleur, du vuide dans la joüiſſance-même, & un moment aprés de la douleur & du repentir.

De plus d'où peut venir dans les plus-voluptueux cette inconſtance effroïable, qui les fait paſſer d'une volupté à l'autre, d'un objet à un autre objet, avec tant de legéreté & d'inquiétude ? Vous

me direz peut-être que c'eſt un effet de la foibleſſe de l'eſprit de l'homme, qui eſt fort changeant de ſa nature, & que nul bien ne peut arrêter. Cependant, Meſſieurs, nous ne remarquons point que les gens de-bien changent de la ſorte, nous les voïons durant les quarante les cinquante années revenir tous les jours à cette même priére, à ces mêmes exercices de mortification, à ces œuvres de charité ſans jamais s'en laſſer ni s'en dégoûter; au contraire c'eſt tous les jours un goût tout nouveau & un plaiſir plus-exquis, plus on perſevere, & plus on ſe ſent d'envie de continuër, on augmente même, tel qui a commencé par un quart d'heure d'oraiſon en fait aujourd'hui juſqu'à quatre & cinq heures. Croïez-moi, Meſſieurs, il faut de grands plaiſirs, pour ſurmonter cette pente preſque infinie que nous avons tous au changement, pour fixer ce cœur, qui eſt naturellement ſi inquiet & volage. Et non ſeulement les vicieux paſſent inceſſamment d'un plaiſir à un autre plaiſir, mais encore ils paſſent fort facilement de la joïe à la triſteſſe, il n'eſt rien de ſi impatient qu'une ame voluptueuſe.

Nous avons dit que toutes les délices de la terre ne peuvent pas la remplir de ſatisfaction, & cependant la moindre diſgrace, un rien la comble de melancolie & de chagrin. De quelle nature ſont donc ces celeſtes conſolations? Ames ſaintes! qui vous cauſent une joïe que rien ne peut alterer, qui vous adouciſſent les plus grands maux, qui vous y rendent ſi inſenſibles. Qu'eſt-ce que le plus-grand ſujet d'affliction, dit ſaint Jean Criſoſtôme, pour une perſonne qui joüit des conſola-

tions ſpirituelles ? C'eſt une étincelle de feu qui tombe dans l'ocean & qui en eſt incontinent étouffée. Si je diſois que les averſitez leur deviennent même agréables, qu'ils ſe font des plaiſirs de ce qui tourmente le corps & humilie l'eſprit, peut-être auroit-on peine à le croire, mais ſi cela eſt vrai quel doit être l'excés des douceurs intérieures qui peuvent produire un effet ſi prodigieux.

C'eſt pour cela, qu'Iſaïe parlant au peuple d'Iſraël, lui dit de la part de Dieu, *Vtinam attendiſſes ad mandata mea, fuiſſet utique quaſi flumen pax tua.* Ah pleût à Dieu que tu te fuſſe appliqué à l'obſervation de mes préceptes, ta paix, ton bon-heur auroit reſſemblé à un fleuve qui eſt toûjours plein, & qui ne tarit jamais. La joïe des méchans eſt plus-ſemblable à un torrent, non-ſeulement parce qu'elle eſt impetueuſe, diſſoluë, qu'elle eſt injuſte & mal-faiſante, qu'elle ſe prend quaſi toûjours au préjudice du prochain, mais encore parce qu'elle eſt courte & paſſagere, que le cœur qui en regorge à preſent, ſe trouvera à ſec un moment aprés, rempli ſeulement de boüe & d'épines. Et on ne peut pas le nier, parce que le viſage en fait foi. C'eſt pitié de voir cét homme aujourd'hui dans un enjouëment, qui divertit tout le monde, demain un morne ſilence qui glace la converſation & inſpire la triſteſſe à ceux qui le voïent. Allez le voir à l'heure qu'il eſt vous ſerez receû avec tout l'empreſſement imaginable, vous en recevrez mille honnêtetez, il vous dira cent choſes agréables, & obligeantes, une heure aprés ce n'eſt plus cela, c'eſt un accés de melancolie qui le rend brutal & in-

ſupportable. *Vtinam attendiſſes ad mandata mea, fuiſſet quaſi flumen pax tua*, O qu'il n'en eſt pas ainſi de ceux qui craignent Dieu, & qui ſont addonnez à ſon ſervice, c'eſt une joïe conſtante & égalle, elle eſt modeſte à la verité, parce qu'elle eſt pleine & continuelle, comme ces grandes rivieres qui marchent avec d'autant plus de majeſté qu'elles ont plus de profondeur, & que la continuité de leur cours les a, pour ainſi dire, plus-accoûtumées à leur lit.

Enfin, Meſſieurs, la joïe des gens-de-bien eſt au cœur, *Dediſti lætitiam in corde meo*, au centre de l'ame où eſt proprement le veritable ſentiment de la vraïe joïe, celle des pecheurs n'eſt qu'au corps qu'elle ruine & détruit par mille deſordres, & des excez que la nature corrige dans les animaux les plus-brutaux, quoi que la raiſon ne puiſſe pas les regler & les moderer dans les hommes pecheurs; Saint Auguſtin aprés une triſte experience de la joïe des méchans, aïant éprouvé celle des gens-de-bien, dit que les pecheurs n'ont aucune veritable joïe; *Peccatores non propriè gaudent, ſed geſtiunt.* Il en eſt en effet de la joïe des méchans, comme de la triſteſſe des bons, elle n'eſt qu'à la ſuperficie; d'où vient qu'ils craignent de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume, qui noïe en un moment tous leurs plaiſirs. Ils ont beau feindre un viſage gai, une face riante, & un cœur content, il n'eſt point d'homme vertueux, qui à travers ces ris, ces épanouïſſemens & ces faux déhors d'une apparence de felicité ne découvre leurs inquiétudes, inſtruit de ce qui eſt au fond du cœur de tous les méchans, leur joïe & leur

satisfaction, émeût sa compassion sans attirer son cœur. Qu'ils croient eux-mêmes les méchans que cét extérieur mortifié des bons, que ce calme & ce repos, qu'ils font paroître au milieu des plus-rudes afflictions n'est qu'un amusement, ils savent ces gens de bien ce qu'ils sentent, & les douceurs qu'ils goûtent, tandis que les mauvais jugent du cœur des bons à l'aveugle & sans connoissance, ils éprouvent leurs chagrins & n'ont jamais eû part à la joie des bons.

Gustate & videte, Appellez-en pecheurs de tout ce que je vous dis à l'experience, mieux que toutes mes raisons elle vous persuadera qu'il n'est point de veritable joie, point de solides plaisirs hors du service de nôtre Dieu. On dit que le joug de la dévotion est insupportable. Qui le dit ? un libertin, un homme sans foi, sans loi, sans credit ? Quand même il auroit de l'autorité, & de la probité, devriez-vous, Chrêtiens, le croire, puisque Iesus-Christ a dit le contraire. *Non est pax impiis, jugum meum suave est.* En doutez vous encore ? consultez tous les Saints Péres, qui rendent ce témoignage à la misericorde de mon Dieu ; que le simple desir de le servir, car cela n'a pas encore passé plus-avant, me fait joüir d'un bon-heur qu'assûrément je ne changerois pas pource que le monde peut offrir de plus-doux ; que seroit-ce si ces desirs étoient effectifs, Iesus-Christ a promis le centuple, & moi je puis dire que je n'ai jamais rien fait que je n'ai reçû non pas cent fois, mais mille fois plus que je n'avois abandonné. *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde.* O Israel si tu savois combien

ton

ton Dieu eſt bon, combien il eſt liberal, il l'eſt envers ſes ennemis, mais à l'égar de ceux qui le ſervent, ce ſont des profuſions, des careſſes, des douceurs qu'on ne ſçauroit dire, qu'on ne ſauroit taire, & qu'on peut à peine ſupporter.

Hélas mon Dieu! que vous reſtera-t-il à récompenſer! mais que ne nous donnerez vous point au Ciel? Ne vous en fiez à perſonne, eſſaiez, la choſe le merite bien, que riſquez-vous par cette épreuv. Ou je vous trompe, ou je ne vous trompe pas, ſi je vous trompe, ſi vous ne trouvez pas ce que je dis, vous aurez du moins aſſeûré vôtre ſalut, vôtre éternité, & ce ne ſera tout au plus que d'avoir gagné le Paradis avec peine, & il vous arrivera comme à ces petits enfans à qui l'on fait accroire que la pillule eſt un fruit confit au ſucre, ils avallent, ils ſont trompez mais ils gueriſſent, & la ſanté les récompenſe bien de cette petite amertume: ſi vous n'étes pas trompé, ſi dans la pratique de la vertu, vous rencontrez plus de biens, plus de plaiſirs, ne ſerez-vous pas bien-heureux de jouïr dés cette vie d'un eſpece de paradis & d'avoir trouvé dans ce paradis terreſtre le chemin qui doit vous conduire infalliblement au Ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXIV.

POUR LE JOUR DE LA TRANSFIGVRATION.

Domine bonum eſt nos hîc eſſe, ſi vis, faciamus tria tabernacula Tibi unum, Moïſi unum, & Eliæ unum.

Seigneur nous ſommes bien ici, dreſſons-y s'il vous plaiſt trois Tentes, une pour vous, une pour Moïſe, & l'autre pour Elie. S. Matth. chap. 17.

Le deſir qui porte à quelqu'autre objet qu'à Dieu ſeul trouble le cœur, & la poſſeſſion ne le calme point.

MEſſieurs, ſi parmi les deſirs que les hommes forment tous les jours en ſi grand nombre, il peut y en avoir un raiſonnable, il ſemble que

c'eſt celui que ſaint Pierre conçoit aujourd'hui ſur le Tabor. JESUS paroît ſur cette montagne révêtu de gloire, ſon viſage brillant comme le Soleil, ſes habits ſont auſſi blancs, & mille fois plus-beaux que la neige ; faut-il s'étonner que cét Apôtre ravi d'un ſpectacle ſi merveilleux, oublie en un moment le Ciel & la terre, & ne ſonge plus qu'à s'aſſeûrer le bon-heur dont il joûït ? Que peut-il ſoûaitter de meilleur, que de vivre éternellement en la compagnie de ſon bon Maître, & de contempler ſans ceſſe la celeſte lumiére qui l'environne ? Cependant, Meſſieurs, non-ſeulement ſon deſir n'eſt pas accompli, mais il n'eſt pas même approuvé. Saint Luc dit que Saint Pierre n'étoit pas à lui, lorſqu'il profera ces paroles. *Neſciens quid diceret*, il ne ſavoit ce qu'il diſoit.

Mais mon Dieu ! ſi cela eſt, que devons nous donc deſirer pour être heureux en cette vie ? Voulez-vous que je vous le diſe, Chrêtiens Auditeurs, pour être heureux en cette vie, il ne faut rien deſirer, ne deſirer pas même d'y être heureux. Ouï Meſſieurs, pour obtenir cette felicité, que tout le monde recherche, & qui eſt l'objet de tant de deſirs vains, ambitieux, inutiles, & ſouvent même contraires, pour l'obtenir, dis-je, il faut retrancher tous ces deſirs. Ce ſont eux qui nous font ſortir hors de nous-mêmes, & qui par conſéquent nous éloigneut de la ſource de nôtre bon-heur, laquelle eſt en chacun de nous. Ce ſont eux qui troublent nôtre repos, ſous prétexte de le vouloir affermir, qui agitent ſans ceſſe nôtre cœur, pour lui faire trouver une paix, dont il ne pourroit manquer de joûïr, s'il demeuroit immobile. Ce

ſont ces deſirs aveugles & inquiéts, que je veux combattre & détruire, s'il eſt poſſible par ce diſcours; Je ſai que l'entrepriſe eſt mal-aiſée; Ie ſai que bien-loin de pouvoir étouffer la cupidité dans les hommes; ce ſeroit beaucoup ſi on pouvoit lui donner des bornes. Eh comment reduire à ne deſirer plus rien des cœurs que rien ne peut ſatisfaire.

Toutefois l'état d'une ame ainſi détachée, a quelque choſe de ſi doux & de ſi utile tout enſemble; C'eſt une image ſi parfaite du Paradis, & un chemin ſi ſeûr pour y arriver, que je ne ſaurois m'empêcher de faire quelques effors, pour vous mettre en cette heureuſe diſpoſition. Pour en venir à bout, je vous propoſerai deux raiſons qui ſ'font tout le ſujet de cét entretien. La premiere eſt que tous les deſirs qui nous portent à quelque autre choſe qu'à Dieu ſeul, ſont des mouvemens violens; Et la ſeconde, c'eſt que ce ſont des mouvemens inutiles. Ils fatiguent beaucoup & ne conduiſent jamais au terme. Ce ſont des vens, qui nous tourmentent & qui ne nous menent point au port, ou s'ils nous y pouſſent enfin, ils y excitent des tempêtes encore plus grandes qu'en pleine mer. Parlons clairement. Nous ſommes bien mal-heureux de deſirer avec tant d'ardeur la poſſeſſion des créatures, puiſque nous ne joüiſſons d'aucun repos tandis que nous les deſirerons, & que nous ne ſerons pas tranquilles lors même que nous les poſſederons; Le deſir trouble le cœur, ce ſera le premier poinct, la poſſeſſion ne le calme pas, c'eſt le ſecond. Demandons au Saint Eſprit ces lumiéres, qu'il ne

refuſe jamais à l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Aprés avoir examiné avec aſſez de ſoin, d'où peut venir que nos deſirs troublent le repos de nôtre vie, j'en ai trouvé pluſieurs raiſons qui ſe peuvent toutes rapporter à deux. A la nature des deſirs conſiderez en eux-mêmes, & aux obſtacles qui nous traverſent en nos deſirs. Saint Thomas & tous les Philoſophes moraux diſent que le deſir eſt l'amour d'un bien abſent, & par conſéquent la même peine que l'amour cauſe par occaſion pendant l'abſence de la perſonne qu'on aime, cette même peine eſt inſeparable du deſir & fait une partie de ſa nature. Philon le Juif dit que le deſir eſt un mouvement de nôtre ame, par lequel elle s'étend comme pour atteindre une choſe éloignée d'elle. C'eſt-à-dire qu'il la porte hors d'elle-même, qu'il la détache de ſon centre, qu'il lui donne comme une ſituation, & une étenduë qui ne lui eſt pas naturelle; tout cela ne ſe fait point ſans effort, ſans une eſpece de violence, & par conſéquent il ſe fait avec douleur. De ſorte, Meſſieurs, que recevoir un deſir en vôtre cœur, c'eſt donner entrée à un ennemi qui vous applique à une cruelle torture, c'eſt ouvrir la porte à un traître, qui vous met hors de vôtre propre maiſon, & qui vous reduit à errer par des routes perduës, ſans pouvoir trouver de retraite.

Pour comprendre ce que je dis, vous n'avez qu'à faire réflexion ſur ce qui ſe paſſe tous les jours à vos yeux, & peut être dans vous même. Voïez cét homme qui s'eſt mis en teſte d'aquerir ou du bien ou de l'honneur, du moment qu'il a conceû

ce desir, on diroit que son ame cherche à sortir de son corps, tant elle y est inquiéte, ou plûtôt que quelque Demon y est entré pour le tourmenter. Il perd d'abord & l'appetit, & le sommeil, il ne trouve plus dans sa famille les douceurs accoûtumées, il commence à s'ennuïer avec ses amis, son païs n'a plus de charmes, qui puissent le retenir, la terre & la mer plus de danger où ce desir ne le contraigne de s'exposer tous les jours. Ce desir est un maître imperieux & barbare, qui lui retranche tout d'un coup toutes les douceurs de la vie, plus de jeux, plus de repas, plus d'entretiens agréables, ou du moins plus de liberté, plus de plaisir dans tous ces plaisirs. Qu'il soit foible, ou qu'il soit robuste, il faut qu'il veille, qu'il jeûne, qu'il coure, qu'il suë, qu'il fatigue, qu'il s'assujetisse à mille bassesses, qu'il se rende esclave des esclaves-mêmes.

Ce n'est pas tout, ce desir ne s'est pas plûtôt emparé de l'ame, qu'il y introduit un nombre presque infini d'autres desirs; *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem & in laqueum Diaboli, & desideria multa, inutilia, nociva quæ demergunt homines in interitum & perditionem.* Il s'est élevé en vôtre cœur un desir d'amasser du bien, c'est l'exemple de Saint Paul; Quel mal-heur pour vous, Chrêtiens Auditeurs; il vaudroit-mieux, qu'un serpent, ou qu'un scorpion se fust glissé en vôtre sein? Il n'en faut pas davantage pour remplir vôtre vie d'amertume, & pour vous perdre même sans resource. Car quand ce desir seroit possible en lui-même, il se multipliera bien-tôt, & donnera naissance à mille autres, qui vous feront bien de

la peine. On ne devient pas riche tout d'un coup, ni sans faire joüer bien des ressors; Or autant qu'il se présentera de moïens d'avancer vôtre dessein, autant se formera t-il de nouveaux desirs. On veut avoir du credit, des amis, des protecteurs, il prend envie de faire des societez, de noüer des intrigues, d'établir des correspondances; il faut pénetrer dans les affaires d'autrui, il faut rendre, s'il est possible, ses propres affaires impénetrables; on songe en même-tems à épargner, à emprunter, à achetter, à revandre, *Incidunt in desideria multa.* C'est une foule de soucis qui occupent l'ame, qui la partagent, qui la déchirent. Ce premier desir est semblable à un créancier fâcheux & malin, lequel ne se contente pas d'exiger sa dette avec importunité, mais qui pour perdre le debiteur reveille en même-tems une infinité d'autres créanciers, dont le nombre accable enfin le mal-heureux, & le force de ceder à sa mauvaise fortune. Que si pour faciliter une affaire, pour sortir d'un mauvais pas, pour faire un gain considerable, il arrive qu'il faille mentir, tromper, se parjurer, noircir la réputation du prochain, ou lui retenir son bien, si vous ne pouvez éviter autrement une grande perte, s'il n'est point d'autre voïe, pour vous empêcher d'être ruiné de fonds en comble, quel trouble, quelle agitation, quelles mortelles inquiétudes, mais quel piége, quelle effroïable tentation? Vous dittes que vous résisterez, le Saint Esprit dit que non. *Demergunt homines in interitum & perditionem.* Ces desirs précipitent les hommes dans l'abîme de la mort & de la dannation. Mais ce n'est pas précisément de quoi il s'agit, je dis que si vous

n'entreprenez rien d'injuſte pour contenter vôtre deſir, du moins ſerez-vous furieuſement tenté de le faire. Saint Paul l'a dit, c'eſt un article de Foi, *incidunt in tentationem* ; Et ainſi le moindre mal qui vous puiſſe arriver, ce ſera de perdre la paix dont vous joüiſſiez, de vivre dans des allarmes continuelles.

Un deſir fait donc naître mille deſirs, comme il arrive ſouvent qu'un ennemi nous en ſuſcite mille autres : Il fait pis encore, il rallume toutes les paſſions les plus-violentes & les plus-noires. L'envie & la crainte ne l'abandonnent jamais, la triſteſſe & le deſeſpoir le ſuivent preſque toûjours, toutes les autres paſſions naiſſent & meurent cent fois le jour en l'ame qui l'a conçeû, elles s'y ſuccedent, elles s'y combattent, elles s'y détruiſſent les unes les autres, pour y renaître un moment aprés. Vous ſavez qu'il ne faut qu'une paſſion pour rendre miſerable l'homme du monde, qui ſeroit d'ailleurs le plus-heureux ; Quel ſera donc le mal-heur de celui qui les reſſentira toutes, qui ſouffrira en méme-tems & la cruelle guerre qu'elles lui feront, & celle qu'elles ſe feront entre elles dans ſon cœur. I'ai remarqué mille-fois en pluſieurs perſonnes ces divers mouvemens, ces combats de paſſions, ces changemens ſubits, par leſquels on paſſe en un moment de la joïe à la triſteſſe, de la triſteſſe à la joïe, de l'eſperance à la crainte, de la crainte à la colere, de la colere à la fureur & au deſeſpoir.

Pauvre mal-heureux, dis-je en moi-même, lors que j'apperçois ces agitations : Quel Demon ennemi de vôtre repos, vous eſt allé ſouffler

l'envie d'avoir cette maison, cette charge, ce champ, cét emploi, cét honneur, cette vaine gloire ? Sans ce funeste desir vos jours se passeroient dans le calme, & vous verriez comme d'un rivage seûr & fleuri les tempêtes dont les autres sont battus en haute mer ! au lieu que je vois vôtre cœur, tantôt s'enfler ridiculement d'une flatterie, tantôt s'abbattre lâchement sur un vain soupçon, un faux avis le glacer de crainte, un faux rapport l'enflamer de rage, une parole vous renverser l'esprit & vous faire oublier toute vôtre vertu, toute vôtre moderation : c'étoit hier un empressement qui faisoit connoître à tout le monde l'embarras de vos affaires, c'est aujourd'hui une melancholie qui nous en apprend le mauvais succés. Vous outragez aujourd'hui un homme à qui l'on vous vit hier faire mille lâches soûmissions. Vous vous vantiez tout à l'heure du nombre de vos amis, & vous voila maintenant déchaîné contre leur froideur : c'est présentement vôtre mal-heur que vous accusez, ce sera tantôt le bon-heur d'un autre qui vous desespérera. Miserable homme, je ne sai, si je dois ou vous insulter, ou vous plaindre.

Dans ces cruels divertissemens que les Païens prenoient à l'amphitéatre, il y avoit lieu de plaindre les mal-heureux que la cruauté des Tirans obligeoit de lutter avec des Tigres & des Lions ; mais ceux qui de plein gré s'engageoient à ces perilleux combas, par le seul desir de signaler leur addresse ; ceux-là, dis-je, méritoient-ils quelque pitié, lors qu'il arrivoit qu'ils y étoient mis en piéces ? Eh n'est-ce pas là ce que vous faites, lors que pour satisfaire de vains desirs, vous vous exposez

à des passions mille fois plus-cruelles que les bêtes les plus-farouches. Mais si c'est déja un si grand supplice de desirer, que sera-ce d'être traversé dans ces desirs ? il est mal-aisé de soûaitter quelque chose en la vie, à quoi ou les hommes ou Dieu-même n'oppose toûjours quelque obstacle.

Les hommes s'opposent à nous par divers motifs, par haine, par envie, par une maligne inclination que quelques-uns ont à nuire. C'est quelquefois un faux zele de justice & quelquefois aussi une veritable charité ; mais l'interest propre est ce qui les y pousse le plus souvent. Une même chose est desirée de plusieurs personnes, vous n'étes pas le seul qui aspirez à la faveur, ou qui briguez cette charge. Vous aimez l'honneur il y en a bien d'autres qui sont possedez de la même passion. Si c'est de l'argent que vous cherchez, combien d'avares trouverez-vous sur vôtre route, qui courent aprés le même argent? Or comme ces sortes de biens sont bornez & en petit nombre, il ne peut y en avoir assez pour tous. Il faut donc disputer à qui les aura, dans ce different chaque prétendant a à combattre tous les autres, il a à se défendre des piéges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires dont il devient l'ennemi, du moment qu'il se déclare leur rival. Il faut avoir bien du bon-heur pour surmonter tout cela, & pour être le seul qui emporte ce que tant de gens s'efforcent d'attirer à eux.

Il est de ces biens comme de certaines boules d'ivoire, que les Empereurs de Rome faisoient jetter au téatre avec des billets qui assignoient une certaine récompense à celui qui pourroit attra-

ser ces boules ; chaque boule ne pouvoit être que pour un seul, & cependant tous couroient, tous s'empressoient pour l'avoir. On ne sauroit dire les desordres qui arrivoient en ces occasions ; les plaintes, les cris, les disputes, les combas, la mort même de plusieurs, qui étoient étouffez dans la foule, ou qui étant jettez par terre expiroient sous les piés de la multitude. Voila une image de ce qui arrive tous les jours dans le monde. La fortune présente un même lot à un million de personnes, il n'y en a pas un qui ne fasse ses effors pour l'avoir, pour le ravir à tous les autres. De-là naissent les envies, les médisances, les procez, les querelles, les trahisons, les vols, les empoisonnemens, les assassinats, & tous ces autres monstres que l'avarice enfante, lors qu'elle est traversée dans ses desseins. Peut-être y en aura-t-il quelcun, qui obtiendra enfin ce qu'il prétend, mais tous les autres ne peuvent remporter que du chagrin, que des coups & un triste desespoir. En verité n'y auroit-il pas plus de sagesse à se retirer de la foule, à renoncer au prix de ces funestes contestations, à l'abandonner aux plus-échauffez, à les laisser s'entrepousser, s'entre-battre, s'entre-déchirer pour l'obtenir ?

De plus, quand vous seriez ou assez puissant, ou assez habile, pour rompre tous les obstacles qui peuvent venir de la part des hommes ; Comment surmonterez-vous ceux que Dieu-même vous opposera ? car il n'en faut pas douter, Dieu s'oppose trés-souvent à nos desirs pour en punir les déreglemens & la vanité, pour confondre nôtre prudence charnelle, pour apprendre aux autres par

nôtre exemple à desirer quelque chose de plus-grand & de plus-solide ? Malgré tous vos soins & toutes vos précautions, pour ruiner vos plus-beaux projets, il ne faut qu'une mort, qu'une maladie, qu'un naufrage, qu'un mauvais tems. Or vous savez que Dieu est l'arbitre de la vie & de la mort, que les vens & les flots lui obéïssent. Il est vrai que quelque exemt qu'on puisse être de tout desir, on ne laisse pas d'être sujet à ces mêmes accidens, mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi fâcheux. Oüi, Messieurs, les maux deviennent plus-sensibles à mesure qu'on desire d'avantage, & il ne faut avoir que fort peu d'experience pour en être convaincu. Une petite fiévre qu'un autre gueriroit en prenant un peu de repos, & joüant avec ses amis, si elle vient attaquer ce Général affamé de gloire, justement la veille d'une bataille importante qu'il attendoit depuis long-tems : Si elle arrête ce jeune homme sur le point de commencer un voïage, pour lequel il a eû un empressement extréme, peut-on dire combien cette fiévre causera de douleur & d'inquiétude ? Un simple bouton, une égratigneure au visage d'une personne qui veut être belle à quelque prix que ce soit, lui donnera plus de chagrin qu'une grande plaïe n'en causeroit à quelqu'autre qui n'auroit point trop d'amour même pour la vie. Ce petit vent qui vous rafraichit ou qui vous endort, quelle tempête n'excitera-t-il point en l'ame d'un Marchand qui attend avec impatience un Vaisseau qui revient des Indes ? Faites-y réflexion, Chrétiens Auditeurs ; il n'est point de petit mal pour celui qui nourrit de grands desirs, une pluïe qui rompt une partie de

divertissement, un brouillard qui menace la moisson, une parole qui gaste une affaire, un contretems qui la recule, tout cela sont des atteintes légéres en elles-mêmes, & qui cependant lui sont tout-à-fait insupportables. C'est une plaïe au cœur qu'un desir; or à une partie déja blessée, il n'est pas necessaire de donner de grands coups pour causer de grandes douleurs, on l'a fait beaucoup souffrir pour peu qu'on y touche.

Je passe plus-avant, & je dis que quand ni Dieu ni les hommes vous seroient contraires, vos desirs, ouï, vos propres desirs se traverseront mutuellement, & se nuiront les uns aux autres. Par exemple, c'est un desir naturel que celui que nous avons tous de vivre, si le desir de l'honneur se rencontre avec cette premiére inclination, voila une source de peines & d'inquiétudes. Car enfin ces deux passions ne s'accordent point, il y a mille occasions, où si vous ne risquez l'honneur, vous étes en danger de perdre la vie: Il faut fuïr le peril pour vivre long-tems, il y faut courir pour passer pour brave & pour intrepide. Il est de méme de l'amour du bien & de la santé, on épuise ses forces pour amasser des richesses, & l'on est contraint en suite de consumer les richesses pour recouvrer ou entretenir les forces usées. C'est encore pis du desir de la volupté, il est tout-à-fait contraire à celui de la reputation. Il faut renoncer au plaisir, ou s'exposer à l'infamie. Je vous laisse à penser si l'esprit peut être calme en ces conjonctures, lors qu'il est travaillé en méme-tems de deux soins si opposez; lors, dis-je, que cette crainte l'agite, & de n'obtenir pas ce qu'il poursuit, &

de perdre ce qu'il hazarde : Vous me direz peut-être que vous ne desirez qu'une seule chose au monde, & qu'ainsi vous n'avez pas lieu de craindre cette contrarieté de desirs que je veux vous faire appréender. Vous ne desirez qu'une seule chose ? cela est moralement impossible : mais je vous entens, cela veut dire qu'il y a une chose que vous desirez avec une ardeur extréme, & en ce cas vôtre desir sera un obstacle à lui-méme plus-dangereux que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici.

Nos desirs, Chrétiens Auditeurs, sur tout lors qu'ils sont un peu violens, ont coûtume de nous aveugler & de nous ôter le jugement ; on s'égare, on se précipite pour vouloir aller trop vîte où l'on soûaitte de parvenir. C'est ainsi que le trop grand desir de percer son ennemi, ou d'échapper de ses mains, fait qu'on perd ce sens froid si necessaire dans les combas, qu'on se découvre, qu'on s'enferre soi-méme en croïant porter un coup mortel; Les personnes qui desirent trop de plaire tombent ordinairement dans de sottes affectations qui les rendent ridicules. Combien voit-on tous les jours de personnes saines & robustes qui ruinent leur temperament par l'usage excessif des remedes ; c'est-à-dire par un trop grand desir de se conserver ? Enfin n'est-ce pas le desir qu'on a d'aumenter ses revenus & d'étendre ses domaines, qui fait qu'on s'engage dans des procez, qui consument & les domaines & tout le reste du bien qu'on a ?

Comment donc conserver la paix parmi tant de sujets d'inquiétude? Quel repos pouvez-vous esperer si vous avez toûjours en vous-méme un desir cruel qui ouvre la porte à mille desirs, qui vous

donne en proïe à toutes vos passions, comme un bourreau domestique qui ne vous donne point de rélâche, si vous avez toûjours à craindre Dieu & les hommes, & un si grand nombre d'hommes, si vos autres desirs sont contraires à vôtre desir, si lui-même est un grand obstacle à lui-même ? Vous me répondez à tout cela, que vos desirs sont innocens, qu'il n'y a point de mal à tout cela, que vous n'êtes pas homme à faire une fourberie, un larcin, un parjure, un mauvais coup. Je le veux croire, mais oseriez-vous bien dire la même chose de tout ce que vous faites pour contenter vos desirs ? Car enfin vous n'êtes pas impeccable, & vous ne pouvez pas nier que vos desirs ne soient la source de tous vos pechez ; que c'est de là que naissent vos distractions, vos mensonges, vos jalousies, vos haines, vos petites coleres, vos médisances. Quand ils ne vous feroient point d'autre mal que de vous faire consumer inutilement, une vie qui vous a été donnée pour gagner le Ciel, devriez-vous les appeller innocens ? N'est-ce pas un grand mal d'avoir l'esprit tellement occupé de vains soucis & de vaines esperances, qu'il ne vous reste plus d'application pour vôtre salut, plus de tems pour songer à la mort qui s'avance, & qui est peut-être si proche ? Comment ne vous nuisent-ils point ces desirs ? eux qui ferment l'entrée à tant de graces excellentes, à mille & mille faveurs que Dieu à coûtume de faire à ceux qui ne desirent que lui. Seigneur éclairez-nous, s'il vous plaît, d'un rai on de vôtre lumiére, nous savons que le plus-petit desir qui tend à la créature, de quelque prétexte qu'on se couvre, est un obstacle invincible à

la sainteté, nous le savons, & cependant ce desir nous paroît un petit mal. Vous comtez donc pour rien, Chrétiens Auditeurs, d'être privé de cette paix délicieuse, que tout le monde ensemble ne vous peut donner ; de cette paix qui est le prix de toutes les souffrances de IESUS-CHRIST, & l'héritage des enfans de Dieu ; de cette paix, qui surpasse en douceur tous les plaisirs qu'on peut gouter par les sens, *Quæ exuperat omnem sensum* ; de cette paix où vous habitez, ô mon Dieu ! & qu'on ne peut perdre sans vous perdre en même tems. Ie sai bien qu'on espere de recouvrer dans la possession le calme que le desir a ravi, mais on se trompe & c'est une erreur que je veux encore combattre. Non, Chrétiens Auditeurs, la possession-méme ne calmera point un cœur que le desir aura troublé. C'est ma seconde partie.

C'est un mot plein d'un grand sens, si je ne me trompe, que celui du maître de l'école S. Thomas, quand il dit que l'homme desire Dieu naturellement. Cela veut dire, Chrétiens Auditeurs, que nous naissons tous avec un desir secret de posseder Dieu, & que l'ardeur qu'on nous voit dans la poursuite des créatures est un effet de ce méme instinct qui nous porte à chercher par tout ce bien infini, & à le chercher méme où il n'est pas, & où par conséquent nous ne saurions le trouver. L'homme desire des richesses, parce qu'il croit ou que ces richesses sont Dieu méme, ou du moins qu'il trouvera ce bien infini, c'est-à-dire, Dieu dans ces richesses ; De-là vient, pour le dire ici en passant, que la cupidité est appellée par Saint Paul une espéce d'idolatrie. *Avaritia quæ est idolorum servitus.*

Il ne faut pas s'étonner que nôtre cœur tombe dans une erreur si grossiére, parce qu'il est aveugle, & qu'il est trahi par les sens qui le conduisent; il est aveugle, dis-je, mais comme en récompense il a le sens trés-exquis, il ne touche pas plûtôt ces sortes de biens, qu'il reconnoît l'illusion de ses mauvais guides, il témoigne par ses dégoûts, par des nouvelles inquiétudes, que ce n'est pas-là ce qu'il souaitte, qu'on a mal interprété ses desirs. *Inanitas est quod putatis ubertatem.* Vous vous êtes trompez mes sens, il n'y a que du vuide en ces trésors, ce n'est pas-là ce que je demande, *inanitas est, vanitas est.* On lui offre donc des voluptez, & on lui fait entendre, qu'il y doit trouver ce qu'il n'a pas rencontré dans les richesses, il le croit, & c'est sur cette fausse créance qu'il y court, qu'il s'échauffe, qu'il travaille pour les aquerir, mais à peine les a-t-il goûtées, qu'il s'apperçoit qu'il est encore abusé, qu'il s'est consumé par un travail inutile, *Et animadverti quod hoc quoque esset vanitas.*

C'étoit pour Rachel qu'on avoit sacrifié sept années de service, & il se trouve enfin qu'on a que Lia. C'est-pourquoi le desir bien-loing de s'éteindre se rallume plus que jamais; au lieu de songer au repos, il faut s'exposer à de nouvelles fatigues, pour avoir ce que l'on aime, & ainsi le cœur passe d'un desir à un autre, d'une créature à une autre créature, cherchant vainement son Créateur, se dégoûtant de tout ce qu'il a, n'estimant que ce qu'il n'a pas, parce qu'il sent trés-bien que tout ce qu'il a est borné, & qu'il ne voit pas que ce qu'il veut avoir l'est encore. Ainsi le cœur

juge des choſes d'une maniére tout oppoſée à celle des yeux. Les objets que nous croïons petits quand nous les voïons de loin, groſſiſſent à meſure qu'ils ſe rapprochent de la veûe. Mais à l'égar du cœur c'eſt tout le contraire, les mêmes biens qui lui paroiſſent grands dans l'éloignement ne ſont plus rien quand il les touche. C'eſt pour cela qu'on dit ordinairement qu'on ne connoît le prix des choſes que quand on ne les a pas, on ſe trompe, & on ne connoît veritablement ce qu'elles valent, que quand on les a, parce que quand on les a on les eſtime trés-peu, & c'eſt le jugement le plus-équitable qu'on en puiſſe faire, tout n'étant ici bas que vanité & qu'illuſion. En effet, il n'eſt rien de ſi veritable que la poſſeſſion de ce qu'on a le plus deſiré n'appaiſe point nôtre inquiétude; parce que remarque Saint Baſile, les hommes regardent toûjours ceux qui ſont plus-riches qu'eux, & ne font nulle réflexion à ceux qui ont beaucoup moins de biens.

Surquoi j'ajoûte & je dis, que cette poſſeſſion non-ſeulement n'appaiſe point nôtre ſoif, mais elle l'aumente en aumentant nos deſirs, ce n'eſt pas ſeulement un rien qui n'éteint pas nôtre convoitiſe, c'eſt un poiſon qui l'irrite & qui la rend plus-ardente. D'où vient, penſez-vous, que ce Marchand lequel étoit ſi ſatisfait de ſon trafic, il y a dix ou vint années, quand au bout de l'an il trouvoit cent écus de gain, d'où vient, dis-je, que préſentement il eſt tout chagrin de ce qu'il n'a peut-être gagné que mille écus? c'eſt qu'alors il n'étoit qu'un petit Marchand, depuis ce tems-là il eſt devenu extrémement riche, & que ces de-

sirs ont creû à mesure que son bien s'est aumenté, comme une flamme à laquelle on donne de la nourriture, & qui en devient toûjours plus-vive & plus-devorante. On ne veut d'abord que ce qui est précisément nécessaire, c'est-à-dire, très-peu de chose, & encore des plus-communes, de celles qui se présentent comme d'elles-mêmes, & qu'on peut avoir fort aisément, du pain pour manger, de la bure pour se vétir, de la bouë & du chaume pour se mettre à couvert des intemperies de l'air. Ce desir est-il satisfait ? on demande insensiblement des viandes plus-delicates, des étoffes plus fines, de plus-superbes maisons; Enfin les desirs croissant toûjours à mesure qu'on obtient ce qu'on soûaitte; Tel qu'on a veû faire grand chére avec de l'ail & des lentilles, n'a plus d'appetit que pour les mets les plus-exquis, plus de goût que pour les fruits d'une autre saison, & pour les vins des Provinces les plus-éloignées. Il lui faut aller chercher jusqu'aux extrémitez du monde de quoi se garentir du froid & du chaud, & il se croiroit mal défendu dans son Palais contre les vens & contre la pluïe, si les murailles n'étoient embellies au déhors, des plus-riches ornemens de l'architecture, & si l'or & le cristal ne brilloient au dedans de toutes parts.

En effet, Saint Augustin dit, que plus on est riche en apparence, plus on est pauvre effectivement. *Divites plus egent, quando plus habent.* C'est à-dire que plus on a de bien, plus on en voudroit avoir, parce que plus on en a, mieux on voit cõbien ils'en faut qu'on n'en ait assez pour être heureux. Voilà, Chrêtiens Auditeurs, ce qui vous arrivera, quand

même vous obtiendriez tout ce que vous desirez, vous n'en serez pas plus-heureux, au contraire vos desirs, & par consequent vos inquiétudes s'augmenteront au lieu de diminuer, *Expectavimus pacem, & non venit, quæsivimus bona & ecce turbatio*, disoit le Prophete Jerémie ; Nous nous attendions à la paix, & elle n'est point venuë ; Nous pensions que ces biens que nous poursuivions avec tant de chaleur nous l'apporteroient infalliblement, & ils n'ont fait que nous troubler davantage. Iamais la chose n'est arrivée autrement, & j'oserois vous défier de me produire un seul exemple du contraire; mais combien de fois est-il arrivé, qu'aprés avoir desiré quelque chose avec ardeur, aprés avoir fait des efforts incroïables pour l'obtenir, on ne l'a enfin obtenuë que pour son mal-heur ?

Prénez garde, Chrétiens avares & ambitieux, vos vains desirs déplaisent à Dieu plus que vous ne pensez pas ; il pourroit bien pour vous punir, vous accorder enfin ce que vous soûaittez si fort, vous l'aurez cét argent dont vous étes si avide, & au prix duquel le Paradis, vôtre ame, Dieu-même ne vous est rien ; mais craignez qu'il ne vous attire quelque étrange calamité. Combien en avez-vous connus vous-méme ausquels tout leur or n'a servi qu'a les faire mourir d'une mort tragique, & ne remarque-t-on pas, que ces funestes accidens arrivent pour l'ordinaire à ceux qui ont été les plus-aspres à accumuler, qui ont le plus süé, le plus fatigué, le plus épargné pour remplir leurs coffres. Si je dis que le desir de devenir riche ne s'appaise pas par l'amas des grands trésors, ne vous persuadez pas que vous puissiez contenter les au-

tres à moins de frais, tous vos desirs vous inquiéteront, & croîtront à mesure que vous tâcherez de les satisfaire. *Expectavimus pacem.* Ie le disois aprés Jérémie, & je le répete, confirmé dans ce sentiment par la funeste expérience de tous ceux qui s'abandonnent à leurs desirs.

Mauvais pére qui ne pouvez consentir que ce fils vous quitte pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle à l'état Ecclesiastique ou à la Religion; vous n'avez qu'à continuër de mettre tout en usage pour le détourner d'une résolution si chrêtienne; vous en viendrez à bout, oui ce pauvre enfant demeurera dans les perils & parmi les piéges du monde; mais sachez qu'il vous punira luy-même quelque jour de l'y avoir retenu: Il sera vôtre fleau ce fils trop aimé, il vous couvrira d'infamie, il vous fera mourir de douleur, s'il ne meurt lui-même mal-heureusement avant que vous aïez pû joüir du fruit de vôtre résistance. Cette mére qui se croïoit mal-heureuse avant qu'elle eust des enfans, se plaint aujourd'hui de ce que ces enfans sont sa croix & son supplice; affolée de cette aînée, quels ressors n'a-t-elle pas fait joüer, pour pousser dans un Convent cette cadette qui n'y étoit pas appellée. Vous vous étes nouë à vous-même vôtre cordeau, vous craignez d'avoir plus d'une héritiere, vous n'en aurez point du tout; une fievre va vous enlever cette fille l'empressement de tous vos desirs, & vous aurez jusqu'à la mort le regret d'avoir comme égorgé de vôtre main celle qui auroit pû prendre sa place, & vous consoler de sa perte. Que n'a point fait ce jeune homme pour avoir la femme qu'il a en-

fin épouſée, que de priéres, que de larmes, que d'intrigues, que de ſollicitations, que de violences-mêmes, que de crimes ! Bon Dieu falloit-il avoir tant d'empreſſement pour ſe lier à une furie, à un démon incarné ? Il n'y a que ſix mois qu'ils ſont mariez, il y en a trois qu'ils ne ſe voient point, & qu'ils demandent qu'on les ſépare pour toûjours avec autant d'inſtance, qu'ils en avoient fait pour être unis d'un lien indiſſoluble.

Voulez-vous vivre contens, Chrêtiens Auditeurs, moderez vos deſirs, étouffez-les même, s'il eſt poſſible, non je me trompe, ſi vous voulez être heureux, il faut concevoir des deſirs plus-vaſtes, il faut ne leur donner point de bornes, *Dilata os tuum, & implebo illud*, diſoit le Seigneur au peuple d'Iſraël, élargiſſez vôtre bouche & je la remplirai, quoi-qu'il ſoit vrai que plus un vaſe eſt étroit plus il eſt aiſé à remplir, il n'eſt pas ainſi toutefois du cœur de l'homme, pour beaucoup que vous le rétreciſſiez, il ſera toûjours trop grand pour les créatures ; mais pour peu que vous le reſſerriez il ſera trop petit pour Dieu, il faut l'élargir, il faut l'étendre pour le rendre capable de ce bien immenſe, qui eſt le ſeul qui puiſſe le combler entierement.

Elargiſſez-donc ce cœur, Chrêtiens Auditeurs & ne ſouffrez pas qu'il ſe reſerre par le deſir de choſes vaines & paſſageres. Quel ſujet de confuſion pour vous, aïant été créé pour une fin ſi excellente, de vous borner à des biens dont vous êtes vous-même la fin ? Qu'eſt devenu cét orgueïl naturel à l'homme, qui dés le commencement du monde lui fit deſirer d'être ſemblable à ſon Créa-

teur? Savez-vous bien que vos desirs sont des hommages serviles, que vous rendez à tout ce que vous desirez, comme à quelque chose de meilleur que vous? Savez-vous bien que vous vous dressez autant d'idoles qu'il y a des créatures sur la terre dont vous recherchez la possession? Ne fait-il pas beau voir un homme présenter de l'encens à des serpens & à des souris, lui à qui on a préparé un trône au dessus du soleil & des étoilles? Je ne m'étonne pas que Dieu refuse d'exaucer les priéres que vous lui faites, soit pour vous ou pour les autres, vous ne lui demandez que l'accomplissement de vos desirs, & vous n'avez que des desirs bas & terrestres. Si vous ne rougissez pas de lui présenter des vœux indignes de vous, il a honte de vous accorder des choses indignes de lui, vraiment c'est bien un present à être fait par un Dieu à ses énfans adoptifs & héritiers présomptifs de son Roïaume qu'un vain honneur, que de l'or, & de l'argent, c'est-à-dire de la bouë & de la fumée, *Dilata, dilata os tuum & implebo illud.* Desirez, desirez quelque chose de grand, quelque chose d'éternel & d'infini, & demandez ensuite avec confiance tout ce que vous aurez desiré.

Ie ne saurois finir ce discours, Chrêtienne Compagnie, sans vous faire ressouvenir de Salomon qui est lui-même l'exemple le plus-illustre & le plus-convainquant qu'on puisse produire pour établir la verité que je préche. Ie voudrois vous pouvoir représenter tout son bon-heur & toutes les délices où il a vécu. Il étoit estimé non-seulement dans ses états, mais encore dans toutes les Cours étrangeres, pour le plus-éclairé, & pour le plus-sage

Prince qui eust jamais porté la couronne. Les Egiptiens étoient lors la plus-savante Nation de l'Univers, Salomon les surpassoit tous en toutes sortes de siences. Il étoit le conseil de tous les Rois de son tems, on venoit à lui de toutes parts comme à l'oracle. Il s'étoit fait batir plusieurs maisons trés-magnifiques, & sur tout un Palais où prés de deux cens mille ouvriers avoient travaillé durant treize ans; Les bois, les jardins, les eaux répondoient à la magnificence de ces somptueux édifices, on n'a jamais rien veû de si splendide que sa maison, c'étoit un nombre incroïable d'officiers & de domestiques, tous choisis, tous bien-faits, tous vétus superbement. Toute sa vaisselle, & la plûpart de ses meubles étoient d'or; il avoit rendu ce metal si commun dans son Roiaume, dit l'Ecriture, qu'on n'y faisoit pas plus d'état de l'argent que des cailloux. On ne sauroit dire en si peu de tems quelle étoit la dépence de sa table. L'Histoire Sainte en fait le detail, & ce qu'elle en rapporte nous passeroit pour fabuleux, si nous pouvions douter de la verité de cette Histoire. Sa Musique, tous ces autres plaisirs étoient à peu prés sur le même pié. Que dirons nous de ses amours auſquelles il s'abandonna avec tant d'excés? Il ne s'étoit pas contenté des femmes de son pais, il en avoit fait venir de toutes parts & mêmes de païennes, & d'idolatres. Les livres saints content trois cens concubines & sept cens Reines. Enfin il joüissoit de tous ces biens dans une profonde paix, tous les peuples qui avoient troublé ses predecesseurs étant devenus ou ses alliez, ou

ſes tributaires. Au milieu de tant de grandeur ; de tant de pompe, de tant de délices, vous plaiſt-il, Meſſieurs, que je vous faſſe voir le Roi Salomon ; cõpoſant le livre de l'Eccleſiaſte. Nous ne le trouverons plus ni ſur ce trône, où ſa ſageſſe recevoit les hommages des Souverains, ni au milieu de cette belle cour que la Reine de Saba ne pouvoit aſſez admirer, ni dans ces riches & vaſtes appartemens où il avoit logé tant de Reines ; Ni ſous ces ſuperbes portiques, ni dans ces vergers délicieux ; nous le trouverons enfermé dans ſon cabinet tout ſeul, accablé d'ennui, & de triſteſſe, ſe plaignant de ſoi-même & de tout ce qui l'environne, ſe trouvant pauvre au milieu de tant de biens, ſe faiſant à lui-même le détail de ce qu'il poſſede & s'écriant ſur chaque choſe, & ſur tout cela enſemble en particulier. Tout cela n'eſt qu'illuſion, tout cela n'eſt que vuide & que vanité. *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Qui peut donc prétendre d'être heureux dit-il en lui-même, puiſque je me trouve ſi miſerable, & que je ſuis en effet ſi miſerable. Le Seigneur m'a accordé tous les biens & du corps & de l'eſprit, & je me ſuis accordé à moi-même tous les plaiſirs que mes ſens ont deſirez. *Omnia quæcumque deſideraverunt occuli mei non negavi eis.* Je ne me ſuis geſné en rien, je n'ai donné nulles bornes à mes paſſions. *Nec prohibui cor meum quin omni voluptate frueretur. Quis iſta devorabit, & affluet deliciis ut ego* ? Qui vivra jamais plus-délicieuſement, plus voluptueuſement que moi ? Cependant qui le croiroit que je n'ai rien trouvé de ſolide en tout cela ; Ce ne ſont que faux déhors, ce ne ſont qu'épines & que douleurs. *Vidi in omnibus va-*

nitatem & afflictionem. Le pecheur se persuade qu'à force de multiplier ses biens & d'ajoûter plaisir sur plaisir, il pourra enfin se satisfaire ; Il se trompe c'est en vain qu'il ajoûte & qu'il multiplie, *Peccatori dedit Deus afflictionem & curam superfluam ut addat & congreget.* Il ne remplira jamais son cœur, il ne fera qu'aumenter sa faim & sa soif, qui lui rendra son vuide & sa misere plus-sensible.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, voila le discours non pas d'un Anachorette, ou de quelque contemplatif mais du plus grand, du plus-heureux, & du plus voluptueux Prince qui fût jamais. Vous serez peut-être surpris de ces sentimens, pour moi je n'en suis nullement surpris parce que je sai que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme & qu'il ne l'a pas fait pour les créatures. *Fecisti nos ad te Domine, & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est pour vous, ô mon Dieu ! que vous avez fait ce cœur, & c'est en vain qu'il recherche son repos & son bon-heur hors de vous. Il a beau courir aprés les biens d'ici-bas, il a beau éfleurer tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre, il sera inquiet en cherchant ces biens & quand il les aura trouvez, il trouvera que son inquiétude sera encore aumentée : Non il n'aura jamais de repos qu'il ne se repose en vous: *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Détruisez donc, Seigneur, tous ces vains desirs qui nous troublent, & qui nous agitent inutilement. Purgez en nôtre cœur, substituez à leur place le desir de vous plaire, de vous connoître, de vous aimer, le desir d'être aimé de vous, de vous posseder, & de ne vous perdre jamais. Ce desir ne troublera point

nôtre repos, au contraire plus il ſera ardent, & plus nous ſerons tranquilles. Une ame qui en eſt touchée, eſt comme les bien-heureux dans le Ciel, toûjours affamée, & toûjours raſſaſiée, toûjours languiſſante, & toûjours ſatisfaite, toûjours dans l'attente, & jamais dans l'inquiétude. Ce deſir ne ſauroit être inutile, puiſque c'eſt déja poſſeder Dieu, que de le deſirer veritablement, & le poſſeder, c'eſt être à la ſource du plaiſir & de la joïe, c'eſt avoir trouvé la felicité parfaite que je vous ſoûaitte au nom du Pére, du Fils & du S. Eſprit. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXV.

POUR LE JOUR DE LA PRESENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne differerez point d'offrir vos prémices au Seigneur. Exod. chap. 22.

S'il faut choisir un tems pour se donner à Dieu, jeunesse doit être préferée à tous les autres, parce qu'il il y a plus de nécessité de le faire en cét âge là, plus de bien-séance, & plus de mérite.

VOici le plus grand sacrifice qui ait été fait à Dieu depuis la naissance du monde. MARIE s'offre elle-même à son Créateur dans le tem-

ple de Jeruſalem : Il n'y eût jamais de créature plus-accomplie, jamais offrande ne ſe fit ni avec plus de religion ni avec moins de réſerve. Jugez donc ſi elle doit plaire au Seigneur, qui connoît parfaitement & le merite de la perſonne, & les diſpoſitions intérieures, dont elle accompagne ſon action ? Mais parmi les circonſtances, qui doivent rendre cette action agréable ; je ne ſai ſi vous aurez remarqué, celle qui me touche davantage. C'eſt l'âge de MARIE, Chrêtiens Auditeurs, elle n'eſt encore qu'à ſa troiſiéme année, & la voila au pié de l'autel, qui engage ſolemnellement ſa liberté, & qui par ſa ferveur, & la ſainte impatience qu'elle témoigne, ſemble ſe reprocher à elle-même qu'elle n'a déja que trop differé de s'aquitter de ce devoir.

Il y a long-tems que je ſuis perſuadé qu'on ne ſauroit commencer trop tôt une vie ſainte & chrêtienne, mais comme aujourd'hui je me vois ſoûtenu dans ma penſée par l'exemple de la ſainte Vierge, je ne ſaurois m'empêcher de vous rendre comte en ce diſcours d'un ſentiment, qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, Meſſieurs, que je me ſatisfaſſe ſur ce poinct, nous aurons aſſez d'autres occaſions de loûër nôtre bonne Mere, contentons nous aujourd'hui de nous exciter à ſuivre le premier exemple, qu'elle nous donne, pour y réüſſir, addreſſons-nous à elle & diſons lui avec l'Ange. *Ave Maria.*

Madame, il eſt étrange, que le vice ait tellement corrompu les eſprits, qu'il ait ſi fort éteint dans les hommes, non-ſeulement la foi mais en-

core toute raiſon, que les Prédicateurs ſoient reduits à prouver cette verité, qu'on ne ſauroit trop tôt commencer à ſervir Dieu. C'eſt-à-dire, qu'on ne ſauroit trop ſe hâter de chercher ſes veritables intereſts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à nôtre derniere fin, en un mot d'être raiſonnable, d'être homme, de faire ce que nous ferions comme par inſtint, & par la ſeule pente de la nature, quand Dieu ne nous auroit pas donné d'autres lumiéres pour nous conduire. Mon deſſein n'eſt pas de combattre ici l'imprudence de ces grans pecheurs, qui renvoïent leur converſion d'un jour à un autre, qui la renvoïent-même hardiment juſqu'à la mort, la ſeule veûë du peril, où ils s'expoſent, me fait fremir, mais une ſi triſte penſée a trop peu de rapport avec la ſolemnité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des perſonnes plus-raiſonnables, je parle pour des perſonnes, qui ſont déja toutes perſuadées qu'il ſe faut ſauver à quelque prix que ce ſoit, que quand ce que l'on dit de l'autre vie ſeroit toutes choſes incertaines, ce ſeroit une extréme folie de s'expoſer à être éternellement mal-heureux, que tout bien conſideré le meilleur parti eſt celui que prennent les gens-de-bien, & qu'il faut ſe préparer à la mort. Mais ils ne conviennent pas que toute la vie doive être emploïé à cette préparation. Au contraire ils croïent qu'il eſt des âges, qui ne ſont nullement propres pour cela, que quand on eſt ſur le retour, c'eſt le vrai tems d'y ſonger, que l'âge qui précede la vieilleſſe, eſt comme deſtiné aux affaires, mais que la jeuneſſe ſur tout a une oppoſition entiere avec ce qu'on appelle dévotion, que

c'est la saison des plaisirs, & que prendre ce tems là pour s'addonner serieusement à la pieté, ce seroit prendre mal son tems.

Voila ce que pensent, & ce que disent même quelquefois des gens dans le monde qui passent pour fort sages, & fort éclairez. Mais que répondrons nous à cette fausse sagesse, Chrêtiens Auditeurs; Est-il vrai qu'il y ait un tems dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'Auteur & au Maître de nos ames? Est-il vrai que le premier le plus bel-âge de l'homme est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de nôtre Dieu, qu'il est le moins propre pour vivre Chrêtiennement. Je ne sai, Messieurs, quelle sera vôtre pensée, mais pour moi je suis dans un sentiment bien opposé. Je crois au contraire, que s'il faut choisir un tems, pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préferée à tous les autres, & voici les raisons que j'ai de le croire. Il y en a trois, que je toucherai briévement dans les trois parties de ce discours. La premiére, c'est qu'il y a plus de nécessité de le faire en cét âge là. La seconde, c'est qu'il y a plus de bien-séance. La troisiéme, c'est qu'il y a plus de mérite. Voila tout le sujet de cét entretien, je serai court, & j'espere que tout le monde profitera: Ce seront des motifs de ferveur pour les jeunes gens, & pour tous les autres, si je ne me trompe des motifs d'une trés-amere penitence.

Je ne vois rien dans le monde, qui me paroisse plus-digne de compassion, qu'une jeunesse negligée & abandonnée à toutes les foiblesses, à toutes les tentations à quoi cét âge est naturellement su-

jet. Il me ſemble voir un vaiſſeau ſans maſt, & ſans gouvernail, qui dans une nuit obſcure agité de vens furieux & contraires, donne tantôt dans un écueïl, tantôt dans un banc de ſable, eſt maintenant ſuſpendu ſur un flot au milieu des nuës, & un moment aprés abîmé juſqu'au fond de la mer. Je me repréſente un mal-heureux dans une ſombre priſon, livré aux bêtes les plus-feroces, leſquelles ſe diſputant & s'entre-arrachant leur proïe la déchirent cruellement. Ie ſai que c'eſt a cét âge, que la raiſon ſortant comme des tenébres de l'enfance, commence à luire dans l'eſprit des hommes. Mais helas cette lumiére eſt ſi foible, & il s'éleve en même tems dans le cœur des vapeurs ſi noires, c'eſt-à-dire, des paſſions ſi fortes, & ſi violentes, qu'elle produiſent une nuit encore plus-triſte que la nuit-même, de ſorte que quoi que l'on ceſſe d'être enfant, on ne devient pas pour cela plus-raiſonnable. Comme il eſt des folies de deux ſortes les unes ridicules & réjoüiſſantes, les autres ſombres & furieuſes, on peut auſſi dire qu'il eſt deux ſortes d'enfance, l'une eſt innocente & même-agréable, l'autre au contraire approche de la fureur. Cette ſeconde enfance, Chrêtiens Auditeurs, C'eſt la jeuneſſe, elle ſe ſert preſqu'auſſi peu de la raiſon que la premiére, elle ne ſe diſtingue de l'autre, qu'en ce qu'elle ſe joüe avec du fer & du feu, quelle ſe bleſſe elle-même, & bleſſe les autres en ſe joüant.

C'eſt en cét âge qu'on voit ordinairement une extréme préſomption jointe à une ignorance extréme; une foibleſſe qui ne peut reſiſter à rien, & une imprudence qui les expoſe aux plus-grands perils;

périls ; un amour propre, aveugle & groſſier qui ſe découvre par tout, & qui fait connoître à tout le monde, qu'ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. C'eſt pitié de voir avec quel empreſſement, ils diſent ce qu'il faudroit taire, avec quel ſoin ils affectent tout ce qu'il faudroit éviter, comme ils ſe parent, pour ainſi dire, de leurs défauts, comme ils font gloire de leur honte, & rougiſſent des choſes les plus-honnêtes. Quelquefois timides & embarraſſez, quelquefois hardis juſqu'à l'imprudence, changeant ſouvent de ſentiment ſans nulle raiſon & ſouvent auſſi s'opiniâtrant contre toutes ſortes de raiſons, prenant preſque toûjours le mauvais parti, loûant ce qu'il faudroit blâmer, condannant ce qui a l'approbation de tous les ſages. Quoi de plus-emporté ſoit dans l'amour ſoit dans la haine, ſoit dans la douleur ſoit dans le plaiſir? Quoi de plus-ſuſceptible, ou d'une aveugle colére, ou d'une terreur panique, ou d'une triſteſſe exceſſive, ou d'une exceſſive joïe ? Que ſi avec ces diſpoſitions une jeune perſonne vient à s'addonner au mal auquel elle a tant de pente, quelle corruption, Dieu immortel ! quel libertinage, quelle fureur, quel mépris des loix & humaines, & divines, quelle inſenſibilité pour tout ce qui eſt capable de toucher un cœur, & d'inſpirer une crainte ſalutaire, quelle profanation des choſes les plus-ſacrées, quelle témérité à douter de toutes les maximes, de toutes les veritez les mieux établies, à traitter de chimeres ce qui a été réveré dans tous les ſiecles, par tout ce qu'il y a eu de perſonnes ſavantes & judicieuſes ! *O Iuvenes.* S'écrie Saint Auguſtin à la veûë de toutes ces cho-

ſes. *O Iuvenes, flos ætatis, periculum mentis.* O Jeuneſſe vous etes la fleur de la vie, mais vous en étes auſſi l'écueil le plus-dangereux, on vous appelle l'âge des plaiſirs, mais ſi l'on n'y prend garde vous ſerez une ſource bien funeſte de larmes & de douleurs pour tous les âges, qui vous ſuivront.

Que ceux-là ſont heureux, Meſſieurs, qui peuvent éviter un ſi grand peril! Que ne faudroit-il pas faire pour s'épargner les regrets & la confuſion, que cauſe a un homme raiſonnable le ſouvenir d'une jeuneſſe imprudente & libertine? Mais quel moien de le faire, ſi ce n'eſt en nous donnant à Dieu dés nos premiéres années? Comment réſiſter à tant de tentations, à cét attrait du peché, qui eſt ſi fort & ſi vif dans les jeunes gens? Comment avec ſi peu de lumiére, ſi peu d'experience & tant de foibleſſe, un jeune homme ſe tirera-t-il d'un nombre infini de piéges, de mille & mille occaſions à quoi ſon âge l'expoſe, ſi ce n'eſt par le ſecours d'une grande pieté, par une fervente priere, par l'uſage fréquent des Sacremens, par la lecture des livres ſaints, par le commerce des gens-de-bien, en un mot par l'exercice de toutes les vertus Chrêtiennes? Par quelle voïe, dit le Prophete David, une jeune perſonne pourra-t-elle prévenir les horribles égaremens à quoi la jeuneſſe eſt ſi ſujette. *In quo corrigit adoleſcentior viam ſuam.* Il ſe répond à lui-même, Seigneur je n'en vois pas d'autre expedient que de s'attacher tout de bon à l'obſervation de vôtre loi ſainte. *In cuſtodiendo ſermones tuos.*

En effet, Meſſieurs, à quel âge peut-on dire que

ce ſecours nous ſoit plus-néceſſaire qu'en celui-là? l'enfance preſque juſqu'à l'âge de vint ans eſt retenuë par la crainte ; on la confie à des perſonnes ſages & diſcretes qui veillent ſur ſa conduite, qui répondent de ſes actions. A méſure que nous avançons en âge, les affaires, les emplois nous défendent de l'oiſiveté, on ſe modere par des raiſons d'intereſt, & de bien ſéance ; le voiſinage de la mort, la ſageſſe aquiſe par l'experience, les diſpoſitions mêmes naturelles, l'impuiſſance de faire le mal, tout cela s'oppoſe aux deſordres que les paſſions pourroient cauſer dans la vieilleſſe ; Mais dans ce qu'on appelle le bel âge, on eſt deſtitué de tous ces ſecours. Saint Jean Criſoſtôme remarque que c'eſt à l'entrée de la jeuneſſe, qu'on nous ôte les maîtres & les gouverneurs, juſtement dit-il, dans le tems qu'ils commencent a nous être le plus-néceſſaires : C'eſt un âge dont le monde n'attend encore rien de ſolide, pour lequel il ſemble qu'il n'ait fait aucune regle ; on eſt ſans experience & tout ce que les plus-experimentez peuvent dire, pour nous inſtruire, nous paſſe alors pour un effet de leur envie & de leur chagrin, on ſe croit impeccable & immortel : De ſorte qu'à moins d'être comme armé dés ce tems là d'une grande crainte de Dieu ; il eſt morallement impoſſible qu'on ne s'abandonne à mille deſordres.

Le monde vous les pardonnera, Chrêtiens Auditeurs, tous ces deſordres, il ſe contentera de dire que vous êtes jeune. Mais croïez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la même facilité ; penſez-vous qu'il ne vous redemandera nul compte des plus-belles années de vôtre vie ? C'eſt-

à-dire du plus-riche talent qu'il eust mis entre vos mains, croïez-vous qu'il ne vous ait donné ce beau tems que pour le perdre que pour le passer comme un enfant, comme un insensé, comme s'il n'y avoit ni Dieu à servir, ni une éternité à gagner? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon aux Proverbes. *Lætare juvenis in adolescentia tua, & in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, & ambula in viis cordis tui, & in intuitu oculorum tuorum, & scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de vôtre jeunesse; écoutez les desirs de vôtre cœur; tandis qu'il est en vôtre pouvoir de les satisfaire, ne vous reglez que par vos inclinations, & par le jugement de vos sens. Mais sachez que cette licentieuse jeunesse vous attirera la colere, & les maledictions du Seigneur, sachez que Dieu n'en jugera pas comme le monde, & qu'il la punira avec toute la rigueur de sa justice. *Scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Messieurs, nous voïons tous les jours ces menaces accomplies, tantôt par des mariages infortunez, tantôt par la dissipation des biens, & par la ruine entiére des maisons les plus-florissantes, quelquefois par des infirmitez, qui ne finissent qu'avec la vie, & souvent par des morts avancées, & impreveûës?

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oisive, & voluptueuse, mais ce ne sont pas les plus-amers. Voici quelque chose, qui est plus à craindre que tout cela. Ce qui fait encore mieux voir la nécessité, qu'il y a de se donner à Dieu, dés le commencement de la jeunesse, c'est que pour l'ordinaire cét âge est la regle de tous les autres; Quand on

à commencé de ſi bonne heure à mal vivre, on a bien de la peine à devenir plus-ſage en devenant homme. Car en premier lieu on fait durer cette jeuneſſe le plus qu'on peut, ce n'eſt que bien tard qu'on ſe perſuade qu'elle eſt paſſée; on croit qu'on eſt jeune à quarante ans, & pour le faire croire à tout le monde, helas, que ne fait-on pas? Vous le ſavez mieux que moi: On ſent bien que cette vie agréable, où l'on s'eſt engagé, n'eſt pas une vie ſelon l'Evangile, que ce n'eſt pas le chemin que les Saints ont tenu pour aller au Ciel, on ſonge quelquefois à ſe réformer, on médite une retraite; Mais on ne croit jamais que le tems de cette retraite ſoit venu, on ſe ſent encore du feu, & de la vigueur, la moindre affaire eſt un grand obſtacle à ce deſſein, & il en ſurvient toûjours des nouvelles, en un mot on entend quelquefois parler de ces beaux projets aprés la mort des perſonnes & dans des diſcours funebres, mais on en voit rarement l'exécution.

Vous ſerez plus raiſonnable, me dites-vous, je le veux croire, je veux croire que lorſque vous ſerez parvenu à la trentiéme où à la quarantiéme année vous vous appercevrez que vous ne ſerez plus-jeune, qu'il ſera tems de vivre en homme, de vivre en Chrêtien; mais croïez-vous que vous puiſſiez d'abord vous retirer du deſordre, & moi je ne crois pas que vous le puiſſiez même à ſoixante, ni à ſoixante & dix ans. Et moi je crois & c'eſt ſur le témoignage du Saint Eſprit que je le crois, je crois qu'à moins d'un miracle, vous ſerez juſqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de vôtre vie. *Adoleſcens juxta viam ſuam ambulans,*

etiam cum senverit non recedet ab ea.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la force des habitudes, chacun ſait aſſez qu'elles impoſent une eſpece de néceſſité, & vous n'ignorez pas que celles que l'on contracte dans la jeuneſſe, ſont d'autant plus-fortes qu'elles ſe ſont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire avec Saint Clement d'Alexandrie, que la jeuneſſe eſt en nous comme la mamelle & la nourriſſe de tous les âges, *Eſt in nobis uber ætatis ipſa juventus.* C'eſt-à-dire, que comme les nourriſſes nous donnent avec le lait, non ſeulement les bonnes ou les mauvaiſes diſpoſitions, où elles ſe trouvent à l'égard du corps, mais encore les qualitez de leur eſprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles, de même la jeuneſſe communique à tous les âges ſuivans, ou ſes vertus, ou ſes vices, que ce qu'on pratique à cét âge nous devient comme naturel & néceſſaire, qu'on le fait encore dans la derniere vieilleſſe.

Quelle pitié de voir des perſonnes venerables par leur âge, ſe rendre encore mépriſables par mille foibleſſes. Conſerver des paſſions en une ſaiſon, où ces paſſions ſont non-ſeulement criminelles, mais encore ridicules, à cét âge qui eſt l'âge de la ſageſſe, où tout devroit être calme, ou la raiſon devroit regner dans une profonde paix, où l'ame preſque dégagée du corps devroit agir avec la même-facilité, & la même-perfection, que feroit un pur eſprit; à cét âge, dis-je, être encore jeune, encore l'eſclave, le jouët de ſes paſſions, avoir encore à lutter contre une chair ſeche & & glacée, ne pouvoir rien faire de loüable ſans rendre mille combats, être entraîné comme par

force en des actions, que la raison condamne, & dont il semble que la nature-même ait horreur. Quelle honte, quelle misere, quelle suite funeste d'une jeunesse déreglée !

Il ne sera pas de même dit le grand Saint Ambroise de celui qui dés sa jeunesse aura porté le joug du Seigneur ; au contraire il vivra sans inquiétude fort éloigné du bruit, qu'éxcitent les passions revoltées, il joüira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'aïant plus rien à démeler avec le corps, ne trouvant plus rien qui lui résiste, ou qui le trouble ; *Sedebit singulariter remotus à strepitu interpellantium passionum, & quietus silebit, cui jam necesse non est jurgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus* ; & le reste. Voila Messieurs, ce qui me fait dire, que plus on est jeune, plus il y a de nécessité d'embrasser l'exercice de la vertu, parce que plus on est jeune, plus on est foible, plus on a besoin de secours contre les tentations. En second lieu parce que plus on est jeune plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes, qu'on ne peut arracher qu'avec la vie. De sorte que si dans le premier âge l'on veut éviter une horrible dépravation, quand même on ne voudroit l'éviter qu'aux derniers jours de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la pieté. J'ai dit qu'il y a plus de nécessité de le faire en ce tems-là. J'ai dit aussi qu'il y a plus de bien-séance. C'est la seconde Partie.

La bien-séance pour toutes les personnes raisonnables est une raison, qui n'est pas moins forte que la nécessité, on peut dire qu'elle est elle-même une espece de necessité, dont les honnête gens se défu-

dent encore moins que de la force. Cette bienſeance en matiere de liberalité ne conſiſte pas préciſement à donner peu ou beaucoup , elle conſiſte en la proportion qu'il y a entre celui qui donne , & le don qu'il fait , entre ce même don & la perſonne à qui il eſt preſenté. Un Roi qui ne donneroit que des haillons , que des habits de toile , ou de bure , ce Roi dis-je , pecheroit contre les regles de l'honnêteté, parce qu'il feroit des preſens indignes de lui ; au contraire un ſujet ne laiſſe pas d'honorer ſon Prince par un don de peu de valeur, ſi ce qu'il donne ſi peu, n'eſt qu'un effet de ſa pauvreté : il faut néanmoins , que le preſent ſoit propre, & que dans ſon eſpece , il mérite d'être mis en des mains roïales. Car ſi outre que la choſe eſt utile & commune, elle eſt encore gâtée ou malpropre , il n'y a pas d'apparence de l'offrir à une parſonne de ce caractere. Qu'un villageois par exemple ne préſente que quelques fruits , il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienſéance , c'eſt un preſent de villageois , mais s'il ne préſentoit à ſon Roi que des fruits gâtez , des fruits à demi-pourris , ce ſeroit à lui une ſottiſe, & à tout autre une inſolence inſupportable.

Cela ſuppoſé Chrêtienne Compagnie , je ne m'étonne pas que le mal-heureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux , & quelques eſpics de blé ; C'étoient là toute les richeſſes des hommes en ce premier âge du monde , mais de ne prendre pour cette action de religion , que le rebut de ſon troupeau & de ſa moiſſon , n'eſt-il pas tout viſible que c'eſtoit outrager Dieu , & qu'il méritoit bien toutes les malediction, que ſon avarice lui attira.

Vous en convenez ſans doute ? mais prenez garde que vous ne vous condanniez en le condannant. Lors que les hommes veulent ſe donner à Dieu ; c'eſt merveille qu'il daigne les recevoir, lui dis-je, qui ſait ce que c'eſt qu'un homme, qui connoît toutes nos miſeres, toutes nos foibleſſes. Vous faites bien d'avantage, ô mon Dieu, non-ſeulement vous nous recevez, lors que nous nous donnons à vous, mais vous nous prévenez, vous nous demandez nous-même à nous-même, vous nous ſollicitez, vous nous preſſez, cóme ſi vous deveniez fort riche par l'aquiſition d'une ſi miſerable Créature. Il eſt donc vrai que c'eſt trés-peu de choſe qu'un hóme; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu ni qui ſoit plus-précieux, ni qui nous ſoit plus-cher que nous-même; & ainſi on ne doit pas trouver étrange, que nous prenions la liberté de nous préſenter à lui. Ce qui me ſurprend, c'eſt que n'aïant autre choſe à lui donner, on attende de le faire qu'on ſoit tout uſé, tout corrompu de débauches. Ie m'étonne qu'aprés avoir donné au monde, à l'ennemi de Iesus-Christ la fleur de la vie & des années, un homme ait la hardieſſe de s'offrir à ſon Créateur en un état où il n'oſeroit ſe préſenter à un autre homme, en une ſaiſon où il commence à être le rebut, & ſouvent même la riſée du monde ; Encore ſi l'on ne ſe préſentoit en cét état, que parce qu'on ne s'eſt pas aviſé plûtôt de le faire, à la bonne heure, on mériteroit peut-être quelque pardon, mais que par un deſſein formé de la premiére jeuneſſe, dans le tems qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait deſtiné à Dieu le dernier âge, qu'on lui ait réſervé la pire, qu'on ait crû

qu'il ſeroit encore trop heureux d'avoir les reſtes de ſes ennemis. Eſt-ce-là entendre les régles de l'honnêteté ; Eſt-ce reconnoître le Seigneur pour le prémier, le plus-excellent de tous les étres. Eſt-ce-là ce qu'on appelle religion, peut-on outrager Dieu plus-cruellement qu'en l'honorant de la ſorte?

De plus, les ſervices que nous rendons au Seigneur, les petites offrandes que nous portons ſur ces autels, ne ſont pas ſeulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnoiſſance. Or quand on veut témoigner de la gratitude à un bien-faiteur, pour faire la choſe honnêtement, il faut, ce me ſemble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'ő a reçeû. Qu'avez-vous reçeû de Dieu ? La vie toute entiére eſt un tréſor que vous tenez de ſa liberalité, & cependant vous ne lui en réſervez qu'une petite partie, & celle de toutes que vous eſtimez le moins ? Il eſt mort pour vous en la fleur de ſes années, à l'âge de trente-trois ans ; & vous ne commencerez qu'à ſoixante à vivre pour lui ? Enfin il vous donne ſon corps non-ſeulement vivant, mais encore immortel, & glorieux dans l'Euchariſtie, & vous oſez lui offrir un corps languiſſant & épuiſé. Vous oſez lui préſenter un cadavre. Mon Dieu ; quelle dureté, quelle ingratitude horrible ! vous l'aviez préveûë, Seigneur, cette horrible ingratitude, comment eſt-ce donc qu'elle ne vous a point empéché de nous faire de ſi grands biens ?

Voulez-vous ſavoir, Chrêtiens Auditeurs, ce que la bien-ſéance demanderoit qu'on offriſt à Dieu ; voïez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il deſire qu'on lui préſente. Dans l'ancienne

Loi il demande les prémices de chaque choſe, ce ſeroit profaner ſes autels, que de les charger des fruis de l'arriére ſaiſon; Je remarque que le demon qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lors qu'il s'eſt fait offrir des hommes en ſacrifice, il a toûjours voulu que ce fuſſent de jeunes perſonnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'Hiſtoire Grecque, ou même enfans, tels qu'on les immoloit à l'idole des Ammonites. Dans la Loi de grace, lors que Dieu deſtine quelcun à une grande ſainteté, qu'il en veut faire ſon favori, il le prend ordinairement dans une grande jeuneſſe, comme Saint Iean l'Evangeliſte; il les prévient même dés l'enfance, de graces extraordinaires, comme on le peut voir dans la vie de la plûpart des grands Saints. Je ſai que Saint Auguſtin & Sainte Magdeleine, aprés avoir beaucoup aimé le monde, n'ont pas laiſſé d'être fort cheris de Dieu, mais ces exemples, outre qu'ils ſont extrémement rares, ne favoriſſent pas trop la pareſſe, ni les délais des mauvais Chrêtiens; Saint Auguſtin n'avoit que trente-un an, quand il commença ſa penitence, & ſi les Hiſtoriens ne ſe trompent pas dans leurs conjectures, Magdeleine étoit encore plus-jeune lors qu'elle renonça à la vanité.

Ce n'eſt pas que je veüille dire, que dans un âge plus-avancé on ne puiſſe pas abſolument ſe conſacrer au ſervice du Seigneur, mais je dis que quand nous ſerions aſſeûrez de le faire, ce qui eſt néanmoins fort incertain, cela ſe feroit alors avec beaucoup moins de bien ſéance, & par conſéquent avec beaucoup de confuſion pour nous. Ie me repréſente ce prodigue de l'Evangile, qui a paſſé ſa jeuneſſe

dans les desordres, qui aprés avoir quitté son Pére d'une maniére fort indigne, ne revient à lui que par force, par la nécessité, que parce que personne ne le veut recevoir dans le pitoïable état où il est reduit ; on le reçoit toutefois en la maison Paternelle, on va au devant de lui, on l'embrasse, on l'habille, on le regale : Mais quelle est sa confusion de n'être retourné à un si bon Pére qu'à l'extrémité, & lors qu'il ne pouvoit plus se passer de lui ? Osera-t-il bien le nommer son Pére, & lever les yeux pour le regarder, non lui dit-il, je suis indigne d'être appellé vôtre fils, traittez-moi comme le moindre de vos valets, ce sera encore trop d'honneur & trop de grace. *Jam non sum dignus vocari filius tuus, fac me, sicut unum de mercenariis tuis.* Chrêtiens Auditeurs, vous esperez que vous ferez quelque jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui. Ie le veux croire, je veux bien l'esperer aussi pour vous de la misericorde infinie de Dieu. Mais pourrez-vous bien supporter alors les justes reproches qu'on vous fera sur vôtre procedé peu honnête & interessé.

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant vôtre penitence, viens, viens ame ingrate, je vois bien que tu ne songe à ton Dieu que parce que personne ne veut plus de toi ; tu-t-es comme prostituée à un nombre infini d'amans, & aujourd'hui que tu te vois rebuttée de tout le monde, tu t'addresses enfin à celui que tu as cent fois rebutté. Ton cœur ne seroit pas pour moi, s'il y avoit encore quelcun à qui tu ne fisses pas horreur. Mais, que dis-je, ton cœur, ce n'est rien moins que l'amour qui t'amene ici. Il y a un enfer

que tu crains aprés m'avoir mépriſé durant toute a vie, tu voudrois bien avoir une place en mon Paradis, ſans cela tu m'aurois mépriſé juſqu'au out. *Tamen revertere ad me dicit Dominus.* Ie ſai ien comment tu mériterois que j'en uſaſſe à mon our, mais ne laiſſe pas de revenir, je veux bien tre ton pis-aller, & te traitter plus-honnêtement ue je n'ai été traitté de toi. *Tamen revertere ad me icit Dominus, & ego ſuſcipiam te.* Ie ne ſai, Meſ- ieurs, ſi vous comprenez bien toute la peine que es penſées peuvent faire à une ame qui ne ſe rend Dieu qu'aprés s'être comme ſaoulée du monde; our moi je vous avoûë que je ne vois rien qui me uſt plus difficile à ſupporter, rien qui fuſt plus- apable de me faire mourir de douleur, & même ſi ieu ne me ſoûtenoit de deſeſpoir.

Au-contraire, qui peut exprimer la joïe & la ouce confiance d'une jeune perſonne, qui peut di- e tous les jours en s'offrant à Dieu, Seigneur, je uis tout à vous, je vous donne mon cœur, je vous onne mon eſprit & mon ame, c'eſt bien peu de hoſe pour un ſi grand maître, mais enfin c'eſt tout e que j'ai, c'eſt tout ce que vous m'avez donné. O on Dieu! vous ſavez du moins que ce n'eſt ni par epit, ni par deſeſpoir, que je me jette entre vos ras, ce n'eſt point ici le rebut du monde que je ous préſente. Helas ce monde ne m'importune ue trop, il ne m'offre que trop de vains avanta- es pour m'attirer, mais je ſuis à vous, Seigneur, je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que me trouve heureuſe de vous pouvoir ſacrifier, & es paſſions, où je ſens que mon cœur à tant de ente, & ces plaiſirs à quoi mon âge ſeroit

ſenſible, & ce faux éclat, ce vain honneur, où je pourrois peut-étre prétendre. Eſt-il poſſible, qu'il y ait des ames, qui attendent pour vous aimer, qu'elles n'aïent plus qu'un jour à vivre? Mon Dieu qu'elles vous connoiſſent peu ces ames! que n'ai-je mille vies pour vous les conſacrer toutes; je n'en ai qu'une, mais j'eſpere qu'elle ſera toute pour vous, en voila déja la plus belle partie, que je vous offre, & je vous ſupplie de tout mon cœur, de me faire mourir dés ce moment, ſi vous prévoïez que dans la ſuite je doive emploïer un ſeul jour à quelque autre choſe qu'à vous ſervir.

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que cette offrande ſe fait avec plus de plaiſir, plus de confiance que l'autre, parce qu'on ſent bien qu'elle eſt plus-honnête, qu'elle eſt en quelque ſorte digne de Dieu? Diſons un mot de la derniere partie & faiſons voir, qu'il y a non-ſeulement plus de néceſſité, plus de bien-ſéance de ſe donner à Dieu à la fleur de l'âge, mais encore qu'il y a plus de mérite. C'eſt la troiſiéme raiſon.

Il me ſemble que pour juger du mérite qu'il y a à ſe donner tout à Dieu, on peut avoir égar à trois choſes, au prix des choſes qu'on lui ſacrifie en ſe devoüant à ſon ſervice. En ſecond lieu au mouvement qui nous porte à nous y devoüer entierement, & enfin à la durée du tems qu'on s'engage de le ſervir. Qu'eſt-ce que l'on ſacrifie à Dieu, quand dés la jeuneſſe, on ſe determine à le ſervir. N'eſt-ce pas ce même monde, ce monde perfide auquel on renonceroit dans un âge plus-avancé. Il eſt vrai, Meſſieurs, c'eſt le même monde à le conſiderer en lui-même, mais ſi vous avez égar à l'i-

dée, que cette jeune perſonne en a conçeûë. C'eſt un monde tout different. Pour peu qu'on ſoit raiſonnable, on n'a pas trop de peine à mépriſer, à hair même le monde, quand on l'a connû, mais quand on n'en a veû que les dehors, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paroît à ceux qui n'ont pas encore eû le loiſir d'en découvrir la vanité, il faut avoûër que ce n'eſt qu'avec une extréme violence, qu'on ſe réſoud à l'abandonner. En un mot ce n'eſt rien que le monde à qui le connoît, & c'eſt juſtement ce rien, que donne à Dieu celui qu'une longue experience a détrompé. Mais quand on en juge par les apparences, le monde eſt un amas de toutes ſortes de biens, de toutes ſortes de plaiſirs, & c'eſt cét amas de biens & de plaiſirs, qu'on ſacrifie au Seigneur, quand on ſe donne à lui dés les premiéres années, parce qu'on n'a pas pû encore s'inſtruire de la verité. J'ajoûte à cette premiére raiſon, que celui qui ſe donne à Dieu de bonne heure fait cette offrande, avec plus d'amour, qu'il agit par le mouvement d'une charité plus-parfaite & par conſéquent avec plus de mérite. C'eſt une verité, qui a paſſé en proverbe, que celui qui ſe hâte de donner, aquiert un double mérite, non-ſeulement parce qu'il épargne à celui qui demande, la peine de deſirer long-tems, & la honte de demander pluſieurs fois, mais encore parce que cette facilité marque la force de l'amitié, qui peut ſurmonter en un moment l'attache, qu'on avoit à la choſe dont on ſe prive, & qui ne permet pas que le cœur héſite le moins du monde entre l'envie qu'il y a de faire du bien, & le deſir qu'il y

auroit de retenir ce qu'il faut donner.

Pour ce qui regarde la durée du tems qu'on deſtine à la pratique de la vertu, je confeſſe, qu'il arrive ſouvent que tel qui commence de bonne heure n'a que trés-peu d'années à vivre, & qu'un autre qui aura attendu le retour de l'âge paſſera quelquefois dans la penitence une fort longue vieilleſſe. Toutefois, Meſſieurs, ce jeune homme, qui n'a ſurvécu que quatre jours ſi vous voulez à ſa converſion ne laiſſe pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'eſpere ordinairement à cét âge; au lieu que cét autre, qui a differé ſi long-tems, fait aſſez voir qu'il ne ſe rend que part la crainte de la mort, laquelle apparemment eſt aſſez proche, de ſorte qu'il ne penſe pas lui-même faire un grand ſacrifice à Dieu. Voila une penſée, Chrêtiens Auditeurs, ſur quoi je voudrois bien que vous fiſſiez un moment de réflexion; quelque jeune que vous ſoiez vous n'avez peut-être pas un jour à vivre, de ſorte qu'embraſſer une vie ſainte & chrêtienne ce n'eſt peut-être que vous condanner à vint-quatre heures de contrainte & de mortification, s'il arrivoit comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'aprés un ſi petit eſpace de tems Dieu vous retiraſt du monde, quelle conſolation pour vous d'avoir pris des meſures ſi juſtes, de vous être donné à Dieu ſi à propos, mais ſur tout d'avoir eû ſi peu de tems à ſouffrir, & d'avoir néanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'années de ſouffrances que vôtre âge vous en promettoit.

Mais s'il arrive que cette ſainte réſolution, ce ſacrifice, que j'aurai fait à Dieu de moi-même &

de

de tout ce que le monde a de plus-charmant, s'il arrive, dis-je, que ce sacrifice soit suivi d'une longue vie ? Si cela arrive non seulement, vous aurez le mérite d'une action fort sainte & fort genereuse, mais encore ce mérite se multiplira à l'infini par une longue perseverance. Vous mettrez à profit un bien, que les autres perdent sans ressource, un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du tems, de ce tems si court & si précieux qui passe & qui ne revient jamais, de ce tems, que JESUS-CHRIST ne nous a pas acheté par tant de Sang & tant de sueurs, pour nous donner le loisir de rire & de goûter tous les jours de nouveaux plaisirs, bien-loin de profiter de tous les momens, je vois qu'on cherche à perdre les heures & les journées, qu'on s'applaudit quand on les a passées dans une agréable oisiveté. A voir combien on trouve le tems long, combien on en a à perdre, on diroit qu'on a tous les siécles à disposition, ou du moins que la vie n'est bonne à rien, & qu'on est trop heureux, quand on peut aller au bout sans s'ennuïer. Cependant, Messieurs, vôtre vie s'en va finir, & il est vrai qu'il n'est pas un seul instant dans la vie qui ne nous puisse valoir une éternité toute entiere.

Ouï Messieurs, ce tems qu'on mépriſe, qu'on prodigue d'une maniere si pitoïable est quelque chose de si précieux, qu'à la réserve de l'éternité, il n'est rien ni au Ciel, ni sur la terre, qui lui puisse être comparé : tous les Roïaumes de l'Univers ne valent pas un moment de vôtre loisir. Voïez tout ce que le Ciel renferme de grandeurs & de délices, tout cela peut-être le prix d'un moment de tems

bien emploïé. Considerez ces grands serviteurs de Dieu, dont la vertu a rendu la memoire si vénerable & si glorieuse, s'ils avoient perdu le peu de tems qu'ils avoient pour se faire Saints, ils ne seroient pas aujourd'hui l'objet de vôtre admiration & de vôtre culte, ils ne verroient pas les Rois & les Reines prosternez devant leurs autels, ils ne regneroient pas dans le Ciel comme ils y regnent, comme ils y regneront éternellement. Il ne tient qu'à nous d'être & ce qu'ils ont été autrefois, & ce qu'ils sont aujourd'hui, si nous aimons mieux ménager nôtre tems que de le perdre.

Que vous êtes donc mal-heureux. O vous qui que vous soïez, qui avez vieilli dans le monde sans avoir connû le prix de ce tems, vous qui l'avez consumé à des niaiseries, à des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité ! Pleurez & mourez de douleur au souvenir d'une perte si considerable, & qui ne sauroit être reparée, mais sur tout pleurez cette jeunesse dont la corruption a causé celle de tous les âges suivans. Pleurez ces belles années où la vertu vous auroit été si aisée, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes, cét âge dont Dieu vous auroit sû tant de gré, ou vous étiez en état de lui faire de si grands & de si agréables sacrifices. Pleurez en la perte, & ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde trompeur & impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanouït. Qui est-ce qui vous récompensera de tant d'heures, de tant de jours, & de tant de nuits

que vous lui avez conſacrées ? Qui vous païra tous vos ſoins & tous vos ſervices ? Ce monde vieillit avec vous, il ſe diſſipe, il diſparoit peu à peu, un nouveau monde a déja ſuccedé en partie à celui que vous avez veû, & bien-tôt il n'en reſtera rien du tout, voila donc trente quarante ou cinquante années de perduës, le maître que vous avez ſervi ne vous en ſauroit tenir compte, & celui que vous avez mépriſé vous attend pour vous en redemander un compte terrible.

Mais quoi, faut-il ſe deſeſperer ? n'y a-t-il point de remede à un ſi grand mal ? il n'y en a point, Chrêtienne Compagnie, tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'empécher qu'il ne devienne toûjours plus-grand. Nous ne ſavons pas combien nous avons encore de tems à vivre ? mais quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'emploïer inutilement. Mon Dieu, n'en avons-nous pas déja aſſez perdu ? hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reſte, travaillons avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus-tard, faiſons en un ſeul jour, s'il eſt poſſible, ce que nous aurions dû faire en pluſieurs années. Prions ſouvent le Seigneur avec David, qu'il oublie les pechez de nôtre jeuneſſe, & tous ceux que nous avons commis par ignorance. *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.* Mais pour faire voir qu'en tous ces pechez il y a eû plus d'ignorance & de jeuneſſe que de malice ; commençons dés aujourd'hui à vivre comme nous voudrions avoir vécu dés les premiéres années de la vie, & comme nous avons deſſein de vivre juſqu'à la mort. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXVI.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULEE' DE LA SAINTE VIERGE.

Tota pulchra es amica mea, & macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, & il n'y a nulle tâche en vous. aux Cantiq. c.4.

La Conception Immaculée n'est pas seulement un des plus-grands privileges que la Sainte Vierge ait reçeû, mais elle est en MARIE *la source de tous les autres privileges qui lui ont été accordez.*

VOus avez appris sans doute, les contestations qui ont été dans l'Eglise, sur le sujet de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Quelques Docteurs d'ailleurs trés-savans & trés-Catoliques, aïant crû qu'elle ne pouvoit avoir été préservée des maledictions que tous les enfans d'Adam avoient encouruës, il s'éleva un si grand bruit, il se fit une revolte si générale contre cette opinion, que durant plusieurs années, toutes les écoles, toutes les chaires ont retenti des argumens qu'on a inventez pour la détruire. Toutes les Universitez d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, se déclarerent hautement en faveur de MARIE Immaculée, on ferma les Academies à ceux qui réfuserent de s'engager par serment à la défendre jusqu'à la mort. Les Princes mêmes seculiers s'interesserent dans la cause de la Reine du Ciel, & emploïerent leur autorité pour la soûtenir. On n'a jamais oüi plus de discours, jamais fait plus de conférences, plus de disputes, jamais écrit plus de livres sur aucune autre matiére. Enfin le Vicaire de IESUS-CHRIST a parlé & a fermé la bouche à tous ceux dont les sentimens n'étoient pas assez favorables à la Sainteté de nôtre Dame. Tout l'Univers a triomphé de ce jugement comme d'une grande victoire, ceux du parti contraire se sont joint à nous pour la célebrer. Aujourd'hui tout est calmé, tout est réüni dans une même créance. Voila l'avantage qu'il y a de reconnoître un souverain juge; les questions sont décidées, les peuples savent à quoi s'en tenir, tous les esprits, tous les cœurs se réüniſſent, & nulle doctrine contraire à l'honneur de Dieu ou de ses Saints, ne prend pié dans l'Egliſe de IESUS-CHRIST.

Mais dãs le tẽs que la dispute étoit le plus échauf-

fée, combien de fois les politiques ſe ſont-ils plaint, que c'étoit trop conteſter ſur un point, diſoient-ils, de ſi peu de conſéquence ? Tout le monde convient, que MARIE a été ſanctifiée au ſein de ſa Mére, que ſi elle a été dans le peché, ce n'a été qu'au premier moment de ſa vie, quelques-uns ne veulent pas qu'elle y ait été même un ſeul moment, n'eſt-ce pas bien-là de quoi mettre en feu toute l'Egliſe, de quoi troubler tout l'Univers ? ne faut-il pas avoir une étrange envie de chicaner, quand on pointille de la ſorte ſur un rien, & qu'on aime-mieux s'entre-battre & crier juſqu'au bout, que de ceder un moment de tems. Meſſieurs, ce n'eſt pas aux ennemis de la Conception Immaculée que j'en veux en ce diſcours, ils ont tous paſſez dans nôtre parti. Je parlerai à ces politiques, qui blâment la chaleur avec quoi on a défendu ce privilége, il ſeroit inutile de diſputer à preſent, que tout eſt tranquille, mais il ne ſera pas inutile de montrer qu'on a eû raiſon de le faire, & que ce n'eſt pas pour rien qu'on s'eſt échaufé. Pour venir à bout de ce deſſein, je n'ai qu'à faire voir combien il eſt avantageux à la Sainte Vierge d'avoir été conçeûë ſans peché, je le ferai, & vous montrerai, non-ſeulement, que c'eſt un des plus-grands privileges qu'elle aïe réçeû; mais encore qu'il a été en elle la ſource de tous les autres qui lui ont été accordez. Voila pour les deux parties de ce diſcours. Je l'entreprens avec d'autant plus de confiance, qu'il eſt à l'honneur de celle de qui nous recevons du ſecours pour tous les autres, elle écoutera volontiers des priéres qu'elle a quelque intereſt d'exaucer, diſons-lui donc avec l'Ange. *Ave Maria.*

Tout le monde sait, que le privilége est une Loi particuliére qui affranchit les personnes privilegiez d'une Loi commune à quoi tous les autres sont sujets ; d'où il suit clairement qu'un privilége est d'autant plus considerable que la Loi dont il exemte est plus-fâcheuse en même tems & plus-commune. Messieurs, vous voïez déja ce que je veux dire. MARIE dans sa Conception a été soustraitte à la Loi qui assujettissoit au peché, & qui y assujettissoit tous les hommes ; il n'y eût jamais de Loi ni plus-dure, ni plus-générale, dont il n'y eût jamais de plus-grand privilége que celui de la Conception Immaculée.

Je sai que pour faire voir la rigueur de cette Loi, il faudroit vous faire comprendre quel grand mal c'est que le peché, si cela étoit en mon pouvoir, je ferois quelque chose de plus que d'avancer la gloire de la Sainte Vierge, car je vous inspirerois en même tems une horreur si extréme d'offencer Dieu, que nulle crainte, nulle esperance, nulle force, fust-elle ou du ciel ou de l'enfer, ne pourroit jamais vous obliger à pecher. Mais tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est que si l'on doit juger d'un mal par le bien dont il nous prive, le peché est sans doute le plus grand de tous les maux, puis qu'il nous éloigne du souverain bien, & qu'il nous en éloigne infiniment. Voila en deux mots plus de choses que tous les hommes du monde n'en pourroient jamais développer, que tous les Anges n'en sauroient comprendre. Le peché nous rend haissables à Dieu, il l'oblige à nous haïr, pour ainsi parler, de toutes ses forces, autant qu'il est en son pouvoir de nous haïr, autant qu'il est

aimable en soi, autant qu'il s'aime lui-même? Hélas que peut-on imaginer au monde de plus-terrible? Quel plus-grand mal que celui qu'on ne peut bien concevoir, à moins que de vous comprendre vous, ô mon Dieu, qui êtes incompréhensible. Dieu, dis je, qui aimé toutes choses, qui est tout bonté, tout misericorde, a pour le peché une si grande haine, qu'elle le force en quelque maniére à accabler de maux le pecheur, à danner éternellement des ames qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles sur une croix. Il est vrai, dira-t-on, que si MARIE n'avoit pas eû une Conception Immaculée, elle auroit été l'esclave du démon & du peché, mais ce n'auroit été que pour un moment, car personne ne doute que le Seigneur ne l'ait sanctifiée aussi-tôt qu'il l'a pû faire.

Ce n'auroit été que pour un moment, dittes-vous? Et vous trouvez que c'est peu de chose que d'être un moment dans la disgrace de Dieu, en la puissance de l'enfer, digne de la mort, & d'une peine éternelle? Elle n'auroit été coupable que pour un moment, mais c'étoit le premier moment de sa vie, & la moindre tâche en ce moment peut deshonorer la vie du monde la plus-longue, & la plus-belle, elle n'auroit pas été long-tems dans le crime, & l'on peut même dire, que ce crime n'auroit pas été volontaire; mais ne sait-on pas qu'une fille est chargée de confusion pour le reste de ses jours, dés qu'elle a été corrompuë une seule fois, quand même elle n'auroit été qu'un moment entre les bras de son corrupteur, & qu'on lui auroit fait la derniére violence. Combien de Vierges se sont

précipitées pour éviter cét opprobre. La sœur d'Ammon faillit à en mourir de douleur, & on en a veû qui n'ont pû survivre un moment à cette infamie.

Elle n'auroit été qu'un moment l'objet de la haine de Dieu, je ne m'étonne pas que cela paroisse peu de chose à des personnes qui de leur plein gré, se plongent, se plaisent, s'endorment dans le peché, qui y croupissent, qui s'exposent à y mourir. Mais ce n'étoit pas-là le sentiment du grand Saint Pierre, qui ne se peut jamais consoler de la faute qu'il avoit faite, quoi qu'il y eust eû beaucoup de surprise, beaucoup de fragilité, & qu'il se fust relevé un moment aprés sa cheute; ce n'a pas été la pensée de ces illustres penitens, dont il est parlé dans les œuvres de Saint Iean Climaque, & dans la vie des Péres du desert, qui pour avoir consenti à une simple pensée, se sont condannez à une penitence si rigoureuse, qu'on ne sauroit la lire sans horreur. Pour MARIE, elle étoit si éloignée de penser que c'étoit un petit mal, que d'être un moment dans la disgrace de son Créateur, que les Saints Péres & tous les Docteurs assurent, que si on eust laissé à son choix, ou d'être Mére de Dieu, ou d'être conçeûë sans peché, elle auroit préferé l'Immaculée Conception à tous ses autres avantages, & même à la Maternité divine. Pour moi, Messieurs, je ne doute nullement, que connoissant Dieu comme elle le connoissoit, & l'aimant au point qu'il est certain qu'elle l'a aimé, si elle avoit été un seul moment son ennemie; le souvenir de cette disgrace eust été capable de la faire mourir de douleur.

Mais quelque grand mal que soit la haine de Dieu, ce n'est pourtant pas le seul mal qu'apporte le peché Originel ; outre cette cruelle mort qu'il cause à l'ame, il fait plusieurs plaïes mortelles, qui la défigurent, qui l'affoiblissent & la rendent presque incapable d'aucun bien ; Saint Thomas en comte quatre aprés le vénérable Bede. Avant le peché, dit ce grand Docteur, l'ame étoit parfaitement soûmise à la raison, & toutes ses puissances étoient ornées des vertus qui l'assujettissoient à Dieu, qui est la raison souveraine. Son entendement étoit éclairé des lumiéres de la sagesse, sa volonté conduite par la justice se portoit naturellement à tout ce qui étoit droit, la force soûtenoit l'appetit irascible, lors qu'il falloit surmonter les difficultez dont la vertu est assiegée, & la temperance moderoit les faillies de la cupidité, la retenoit dans les bornes que prescrit la Loi du Seigneur. Mais le peché n'eût pas plûtôt infecté l'homme, que son esprit devint tenébreux, son cœur dur & indocile, son courage foible, ses desirs aveugles & déreglez. Il n'est pas nécessaire, Messieurs, que je vous exagére ici ces maux. Hélas ils ne nous sont que trop connus par l'experience ! il suffit de dire que ce sont ces plaïes qui sont la cause de tant de tentations, de tant de cheutes & de recheutes : C'est de-là que nous est venuë cette lenteur qui nous rend le bien si difficile ; ce pois qui nous entraîne au mal avec tant de violence ; depuis ce tems-là la vertu n'a plus de charmes qui nous attirent, & nous n'avons presque plus de force pour la pratiquer. Nous ne saurions faire un

pas en avant sans rendre mille combats,& pour peu qu'on s'arrête, ou qu'on se relâche, on perd en un moment le fruit de plusieurs années de sueurs & de fatigues, nous ne pouvons n'y être touchez des bons exemples, ni résister aux mauvais; les discours les plus-patetiques, les plus-terribles menaces, les promesses les plus-magnifiques, n'excitent en nous que des desirs imparfaits, que le premier objet peut éteindre, si nous sommes dans le mal, rien n'est capable de vaincre nôtre ostination, si nous nous attachons au bien, nous ne pouvons pas nous répondre d'un seul moment de constance, nôtre chair fait une guerre continuelle à nôtre esprit,on diroit qu'ils ne veulent que s'entr'embarrasser, que s'entre nuire. Si je suis de corps à l'Eglise mon esprit s'en éloigne & s'égare dans les vaines pensées du monde, si j'éleve mes pensées au Ciel, mon corps m'abbat, & m'attache à la terre malgré moi. *Velimus, nolimus;habemus carnem quæ concupiscit adversus spiritum,* dit S.Augustin. Qu'on le veüille ou non la cupidité s'éleve contre la raison; La chair nous flatte en dépit de nous, elle nous sollicite, elle nous importune, elle veut être la maîtresse.

Bien souvent ceux qui sont les plus lâches, & qui font de plus fréquentes cheutes, sont ceux qui s'apperçoivent le moins de leur foiblesse, parce qu'ils n'essaïent presque jamais de la surmonter. Mais demandez à ces heros du Christianisme, à ces vénerables Solitaires, qui ont vieilli dans les exercices de la penitence, à ces atletes infatigables, qui travaillent depuis tant d'années, à se vaincre eux-mêmes, & à domter leurs passions.

Demandez-leur quel tort nous a fait le peché du premier homme ? Vous en trouverez qui vous diront qu'aprés une guerre ſi longue & ſi vigoureuſe, ils n'ont peû encore obtenir de treve de leur ennemi ; Bien-loin de l'avoir reduit à demander lui-même la paix, qu'il leur faut toûjours être armez, toûjours en garde contre la concupiſcence ; qu'ils ſe voient à toutes les heures ſur le point d'être ſurpris, d'être renverſez ; qu'ils n'oſent encore s'aſſeûrer de la victoire que tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de n'en pas deſeſperer.

Qu'eſt-ce que c'eſt, vous dira l'Apôtre des nations. Je ſens dans mes membres une loi imperieuſe & inflexible, qui s'oppoſe en tout à ma raiſon, & qui m'aſſujettit au peché malgré moi-même. Ie fais le mal que je haïs, je fuis le bien que je deſire, je veux ce que je ne voudrois pas ; je m'oppoſe moi-même à mes plus ardens deſirs. Ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt IESUS-CHRIST qui vit en moi ; & la cupidité ne laiſe pas d'y vivre encore avec lui ; l'Ange de Satan, oſe me venir attaquer juſques dans le Ciel, où j'ai deſormais fixé ma demeure. *Infœlix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus.* Malheureux que je ſuis, qui rompra donc les liens, qui m'attachent à ce corps mortel, ſi ces combats ne doivent finir qu'avec la vie, comment peut-on ne deſirer pas la mort ? *Infœlix ego homo.* Oüi ſans doute nous ſommes bien malheureux, de porter ſans ceſſe en nous-mêmes un ennemi ſi dangereux ; & ſi importun.

Mais que vous étes heureuſe incomparable MARIE, vous qui avez écraſé la tête de ce ſer-

pent infernal ; vous qui êtes affranchie de toutes ces miseres, par vôtre Conception Immaculée, qui entrez dans la vie avec toutes les prérogatives de la justice originelle, avec un esprit éclairé, une volonté droite, un courage mâle, & des passions aussi soupples, aussi raisonnables, que la raison même. Mon Dieu la belle vie, que vous allez faire avec de si grands avantages, qu'elle sera tranquille, qu'elle sera pure, qu'elle sera semblable à celle des Anges, & des Esprits Bien-heureux ?

En effet, Messieurs, on ne sauroit dire tout ce que ce privilege lui a valu, car quel progrés ne devoit pas faire dans la sainteté une ame, qui avoit plus de graces, que tous les Seraphins, & qui ne ressentoit nulle des imperfections de la nature corrompuë, à quel degré de contemplation n'a-t-elle pas deû s'élever, elle qui ne sentoit point le pois de son corps, & dont l'esprit étoit si net & éclairé de tant de lumiéres ? Quel a été l'excés de son amour pour Dieu, puisque bien loin d'être rallentie par ses autres passions, elle pouvoit faire servir toutes ses autres passions à l'enflammer toûjours davantage. Voila donc MARIE exemte d'une loi fort rigoureuse, j'ajoûte encore d'une loi fort générale, puisqu'elle n'exemte personne, & qu'à se tenir précisément aux termes, dans lesquels elle est conceûë, MARIE, elle-même y doit être enveloppée.

Les Téologiens font ici une question, savoir si MARIE a été préservée non-seulement du peché Originel, mais même de l'obligation de le contracter. Les uns disent qu'ouï, les autres sont

d'un ſentiment contraire. Ceux qui diſent que MARIE étoit affranchie du peché comme naturellement, & qu'elle n'a eû que faire de privilege pour en être delivrée, expliquent la choſe differemment, ſelon les differentes opinions, où ils ſont à l'égar de l'Incarnation du Verbe Eternel. Ceux qui croïent que l'Incarnation avoit été ordonnée avant la cheûte d'Adam, & que quand l'homme n'auroit pas peché, le Fils de Dieu, n'auroit pas laiſſé de ſe faire homme, ceux-la, dis-je, ſoûtiennent, que MARIE avoit auſſi été formée dans l'idée de Dieu avant cette cheûte, & par conſequent qu'elle ni pouvoit avoir de part. Ceux qui croient que JESUS-CHRIST n'auroit jamais été, ſi l'homme n'avoit été deſobéïſſant, diſent que MARIE n'auroit jamais été, s'il ni avoit point eû de Rédempteur, qu'elle n'étoit point dans la penſée de Dieu, lors qu'il conceût la volonté de créer le genre humain, qu'il n'a ſongé à lui donner l'être que lorſqu'il a formé le deſſein de nous reformer, & qu'ainſi étant venuë, pour ainſi dire, aprés le malheur de la nature humaine, ſa volonté n'a peû être renfermée dans la volonté du premier homme, ni être coupable de ſon crime.

Ie revere comme je dois la doctrine de ces ſavans hommes, & j'approuve ſur tout le zele qu'ils font paroître pour l'honneur de nôtre bonne Maîtreſſe; mais je trouve plus de ſimplicité, & ce me ſemble, plus de probabilité dans la penſée de ceux qui avoûënt ingenument que MARIE étant Fille d'Adam comme nous, auroit deû être comme nous ſujette à la malediction commune, mais que Dieu par une grace toute ſpeciale, a fait

en sa faveur une exception à la loi, de peur qu'en voulant l'y assujettir, il n'eût blessé des loix plus anciennes, celles de la bienséance & de sa sagesse infinie. De quelque maniere que la chose ait été faite, soit que MARIE ait été séparée de la masse du genre humain, & mise dans un ordre particulier, soit qu'étant mélée au reste des hommes elle ait été distinguée par un privilege, il est assez malaisé de décider ce qui lui est le plus-honorable. Les prémices veulent, si je ne me trompe, que Dieu en ait usé avec elle à peu-prés comme il fit avec Loth qu'il retira de Sodome, qu'il tint à l'écart sur une montagne tandis que ses citoïens étoient consumez par le feu du Ciel; les autres aiment-mieux qu'elle ait été traittée, comme les trois enfans d'Israël, lesquels, quoi-que dans une fournaise ardente tous environnez des flammes, qui dévoroient les Babiloniens ne receûrent pourtant nulle atteinte.

Quoi qu'il en soit, Chrêtiens Auditeurs, c'est une verité, que la sainte Vierge a été la seule entre tous les hommes, qui n'a point été frappée de la malediction commune, qui n'a point peri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la representer comme cette Arche merveilleuse, qui surnageoit sur les ondes du déluge, & qui fut sauvée en faveur de Noé le premier reparateur du genre humain, qu'elle portoit, & qui étoit la figure de JESUS-CHRIST nôtre Rédempteur. Non sans doute il n'y eût jamais de privilege plus-singulier que celui ci. La providence sauva Moïse dans le berceau de la persecution de Pharaon, mais elle se servit de l'humanité des accoucheuses d'Egip-

te pour faire la même grace à pluſieurs autres ; les Iſraëlites paſſerent la mer rouge à travers les mêmes flots, où leurs ennemis furent ſubmergez. Mais cette faveur fut accordée à tout un peuple, & en ce ſens elle n'a rien de fort ſingulier. Saint Paul a été ravi au troiſiéme Ciel, où l'on croit qu'il a veû l'eſſence de Dieu ; elle ſe fit voir à Moïſe ſur le mont de Sinaï, & apparemment a bien d'autres Saints en pluſieurs rencontres. MARIE elle-même a été incorruptible dans le tombeau, mais elle n'a pas joüi ſeule de cét avantage : ſon corps fût porté par les Anges dans le Paradis, on croit que tous ceux qui reſſuſciterent à la mort de JESUS-CHRIST, monterent avec lui dans le Ciel au jour de ſon Aſcenſion : elle a enfanté ſans ceſſer d'être Vierge, mais il y a eû lieu de douter ſi c'eſt un privilege pour elle-même, ou pour le corps de JESUS naiſſant, comme lorſqu'il ſortit du tombeau ſans le déboucher, ce fut ſans doute un privilege du Corps qui reſſuſcitoit, & non du Sepulcre qui demeuroit encore fermé. Enfin quoi qu'elle ait été l'unique entre toutes les femmes, qui ait conceû par la ſeule operation du Saint Eſprit, on peut dire que la terre & la mer dans les premiers jours du monde, ont eû part à cette admirable prérogative, puiſque ſans nulle autre ſemence que la parole de Dieu, celle-là ſe couvrit de fleurs, & de fruits, & produiſit en même-tems des animaux de toute eſpece, & celle-ci renduë feconde par le ſeul eſprit de Dieu, qui étoit porté ſur les eaux, comme parle l'Ecriture, fut remplie en un inſtant de tous ces poiſſons, dont nous admirons le nombre & la diverſité preſque infinie.

Mais

Mais voici un privilege qui n'a jamais été accordée qu'à MARIE, & que nul autre n'obtiendra jamais, le demon tient dans ſes chaînes tout le genre humain, une ſeule fille lui échappe, Elle conſerve ſa liberté, elle l'enchaîne lui-même. Un feu ravage tout, un ſeul arbre au milieu de cét embraſement n'eſt pas ſeulement flétri, il eſt chargé de feuïlles, & de fleurs, il porte un fruit incomparable, qui doit lui ſeul repeupler les campagnes, & les forez. Un tiran ſe rend maître de le tout l'univers, une ſeule ville lui réſiſte, une ſeule place refuſe le joug, elle arrête toutes ſes conquêtes, elle demeure libre & maîtreſſe du monde. *Glorioſa dicta ſunt de te civitas Dei.* Voila des grands privileges Vierge Sainte, pour leſquels vous devez ſans doute à Dieu de grandes reconnoiſſances. Pour nous, Chrêtiens Auditeurs, quoique nous n'aïons pas receûs les mêmes bien-faits, quoique le Seigneur ne nous ait préſervez ni du peché originel, ni de la foibleſſe que ce peché a cauſée à la nature, nous ne laiſſons pas de lui être extremement redevables, de ce qu'il ne nous a pas laiſſé ſans ſecours dans cette double diſgrace, il nous a donné le baptême contre le peché, & la grace actuelle contre l'attrait du peché; il eſt vrai que ces deux remedes ne font pas le même effet à l'égard de ces deux maux Car le Baptême efface entiérement la tâche originelle, au lieu que la grace ne détruit pas cette funeſte amorce, qui nous rend ſi ſuſceptibles du mal, elle nous donne ſeulement des forces pour y réſiſter. La raiſon que Dieu a eû d'en uſer ainſi, c'eſt pour nous faire connoître le bien-fait & l'efficacité de la grace,

car si nous ne sentions point de revolte, nous nous persuaderions aisément, que la vertu nous seroit comme naturelle. C'est comme ces gens à qui l'on donne du poison, non pour les faire mourir, mais pour faire voir la force d'un antidote qu'on a inventé & dont on connoît la force, il l'a fait pour purifier la vertu, & pour la défendre contre l'orgueil, en quoi il semble avoir imité ces Medecins, qui au lieu de fermer une plaïe l'entretiennent à dessein, pour nous purger par-là des humeurs malignes, dont nous serions accablez. Il nous a laissé cette foiblesse pour donner lieu aux grandes ames de s'exercer aux plus-grandes actions : Car sans cét ennemi domestique, il faut avoüer que la plûpart des Saints n'auroient été que des Chrétiens trés-mediocres, s'ils se sont élevez à un si haut comble de merites, ce n'a été que par la constance qu'ils ont eüe à résister à cette foiblesse, & par les grands effors qu'ils ont faits dans les tems qu'ils en étoient pressez davantage ; c'est quelque chose de fort beau, que de voir ces vierges, dont l'imagination n'a jamais été ternie de nulle image, ni le corps alteré par aucun sentiment contraire à la pureté.

Mais voulez-vous voir une vertu forte & digne d'admiration, c'est cette chasteté qui subsiste au milieu de tant de dangers, ce grand calme, cette insensibilité qui me ravit ; ce que je ne puis assez admirer c'est une chair brûlée des feux de la concupiscence, qui bien-loin d'en être consommée ou noircie, se purifie comme l'or dans la fournaise, j'admire un cœur pareil à celui de cét ancien qui demeura froid & entier au milieu des flammes qui

reduisirent tout son corps en cendre. Aurions-nous veû un S. Benoist se rouler sur des épines, & un S. François d'Assise s'ensevelir tout nû dans la neige en la plus-froide saison de l'année, s'ils n'avoient été attaquez que foiblement. Que seroit-ce que la mortification, que l'amour des ennemis, & cette magnanime douceur que Iesus-Christ nous a si fort recommandée, si toutes ces grandes vertus ne trouvoient en nous-mêmes les grands obstacles que la nature leur a opposez ? Voulez-vous que je vous dise qu'elle est ma pensée sur ce sujet, la concupiscence ne nous feroit gueres de tort, elle nous deviendroit même fort avantageuse si nous n'avions à nous défendre que de ses revoltes ; ce qui nous l'a rend si funeste, ce sont les secours qui lui viennent du dehors, ce sont les grands avantages que nous lui laissons prendre, que nous lui donnons nous-mêmes volontairement, c'est que nous nous jettons de plein gré dans les lieux où elle a des intelligences, où nous n'ignorons pas qu'elle nous dresse des embuscades, *Concupiscentia cum conceperit, parit peccatum.* Il est vrai que la cupidité enfante le peché, mais ce n'est qu'aprés l'avoir conçeû qu'elle l'enfante ; elle l'enfante toute seule, mais elle ne le conçoit pas toute seule, il faut que les objets se joignent à elle, sans quoi elle demeureroit éternellement sterile ; mais comment est-ce que nous ne tomberions pas, nous qui nonobstant nôtre foiblesse, nous exposons à toutes les occasions de tomber ? Adam & Eve, quoi-que dans la force & dans l'innocence ne laisserent pas d'être vaincus pour avoir pris la liberté de considerer le fruit dont on leur avoit défendu l'usage, & d'écou-

ter des diſcours, qui les portoient à la deſobéïſſance ? Serions-nous donc devenus plus-forts, depuis que la nature a été affoiblie ?

Tenez-vous dans la ſolitude, Ames Chrêtiennes, qui vous ſentez importunées & accablées de vôtre miſere. Croïez moi, fuïez les converſations, les diſcours, les lectures, les divertiſſemens, où vous ſavez bien que vous ſerez attaquées, ou du moins que vous boirez le poiſon, qui vous cauſeroit enſuite de ſi mortelles tranchées. Ceux qui en uſent de la ſorte, ſe plaignent quelquefois d'être tentez. Mais jamais d'avoir fait des chûtes ; Quand vous ſerez ainſi ſur vos gardes, s'il vous arrive d'être troublé, n'en aïez nulle inquiétude, écoutez JESUS-CHRIST, qui vous dit au fond du cœur. *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Toutes ces tentations ne ſerviront qu'à donner du luſtre à vôtre fidelité, elles vous feront pratiquer dans l'eſpace d'une heure plus d'actes interieurs, plus de veritables, & de ſolides vertus, que vous n'auriez peut-être fait en des années entiéres de tranquillité ; vous ſeriez peut-être innocent avec plus de force, mais vous ne ſerez gueres vertueux que dans la foibleſſe. *Nam virtus in infirmitate perficitur.* Diſons un mot de la ſeconde partie, où je dois vous montrer, que la Conception Immaculée eſt la ſource de tous les privileges, qui ont été accordez à la ſainte Vierge.

La premiere ſource de tous les biens, que nous recevons de Dieu, c'eſt ſon amour, & l'objet de ſon amour envers nous n'eſt autre que les biens, que nous avons reçûs de lui. *Fons omnium bonorum*

quæ à Deo accipimus, ipsius amor, objectum amoris ejus in nos bona, quæ in nos contulit. Comme quand il nous récompense de nos services, ce sont ses bienfaits, qu'il recompense, aussi quand il nous aime ce sont ses ouvrages, qu'il aime en nous. *Nihil odisti eorum, quæ fecisti.* Lui dit le Prophete, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait, comme s'il lui vouloit dire, si vous haïssez quelque chose au mõde, c'est sans doute ce que vous n'y avez pas mis. Rien n'est capable d'attirer vôtre aversion, ou de rebutter vôtre cœur, que ce qui n'a pas été conceû par vôtre sagesse, & formé par vôtre infinie puissance; Car tout ce qui est l'ouvrage de vos mains, étant l'ouvrage de vôtre beauté, est par consequent l'objet de vos complaisances. Vous ne pouvez haïr en nous, que ce qui ne vient pas de vous; & tout vient de vous hors le peché. *Nihil odisti eorum quæ fecisti.* De sorte qu'une ame, où Dieu ne trouve point de peché, n'a rien en elle, qui s'oppose à l'amour de Dieu, il faut que Dieu l'aime comme necessairement.

Cela étant supposé, Chrêtienne Compagnie, je vous prie de faire réflexion que le Créateur du Ciel & de la terre, contemplant en lui-même toute cette multitude d'hommes, qu'il avoit dessein de former, nul d'entre eux s'est presenté à ses yeux, qui ne fust souillé de quelque tâche, nul en qui quelque trait de sa divine ressemblance, ne fust ou gasté ou effacé à la réserve de MARIE. De là je conclus que MARIE est la seule que Dieu peut aimer, pour ainsi dire, sans mesure, & comme son amour nécessairement est excessif, & qu'aimer en lui, & faire du bien, c'est la même chose. Il suit

que MARIE est la seule à l'égar de qui la bonté divine, ne doit avoir nulles bornes. *Tota pulchra es amica mea*, lui dit-il par la bouche de Salomon, *Tota pulchra es, & macula non est in te.* Vous êtes toute belle ma bien-aimée, & il n'y a nul défaut en vous. Vous êtes donc toute aimable, & il ne doit y avoir nulle réserve en moi à vôtre égar: si un cheveu de l'épouse a été capable de blesser mon cœur; comment ne serai-je pas transporté d'amour pour une beauté si parfaite, & ce transport d'amour peut-il ne pas produire un excés de liberalité, pour celle qui l'a causé?

C'est donc pour cela, Chrêtiens Auditeurs, que le tout puissant à fait de si grandes choses en elle comme il n'a pas de plus-grande passion que de répandre ses richesses sur ces créatures, aïant trouvé un vase si net, il y a versé avec plaisir ses plus-grands trésors. C'est pour cela qu'il lui a donné l'usage de la liberté, & de la raison longtems avant que les autres hommes en puissent joüir; C'est pour cela qu'il lui a donné des connoissances si claires de toutes les choses & naturelles, & surnaturelles, qu'il lui a communiqué tous les dons, toutes les vertus dans un souverain degré, qu'il lui a découvert ses secrets les plus-profons, qu'il s'est fait voir à elle tel qu'il est en lui-même, enfin qu'il la remplie de tant de graces, que tous les Saints, & tous les Anges ensemble en ont beaucoup moins receûs qu'elle.

La seconde source des biens-faits de Dieu, c'est l'amour, que nous rendons à sa bien-veillance, lequel quoi qu'étant déja un bien-fait ne laisse pas de nous en attirer encore beaucoup d'autres. Or

Messieurs, ce retour d'amour a été si continuel que nulle action humaine ne l'a jamais interrompu, si pur qu'il ne s'y est jamais mélé ni crainte, ni interest, ni tout ce qui approche tant soit peu de l'amour propre; si ardent en Marie qu'on ne le sauroit exprimer. Mais il est certain qu'elle doit cette ardeur, cette excellence de son amour à sa Conception Immaculée, puisque c'est elle, qui la sauvée de ces ténébres, qui nous ôtent la connoissance de celui, qu'on ne peut connoître sans l'aimer de toutes ses forces; de cette pente au mal; qui retarde les mouvemens du divin amour; de cette foiblesse, qui le rend si lâche, & si languissant dans les autres hommes. C'est en suite de cette Immaculée Conception que l'amour de MARIE n'étant ni ralenti ni arrêté par aucun obstacle, il s'est accreu en un point qu'elle ne vivoit plus que de son amour, que par son amour, & pour son amour; C'est pour cela qu'elle a mérité de mourir d'amour, & d'être la Reine des Seraphins, dont les ardeurs sont beaucoup inferieures à celles de la Mere de JESUS.

Vous me direz peut-être, que c'est le sentiment commun des Péres, & des Docteurs, que toutes les graces extraordinaires, qui ont été faites à MARIE, ont été des suites comme nécessaires de sa divine maternité; I'en conviens mais je soûtiens qu'elle doit cette maternité à sa Conception Immaculée, & voici comme je raisonne. Quand il a été question de montrer que la Sainte Vierge avoit été préservée du peché originel, la plus-forte preuve qu'on ait apporté, c'est qu'elle devoit concevoir le Rédempteur, on a trouvé une si gran-

de oppoſition entre la qualité de pechereſſe, & celle de Mére de Dieu, qu'on a crû qu'elle ne pouvoit ſubſiſter enſemble. Cela étant ſuppoſé s'il a fallu être ſans tâche, pour concevoir le Verbe Eternel, il a fallu que celle qui ſe trouvoit ſeule Immaculée, fuſt préferée à toutes les autres pour cette admirable Conception, il falloit que JESUS nâquit d'une Mére toute pure, il falloit donc que MARIE qui avoit été ſeule préſervée du peché originel, fuſt la Mére de JESUS. Lorſque le ſoleil eſt dans ſon midi il répand ſes raions de toutes parts avec une égale profuſion ; mais tous les corps ne les reçoivent pas avec une égale abondance, il y en a qui n'en reçoivent qu'autant qu'il en faut pour être viſibles ; il donne à d'autres une couleur vive & a quelques autres même de l'éclat, mais à meſure qu'ils ſont plus tranſparents, c'eſt-à-dire d'une ſubſtance plus claire, plus-nette ils en ſont plus-remplis & plus penétrez, s'il en trouve qui ſoient parfaitement purs, comme une belle eau, un beau criſtal, un beau diamant il ne ſe contente pas de les éclairer, ou de leur donner de la couleur, il s'inſinuë dans toutes leurs parties, il entre tout entier, il s'enferme, pour ainſi dire ; dans ces corps quelques durs, quelques lourds qu'ils puiſſent être : Il ſemble que la lumiére eſt devenuë ſolide, que le ſoleil ſoit comme fixe, comme incorporé dans le criſtal. Je dis la même choſe de Dieu, Meſſieurs, il s'eſt répandu dans tout l'univers, il ſe communique à tous les êtres ſelon leur capacité, plus ils ont de pureté, plus ils ont de part à ſes divines effuſions. C'eſt pour cela, que les Anges, qui ſont tous ſpirituels y partici-

pent beaucoup plus que les ſubſtances corporelles, mais ſi cette lumiére eſſentielle doit le renfermer, pour ainſi dire, toute entiére dans une de ſes créatures, ſi elle doit penétrer juſques dans les entrailles d'une créature faite de terre & de boûë, & s'incarner, devenir corporelle comme elle, & dans elle ; il faut pour cela qu'il trouve un ſujet d'une pureté plus qu'Angelique ; & dans quelque ſujet que ſe trouvera cette admirable pureté, il faudra comme néceſſairement qu'il lui faſſe cette admirable communication. Elle ne s'eſt trouvée que dans MARIE, & c'eſt pour cela que MARIE a eû l'avantage de recevoir dans ſon ſein, & de revétir de ſa propre chair celui qui a fait le Soleil & l'aurore, & qui a donné aux étoilles ce beau feu dont elles brillent durant la nuit. Il eſt donc vrai, Meſſieurs, qu'on a eû raiſon de s'échauffer pour conſerver à MARIE la gloire de ſa Conception Immaculée, puiſque c'eſt une des plus-grandes graces qu'elle ait reçeûë, puis qu'elle eſt la ſource de toutes les graces qu'elle a reçûës.

Pour concluſion de tout ce diſcours, je ne vous exhorterai point à conſerver vôtre ame dans cette pureté entiére & parfaite, que nous admirons dans nôtre bonne Maîtreſſe. Nous l'avons perduë en contractant le peché de nôtre pére, & ce qui eſt bien plus-triſte ! helas nous l'avons ſouïllée mille fois par des fautes perſonnelles & entiérement volontaires ; mais je ne ſaurois m'empécher de vous inviter à la pureté de cœur, à cette vertu ſi prétieuſe en elle-même, & qui eſt le principe de toutes les faveurs que nous pouvons attendre de Dieu.

On demande ordinairement comment certaines

personnes sont parvenuës à recevoir de si grandes graces de Dieu ; on auroit la curiosité de savoir par quelle voïe ce bon-heur leur est arrivé, les uns s'imaginent que le Seigneur les a prévenuës dés leur enfance, avant qu'elles y pûssent rien contribuër de leur part, ou que dans la suite de la vie, il leur a tout d'un coup versé un si grand amour dans le cœur, qu'ils ont été enlevez de la terre comme Elie sur ce tourbillon de feu. Non, Messieurs, ce ne sont point là les voïes ordinaires, il en coûte à la plûpart un peu plus que vous ne pensez ; C'est par la pureté de cœur qu'ils ont gagné tous ces biens que vous leur enviez avec tant de raison. Ils ont purgé leurs ames de toutes les ordures qui s'y étoient amassées, soit par l'ignorance, soit par les emportemens de la jeunesse : Ensuitte, ils ont commencé à se défendre de tout peché même veniel, commis déliberement, je dis avec déliberation, ce qui est si éloigné d'être impossible, qu'il est même assez ordinaire & facile à quiconque a fait une vraïe resolution de servir Dieu, il est difficile de se garantir des fautes de pure fragilité & d'inconsideration, mais pour pecher de sens froid, de dessein formé, il faut aimer Dieu fort foiblement, il faut avoir un grand mépris pour cette majesté, pour cette bonté infinie ; C'est ce qu'on ne fait point à un homme, à moins qu'on ne le haisse, ou qu'on ne soit fort brutal. Ensuitte on passe plus-loin, & se sentant dans une grande volonté de ne plus déplaire à Dieu, & comme incapable de le faire autrement que par surprise ; on se met en garde contre ce dernier ennemi ; on fuit les occasions, on se retire, on se re-

fléchit souvent sur soi-même, on prévoit le peril, on étudie les moïens dont on pourra se servir pour se défendre, on veille sans cesse, on a continuellement l'œil ouvert, on implore à tout moment le secours du ciel, & tout cela sans gesne, sans contrainte, avec la même-liberté, avec la même-douceur qu'une femme honnête tâche de plaire à son mari, pour qui Dieu lui a donné beaucoup de respect & de tendresse, & qui est lui-même fort raisonnable & fort complaisant : avec ces soins on ne tombe que fort rarement, & l'on ne manque pas de se relever aussi-tôt qu'on est tombé. C'est-pourquoi Dieu trouvant l'ame dans cét état, il ne peut s'empêcher de la combler de ses graces, d'entrer dans son cœur, de le remplir. Il l'éclaire, il lui fait part de tous ses secrets, il se fait voir lui-même d'une maniere trés-réelle, quoi-qu'entiérement ineffable à elle. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Voila donc le secret, il importe peu quelque état de vie que vous aïez choisi, soïez dans une famille ou dans une communauté, dans un palais ou dans un desert, soïez pauvre ou riche, dés que vous aurez le cœur pur, Dieu vous remplira de ses graces, il ne demande pour cela que des ames vuides & nettes ; vuides, afin que ces dons y soient reçeûs, nettes afin qu'ils ne s'y corrompent pas. Nous avons grand tort de nous plaindre de ce que Dieu distribuë ses graces, ses faveurs inégallement, qu'il ne nous donne ni lumiére, ni sentiment, ni goût interieur pour les choses de pieté.

Il y a bien plus de sujet de se plaindre de ce que nous lui fermons toutes les entrées, de ce que

nous lui lions les mains, pour ainsi dire, & le forçons de nous être avare. Comment voulez-vous qu'il entre dans cét esprit éternellement occupé à considerer la conduite des autres, à former des chimeres de fortune & de réputation, à composer des juppes & des garnitures, à cét esprit qui se remplit de mille vaines idées par les yeux, & par les oreilles, qui n'est jamais rassassié de nouvelles & de comptes de toutes sortes? Vous voulez qu'il s'insinuë dans ce cœur, qu'il l'enflamme de son amour, qu'il le rempliſſe de ses dons, vuidez le donc des ordures dont il est rempli. Comment voulez-vous qu'il s'y établiſſe, tandis qu'il sera la retraitte de toutes les passions ? Quand est-ce que vous le lui avez présenté tout-à-fait tranquille ? tantôt il est occupé d'une joïe maligne, tantôt d'une triſteſſe honteuse, hier c'étoit un desir de vengeance qui le possedoit, aujourd'hui c'est un mouvement d'amour sensuel ; présentement il est agité par le desir d'avoir des richesses, il le sera tantôt par la crainte de perdre celles qu'il a.

Faites-moi voir une ame qui ait fermé les yeux aux vains objets, les oreilles aux vains entrétiens de la terre, qui ait défendu à sa langue tous les discours qui peuvent soüiller son cœur. Un cœur qui pour rompre tout attachement à la vanité & au monde, se soit rétranché effectivement de ce qui nourrit cette vanité, cét amour du monde, & à qui Dieu ne se soit pas communiqué trés-confidemment, & pour lors je croirai que vos murmures sont raisonnables, & que vous avez lieu de vous plaindre. Mais jamais cela ne vous est arrivé, & il n'arrivera jamais. *Beati mun-*

do corde quonaim ipsi Deum videbunt. Je dis qu'elles le verront, parce qu'elles l'aimeront comme si elles le voïoient, parce qu'elles seront remplies d'une si grande espérance de le voir, que la possession même ne les rendroit pas plus-tranquilles, parce-qu'elles goûteront les mêmes plaisirs que la veûë de Dieu cause aux Bien-heureux. Dans cette veûë elles passeront une vie plaine de paix & de délices, qui passent tout ce que nous en pouvons dire, ni elles ne desireront la mort, ni elles n'auront lieu de la craindre ; parce qu'elles possederont dés ici-bas, ce qu'on leur prépare dans le Paradis ; & parce qu'elle ne finira point leur bon-heur, qu'au contraire elle le rendra accompli & immortel, tel que je vous soûaitte, Au Nom du Pére, & du Fils, & du Saint Esprit. *Amen.*

SERMON XXVII.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION IMMACULE'E DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio.

Le Seigneur m'a possedée dés le commencement aux Proverb. c. 8.

Dieu distingua la Sainte Vierge des autres hommes au moment de sa Conception Immaculée, en la préservant du peché, elle se distingua aussi de sa part en répondant d'abord à la grace.

C'Est une chose assés singuliere que la coûtume de ces anciens peuples qui celebroient tous les ans avec des larmes le jour qu'ils étoient venus au monde. Je n'examine point, s'ils avoient

raiſon d'en uſer ainſi, peut-être qu'on eſt aujourd'hui plus raiſonnable de ſolemniſer ce même-jour par des ſignes de réjoüiſſance, mais il me ſemble que les Chrêtiens ne pourroient donner des marques d'une aſſez grande triſteſſe au jour de leur conception : Les Chrêtiens, dis-je, qui ſavent combien ce premier jour de la vie eſt funeſte à tous les hommes. Car il eſt vrai que nos ames ne ſont pas plûtôt unies aux corps, qu'elles ſont ſeparées de Dieu par le peché qui les infecte ; c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſortent d'un néant que pour rentrer dans un autre, qu'elles commencent une vie triſte & mal-heureuſe par la plus-horrible de toutes les morts. Mon Dieu, ne vaudroit-il point mieux n'être pas ; Ne vaudroit-il point mieux être dans l'oubli avec ce nombre infini de créatures qui ne verront jamais le jour ? Car pouvons-nous déplorer aſſez la neceſſité mal-heureuſe, qui nous fait tomber entre les mains de vos ennemis, avant que nous ſoïons bien ſortis des vôtres ?

Mais d'où vient donc, que toute la terre ne laiſſe pas de ſe réjoüir à la Conception de MARIE. D'où vient qu'au moment qu'elle fut conçeûë, les Anges-mêmes, comme l'aſſûre Saint Bernardin de Sienne, celebroient dans le Ciel la Fête que nous faiſons aujourd'hui ? Si ce n'eſt parce que cette Conception fut Immaculée, ſi ce n'eſt parce que MARIE n'eût point de part au peché d'Adam, qu'elle triompha de l'ennemi ſous qui tout avoit plié juſqu'alors, & que dés ce moment le Seigneur en fut l'unique & paiſible poſſeſſeur. *Dominus poſſidebit me in initio.* C'eſt une verité qui n'a

plus beſoin de preuves. Le conſentement de l'Egliſe univerſelle l'a miſe dans un ſi grand jour, qu'on n'en peut plus douter raiſonnablement. C'eſt pourquoi ſans nous ôſtiner à pourſuivre avec chaleur des ennemis qui ſe retirent, ou plûtôt qui ſont paſſez dans nôtre parti, ne ſongeons qu'à celebrer la victoire de nôtre Princeſſe. Que ſi nous voulons encore produire quelques-unes des raiſons qui ont perſuadé tout l'univers, que ce ne ſoit plus que comme des victorieux qui font parade au jour du triomphe des armes qui ont ſignalé leur valeur dans le Combat. Vierge Sainte, vôtre ſecours ne nous eſt pas moins néceſſaire préſentement qu'il s'agit de vous faire triompher, que lors qu'on étoit obligé de combattre pour vôtre gloire; nous vous le demandons humblement avec les paroles de l'Ange. *Ave Maria.*

Quoi-que la ſanctification de MARIE au moment qu'elle fût conçeûë, ſoit ce qui a rendu ſa Conception plus-vénérable aux fidelles, ce n'eſt pourtant pas tout ce qu'il y a de glorieux pour elle en ce miſtére. Nous en ſolemniſons la memoire pour rendre graces à Dieu des faveurs dont il lui pluſt la combler dés ce moment, mais on le fait encore pour rendre juſtice aux mérites de cette Vierge incomparable, leſquels égalerent dés ce même-moment les mérites des plus-grands Saints. Il eſt vrai que deſlors le Créateur la diſtingua des autres hommes en la préſervant du peché; mais il eſt vrai encore qu'elle ſe diſtingua elle-même, en répondant d'abord à la grace. J'ai deſſein de toucher ces deux veritez en ce diſcours, elles ſont toutes deux trés-glorieuſes à nôtre Mére, elles ſe rapportent

portent toutes deux à mon sujet, & MARIE peut dire également pour l'une & pour l'autre : *Dominus possedit me ab initio.* Le Seigneur m'a possedée dés le premier instant que je fus conçeûë : Il me posseda, dis-je, & parce qu'il me donna la grace, ce sera le premier poinct, & parce que je me donnai moi-même à lui, ce sera le second poinct, & tout le sujet de cét entrétien.

S'il est vrai que le Seigneur avant que de créer Adam le Pére de tous les hommes, délibera quelque tems, comme il semble que l'écriture nous le veuïlle faire entendre, je ne m'étonne pas que lors qu'il s'est agi de produire la Mére de Dieu, il ait pris ses mesures de fort loin, qu'il en ait formé l'idée avant tous les siécles, & que pour ce sujet Saint Augustin appelle MARIE, le fruit d'une déliberation éternelle. *Æterni consilij opus.* Mais je ne sai comment on a jamais pû se persuader qu'une si longue méditation, une consultation si importante, n'ait enfin produit qu'un avorton du peché, qu'une esclave de Lucifer qu'une image hideuse & défigurée. Il me semble, Chrêtiens Auditeurs, d'entendre les Personnes Divines assemblées en leur adorable conseil, & se disposant à créer l'ame de MARIE. *Faciamus hominem,* disent-elles, *ad imaginem & similitudinem nostram.* Faisons une ame, qui soit une image de nous-mêmes, & la plus-parfaitte qui soit encore sortie de nos mains, le corps que nous lui avons préparé est déja le plus-beau de tous les corps : Mais ce n'est là que la moindre partie de ce grand ouvrage. La plus-importante & la plus-noble est celle qui nous reste à faire : Faisons donc l'ame de la grande &

de l'incomparable MARIE, de cette merveilleuse fille qui doit être Vierge & Mére tout ensemble, de cette fille qui doit être le modelle de tous les prédestinez, la rédemptrice de tous les hommes, la depositaire de toutes les graces, la reine de tout l'univers. Faisons un vaisseau proportionné à ce nombre infini de dons & d'habitudes surnaturelles que nous lui avons destinées ; une ame capable de recevoir elle seule plus de graces que tous les Saints, que tous les Anges n'en ont reçeûs ; En un mot faisons une créature qui ne deshonnore point la qualité de Mére de Dieu, dont nous avons dessein de l'honnorer, une créature, dit le Pére Eternel, que je puisse avoüer pour Fille aînée, & le Saint Esprit pour Epouse. *Faciamus hominem ad similitudinem nostram.*

Voila quelles étoient les veûës de la Sainte Trinité, lors qu'elle se disposoit à former l'ame de la Sainte Vierge. Jugez aprés cela avec quel soin, & quelle application les Personnes Divines travaillerent à l'embellir, & qu'elle fut enfin l'excellence de cette ame. Que de lumiére, que de solidité, que d'élevation dans l'esprit ! Que de docilité, que d'ardeur dans la volonté, que de sincerité, que de tendresse, que d'étenduë dans le cœur ! Mon Dieu, les belles passions qu'on lui inspire, le bel ordre & le bel accord qui se rencontre entre ces mêmes passions ! Où a-t-on jamais veû des inclinations plus-raisonnables, plus honnêtes, plus-conformes aux mouvemens de la grace ? Quel naturel plus-doux, plus-soupple, plus-susceptible des impressions du Saint Esprit ? Et vous croïez que Dieu n'aura pas plûtôt achevé ce bel ouvrage,

qu'il le laiſſera tomber dans la boûë ? Quoi cette belle ame, l'abbregé de tant de merveilles, cette production de tant de ſiécles & de tous les ſiécles, le chef-d'œuvre du tout-puiſſant ; ſa plus-belle, & ſa plus-brillante image n'aura pas plûtôt reçeû les derniers traits, qu'elle ſera plongée dans l'ordure, miſe ſous les piés du Démon, & donnée en proïe au peché le plus-horrible, & le plus-cruel de tous les monſtres ?

Vous me direz que c'eſt une Loi établie pour tous les hommes de naître ennemis de Dieu ; je ne le deſavoûë pas, mais n'étoit-ce pas une Loi impoſée à toutes les femmes d'enfanter avec douleur ? comme Dieu avoit dit à tous les hommes en la perſonne d'Adam, vous mourrez ſi vous touchez à l'arbre de la ſience : *Morte morieris.* N'avoit-il pas dit à toutes les méres en la perſonne de la premiére, *In dolore paries.* Vous ſouffrirez parce que vous avez peché ? Cependant MARIE a été diſpenſée de cette ſeconde Loi, & quelque générale qu'euſt été la malediction prononcée contre celles de ſon ſexe, elle n'y a point eû de part. C'étoit encore une peine du peché qui devoit envelopper tout le genre humain, que la corruption du corps aprés la ſéparation de l'ame, *Pulvis eſt, & in pulverem reverteris*, il y a toutefois un privilege pour le corps de nôtre Dame.

N'étoit-ce pas un ordre établi par l'Auteur de la nature, & plus-ancien même que celui qui nous aſſujettit au Démon, que les deux ſexes concoureroient à la génération de l'homme ? D'où vient donc que MARIE demeure Vierge aprés la Conception de IESUS-CHRIST ? C'eſt, dit-on,

qu'il n'étoit pas bien-ſéant, que la Mére d'un Dieu fuſt ſouïllée par ce commerce impur que les autres femmes ſont obligées de ſouffrir pour devenir méres. Cette réponſe eſt ſans replique, il n'eſt point d'eſprit raiſonnable qui ne s'y rende; auſſi eſt-elle de tous les Docteurs & de tous les Péres? Mais la corruption du peché avoit-elle moins d'oppoſition avec la Maternité divine, que l'Impureté du lit nuptial? Eh quoi, il auroit été mal-ſéant à la Mére de Dieu, qu'elle euſt eû quelque commerce avec un homme, quelque legitime que ce commerce euſt été, quelque ſaint que fuſt l'homme auquel elle étoit liée par le ſacré nœu du mariage; & c'étoit une choſe indifferente qu'elle euſt été en la puiſſance du Démon, & l'objet de la haine de ſon Créateur? Eſt-il poſſible, Meſſieurs, qu'on ne ſe ſoit pas apperçeû qu'en voulant ſoûtenir cette opinion, on ſe mettoit en danger de faire de nôtre Dieu, un Dieu extravagant & ridicule? Car quelle auroit été cette vaine, cette fauſſe delicateſſe, de faire des miracles, pour ſauver des bien-ſéances, tandis qu'il auroit abandonné l'eſſentiel? JESUS-CHRIST auroit honte de naître d'une femme ſi elle n'étoit pas Vierge, quelque ſainte qu'elle puſt être d'ailleurs; & il n'euſt pas rougi de naître d'une femme maudite & pechereſſe comme les autres? Il auroit horreur d'une impureté corporelle, qui ne paſſe point juſqu'à ſouïller l'ame, & qui peut ſe rencontrer avec la ſainteté la plus-éminente, & une tâche ſpirituelle, une tâche qui merite toute ſon averſion, ne le rebutteroit point? En verité ne ſeroit-ce point là donner dans les vains ſcrupules des Phariſiens, &

craindre comme eux d'avaler des moucherons, tandis qu'on avaleroit des chameaux ? Mais que dittes-vous du soin, que Dieu prendroit d'épargner à nôtre Dame les tranchées & les souïllures de l'enfantement ; & de la préserver dans le tombeau des vers & de la pourriture, pendant qu'il souffriroit que le peché infecta son ame ? Il y a des decrets conçeûs de toute éternité, pour l'exemter de ces petites miseres, qui sont des suites fâcheuses à la verité, mais toutefois innocentes du peché ; & le peché-même, cette maladie mortelle & honteuse, ce poison qui tue l'ame, ce monstre qui la sallit, qui la défigure, qui l'étouffe, ce n'étoit pas la peine que l'on songeast à l'en garantir. Je ne sai, Messieurs, si je me trompe, mais cette conduite ne me paroit pas moins absurde que celle d'un enfant, qui appliqueroit ses soins à défendre sa Mére, ou de la pluïe, ou du vent, tandis qu'il la laisseroit exposée au feu des canons ? Cela me fait ressouvenir de cét Empereur, qui lors même qu'il souffroit qu'on empoisonnast son jeune frére, avoit grand égar que le breuvage qu'on lui présentoit ne fust ni trop froid, ni trop chaud.

On peut ajoûter à toutes ces raisons, celle de quelques Téologiens qui soûtiennent que MARIE a été conçeûë dans la grace, puis que le prémier homme, puis que la prémiére femme qui n'étoit que la figure de celle-ci ; que l'un & l'autre, dis-je, ont été produits dans l'innocence. Ils se fondent sur un passage de Saint Bernard, que nous lisons dans cette fameuse lettre qu'il addresse à l'Eglise de Lion, où il dit, que c'est une espece de sacrilege de penser qu'on ait refusé à une si grande

Vierge des priviléges accordez à d'autres hommes. *Quod vel paucis mortalium conſtat eſſe collatum , fas certè non eſt ſuſpicari tantæ Virgini eſſe negatum.*

Mais je dis plus encore, Meſſieurs; & je ſuis aſſeuré que vous conviendrez de tout ce que je vais dire, non-ſeulement c'eſt un crime de diſputer à MARIE les graces des autres hommes, mais c'eſt lui faire tort, que de ne la tirer pas tout à fait de pair, que de la laiſſer dans un même rang avec quelque autre. Si on ſe contente de dire qu'elle a été purgée du peché originel, avant que de naître; Saint Jean fut ſanctifié dans le ſein d'Eliſabeth. La Mére du Meſſie n'aura donc nul avantage ſur celui qui ne devoit être que le Précurſeur ? Ce Dieu qui a honnoré par des faveurs ſi ſinguliéres, les premiers Auteurs de ſa race ; ce Dieu qui ne s'eſt pas contenté de répandre des liberalitez extraordinaires ſur ſes anceſtres les plus-éloignez; mais qui a aimé ſur toutes les autres Tribus la Tribu de David dont il devoit naître, qui a même favoriſé tout le peuple Juif de graces inoüies, parce qu'il avoit reſolu de ſe choiſir une Mére parmi ce peuple : Ce Dieu, dis-je, aura-t-il laiſſé cette même Mére dans la foule, & n'aura-t-il fait pour elle, que ce qu'il a fait pour un autre homme ? Je ne vous dis point, que celle qui devoit être la Reine des Anges, ne devoit pas être moins pure, moins immaculée que les Anges-mêmes ; Saint Paul veut que tous ceux qu'on éleve à l'Epiſcopat ſoient entierement irrepréenſibles, & que non ſeulement dans le tems de leur élection ils ſoient exemts des moindres ſoupçons, mais que même on n'ait rien à leur réprocher depuis le Baptême:

En effet, il faudroit, s'il étoit possible, que celui qui est élevé au dessus des autres hommes, eust plus de mérite qu'aucun de ceux qui lui doivent obéir. L'ignorance & la passion renversent tous les jours cét ordre; mais cét ordre ne laisse pas d'être conforme à la plus-droite raison, laquelle regle les rangs selon les qualitez & selon les talens, soit du corps, soit de l'esprit. Cela étant supposé, y a-t-il quelque apparence, que Dieu aïant dessein de soûmettre les Anges à l'empire de MARIE, il l'ait soûmise elle-même à la tirannie du Démon? Quoi ces Esprits Saints qui n'ont jamais été souïllez de la moindre tâche, plieroient le genouïl devant une créature qui auroit été infectée du peché mortel, tout le Ciel seroit obligé de reconnoître pour sa Souveraine une affranchie de Satan.

On demande comment il s'est donc pû faire, qu'elle ait été soustraite à la malediction commune, veû qu'elle étoit fille de ce mal-heureux pére dont toute la posterité étoit enveloppée? On répond que lors que Dieu porta cette dure Loi, qui rendoit coupables du peché d'Adam tous ceux qui devoient descendre de sa race, il ne prétendit point comprendre sa bonne Mére dans une Loi si générale. Il excepta celle qu'il avoit déja choisie pour reparer ce desordre; bien plus, j'ose dire qu'elle en étoit exceptée comme naturellement, que même elle ne pouvoit y être compriſe. Mais sur quel fondement ose je avancer cette proposition? Je n'en ai point d'autre, Messieurs, que ceux que je viens de vous produire. C'est que le chef-d'œuvre du Créateur, l'ouvrage de tant

de ſiécles ne devoit pas être la proïe de l'enfer, ne devoit pas être traîné dans la bouë & dans l'ordure dés le moment qu'il fut achevé ; il ne falloit pas qu'une fille choiſie entre toutes les créatures, pour être l'épouſe unique du Saint eſprit, euſt été au pouvoir de l'eſprit de menſonge & d'impureté avant que de paſſer entre les mains d'un ſi noble époux. Elle auroit été indigne de concevoir le Verbe Divin, ſi ſon ame avoit été ſouïllée de ce peché originel, puiſque l'impureté même du corps, quoi-que exemte de tout peché, auroit été un obſtacle à cette divine Conception. Comment Dieu ne l'auroit-il pas préſervée d'un ſi grand mal, lui qui pour la garantir de maux infiniment moins conſiderables, comme des douleurs de l'enfantement & de la corruption du tombeau, à renverſé tant de fois tout l'ordre de la nature ? La premiére de toutes les femmes a été crée dans l'innocence ; ſi MARIE avoit été conçeûë dans le peché, comment auroit-elle été benie entre toutes les femmes ? D'ailleurs, la Maîtreſſe des Anges ne devoit être en rien inferieure à ces Eſprits Saints. Enfin je ne ſaurois comprendre que JESUS-CHRIST, qui a témoigné tant de zele pour la ſanctification de ſon Précurſeur, qui a eû tant d'amour pour ſes anceſtres, pour ſa tribu, pour ſa nation, ait negligé ſa propre Mére au point de la laiſſer tomber dans une infamie qui ſeroit retombée ſur lui, qu'il ait permis qu'elle fuſt confonduë dans la foule des eſclaves de Lucifer, elle qui devoit être la Reine & du ciel & de la terre.

Ce ne ſont là que des raiſons de bien-ſéance,

me direz-vous, il eſt vrai, mais croïez vous qu'elles en aïent moins de force à l'égar de Dieu? Croïez-vous qu'il ſoit poſſible au Seigneur de choquer les loix de la bien-ſéance? Qu'il ſoit capable de faire quelque choſe de meſſéant? Ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer les divers genres du poſſible & de l'impoſſible, que l'école a coûtume de diſtinguer. Il ſuffit qu'il eſt vrai de dire qu'à l'égar de Dieu, tout ce qui n'eſt pas decent, eſt effectivement impoſſible, de quelque maniére, qu'on veuille expliquer cette impoſſibilité.

Quelle joïe pour tous les ſerviteurs de la ſainte Vierge, de ſavoir qu'elle a écraſé la têre du vieux ſerpent, & que Dieu l'a poſſedée en un tems, où nous ſommes tous encore en la puiſſance du Demon! Mais voulez-vous que je vous diſe ma penſée, Chrêtienne Compagnie, il eſt quelque choſe dans MARIE, qui me touche encore plus que ce privilege, & qui releve, ce me ſemble, infiniment l'éclat de cette premiére prérogative. Marie a receû la grace dés le premier moment de ſa Conception, c'eſt une faveur bien ſignalée; mais ce qui me paroît encore plus-admirable, elle a conſervé cette grace juſqu'au dernier moment de ſa vie auſſi belle, auſſi pure, auſſi entiére que lorſqu'elle la receût, ſans que nul peché même veniel, nulle imperfection, nulle fragilité, nulle ſurpriſe lui ait jamais donné la moindre atteinte. C'eſt une merveille de voir une eau vive ſortir du ſein de la terre, auſſi claire, & auſſi pure, que ſi elle nous venoit du ciel: mais il eſt inoüi que cette eau aprés avoir arrouſé les prairies, & les campagnes, aprés s'être précipitée par la pente d'un haut rocher & avoir

long tems roulé ſes flots dans une valée profonde & bourbeuſe, elle ſe ſoit enfin renduë à la mer ſans y porter la moindre ordure auſſi nette qu'elle avoit paru à ſa ſource. C'eſt pourtant ce qu'à fait la Sainte Vierge, elle a vécu durant l'eſpace de ſoixante trois ans dans cette vallée de larmes, au milieu des mêmes deſordres, des mêmes occaſions qui corrompent tous les jours les ames les plus-innocentes, ſans que ſon cœur ait jamais rien perdu de ſa pureté. Son humilité, ſa chaſteté, ſa patience ont été miſes à des épreuves qui n'eurent jamais de pareilles, elles y ont receû un nouvel éclat. Elle s'eſt veûë préferée par le Saint Eſprit à toutes celles de ſon ſexe, ſans être touchée le moins du monde de cét honneur, elle n'a pas même été tentée de renoncer à ſa virginité, par l'eſperance certaine de devenir Mére de Dieu, & Reine de tout le monde. Elle a veû mourir ſon Fils unique accablé d'infamie & de douleur ; elle l'a veû reſſuſciter comblé de gloire, ſans que des états ſi oppoſez & ſi extrémes lui aïent cauſé le moindre excés ou de triſteſſe, ou de joïe.

Voulez-vous que nous nous oppoſions maintenant nous-même à MARIE cette Vierge Immaculée ? Elle a receû la grace avec la vie, & ce que j'eſtime infiniment davantage, elle l'a conſervée juſqu'à la mort. Et nous, helas ! nous ſommes conceûs, nous naiſſons même dans le crime, nous ne recevons que bien tard cette grace, qui nous rend amis de Dieu, & ce qui eſt infiniment plus déplorable, c'eſt que nous la perdons preſqu'auſſitôt que nous l'avons receûë, pour paſſer le reſte de nos jours dans la cruelle incertitude de l'avoir

jamais recouverte. Car il faut l'avoüer à nôtre confusion, nous ne vivons pour la plûpart dans la grace du baptême, qu'autant de tems que nous ignorons ce que c'est que le peché qui nous la ravit. Il semble qu'il y ait de la contrarieté entre l'innocence & la raison, qu'elles soient comme deux astres qui s'effacent, & qui s'obscurcissent l'un l'autre. Pauvres enfans! Si vous saviez de quel prix est cette innocence, que vous possedez encore, quel est l'eclat de cette beauté, que le Sang de IESUS CHRIST vous a donnée, lorsqu'on vous a baptisé en son nom! Mais si vous pouviez bien penétrer cette verité terrible, qu'on ne revient jamais à cét état bien-heureux, quand on en est une fois décheû! Que si vous étes assez miserables pour souïller cette innocence, toutes les larmes, toutes les austeritez des penitens, toutes les flammes du Purgatoire, ne sauroient la rétablir, qu'il vous sera éternellement impossible d'être ce que vous avez été: si, dis-je, vous le pouviez bien comprendre, que ne feriez-vous pas pour vous défendre du peché mortel? Avec quel soin éviteriez-vous ces objets qui vous tentent, ces lectures qui vous empoisonnent; ces compagnies qui vous corrompent, ce monde qui vous perd & qui vous entraîne dans le mal-heur? Mon Dieu, que ne nous laissez-vous vivre & mourir dans les tenébres de nôtre enfance, ou que ne faites-vous luire un plus-grand jour à nôtre esprit, lorsqu'il vous plaît nous tirer de ces tenébres? Pourquoi nous donnez-vous de la raison, ou pourquoi nous en donnez-vous si peu?

Mais puisque nous avons déja pour la plûpart

fait cette perte irreparable, puiſque non-ſeulement il n'a pas été en nôtre liberté d'être conceûs dans la grace; mais que même il n'eſt plus en nôtre pouvoir de faire que nous y aïons perſeveré juſqu'ici; faiſons en ſorte, Meſſieurs, que nous y vivions deſormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Quel bon-heur pour nous, ſi du moins nous commencions aujourd'hui à vivre une vie immaculée! Si nous ne retombions plus dans le peché juſqu'à la mort! Quelle paix, quel repos de conſcience ne cauſeroit pas à cette derniere heure le ſouvenir d'avoir paſſé tout le reſte de nôtre âge ſans offencer Dieu mortellement! Seigneur, dirois-je alors, ce me ſemble, avec confiance, ſi je ſuis né dans vôtre diſgrace, vous ne l'ignorez pas, j'eûs peu de part à ce mal-heur, j'en fus accablé, avant que d'être en état de le prévenir. J'ai perdu l'innocence baptiſmale en une ſaiſon, où j'étois encore & bien aveugle & bien foible, & je ne doute point que ma premiére cheûte ne vous ait cauſé plus de pitié, que de colere. En ſuite & avant que j'euſſe bien eû le moïen de me rélever, je me trouvai engagé dans une habitude dont je n'étois plus le maître, qui à la faveur des fumées, qu'élevent le feu & les paſſions de la jeuneſſe, avoit comme lié inſenſiblement ma liberté, mais depuis que j'ai eû le bon-heur de vous mieux connoître, ô mon Dieu! depuis que j'ai commencé à me bien connoître moi-même, depuis que j'ai ſeû ce que c'étoit qu'être aimé, ou haï de vous: Vous ſavez, Seigneur, que nul peché mortel n'a ſouillé mon ame, & que j'ai vécu dans un éloignement extréme de tout ce qui m'y pouvoit porter. Heureuſe

ête de l'Immaculée Conception, qui me donna a penſée & le deſir de ne retomber jamais dans la liſgrace de mon bon maître, ma conſcience ne me eproche rien depuis ce jour-là, j'ai ſujet d'eſpeer que la penitence, que je fis alors de tout ce qui voit précedé, fut une veritable penitence, puiſque par la miſericorde de mon Dieu, elle a été ſuivie d'un entier amandement.

Voilà ce qui eſt encore en vôtre pouvoir, un our viendra, qu'il n'y ſera plus, & ce jour s'approche à toute heure. La choſe mérite bien un peu e réflexion, mais il eſt tems de paſſer à la ſeconde 'artie.

La ſanctification de MARIE ne fut pas le ſeul rivilege dont Dieu l'honnora au moment qu'elle ut conceûë; pour rendre ſon bon-heur plus-accompli il falloit la mettre en état de le connoître: C'eſt pour cela qu'elle receût deſlors avec la grae, le parfait uſage de la raiſon; & que ſon eſprit ut orné de toutes les lumieres de la ſageſſe, de outes les connoiſſances & naturelles & morales. Cette opinion, Meſſieurs, a été enſeignée par Albert le Grand, par Saint Bernardin de Sienne, ar l'Illuſtre Chancelier de l'Univerſité de Paris, lle a été ſuivie du tems de nos Péres par les plusavans Téologiens; & toute l'école s'accorde aujourd'hui à la défendre. Téodoret dit bien dantage, & les mêmes Auteurs, que j'ai citez, ont encore de ce ſentiment. Ils diſent qu'au moment que MARIE fut créé, Dieu ſe découvrit à lle; & qu'elle le vit en la même maniére, qu'il e fait voir aux Saints dans le ciel. Tout cela étant uppoſé, que la ſainte Vierge au premier moment

de ſa Conception, a été raiſonnable, qu'elle a été libre, qu'elle a même été bien-heureuſe, il eſt aiſé de faire voir que le Seigneur l'a poſſedée dés le commencement, non-ſeulement par la grace, qu'il lui a donnée, mais encore par l'uſage, qu'elle a fait elle-même de cette grace, en ſe donnant toute à lui. Le Docteur Angelique a crû que tous les hommes ſont obligez, ſous peine de peché mortel de faire un acte d'amour de Dieu, dés qu'ils ont l'uſage de la raiſon. Dans cette opinion on ne peut douter que MARIE ne ſe ſoit donnée à Dieu, au moment qu'elle fut conceûë, puiſqu'elle y étoit obligée : puis qu'en y manquant elle ſe ſeroit renduë coupable d'un peché mortel actuel, où tout le monde convient qu'elle n'eſt jamais tombée : puiſqu'enfin elle ſe ſeroit trouvée dans un même inſtant & en peché & en grace ; en grace par le privilege dont nous avons parlé au premier poinct, & en peché par l'inobſervation du précepte.

Mais je veux que cette obligation d'aimer Dieu auſſi-tôt, qu'on en eſt capable, ne ſoit pas auſſi étroitte que Saint Thomas l'a penſé. Du moins ne ſauroit-on nier, qu'il ne ſoit de la bien-ſéance de conſacrer les prémices de nôtre raiſon à celui, qui eſt la raiſon primitive & eſſentielle, & que l'homme ſe voïant hors de l'enfance, le premier uſage qu'il fait de ſa volonté affranchie ne dcût être pour reconnoître ſon liberateur. Quelle tâche auroit-ce été dans MARIE, ſi étant éclairée comme elle l'étoit, & ſe voïant favoriſée au point que nous l'avons dit, elle avoit differé de donner des marques de ſa gratitude ? De plus elle étoit portée à faire cette offrande par une infinité de

graces actuelles, & tous les Docteurs asseurent, qu'elle n'en eût jamais que d'efficaces. Enfin, si elle vît Dieu en ce moment, il ne fut pas même en son pouvoir de ne l'aimer pas, elle y fut comme forcée par la même necessité, qui emporte si heureusement & si doucement tous les esprits des Bienheureux.

Oui, Messieurs, MARIE s'est consacrée à Dieu dés le premier instant de sa vie, le premier mouvement de son cœur a été pour celui qui l'avoit formé, sa reconnoissance a suivi de si prés les graces, qu'elle avoit receûës, qu'au même moment, qu'elle a été comblée de bien-faits, elle a été remplie d'amour pour son bien-faiteur. Mais de quel amour, Dieu du Ciel! Et qui pourroit jamais en bien exprimer l'ardeur? Il suffit de dire avec le Bienheureux Saint Vincent Ferrier, que dans sa premiere sanctification, elle receût la grace avec plus de plenitude, que tous les Saints, & tous les Anges ensemble. *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes Sanctos, & omnes Angelos.* Et que cét acte d'amour, par lequel elle se devoüa d'abord à son Dieu, fut fait selon toute l'étenduë de cette grace, qui en étoit le principe. C'est à-dire, Chrêtiens Auditeurs, que les plus grands amis de Dieu ont fort peu aimé en comparaison de ce que fit Nôtre Dame, au moment qu'elle fut conceûë, c'est-à dire, que quand tous les Seraphins ces esprits tout de feu, ces flammes intellectuelles, s'il m'est permis de les appeller ainsi, rassembleroient toutes leurs ardeurs, il s'en faudroit encore beaucoup, qu'elles n'égalassent celle que MARIE ressentit en ce moment. Voila qui est admirable; voici pour-

tant quelque choſe de plus-merveilleux à mon ſens, que tout cela. MARIE au premier moment de ſa Conception a fait un acte d'amour de Dieu, le plus-parfait que nulle créature ait jamais produit, mais elle l'a renouvellé cét acte d'amour, elle l'a même perfectionné à châque moment de ſa vie, ſans que ni le travail du jour, ni le repos de la nuit l'ait jamais interrompu. C'eſt le ſentiment du grand Saint Ambroiſe au livre des Vierges, où il attribuë à nôtre Dame ces paroles du ſacré Cantique, mon cœur veille tandis que je dors. *Ego dormio, & cor meum vigilat.* Saint Bernardin de Sienne aſſeure la même choſe, & dit que ſon ame étoit brûlée ſans interruption, par les ardeurs de la charité, c'eſt dans le ſecond Tome de ſes œuvres, Sermon cinquante-uniéme. *Mens Virginis, in ardore dilectionis continuo tenebatur.*

Nous admirons avec ſujet ces grands navires, qu'on a ſi ſouvent appellez des villes flottantes, lorſque pouſſez par un bon vent, malgré leur extréme peſanteur, ils ſe détachent de nos ports & cinglent en haute mer, avec une vîteſſe, qui ſemble égaler celle des oiſeaux les plus-legers; Quel ſeroit nôtre étonnement ſi ces mêmes-vaiſſeaux ne s'arrêtoient jamais dans leur courſe, ſi bien-loin de ſe rallentir durant le calme, les écueils-même, & les bancs de ſable s'oppoſoient en vain au rapide mouvement, qui les emporte? Mais combien de fois les voit-on s'arrêter, s'écarter, reculer même & retourner ſur leur route, au moindre vent qui ſouffle, ou qui ceſſe de ſouffler? Ne dit-t-on pas même que je ne ſai quel petit poiſſon peut les rendre immobiles au milieu des flots? Il n'eſt pas

de

de même de MARIE, rien ne peut la retarder dans la carriere, qu'elle commence aujourd'hui, elle fera sans cesse de nouveaux progrez, elle ne perdra pas un moment de tems ; que son corps soit vigoureux, ou qu'il soit foible ; que ses sens soient libres, ou liez par le sommeil, que la consolation inonde son ame, ou qu'elle soit noïée dans la tristesse, elle ne cessera jamais d'aller à Dieu de toutes les forces de son ame, elle renouvellera à châque instant, & avec une ardeur toûjours nouvelle le sacrifice qu'elle vient de lui présenter.

Revenons à nous, Chrêtiens Auditeurs, & comparons nous encore une fois avec la Reine des Saints. Nous avons veû dans la premiere partie que nous recevions tard la grace, qu'elle avoit eûë au premier moment, & qu'aprés l'avoir enfin reçuë, bien-loin de la conserver, comme elle jusqu'à la mort, nous la perdions presqu'aussi-tôt. Se trouve encore ici une pareille opposition. MARIE n'a point perdu de tems, elle a d'abord fait profiter cette grace, & en suite elle ne l'a jamais laissé oisive au lieu que nous ne la faisons valoir que bien tard, & encore nous relâchons-nous bientôt de cét exercice. Faites-y réflexion, aprés avoir reçeu le baptême à nôtre naissance, nous sommes plusieurs années dans un état, où l'on peut dire que nous ne differons des bêtes, que par l'esperance que nous avons à devenir hommes ; Lorsque nous sortons de l'enfance ! nos premieres affections sont toutes pour les jeux, pour les plaisirs, pour la bagatelle. A ces amusemens succédent de plus-grandes passions, qui nous occupent dans la fleur de l'âge, qui nous emportent toute la jeunesse, &

bien souvent même l'âge qui suit. Que si Dieu nous regarde enfin en pitié s'il nous fait entendre sa voix, combien perdons-nous de momens, d'heures, d'années à resister, à déliberer, à combattre ? Le Demon cesse-t-il de nous attaquer à force ouverte ? Il gagne encore beaucoup de tems par ses artifices, nous sommes long-tems les joüets & les duppes de l'amour propre ; cette idole attire à soi la plupart de l'encens & des sacrifices, que nous pensons offrir au vrai Dieu. Nous croïons haïr le monde pour l'amour de Iesus-Christ, & ce n'est peut-être que le dépit, que nous avons de n'y être pas considerez, qui nous inspire cette haine. Nôtre humilité n'est bien souvent, qu'un rafinement de l'orgueil, qui veut se distinguer tantôt en s'élevant, & tantôt en s'abbaissant. Ce zele qui fait tant de bruit, est quelquefois l'effet d'un naturel inquiet & remuant, c'est une humeur chagrine, & impatiente, qui cherche à s'évaporer. Combien se passe-t-il de tems avant qu'on se soit connû : qu'on se soit détrompé soi-même, avant que d'avoir bien purgé le cœur, bien reglé tous ses mouvemens, bien rectifié tous ses desirs, avant que Jesus-Christ y vive, avant qu'il y regne tout seul ? Je ne parle point de nos dégoûts, de nos légeretez, de nos inconstances journalieres, lors-même que nous nous sommes retirez du mal. C'est beaucoup si dans toute une journée, c'est-à-dire en vingt-quatre heures de tems, il y a pour Dieu une heure entiére ; & de cette heure helas ! Combien est-ce que les égaremens de nôtre esprit les pensées inutiles & extravagantes nous en dérobent ?

Mon Dieu, que nous sommes mal-heureux d'emploïer à faire quelque autre chose, d'emploïer à ne rien faire, un tems, que nous pourrions emploïer à vous aimer! Mais que nous sommes ingrats de le consumer à aimer des créatures, & souvent même à vous haïr, ô mon Dieu! J'entens le pauvre Augustin, qui déplore sans cesse tout le tems qu'il ne vous a pas aimé, qui ne peut se consoler d'avoir commencé trop tard. *Sero te amavi, bonitas antiqua & nova, sero te amavi.* Quels doivent donc être mes gemissemens, & mes larmes? Grand Saint vous aviez commencé trop tard, mais je n'ai pas même commencé? Quand sera-ce donc, Chrêtiens Auditeurs, que nous commencerons tout le bon à aimer Dieu? Que nous commencerons, pour ne plus revenir à l'amour des créatures? Mon Dieu, si ce pouvoit être aujourd'hui!

Je soûaitterois qu'au sortir de cette prédication vous vouluſſiez bien prendre une demi-heure de tems, pour repasser dans vôtre esprit cette pensée qui a converti Saint Ignace, & par laquelle S. Ignace en a converti tant d'autres: Je ne suis au monde, que pour aimer, que pour servir Dieu: Le Créateur, qui a formé mon corps, & mon ame, ne les a formez que dans cette veûë: il attend cela de moi, il n'attend que cela de moi; c'est pour cela seul, & non pour toute autre chose, qu'il m'a donné de l'esprit, de la memoire, des yeux, des oreilles, des forces, du bien, de l'honneur. N'ai-je rien fait jusqu'à cette heure, que pour cette fin? que dis-je, helas! ai-je du moins fait quelque chose pour cette fin? N'ai-je point eû d'autre dessein, d'autre pensée, que d'aimer Dieu? Mais ai-je

ſeulement penſé a le faire? Que fais-je donc ſur la terre, & parmi les créatures, ſi je ne fais pas l'unique choſe, pour laquelle Dieu m'a creé? Quel monſtre eſt-ce que je ſuis dans l'univers de n'avoir pas un mouvement, qui tende à ma fin, à mon centre, à mon bon-heur? Quelle ſeroit ma confuſion, s'il me falloit aller rendre compte de ma vie avant que d'avoir jamais bien ſongé à ce pourquoi je ſuis dans la vie? Tâchez de bien pénétrer cette verité.

Et vous Vierge Immaculée, Vierge Sainte obtenez-nous pour l'avenir la grace de nous regler tous ſur une penſée ſi ſolide. Nous croïons fermement, & nous publions avec plaiſir, que Dieu vous a poſſedée dés le commencement, nous croïons qu'il prit poſſeſſion de vôtre ame par une grace ſur-abondante, & que ſur l'heure, vous le confirmâtes dans cette poſſeſſion par une trés-ardente charité: Nous croïons que non-ſeulement vôtre Conception, mais encore toute vôtre vie, a été ſans tâche, que vous avez aimé Dieu dés le premier moment, que vous l'avez aimé ſans nulle interruption juſqu'au dernier moment. Faites en ſorte, Vierge ſainte, par cette confiance que nous avons tous en vôtre bonté, que nous rentrions au plûtôt dans les bonnes graces de vôtre Fils, pour ne les perdre jamais plus. Que nous commencions dés aujourd'hui à l'aimer, pour continuer juſqu'à la mort, & au de là même de la mort, durant toute l'éternité. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXVIII.
POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Poſt quam impleti ſunt dies purgationis Mariæ ſecundùm legem Moyſi, tulerunt eum in Ieruſalem, ut ſiſterent eum Domino.

Le tems de la Purification de MARIE *étant accompli ſelon la loi de Moïſe, on porta* IESUS *à Ieruſalem pour le préſenter au Seigneur.* S. Luc chap. 2.

La Sainte Vierge fait en ce jour un double ſacrifice à Dieu, elle lui ſacrifie ce qu'une mére a de plus-cher, qui eſt ſon Fils bien-aimé, & ce qu'une Vierge a de plus précieux qui eſt l'honneur de ſa Virginité.

IL y avoit déja long-tems que Dieu avoit declaré aux Juifs qu'il ne prenoit pas trop de plaiſir à voir ſes autels ſoüillez du ſang des

animaux, & noircis de la fumée des parfums. Il leur avoit déja fait entendre plusieurs fois qu'il se tenoit plus honoré de leurs loûanges, & de leurs prieres, que de leurs offrandes les plus-magnifiques. *Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis, & redde altissimo vota tua.* Il avoit même témoigné que ce sacrifice des levres, c'est ainsi qu'il appelle la priere, ne pouvoit lui plaire tout seul, qu'il vouloit que le cœur y eust quelque part, sans quoi il ne daigneroit pas même les écouter. Tous ces avis avoient été donnez en vain, ce peuple grossier n'en avoit jamais bien pénétré le sens; s'il égorgeoit des taureaux, il n'emploïoit que les mains à cette action de religion, s'il prioit, ce n'étoit que la bouche, qui prioit. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est à me.* Mais enfin MARIE entre dans le temple, & le Seigneur du temple sera honoré, comme il le soûaitte: Elle y va adorer en esprit, & en verité celui qui n'est qu'esprit, & qui est la verité-même. Tout est intérieur, tout est caché dans son sacrifice; c'est dans le fond de son ame, qu'il s'accomplit, c'est dans son propre cœur que la victime doit être immolée, & la victime n'est autre que ce même cœur.

Mon Dieu, que ne sommes-nous assez clairvoïans pour pénétrer dans ce cœur, & pour y découvrir tout ce que vous y découvrez vous-même! Nous voïons bien cette Vierge au pié de l'autel, dans la posture du monde la plus-modeste, & la plus-humble, qui présente son Fils au Prêtre, & qui semble avoûër une impureté, dont elle n'a jamais été soûillée, Mais qu'il y auroit de plaisir

& que ce plaisir nous seroit utile à voir tout le détail d'une action si héroïque, à déméler tout les mouvemens de cette grande ame ; & à être témoin des généreux efforts, par lesquels elle s'éleve au dessus de la nature, & au dessus d'elle-même ! Vierge Sainte ne nous enviez pas, s'il vous plaist, un spectacle si édifiant, donnez-nous la connoissance de ce mistere, aujourd'hui que vous pouvez nous le reveler, sans que vôtre humilité en souffre. C'est pour obtenir cette grace que nous nous jettons à vos piés, & que nous vous disons avec l'Ange. *Ave Maria.*

Immoler son cœur à Dieu, c'est lui sacrifier ce qu'on aime davantage, c'est comme égorger en présence du Seigneur les passions dont ce cœur est plus-fortement occupé. Cela supposé, il n'est pas difficile de trouver les victimes, que MARIE a deû préparer pour son sacrifice ; Elle étoit Mére, Chrêtiens Auditeurs, & elle étoit Vierge ; il n'en faut pas dire davantage, pour faire comprendre que la tendresse & la pudeur partageoient tous ses sentimens : & en effet je trouve que ce sont ces deux passions qu'elle combat, & qu'elle surmonte dans le double mistere, que nous solemnisons aujourd'hui.

Vous savez, Messieurs, que l'Eglise célebre en ce même jour, & la Présentation du Fils, & la Purification de la Mére. MARIE s'étant aquittée en ce même-tems de deux obligations imposées à toutes les femmes par deux differentes loix, l'une d'offrir à Dieu leurs aînez quarante jours aprés leur naissance ; l'autre de se purifier elles-mêmes des soüilleures de l'enfantement par l'offrande d'un agneau, ou si elles étoient pauvres de deux tourte-

relles, ou de deux pigeons. Or je dis que dans le premier de ces deux Miſtéres, MARIE fait un ſacrifice de ſon amour Maternel ; puis qu'elle y dévoüe ſon Fils ùnique à la mort, & que dans le ſecond elle fait un ſacrifice de ſa pudeur Virginale, puiſque ſa réputation eſt comme immolée à des ſoupçons indignes d'elle ; qu'elle y renonce à la gloire, qui accompagne la virginité devant les hommes. Ouï, Meſſieurs, MARIE la plus-heureuſe des méres, & la plus-pure des Vierges, va aujourd'hui au temple de Jeruſalem, pour y préſenter JESUS à ſon Pére, & pour s'y purifier elle-même, c'eſt-à-dire, pour y faire un entier ſacrifice de ſon grand cœur. Car par la Préſentation elle ſacrifie ce qu'une mére a de plus cher, qui eſt ſon Fils bien-aimé, ce ſera le premier Poinct : & par la Purification, elle immole ce qu'une Vierge a de plus précieux, qui eſt l'honneur de la Virginité, c'eſt le ſecond Poinct : Voila tout le plan de ce diſcours.

Quoi-qu'il ne peût rien arriver de plus-glorieux à la Sainte Vierge, que le choix, que Dieu fit d'elle, pour être la Mére du Rédempteur, j'oſe dire qu'entre toutes les autres femmes, il ne s'en ſeroit peut-être pas trouvé une ſeule, qui euſt bien voulu accepter ce même honneur aux conditions, qu'il fuſt offert à MARIE. Car quelle eſt la mére, Chrétiens Auditeurs, quelque envie qu'elle ait d'avoir un Fils, qui ne perdit bien-tôt cette envie, ſi elle prévoïoit infalliblement que ce Fils deuſt finir ſes jours par un ſupplice infame & cruel ? N'eſt-il pas vrai qu'il n'en eſt aucune, qui ne préferaſt une ſterilité éternelle à une fecondité, qui

lui devroit cauſer une ſi grande douleur ? Toutefois MARIE a accepté cette offre pour obéïr à la volonté de Dieu, & pour avancer la Rédemption des hommes. Je dis bien davantage non-ſeulement elle a conſenti d'être la Mére d'un Enfant ; qui devoit mourir en Croix ; mais elle a même conſenti à ſa mort, elle l'a dévoûé elle-même à cette infamie, & ce fut au jour de la Préſentation, qu'elle commença ce grand Sacrifice.

Pour vous faire comprendre cette verité, je dois ſuppoſer d'abord ce que Saint Jerôme, & pluſieurs autres Péres nous enſeignent, que comme le cœur de MARIE brûloit d'un amour plus-ardent, que celui des Seraphins, ſon eſprit étoit éclairé de lumiéres beaucoup plus-grandes, que celles de tous les Prophetes, & qu'ainſi elle ne pouvoit pas ignorer ce que tant de perſonnes avoient prédit du Sauveur du monde, ce que le Saint vieillard Simeon avoit préveû de la mort de cét enfant : en un mot ce que le nom de JESUS, qu'elle lui avoit impoſé elle-même ne lui faiſoit que trop entendre du deſſein, qui l'avoit attiré parmi les hommes. Non-ſeulement elle ſavoit en général qu'il devoit donner ſa vie pour nôtre Rédemption, mais elle voïoit encore, comme l'aſſure l'Abbé Rupert, juſqu'au détail des douleurs dont ſa mort devoit être accompagnée ; les calomnies, les outrages, les cruelles deriſions, les foüets, les cloux, les épines, rien ne lui étoit inconnû : toutes ces choſes ſe repréſentoient ſans ceſſe à ſon eſprit en des images trés-vives & trés-diſtinctes, de ſorte que bien loin d'ignorer l'hiſtoire de la Paſſion de JESUS, elle ne pouvoit l'oublier même pour un tems. Que ces

lumiéres furent fatales au repos de vôtre vie, mon âdorable Maîtreſſe ! Que le Ciel vous auroit épargné de larmes, s'il vous euſt donné moins de connoiſſance ! Qu'un peu d'obſcurité répanduë ſur ce funeſte avenir, vous euſt fait paſſer de beaux jours en la compagnie d'un Fils ſi aimable & ſi tendrement aimé !

Je ſuppoſe de plus, que MARIE pouvoit prévenir tous les maux qu'elle prévoioit, elle pouvoit ſauver à JESUS la vie qu'elle lui avoit donnée. Tous les Péres aſſeûrent que c'eſt de plein gré qu'elle l'a offert ; c'eſt pour cette raiſon qu'ils lui donnent le nom glorieux de Reparatrice du genre humain : c'eſt pour cela qu'ils lui appliquent ces belles paroles dont Saint Paul s'étoit ſervi pour exprimer l'excés de l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium ſuum unigenitum daret : ſic Maria*, dit Saint Bonaventure, *dilexit mundum ut Filium ſuum unigenitum daret.* MARIE a aimé les hommes au point de donner ſon Fils unique pour les racheter.

En effet, ſi la qualité de Mére donne un droit ſi particulier ſur les enfans, comme l'enſeigne Saint Thomas, il eſt tout viſible que JESUS n'étant d'ailleurs coupable de rien, il ne pouvoit être deſtiné à la mort, ne pouvoit être choiſi pour être la victime publique ſans le conſentement de la Sainte Vierge. Elle ſeule en pouvoit diſpoſer comme d'une choſe qui lui appartenoit par le droit de la naiſſance. La juſtice de Dieu ne pouvoit être appaiſée que par un ſacrifice entiérement volontaire: Or comment celui-ci l'auroit-il été, ſi le ſang de la mére, qui couloit dans les veines du fils y euſt

été versé malgré elle ? Outre qu'il n'est nullement probable, que le Pére Eternel qui avoit attendu le consentement de MARIE pour lui donner ce cher fils, eust voulu le lui enlever de force.

Mais si ce sacrifice demandoit le consentement de MARIE, quels combats ne lui a-t-il pas fallu soûtenir avant que de le donner ? Combien de fois son propre cœur s'est-il élevé contre la résolution héroïque qu'il avoit formé ? Combien de résistences s'est-elle opposée elle-même à elle-même. Je ne prétens pas reduire au tems de la Présentation toutes les peines intérieures qu'elle a souffertes pour ce sujet. Je sai que son martire a commancé avant ce jour,& qu'il ne finira pas avec cette cérémonie. Les lumieres qui lui découvrent l'avenir, ne pouvant s'éteindre, elles entretiendront long-tems la douleur qu'elles lui causent. *Longum*, dit l'Abbé Rupert, *in cogitationibus prascia futuræ passionis filij sui pertulit martyrium.* Mais je dis, suivant la pensée des Péres, que ce fut en ce jour qu'elle fut obligée de se déclarer, & de ratifier, pour ainsi dire, la condannation de son fils en le présentant au Pére Eternel. Et comme la veûë de la mort ne fit jamais tant d'impression sur l'ame de IESUS, que dans le jardin des olives, quoiqu'il l'eust préveûë dés le premier moment de sa vie ; parce que ce fut dans ce jardin, qu'il lui fallut donner un consentement plus exprés à tout ce que son Pére avoit ordonné : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Aussi devons nous dire, que MARIE ne fut jamais touchée si vivement des douleurs de son fils, que dans le temple de Iérusalem ; parce que ce fut dans ce temple, qu'elle fut obligée de l'abandon-

ner ſolemnellement à la juſtice de Dieu, & de conſentir à tout ce qu'il endura depuis de la cruauté des hommes. C'eſt pour cela que je dis, que deſlors elle ſouffrit en ſon ame un combat pareil à cette mortelle agonie, qui fut comme le prélude de la paſſion de nôtre Sauveur; parce que le zele dont elle brûloit pour nôtre ſalut, ſe rencontrant dans ſon cœur avec cette tendreſſe extréme qu'elle avoit pour ſon enfant; & ces deux paſſions faiſant leurs derniers efforts pour s'entreſurmonter, pour s'entredétruire, elle ſe ſentit ſi cruellement déchirée par des mouvemens ſi contraires, que je ne doute point que ſa douleur ne ſurpaſſaſt de beaucoup en cette occaſion, toutes celles qu'on lui avoit épargnées à l'enfantement.

Car ſi ce cœur emporté par l'inſtinct, & comme par la pente de la nature vient à ſe déclarer pour le fils, la charité dont il eſt rempli, condamne cét amour, comme une foibleſſe; elle lui reproche ſa dureté envers tant de millions d'hommes, qu'elle lui repréſente tous prêts à tomber dans les abîmes. Que ſi touchée des mal-heurs, qui nous menacent elle dévoüe IESUS à la mort, l'amour maternel alarmé d'une reſolution ſi inhumaine, s'y oppoſe tout entier, il s'arme pour fléchir MARIE de l'innocence de ce cher fils, de ſa beauté, de ſes larmes, il s'arme même de ſa foibleſſe, il le préſente à ſes yeux déja tout meurtri & tout ſanglant, ſes mains percées de cloux, ſa teſte toute heriſſée, d'épines, tout ſon corps déchiré de coups de foüets: Elle le voit déja expirant dans les douleurs & dans l'infamie. Et ce ſpectacle eſt d'autant plus capable de l'attendrir, que ſon eſprit lui repréſen-

tant les tourmens d'un homme de trente-trois ans, elle les applique deſſors ſur un enfant de quarante jours : ainſi elle void de gros cloux en ces petites mains, cette petite teſte accablée ſous un fardeau d'épines, un petit corps ſous une grande croix, un enfant qui ne fait que de commencer à vivre, & qui s'en va déja mourir. Arrête, s'écrie cét amour, Mére impitoïable, & ne me viens pas arracher aprés quarante jours un bien qu'on a deſiré quarante ſiécles ! N'étoit-ce donc que pour avoir ſon ſang, que tu lui donnois du lait ? Que ne l'as-tu laiſſé couler ce ſang, lors que le couteau lui avoit ouvert un paſſage par la plaïe de la Circonciſion ? Les ſoins que tu pris alors pour lui conſerver la vie, ne tendoient-ils qu'à le réſerver à une plus-cruelle mort ? O Mére la plus-heureuſe ; mais la plus-inſenſible des Méres ! Tant d'innocence, tant de charmes n'amolliſſent point ta dureté ? Il mourra donc cét aimable enfant, & ce ſera MARIE elle-même qui le livrera aux ſupplices & à la mort.

Meſſieurs, il faudroit pouvoir comprendre qu'elle étoit la violence de cét amour, qui s'exprimoit ainſi au fond de ſon cœur, pour concevoir quelle atteinte il étoit capable de donner au deſſein qu'elle méditoit en nôtre faveur : Iugez-en, s'il vous plaît, par l'amour des autres méres. Quoique ſouvent il duſt être refroidi ou par la laideur de leurs enfans, ou par leur ingratitude, ou par leur naturel violent & indocile, quoi-qu'elles ſoient obligées de partager leur affectiõ à pluſieurs enfans, & qu'elles s'aiment quelquefois elles-mêmes plus que tout le reſte du monde : cette paſſion néanmoins eſt ſi forte qu'elle leur ferme les yeux, non-

seulement à tous les défauts de ces enfans, mais encore à toutes sortes de perils, lors qu'il s'agît de les conserver. Elle les porte à des actions si hardies, & qui ont si peu de rapport avec la timidité & la foiblesse ordinaire de leur sexe, qu'on diroit qu'elles s'en dépouïllent pour un tems, pour se transformer non-seulement en hommes mais en lions. Et si dans ces rencontres nous les voïons sortir des bornes de la raison, ou s'emporter contre les loix de la bien-séance, nous croïons excuser assez leurs emportemens, en les attribuant à leur amour, & disant qu'elles sont méres.

Cependant il est certain, que ce n'est qu'une petite partie du cœur qui aime en elles. Il s'en faut beaucoup qu'elles ne soient tout occupées de l'amour de leurs enfans, outre les empressemens qu'elles ont pour leurs maris, outre ce qu'elles réservent pour les confidentes & pour les amies, il reste encore assez de place en ce cœur pour cent autres passions moins reglées, de sorte qu'au même-tems qu'il est enflammé d'amour, il est souvent enflé par l'orgueïl, troublé par l'ambition, agité par la colere, possedé par l'avarice, & déchiré par la jalousie. Que si néanmoins cette foule de passions, cette multitude confuse de mouvemens déreglez, ne peuvent étouffer la nature, ni l'empécher d'éclater aux moindres occasions d'une maniére si violente : Quelle force ne doit pas avoir cette même nature dans le cœur de la Sainte Vierge ; lequel est si pur & si libre de toute autre passion ? Quel doit être l'amour de cette mére pour son fils, de cette mére, dis-je, qui n'a que du mépris pour tout le reste des créatures, qui ne possede

rien, qui ne desire rien, qui ne craint rien ; dont l'ame est parfaitement purgée de tout amour propre, de tout attachement, de tout interest : en un mot, qui a le cœur du monde le plus-tendre, & qui n'a de tendresse, que pour son Fils ? Mais quelle doit être sa tendresse pour ce Fils qui est unique, & qu'une beauté si parfaite, un âge encore tendre, une sagesse déja consommée conspirent à rendre le plus aimable des hommes ? Pour ce Fils qui est en même tems son Pére, son Epoux, son Ami, son Bienfaiteur ? Elle n'est point obligée de donner des bornes à sa passion, par la crainte que devroit avoir une autre mére de la porter dans l'excés, & de se faire un idole de son enfant ; puisque son enfant est veritablement son Dieu. S'il a des qualitez & naturelles & surnaturelles qui enflamment l'amour de MARIE, il en a de divines qui l'autorisent ; Et si la nature & la grace, l'inclination & le devoir, Dieu & l'homme, le ciel & la terre s'accordent ainsi à aumenter & à fortifier cette passion, qui pourra jamais en bien comprendre toute la force ?

Voila, Chrêtiens Auditeurs, voila l'ennemi dont MARIE avoit aujourd'hui à se défendre. Voila quel est l'amour qui s'oppoſoit à son zele. Voila quelle étoit la victime qu'il lui falloit immoler pour nous sauver ? *Nunquid poterit oblivisci mater filij uteri sui ?* Une mére pourra-t-elle bien oublier son fils, & une telle mére un tel fils, & l'oublier jusqu'à le dévoüer à la mort, & à la plus cruelle, à la plus-honteuse de toutes les morts ? Quand nous, qui sommes si durs, & qui de plus avions tant de sujet de desirer la Rédemption ; Quand, dis-je,

nous aurions été les maîtres de la vie de JESUS; nous n'aurions jamais pû nous résoudre à la lui ôter. Sa beauté, ses larmes, la douceur & l'innocence de ses regars; cette majesté toute aimable qui éclattoit déja sur son front : en un mot sa qualité de Fils de Dieu nous auroit inspiré tant de respect, & tant d'amour, que nous n'aurions jamais eû le courage de le sacrifier à nos interests, la seule veûë des supplices qu'il devoit souffrir pour nous racheter, nous auroit fait oublier ceux que nous avions à craindre pour nous-mêmes. Et en cela, Messieurs, nous n'aurions fait pour JESUS, pour le plus-aimable des hommes, pour le Fils de Dieu & de MARIE, que ce que fit la fille de Pharaon pour le salut du petit Moïse : Cette Princesse aïant trouvé Moïse exposé sur le Nil dans un petit panier de jonc, elle fut si touchée de sa beauté & de sa misere, qu'elle le sauva du peril où il étoit, elle prit soin de son education, malgré les ordres de son Pére, qui vouloit qu'on le fit mourir, malgré l'avis des plus-éclairez d'entre les Egyptiens, lesquels, comme l'assure Iosephe, jugeoient tous que sa mort étoit de la derniere conséquence pour l'Egypte, & sur tout pour la famille Roïalle. Elle aima-mieux s'exposer elle-même avec tout l'état, aux mal-heurs dont elle étoit menacée, que de les détourner par une précaution si barbare.

Quelle est donc vôtre force & vôtre courage, divine MARIE, d'offrir aujourd'hui vôtre Fils unique à une cruelle mort ? De consentir qu'il soit cloüé à une croix, de prendre une résolution, dont les méres les plus-moderées ; dont les femmes mêmes les plus-indifferentes, dont les plus-dures, &

les

les plus-interessées auroient horreur ? Quoi cette nature si forte & si opiniâtre dans ses sentimens, ces revoltes de vôtre cœur ; ces assauts de l'amour maternel, si violens & si souvent reïterez, ne peuvent vous ébranler le moins du monde ? Non, Messieurs, rien n'est capable de l'arrêter ; elle va sans hésiter où elle sent que Dieu l'appelle, & où elle sait qu'elle peut être utile à nôtre salut, sans plus écouter ces sécretes contradictions, sans avoir égar à tous les obstacles que la nature ou la raison humaine peuvent opposer à son zele & à son obéissance. Elle marche du côté de Iérusalem, elle s'avance vers le lieu du sacrifice, portant sa victime entre ses bras, & nous aïant tous dans l'esprit & dans le cœur. Elle arrive enfin en cette grande ville, elle se rend au temple, où elle est attenduë & des anges & des hommes ; & là malgré la sécrette horreur dont elle est saisie en entrant, malgré les émotions qu'elle sent, à mesure qu'elle approche de l'autel, & qui remuent toutes ses entrailles, malgré les images affreuses & sanglantes de croix, de mort, de supplice, d'infamie, qui se présentent alors en foule à son esprit, avec une magnanimité & une constance qui étonne le ciel & la terre, Elle prononce contre son propre fils un arrêt irrevocable qui le condanne à souffrir tout ce qu'il faudra qu'il souffre pour nous sauver. *Pater*, dit-elle alors du plus-profond de son ame, *non mea voluntas, sed tua fiat.* Pére Eternel, voici enfin cette victime innocente, que vous attendez depuis tant de siécles, je ne m'oppose point au sacrifice, au contraire je le commence dés cette heure en vous sacrifiant mon amour & toutes mes repugnan-

ces : *Fiat*, *fiat voluntas tua.* Ouï, que l'on détruise ce que j'ai formé, puis qu'il le faut, pour réformer ce que le peché a détruit ; je consens que l'on défigure mon image dans mon Fils, puis que c'est avec son sang qu'on doit retracer la vôtre. O mon Dieu, j'exécuterai moi-même cét arrêt, si vous l'ordonnez de la sorte, & si l'on ne peut achever autrement l'œuvre de la rédemption ! O zele ! ô charité sans bornes & sans exemple ! ô amour vraiment excessif ! ô force ! ô courage ! ô victoire digne de l'admiration & des anges & des hommes !

Au reste, Messieurs, ce n'est point ici un jeu de téatre, ce sont les veritables sentimens de MARIE : C'est une verité qu'elle a consenti à la mort de son Fils, qu'elle a cedé le droit qu'elle avoit sur sa personne & sur sa vie, elle a bien voulu qu'il souffrist ce qu'il a souffert ; & si quelcun doute de ce que je dis, il n'a qu'à considerer de quelle maniére elle se comporta dans le tems même qu'il souffroit. Si elle n'avoit pas été toute resoluë à voir crucifier JESUS-CHRIST ; si elle ne l'y avoit pas comme condanné elle-même depuis long-tems, seroit-elle demeurée dans la retraitte & dans le silence, lors qu'on l'accusoit devant les Juges, & qu'on l'accabloit de calomnies ? Quelque visible que fust l'innocence de IESUS ; quoi-que ses accusateurs lui supposassent des crimes dont ils ne pouvoient produire nulle preuve ; Quoi que Pilate se fust apperçeû de la verité, qu'il se fust declaré pour l'innocent, qu'il parût tout disposé à le renvoïer sur la premiére supplication qu'on lui en auroit faite ; MARIE ne voulut point se prévaloir d'une dispo-

ſition ſi avantageuſe, elle ne fit nulle démarche : elle ne ſe préſenta point au Prétoire pour prendre la défenſe de ſon Fils unique, on ne l'entendit point parler en faveur de JESUS-CHRIST, avec cette éloquence qui eſt ſi naturelle à toutes les femmes paſſionnées. Elle n'invita point les Apôtres à rendre témoignage de l'innocence de leur bon maître ; Elle ne fit point reſſouvenir le peuple des miracles qu'il avoit veûs ; Il ne fallut point la retenir pour l'empêcher d'aller reprocher aux Prêtres leur cruelle jalouſie, ni au Gouverneur ſa complaiſance lâche & brutale ; Elle n'eſſaïa point de le toucher par des larmes, elle n'appella point de la Sentence, elle ne s'en plaignit point, elle ne prit point le ciel & la terre à témoin de l'injuſtice qu'il commettoit. Je vous demande, Meſſieurs, ſi l'on a jamais veû un ſemblable procedé, une auſſi grande moderation dans une veritable mére, à moins qu'elle n'ait été d'intelligence avec les ennemis de ſon Fils, qu'elle n'ait été comme complice de ſon mal-heur ?

Mais parce qu'on auroit pû croire que c'étoit ou l'excés de ſa douleur, ou la crainte de l'infamie qui l'empêchoit d'éclatter, & qui la retenoit dans ſa ſolitude, lors que l'arrêt eût été donné, lors qu'il n'y eût plus d'eſperance de pouvoir ſauver JESUS, elle ſortit pour l'accompagner au Calvaire, & pour être témoin de ſa mort. Elle ne ſe contenta pas de le ſuivre de loin, comme les autres femmes qui étoient inconſolables, elle monta juſqu'au lieu du ſupplice, elle le vit cloüer à la croix, elle le vit élever entre les voleurs avec une conſtance qu'on ne ſauroit aſſez admirer, elle

ne troubla point par ſes cris cette ſanglante exécution, elle conſentit à tout par ſon ſilence, elle eût la force de ſe tenir de bout juſqu'à ce que le ſacrifice fuſt entiérement conſommé, pour faire voir qu'elle étoit comme le Prêtre qui l'offroit volontairement au Pére Eternel. *Stabat autem juxta crucem Ieſu mater ejus.* Le devot Gerſon dit qu'elle l'offroit même avec plaiſir, & que la joïe de ſon ame en cette rencontre fuſt plus-forte que la triſteſſe dont ſon cœur fut penetré. *Dans illum utique cum gaudio, & exultatione, quæ magnam carnis anguſtiam ſuperabat.*

D'où peut donc venir un ſi grand courage à une Mére ſi tendre, & dans la perte du plus-aimable de tous les Fils, c'eſt que MARIE s'étoit préparée depuis long-tems à cette perte, elle s'y étoit réſoluë dés le jour de ſa Purification, & depuis ce jour-là toute ſa vie n'avoit été qu'un exercice continuel de ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, qu'une méditation des ſouffrances de ſon cher enfant, à peine laiſſoit-elle paſſer un moment ſans accepter dans ſon ame la douleur aiguë dont Simeon lui avoit prédit qu'elle devoit être percée, & ſans renouveller le conſentement qu'elle avoit donné pour toutes les circonſtances les plus-cruelles de la paſſion.

La belle leçon pour nous, Chrétiens Auditeurs, ſi nous voulions bien en profiter! N'eſt-ce pas une choſe bien pitoïable de voir le trouble & la deſolation de la plûpart des femmes Chrétiennes à la mort de leurs enfans ou de leurs maris; & de la plûpart des enfans à la perte de leurs péres ou de leurs méres? Ne diroit-on pas bien ſouvent que ce

ſont des païens qui en pleurent d'autres, des infidelles qui ne croïent pas qu'il y ait une autre vie aprés celle-ci, ni que dans le Ciel il y ait un ſouverain maître, au bon plaiſir duquel toute volonté créé ſe doit ſoûmettre ? Ne diroit-on pas que juſqu'alors ils avoient ignoré que nos corps étoient corruptibles ; que l'ame n'a pas été faite pour être éternellement enfermée dans cette maiſon de boûë, & qu'il n'eſt point de liaiſon ſi étroitte qui ne doive être rompuë par la mort ? Si comme nous pouvons mourir tous les jours, nous tâchions d'offrir tous les jours à Dieu avec une veritable reſignation, & nos vies & celles de tous ceux que nous aimons davantage, ſi nous prévenions ces triſtes revers, ſi nous forçions nôtre cœur d'y conſentir par avance, ſi nous l'y accoûtumions, pour ainſi dire, en penſant ſouvent qu'ils nous doivent enfin arriver, en acceptant dés-ici tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner à cét égar, en deſavoüant tous les ſentimens naturels qui pourront s'élever alors contre les ordres de la providence : En un mot faiſant comme un ſacrifice volontaire & continuel de tout ce que la mort nous peut enlever. En premier lieu, de quel merite ne ſeroit pas devant Dieu un exercice ſi Chrêtien ? Quel comble de graces ne nous attireroit pas la prattique d'une ſi grande ſoûmiſſion ? Mais en ſecond lieu, lors qu'il plairoit à nôtre Seigneur appeller à lui les perſonnes qui nous ſont cheres, on ne nous verroit pas recevoir ces afflictions avec ſi peu de conſtance: on ne nous verroit pas éclatter en des plaintes ſcandaleuſes, indignes d'une ame qui a la Foi, d'une ame qui demande tous les jours que la vo-

lonté de Dieu soit faite ; & qui peut retrouver en Iesus-Christ un si bon pére, un frére si tendre, un époux si aimable, qui peut retrouver en lui toutes choses. On ne nous verroit pas dans ces rencontres manquer aux devoirs les plus-importans de la veritable amitié, oublier le soin de l'ame & du salut de nos proches, negliger ces dernieres heures, ces derniers momens, d'où dépend leur éternité, pour nous abandonner à une douleur inutile. O que j'aime à voir un Chrêtien, une Chrêtienne, qui ne songe alors qu'à procurer une sainte mort à la personne qu'elle aime ! Que j'aime à voir une mére, qui à l'exemple de celle des Machabées, exhorte ses propres enfans à quitter la vie sans regret, dans l'espérance d'en recommencer bien-tôt une plus heureuse ! Une femme, qui console elle-même son mari au lit de la mort, qui s'applique à le faire profiter des maux qu'il souffre, du peu de tems qui lui reste, & qui se réserve à pleurer lors qu'elle ne pourra plus lui donner d'autres marques de son amour ! Que j'aime à la voir cette femme dans le moment que ce mari expire, se prosterner devant son Crucifix, adorer humblement & en silence l'auteur d'une si grande disgrace, baiser avec respect la main qui lui ôte son appui & sa couronne, ordonner à toute sa famille de l'imiter en cette action de religion, & ménager ainsi l'occasion la plus-favorable pour gagner le cœur de Dieu, qu'on puisse avoir dans la vie ! Quelle sagesse ! mais quelle preuve de son amour, au lieu d'attirer à soi tous les assistans par des cris, & par des lamentations, au lieu d'occuper & les Prêtres & les Laïques à la consoler, de les inviter

tous à secourir cette pauvre ame, qui dans ce moment tombe dans le feu de Purgatoire, de s'enfermer elle-même pour la soulager promptement par ses priéres; de n'oublier rien pour faire que celui qu'elle a tant aimé lui soit obligé de sa delivrance, & d'offrir sur l'heure pour sa rançon, la chose du monde, qui peut-être au mort du plus-grand secours, qui est cette même douleur qu'elle souffre, & qu'elle tâche de retenir par le respect qu'elle porte aux ordres de la Providence.

Ce que je dis de la mort des proches, on le peut étendre à toutes les autres disgraces de la vie; une ame préparée à tous les maux par le soin qu'elle a eû d'entretenir sa volonté dans une entiére dépendance de toutes les volontez de Dieu. Une ame, qui de-peur d'être surprise, se fait tous les jours à elle-même le détail des croix qui lui peuvent arriver; & qui s'anime à les embrasser, comme si elles étoient déja présentes: Cette ame, dis-je, ne sera point troublée par l'aversité, elle ne perdra point le jugement dans les accidens les plus-funestes; elle sera toûjours en état d'en faire un profit immense, & de donner aux incredules une preuve de nôtre religion plus-forte à mon sens, & plus-illustre que tous les miracles. Disons un mot de la seconde partie du sacrifice. Je vous ai fait voir que dans la Présentation MARIE avoit sacrifié ce qu'elle avoit de plus-cher, en qualité de Mére, qui est son Fils; il me reste à montrer que dans la Purification, elle a comme immolé ce qu'elle avoit de plus-précieux, en qualité de Vierge, qui est la gloire de la Virginité-même.

Il ne me ſera pas difficile de faire comprendre le pouvoir que la paſſion de l'honneur a ſur leur eſprit, aprés ce que j'ai dit de l'amour, que les femmes ont pour leurs enfans. Il ſuffit de dire en un mot, qu'elles ont encore plus de pudeur, que de tendreſſe: Témoin ces mal-heureuſes méres, qui pour ſauver leur réputation, ſe determinent à étouffer leur fruit, & à ſouiller leurs mains de leur propre ſang. Ce qui prouve d'autant plus-fortement, que leur honneur leur eſt extrémement cher, que lorſqu'elles en viennent à ces excez, elles ont déja perdu la plus-grande partie de la honte, qui leur eſt ſi naturelle, car il ne ſe peut faire qu'une créature conſente au peché, qui la deshonnore, qu'elle n'ait déja comme renoncé à toute pudeur. Que ſi néanmoins ce reſte d'honneur, cette paſſion à demi-éteinte fait encore de ſi grands efforts, quelle doit-être ſa violence, lorſqu'elle n'a point encore receû de pareille atteinte? Je vous laiſſe à penſer combien une jeune & chaſte perſonne doit être ſenſible à la confuſion, puiſque celles-là mêmes, qui ſe ſont abandonnées aux deſordres les plus-honteux, craignent ſi fort d'en rougir?

Je ne veux pas m'arrêter ici à vous expliquer tous les avantages que MARIE peut avoir en ce point, ſur les perſonnes du monde les plus-honnêtes; pour vous donner quelque idée de ſon incomparable pudeur; je vous prie ſeulement de remarquer avec Saint Auguſtin, que lorſque le Saint Eſprit forma JESUS-CHRIST dans ſes entrailles, quoi-que cette conception, ſe fit par une voïe ſi éloignée de toute ſorte d'impureté, la ſeule penſée, qu'elle alloit devenir Méré, lui fit une peine,

qu'elle ne pût dissimuler, & qui parut sur son visage par toutes les marques d'une veritable confusion. D'où ce Saint Pére prend occasion de lui représenter comme deux effets également surprenans, l'un de sa vertu, & l'autre de la toute puissance de Dieu, de n'avoir pû se défendre d'une honte si chaste, lorsquelle conceût, & d'avoir été exemte de douleur, lorsquelle enfanta. *Nec in conceptu inventa es sine pudore, nec in partu inventa es cum dolore.*

Cela supposé, Chrêtiens Auditeurs, quelle mortification pour MARIE de paroître aujourd'hui dans le temple de Iérusalem, portant un enfant entre ses bras, & cherchant un remede, qui n'a été ordonné que pour les femmes impures? Une jeune fille qui a vécu jusqu'ici dans une retraite inaccessible à toutes sortes de personnes, une fille qui a fait vœu d'une éternelle virginité, qui n'a peû voir sans fremir, entrer un Ange dans sa cellule, parce qu'il avoit la figure d'homme, oserat'elle bien se produire tout d'un coup dans un si grand jour, avec des marques si visibles d'une impureté, dont elle a toûjours eû plus d'horreur, que de la mort? Je n'en douterois nullement si elle avoit quelque obligation de le faire, quelque peine, qu'elle sentit à s'aquitter de son devoir, je sai que la crainte de déplaire à Dieu, étoufferoit en son cœur jusqu'aux premiers mouvemens de toute autre crainte: Mais sa virginité la dispense d'obéir à cette loi. Saint Ciprien, & Saint Bernard remarquent que la loi s'explique elle-même en faveur de MARIE, & qu'elle l'exemte tout visiblement. Moïse n'a parlé que des femmes ordinaires,

il n'a pû établir la Purification pour celle qui eſt plus pure que les Anges. C'eſt pourquoi Saint Auguſtin fait dire à MARIE : j'ai conceû, j'ai même enfanté, ſans que ma virginité ait été ſouïllée le moins du monde. Que les autres méres ſe ſoûmettent donc à la loi commune ; mais il n'y a nulle apparence qu'on ait prétendu y aſſujettir les Vierges. *Virgo concepi, & peperi, ferant ergo legis onera mulieres, Virgines vero ab his habeantur immunes.*

Vous me direz peut-être, qui l'obligeoit à ſe purifier ? La loi de la charité, qui lie égallement tout le monde, parce qu'en ſe ſouſtraiſant à une obſervance conſacrée par l'uſage de tant de ſiécles, elle auroit affoibli par cét exemple l'autorité de toutes les autres loix, & donné aux Iuifs l'occaſion d'un ſcandale preſqu'inévitable, mais je répons qu'il étoit aiſé d'aller au devant de ce peril, en faiſant ſavoir à tout le monde ce que le Seigneur avoit fait en elle. Elle n'avoit qu'à déclarer qu'elle étoit cette Vierge, dont Iſaïe avoit parlé ; laquelle devoit devenir feconde par l'operation du Saint Eſprit, ſans perdre la fleur de ſa pureté. Aprés cette déclaration elle auroit peû ou ſe diſpenſer de la Purification ſans ſcandaliſer perſonne, ou l'obſerver ſans ſe faire tort à elle-même. Mais non, Meſſieurs, MARIE ne craint point les vains jugemens des hommes, & elle craint trop les loüanges, que cét aveû lui attireroit ; ce grand ſécret n'eſt point encore ſorti de ſon cœur ; & il ne faut pas eſperer qu'elle le publie, ni qu'elle en faſſe même confidence à qui que ce ſoit, il n'eſt point de confuſion, qu'elle n'eſſuïe plûtôt que de reveler

un miſtére qui lui eſt ſi glorieux.

Ie ne ſai, ſi vous avez jamais fait réflexion à ce ſilence de MARIE, il me ſemble qu'il a fallu une grande force, pour l'obſerver ſi exactement malgré les occaſions, où elle s'eſt veûë comme dans la derniere néceſſité de parler. Vous ſavez quel plaiſir c'eſt que de ſe décharger d'un ſécret de quelque importance; plus la choſe eſt grande, & inoüie, plus on ſe ſent preſſé d'en faire part à ſes confidens. Mais ſi elle nous eſt honnorable on ne ſauroit ſe retenir, on ſe perſuade par mille raiſons qu'il eſt à propos de la communiquer à d'autres; on ſe figure des bien-ſéances, des néceſſitez abſoluës. MARIE a été choiſie pour être la mére du Rédempteur, un Ange lui vient annoncer l'honneur, que Dieu lui fait de la préferer à toutes les autres femmes. Elle a conceû le Meſſie, il vient de s'incarner dans ſon ſein, on ne lui a point ordonné de tenir la choſe ſécrette: comment eſt-ce qu'elle ne ſort pas ſur l'heure de ſa ſolitude toute tranſportée de joïe, pour aller donner une ſi grande nouvelle à ſa famille; pour aller inviter toute la Iudée à loüer le Seigneur, qui a enfin exaucé les vœux de ſon peuple? Non, Meſſieurs, elle n'eſt nullement tentée d'aller publier la grace, qu'elle a receûë, elle n'en dit mot à perſonne, & ce que je ne ſaurois aſſez admirer elle n'en parle pas même à ſon mari, quoi qu'il fuſt ſi bon, ſi ſaint, ſi diſcret, quoi qu'il euſt droit, ce ſemble, ſur tous les ſécrets de ſon épouſe, quoi qu'il parût ſi à propos, & même ſi néceſſaire de ne lui rien celer de tout ce qui ſe paſſoit.

Cependant voila ſa groſſeſſe, qui commence à

ſe découvrir par les marques ordinaires; Ioſeph s'en apperçoit à ces marques, il en entre dans un trouble qu'il ne peut diſſimuler. Marie, lachaſte Marie, la plus-ſainte & la plus-pure des Vierges, lit dans l'eſprit de ſon époux les ſoupçons horribles qu'il forme contre ſa fidelité, elle voit qu'il délibere en lui même, s'il doit la déferer aux Prêtres, pour la faire punir comme une adultere, ou s'il ſe doit contenter de la quitter ſécrettement, de peur de ſe des-honnorer; & de ſe ſouiller en demeurant avec elle. Quel prétexte plus-ſpecieux, quelle raiſon plus-forte peut-on avoir de ſe découvrir ſans réſerve? Ne ſera-ce point encore aſſez pour faire parler MARIE? Non, Meſſieurs tout cela ne ſuffit point pour vaincre ſon humilité. Il n'y a ni peril, ni confuſion qui ſoit capable de lui arracher ce grand ſécret: & Ioſeph ſera éternellement embarraſſé dans les doutes, qui l'inquiétent, ſi un Ange ne deſcend du Ciel tout exprés pour les diſſiper.

Iugez donc, Chrêtiens Auditeurs, ſi pour s'exemter de la Purification, elle voudra faire connoître les graces qu'elle a receûës: Elle, dis-je, qui les a tenuës ſécrettes en un tems, où ſon ſilence l'expoſoit à être lapidée avec infamie, & donnoit lieu à des penſées contre ſon honneur, leſquelles lui devoient être mille fois plus-inſupportables que la mort-même? Mais n'eſt-il pas vrai, que pour en uſer ainſi, il faut avoir l'ame bien élevée au deſſus des ames communes, bien purgée de tout amour propre, bien détrompée de la vanité? Il me ſemble que je la vois cette grande ame entiérement détachée de la terre, dans une region où

elle ne voit que Dieu, où elle ne se ressouvient que de lui, où elle ne s'applique qu'à meriter son estime & son amour ; où bien-loin de songer à ce que les hommes peuvent penser d'elle, elle ne songe pas même, s'il y a des hommes au monde, & si elle est exposée à d'autres yeux, qu'à ceux de l'époux, qu'elle a au Ciel.

Heureux mille fois, celui qui peut être en une semblable disposition! c'est-à-dire, qu'il n'a que du mépris, & pour tout le mal que l'on peut penser de lui, & pour tout le bien qu'on en peut dire, qui borne tous ses desirs à contenter son Créateur, qui vit sur la terre, comme s'il y étoit tout seul avec Dieu, qui oublie, qui comte pour rien tout le reste! Mon Dieu, qu'on est libre, quand on est en cét état, qu'on est tranquille ; qu'on a de facilité à se faire saint! Au contraire on peut dire que la disposition de ceux qui se rendent esclaves des discours & des jugemens des hommes, est le plus-grand obstacle, que nous aïons à la veritable pieté : Tandis que vous aurez cette foiblesse, ou vous ne ferez pas le bien, de peur d'être blâmé des méchans, ou vous ne le ferez que pour être loüé des bons. Nous voïons tous les jours que la crainte d'être raillé, de passer pour bigot & pour hipocrite, étouffe la plûpart des bonnes résolutions ; que le desir de passer pour sage, & pour vertueux corrompt la plûpart des bonnes œuvres : Mais sur tout cette vaine appréension de devenir le sujet des entretiens du monde, d'être examiné, d'être censuré dans un changement de vie ; cette appréension, dis-je, est ce qui ruine presque tous les desseins de Dieu, ce qui rend les travaux des

Prédicateurs inutiles. Helas ! Quel fruit ne ferions-nous pas, si nous pouvions détruire ce vain fantôme ? Car enfin la vertu a quelque chose de fort aimable, elle a de grands charmes pour la plûpart des esprits ; elle a je ne sai quoi, qui enchante, qui ravit les plus vicieux.

On ne peut s'empêcher d'admirer les Saints, & de cette admiration il naît assez naturellement une secrette envie de les imiter. De plus le Seigneur ne manque pas de nous presser, de nous attirer avec douceur, & en même-tems avec force. On voit tous les jours des personnes touchées du desir de se donner à lui sans réserve ; si pour cela il ne falloit qu'être bon au fond du cœur, s'il ne falloit rien changer à l'extérieur, en un mot s'il ne falloit pas se déclarer : Croiez-moi, Messieurs, le nombre des Saints, & des Saintes égaleroit bien-tôt celui des étoiles du firmament. Mais si l'on vient à quitter le jeu, à retrancher les visites, à multiplier les communions, si l'on prétend renoncer à la vanité des habits, s'éloigner des plaisirs, & des divertissemens, se tenir dans la solitude : Que de discours, que de railleries, que de plaintes-même, que de murmures ne va point causer ce changement, sur tout dans les païs, où la devotion n'est gueres connuë, & où les tiédes, & les negligens ne sont pas accoûtumez à voir beaucoup de personnes, dont la ferveur condanne leur lâcheté ? Les grands ont encore ici plus de difficulté que les autres parce qu'ils sont plus exposez à la veûë du monde, qu'ils ne peuvent rien réformer au dehors, qu'on ne s'en apperçoive incontinent, mais ils ont aussi cét avantage, que comme on a beaucoup

de respect, & de complaisance pour eux, on ne les blâme pas facilement ; au contraire on loüe, on admire, ou du moins on feint d'admirer tout ce qu'ils font. Leur exemple a le pouvoir de donner du credit à la maniére de vie, qu'il leur plaist choisir, quelque route qu'ils prennent, bien-loin de les détourner, on fait gloire de les suivre.

Mais de quelque condition, que nous soïons, nous sommes bien mal-heureux, si pour des discours, & pour des paroles nous abandonnons d'aussi grands trésors que ceux qui sont renfermez dans la veritable vertu ! Nous sommes bien mal-heureux, si nous préferons le jugement des hommes, qui sont si injustes & si foibles, qui ne pensent presque pas à nous, qui font si peu d'état de nous, qui n'aiment & qui n'estiment qu'eux-mêmes : si, dis-je, nous le préferons au jugement d'un Dieu si équitable & si éclairé, d'un Dieu qui a toûjours les yeux sur nous, qui prend tant d'interest à ce qui nous touche ; & qui nous doit rendre éternellement heureux, ou éternellement mal-heureux, selon qu'il nous aura jugé dignes de son estime, ou de ses mépris. Helas ! nous craignons que les libertins ne nous reprochent nôtre dévotion ; & nous n'appréendons pas les reproches, que le Seigneur nous fera quelque jour de nôtre vie toute mondaine, toute opposée à ses maximes, & à ses exemples ? Si c'est pour nous une si grande peine de paroître bons devant les méchans, qu'elle confusion n'aurons-nous pas de paroître mauvais en la présence de Dieu, & de tous les Saints ? Que nous servira pour

lors, que nôtre vie ait été approuvée ou condannée par le monde? Le monde nous justifiera-t-il devant Dieu? Prendra-t-il nôtre parti contre nôtre Juge? Si nous n'avons autre chose à dire pour nôtre défence, si ce n'est que nous avons eû peur de déplaire à l'ennemi de JESUS-CHRIST; Croïez-vous que ce soit là une fort bonne défence? Pour moi, dit Saint Paul, je ne me mets nullement en peine de ce que les hommes peuvent penser de moi; je ne les connois point pour mes juges, si je suis assez heureux pour plaire au Seigneur, je me passerai bien de toute autre approbation. *Mihi autem pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano die: qui autem me judicat, Dominus est.*

Seigneur, imprimez s'il vous plaist ce généreux sentiment dans le cœur de tous ceux qui sont ici! Si vous ne les fortifiez contre les respects humains, si vous ne levez cét obstacle, qui s'oppose à nôtre zele, nous ne ferons jamais rien pour vôtre gloire. Nous toucherons, nous échaufferons les cœurs, nous y ferons naître mille bons desirs, nous leur inspirerons le dégoût du monde, l'amour de la solitude, de la priére, de la mortification, mais tout cela ira échoüer contre cét écueil, dés le moment que pour vôtre service il faudra resister aux priéres & aux sollicitations des amis; qu'il faudra rompre une partie, se retirer d'une societé, témoigner qu'on craint de vous offencer, & le témoigner devant des personnes qui en font gloire; on ne se ressouviendra plus de ce qu'on vous aura promis, ou du moins on se trouvera sans force, & sans courage pour le faire.

Nous

Nous avons besoin de vôtre grace, ô mon Dieu ! Nous avons besoin d'une grande grace pour soûtenir nôtre foiblesse en ces rencontres, pour perseverer dans les saintes resolutions, que vous nous avez inspirées ; & pour mériter la Couronne, qui n'est donnée qu'à la perseverance : Je vous soûaite, Messieurs, & cette perseverance & cette couronne immortelle. Au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Esprit.

SERMON XXIX.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt puerum in Ierusalem, ut sisterent eum Domino.

Aprés que les jours de la Purification de MARIE *furent accomplis, on porta* JESUS *en Iérusalem pour le presenter au Seigneur.* S. Luc chap. 2.

On a toûjours estimé & loüé la pureté de la Sainte Vierge, cette vertu pourtant n'auroit rien eû de fort considerable à l'égar de MARIE, *si son amour pour la pureté n'eût été trés-tendre, & des-intereſſé.*

JE ne sai si dans ce jour, où l'Egliſe célebre le Miſtére de la Purification de MARIE, on approuvera le deſſein, que j'ai de faire l'éloge de

sa Pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons, qui m'ont paru assez plausibles, & ausquelles vous vous rendrez peut-être, Messieurs, aussi bien que moi. La premiére c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de nôtre Dame, il n'en est aucune qui mérite mieux un Panégirique que celle-ci, qu'elle fait, pour ainsi dire, son caractere particulier, puisqu'on l'appelle la Vierge par excellence ; En second lieu elle n'a pas seulement été la premiére, qui ait mis en honneur la Virginité ; Mais encore elle la portée si loin qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait ; qu'elle passe même nos conceptions, & qu'elle ne peut être bien conçeûë, que par les lumieres de la foi. De plus c'est par cette vertu qu'elle a eû le bonheur de plaire à Dieu, & de l'attirer dans ses entrailles selon Saint Bernard, *Virginitate placuit.* Elle a fait elle-même tant d'état de la qualité de Vierge qu'elle la préferée à tous les titres les plus glorieux, & du Ciel & de la terre.

Que s'il y a tant de raisons pour loûër la Pureté de MARIE, il n'est pas moins raisonnable de choisir pour cela le jour de sa Purification ; Ce jour dis-je, où elle semble renoncer à la gloire de sa pureté, & se confondre volontairement avec le reste des méres. Il est du zele de ses veritables serviteurs, de réveler à toute la terre, ce qui est non-seulement couvert, mais encore obscurci & terni en quelque sorte par ce mistére ; Il est à propos que nous prenions le parti de sa gloire contre son humilité, & que nous tâchions de lui conserver par nos discours ce qu'elle hazarde par son silence & par sa soûmission à la Loi divine. Esprit Saint,

c'eſt de vôtre bien-aimée, & c'eſt de ce que vous avez le plus-aimé en elle que nous allons nous entretenir ; Ce ne ſont plus nos intereſts, ce ſont les ſiens, que nous oſons vous recommander, vous nous exaucerez ſans doute en cette rencontre, ſur tout ſi vous priant pour elle nous vous prions encore par elle. *Ave Maria.*

Il ne faut pas croire que la chaſteté ſoit ſimplement une qualité corporelle, comme la beauté & la force, & que pour être vraïment chaſte, il ſuffiſe de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut ſouïller, ou des-honorer le corps, puiſque toutes les vertus ſont ſpirituelles, elles ont toutes leurs ſieges, ou dans l'entendement, comme la foi & la prudence, ou dans la volonté comme la charité, la juſtice, la temperance, & preſque toutes les autres vertus morales & ſurnaturelles. De ſorte que pour être pur d'une maniere ſainte & loüable, ce n'eſt pas aſſez d'être exemt d'impureté, on peut avoir cét avantage par temperament, & par neceſſité, par défaut d'âge & de connoiſſance ; Il faut être pur par choix, par eſtime, par affection pour cette vertu, & il faut l'eſtimer & l'aimer pour elle-même ſans nul intereſt temporel, ſans avoir égar à la gloire, & aux autres avantages qu'on peut eſperer en la pratiquant. C'eſt-à-dire en un mot que pour être vraïment chaſte, il faut aimer la pureté, & qu'il la faut aimer purement, plus cét amour eſt tendre plus il eſt des-intereſſé, & plus cette vertu eſt parfaite en celui qui en fait profeſſion, comme au contraire par le défaut de ces deux conditions la pureté ceſſe d'être une vertu & peut être même vicieuſe.

Cela étant supposé dans le dessein que j'ai de parler de la chasteté de MARIE, on voit aisément à quoi c'est que je me dois arrêter ; Il faut que je vous entretienne en premier lieu du zele ; qu'elle a eû pour cette belle vertu ; & en second lieu du dés-interessement de ce même zéle ; Ie ne prétens pas vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un & l'autre ; cela est absolument impossible ; mais j'espere de vous dire des choses qui ne laisseront pas de vous en donner une grande idée. Nous verrons donc dans le premier Poinct, combien MARIE a aimé la pureté ; & dans le second combien elle l'a aimée purement.

Ie suppose avant toutes choses comme une verité, qui ne souffre nulle contestation, que MARIE dés ses premiéres années s'engagea à vivre dans une pureté parfaite, & qu'elle à gardé constamment cette résolution jusqu'à la mort. Comme les héretiques se sont attachez pour la plûpart à persecuter la Sainte Vierge, que tous ses privileges lui ont été disputez, je sai que celui de sa perpetuelle Virginité à été combattu comme les autres. Quoi-que Calvin lui-même en son harmonie ait dit, que c'est un article dont on ne peut douter sérieusement à moins que de vouloir passer pour opiniâtre & rebelle à la lumiere ; Il ne laisse pas d'y avoir des libertins, qui osent douter de tout & particulierement de ce qui a quelque opposition avec leurs mœurs déreglées.

Ils disent donc que MARIE n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de IESUS-CHRIST, que depuis elle a eû des enfans de Saint Joseph, & ils le disent sur des fondemens, qui font pitié à qui-

conque les examine avec soin. MARIE enfante; IESUS est appellé son premier né, pour faire voir qu'elle n'avoit pas eû d'enfant avant celui-là, ces beaux esprits veulent que c'est pour nous apprendre qu'elle en a eû d'autres aprés lui. Pour faire voir que le Sauveur est né d'une Vierge, l'Evangeliste déclare qu'avant ses couches Saint Joseph n'avoit eû nul commerce avec elle, & ils concluënt qu'elle a donc vécu depuis avec lui comme une autre femme. Saint Iean & Saint Iacques sont appellez les freres de JESUS-CHRIST selon la coûtume des Iuifs, qui donnoient ce nom aux cousins jusqu'à un certain degré, sur cela ils ont la hardiesse d'avancer que ces deux Apôtres ont eû MARIE pour mére.

Qu'en dites-vous, Messieurs? N'est-ce pas bien de quoi opposer aux sentimens de tous les Péres Grecs & Latins, qui affectent de l'appeller toûjours Vierge? Ne sont-ce pas là des argumens bien capables de détruire la créance universelle de l'Eglise? Qui dés la naissance du Christianisme a condanné cette erreur dans Cerintus, & en la personne d'Ebion, & depuis encore en celle de Florinus, d'Helvidius, de Iovinien & de quelques autres réfutez par Saint Epiphane, Saint Ierôme & Saint Augustin. Que signifient ces paroles. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Si ce n'est qu'elle à fait vœu d'une perpetuelle virginité, si elle n'avoit pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la Conception de IESUS-CHRIST, & si elle l'avoit, comment l'a-t-elle violé aprés avoir mis au monde le Rédemteur. Ce n'étoit peut-être qu'une simple résolu-

tion, je le veux; mais une résolution si ferme qu'elle refuse de la rompre pour être Mére du Saint des Saints, pour loger le Verbe Incarné dans ses entrailles, est-il croïable qu'elle l'ait abandonnée depuis pour mettre au monde des pecheurs, des enfans de malediction, des esclaves de Lucifer? Quoi cette chere virginité, ce tréſor que Dieu lui avoit conservée par tant de miracles que le Fils de Dieu avoit épargnée, qu'il avoit, pour ainsi dire, respectée, en venant au monde. Cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au desir d'avoir un enfant d'Adam. MARIE l'auroit mépriſée aprés la naissance du Redempteur en un tems où ses graces s'étoient multipliées à l'infini, aprés avoir mis au jour le Dieu de la pureté, celui qui venoit apprendre aux hommes cette admirable vertu & par ses exemples & par sa doctrine.

Il est étrange que nulle verité ne soit hors d'atteinte à la préſomption de l'esprit humain, & que le desir de contredire joint à l'averſion qu'on a pour toutes les vertus parfaites nous porte jusqu'à renoncer au sens commun, & à toutes les lumiéres les plus-naturelles. On me dira peut-être, qu'il n'y a rien de fort admirable en cette constante virginité de MARIE, veû qu'elle ne lui coûtoit nul combat, aïant été délivrée en sa Conception de l'attrait qui nous porte au vice contraire. Il est vrai que la Sainte Vierge n'a jamais senti de revolte en elle, qui pût l'ébranler dans le desir qu'elle avoit de vivre chaste. Vous dites que c'étoit un privilege qui lui avoit été accordé, j'en conviens, mais c'étoit encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avoit pour cette vertu,

lequel étoit si ardent, qu'il fermoit toute entrée aux tentations & la rendoit insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque en la sainte Vierge une grande tendresse pour la pureté, c'est que quoi-que affranchie des rebellions de la chair, quoi-que hors d'atteinte à tout ce qui pourroit troubler son esprit ou souiller son cœur, elle ne laisse pas de vivre dans la même retenuë, de prendre toutes les précautions, qu'on auroit peû prescrire à la plus foible des créatures.

Ces Saintes filles qui se condannent à une prison perpetuelle, témoignent combien elles craignent, les perils dont la pureté est menacée dans le monde, mais aussi ont-elles bien raison de se défier de leur foiblesse & des artifices de leur ennemi, elles possedent un tréfor qu'elles peuvent perdre. Mais MARIE qui a brisé en sa Conception la teste du vieux serpent, MARIE qui joüit des privileges de la nature innocente, qui a été confirmée en grace & comblée de graces pourroit s'exemter de tant de soins & se donner plus de liberté. Cependant dés l'âge de trois ans, elle se retire, elle s'enferme dans le temple, & se dévoüe pour toûjours à la solitude & au silence. C'est là dit Saint Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison de Dieu avec autant d'application que si elle avoit à se défendre des perils de l'oisiveté, où la chasteté la plus-parfaite court quelque hazard, comme les eaux les plus-pures se corrompent, quand elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées ne sachant ce que c'est de ses confidences, de ces ami-

tiez particulieres, où il eſt bien mal-aiſé qu'il ne ſe gliſſe quelque choſe d'un peu plus-libre ſoit dans les actions, ſoit dans les diſcours. Si la néceſſité l'oblige à parler, c'eſt avec une rougeur, qui fait voir la peine qu'elle ſent à s'attirer les régards de ceux qui l'écoutent. *Intenta operi verecunda ſermone, arbitrum mentis ſolita Deum non hominem quærere.* Conſiderez-la je vous prie dans la petite chambre où l'Ange la trouve à l'Annonciation; nul homme, dit le même Saint Ambroiſe ne pénétra jamais dans cette retraitte, un Ange ſeul a pû y avoir entrée, & il la trouve ainſi qu'elle avoit accoûtumé d'être ſans compagne, comme ſi elle appréendoit que ſes oreilles ne fuſſent ſouïllées par quelque diſcours trop humain. *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit. Solus Angelus repererit, ſola ſine comite, ſola ſine teſte ne quo degenere depravaretur aflatu.*

Je ne parle point du trouble que lui cauſa la veûë de l'Ange, qui lui apparoiſſoit ſous la figure d'un homme. Dans une autre fille cette crainte ſeroit une marque de pudeur & de modeſtie; Mais dans la ſainte Vierge qui connoiſſoit ſes forces, & qui ſe ſentoit ſi éloignée de tout ce qui étoit contraire à ſon devoir, ce ne pouvoit être que l'effet d'un amour pour la pureté, qui alloit, pour ainſi dire, juſqu'à l'excés, juſqu'à l'aveugler, juſqu'à lui ôter pour un tems l'uſage de la raiſon. Ce qui eſt admirable, c'eſt que ce même-amour pour la ſolitude, cette même modeſtie qu'elle fit paroître dans ſa plus-grande jeuneſſe, elle les conſerva non-ſeulement dans le mariage, mais encore étant veuve, & même aprés la mort de ſon Fils,

juſqu'à l'âge de ſoixante ans. A cet âge elle auroit pû ſe produire, parler, converſer ſans rien faire contre la bien ſéance la plus-exacte, elle auroit pû ſe donner plus de liberté ſans choquer les regles de la plus ſevére pudeur. Cependant depuis la mort de ſon Fils, on ne la voit non-plus, on n'entend non-plus parler d'elle, que ſi elle étoit morte avec lui. Saint Denis eût l'avantage de la voir à Jéruſalem, & il n'a pas manqué de le faire ſavoir à toute la terre. Au reſte, il déclare qu'il n'a jamais rien veû de plus-ſemblable à une divinité, qu'il l'auroit adorée ſi peu de tems auparavant il n'avoit été gueri des erreurs de l'Idolatrie. Je vous laiſſe à penſer, Meſſieurs, ſi à l'âge d'environ ſoixante ans, où étoit alors MARIE, ce Saint avoit été ébloui par l'éclat de ſa beauté ou par celui de ſa modeſtie & de ſa pudeur. Vous voiez par-là quelle a été la conſtance & la delicateſſe de ſon amour pour la chaſteté, mais je m'en vais vous donner des preuves de ſa généroſité & de ſa force.

En quelque tems de l'année que vous conſideriez une roſe, quand ce ſeroit au plus-beau jour du printems, ſa fraîcheur, ſon éclat, ſon odeur, le teint de ſes feuïlles, s'il m'eſt permis de parler ainſi, leur arrangement vous donnera de l'admiration, vous ne pouvez vous empêcher de loüer le Créateur, qui d'un bois ſec & épineux, d'une terre qui n'eſt ni vermeille ni parfumée, peut faire naître une ſi belle fleur, qui peut faire les délices preſque de tous les ſens; mais ſi c'eſt en plein hiver, lors que la terre reſerrée par la gelée ne ſauroit ni pouſſer, ni entretenir un brin d'herbe, & que les arbres

les plus-hauts ſont dépouïllez de feüilles & ſechez juſqu'à la racine, elle vous paroîtra un prodige.

Meſſieurs, MARIE a été Vierge en une ſaiſon qui n'étoit point la ſaiſon de la virginité, cette vertu étoit perſecutée de ſon tems, elle étoit du moins inconnuë. Il faut que l'amour ſoit bien fort quand il n'eſt point rebutté par l'obſcurité & par les diſgraces de la perſonne qu'on aime. Tel a été l'amour de MARIE pour la pureté, dans un tems où elle paſſoit ſi peu pour une vertu, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de recevoir un mari, & de renoncer, du moins en apparence à la chaſteté virginale. Ce qui étoit d'autant plus-difficile, que la virginité ainſi obſcurcie par le mariage, paſſoit néceſſairement pour ſterilité. Or vous ſavez, Meſſieurs, ce que tout le peuple Juif penſoit de cette malediction. Car alors on ignoroit encore le prix des averſitez temporelles, elles étoient encore des marques de la colere du Seigneur. JESUS-CHRIST n'avoit point encore découvert le tréſor incomparable qui étoit caché dans les croix, de ſorte que les mal-heureux n'oſoient paroître en public, & qu'on ne faiſoit pas difficulté de les regarder comme des ſcelerats & des gens haïs de Dieu. L'amour que MARIE a pour la pureté eſt à l'épreuve de tout cela, elle lui paroit belle au milieu de tant de diſgraces, tout cela ne l'empéchera pas de ſe lier étroittement avec elle, & de lui être fidelle juſqu'à la mort.

Mais ſavez-vous bien toutes les tentations que MARIE a eû à ſurmonter, pour embraſſer, & pour demeurer ſi conſtamment attachée à cette

vertu. Ie ne parle point du desir qu'on a naturellement de revivre dans sa posterité. Outre ce desir, toutes les femmes Iuifves esperoient d'être méres du Messie ; & c'est pour cela, disent les Péres, que la sterilité étoit maudite. Jamais Prophete, jamais Docteur de la Loi, n'a eû une connoissance plus-distincte de l'écriture que MARIE, elle savoit que les semaines de Daniel, qui marquoient si précisement le tems de l'Incarnation alloient expirer, elle savoit que le Messie devoit être de la maison de David, dont elle étoit ; son humilité ne lui pouvoit pas cacher le comble des graces où elle étoit élevée, nulle créature n'avoit plus de sujet de prétendre à l'honneur d'être la Mére de ce Prince, qu'on attendoit depuis tant de siécles. Toutefois MARIE renonçant à de si grandes esperances, se résout à demeurer Vierge, & elle s'y engage par un vœu irrevocable. Elle avoit lû, *Ecce Virgo concipiet & pariet Filium.* Sans doute, mais il faut bien que par une permission particuliére de Dieu, elle ne l'eust pas compris, puis qu'elle témoignast à l'Ange que ce vœu lui paroissoit un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Que si vous dittes que c'est trop raffiner, que de vouloir faire un si grand mérite à la Vierge d'un simple vœu de virginité ; je répons, Messieurs, que si elle n'a pas eû les veûës & les pensées que nous lui attribuons, elle n'auroit pas laissé de faire ce qu'elle a fait, quand elles les auroit eûës. En effet, Messieurs, ne disons rien que de solide, & qui ne soit appuié par l'autorité même de l'Evangile. Vous savez que non-seulement elle a renoncé à l'esperance d'être Mére du Sauveur, pour être

Vierge, mais à cette Maternité-même, lors qu'elle lui fut présentée par l'Ange de la part de Dieu. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouïe par l'éclat d'une si grande élevation, que sur l'heure sans avoir eû du tems pour se refléchir sur les engagemens qu'elle avoit, elle interrompit l'envoïé du ciel, pour lui déclarer qu'elle étoit Vierge, & que rien n'étoit capable de l'obliger à renoncer à cette gloire. Quel zele pour la pureté! c'est un Ange qui lui parle, c'est de la part de Dieu auquel elle est engagée, & qui est le maître de sa liberté; il s'agit d'être élevée au dessus des Anges & des hommes. Mais MARIE toute possedée de l'amour de la pureté, toute troublée, toute alarmée au seul nom de Mére, ne considere rien de tout cela, & ne s'attache qu'à ces paroles de Conception & d'Enfantement dont elle a horreur, sur cela elle se récrie, elle fait paroître sa surprise & son trouble par ces paroles. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Si c'est un commandement je suis prête d'obéïr, que si la chose est à mon choix, allez porter à quelqu'autre la couronne que vous m'offrez. Je sai que Dieu peut tout, & qu'il me peut rendre feconde sans impureté, mais s'il en faut passer par les voïes communes & établies, je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que je suis Vierge, & que je la serai jusqu'à la mort.

O zele vraiment parfait! ô amour prodigieux de la pureté! ô belle vertu, qu'il faut que vous soïez précieuse, puis que MARIE la plus-éclairée de toutes les créatures vous a estimée & aimée jusqu'à ce point? Que les hommes se trompent hor-

riblement, & qu'ils se font de tort à eux-mêmes en vous negligeant, en vous mépriſant comme ils le font. Ce n'eſt pas, Chrétiens Auditeurs, que je me plaigne des deſordres de nôtre ſiécle, & des outrages que reçoit tous les jours la chaſteté, je n'ai garde de ſouiller par la repréſentation de nos deſordres, un diſcours conſacré à la virginité de Marie, je ne me veux plaindre aujourd'hui que des perſonnes-mêmes, qui font profeſſion d'être chaſtes, mais qui ſelon mon ſens n'aiment point cette vertu avec aſſez de tendreſſe & d'empreſſement.

Voulez-vous ſavoir ce que c'eſt qu'aimer veritablement la pureté. Répréſentez-vous une femme amoureuſe de ſes propres charmes, & enteſtée de ſa beauté, non-ſeulement elle voit avec complaiſance, que la nature l'a diſtinguée en ce point du commun des femmes, mais elle apporte à conſerver les graces qu'elle en a reçeûës, des ſoins qu'on ne ſauroit exprimer; Que ne fait elle point pour défendre ce teint, ſoit du hale, ſoit de la rigueur du froid? Que ne fait-elle point pour le nourrir, pour l'entretenir dans ſa fleur, pour le rendre, s'il eſt poſſible, immortel? Pour lui cauſer une affliction ſenſible, il n'eſt pas néceſſaire de lui arracher un œil, ou de lui cauſer quelqu'autre horrible difformité, un cheveux hors de ſa place, un peu plus de paſleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat & d'embon-point, un boutton, une enfleure, une petite tâche la mettroit au deſeſpoir.

Il eſt de même à peu-prés d'une perſonne vraiment chaſte. Ce n'eſt pas aſſez pour elle d'éviter le crime, & les derniers déreglemens, elle ne ſe pardonneroit pas une parole ni un regard tant ſoit

peu libre. Les penſées les moins volontaires, les plus-paſſageres lui font horreur, elle ne ſe contente pas d'être irréprochable aux choſes eſſentielles, tout lui paroit eſſentiel en cette matiére. Elle n'a ni yeux ni oreilles pour ce qui pourroit ſouiller le moins du monde ſon imagination ; toute médiſance lui déplait, parce que la charité y eſt bleſſée ; mais celle qui offence la chaſteté, ces nouvelles galantes, ces hiſtoires ſcandaleuſes, qui ſont aujourd'hui le ſujet le plus-ordinaire des entretiens, ſeroient capables de la bannir des compagnies, quand elle n'auroit point d'autre ſujet de ſe plaire en la ſolitude. Qui peut dire juſqu'où va ſa délicateſſe & ſa vigilance, elle fuit la compagnie des perſonnes vicieuſes, elle ſe défie des plus-réſervées, elle craint dans les hommes les plus-vertueux la différence du ſexe, dans les femmes la corruption des mœurs & des ſentimens ; Enfin elle ne ſe croit bien en ſeûreté, que lors qu'elle eſt tout-à-fait ſeule, & encore alors elle s'appréhende elle-même, & ſe comporte toûjours avec la même modeſtie, que ſi elle étoit à la veûë de tout le monde.

Quand on eſt tout-à-fait chaſte, Chrêtienne Compagnie, on craint de ternir cette vertu même dans les autres, on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes, s'aiment plûtôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaſte, par exemple, craindra d'être veûë, d'être loûée comme belle ; elle ne ſe produira que dans la néceſſité, & alors ce ſera avec tant de retenuë, elle obſervera ſon air, ſa démarche, tous ſes mouvemens, de telle ſorte qu'elle ne ſera pour per-

ſonne un ſujet de cheûte & de ſcandale: L'exemple de cette Vierge Romaine qui s'arracha les yeux, & les envoïa à un jeune homme qui avoit eû la temérité de ſe plaindre à elle de leur pouvoir. Celui de cette autre qui plongea la main dans la chaux vive, juſqu'à ce qu'elle fuſt entiérement décharnée, pour lui faire expier le mal-heur qu'elle avoit eû de s'attirer en paſſant les regars & les loûanges d'un homme : Ces exemples, dis-je, ſont un peu bien forts pour être imitez, mais toute femme qui aſpire à la gloire d'une chaſteté parfaitte, prévient autant qu'il eſt poſſible, en ſe voilant & en ſe cachant, les accidens qui porterent ces ſaintes filles à de ſi grandes extrémitez. O qu'elle eſt éloignée de la vanité de celles dont les coiffures & les habits ne ſemblent être faits que pour allumer des feux impurs, qui ſemblent prendre à tâche d'inſulter à la pudeur, d'emploïer les dons de Dieu à lui debaucher ſes créatures, & d'aller répandant par tout le poiſon qui corrompt les ames, & qui les tuë ? Qu'elle a de mépris & d'averſion pour ces modes ſcandaleuſes, que le Démon n'a introduit dans le monde que pour y entretenir l'impureté. Que ſon état, la coûtume, les diſcours du monde ſont de foibles raiſons pour l'engager à renoncer à la modeſtie & à la ſimplicité de ſes habits.

Lors que j'entre dans la chambre de cette perſonne, Meſſieurs, je ne crains point de porter la veûë par tout indifferemment, je ſuis ſeûr que je n'y trouverai rien qui me faſſe repentir de ma confiance, les figures laſcives, les nuditez ne s'y trouvent ni ſur ſes meubles, ni dans ſes tableaux, il n'eſt

n'eſt pas juſqu'à ſon portrait, ſi elle en a, qui ne ſoit chaſte, & qui ne la faſſe reconnoître à ſa modeſtie auſſi bien qu'aux trais de ſon viſage, elle craint d'être veûë même en peinture en un état qui puiſſe arreſter les yeux impudiques ou effraier les plus-chaſtes. Voila ce que je penſe de l'amour de la chaſteté. Au reſte, il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la dépeindre, ne ſoit que pour les ſeules Vierges, elle eſt pour les veuves, diſent les Saints Péres, elle eſt encore pour les femmes mariées. J'avoûë qu'elle a un éclat particulier dans celles qui ſe ſont conſacrées à Dieu par le vœu d'une entiére & parfaitte continence, mais les autres ne laiſſeront pas d'avoir leurs couronnes, & je ne fais pas difficulté d'avancer qu'il y peut avoir des perſonnes ſi vertueuſes & ſi zelées pour la pudeur, même dans le Mariage, qu'elles ſurpaſſeront en chaſteté un grand nombre de vierges de l'un & de l'autre ſexe.

Il ne faut pas non plus s'imaginer, qu'être parfaittement chaſte, ſe ſoit être tout-à-fait exemt des tentations qui attaquent la pureté ? J'admire le bon-heur de ceux que Dieu protege; de telle ſorte, qu'ils n'ont jamais de combat à rendre en ce point, mais j'eſtime encore plus la conſtance des autres, qui ont à ſe défendre tous les jours de mille aſſaus importuns, & qui ne ſe laſſent, ni ne ſe rendent jamais. La pureté ſe purifie dans les tentations, bien-loin d'y perdre quelque choſe de ſa beauté. *Virtus enim in infirmitate perficitur.* Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, au contraire il faut prendre tous les ſoins imaginables pour les éviter; mais ſi non-obſtant tous ces ſoins ils ne laiſſent pas de

vous attaquer, resistez avec confiance, vous les surmonterez infalliblement, souffrez patiamment l'importunité de leurs attaques, ils ne peuvent qu'aumenter vos mérites & l'éclat de vôtre vertu.

Courage donc, Chrétiens Auditeurs, formons aujourd'hui la résolution d'aimer & de prattiquer une si aimable vertu, que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloigne, puis que nous pouvons tout vaincre avec la grace de Dieu, & qu'il y a de si grandes récompenses pour cette victoire. Je vous ai déja dit, que l'amour de cette vertu a valu à MARIE la Maternité de Dieu; j'ajoûte que sans cét amour, vous ne recevrez jamais du ciel que des dons fort mediocres, qu'on n'entre dans sa faveur que par cette voie, mais aussi par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, sur tout si l'on ne se contente pas d'aimer tendrement la purcté, & qu'on l'aime encore fort purement. C'est ma seconde partie qui sera courte.

Je ne m'étonne point, que d'un consentement presque universel, les hommes aïent attaché tant de gloire à la continence, que tous les peuples l'aïent révérée, que tous les sages lui aïent donné des éloges, & qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a rémarqué Tertullien, la vénération de ses plus-grands ennemis. *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multo magis mirantur, qui eam expugnare non possunt.* Lors que les Péres en veulent parler, ils manquent d'expressions pour marquer leurs sentimens, ce n'est pas assez d'avoir dit, qu'une personne chaste s'éleve au dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpetuel, qu'elle joüit déja des privileges de la résurrection & de

l'état bien-heureux. Ils la comparent aux Anges, ils l'élevent au dessus d'eux, ils osent la mettre dans un même rang avec le Verbe Incarné, & dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même a dit par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité d'esprit ou de corps, nulle fortune, nul amas d'or & d'argent, ne peut être égalé à la gloire d'une ame chaste, *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* Ces sentimens ne doivent surprendre ni les bons, qui savent par experience combien cette vertu demande de force, ni les vicieux qui la tiennent comme impossible : mais il est bien à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plûtôt que pour elle-même. Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette récompense qui la suit par tout, & qui est comme un raïon de lumiére qui l'environne, & qui la distingue avec tant davantage. MARIE a été la premiére qui ait aimé parfaittement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimée aussi purement qu'elle l'a fait.

Elle a aimé une pureté obscure, couverte du voile du Mariage, si la chose ne fust pas allé plus-loin, on auroit pû croire qu'elle vivoit en continence avec son mari ; mais ce mariage étant suivi d'une fecondité miraculeuse, il ne pouvoit plus laisser de sujet de douter qu'elle fust impure ; il ne restoit pour sauver sa gloire qu'une seule voïe qui l'auroit comblée d'honneur, qui étoit de faire ressouvenir les Iuifs de l'oracle d'Isaïe, & publier ce qui s'étoit passé à la conception & à la naissance de son fils. Mais ô vertu, ô force, ô détachement ad-

mirable ! elle cache ce miſtére à tout le monde ; elle ne le révele ni à Simeon, ni à Anne la Prophetesſe ; au contraire elle s'abſente quarante jours du temple, comme pour reconnoître qu'elle avoit été ſujette à l'impureté des autres femmes ; en un mot elle prend ſi peu de ſoin de ſa réputation, que voïant ce que toute la terre penſoit d'elle, prévoïant que dans tous les ſiécles à venir, il y auroit des eſprits qui revoqueroient en doute la gloire de ſa conſtante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de ſon tems, ni pour prévenir les doutes de toute la poſterité. O que cela eſt grand ! que ce ſilence me donne une grande idee de la Sainte Vierge ! Quelle force n'a-t-il pas fallu pour ſe taire ſi conſtamment, ſur une choſe qui lui devoit être ſi glorieuſe.

J'ai dit, que MARIE a aimé la pureté ſans rechercher la gloire qui lui eſt deûë naturellement, fuïant même cette gloire, & y renonçant de plein gré, elle a fait plus encore, elle l'a aimée accompagnée de la honte, qui ſuit l'impudicité, ſe contentant d'avoir Dieu ſeul pour témoin de ſon integrité virginale. Je ne ſai ſi vous n'avez jamais penſé à l'état où ſe trouva S. Joſeph, lors qu'il apperçût que MARIE etoit enceinte, ce fut ſans doute un étrange embarras pour ce ſaint homme ; Il ſait de quelle maniére il a vécu avec elle, il voit des marques de la fecondité ; croira-t-il que c'eſt un miracle, mais ſi cela étoit ne lui en auroit-elle rien dit, il n'y a pas d'apparence, c'eſt donc une incontinence toute viſible, il faut la livrer pour être lapidée ſelon la Loi, ou du moins ſe ſeparer d'elle, & s'enfuïr ſecrettement pour s'exemter d'une

obligation qui ne s'accommode pas avec la douceur & la moderation de son esprit ? MARIE voit toutes ses pensées, tous ses combats, elle lit dans les yeux de son mari les soupçons indignes qu'il a conceûs de sa fidelité conjugale, elle lit dans son cœur les cruels mouvemens que ces soupçons y font naître ; elle pourroit en disant une parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec ses doutes, elle pourroit s'épargner la confusion qu'elle en souffre, & le peril quelle court, & néanmoins elle ne dit mot, tout cela ne peut donner atteinte qu'à sa gloire & au repos de sa vie même, elle n'en est pas moins vierge pour tout cela, elle abandonne sans peine tout le reste, elle ne daigne pas même le retenir, quoi qu'elle le puisse aussi aisément qu'il est aisé de dire un mot.

Ie ne saurois assez admirer la constance de Susanne, lors que se voïant dans la nécessité ou de perdre la chasteté, sans perdre l'honneur, ou de la conserver par la perte de la vie & de l'honneur, elle aima-mieux mourir infame que de vivre en honneur aprés une impureté secrete : sans rien ôter à cette générosité, qui ne peut être sans doute assez admirée, il est tout visible que MARIE a surpassé de beaucoup cette Juifve incomparable ; car enfin ce qui étoit une nécessité à Susanne, étoit en la Sainte Vierge un choix libre, par lequel elle renonçoit à la gloire de la virginité ; quoi-qu'elle eust pû conserver l'une sans perdre l'autre : de sorte qu'elle a fait voir non seulement, qu'elle aimoit la pureté sur toutes choses, mais encore qu'elle n'aimoit, ce semble, autre chose que la pureté.

Si le tems me le permettoit, je deplorerois ici

volontiers un mal-heur, qui eſt preſque auſſi commun dans le monde, que la veritable pureté y eſt rare ; on a tort de penſer ou de dire qu'aujourd'hui tout eſt corrompu, qu'il n'y a plus d'honneſte fille, plus d'honneſte femme dans le monde ; Ces diſcours ne peuvent être ſemez que par ceux qui ſont eux-mêmes fort débauchez, & qui voudroient que tout le monde leur reſſemblat: mais il eſt à craindre que parmi les plus irreprochables, il n'y en ait pluſieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, mais ſimplement pour un vain honneur..... Quel domage de faire au monde un ſacrifice qu'il eſtime ſi peu, & qu'il a ſi peu mérité ? Quelle folie de faire tous les frais de la chaſteté, & d'être mis dans les enfers avec les femmes proſtituées. Où je vous prie de remarquer deux choſes bien dignes d'être obſervées ; la premiére eſt, qu'elles ont plus de peine, parce que ne travaillant pas pour Dieu, Dieu n'a nul égar à leurs ſoins : ainſi ce qui eſt bien encore à remarquer, non-ſeulement elles n'ont point de droit aux récompenſes du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles aïent ce qu'elles prétendent. Le monde ignore vôtre vertu, il n'en croit rien, il cherche par tout des ſujets de ſe perſuader du contraire, & le moindre bruit, les pluslegeres, les plus-fauſſes apparences ſuffiſent pour l'en perſuader, la médiſance vous attaquera comme un autre, & elle ſera crûë ſur vôtre ſujet, comme elle l'eſt à l'égar des autres. On prendra à contre ſens toutes vos démarches, on donnera des jours dés-avantageux à vos plus-honneſtes actions; en un mot, vous aurez bien de la peine, & vous n'en retirerez aucun fruit.

Mon Dieu, aiez pitié de nous, je vous en conjure. *Quis poteſt facere mundum.* Nous ſommes environnez d'ennemis; nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiétent. Ceux de déhors entrent dans nôtre cœur par autant de portes que nous avons de ſens extérieurs, il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu; les diſcours, les exemples, les converſations, & tout l'embarras du monde, amis, parens, voiſins, qui peut eſperer de ſurmonter tant d'obſtacles, d'être pur au milieu de tant d'ordures, & de l'être au point qu'il le faut être pour l'être parfaittement? Que ſi aprés en être venu à bout, nous n'avons rien fait encore, ſi la vaine-gloire, ſi l'intereſt temporel nous aſſiege encore, & ſe préſente pour corrompre même la pureté; qui pourra eſperer de la ſauver de tant de piéges, à moins que vous ne l'aidiez d'un puiſſant ſecours, que nous eſperons de vôtre bonté & de vôtre miſericorde en ce monde, pour pouvoir joüir un jour des recompenſes que vous promettez aux veritables chaſtes en l'autre, où nous conduiſe:

SERMON XXX.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.

Comment cela se fera-t-il, veû que je ne connois point d'homme. S. Luc. c. 1.

La Sainte Vierge efface toutes les plus-hautes idées que la morale ait jamais donné du Magnanime dans le refus qu'elle fait de la Maternité Divine, & dans l'acceptation de cette même Maternité.

C'Est quelque chose de si grand que la qualité de Mére de Dieu, qu'a la Divinité prés, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus-

sublime : Or comme c'est en ce jour que la Sainte Vierge a reçeû cette qualité, je ne m'étonne nullement que ses panegiristes, & ses dévots en fassent aujourd'hui le sujet les uns de leurs méditations, & les autres de leurs discours. Toute-fois, Messieurs, ce n'est point sur ce sujet, que je viens ici vous entretenir, je ne vous dirai rien de l'honneur, que reçeût MARIE au Mistére de l'Annonciation, je ne vous parlerai que des vertus, qu'elle y pratiqua, & voici les véritables raisons, qui m'ont porté à faire ce choix. I'avoûë en prémier lieu qu'ébloui par l'éclat de cette Maternité terrible, comme Saint Epiphane l'a appellé ; j'ai crû que je devois chercher quelque chose de plus-proportionné à la foiblesse de mon esprit, quelque chose que je pûsse exprimer, & que tout le monde pust comprendre. D'ailleurs quoi-que ce que Dieu fait pour MARIE en ce mistére, deust peut-être nous causer plus d'admiration, il ma semblé, que ce qu'elle y fait elle-même pour Dieu seroit plus-capable d'exciter nôtre ferveur. De plus j'ai pensé qu'en vous entretenant des exemples admirables qu'elle nous donne en ce jour, je travaillerois immediatement à sa gloire, je ferois vraîment son Panégirique, au lieu qu'en parlant de l'excellence de sa maternité, je ne loûërois à vrai dire que la liberalité de Dieu envers elle.

Mais la plus-forte raison que j'ai eûë, pour m'attacher aux vertus que MARIE fait paroître en ce mistére plûtôt qu'à la dignité qu'elle reçoit, c'est parce que quelque éminente que soit la dignité où Dieu l'éleve, elle s'éleve elle-même par sa vertu au-dessus de cette dignité incompréhensible.

C'eſt une verité, dont j'eſpere vous convaincre, ſi vous voulez bien m'écouter avec quelque attention, & ſi cette même Vierge, qui me fournit une matiere ſi riche, daigne m'obtenir la grace de la traitter, comme je le ſoûaitte, & comme elle le mérite. Demandons lui cette faveur par les mêmes paroles, dont l'Ange ſe ſert aujourd'hui pour la ſaluër. *Ave Maria.*

Lorſque je dis que dans le miſtére de l'Annonciation, MARIE s'éleve par la vertu, qu'elle pratique, au-deſſus même de l'honneur qu'elle reçoit, je ne doute point que vous ne portiez d'abord la veûë ſur ſa profonde humilité, & que vous ne vous reſſouveniez de cette réponſe ſi modeſte. Je ſuis la ſervante, je ſuis l'eſclave du Seigneur. *Ecce ancilla Domini.* Il eſt vrai, Meſſieurs, que cette humilité l'a renduë digne en quelque ſorte d'être la mére de Dieu, parce que plus on s'abbaiſſe, plus on mérite d'être honoré. Mais on ne peut pas dire, ce me ſemble, que cette vertu l'ait élevée encore plus-haut, qu'elle l'ait miſe au deſſus d'une dignité, qui eſt en quelque ſorte infinie. Qu'elle eſt donc cette admirable vertu, à laquelle MARIE doit une ſi haute élevation? c'eſt ſa Magnanimité, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt la force, & la grandeur de ſon ame. Vertu d'autant plus-admirable en une jeune perſonne, qu'elle n'eſt, ce ſemble, ni de ſon âge, ni de ſon ſexe, vertu que toute la Philoſophie Païenne a réverée, quoi qu'elle n'en ait veû que l'ombre en ſes héros, & en ſes faux ſages; vertu qui eſt le veritable caractére du Chriſtianiſme, quoi-qu'elle ne ſe trouve que dans trés-peu de Chrêtiens, vertu enfin qui a paru en toute

la vie de la Sainte Vierge, mais qui dans son Annonciation éclatte d'une maniére si extraordinaire, qu'elle efface toutes les plus hautes idées, que la morale ait jamais données du Magnanime.

Un Ange présente à MARIE de la part de Dieu, la maternité de Dieu-méme; Ie la vois d'abord étonnée, & chancellante, mais bien-tôt aprés toute réſoluë à la refuſer, ſi elle ne peut s'accorder avec la virginité. *Quomodo fiet iſtud quoniam virum non cognoſco.* Elle l'accepte néanmoins dans la ſuite, & ſe ſoûmet à la volonté de Dieu. *Fiat mihi ſecundum Verbum tuum.* C'eſt, Meſſieurs, dans ce refus de la maternité divine, & en deuſiéme lieu dans cette acceptation de la même-maternité, que je remarque une force plus qu'humaine; Il falloit une grande magnanimité pour refuſer d'être la Mére de Dieu ce ſera le premier Poinct, il n'en falloit gueres moins pour accepter d'être la Mére de IESUS, ce ſera le ſecond. Voilà le ſujet de ce diſcours.

C'eſt une opinion fondée ſur l'Ecriture ſainte, enſeignée par Saint Ciprien, & ſuivie de toute l'école, que la grace qui nous ſanctifie, & nous rend agréables aux yeux du Seigneur, eſt un bien préferable en ſoi à la qualité de Mére de Dieu. C'eſt pour cela que ſaint Auguſtin juge, que la Sainte Vierge a été plus-heureuſe pour avoir crû en JESUS-CHRIST, que pour l'avoir conceû en ſon ſein. *Beatior Maria percipiendo fidem Chriſti, quam concipiendo carnem Chriſti.* Et vous ſavez, Meſſieurs, qu'une bonne femme s'étant un jour écriée qu'heureuſes ſont les entrailles qui vous ont porté, & les mammelles qui vous ont

donné du lait, vous savez, dis-je, que IESUS CHRIST lui répondit. Dites plûtôt que ceux-là sont bien-heureux qui entendent la parole de Dieu, & qui se sanctifient en la pratiquant. *Quin imo beati qui audiunt verbum Dei, & custodiunt illud.*

Cela étant supposé, on ne peut pas dire que j'attribuë à la Sainte Vierge un sentiment bizarre, & peu vrai-semblable, lorsque j'avance qu'elle fut disposée à refuser la maternité de Dieu, au cas que cette auguste prérogative, n'eust pû s'allier avec la Virginité. Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Bernard, & plusieurs autres Saints Docteurs, disent positivement qu'elle appréenda, comme un grand mal-heur, que sa pureté ne fust blessée par la Conception que l'Ange lui annonçoit, & que ce fut cette crainte, qui lui tira ces mots de la bouche: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Il est tout visible, dit Saint Gregoire de Nisse, qu'elle préfere son integrité aux offres, qu'on lui fait de la part de Dieu, & que si elle ne peut être Mére, & Vierge tout ensemble, elle sera ravie qu'une autre reçoive l'honneur, qu'on daigne lui présenter. *Angelus partum nuntiat, at illa virginitati inhæret & integritatem Angelicæ demonstrationi anteponendam judicat.*

Quelle plus-grande force d'esprit, Chrêtiens Auditeurs, Quel plus-grand des-intéressement, quelle plus-grande attache au bien solide, au vrai bien, peut-on imaginer en une pure créature? Pour vous faire comprendre combien ce sentiment est héroïque, il faudroit vous expliquer l'excellence de cette maternité, qu'elle refuse, je vous ai déjà

dit, Messieurs, que cela passe mes forces, & de plus je ne trouve rien dans les livres des Saints Docteurs, qui m'instruise, qui puisse suppléer à mon ignorance; plus je consulte les Péres sur cette matiére, plus je me confirme dans la pensée, où je suis, que c'est un abîme immense, incompréensible. Plût à Dieu, Messieurs, que mon silence peust faire sur vos esprits le même effet, que le silence de ces grands hommes a produit à mon égar, il a aumenté de beaucoup en moi l'idée que j'avois de la dignité de Mére de Dieu, il m'a encore mieux fait comprendre, que cette dignité supréme est en quelque sorte infinie, qu'elle a un rapport si essentiel avec la divinité, qu'on n'en sauroit avoir une connoissance parfaite, à moins qu'on ne connoisse Dieu, & qu'on ne le connoisse parfaitement. Que les Anges seroient muëts sur ce sujet aussi bien que nous, & qu'il ne faut pas s'étonner que MARIE elle-même, quoi-qu'elle eust plus de lumieres que tous les Anges, n'ait peû s'expliquer de la grace qu'elle a réceûë qu'en des termes généraux, & qui marquent seulement la profonde admiration, que lui cause sa propre grandeur. Celui qui peut tout, a fait en moi de grandes choses, c'est tout ce qu'elle en peut dire à sa cousine Elisabet. *Fecit mihi magna qui potens est.* Or, Messieurs, c'est cette grandeur, c'est cette gloire infinie & ineffable, qui bien-loin d'ébloüir la Sainte Vierge par son éclat, la effraïée au contraire par l'opposition, qu'elle sembloit avoir avec un état de vie plus-parfait, avec un détachement entier de toutes les créatures. C'est cette maternité qu'elle a moins estimée que la mortification,

que l'éloignement de tous les plaisirs de la terre, qu'une Virginité obscure inconnuë, & cachée, sous le voile du mariage & d'une heureuse sterilité.

Quand il n'y auroit point eû d'autres avantages à esperer dans une si haute élevation, que ceux qui nous sont connûs, & qui ne sont que de petites suites des autres, qui passent toutes nos conceptions. Comme le privilege d'être incorruptible dans le sepulcre, de résusciter peu de jours aprés la mort, d'être portée par les Anges dans le Ciel en corps & en ame, d'y être assise à la dextre de IESUS-CHRIST; d'y commander à tous les esprits bien-heureux, d'être la Reine du monde, la dispensatrice des trésors de Dieu, d'être aimée, & reverée sur la terre de tout ce qu'il y a de veritables Chrêtiens, d'y avoir des temples par tout où le Dieu vivant a des Autels, n'étoit-ce point de quoi ébranler un esprit, qui auroit été tant soit peu susceptible d'ambition, qui auroit aimé la vertu pour quelque autre chose que pour elle-même, qui n'auroit pas eû du mépris pour tout bien, qui n'est pas Dieu, quelque grand, quelque divin-même que ce bien puisse être? Quelle autre femme n'auroit pas embrassé de tout son cœur la proposition de l'Ange, quand elle n'auroit eû en veûë que l'honneur de donner au monde le Messie, ce Prince, ce Libérateur attendu depuis tant de siécles, ce Roi d'Israël, cét enfant de benedictions, que tous les Juifs soûaittoient si ardemment de voir naître de leur race, qu'ils se marioient tous dans cette esperance, & avoient pour cette raison le celibat en horreur.

On pourroit dire que MARIE ne fit pas d'abord

toutes ces réflexions, qu'elle ne rejetta les offres, qu'on lui faisoit, que parce qu'elle ne comprit pas bien de quoi il étoit question. Mais sans parler des connoissances qu'elle avoit puisées dans la contemplation, & dans la lecture des Livres saints. Gabriel s'étoit assez bien expliqué pour être entendu, il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit capable de la flechir. Le Fils que vous concevrez lui dit-il, sera grand; *Hic erit magnus.* C'est le Fils du trés-haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnû pour tel de toute la terre. *Et Filius altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jesus, parce que c'est lui qui doit sauver sa nation, & affranchir tous les hommes de la tirannie de Lucifer. *Et vocabis nomen ejus Iesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son Pére, afin qu'il regne sur toute la maison de Jacob. *Dabit illi Dominus sedem David patris ejus, & regnabit in domo Iacob.* Ce regne ne sera pas pour un jour ou pour quelques années seulement, comme a été celui de tous ses prédecesseurs, ils sera éternel, il n'aura jamais de fin; *Et regni ejus non erit finis.* Aprés cette explication, Messieurs, on ne peut pas dire que Marie ait ignoré les desseins de Dieu sur elle, voila sans doute tout ce qu'on pouvoit dire de plus fort, pour ébranler son courage, & pour l'obliger à accepter de tout son cœur la proposition de l'Ange. Cependant tout cela ne la tente point, bien-loin d'être charmée par des titres si magnifiques, ce n'est pas seulement de quoi la consoler de la perte qu'elle feroit de sa chasteté Virginale. *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco.* Que me dites-vous Gabriel, ignorez-

vous de quelle maniére je vis dans le mariage, & comment c'eſt que j'ai réſolu d'y vivre juſqu'à la mort ? S'il eſt poſſible qu'une femme ſoit Mére & Vierge tout enſemble à la bonne heure, mais s'il faut néceſſairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, & que le Seigneur me laiſſe la liberté de choiſir, allez porter à quelque autre la couronne que vous m'offrez, je ſuis Vierge & je la ferai éternellement.

Ie n'ignore pas, Meſſieurs, quelle eſt la délicateſſe de la plûpart des jeunes filles, ſur le point de la chaſteté, mais quand l'horreur du peché ne les retiendroit pas dans leur devoir, la ſeule crainte de l'infamie ſeroit capable de les ſoûtenir dans les occaſions les plus-perilleuſes, & il n'eſt que trop à craindre qu'elles n'affectent quelque-fois cette pudeur, qui leur ſied ſi bien, plûtôt par l'amour de leur réputation que par l'amour de la vertu. MARIE aimoit la pureté en un état, où elle n'y étoit pas obligée, & en un ſiecle où la pureté n'étoit pas même honorable, elle l'aimoit dans le mariage, où bien-loin de lui faire honneur, elle la faiſoit paſſer pour ſterile, ce qui de ſon tems étoit une tâche honteuſe, & comme une malediction de Dieu. Toutefois, Meſſieurs, comme la pureté eſt quelque choſe de fort glorieux & de fort aimable, je ne m'étonnerois point trop que nôtre Dame l'euſt aimée en un tems, où cette vertu n'étoit pas même connûë, mais quelle eſt la merveille, c'eſt qu'elle l'ait aimée plus que la qualité de Mére de Dieu, & de maîtreſſe de l'Univers ? On ne ſauroit aſſez loüer le courage de ces ſaintes filles, qui voüent dans les Cloîtres une perpetuelle

tuelle chasteté, qui avec des corps pésant & fragiles s'engagent à vivre, comme si elles étoient des purs esprits. Mais considerez je vous prie combien leur magnanimité est inferieure à celle de la Sainte Vierge. Elles renoncent au mariage, pour meriter une place parmi les Anges, & MARIE refuse d'être placée au dessus des Anges pour éviter l'impureté du mariage. Elles font plus de cas de la couronne, qui les attend dans le Ciel, que de tous les plaisirs que le monde leur presente, & MARIE préfere l'éloignement de ces mêmes plaisirs à une plus riche couronne que Dieu-même lui peut offrir ; En un mot ces saintes Filles veulent bien être Vierges, pour ses rendre les épouses de IESUS-CHRIST, & MARIE refuse d'être Mére de IESUS-CHRIST pour être Vierge. Voilà une grandeur d'ame, Chrêtiens Auditeurs, dont la Philosophie n'avoit point encore eu de connoissance ; je dis même la Philosophie sainte & éclairée des lumiéres de la Foi. C'est de tout tems qu'on a tenu pour magnanime celui qui trouve tout petit à la reserve de la vertu, mais parmi les choses qu'il doit mépriser, on ne s'étoit point encore avisé d'y renfermer les choses celestes, les éternelles, les divines. Qu'il a fallu de discernement à MARIE pour distinguer parmi les graces de Dieu, celles qui nous agrandissent de celles qui nous sanctifient, & né de force d'esprit pour aimer mieux se surpasser soi-même en merite, que de surpasser toutes les créatures en dignité. Que ce détachement marque une ame bien élevée, bien guerie de toutes les erreurs de toutes les foiblesses humaines ! qu'il nous doit humilier, nous qui ne

faisons cas que de ce qui flatte nôtre ambition, & nôtre orgueil ! nous qui pour de si petits interests, où d'honneur ou d'avarice oublions si souvent nos meilleures résolutions ! Mais puisque c'est en faveur de la pureté que MARIE a refusé la qualité de Mere de Dieu, puisqu'elle a eu tant d'horreur d'une incontinence, quoi-que sanctifiée par le mariage, quoi que accompagnée de tant de grandeur, & d'une si glorieuse fecondité vous voulez bien, Messieurs, que je vous dise un mot en passant de cette vertu si sublime.

Mon dessein n'est pas d'inviter ici personne ni à imiter dans le mariage la continence admirable de la Sainte Vierge, ni même à s'éloigner du mariage, pour vivre chastement dans la solitude ; Ie vois que Saint Paul parle de ce genre de vie avec tant de réserve, que je comprens trés-bien que ce n'est pas une chose, qui se puisse aisément persuader par le discours. Sur le sujet de la Virginité & du Celibat, dit ce grand Apôtre, je n'ai receû nul commandement, qui vous oblige à embrasser ces états de perfection. On ne vous défend pas de vous marier, on ne vous le commande pas aussi, mais si vous le faites on vous pardonne, si vous me demandez ce qui vous seroit le plus-avantageux, je vous dirai que je soûaitterois, que vous fussiez en l'état, où je suis moi-même, si vous n'êtes pas marié, le mieux pour vous seroit de demeurer comme vous étes. Ie dis qu'il seroit mieux, soit que vous aïez égar à la vie présente, soit que vous consideriez l'autre vie. Pour la vie présente on ne sauroit dire à combien de travaux, à combien de soins, à

combien d'afflictions, & de douleurs, à combien de maux & de miseres on s'assujettit nécessairement, quand on prend le parti du mariage, pour l'autre vie, une personne qui n'est point mariée, ne songe qu'à plaire à Dieu, rien ne l'empêche de s'appliquer toute entiére à se sanctifier elle-même, au lieu que l'esprit des autres est occupé de mille soucis, & leur cœur partagé par des affections terrestres; Ce que je vous dis pour vôtre bien, ajoûte cét homme incomparable & non point pour vous dresser un piége, en vous faisant entendre que le mariage est un mal, & que vous avez quelque obligation de vivre dans la continence. Non, mes Fréres, je prétens seulement que la virginité pour celles qui n'ont pas été mariées, & le veuvage pour celles à qui Dieu a ôté leur mari, sont des états plus-parfaits, & qu'on y a plus de facilité de s'attacher à Dieu sans distraction.

Voila, Messieurs, quels sont les sentimens de Saint Paul, Iesus-Christ, c'est encore moins expliqué sur cette matiére, quoi qu'en deux mots il ait dit tout ce qu'on en peut penser. Il venoit de répondre aux Pharisiens qu'il n'étoit pas permis à un homme de se separer de sa femme, quelque raison qu'il en peust avoir. Saint Pierre étonné de cette réponce, Seigneur, dit-il, si cela est, il vaut mieux ne se point marier du tout. Il est vrai repartit Iesus-Christ, mais c'est une leçon que tout le monde ne comprend pas, elle n'est entenduë que de ceux à qui Dieu par une grace particuliére en donne l'intelligence. *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est;* Il y a des Eunuques, poursuit le Sauveur, qui le sont natu-

rellement, il y en a que les hommes ont reduit en cét état, il y en a qui s'y reduiſent eux-mêmes volontairement pour le Roïaume du Ciel, qui pourra comprendre ceci le comprenne. *Qui poteſt capere capiat.*

C'eſt, Meſſieurs, tout ce que le Fils de Dieu a jamais dit en faveur de la chaſteté il n'en parle que par enigme, il ſemble qu'il craint d'en dire trop & de ſe trop expliquer. C'eſt ſur ces quatre mots, que tant de millions d'hommes, & de filles ſe ſont conſacrées à Dieu par le plus-difficile de tous les vœux. Qui pourra comprendre ceci le comprenne. L'Egliſe Romaine la compris, Chrêtiens Auditeurs, puiſqu'elle approuve, puiſqu'elle autoriſe, puiſqu'elle prattique le conſeil de la chaſteté. Si quelques autres croïent que cette vertu eſt impoſſible, & qu'il n'eſt pas avantageux de s'éloigner du mariage, je ne m'en étonne pas, c'eſt juſtement ce que nous dit nôtre Sauveur, que c'eſt une verité qui n'eſt pas entenduë de tout le monde. *Non omnes capiunt verbum iſtud, qui poteſt capere capiat.* Mais faites-vous réflexion, Chrêtienne Compagnie, comment Iesus-Christ refuſe d'un côté de s'expliquer ſur ce ſujet, & comme en le refuſant il exagere l'excellence de la chaſteté d'une maniére capable d'exciter les plus-lâches, & de leur inſpirer l'amour de cette vertu? Qui pourra comprendre ceci le comprenne, comme s'il diſoit cette continence dont il eſt queſtion, eſt une enigme inconcevable à l'eſprit humain, c'eſt le chef d'œuvre de la grace, c'eſt une voïe pour aller au Ciel infiniment élevée au deſſus des autres voïes. C'eſt un miſtére qui ne doit être revelé qu'aux

grandes ames, qu'a celles qui veulent s'élever au dessus de la nature, qui aspirent à la condition des Anges. Ce seroit en vain qu'on en donneroit la connoissance à toutes sortes de personnes, il en est peu, qui aïent assez de courage, pour me donner cette marque de leur amour. C'est un trésor caché que peu de gens découvriront. Mais heureux mille fois celui qui le trouvera. *Qui potest capere capiat.*

Aprés ces paroles de nôtre maître, je n'ai garde ni d'exhorter ouvertement tout le monde à une vertu si grande, ni d'en détourner aussi personne. Mais quelque parti que vous aïez déja pris, ou que vous aïez dessein de prendre. Je vous supplie, Messieurs de vous ressouvenir, que le tems est court, que tout passe ici-bas, que tout s'évanouït presque en un moment. *Tempus breve est, reliquum est, ut & qui habent uxores tanquam non habentes sint, & qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* C'est pourquoi si vous êtes sages, vous tâcherez d'avoir dans le monde un cœur entiérement détaché du monde, vous y serez comme si vous n'y étiez pas, vous penserez au milieu des plaisirs, & des honneurs de la vie, que vous perdrez bien-tôt toutes ces choses avec la vie. Que ce monde n'est qu'un fantôme; qui disparoit, que ceux qui l'embrassent trouveront dans peu de jours, qu'ils n'ont embrassé qu'une vaine ombre, que puisqu'il faut enfin mourir, on ne sauroit suivre de meilleur conseil que de vivre à peu-prés comme si l'on étoit déja mort. *Qui utuntur hoc mundo tanquam non, utantur, præterit enim figura hujus mundi.* Tous les états sont saints;

c'eſt-à dire que quand Dieu nous y appelle par ſa grace, ou que nous nous y trouvons engagez par ſa providence, il ne tient qu'à nous de nous y ſanctifier. Les choſes-mémes qui ſemblent être des obſtacles pour le ſalut peuvent nous ſervir de moïens pour parvenir à une grande perfection, tout conſiſte à ne regarder pas ces choſes, comme nôtre fin, à en détacher nôtre affection, à n'avoir en veûë dans l'uſage qu'on en fait, que cette derniere fin à quoi tout le reſte doit ſe rapporter. *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, præterit enim figura hujuſmundi.* Revenons à la généroſité de MARIE elle parut d'abord dans le refus, qu'elle fit de la Maternité de Dieu, elle ne parut pas moins dans l'acceptation, qu'elle fit enſuitte de cette même-Maternité. C'eſt la ſeconde Partie.

Quelque glorieuſe que deuſt être à MARIE la qualité de Mére de Dieu, quoi-qu'en concevant IESUS-CHRIST dans ſon ſein, elle deuſt devenir Reine & des Anges & des hommes, il faut avoûër que ce regne ne devoit point être de ce monde. Il a été de cette maternité divine à l'égar de la ſainte Vierge à peu-prés comme de l'union hipoſtatique à l'égar de IESUS-CHRIST. Elle ne lui a valu ſur la terre, que des croix & des douleurs, elle a rempli toute ſa vie d'amertume, en un mot elle lui a fait païer par ſa patience, preſque tout ce qui lui étoit deû en vertu de ſa dignité. MARIE étant dérachée comme elle l'étoit de toutes les choſes terreſtres, étant remplie de l'amour de Dieu, & élevée à la plus-ſublime contemplation, qui ait jamais été accordée à une pure créature, elle alloit paſſer ſes jours dans un calme tout-à-fait deli-

cieux, ſans ce choix que Dieu fit d'elle pour être la Mére du Rédempteur. Mais depuis qu'elle l'eût conceû toute ſa vie ne fut qu'une ſuite & comme un enchaînement de trés-cruelles afflictions.

Premiérement ſa groſſeſſe venant à ſe découvrir par les marques ordinaires, il fallut eſſuïer la plus-horrible confuſion, qui puiſſe arriver à une honnête femme, qui eſt d'être ſoupçonnée d'adultere, que dis-je ſoupçonnée, elle en fut comme convaincuë dans l'eſprit de Saint Ioſeph; puiſqu'il la vit enceinte, & qu'il ignora le miracle, que Dieu avoit fait en elle. Ie ne parle point du déplaiſir, qu'elle eût de n'avoir qu'une créche à lui donner à ſa naiſſance, mais quels maux ne lui fit pas ſouffrir la fureur d'Hérodes? Quelle peine d'être obligée à s'enfuïr la nuit avec ſon enfant, à entreprendre de longs voïages, à paſſer dans un Roïaume étranger, quelle mortification de ſe voir exilée durant ſept ans parmi des Païens, & des Idolatres, de ne pouvoir rentrer dans ſon païs, d'errer ainſi de ville en ville, & de province en province, elle qui étoit pauvre & qui aimoit tant la ſolitude? Lorſque Jesus commença à paroître & à remplir toute la Paleſtine du bruit de ſon éloquence & de ſes miracles, il y auroit eû quelque gloire pour Marie d'être reconneûë pour la Mére d'un ſi grand Prophéte. Mais il ne daigna jamais lui donner ce nom, non pas même en mourant, lorſque la douleur extréme où elle étoit ſembloit exiger de lui cette petite conſolation. Non ſeulement il la traitta toûjours de femme, mais il affecta de la rebutter en toutes rencontres. Il ſem-

bla même la désavoüer en une trés-grande assemblée, où elle se présenta pour parler à lui; enfin dés l'âge de douze-ans jusqu'à la fin de sa vie, il en usa toûjours avec elle d'une maniére si froide en apparence, & si je l'ose dire que c'est de la en partie que les Marcionistes & les Manichéens, ont pris occasion de dire qu'il n'étoit pas veritablement son fils, & qu'il n'avoit pris dans son sein qu'un corps apparent & fantastique.

Mais qui peut dire ce quelle a enduré à la veûë des souffrances, & de la mort de son Fils? Saint Jean de Damas, dit que le Sauveur lui fit souffrir en mourant toutes les douleurs qu'il lui avoit épargnées à sa naissance. Saint Anselme asseûre que tous les tourmens des Martirs ont été légers en comparaison des peines interieures de MARIE. Son cœur, dit S. Laurens Iustinien, étoit comme le miroir du corps souffrant de IESUS, c'est-à-dire qu'elle ressentoit tous les coups qu'on lui donnoit, & qu'elle les ressentoit dans la partie de toutes la plus-sensible, qui est le cœur. Saint Bernard croit que sa compassion fut quelque chose de plus-cruel, que la passion-même du Fils de Dieu; & certes cela n'est pas trop mal-aisé à comprendre, à qui connoît un peu la nature & les sentimens du cœur maternel. Il n'est pas nécessaire de prouver, qu'il n'y eût jamais d'amour égal à celui que MARIE eût pour IESUS, il étoit son Fils unique, & comme il n'avoit point de Pére sur la terre il lui appartenoit uniquement, d'ailleurs il n'y eût jamais d'enfant plus-aimable. Iugez donc quel supplice ce fut pour elle, de le voir lier, soufflетter, bastonner, trainer dans la boüe, fouler aux piés des

ſoldats, déchirer à coups de foüets, cloüer à la croix & mourir avec infamie. Pour moi je vous avoüe que mon eſprit ſe confond toutes les fois que je veux me repréſenter l'état, où cette Sainte Mére ſe trouva pour lors; tâchez de l'imaginer péres & méres, vous que la mort, que les maladies de vos enfans, que les mauvais traittemens qu'on leur fait, portent quelquefois à de ſi grandes extrémitez.

Tout cela ſuppoſé, Meſſieurs, on demande à MARIE, ſi elle veut bien être la Mére de JESUS-CHRIST, il n'y a rien à craindre pour ſa pureté, mais il faut qu'elle ſacrifie & ſa réputation & le repos de ſa vie, il faudra qu'elle ſacrifie ce même Fils dont elle ſera la Mére. On ne lui cache pas qu'il doit être le Sauveur de ſon peuple, & que c'eſt au prix de ſon ſang qu'il le doit ſauver. Elle a lû, & elle a trés-bien entendu toute ſon hiſtoire dans les Prophetes, où elle n'eſt pas rapportée moins exactement qu'elle le ſera dans l'Evangile. Qu'en dittes-vous, Chrêtiens Auditeurs, que doit répondre cette ſainte fille? Ce fut une grande joïe pour Sara, lors qu'on lui annonça de la part de Dieu, que toute âgée, toute ſterile qu'elle étoit, elle ne laiſſeroit pas d'avoir un fils qui rendroit immortel le nom de ſon pére, & dont la poſterité ſeroit glorieuſe. Mais ſi on lui euſt dit qu'elle auroit le déplaiſir de voir cét enfant ſacrifié par ſon propre pére, & qu'au lieu de lui ſervir d'appui en ces derniers jours, & de lui fermer les yeux à la mort, ce ſeroit elle qui l'enſeveliroit bien-tôt de ſes propres mains, & qui pleureroit ſur ſon ſepulchre; Croïez-vous qu'à ces conditions elle euſt

voulu avoir un Isaac, quelque beau, quelque aimable qu'il eust pû être. Mais une femme qui préverroit, qu'elle ne pourroit avoir qu'un fils malheureux, dont la vie seroit courte, & la mort infame, qui lui feroit passer ses jours en pleurs & en inquiétude ; cette femme, dis-je, pourroit-elle se résoudre à devenir mére, & si elle avoit déja conçû cét enfant infortuné, pourroit elle s'empécher de l'étouffer dans son sein avant qu'il puſt voir le jour?

Toutefois, Messieurs, MARIE veut bien être Mére à des conditions si étranges, non point par le desir d'avoir un fils, elle est si peu touchée de cette passion, qu'elle n'est entrée dans le mariage, qu'à condition qu'elle y conservera sa virginité, mais pour obéir & pour plaire à Dieu, qui souhaitte qu'elle embrasse cette rude croix, & qu'elle la porte pour son amour. Quelle résolution, quel courage de s'offrir pour être cette triste Mére? Vous aurez le plus-aimable de tous les Fils, Vierge Sainte, mais ce sera tant pis pour vous, plus il sera aimable & plus vous serez à plaindre. Quelle douceur pourrez-vous goûter en sa compagnie, puis que vous ne le verrez jamais, que sa croix, que toute la honte & toute la cruauté de sa passion ne se présente en même-tems à vôtre esprit? Comment ne fremissez-vous point à cette seule pensée? Comment ne priez vous point le Seigneur de lui choisir une autre Mére, & de vous laisser joüir en paix des douceurs de vôtre retraitte?

On pourroit peut-être dire, que MARIE ne fit alors nulle réflexion à toutes ces choses ; mais je suis persuadé au contraire, qu'outre les connoiſ-

sances qu'elle en avoit déja par l'Ecriture. Dieu les lui révela pour lors d'une maniére encore plus-claire & plus-distincte, afin que le consentement qu'il attendoit d'elle pour l'Incarnation, fust non-seulement libre & donné avec une pleine connoissance, mais qu'il fust encore l'action de la plus-heroïque vertu qui eust jamais été prattiquée. Aussi les Saints Péres disent, que ce consentement fut d'une valeur en quelque sorte infinie : Qu'elle mérita plus par cette seule action d'obéissance, que tous les Anges, & tous les hommes n'ont pû mériter par tout ce qu'ils ont jamais fait de plus-difficile. Par ce consentement, dit Saint Bernardin de Sienne, elle mérite l'empire du monde, la plenitude des graces, toutes les vertus, tous les dons, tous les fruits du Saint Esprit. Elle mérita toutes les graces gratuites comme le don de science, de prophetie, celui des langues & des miracles, elle mérita d'être la Mére de son Créateur, d'allier en sa personne la Virginité avec la Maternité, d'être la porte du ciel, nôtre esperance, nôtre étoile, & sur tout cela d'être appellée la Reine de misericorde, & de l'être effectivement, *Et super hæc omnia, quod regina misericordiæ nuncupetur, & talis nominis consequatur effectum.*

C'est pour cela sans doute, que dans la réponce qu'elle fait à l'Ange, elle ne parle point comme une créature que le Seigneur honore d'une faveur signalée, mais comme une esclave qui se soûmet humblement sous le fardeau qu'on lui impose, *Ecce ancilla Domini*, dit-elle, *fiat mihi secundùm verbum tuum.* Voici la servante du Seigneur, il est le maître, il peut disposer de moi comme il lui plaira.

Vous m'avoûrez, Meſſieurs, que ces paroles marquent bien mieux la diſpoſition d'une ame qui reçoit un commandement dur & penible que les ſentimens d'une perſonne qu'on comble d'honneur, & qu'on éleve au plus-haut point de la gloire ? Si dans la maternité qu'on lui préſente, elle n'enviſageoit que les avantages que cette dignité renferme, elle auroit répondu par des actions de graces, par quelques termes qui euſſent exprimé ſa reconnoiſſance, & la confuſion qu'elle auroit cûë de ſe voir préferée à toutes celles de ſon ſexe; mais au contraire voici l'eſclave du Seigneur, que ſa volonté s'accompliſſe en moi : *Fiat mihi ſecundùm verbum tuum.* Voila comme parloit Jesus-Christ au jardin de Getſemani, lors qu'il acceptoit le calice de ſa paſſion. Voila les paroles d'une perſonne qui ſe ſurmonte elle-même, qui croit faire un grand ſacrifice en obéïſſant.

Cela étant ainſi, Chrêtiens Auditeurs, n'admirez-vous point la conduite de nôtre Dieu, qui faiſant à Marie la plus-grande grace, qu'il puſt faire à une créature, voulut que cette grace fuſt accompagnée de la plus-peſante croix que nulle créature ait jamais portée. Nous ne pouvons comprendre que Jésus-Christ n'ait pû parvenir qu'en ſouffrant à la gloire de ſa réſurrection. *Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in gloriam ſuam.* Cependant il n'y a pas ſujet de s'en étonner. Jesus-Christ étoit innocent, il eſt vrai, mais il étoit chargé de tous nos pechez, & tant de pechez ne ſe pouvoient expier que par un cruel ſupplice. Mais Marie n'etoit coupable de nulle faute, & elle n'étoit point la victime que Dieu deman-

doit pour les fautes des autres hommes ; cependant il faut qu'elle passe ses jours dans le dueil, & dans la tristesse, que jusqu'à la mort elle soit comme noïée dans l'amertume.

Pauvres affligez, voila encore pour vous un motif de patiance, quand nous ne serions pas comme accablez & des pechez d'autrui & de nos propres pechez ; Il faudroit même alors s'élever avec la grace au-dessus des plus-grands maux, & dire avec David, *Nonne Deo subjecta erit anima mea.* Qu'avez-vous à dire aveugle & téméraire Nature? Qu'avez-vous à dire contre les ordres du Créateur? Eh quoi mon ame, nous revolterons-nous contre nôtre Dieu, nous plaindrons-nous de sa conduite, aurions-nous bien la hardiesse de l'examiner, ne nous suffira-t-il point que c'est sa volonté qui s'exécute, que c'est sa main qui nous frappe ? *Quis nos separabit à charitate Christi ?* Si je ne me sens coupable de rien, si je suis dans la grace du Seigneur, si je l'aime, & que par consequent j'en sois aimé, sera-t-il dit, qu'une maladie, qu'une perte, qu'une disgrace quelque grande qu'elle puisse être, m'ait separé de son amour, qu'elle m'ait fait rompre avec un si bon ami ? Voila, Messieurs, ce qu'il faudroit dire, quand nous serions aussi purs que nôtre Dame. Mais à la veûë de nos pechez comment osons-nous murmurer, comment osons-nous parler de nos souffrances ? Mon Dieu que vous êtes bon! que vous êtes pitoïable, que vôtre main est douce, qu'elle est legere, que vôtre justice est pleine de misericorde ! helas ce seroit bien autre chose si vous me traittiez à la rigueur, si vous en usiez avec moi comme vous avez fait avec tant d'autres, que vous

avez précipitez pour de moindres fautes, à des ſupplices qui n'auront jamais de fin.

Mais d'où vient que le Seigneur accable MARIE d'afflictions ? D'où vient que depuis qu'il l'a choiſie pour ſa Mére, il ne lui a jamais donné du relâche juſqu'à la mort ? Quoi ſe ſeroit-il fait un plaiſir de la tourmenter, ſi ces tourmens eûſſent deû lui être inutiles ? S'il avoit jugé qu'une vie heureuſe & tranquille lui euſt été plus-avantageuſe ? Si aprés l'avoir preſque élevée juſqu'à la Divinité, il avoit crû pouvoir lui témoigner plus-d'amour qu'en la chargeant de mille croix ? Et vous, Chrêtiens Auditeurs, croïez vous que Dieu qui n'eſt que bonté ? Dieu qui exerce ſur vous une providence ſi paternelle, qui défend aux autres hommes de vous nuire en quoi-que ce ſoit, qui le leur défend ſous des peines ſi rigoureuſes, qui déclare que c'eſt le toucher en la prunelle de l'œil, que de vous affliger ſeulement par une parole, qui jure qu'il ſe vengera de tout le mal qui vous aura été fait, ſoit en vôtre perſonne, ſoit en vos biens, ſoit en vôtre réputation ; Croïez-vous qu'il vouluſt troubler lui-même vôtre repos, & vous faire gemir ſous le fardeau de la croix, s'il croïoit qu'il vous fuſt inutile de ſouffrir, s'il ne ſavoit que cela vous eſt extrémement avantageux ? Savez-vous quelles peines vous ſeroient entiérement inutiles ? ce ſeroient celles de l'autre vie, & c'eſt pour cela qu'il n'a rien oublié pour vous garentir de ces peines, juſqu'à vouloir bien ſouffrir en ſa perſonne tout ce que vos pechez avoient mérité. Faiſons y un peu de réflexion, Meſſieurs, je vous en conjure, JESUS-CHRIST eſt mort pour nous délivrer des ſupplices éternels,

& nous ne pouvons croire qu'il nous délivreroit de cette maladie, de ce chagrin, de cette calamité domestique, de ce trouble intérieur, de cette affliction d'esprit, s'il prévoïoit que nous deussions trouver nôtre avantage dans une plus-grande prosperité. Que faudra-t-il donc qu'il fasse encore pour nous persuader qu'il nous aime, & pour dissiper nos injustes défiences ?

C'est assez fait, ô mon Dieu ! pour une si chetive créature, je n'en demande pas davantage, & je me soumets sans réserve à vôtre divine conduite, *Ego servus tuus, & filius ancillæ tuæ.* Je suis vôtre esclave, Seigneur, vous m'avez tiré du néant, vous m'avez tiré de l'enfer, si je vis, ce n'est que par vôtre grace, que par vôtre pure misericorde ; n'est-il pas bien juste que vous usiez de moi selon vôtre bon plaisir ? Frappez-moi donc, ô mon Dieu ! autant qu'il vous plaira, & aussi rudement qu'il vous plaira, il faudra que je souffre beaucoup avant que mes douleurs égalent les vôtres, avant qu'elles égalent celles de vôtre Sainte Mére, avant qu'elles égalent le nombre de mes pechez. J'aurai du moins cette consolation en mes maux, que je marcherai par un chemin que vous avez tracé avec vôtre sang précieux, par un chemin que MARIE a arrosé de ses larmes, par un chemin que tous vos amis ont tenu, & par où ils sont tous arrivez à l'immortalité glorieuse. *Amen.*

SERMON XXXI.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Gloriâ Domini plenum est opus ejus.

Le Chef-d'Oeuvre, l'ouvrage du Seigneur est tout rempli de sa gloire. Eccli. c. 48.

La gloire de la Sainte Vierge dans le ciel est pleine & surabondante. Elle ne regrette rien dans la gloire, elle n'y a même rien à regretter ; Elle n'y desire rien, & n'y a rien à desirer ; Elle n'y envie rien, mais même elle n'y a rien à envier à personne.

DE tous les éloges qui ont été donnez à MARIE, lors qu'elle étoit encore parmi les hommes, le plus magnifique sans doute, fut celui qu'elle reçeût de Dieu même par la bouche

bouche de Gabriel, lors qu'il l'appella pleine de grace : *Ave gratia plena.* Mais présentement qu'elle est élevée au dessus des Anges, on doit ajoûter quelque chose à cet éloge ; & ce que l'on peut dire de plus-grand en sa faveur, si je ne me trompe, c'est qu'elle est pleine de gloire. *Gloriâ Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas que cette plenitude prise en un certain sens, est commune à tous les Saints. *Pleni sunt*, dit le Dévot Saint Bernard, *Pleni sunt, prorsus ità est dilectissimi, bonorum nostrorum sancti non egent.* Ils sont pleins, mes trés-chers Fréres, ouï sans doute, ils sont pleins de biens, & ils n'ont que faire des nôtres ; mais il s'en faut beaucoup que la plenitude de leur felicité n'égalle le comble de la gloire de la Sainte Vierge, leur richesse comparée à celle de leur Reine, peut passer pour indigence, soit que Marie ait plus de capacité à recevoir, ou qu'elle soit remplie de dons plus-excellens & plus-précieux ; il est certain qu'elle est dans le Paradis, ce qu'elle a été sur la terre, la choisie, la bien-aimée ; il est certain qu'entre les Bien-heureux mêmes, elle est la Favorite & la Bien-heureuse.

Agréés, Messieurs, que je prenne cette verité pour le sujet de nôtre entretien, & que je fasse voir que Marie est dans le ciel pleine de gloire, ou si vous aimez-mieux que sa gloire est une gloire pleine & accomplie. Je sai qu'en cette Fête on a coûtume de parler de la mort de Nôtre-Dame, de sa Resurrection, de son Assomption glorieuse ; Mais quoi, ne dira-t-on donc jamais rien du bonheur où cette Mort, cette Resurrection & cette Assomption l'ont élevée, aprés l'avoir si souvent

consideré sur son char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de l'envisager jusques sur son trône ? Il est vrai que des yeux aussi foibles que les nôtres auront bien de la peine à soûtenir tout l'éclat dont ce trône est environné. Mais s'il jette des lumiéres capables de nous éblouïr, il en a encore qui peuvent fortifier nôtre veûë : Demandons-lui celles-ci, Chrêtiens Auditeurs, & pour les obtenir, servons-nous de la priére de l'Eglise. *Ave Maria.*

C'est une chose assez mal-aisée à comprendre, comment c'est que dans le Ciel on peut goûter une felicité parfaitte, nonobstant les défauts qui semblent s'y rencontrer. Il est peu de Bien-heureux qui aïent autant de gloire qu'ils en ont pû aquerir avec les graces qu'ils avoient reçeûës; & il semble que ce leur devroit être un sujet d'un éternel repentir, d'avoir perdu par leur faute ce qu'ils pouvoient mériter par une fidelité plus exacte. De plus leur corps n'a point de part à la gloire de leurs ames, & c'est merveille comme ils ne sont point troublez par le desir de voir ressuscíter leurs corps, leurs parens bien-heureux, leurs enfans, leurs amis, leurs péres & leurs méres, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le ciel, ou même l'ont déja perdu ; & ce qui les touche encore de plus-prés, c'est qu'ils voïent des places au dessus d'eux, où ils savent trés-bien qu'ils joûiroient d'un bon heur plus-grand que celui dont ils joûïssent ; & ils voïent ces places occupées par des personnes non-seulement de même nature qu'eux ; mais encore de même sexe, de même âge, de même profession ; ce seroit ici [illegible] un objet d'envie capable de rendre mal heureux

l'homme du monde, qui d'ailleurs auroit le plus de sujet d'être content. Cependant il n'est rien de plus-vrai que dans le Paradis il n'entre nul repentir ; *Neque luctus, neque dolor erit ultra.* Il n'y entre nul mouvement ni de desir, ni d'envie ; *Nemo invidet*, dit le venerable Bede, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

O belle vie, vie heureuse, & cent fois heureuse ! d'où les larmes sont bannies pour toûjours, où chacun est content de son sort & de celui de ses fréres ! où chacun se trouve aussi heureux par le bon-heur d'autrui que par le sien propre ! O parfaite charité ! ô douce paix ! ô joïe veritablement pleine & accomplie ! Mais quoi-que cette joïe soit pleine, non obstant les défauts que nous y avons remarquez. Quoi-que, ni ce qu'ils ont perdu par leur faute, ni ce qui semble manquer à leur bon-heur, ni la gloire des autres, n'empéchent pas qu'ils n'y vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie, toute-fois on ne peut nier, que celui d'entre les Saints qui n'auroit rien à regretter, rien à desirer, rien à envier à personne ; on ne peut nier, dis-je, que celui-là ne fust dans un état beaucoup plus-avantageux que tous les autres. Or, Messieurs, la Sainte Vierge a cét avantage dans le Paradis, & c'est pour cela que je dis, qu'elle est la Bien-heureuse même entre les Bien-heureux. qu'elle y est pleine de gloire, ou comme j'ai déja dit, que sa gloire y est pleine & sur-abondante : Les autres Saints ni regrettent rien, ils n'y desirent rien, ils n'y envient rien à leurs fréres ; mais MARIE n'y a rien à regretter, rien à desirer, rien à envier aux autres

Saints. Voila trois veritez que je m'en vais tâcher de prouver dans les trois points de ce discours. Non-seulement MARIE ne regrette rien dans la gloire, mais elle n'y a même rien à regretter, ce sera le premier Poinct : Non-seulement elle n'y desire rien, mais encore elle n'y a rien à desirer, ce sera le second Poinct : Non seulement elle n'y envie rien, mais même elle n'a rien à y envier à personne, ce sera le troisiéme Poinct. Voila tout ce que j'ai à vous dire.

Si Dieu n'empéchoit dans les Bien-heureux l'effet que devroit produire dans leur ame le souvenir des fautes passées : Il est impossible, à mon sens, d'imaginer un enfer plus cruel que seroit le Paradis. La veuë des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de leur tems, la connoissance de cette bonté infinie qu'ils ont si peu aimée en comparaison de ce qu'elle méritoit, qu'ils ont même souvent offencée : Cette connoissance, dis-je, leur causeroit une douleur égale à l'amour qui les possede, égale à la joie dont ils sont remplis. Figurez-vous le desespoir d'une mére ou d'une amante passionnée, qui revient d'un accez de frenesie, & qui s'apperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là son propre fils ou celle-ci le mieux fait & le plus-tendre de tous les amans ; ce desespoir n'est qu'une legére image de celui où la premiére veuë de Dieu jetteroit les ames saintes, si les pechez qu'elles ont commis contre lui pouvoient se representer à leur mémoire. Mais non, ou ils oublieront entiérement ces pechez, ou Dieu disposera les choses de telle sorte, qu'il y aura même quelque douceur à les repasser par l'esprit. Ces

fautes noïées dans les larmes de la penitence, & dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers confits dans le miel, leur amertume ne se fera plus sentir, elle se perdra, pour le dire ainsi, dans cét abîme de joïe où le cœur sera plongé.

Mais quoi-que le souvenir d'une vie tiéde & déreglée ne puisse pas alterer le bon-heur des Saints, la veûë d'une vie pure & passée dans l'innocence ne laisse pas de les rendre infiniment plus-heureux. On ne peut pas dire qu'on y regrette le tems perdu, ni les graces mal ménagées; mais qui peut dire combien on se sait de gré d'avoir bien emploïé le tems, & d'avoir profité de toutes les graces qu'on a reçeûës. Chacun y est trés-contét de ce qu'il a, mais de combien ceux-là sont-ils plus-satisfaits que les autres, qui peuvent dire que s'ils n'ont pas plus de gloire, ce n'a pas été leur faute, qu'ils ne se sont jamais relâchez, qu'ils n'ont rien perdu par leur negligence; que quand ce seroit à recommancer, ils ne pourroient rien faire de mieux que ce qu'ils ont fait? Or, Messieurs, la Sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le Paradis. Si l'on avoit pû rassembler tous les serviteurs de Dieu, qui ont jamais vécu sur la terre, & qu'on leur eust demandé s'ils se croïoient exemts de tout crime: quelle pensez-vous qu'auroit été leur réponse, dit l'admirable Saint Augustin, quelque grande qu'ait été leur sainteté, ils auroient tous répondu avec l'Apôtre Saint Jean, si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mêmes, & la verité n'est pas en nous; la Sainte Vierge est la seule, ajoûte ce Pére, qu'il faut toûjours excepter par le respect que

nous devons au Seigneur qu'elle a conçeû. *Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini cum de peccatis agitur nullam prorsus habere quæstionem volo.*

Je n'ignore pas, Meſſieurs, que Calvin eſt dans une autre penſée ; je ſai que dans ſon Harmonie, & dans un autre ouvrage qu'il appelle l'Antidote du Concile de Trente ; Il accuſe MARIE de vaine curioſité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi, & même de deſeſpoir ; comme Meſſieurs de la Religion Prétenduë Réformée, ſont aujourd'hui plus-moderez que ce premier Auteur de leur réforme, & qu'ils l'ont réformé lui-même en bien des choſes ; je doute un peu qu'ils vouluſſent imputer tous ces deſordres à la plus-innocente des Vierges, à la Mére de leur Rédempteur. Quoi-qu'il en ſoit, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'en ce point nous ſuivions le ſentiment de Saint Ciprien, de Saint Auguſtin, de Saint Bernard ; & ſur tout que nous nous en tenions à la déciſion du Concile.

Il eſt donc vrai, Chrêtiens Auditeurs, & c'eſt un article de nôtre Foi, que MARIE n'a jamais peché non pas même veniellement : Il eſt vrai qu'elle eſt ſortie du monde auſſi pure qu'elle y étoit entrée, qu'elle ne s'eſt jamais éloignée en rien des ordres de Dieu, qu'elle ne ſe peut reprocher ni foibleſſe, ni lâcheté, ni inconſideration, ni ſurpriſe. Ce ſeroit beaucoup pour nous, Chrêtiens Auditeurs ; mon Dieu, quel bon-heur de ne vous avoir jamais offencé ! ce n'eſt-là toutefois qu'une petite partie du bon-heur de la Sainte Vierge ; non-ſeulement elle n'a jamais perdu la grace, non-ſeulement elle

ne l'a jamais ternie par aucun mouvement déreglé, mais elle ne l'a jamais laissée oisive en son ame, le Saint Esprit a toûjours été en elle, & il y a toûjours été agissant & operant avec elle, depuis sa Conception jusqu'à l'âge de soixante-douze ans qu'elle est morte ; ç'a été un enchaînement continuel de mérites ; son cœur toûjours embrasé de charité a été devant Dieu, dit S. Pierre de Damien, comme une cassolette sur un feu ardent & éternel, laquelle ne cesse jamais d'exhaler ses agréables vapeurs. De sorte qu'on ne peut pas dire qu'elle ait fait une seule action qui ait été purement naturelle, qui n'ait été digne de récompense ; qu'elle ait dit une seule parole qui n'ait pas été rapportée à la gloire du Seigneur, qu'elle ait jamais eû une pensée indifferente, jamais passé un moment sans faire quelque progrés, quelque gain pour l'Eternité. Mais quel gain, Dieu immortel! & qui pourra jamais le comprendre ? Il suffit de dire que tout son fond doubloit à chaque moment, qu'à chaque moment elle aimoit Dieu de toutes ses forces, qu'elle agissoit toûjours selon toute l'étenduë de la grace qu'elle avoit reçeûë ; & cette grace, dit Denis le Chartreux, étoit en quelque sorte infinie ; qu'elle agissoit toûjours avec toute la ferveur dont son ame étoit capable, & il n'y eût jamais de plus grande ame que la sienne.

Il est tout visible, Chrêtiens Auditeurs, qu'une vie ainsi remplie de mérites, & où il n'y a pas un seul instant de vuide ; que cette vie, dis je, a été suivie d'une grande gloire ; on ne peut nier que ce ne soient là de ces jours pleins, dont parle David, & que pour cela elle n'ait reçeû une récompense

pleine, c'eſt-à-dire fort abondante, *plenam mercèdem.* Mais ce n'eſt pas encore ce que je veux dire, je conſidere ici la plenitude de ſa récompenſe en un ſens un peu plus-propre; je dis qu'elle eſt pleine en ce qu'elle eſt auſſi-grande qu'elle l'a pû être, en ce qu'elle n'a nul ſujet de regretter ni les années qu'elle a vécu, ni les moïens qu'elle a eûs d honnorer ſon Créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, ſi ces plaïes que je vois ſur le corps du Sauveur du monde, ont été faites pour moi, comme pour le reſte des hommes, elles n'ont point été faites par moi, j'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eû de part à ſa mort. Je ſai bien que Dieu a fait en moi tout le bien dont on me loüë, mais il ſait bien auſſi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu; je n'ai apporté nul obſtacle à ſes divines operations, je ne puis me vanter de rien, mais auſſi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai bien toûjours penſé, mon Seigneur, & je le vois à cette heure encore plus-clairement, que je ne pouvois vous ſervir ſelon vos mérites, mais ſoïez en loüé à jamais, je vous ai ſervi ſelon mon pouvoir, je l'ai fait de toutes mes forces: Me voici enfin en un état où je ne puis plus vous offencer, mais vous ſavez que je ne l'ai jamais fait, lors même que je l'ai peû. Heureuſe mille fois la néceſſité où je ſuis préſentement de vous aimer, ô mon Dieu? mais je ne laiſſois pas de vous aimer lors que j'étois en liberté d'aimer quelqu'autre choſe que vous.

Meſſieurs, ſi les Païens mêmes ont reconnu, que dés cette vie le témoignage d'une bonne conſcien-

ce est quelque chose de si doux, qu'elle peut charmer les douleurs les plus-ameres ; & rendre un esprit calme au milieu des plus-cruelles persecutions : Que sera-ce dans le Ciel de se ressouvenir qu'on a mené une vie irreprochable, dans le Ciel, dis-je, où l'on connoît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu, & les obligations infinies, qu'on avoit d'être tout à lui ? On peut encore juger de la douceur de ce souvenir par l'opposition à ce repentir amer, qui fait la plus-horrible peine des damnez. Il est seûr que rien ne les tourmente davantage que le regret d'avoir mépriſé des graces, avec quoi ils pouvoient parvenir à une saintetè très-éminente. Voila, dit Saint Bernard, ce qui m'effraïe dans les Enfers, c'est ce vers dévorant, c'est cette mort vivante. *Horreo vermem mordacem, & mortem vivacem.* Cela supposé il est évident par la regle des contraires, qu'un des plus-sensibles plaisirs, qu'on goûte dans le Paradis, c'est de se représenter le bien que l'on a fait sur la terre, & que ce plaisir est plein, qu'il est parfait en MARIE, puisqu'elle n'a jamais fait que du bien, & qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pû faire.

Je ne vous demande pas, Chrêtienne Compagnie, si vous avez lieu d'esperer la même consolation, nous avons déja perdu tout le tems de nôtre enfance, & peut-être même, celui de nôtre jeunesse, & du reste. Helas ! Il n'est que trop vrai, que nous n'en donnons que la moindre partie à nôtre salut. Je ne vous demande pas non plus, si vous ne craignez point que dans le Ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usa-

ge de la vie. I'ai déja dit que rien d'affligeant ne peut avoir entrée dans l'ame d'un Bien-heureux. Mais à l'heure de la mort, où toutes choſes ſeront encore dans l'incertitude ; où vous commencerez à connoître Dieu, à connoître la vanité de tout ce que vous eſtimez davantage, vous ne manquerez pas d'être attaqué de cette triſte penſée, & Dieu veüille que vous n'en ſoïez pas accablé. C'en eſt fait, direz-vous, me voila au bout de la carriere, voila le tems du travail paſſé, je ne puis plus rien faire pour l'autre vie. Iuſqu'ici j'ai peu quelque choſe, j'ai peu toutes choſes pour ma fortune, pour le ſalut de mon ame : Mon Dieu ſi j'avois fait tout ce que je pourrois faire, que je mourrois content aujourd'hui. Ie pouvois donner aux pauvres tout ce que le luxe m'a conſumé, tout ce que j'ai dépenſé en nippes, en colets, en garnitures, en ajuſtemens inutiles, tout ce que j'ai perdu au jeu, tout ce qui s'en eſt allé en débauches. Ie n'en aurois pas été plus-pauvre, j'en aurois été plus eſtimé des hommes, & préſentement je ne me trouverois pas les mains vuides, & dépourveuës de bonnes œuvres. Ie pouvois emploïer à la priére, & à la lecture des livres ſaints tout le tems, que j'ai donné aux vains divertiſſemens du monde. Ie pouvois donner aux viſites des malades, des pauvres affligez ces longues journées, qui ſe ſont toutes paſſées en diſcours, & en viſites inutiles. Ie pouvois paſſer hors du monde toute cette vie, que j'ai vécu dans le monde, je pouvois renoncer entiérement à la terre ; j'ai eû des freres, des ſœurs, des parens, des amis, qui l'ont bien fait ; Dieu m'a ſouvent donné la penſée de les ſuivre dans leur retraitte. Ah ſi j'avois ſeû

profiter de mon avantage ! Que ne pouvois-je pas faire, & que ne voudrois-je pas avoir fait ? Nous pouvons encore faire ce que nous ne pourrons plus alors, si nous voulions un peu nous attacher à cette réflexion, je suis seûr que dés cette heure, on renonceroit à bien de choses, à quoi on est peut-être trop attaché ; On se hâteroit de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ce n'est pas ici la premiére-fois qu'on a représenté cette verité, il en sera aujourd'hui, du moins pour la plûpart de nous, ce qu'il en a déja été si souvent. On a beau nous prêcher là-dessus, nous ne serons pas plus-sages que tant d'autres, à qui nous avons ouï faire en mourant de si belles protestations pour un avenir, qui ne devoit pas être pour eux. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu ces imprudens, & d'avoir été témoins de leur desespoir ; nous continuerons de vivre comme nous avons toûjours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus-ardens, & de plus-sinceres, mais de trés-inutiles desirs de conversion. Ie passe à la seconde Partie, où je dois vous faire voir que non-seulement MARIE ne desire rien dans le Ciel, mais qu'elle n'y a même rien à desirer.

Vous savez, Messieurs, que dés qu'on a des enfans, les desirs se multiplient aussi bien que les soucis & les peines. Il s'en faut bien que l'ambition d'une Mére ne soit renfermée dans des bornes aussi-étroittes, que celles d'une fille, ou d'une autre femme. Outre ce qu'une mére desire pour soi, elle soûaitte encore pour ses enfans des honneurs, & des richesses proportionnées à l'amour, qu'elle

leur porte, ſon bon-heur eſt inſeparable de leur bon-heur, elle les regarde comme une partie d'elle-même, & bien ſouvent comme la partie, qui lui doit être la plus-précieuſe, & la plus-chere. Doncques pour aſſeûrer avec verité que MARIE la Mére de JESUS, eſt pleine de gloire, il faut qu'elle n'ait rien à ſoûaitter ni pour elle, ni pour ſon Fils. Pour ſon Fils, il eſt inutile d'en donner des preuves. On ſait que IESUS eſt le Roi de la gloire, comme parle l'Ecriture, Il eſt aſſis au plus-haut du Ciel, toutes les créatures ſont ſoûmiſes à ſon Empire. Mais je ne ſai ſi vous avez jamais bien compris quel comble de felicité ce doit être pour MARIE de voir un Fils ſi aimable élevé à ce haut point de grandeur. Un grand Prince ſoûtenoit autrefois, qu'il n'étoit point ſi glorieux d'être Roi, que d'avoir un Fils qui le fuſt. *Videri ſibi quovis regno pulchrius Regis eſſe Patrem.* Vous ſavez le ſentiment de cette fameuſe Romaine, qui fut d'abord réſoluë à être égorgée par ſon propre fils, ſur l'aſſeûrance qu'on lui donna qu'il monteroit ſur le trône des Empereurs, & ſans aller chercher ſi loin des preuves d'une paſſion ſi naturelle. Péres & Méres je ne veux ici que vôtre ſeul témoignage. N'eſt il pas vrai que vous vous eſtimez bien-heureux, lorſque vous voïez vos enfans s'élever un peu au-deſſus de leur condition? Lorsque vous apprenez qu'ils ſont careſſez des Grands, qu'ils ſont conſiderez de leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur mérite un rang, que la naiſſance ne leur avoit pas donné? Quels efforts ne fait-on pas pour les tirer de l'obſcurité, où il avoit pleû à Dieu de les faire naître? Avec quel

plaisir n'épargnez-vous pas même sur vôtre bouche, dequoi leur procurer une fortune un peu meilleure que la vôtre ?

Jugez par là quelle deust être la joïe de MARIE à son entrée dans le Ciel, lorsqu'elle vit ce Fils, qu'elle avoit enfanté dans un étable, & élevé dans la boutique d'un Charpentier : Qu'elle le vit, dis-je, placé sur la teste des Seraphins, revétu d'un manteau roial mille fois plus-brillant que le Soleil, & couronné de la gloire de Dieu-même ? Pour me former quelque idée de cette joïe incompréensible, je me répresente le pauvre Iacob entrant dans l'Egipte, où non-seulement il retrouve son cher Ioseph, qu'il avoit perdu depuis si long-tems, mais où il le trouve regnant sur tous les Egiptiens, & devenu le Maître d'un grand état de simple pasteur, qu'il étoit. Ce bon vieillard faillit à mourir de joïe, aprés une si heureuse avanture, il ne desira plus rien dans la vie, il ne desira pas même de vivre : *Iam latus moriar, quia vidi faciem tuam, & superstitem te relinquo.* Voila une legére image de l'état, où se trouva l'ame de la Sainte Vierge, lorsqu'elle entra dans le Paradis, de l'état où elle est encore à present, & où elle sera durant toute l'Eternité. Ouï éternellement elle aura le plaisir de voir sa chair, cette Humanité sainte, qui s'est formée dans son sein, qu'elle a nourrie de son lait : de la voir, dis-je, assise sur le trône du Tout-puissant, reglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grace, & de la gloire ?

Aprés un si grand bon-heur, si elle pouvoit soûaitter encore quelque chose pour elle-même,

ce seroit sans doute d'être assise à la droitte de ce Fils, d'être déclarée Régente de ce grand Roïaume, dont il est le Roi, d'être la dépositaire de tous ses trésors, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle possede tous ses tiltres, Chrêtiens Auditeurs, elle est dans le Ciel la Reine des Saints, dit l'Abbé Rupert, & sur la terre la Reine des Rois. *Hæc in cœlis Regina Sanctorum, & in terris Regina regnorum est.* Non-seulement il n'est point de gloire aprés celle de JESUS, égale à la gloire de MARIE; mais on peut dire, que la gloire de MARIE est égale à celle de IESUS-CHRIST-même. Et pourquoi ne le diroit on pas puisque le grand Arnoul de Chartres a bien osé avancer que c'est une même gloire, qu'ils partagent également? *Filij gloriam cum Matre non tam communem judico, quam eandem.*

Ce qui rend cette felicité accomplie de tous Points, c'est que ce n'est pas seulement l'ame, qui en joüit; le corps de la Sainte Vierge y a déja part, il est déja bien-heureux, & fait même une partie du bon-heur des autres Saints. Saint Iean dans l'Apocalipse, dit qu'il a oüi la voix des Martirs, qui crioient sous les Autels, ou leurs Reliques sont honnorées, & qui demandoient à Dieu qu'il avançast le jour des vengeances. Ces grands cris, dit Saint Gregoire, sont les grands desirs, qu'ont ces ames d'être réünies à leurs corps par la resurrection. *Magnus earum clamor magnum est desiderium tùm resurrectionis, tùm judicij.* MARIE n'a rien à desirer sur ce point non plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de prés d'une resurrection glorieuse, & son corps préservé de toute

corruption, fut incontinent porté au Ciel, où il brille d'un éclat ineffable & immortel. Ce seroit un'erreur, Messieurs, de penser que ce fust un petit bien, que cette gloire corporelle, mais c'est une erreur en laquelle, si je ne me trompe, peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop nôtre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs, & à ses plaisirs, pour croire que ce n'est pas un grand avantage de le voir vivant, & plongé en toutes sortes de délices.

Je sai que les Saints lui ont déclaré la guerre; qu'ils se sont sentis comme accablez de son pois, qu'ils ont soûaitté de le voir détruit, & reduit en cendres: mais outre que ce sentiment n'est pas naturel, les Saints considerent leur chair en cette vie comme un obstacle à leur perfection, comme une ennemie domestique, qui leur tend par tout des piéges; comme une furieuse, qui en s'élevant contre l'esprit se prépare à elle-même d'étranges supplices. Mais ils commencent tous à l'aimer du moment, qu'ils sont en état de ne la plus craindre, en cela-même qu'ils la déchirent, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment veritablement; ce sont de sages laboureurs, qui cultivent leur champ; qui le sillonnent, & qui en arrachent les herbes durant l'hiver, pour le voir en la belle saison revétu d'une riante verdure. C'est pour cela que Job trouvoit tant de consolation dans l'esperance qu'il avoit de voir quelque jour ses membres pourris, partager avec son ame le plaisir de voir le Seigneur. *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Iesus-Christ lui-même a souffert, tout ce qu'il a souffert, pour rendre son corps glo-

rieux. *Propoſito ſibi gaudio.* Il a ſouffert la Croix dans la veûe de la gloire, dont il devoit joüir, il eſt ſeûr que ces paroles ne peuvent être entenduës, que de la gloire du corps. *Propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem*; Puiſque ſon ame étoit bien-heureuſe dés le premier inſtant qu'elle fut creée.

S'il eſt donc vrai que nous aimons tous naturellement nôtre corps; MARIE a d'autant plus de ſujet de ſe réjoüir du bon-heur du ſien, qu'il ne lui a jamais été ni rebelle, ni incommode, qu'il ne l'a jamais retardée au chemin de la vertu; qu'au contraire il lui a ſervi comme de chariot, pour la porter plus vîte au comble de la ſainteté. Mais quel honneur pour ce corps, quelle prodigieuſe diſtinction de briller dans le Ciel aux yeux de tous les Bien-heureux, tandis que ceux des autres Saints pourriſſent dans des ſepulcres, tandis que reduits en pouſſiere, ils ſervent de joüet aux vents; & ſont confondus avec les cendres des réprouvez.

Ce Privilege, Chrêtiens Auditeurs, eſt le fruit de la mortification de MARIE, le fruit du mépris, qu'elle à toûjours fait de tous les attraits, dont le Créateur l'avoit pourveûë. Tous les Péres conviennent, qu'on n'a jamais veû de créature plus belle que Nôtre-Dame, & cependant il eſt vrai qu'on n'en a jamais veû de plus-chaſte, de plus-négligée, de plus-ſoigneuſe d'éviter les regars des hommes. Que vous étes mal-heureuſes, femmes Chrêtiennes, d'emploïer à vous perdre, & à perdre encore les autres, ces agrémens, que Dieu ne vous avoit pas donnez pour un ſi funeſte uſage; mais que vous êtes abuſées de croire qu'à force de ſoins, & d'étude, vous pourrez rendre immortelle

cette

cette fleur de beauté, qui se flétrit tous les jours ! vous avez beau faire, ce feu de ces yeux s'éteindra bien-tôt ; ce teint va se ternir tout-à-l'heure, les maladies, l'âge, les rides vont gâter ces traits, & vous rendre aussi difformes, que vous avez été agréables, & quand tout cela ne seroit pas ; qui peut vous garantir de la mort, & de l'horrible corruption du sepulcre ? Il est vrai que nous resusciterons tous, mais ne croïez pas qu'en resuscitant, nous devions tous reprendre ce que la vieillesse, ou la mort nous auront ravi ; *Omnes quidem resurgemus*, dit Saint Paul, *Sed non omnes immutabimur.* Nous resusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changez. La Resurrection glorieuse réformera tous les défauts, & de l'âge, & du teint, & des traits, & de la taille ; elle rendra aux visages les plus effacez toute la fraîcheur, tout l'éclat de la plus-belle jeunesse ; mais ne pensez-pas, que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardez, pour ces personnes sensuelles, & idolatres d'elles-mémes, qui durant tout le cours de la vie n'auront songé qu'à se parer, & à conserver leur embon-point. Elle sera pour ces ames généreuses, qui seront affranchies de la servitude de leur corps, qui en auront reprimé les mouvemens, qui l'auront traitté comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la Penitence, qui auront fait à la chasteté, & à la pudeur un sacrifice des vaines graces, qui l'embellissent. Hélas ! Messieurs, si nous l'aimions veritablement ce corps, & que nous fissions un peu de réflexion au tort, que lui fait nôtre luxe, & nôtre délicatesse ; qu'on nous verroit bien-tôt imiter ces Saints, & ces

Saintes, qui l'ont traitté si cruellement.

Il me semble que si une jeune personne est priée pour un bal, ou pour quelque autre assemblée de cette nature; il me semble, dis-je, qu'elle demeure volontiers enfermée durant tout le jour en un des-habillé trés-simple, & trés-souvent des avantageux, que durant tout ce jour-là elle se donne mille gênes, mille tortures, qu'elle souffre qu'on la serre quasi jusqu'à l'étouffer, qu'on la brûle, qu'on la pique, qu'on lui tire les cheveux, & tout cela pour paroître tant soit peu plus-agréable pendant trois ou quatre heures de tems. De quoi donc cette même personne ne seroit-elle pas capable, si elle songeoit un peu, que quelques années de retraite, de modestie, de penitence peuvent donner une beauté éternelle à son visage, en corriger tous les défauts, le mettre hors d'atteinte aux injures & du hale, & de la vieillesse, qu'il ne s'agît pas ici d'une assemblée de parens, ou de quelques Seigneurs, & de quelques Dames, qu'il ne s'agit pas simplement d'un repas, ni d'une soirée; mais d'une vie immortelle, que nous devons passer en la plus-illustre, & la plus-nombreuse compagnie, qu'il est possible d'imaginer! mais nous le remarquions déja tantôt, on écoute, comme on écouteroit une chanson, tout ce qu'on nous dit de l'Eternité; on traitte de visionnaires ceux qui songent à s'y établir; tous nos desirs se bornent à cette vie, comme si aprés la mort il n'y avoit plus rien ni à desirer, ni à craindre.

Seigneur, vous nous persuaderez, quand il vous plaira, les veritez, que vous nous avez revelées; & il n'y a que vous seul, qui puissiez convaincre

nôtre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux, ce seroit en vain que je tâcherois de communiquer à mes Auditeurs, le peu de foi, qu'il vous a pleû me donner; je m'envais voir, si je ne réüssirai point mieux à leur faire comprendre que MARIE non-seulement n'a rien à regretter dans le Ciel, qu'elle n'y a rien à desirer; mais que même elle n'a rien à y envier à personne; C'est la troisiéme Partie, dont je ne dis que deux mots.

Quand je dis que dans le Ciel la Mére de Dieu n'a pas sujet de porter envie à personne, je ne prétens pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de châque Saint en particulier: Si nous en croïons Saint Pierre de Damien, il y a une différence infinie entre la Mére & les serviteurs de IESUS-CHRIST. *Infinitum Dei servorum, ac Matris discrimen est.* S'il est vrai ce que tant de Péres ont enseigné, que dans cette vie, & même dés le premier moment qu'elle fut sanctifiée; elle reçût une grace plus-abondante que celle de tous les Saints, & de tous les Anges ensemble, il est tout visible que dans le Paradis tous les Saints, & tous les Anges ensemble, ont moins de gloire qu'elle n'en possede elle seule. *Quantum enim gratiæ*, dit Saint Bernard, *in terris adepta est, tantum & in Cœlis obtinet gloriæ singularis.* Mais je passe plus-avant, pour faire voir que Nôtre-Dame ne doit porter envie à aucun Saint, je dis qu'elle a ramassé en soi tout ce qui est comme répandu dans les autres, qu'elle réünit toutes ces riches couronnes, dont l'admirable varieté fait un des plus-beaux ornemens de la Jerusalem Celeste.

Vous n'ignorez pas, Meſſieurs, que quoi-que la grace, qui eſt la ſainteté eſſentielle, ſoit la même dans les Saints, cependant Dieu prend plaiſir de lui faire produire des effets tout différens, ſelon les ſujets, auſquels il l'a communique, elle produit en quelques-uns une admirable ſimplicité, dans les autres une prudence toute divine, celui-là ſe conſume dans les rigueurs d'une vie auſtere, celui-ci dans les travaux d'une vie Apoſtolique: quelques-uns conſervent leur innocence juſqu'au tombeau; quelques-autres reparent par une longue penitence les deſordres d'une jeuneſſe imprudente, & déreglée, qui va chercher parmi les barbares une glorieuſe mort, qui ſouffre un plus doux mais plus-long martire dans un Cloiſtre. L'un ſe ſignale par ſon aſſiduité à la priere; l'autre par ſa liberalité envers les pauvres; un autre par ſa patience dans les maladies. Pour les graces, que nous appellons gratuites, qui ſont comme des marques d'amitié, dont Dieu honnore ſes favoris; il obſerve encore cette regle, il ne donne pas à toutes choſes, il ne donne pas à tous la même-choſe. Il ouvre aux uns les ſens les plus-cachez de l'Ecriture; il découvre aux autres les ſécrets de l'avenir; l'un penétre dans les cœurs; l'autre a la vertu de les toucher. Qui a le don des langues, qui a celui des gueriſons; qui a le pouvoir de faire des prodiges, & de commander à la nature. *Diviſiones gratiarum ſunt, idem autem ſpiritus.*

A cette diverſité de graces répond dans le Ciel une diverſité de gloire, qui met quelque difference entre chaque Bien-heureux, les Apôtres y ſont diſtinguez des Prophetes, les Martirs des Confeſ-

seurs, les Vierges des Veuves ; les Pénitens de ceux qui n'ont jamais perdu la grace de leur Baptême, chacun à son trait de beauté particulier, chacun à comme ses couleurs, son habit de gloire, auquel il peut être reconnû. Or je dis, Messieurs, que tous ces traits, toutes ces couleurs sont comme rassemblées dans la Sainte Vierge ; & la raison que j'ai de le dire est bien évidente. Pendant que MARIE vivoit ici bas, elle avoit réüni en soi tous les caracteres des vertus, toutes les especes de sainteté différente ; Les Saints Péres lui donnent tous la qualité de martire ; les-uns disent que tout ce que les autres Martirs ont enduré, n'est rien en comparaison de ce qu'elle souffrit au pié de la Croix : Les autres asseûrent que si ses douleurs avoient été partagées à tous les hommes, il y en auroit eû assez pour leur causer à tous une mort subite. Elle a été l'Apôtre des Apôtres mêmes ; elle a allié une innocence parfaite avec une trés-parfaite penitence ; elle a été élevée au plus-haut point de la contemplation ; elle a été l'idée des Vierges, des Veuves, & des femmes mariées. Ce n'est pas encore assez tous les privileges, dont Dieu a gratifié ses amisen cette vie ; la sience infuse, la prophetie, les langues, les miracles, tous les autres dons de quelque nature qu'ils puissent être, lui ont tous été accordez. *Sanctorum omnium privilegia ; O Virgo ! omnia habes in te congesta.* C'est le savant Idiot, d'où je conclus que dans la gloire elle jouït de toutes les récompenses, & qu'on peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur, qu'on admire en tous les autres.

C'est pour cela que David faisant la peinture de

cette Reine assise à la droite de son Fils, il dit qu'elle est revétuë d'une robe de drap d'or sous un manteau roial tissu de différentes couleurs. *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato circundata varietate.* Elle n'a donc rien à envier à aucun saint; au contraire si les Bien-heureux étoient susceptibles de quelque mouvement déreglé; elle devroit être l'objet de l'envie de tous les autres. Mais non des cœurs remplis de l'amour & de la joie du Seigneur, ne peuvent être atteins de cette passion lâche, & cruelle.

Je ne voudrois pas non plus vous l'inspirer, Messieurs, mais que je serois heureux, si je pouvois faire naître en vôtre cœur cette sainte, & loüable émulation, qui porte les gens-de-bien à imiter les vertus des Saints pour avoir part à leurs recompenses. Vous me direz que MARIE est un modele un peu trop parfait pour vous. Mais entrons dans le Paradis, Chrêtiens Auditeurs, parcourons un peu les divers rangs de Saints, & de Saintes, qui s'y rencontrent. Voïez ces Apôtres assis sur des trônes d'or, ces Martirs couvers de poupre, ces Vierges mille fois plus-blanches que des lis, ces Pénités tous revétus de lumiéres, ces Veuves d'une si auguste, & si éclattante beauté, placées en un si beau jour, toute cette foule de gens si bien-faits, tous parez si richement, tous plus-brillans que des Astres. Est-il possible qu'il n'y ait rien en tout cela, qui réveille vôtre ambition, rien qui vous anime, rien qui soit propre pour vous? Choisissez parmi tant d'Ordres différens celui que vous aimerez davantage.

Courage, Messieurs, il n'y en a presque pas un

seul, où vous ne puissiez pretendre, aprés tout ceux qui les rempliſſent, ſont tous hommes comme vous; il y en a de vôtre humeur, de vôtre condition, de vôtre âge; ils ont tous été ce que vous êtes, ſi vous êtes pecheurs, vous en trouverez preſque en châque trouppe, leſquels ont peut-être plus offencé Dieu que vous, & n'ont pas laiſſé de devenir ſaints. Les mêmes difficultez, qui vous effraïent les ont fait balancer quelque tems, mais enfin une maladie, une diſgrace, une Méditation, un Sermon, une lecture leur fit prendre le bon parti: ils commencerent à ſervir Dieu tout de bon; ils ont perſeveré durant l'eſpace de quelques années; les voila qui triomphent de leur victoire, & qui ne ceſſent de benir le jour & l'heure qu'ils renoncerent aux plaiſirs, aux vanitez du monde. A quoi tiendra-t-il donc, Chrêtiens Auditeurs, que nous ne formions tout à l'heure le deſſein de les imiter? Pourquoi ne prendrons-nous pas aujourd'hui la belle réſolution que prit Saint François de Sales, lors qu'on canoniza Saint François Xavier? Voila, dit-il, voila déja trois Saints de ce même nom, il faut que je faſſe le quatriéme; m'en deuſt-il coûter la vie. En effet il ſe tint parole à lui-même; & toute l'Egliſe a reconnû, qu'il s'eſt rendu digne du rang où il avoit porté ſon ambition. Pourquoi donc ne dirai-je pas aujourd'hui la même choſe? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je faſſe encore un Saint de mon nom, un Saint de ma profeſſion, & de mon état; un Saint Eccleſiaſtique, un Saint Pére de famille, une Veuve, une Vierge Sainte. Mon Dieu! eſt-il poſſible que cela ſoit en mon pouvoir, & que je ne me

hâte pas de le faire ? La mort me surprendra-t-elle donc avant que je me sois entiérement sanctifié ? Faudra-t-il que je porte en l'autre vie le regret éternel d'avoir pû me procurer un si grand honneur, un si grand bien, & de l'avoir négligé ?

C'est à vous, que nous voulons devoir cét avantage, aimable MARIE ; vos Autels sont toûjours assiegez de supplians, qui vous demandent la guerison de leurs maux, le gain de leurs procez, le succés de leurs voïages ; d'heureuses moissons, d'heureuses couches ; des enfans bien-faits, & dociles. Vous écoutez toutes ces prieres, ô la meilleure de toutes les Reines ! Vous les exaucez, vous ne rebuttez personne. Mais nous voici à vos piés pour des graces bien plus-dignes de vôtre Liberalité ; Nous n'aspirons à rien moins, qu'à la gloire des Antoines, des Atanases, des Bernards, des Magdelaines, des Moniques, & des Téreses, nous portons nos yeux, & nos desirs jusqu'à ces trônes, d'où l'on voit de plus-prés vôtre raviſſante beauté, & qui sont plus-éclairez de vos lumiéres : En un mot nous voulons être des Saints. Faites ce miracles, Divine MARIE, il vous fera plus d'honneur que les aveugles gueris, & les morts resuscitez ; Nous vous en rendrons de continuelles actions de graces & en cette vie, & en l'autre. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXII.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Maria optimam partem elegit..... Qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'humilie sera élevé. S. Matth. chap. 23.

L'humilité profonde de la Sainte Vierge, & ses profondes humiliations nous font juger combien elle est élevée dans la gloire.

JE ne sai d'où vient qu'en la solemnité d'aujourd'hui l'Eglise applique à la Sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que MARIE n'ait eû sur la terre des privileges qui

n'ont été communiquez à nulle autre créature. Je sai que dans le ciel entre tous les Bien-heureux elle est la mieux partagée. Elle a été choisie entre tous les enfans d'Adam pour être délivrée du peché originel ; Elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la Mére de Dieu, & entre tous les prédestinez pour avoir la plenitude de la grace, & le premier rang dans la gloire, mais on ne peut pas dire, ce me semble, qu'elle doive rien de tout cela à son propre choix, elle a été choisie pour posseder ces avantages plûtôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est que dans un seul point, à mon sens, qu'elle a vraiment choisi, c'est qu'elle a été humble & inconnuë au monde, & c'est de son propre choix qu'elle l'a été, pouvant se produire & briller aux yeux des hommes avec toutes les graces dont Dieu l'avoit enrichie, elle a mieux-aimé une vie cachée & obscure, elle a pris la derniere place lors qu'on lui a offert de regner sur toutes les créatures, elle s'est d'autant plus-abbaissée que le Seigneur prenoit plus de soin de l'élever. Ouï, Messieurs, en cela on peut dire qu'elle a vraiment choisi, & qu'elle a choisi la meilleure part, non-seulement parce que c'est la plus-solide & celle que JESUS-CHRIST lui-même s'est réservée, mais encore parce que l'humilité devant être la mesure de nôtre grandeur avenir, elle ne pouvoit s'ouvrir un chemin plus-seûr à la plus-haute élevation.

Il me semble, Messieurs, que je ne puis moi-même prendre une meilleure voïe pour vous faire comprendre cette haute élevation dont MARIE joüit depuis son Assomption, qu'en vous faisant voir combien l'humilité qu'elle a exercée ici bas a

été profonde. Ce seroit pour moi une trop grande témerité de vouloir porter les yeux sur le trône, où elle est assise, sur la riche couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée. Ce sont toutes choses qui passent nos conceptions, on n'en peut parler que par des figures, & tout ce qu'on en peut dire est au dessous de cette idée même-confuse & imparfaitte qu'on en a communement. Mais puis que c'est un article de foi, que les Saints sont d'autant plus-élevez dans le ciel, qu'ils se sont abbaissez davantage sur la terre, selon ce mot, *Qui se humiliat exaltabitur.* Si je pouvois vous faire voir combien MARIE s'est humiliée, il est certain que je vous mettrois en main une regle trés-juste, pour juger de son bonheur. Quoi-qu'il en soit, j'espére que ce discours sera Chrétien, & que s'il est peu utile pour la gloire de MARIE, il contribuera quelque chose à vôtre édification, pourveû que cette Reine des Anges, cette dépositaire des graces du tout-puissant, veuille bien écouter la priére que nous lui ferons, s'il vous plaît, avec l'Ange. *Ave Maria.*

Quoi-que je convienne avec S. Bernard, que la qualité de Mére de Dieu dont la Sainte Vierge a été honorée sur la terre, peut servir de regle pour mesurer le bon-heur qu'elle possede dans le Paradis; j'ose dire neanmoins qu'on en jugera plus-exactement & plus infailliblement par l'humilité dont elle a été remplie. Oüi, Messieurs, c'est par sa vertu, & sur tout par son humilité profonde qu'elle a mérité, ce qu'on auroit pû absolument refuser à son éminente qualité de Mére du Rédempteur. Les Téologiens disent, qu'il n'étoit pas

tout-à-fait impoſſible que MARIE même aprés avoir conçeû le Verbe Eternel, ſe rendit indigne de la felicité éternelle ; C'eſt pour cela que S. Auguſtin aſſeûre qu'elle a été plus-heureuſe de croire en JESUS-CHRIST, que de lui donner ſa propre chair; C'eſt pour cela que IESUS-CHRIST lui même répondit à cette bonne femme qui appelloit bienheureux le ſein qui l'avoit conçeû, dittes plûtôt que ceux-là ſont heureux qui entendent la parole de Dieu & qui en profitent. Mais ſi MARIE a été humble, il faut néceſſairement qu'on l'exalte, & ſi elle a été humiliée ici bas, il faut néceſſairement que ce ſoit dans le ciel qu'elle ait été exaltée. Voila, Chrêtiens Auditeurs, toute la preuve que je vous veux donner en ce diſcours de la gloire immenſe, où nôtre Dame eſt entrée au jour de ſon Aſſomption, *Qui ſe humiliat exaltabitur.* Quiconque eſt humble ſera exalté, c'eſt un Arrêt prononcé par la bouche de la verité-même incarnée. Or MARIE a été humble ſur la terre, & elle n'a pas été exaltée ſur la terre, au contraire elle y a été extrémement humiliée, par conſéquent elle eſt infiniment exaltée dans le ciel : Pour ſavoir donc combien elle eſt élevée dans la gloire, nous n'avons qu'à conſiderer dans le premier Poinct ſon humilité profonde ; & dans le ſecond ſes profondes humiliations. C'eſt tout le ſujet de cét entretien.

MARIE a été ſi humble, que par ſon humilité elle a été élevée à la dignité de Mére de Dieu; elle a été ſi humble, qu'une ſi prodigieuſe élevation n'a point alteré ſon humilité. Voila en deux mots le plus-grand éloge qu'on puiſſe faire de cette

incomparable vertu. L'humilité ne pouvoit recevoir une plus-haute récompense que la Maternité Divine, ni être mise à une plus-forte épreuve, qu'en recevant un honneur si inouï ; cette récompense ne s'est point trouvée trop grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de Nôtre-Dame.

Pour le premier, le Docteur dévot ne fait nulle difficulté de dire, que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe Divin dans les entrailles de la Vierge ; Que c'est elle qui a donné de l'amour au Roi de la gloire, & qui l'a fait descendre du trône de son Pére, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une petite créature. Il se fonde sur ces paroles que MARIE a elle-même prononcées. *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, Il a eû égard à l'humilité de sa servante, & il en a bien voulu faire sa Mére. Vous voïez assez, Chrêtiens Auditeurs, qu'une humilité qui a pû produire un si grand effet, qui a mérité ce qui est infiniment au dessus de tout mérite ; que cette humilité, dis-je, n'est pas une humilité commune. Mais je vous prie d'observer encore, que cette humble Vierge avoit été ornée dés sa naissance, & même dés sa conception, de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles ; & qu'elle les possedoit toutes en un si haut point, que nul Saint n'en a jamais eû aucune qui leur pust être comparée ; cependant entre toutes ces admirables vertus, l'humilité est celle qui attire les yeux de Dieu, & qui touche son cœur davantage ; il faut donc que ce soit celle que MARIE a cultivée avec plus de soin, celle qu'elle a porte à un plus-haut degré de perfection

& si cela est, combien cette humilité doit elle avoir été profonde ; c'est un miracle qu'elle ait pû subsister parmi tant & de si excellentes vertus, mais c'en est bien un plus-grand encore, qu'elle les ait toutes surpassées.

Pour le second, c'est quelque chose de rare qu'une humilité qui s'est trouvée digne d'un si grand honneur, n'ait point corrompu cette humilité, *Non mediocris humilitatis insigne*, dit le même Pére que j'ai déja allegué, *nec oblatâ tantâ gloriâ obliviſci humilitatem.* C'est une preuve d'une grande modestie, que de se ressouvenir de son néant, dans le tems que Dieu même rend à son mérite un témoignage si avantageux. Il est aisé dans une vie obscure & mépriſée de conserver de bas sentimens de soi-même, mais ce n'est qu'avec peine que les ames les plus-humbles se défendent des respects & des loüanges des hommes. Combien devoit-il donc être difficile à la Sainte Vierge de résister aux éloges que l'Ange du Seigneur donna à sa vertu, & aux marques effectives & éclatantes qu'elle reçeût du Seigneur-même, d'un amour & d'une estime si singuliere. Cependant, Chrêtiens Auditeurs, bien-loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, bien-loin d'avoir donné entrée à quelque vaine complaisance, ou à quelque sentiment d'orgueil, elle n'a jamais signalé davantage son humilité.

Elle voit entrer dans sa chambre un Ange du premier ordre, qui l'asseûre qu'elle est remplie de grace & de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à dire qu'il l'aime, qu'il la protege, qu'il la conduit, qu'il habite dans son cœur aussi étroitte-

ment que l'ame est unie au corps ; qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eû, & il n'y en aura jamais, sur qui le ciel ait versé des benedictions aussi excellentes que celles, dont elle est comblée. Qu'au reste elle a eû le bon heur de plaire à Dieu sur toutes les créatures, qu'il l'a destinée pour être la Mére de son Fils unique ; Que le Saint Esprit a fait choix d'elle pour son Epouse, & que de cette alliance si glorieuse doit naître le reparateur du genre humain, le Roi du ciel & de la terre. Quelle impression pensez-vous, Messieurs, que ces loüanges aïent fait sur l'esprit de cette humble fille ? non-seulement elles ne l'enflent point d'orgueïl, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joïe ? Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si on l'avoit entretenuë des vertus d'un autre ; ce n'est pas encore assez, elle en est toute troublée & interdite, elle ne comprend rien à ce mistére, elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler. Je sai que Saint Ambroise dit, que ce trouble lui fut causé par la veûë de l'Ange qui lui aparoissoit sous la figure d'un homme, mais l'Evangile marque expressement, que ce fut le discours de Gabriel, & non sa présence, qui l'a troublat. *Turbata est in sermone ejus, & cogitabat qualis esset ista salutatio.* C'est qu'aïant toûjours devant les yeux sa propre bassesse & son néant, son humilité la représentoit à elle même si peu ressemblante au portrait que l'Ange faisoit d'elle, & si indigne du choix qu'il lui annonçoit, que quoi-qu'elle ne pust pas douter de sa sincerité; cependant elle ne pouvoit recevoir le compliment qui lui étoit addressé. *Cogitabat*, dit l'Evangeliste,

qualis esset ista salutatio. Elle rentre dans une profonde méditation, & considere attentivement les paroles qu'elle a entenduë ; elle voit si elle y pourra donner un sens conforme aux sentimens qu'elle a d'elle-même, ou si effectivement il y a quelque chose en elle qui mérite d'être loüé, plus elle considere, plus elle examine, plus elle sent croître son étonnement, plus elle se persuade que dans le salut angelique il y a une enigme qu'elle ne peut déméler. Il faut avoüer que voila une humilité bien profonde & bien établie ! non seulement les paroles sont claires & sans ambiguité, mais c'est un Ange qui lui parle, & qui lui parle de la part de Dieu, à qui nôtre ame est mieux connuë qu'à nous-mêmes, & néanmoins elle persevere à se croire indigne des éloges qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand nous sommes loüez par les hommes, Chrêtiens Auditeurs, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité. Les hommes loüent assez indifferemment le bien & le mal, selon que l'interest ou quelque autre passion les fait parler. Le monde ne connoît pas même les grandes vertus, il en donne souvent le nom aux plus-grands vices, il a encore moins de connoissance de nôtre cœur, & il n'est rien de si ordinaire que de le voir se tromper en nôtre faveur, comme aussi quelquefois il nous fait tort en nous croïant plus-méchans que nous ne sommes, contre tous les éloges & tous les applaudissemens humains, j'ai toujours en moi-même un préservatif infallible, qui est la veüe & le sentiment de ma misere ; c'est comme un mal sécret que je sens dans les entrail-

les,

les, & dont je ne puis pas douter, quoi-que mes amis trompez par de fausses apparences me flattent vainement d'une parfaitte santé. Mais comme la sainteté consiste uniquement à plaire au Seigneur, quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes graces, & qu'il le confirme par des faveurs inouïes : *Invenisti gratiam apud Deum, ecce concipies & paries filium.*

A quoi est ce que l'humilité peut avoir recours pour se soûtenir ? Quelles tenebres peut-elle opposer à une si grande lumiére ? Que fera donc MARIE dans une si grande entreprise ? doutera-t-elle des paroles de Gabriel, hazardera-t-elle la foi pour sauver l'humilité ? Non, Messieurs, elle ne doutera point, mais elle entrera dans le trouble & dans la confusion, elle soûmettra son esprit, comme on fait dans les mistéres les plus-obscurs, elle croira ce qu'on lui dit d'elle-même, mais elle n'y pourra rien comprendre ; l'incarnation du Verbe qu'on lui annonce, semblera moins exercer son esprit, & son aveugle soûmission, que ce qu'elle entendra de sa vertu : *Turbata est in sermone ejus, & cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette même humilité qui cause son trouble, & la surprise qu'elle fait paroître en cette rencontre, l'a rendu calme & insensible en d'autres occasions, où elle avoit bien plus de sujet d'étonnement, lors qu'aux Nôces de Cana elle fit remarquer à son Fils la confusion où l'Epoux alloit tomber faute de vin, vous savez que JESUS-CHRIST lui répondit assez brusquement en apparence : *Quid tibi & mihi est mulier*, Femme de quoi vous mêlez-vous, ce

qui signifie à peu-prés en nôtre langue, qui vous a rendu si hardie auprés de moi ; quelle liaison, quel rapport y a-t-il donc entre nous, qui vous donne la liberté de vous addresser à moi de la sorte ? En bonne-foi, Messieurs, MARIE n'avoit-elle pas sujet d'être troublée, ou du moins fort surprise de cette reponse : Ne devoit-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondit au doux nom de Fils qu'elle lui avoit donné que par celui de femme, qui a quelque chose de si dur dans la bouche d'un enfant ? Quoi l'on diroit qu'il a oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eû soin de son enfance, & que depuis trente ans qu'il est au monde, je lui ai rendu tous les offices d'une bonne Mére. Nulle de ces pensées ne se présentât pour lors à l'esprit de la Sainte Vierge, elle ne fut non plus étonnée du procedé de JESUS, que si elle y étoit toute accoûtumée, ou qu'elle s'y fust infalliblement attenduë, elle ne donne nulle marque d'embarras ni de tristesse, elle continue de parler aux Officiers qui servoient à table, & se remet à manger comme auparavant.

Elle ne se plaignit point non plus, lors qu'aïant demandé à parler à JESUS-CHRIST, qui étoit en compagnie dans une maison particuliére, il ne voulut ni l'a faire entrer ni aller à elle, il semble même la desavoûër & s'offencer de ce qu'on l'avoit appellé sa Mere. Il a raison, disoit-elle en elle-même, il est vrai que j'ai eû l'honneur de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étois indigne ; j'ai eû tort de le traitter de Fils, ce nom le des-honnore effectivement; s'il me rebutte, il me fait justice, il est étrange qu'une petite créa-

ture telle que je suis, puisse avoir l'audace de lui parler : En effet il ne peut y avoir de liaison entre la lumiére & les tenébres. Je ne puis rien dire de ces paroles si modestes, par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mistére de l'Incarnation. *Ecce ancilla Domini*, Voici la servante du Seigneur, elle ne pouvoit s'expliquer ni en moins de paroles, ni avec plus de simplicité & d'humilité. Je passe ce qu'en disent les Péres, & que vous avez entendu plusieurs fois ; Je remarque seulement qu'une autre se seroit étenduë sur son indignité, elle auroit exageré son peu de mérite, elle auroit fait des instances pour détourner un si grand honneur. Mais il ne vient pas seulement en l'esprit de la Sainte Vierge, que Dieu ait quelque dessein de l'honorer, ou qu'il trouve en elle quelque chose qui l'ait obligé à la choisir pour sa Mére ; Elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absoluë de Dieu, qui voulant avoir une Mére, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, tout de même qu'aïant à s'unir à une nature crée, il choisit la moins noble, la plus-miserable d'entre celles qui ont de la liberté & de la raison. C'est pourquoi bien-loin de songer à des actions de graces, elle croit faire un grand sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu. *Ecce ancilla Domini*, Voici l'esclave du Seigneur, il fera de moi ce qui lui plaira.

Je me répresente une pauvre paisanne qu'un grand Prince éleve tout d'un coup jusqu'à son lit roial, elle ne sait si elle doit résister ou obéir à ses ordres, de-peur de manquer à son devoir, elle ne souffre qu'avec peine qu'on lui ôte ses haillons ;

plus les nouveaux habits dont on la couvre sont riches & précieux, plus elle est honteuse de se voir vétuë d'une maniére si disproportionnée à sa naissance, bien-loin de s'en orgueïllir, elle n'ose se montrer en ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert S. Bernardin, pour expliquer quels furent alors les sentimens de Nôtre-Dame. *Quomodo pauperculam vilem si potens Rex eligeret in conjugem.* Mais enfin on s'accoûtume bien-tôt à la grandeur, on n'est pas long-tems sans oublier ce qu'on a été, & ceux que la providence éleve ainsi subitement de la bouë, sont ordinairement les plus-fiers & les plus-insuportables dans leur élevation. Non, Messieurs, la maternité divine n'a pas fait plus de tort à l'humilité de MARIE, qu'à son inviolable virginité, elle a été Mére sans cesser d'être Vierge, & ce qui n'est peut être pas un moindre prodige, elle a été Mére de Dieu sans s'en estimer davantage, sans se préferer pour cela à la moindre des créatures.

Voïez, s'il vous plaît, comme venant d'être placée au haut rang d'où elle voit au dessous d'elle & les hommes & les Anges, elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elizabet, & la servir en sa grosseſſe, croïant devoir du moins à son âge cette marque de civilité & de respect, comme si elle n'avoit rien eû en soi qu'elle pust opposer à l'avantage des années que sa Cousine avoit sur elle. Voïez combien elle est prompte à rapporter à Dieu les loûanges qu'elle reçoit à son arrivée. *Magnificat anima mea Dominum.* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand & admirable en ses œuvres, il a jetté les yeux sur ma bassesse, & toute sa puissance

s'est signalée en m'élevant de rien à une dignité si sublime, c'est pourquoi toutes les nations auront sujet de m'appeller non pas sainte, ni pleine de gloire, mais heureuse, & d'autant plus heureuse qu'on ne pouvoit parvenir à une plus-haute élevation avec moins de mérite. *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine, Chrêtienne Compagnie, à croire que MARIE ait été en effet dans ces sentimens. Car enfin elle ne pouvoit pas ignorer combien son ame étoit pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée, son amour pour Dieu étoit aussi-ardent que celui des Seraphins; Elle savoit qu'elle n'avoit jamais offencé Dieu, & elle étoit même exemte de cét attrait, que les plus-grands Saints ont au peché, & qui leur est un sujet continuel de confusion & d'humilité. *Unde ergo tibi humilitas & tanta humilitas ô Beata*, s'écrie un de ses dévots; Quel sujet avez-vous donc de vous humilier, heureuse MARIE, & de vous humilier si profondement? Le Docte Taulere dit qu'elle en avoit autant & plus de sujet que Magdelaine la pechereſſe, parceque n'étant rien de soi, non plus que cette illustre penitente, elle se voïoit élevée à un état plus-disproportioné à son néant, il n'est rien de plus humiliant que la pauvreté, or pour être pauvre il suffit de n'avoir rien de son fond, & de tenir ce qu'on a de la liberalité d'autrui. MARIE n'est pas nuë à la verité, au contraire elle est revétuë des plus-précieux ornemens de la grace, mais ces riches habits ne sont pas à elle. Elle a receû plus qu'une autre, & c'est cela même qui l'humilie, veû qu'el-

le n'a pas plus mérité. Ce qu'il y a de loüable en elle, c'eſt que ſans ſonger jamais n'y à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure immobilement attachée à la conſideration de ſon néant, où elle ſe trouve confonduë avec les plus-viles créatures, ſans pouvoir rien découvrir qui la diſtingue même des réprouvez, ni qui puiſſe avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'étoit par la veûë continuelle de ce néant, qu'elle nourriſſoit en ſon ame une ſi parfaitte humilité ; ſemblable en cela à ce ſage Roi, qui aïant été laboureur vouloit toûjours avoir en veûë les habits qu'il avoit portez au village, afin que le ſouvenir de ſa premiére fortune le porta à uſer moderement de ſon bon-heur. Et à cét autre qui ne ſe ſervoit jamais que de vaiſſelle de terre, afin qu'aïant toûjours préſente à la memoire la profeſſion de potier qu'il avoit exercée autrefois, il ne ſe laiſſa pas emporter à l'orgueïl qu'inſpire ordinairement la roïauté.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, la veritable ſource de l'humilité de la Sainte Vierge ; c'eſt ce regar de ſon néant, que S. Bernardin aſſeûre avoir été auſſi continuel que l'exercice de ſon amour : *Aſpectus nihilitatis* : Sans ſe laiſſer ébloüir à ce qu'elle étoit, elle prenoit plaiſir à méditer ſans interruption ſur ce qu'elle avoit été avant que d'être, & ſur ce qu'elle auroit peû être encore, s'il avoit ploû à Dieu lui ôter tout ce qu'il pouvoit lui redemander ſans lui faire tort, elle ne voïoit rien de tout ce qui étoit en elle que ſa baſſeſſe, & elle ſe reſſouvenoit que le Seigneur n'y avoit rien veû que cela, lors-qu'il avoit jetté ſur elle les yeux de ſa miſeri-

corde. *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Messieurs, il me semble quand on fait réflexion à ces humbles sentimens, on est incapable de concevoir quelque orgueil. Car enfin quelque bon, quelque parfait même que vous soïez, il s'en faut bien que vôtre sainteté n'égalle celle de IESUS-CHRIST. Cependant il est certain que cette sainte Mére ne s'est jamais préferée à aucune créature, qu'elle n'a pas crû qu'il y en eust une seule au dessous d'elle; Et ce qui n'est pas moins veritable, c'est qu'elle avoit raison d'avoir ces pensées, & qu'en cela elle se faisoit justice. Et nous nous enflons de vaine gloire, Chrêtiens Auditeurs, & nous nous élevons au dessus des autres hommes; nous, dis-je, qui sommes sujets à toutes sortes de vices, qui n'avons que des vertus imparfaittes, & nous qui quelque soin que nous aïons de sauver les apparences, savons trés-bien qu'au fond nous ne sommes que foiblesse qu'ignorance; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir de toutes les plus-basses & les plus-folles passions nous possedent tour à tour; que ce n'est qu'à force de contrainte ou de dissimulation, que nous empéchons tous ces défauts d'éclater aux yeux de tout l'univers. Nous trouvons étrange qu'on nous manque de respect, qu'on ose parler de nous en des termes peu avantageux, nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise, nous nous plaignons qu'en cela on nous fait une effroiable injustice, mais en verité oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connoîtroient aussi bien que nous nous connoissons nous-même? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considere pas assez, de ce qu'on

ne nous aime pas, & moi je m'étonne comment c'eſt qu'on peut nous ſupporter, comment nous pouvons nous ſouffrir nous-mêmes.

Quelle excuſe aurons-nous, Chrêtienne Compagnie, pour colorer nôtre orgueïl, lors qu'il nous ſera reproché au jour des vengeances ? Car enfin les autres vices trouvent ennous de quoi ſe nourrir, les objets qui nous tentent, les ennemis qui nous attaquent ſont puiſſans, & ils ont de grandes intelligences dans nôtre cœur. Mais qu'y a-t-il en nous qui puiſſe entretenir nôtre orgueïl. Ce qui nous entraîne dans tous les autres deſordres, ces deſordres-mêmes nous fortifient contre celui-ci. Vous n'étesni chaſte ni ſobre, ni patient, vous ne voulez quitter ni les jeux, ni l'oiſiveté, vôtre cœur n'a nulle tendreſſe pour les pauvres, ni charité pour le prochain, vous l'avoüës franchement, vous ne pouvez pas en diſconvenir, vous dittes que vous ne ſauriez faire autrement, à la bonne heure, mais comment pouvez-vous donc avoir du mépris pour vos fréres, & vous préferer à eux ? Comment prétendez-vous qu'on vous honore & qu'on vous reſpecte ? Quand vous auriez toutes les vertus, dit S. Bernard, cette préſomption les corromproit toutes & vous rendroit haïſſable aux yeux de Dieu; mais combien vous doit-il hair davantage, ſi vous trouvant denuë de toutes vertus, vous ne laiſſez pas d'être tâché d'un vice ſi odieux ? Helas ſi ce nombre infini d'imperfections que nous ſommes obligez de reconnoître en nous, étoient du moins capables de nous rendre humbles, cette humilité nous rendroit parfaits & irreprochables.

L'humilité, disent les Saints Péres, est une vertu qui repare tout, qui desarme Dieu dans sa plus grande colere, qui nous tient lieu d'innocence auprés de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité aimable vertu, source de paix & de sainteté ! que je me trouve heureux de pouvoir avec ton secours effacer toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon Créateur, & m'ouvrir un chemin seûr & infallible à la gloire. O que mon salut me devient aisé par cette voïe, qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien, mes pechez s'élevent sans cesse contre moi malgré moi-même. Je suis né avec des mal-heureuses inclinations qui me sollicitent au mal, & qui me le rendent comme nécessaire. Mes passions ne me tourmentent pas seulement, elles m'aveuglent & me rendent presque semblable aux bêtes farouches ! mais pour peu qu'elles me laissent de la raison, j'en aurai toûjours assez, ce me semble, pour m'humilier, tandis que je me sentirai accablé de tant de miseres, non je ne ferai pas difficulté de le dire, heureuses miseres, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, & m'abbaisser devant les hommes, si vous m'étes nécessaires pour me conserver dans la connoissance de mon néant, & dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne voudrois pas vous changer pour le mérite & pour les vertus des autres, je veux bien être ce qu'il faut que je sois pour être humble, je renonce à toutes les graces qui pourroient me ravir cét avantage, puis qu'il me peut tenir lieu de toutes choses, je consens volontiers à être privé de tout pour le conserver.

Mais pour juger de l'élevation de la Sainte Vierge dans le ciel, il ne suffit pas qu'elle se soit humiliée dans elle-même, il faut qu'elle ait été humiliée devant les hommes, car si elle avoit été exaltée dés ici-bas, on pourroit dire qu'elle auroit reçeû sa recompense, & qu'elle n'auroit plus rien à demander en vertu de ces paroles, quiconque s'humilie sera exalté : Voïons donc si son humiliation a été aussi-profonde que l'a été son humilité. C'est la seconde partie.

Lors que je lis les Vies des Saints, & sur tous ces ouvrages admirables, où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, leurs lumiéres, & toutes les graces extraordinaires qu'ils ont reçûës de Dieu, lors que j'entens parler de ces dons admirables de contemplation communiquez à une Sainte Catérine de Sienne, ou à une Sainte Téresе, de ces ardeurs, de ces admirables sentimens qu'elles rapportoient de leurs raviſſemens & de leurs extaſes. Mon Dieu, dis-je, en moi-même, quel tréſor d'inſtructions & de lumiéres, quels ſujets d'admiration n'aurions nous pas, ſi MARIE avoit bien voulu communiquer les ſécrets de ſon cœur, & publier les faveurs que Dieu lui a faites dés ſon enfance ? MARIE, dis-je, dont la contemplation à ſurpaſſé celle des plus-hauts Seraphins, qui a reçeû plus de grace elle ſeule que tous les prédeſtinez enſemble, & qui a été ſi fidelle à cette grace, qu'elle y a toûjours répondu de toute l'étenduë de ſes forces. MARIE qui a porté le Sauveur durant neuf mois dans ſon ſein, qui a vécu en ſa compagnie durant trente ans, qui l'a veû naître, mourir, & réſuſciter ; qui peut douter que durant tout ce

tems-là, le Seigneur n'ait fait des choſes admirables en elle, & qu'elle n'ait prattiqué les plus-excellentes & les plus-ſublimes vertus; cependant on en a rien ſeû par elle-même, elle a étouffé toutes ces grandes lumiéres, elle a comme enfouï de ſi grands tréſors. Elle n'a rien dit que ce qu'elle ne pouvoit pas taire, ſans cacher le miſtére de l'Incarnation, encore a-t-il fallu qu'un Ange ait appris ce miſtére à Saint Joſeph, les ſoupçons que ce ſaint homme pouvoit former contre la chaſteté de ſa femme, n'aïant pas été capables de lui arracher ce ſécret.

Nous avons fait ſans doute en cela une grande perte, néanmoins, Meſſieurs, toute grande qu'elle eſt, elle me paroît bien reparée par cét exemple de l'humilité. Voila une grande réſerve, voila un prodigieux ſilence, voila un grand mépris de l'honneur, un grand deſir d'être inconnuë & mépriſée, voila un grand amour de l'humiliation. Car à quelle autre cauſe pourroit-on attribuër ce ſilence & cette vie ſi retirée & ſi obſcure ? ſi c'étoit nous qui priſions ce ſoin de cacher nos vertus, & le peu de bien que nous faiſons, on pourroit dire que la crainte de tout perdre par vanité nous y auroit obligez, mais MARIE n'étoit nullement expoſée à ce peril, ſon humilité étoit hors d'atteinte à tous les traits de la vaine gloire. On peut donc dire qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation-même, puis-qu'elle a fuï un honneur qui ne lui pouvoit pas être nuiſible.

On demandera peut-être ici d'où vient que les Saints qui ſe ſont enfin élevez au deſſus de la vaine gloire, évitent néanmoins ſi ſoigneuſement de ſe

produire & de faire éclatter leurs bons exemples? Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les veritables Saints, ceux qui sont effectivement parfaits, déclareroient volontiers & leurs sentimens & toutes les graces que Dieu leur fait continuellement, ils se sentent même quelquefois de si ardens desirs de les publier pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une extréme violence, qu'ils les retiennent dans le sécret de leur ame. Ils repriment toutefois ces grands desirs, parce qu'ils voïent qu'au lieu de faire loüer & benir l'auteur de ces biens, la plûpart des hommes se contenteroient d'admirer ceux qui les ont réçeûs, & ne pourroient s'empécher de leur rendre un respect & une venération qui ne leur est nullement deüe. Si nous étions aussi fidelles à loüer Dieu des dons qu'il répand dans l'ame de ses amis, qu'ils le seroient eux-mêmes à rapporter à Dieu toutes les loüanges qu'ils recevroient pour ces dons, ils n'auroient pas de peine à nous les communiquer, mais ils connoissent nôtre ignorance & la foiblesse de nôtre veüe, qui s'arrête toûjours à l'homme lequel n'a rien de soi, qui mérite l'admiration, ni même l'estime des autres hommes. Ils craignent de nous être un sujet de scandale & de nous donner occasion de commettre par ignorance la même injustice que les orgueïlleux commettent par amour propre, lors qu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais ils ont beau faire, la Sainteté n'est pas une chose aisée à dissimuler, on rendroit aussi-tôt la lumiére & le soleil même invisible. Plus on fuit la gloire & plus on en est par tout comme assiegé;

elle va chercher les Anachorettes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur vertu y attire les Rois & les Empereurs, & rend le désert égal aux villes les plus-peuplées. Saint Simeon Stilite, le grand S. Antoine, S. Benoît, S. Bernard se sont attirez tant de respect, & tant de vénération dans le monde par le mépris qu'ils ont fait, qu'ils sembloient être devenu comme les oracles des peuples & les arbitres de l'univers. Dieu prend plaisir à rendre lui-même inutiles les précautions, & tous les artifices de leur humilité, & à mettre dans le plus-grand jour les actions qu'ils ont desiré le plus, de dérober à la connoissance des hommes; C'est ainsi qu'il en a usé envers tant de Saints & de Saintes, qu'il a découvert au monde tantôt par la voix d'un enfant, d'autrefois par celle d'un Ange, ou par la bouche-même des morts, quelquefois en revelant à d'autres Saints leur admirable vertu, quelque-fois aussi par d'autres semblables prodiges.

Mais à l'égar de MARIE, Dieu & les hommes semblent s'être entendus avec son humilité, pour la laisser dans l'obscurité, ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle en toute sa vie, chose néanmoins si commune aux autres Saints, qu'à peine en canonize-t-on jamais un seul, qu'on n'ait des preuves de quelque action qu'il ait faite au dessus des forces de la nature. Elle pria IESUS-CHRIST de changer l'eau en vin au festin de Cana, & il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demandoit, mais il le fit de telle sorte qu'on n'eût pas lieu de croire qu'il le faisoit à sa consideration. De plus sa Virginité ne fut connûë de personne,

ſa Maternité glorieuſe ne fut jamais réconneûë que de IESUS-CHRIST, il eſt vrai que la douleur qu'elle fit paroître à ſa Paſſion ne permit pas de douter qu'elle ne fuſt ſa Mére, mais alors cette qualité bien loin de lui faire honneur, ne lui pouvoit cauſer que de la confuſion. Elle parut Mére de JESUS dans le tems que JESUS paſſoit pour un ſcelerat, & qu'il finiſſoit ſes jours avec infamie, mais n'eſt-ce pas une choſe ſurprenante que le Sauveur qui a donné de ſi grands éloges à ſainte Magdelaine, à ſaint Jean, à la Chananéene, au Centurion, n'a pas dit un ſeul mot à la loûange de MARIE. Il n'eſt fait nulle mention de ſes vertus, ni dans l'Evangile, ni dans les actes des Apôtres; Elle a ſurvécu environ quinze ans à l'Aſcenſion de ſon Fils ſelon la commune opinion, perſonne n'a ſeû ce qu'elle a fait durant ce tems, ou du moins perſonne ne s'eſt mis en peine de nous le faire ſavoir. On nous a appris juſqu'au détail des actions de Saint Pierre, & des autres Apôtres; nous n'entendons parler que des prodiges qui ſe faiſoient par les mains de tous les Diſciples, du reſpect, & de la vénération, que les Idolatres & les Démons-mêmes avoient pour leur ſainteté; La ſeule Mére de Dieu demeura juſqu'à la mort dans une ſi grande obſcurité, qu'on ne remarqua rien en elle qu'on ait jugé digne de faire paſſer aux ſiécles ſuivans.

O la belle vie; l'heureuſe vie! heureuſe non-ſeulement parce qu'il n'y en eût jamais de ſi ſainte, mais encore parce qu'elle n'a été connûë que de celui-là ſeul, à qui elle a été toute conſacrée, que ſa ſainteté a été un ſecret, où nul homme n'a pé-

netré que tout s'eſt paſſé entre elle, & Dieu ſeul, que les Anges mêmes n'en ont eû qu'une connoiſſance imparfaite. Mais ſi la Mére du Rédempteur a ainſi vécu dans le ſilence & dans l'humiliation ; Si elle n'a receû nul honneur des hommes avant ſa mort ſi elle a été privée de la gloire qui étoit deûë à ſon mérite & que les grandes graces, qu'elle avoit receûës de Dieu lui devoient attirer naturellement, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de ſon Aſſomption ? Celui qui s'humilie eſt exalté, ſouvent même dés cette vie.

Mais ſi toute la vie de Nôtre-Dame s'eſt paſſée ainſi dans l'humiliation, qui peut dire combien elle ſera exaltée aprés ſa mort ? Combien y aura-t-il de couronnes dans le Ciel pour récompenſer ſon humilité, & combien ces couronnes ſeront éclattantes ? On en peut juger par ce que Dieu a fait & parce qu'il fait encore tous les jours ſur la terre, pour la gloire de cette divine Mére. Ceux qui ont vécu quelque tems hors de ce Roïaume ſavent combien d'Autels, combien de Temples ont été bâtis, combien de fêtes inſtituées en ſon nom, & avec quel concours, avec quelle pompe on les ſolemniſe. Ils ſavent combien de Rois ſont gloire d'être ſes vaſſeaux, & de lui rendre tous leurs états tributaires. I'oſe dire que pour faire honnorer MARIE, pour fortifier la confiance que tous les fideles ont en ſon credit auprés de Dieu, le Seigneur n'a gueres moins fait de miracles, que pour l'établiſſement de ſon Egliſe ; mais qu'eſt-il néceſſaire de paſſer la mer pour apprendre cette verité. Les monumens de la pieté des Anglois en-

vers Nôtre-Dame ne ſont pas entiérement effacez, il n'y a pas encore deux cens ans que ſon image brilloit ſur tous les ports & dans tous les carrefours des plus-grandes villes, que tout étoit rempli d'Egliſes & de Monaſteres qui portoient ſon nom, & que toute l'Angleterre étoit appellée d'un commun conſentement l'héritage & la portion de MARIE.

J'accuſois tantôt les ſuperbes d'aveuglement, il me ſemble que c'eſt ici le lieu de leur reprocher leur imprudence. Ils veulent être honorez, & ils ne veulent pas prendre les voïes qui conduiſent à l'honneur; ils prétendent s'élever par les mêmes moïens, que Dieu leur a déclarez ne leur devoir cauſer que de l'humiliation. Les uns veulent aquerir de la gloire par l'impieté, les autres par la vanité, quelques autres même par la vertu, mais ils ſe trompent tous, on ne le peut faire que par l'humiliation; Nous voïons tous les jours que tel qui veut ſe faire valoir par l'oſtentation de ſes richeſſes, aquiert la reputation d'homme cruel & ambitieux; qu'on ſe rit de la vanité de ceux qui affectent de paſſer pour ſpirituels, qu'on ſoupçonne la vertu des femmes, qui ſe glorifient en leurs beaux habits. On traitte d'hipocrites ceux qui veulent avoir la réputation de dévots. Dieu permet qu'on découvre les pechez ſécrets de ceux qui veulent cacher leurs bonnes œuvres de-peur de perdre l'eſtime des libertins; Quelques-uns cherchent l'honneur par une fauſſe humilité, on voit l'orgueil à travers ces faux déhors de modeſtie. *Qui ſe exaltat humiliabitur.* Mais la grande confuſion de ceux qui cherchent l'honneur ſera au jugement.

gement. Quelle honte quand on découvrira à la veûë de l'univers cette passion ridicule de la vaine gloire, quand Dieu fera voir que nous avons étez si vains, que de pratiquer la vertu pour être veû, si lâches que de la négliger de peur d'être veû, si insensez que mal-faire étant veû & condannez de Dieu pour être approuvez des hommes.....

SERMON XXXIII.

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Fundamenta ejus in montibus ſanctis.

Ses fondemens ont été jettez ſur la cime des ſaintes montagnes. Pſal. 86.

Quelque difficulté qu'il y ait à faire le Panegirique d'un Prince naiſſant. MARIE *Enfant & naiſſant en fournit un fort grand ſujet parce qu'elle a fait depuis ſa Conception, & parce qu'elle doit faire tout le cours de ſon âge.*

QUoique je revére comme je dois le ſentiment du Docteur dévot qui témoigne en un de ſes Sermons que rien ne l'épouvante davantage, que de parler de la Sainte Vierge. Ie vous avoüe

toute-fois, Meſſieurs, que je me trouve aujourd'hui dans un ſentiment tout oppoſé, & que c'eſt pour moi un trés-grand ſujet de joie, de me voir obligé à vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet ſi je regarde MARIE en elle-même, ſon élection, ſes graces, ſes vertus, ſes mérites, ſa gloire, ſes privileges: Quel avantage d'avoir à traitter un ſi magnifique ſujet, & capable de ſoûtenir par lui-même la plus-foible, & la plus ſterile éloquence. Si je la conſidere par les rapports, qu'elle a avec nous; elle eſt nôtre Reine, nôtre Avocate, nôtre Rédemptrice, nôtre bonne Mére; Elle eſt nôtre unique Eſperance, dit Saint Epiphane, elle eſt, dit Saint Auguſtin, nôtre caution auprés de Dieu. Saint Bernard l'appelle nôtre Mediatrice auprés du Mediateur. Saint Bonaventure, le remede de tous nos maux, Saint Ephrem nôtre Paix, nôtre Ioïe, nôtre Conſolation. Enfin elle eſt nôtre Gloire & nôtre Couronne; bien-plus nôtre Ame, & nôtre Vie, ainſi qu'elle eſt appellée par d'autres Saints Péres.

Quoi de plus-agréable, que de parler de celle qui nous eſt toutes choſes, & à qui il ſemble que nous tenions lieu de toutes choſes, qui nous aime tous, & que nous aimons auſſi tous ſans doute, comme nous y ſommes obligez par tant de raiſons. De plus, s'il eſt vrai qu'un Prédicateur ne doit avoir rien tant à cœur que le ſalut de ſes Auditeurs: puis-je vous donner de meilleures, & plus-ſinceres marques de mon zele pour vôtre éternité bien-heureuſe, que de vous inſpirer de tendres & reſpectueux ſentimens pour la toute-puiſſante, & toute-aimable Mére de Dieu; puiſque rien n'eſt

plus-capable de vous rendre auſſi-heureux,& auſſi-ſaints, que je vous ſoûaitte, que l'amour que vous aurez pour elle juſqu'à la mort. Une ſeule choſe ſembleroit me devoir faire de la peine en cette rencontre, c'eſt que c'eſt de MARIE naiſſante, de MARIE Enfant, qu'il faut que je vous entretienne aujourd'hui, mais vous verrez que cette Enfant toute petite qu'elle eſt, eſt déja un fort grand ſujet de Panégirique. C'eſt ce que je tâcherai de vous montrer, aprés que nous lui aurons demandé à elle-même le ſecours, dont nous avons beſoin pour la loüer dignement. *Ave Maria.*

Il eſt vrai, Meſſieurs, que nul diſcours ne fait tant de peine aux Orateurs, que ceux qu'on a coûtume de faire à la naiſſance des Princes, car que dire d'un enfant qui vient de naître? Soit que l'on s'attache à ce qu'il eſt en ces premiers momens de ſa vie, ſoit qu'on veüille s'étendre ſur ce qu'il peut être à l'avenir, qu'on examine ce qu'il a fait, ou ce qu'il doit faire, on ne trouve aucune ouverture pour parler. En ces premiers momens, il eſt homme, c'eſt tout ce qu'on en peut dire, encore eſt-ce un homme bien imparfait; Ce n'eſt, à vrai dire, qu'une petite maſſe de boüe animé d'un ſouffle de vie, qu'un amas d'humeurs crûës, & mal digerées; qu'un foible animal, qui ne differe des bêtes, qu'en ce ſeul point, qu'il eſt pour avoir quelque jour de la raiſon. Pour l'avenir tout ce qu'on en peut prévoir, c'eſt qu'il ne peut manquer d'être ſujet à bien de miſeres. Au reſte on ne ſait, s'il ſera bon ou méchant, ſage ou fou, ſpirituel ou groſſier, liberal ou avare, génereux ou pol-

tron, s'il aimera la gloire, ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté: En un mot il n'a rien fait encore, & on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas dire la même chose de MARIE; Chrêtiens Auditeurs, quoi-qu'elle ne vienne que de naître, il est certain qu'elle a déja beaucoup fait, & nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir; puisque son histoire est couchée depuis plusieurs siécles dans les livres saints; & que les Prophetes en ont plus dit que les Evangelistes n'en écriront. MARIE vient au monde comblée de mérites, nous savons qu'infalliblement elle comblera le monde de bon-heur, & de benedictions. Ie ne serai donc nullement en peine ou prendre la matiere de son éloge. Ce qu'elle a fait depuis sa Conception en fera la premiere Partie: Ce qu'elle doit faire durant tout le cours de son âge en fera la seconde, voila tout le sujet de cét entretien.

Il est certain que la plus-belle ame, qui ait jamais été crée avant l'ame de IESUS-CHRIST, ce fut celle, que Dieu mit dans le corps de la Sainte Vierge, au moment qu'elle fut conceûë, & non-seulement ce fut l'ame du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du créateur, on peut dire que ce fut le plus-excellent, & que pour trouver quelque chose de plus-grand dans la nature, il faut aller jusqu'à l'Auteur-même de la nature. *Opus quod solus opifex supergreditur.* Ce sont les paroles de Saint Pierre de Damien. Que de lumieres, que de solidité, que d'élevation dans cét esprit! Que de docilité dans cette volonté! Que de feu,

que de tendresse, que d'étenduë dans ce cœur ! Mon Dieu les belles passions, dont il est le siege ! Le bel ordre & le bel accord qui se trouve entre ces mêmes-passions ! Où a-t on jamais veû des inclinations mieux reglées, & plus honnêtes ? Des penchans plus-raisonnables, & plus conformes aux mouvemens de la grace ? Quel naturel plus-doux, plus-soupple, plus susceptible des impressions du Saint Esprit ?

A cette ame avoit été préparé un si beau corps, que le grand Saint Denis confesse qu'il ne pouvoit l'envisager sans être ébloüi ; & qu'il l'auroit adorée comme une Déesse ; si la foi ne lui eust appris, qu'il n'y avoit au monde, qu'une seule divinité. Ie vous prie de faire réflexion qu'il n'y eût jamais de beauté plus-négligée que celle de Nôtre-Dame, & qu'ainsi on ne peut pas attribuër ce grand effet aux ajustemens, qui relevent celle des femmes mondaines : De plus elle avoit du moins cinquante ans avant que saint Denis eût receû la foi de Iesus Christ : Qu'auroit-il dit, s'il l'avoit veûë à la fleur de l'âge, & dans son plus-grand éclat ? Mais que diront vos enfans Divine Marie, lors qu'à l'entrée du Paradis ils découvriront cette éclattante beauté, qu'ils la découvriront dans un jour si avantageux, avec les accroissemens infinis qu'elle a receûs dans le Ciel, relevée de tout ce qu'il y a de plus-brillant dans la gloire, & adoucie par cét air tendre, & caressant, dont vous les recevrez en vôtre sein ?

Dés le premier moment que cette belle ame fut unie à ce beau corps, celle-la fut sanctifiée, & celui-ci commença à prêter ses organes, pour toutes

les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion, que MARIE fut conçeuë sans peché ; c'est l'opinion de tout le monde, qu'elle receût avec la grace sanctifiante le parfait usage de la raison, que dés lors son esprit fut éclairé de toutes les lumieres de la sagesse, & enrichi de toutes les connoissances morales & naturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grace qu'elle receût, & quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée ? Cette grace fut si abondante que tous les Téologiens asseûrent, aprés le dévot Saint Vincent Ferrier, qu'elle surpassa celle de tous les Saints, & de tous les esprits celestes. *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos, & omnes Angelos.* Cela veut dire que dans ce premier moment MARIE fut plus-sainte, plus-agréable aux yeux de son créateur, plus-digne de son amour, & de ses empressemens ; que tous les prédestinez ensemble. De sorte que s'il avoit été dans la nécessité de faire un choix ; il auroit volontiers anéanti ce nombre innombrable d'Anges, qui surpasse cent mille millions de fois tout ce qu'il y a jamais eû, & tout ce qu'il y aura jamais d'hommes, il auroit laissé dans le néant tant de millions de Martirs, de Vierges, de Saints Confesseurs, qui devoient naître jusqu'à la fin des siécles, pour sauver cette petite créature, qui ne faisoit que de sortir de ses mains. *Super omnes Sanctos, & omnes Angelos.*

Voila, Messieurs, ce qu'à été MARIE, je ne dis pas avant que de naître, mais dés le premier instant qu'elle fut conceûë. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus-accomplie

des créatures, & ce n'eſt que dans Dieu ſeul, qu'on peut trouver quelque choſe de plus-grand que ſon ame, & de plus-beau que ſon corps. Si vous conſiderez les qualitez, qui dans les autres ſont des fruits de l'experience, & de l'étude, elle fut d'abord incomparablement plus-ſage, plus-éclairée, plus-ſavante, plus-raiſonnable, que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la meditation des plus-ſublimes veritez, & dans la conduite des affaires les plus-importantes. Pour les dons ſurnaturels, elle fut plus-ſainte elle ſeule, que tous les Saints & du Ciel & de la terre. Je pourrois encore ajoûter qu'elle fut bien-heureuſe dés ce tems-là, qu'elle vit Dieu, & que dans Dieu elle vit ce que les plus-hautes intelligences n'y verront jamais. C'eſt la penſée de Téodoret, laquelle a été ſuivie de pluſieurs autres Péres, & de trés-ſavans Téologiens. Qu'en dites-vous, Meſſieurs, n'eſt-ce pas-là de quoi faire un juſte diſcours à l'honneur de nôtre Mére?

Mais à ce qu'elle a été dés le premier moment de ſa vie, ſi l'on veut ajoûter ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carriere bien plus-vaſte encore. Il ſuffit de dire qu'elle a fait dés ce moment tout ce qu'elle pouvoit faire avec ce fonds immenſe de graces, & avec toutes ces diſpoſitions ſi avantageuſes, dont nous avons parlé juſqu'ici. Nul de ſes talens naturels, nulle de ſes qualitez infuſes ne fut oiſive en elle, tout opéra, tout fructifia dés lors, tout ſon eſprit fut appliqué à connoître, & à loüer Dieu, tout ſon cœur, toute ſon ame à l'aimer, & à l'aimer de toutes ſes forces & naturelles & ſurnaturelles. Quel amour, Dieu du Ciel! Quelle

flamme ! Quelle fournaise allumée dans un instant, & dans un si petit cœur ! Car s'il est vrai que MARIE aima dés-lors selon toute l'étenduë de la charité, & de la grace sanctifiante qui étoit en elle, il suit par une conséquence nécessaire, que dés-lors son amour fut plus-ardent que celui de tous les Seraphins, que celui de tous les Saints & de toutes les Saintes ensemble ; puis que, comme nous l'avons dit, la grace qu'elle avoit reçeûë, surpassoit de beaucoup celle qui a jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Doncques, quand depuis cét heureux moment MARIE seroit demeurée endormie dans le ventre de sa mére, elle ne laisseroit pas d'être digne aujourd'hui de nos plus-grandes loûanges, puis qu'elle apporteroit au monde plus de merites que tous les plus-grands serviteurs de Dieu n'en ont emporté en mourant. Mais non depuis ce premier moment jusqu'au moment que Sainte Anne l'a enfantée, elle n'a pas perdu un seul moment, elle n'a point cessé d'aimer Dieu, & de l'aimer autant qu'elle le pouvoit aimer, avec la grace dont elle étoit toûjours remplie. C'est la doctrine des plus-savans Téologiens, ils asseûrent qu'elle n'eût jamais de secours inefficaces, qu'elle n'en eût jamais dont elle ne profitast sur l'heure, & dont elle ne tirast tout le fruit qu'ils étoient capables de produire : De sorte que le bon usage des premiers en attirant incessamment d'autres, elle n'a jamais eû de relâche, elle a aimé sans nulle interruption. C'est ce que Saint Bernardin de Sienne a dit en termes formels : *Mens virginis in ardore dilectionis continuè tenebatur.* Si cela est vrai, Chrêtienne Compagnie, s'il est vrai que la

Sainte Vierge, depuis ſa Conception juſqu'aujourd'hui qu'elle eſt née, a fait autant d'actes d'amour de Dieu qu'il s'eſt écoulé de momens, elle qui dés le premier moment égalla par ſes mérites, & ſurpaſſa même de beaucoup tous les mérites & des Anges & des hommes. Quel doit être le tréſor qu'elle apporte du ſein de ſa mére, aprés y avoir été neuf mois entiers ! Vous n'en concevez encore qu'une petite partie de cét ineſtimable tréſor pour en former une juſte idée.

Il faut ſuppoſer avec toute la Téologie, que lors que nous agiſſons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui eſt le principe de nôtre action, croiſſe en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agiſſons. Par exemple, vous avez dans l'ame deux degrez de charité, ſi vous faites un acte d'amour de Dieu, ſelon toute l'étenduë de ces deux degrez, vous en aquerez deux autres, & vous devenez plus-ſaint de la moitié, plus-agréable à Dieu que vous n'étiez avant cét acte. Si vous faites un ſecond acte auſſi-fervent que vous le pouvez depuis cette derniere aumentation, vôtre tréſor double encore, & vous vous trouvez riche de huit degrez. Que ſi vous continuez à faire ainſi valoir tout vôtre fond, un troiſiéme acte vous conduit juſqu'au ſeiziéme degré de Sainteté ; un quatriéme juſqu'au trente-deuxiéme ; un cinquiéme juſqu'au ſoixante quatriéme, & ainſi des autres toûjours avec la même proportion.

Il faut ſuppoſer, en ſecond lieu, que cette ſorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bien-tôt un ſi grand nombre, qu'il n'eſt point d'homme qui ſoit capable de le comter. Les Ma-

tématiciens nous font voir que si un Marchand aïant mis aujourd'hui un liard en trafic, demain il en gagnoit deux, aprés demain quatre, le troisiéme huit, le quatriéme seize, & le cinquiéme trente-deux ; & que son argent doublast ainsi tous les jours jusqu'au soixante-quatriéme jour : Ils disent & ils le prouvent, de sorte qu'il est impossible d'en douter ; ils disent que le soixante-quatriéme jour ce Marchand se trouveroit riche de quatre-cens quatre-vint seize millions de millions d'or. Ce n'est rien encore, outre cette somme il auroit autant de millions de millions d'or, qu'il y a d'écus dans neuf cens nonante-deux millions de millions d'or. C'est ce que demontre un des plus-savans hommes qui ait jamais été dans la sience des nombres, & il ajoûte que si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard, se faisoit d'un écu d'or, elle produiroit un si grand nombre de pieces de même metal, qu'on en pourroit fabriquer plus de soixante globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Cela étant supposé, comtez si vous pouvez les degrez de saintcté & de charité que MARIE avoit amassé avant même qu'elle eust veû le jour. Quand à sa premiére sanctification elle n'auroit reçeû qu'un degré de grace, & qu'elle n'auroit fait depuis que soixante quatre actes d'amour de Dieu, elle auroit aujourd'hui autant de degrez de saintcté, qu'il y a de liards dans cét amas presque infini de millions d'or dont nous parlions tout à-l'heure. Mais si au-lieu d'un degré, elle a trafiqué d'abord sur un fond plus-grand que celui de tous les Saints ensemble ? Si cette multiplication s'est fai-

te non pas ſoixante quatre fois ; mais ſoixante-quatre mille fois, & ſoixante quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a de momens en l'eſpace de neuf mois de tems ; Encore une fois, qu'en penſez-vous ? MARIE n'eſt-elle encore qu'un enfant ſans gloire, & ſans nul mérite ? Eſt-elle un ſujet indigne de nos loûanges & de nos admirations ? N'a-t-elle rien fait juſqu'ici qui puiſſe ſervir de matiére au diſcours de ſa naiſſance ? N'eſt il pas plus à craindre que nous ne ſoïons accablez par la grandeur de ſa gloire, & par le nombre de ſes mérites ?

Aprés cela, Meſſieurs, je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques Téologiens ont enſeigné, que ſi la Sainte Vierge un quart d'heure aprés ſa Conception Immaculée, avoit fait préſent de cinq cens degrez de grace à chacun des hommes qui ſont nez depuis Adam, & qui naîtront juſqu'à la conſommation des ſiécles, il lui en ſeroit encore reſté une quantité ſi prodigieuſe, qu'on ne ſe ſeroit apperçeû en elle de nulle diminution. Je ne m'étonne plus que les Saints Péres parlant de la grace dont MARIE ſe trouve comblée aprés ſoixante-trois ans de vie, ils ſe ſervent de termes ſi forts & ſi emphatiques. Oüi certainement, Saint Epiphane a eû raiſon de dire que cette grace eſt immenſe ; Saint Auguſtin, qu'elle eſt ineffable ; Denis le Chartreux, qu'elle eſt infinie. *Mariæ ſanctitas eſt infinita.* Saint Jean Criſoſtôme appelle MARIE le tréſor de toute grace ; Saint Jérôme dit que la grace s'eſt toute verſée dans ſon ſein ; Saint Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçeû autant qu'on en peut donner à une pure créature :

Tanta gratia Virgini data est, quanta uni & puræ creaturæ dari possibile est. Tout cela est croïable, aprés ce que nous venons de dire, puis qu'elle a été si prompte, si soigneuse, si constante à faire valoir un aussi grand talent que celui qui lui avoit été confié ; puis qu'elle l'a doublé non-seulement chaque année, mais à chaque heure, & à chaque moment du jour, il ne se peut faire que son gain ne soit monté à une somme incompréensible.

Faisons maintenant une petite réflexion sur nous-mêmes, Chrêtiens Auditeurs, je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussi-tót que la Sainte Vierge : Cela n'a pas été en vôtre pouvoir. Je vous demande seulement si aprés beaucoup de temps, aprés beaucoup d'années perduës, vous avez du moins enfin commencé. Je ne vous demande pas si à son exemple vous avez mis à profit toutes les inspirations, tous les bons mouvemens que vous avez reçeûs du ciel, depuis que vous avez l'usage de raison ; je vous demande seulement, si quelques grains de cette semence celeste ont germé dans vôtre cœur, & quel en a été le fruit ? Mais pour me resserrer dans des bornes plus-étroittes, trouvez bon, s'il vous plaît, Messieurs, qu'aujourd'hui je vous demande compte au moins des graces que vous avez reçeûës cette année. Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car dequoi ne se sert-il point ? Il se peut faire, dis-je, qu'il s'en soit servi pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu, ou à une plus-grande vertu. Dittes-moi franchement, en avez-vous tiré quelque avantage ? Etes-vous meilleur aujourd'hui que vous n'étiez il y a un an ? Cette co-

lere n'eſt-elle point toûjours auſſi violente ? Cette averſion pour la perſonne de vôtre voiſin, cette envie de ſa proſperité toûjours auſſi-vive ? Cette ſoif de l'or & de l'argent auſſi inſatiable ? Cét attachement au monde & à la vanité auſſi-fort qu'il étoit l'année précedente ? Vos priéres ſe font-elles avec plus de reſpect, vos confeſſions avec plus de ſoin, vos communions avec plus de préparation & plus de ferveur ? Qu'avez-vous retranché de vôtre luxe & de vos délices pour l'amour de JESUS-CHRIST ? Qu'avez-vous ajoûté aux aumônes que vous aviez coûtume de faire ? Vous ſentez-vous plus de ſoûmiſſion à la volonté divine, & plus de patience dans les maux qui vous arrivent ?

Vous pouvez me dire à moi, que les choſes n'ont été dites ni avec aſſez de force, ni avec aſſez d'éloquence pour vous toucher ; Mais que direz-vous à Dieu, qui non-obſtant la foibleſſe & la groſſiereté du diſcours, n'aura peut-être pas laiſſé de ſe faire entendre à vôtre cœur ; & de vous preſſer ſecrettement de faire ce que vous ſavez trés-bien ? Que je ſerois mal-heureux, & que j'aimerois bien mieux n'être jamais monté en chaire, ſi je n'avois parlé que pour donner occaſion à des reproches dont vous ne pourriez vous défendre ? Prévenez-les ces reproches, Chrêtiens Auditeurs, je vous en conjure. *Nolite errare dilectiſſimi, Deus non irridetur ; quæ ſeminaverit homo, hæc & metet.* Ce ne ſont point des contes qu'on vous préche ; c'eſt en vain que vous eſperez aprés une vie peu chrêtienne, faire une mort ſainte : Ce ſeroit-là ſemer & recueillir en même tems ; cela ne ſe fait point, il faut ſemer au plûtôt. Or *Qui parcè ſeminat, parcè*

& metet. Rappellez donc en ce dernier jour tous les bons sentimens que vous avez eu jusqu'aujourd'hui, & dés cette heure commencez à faire les choses à quoi ils vous portent. Quoi voudriez-vous bien mourir dans ce vice, dans cette mauvaise habitude, avec cette attache, avec cette imperfection, avant que d'avoir obéï à la voix de Dieu qui vous appelle ? Voudriez-vous aller paroître devant Dieu, avant que de vous être donné tout à Dieu ? Qu'attendez-vous donc pour lui faire ce sacrifice, il y a si long-tems qu'il vous le demande, vous l'avez promis depuis si long-tems ? L'année passée vous l'aviez remis à cette année ; prenez garde que si vous le renvoïez encore plus-loin, vous ne le renvoïez au-delà du terme que Dieu à marqué pour vôtre pelerinage. Combien de personnes parmi ceux qui m'entendent n'ont pas une année entiére à vivre ? C'est-pourquoi ne differons plus, si nous voulons faire avant que de mourir ce que MARIE a déja fait avant que de naître : Voïons maintenant ce qu'elle doit faire à l'avenir. C'est ma seconde partie.

Si les peuples ont coûtume de témoigner une si grande allegresse, lors qu'il naît des enfans à leur Souverain, parce qu'il leur naît à eux des Rois & des Maîtres ; je ne m'étonne pas que la naissance de MARIE ait rempli de joïe le ciel & la terre, ainsi que lui chante l'Eglise ; puis qu'elle doit être la Reine & des Anges & des Hommes. Mais il y a d'autant plus de sujet de se réjoüir à cette naissance qu'à celle des autres princes, qu'on ignore si le regne de ceux-ci doit être heureux, ou mal-heureux ; s'il doit être doux, ou tirannique, & qu'il

ſe peut faire que ſans le ſavoir, on s'applaudiſſe de la plus-grande diſgrace, qui puiſſe arriver à un état, qui eſt de tomber en la puiſſance d'un Roi vicieux & inſenſé.

Si lors que nôtre grand Monarque vint au monde, on avoit prévû ce que l'on void aujourd'hui; ſi, dis-je, on avoit pû prévoir qu'il ſeroit bien-tôt le plus-ſage, le plus-eclairé, le plus-vigilant, le plus-brave, le plus-honneſte homme de ſon Roïaume; qu'il ſeroit le plus-juſte, le plus-magnifique, le plus-abſolu, le plus-heureux, le plus-redoutable; en un mot le plus-grand Monarque du monde; n'eſt-il pas vrai que cette joïe ſi extraordinaire, que fit éclatter alors toute la France, auroit été incomparablement plus-exceſſive, & que nos cœurs auroient eû peine à la ſoûtenir? Or ce que nous ne pouvions pas encore ſavoir, ce que ſans doute nous n'aurions pû croire du bon-heur & de la gloire du regne préſent, nous le ſavons, Meſſieurs, de la grandeur & de la felicité du regne avenir de MARIE, & nous le ſavons avec tant de certitude, que quelque incroïables que ſoient les choſes qu'on en prédit, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Nous ſavons qu'elle doit regner par ſa beauté ſur tous les cœurs & ſur le cœur de Dieu même, par ſes lumiéres ſur tous les eſprits & même ſur les purs eſprits, par ſon pouvoir infini ſur toutes les puiſſances de l'univers. Mais nous ſommes aſſeûrez qu'avec elle regneront infalliblement l'amour, la douceur, la liberalité, la miſericorde, toutes les vertus pacifiques & bien-faiſantes, qu'elle ſera la gloire de ſes ſujets, qu'elle ſera leur ſeûreté leur ſalut, qu'elle leur tiendra lieu de mére & de toutes choſes.

Vous

Vous me demandez sans doute par quelle voïe c'est qu'on a peû avoir des connoissances de ce bienheureux avenir si particuliéres & si seûres ; Je répons premiérement, qu'on les a puisées dans l'histoire des Patriarches & des Rois du peuple de Dieu, desquels MARIE doit répréſenter les héroïques Vertus. Mais ne croïez pas que ce soit ici une conjecture aussi mal établie que celle des panegiristes prophanes, qui ne manquent jamais d'augurer, quoi-que sans nul fondement, que les enfans réuniront en leur personne toutes les qualitez des plus-grands héros de leur race, comme s'il n'arrivoit jamais que les descendans dégénéraſſent de leurs ancestres. MARIE ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des siens ; parce qu'outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses figures ; de sorte que leurs vertus ont un rapport si essentiel avec de semblables vertus, qui doivent briller en leur petite fille, qu'il est autant impossible qu'elle n'en soit pas ornée, qu'il est impossible qu'un tableau soit le veritable portrait d'une personne, & qu'il ne lui ressemble nullement.

C'est donc une vérité qui ne peut pas être contestée, que MARIE n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéïssance qu'Isaac, ni moins de douceur & de pieté que Jacob. On ne peut pas douter, que sa chasteté n'égalle la chasteté de Joseph ; son courage le courage de David ; sa sagesse celle du grand & du pacifique Salomon. Il faut nécessairement qu'elle soit appellée la mére des vivans, aussi-bien que la premiére de toutes les femmes, & la mére des croïans comme Sara. La

beauté de Rachel, la fecondité de Lia, la conduite & la valeur de Debora, la ſainteté, le zele, & l'intrepidité de Judith, la prudence & le bon-heur d'Eſther, toutes ces admirables qualitez doivent ſe réünir en nôtre Princeſſe, comme des lignes au centre d'où elles ont été tirées.

J'ai dit que ces grands hommes, & ces femmes ſi renommées de l'ancienne Loi, ont été les figures de MARIE : J'ajoute qu'ils n'en ont été que les figures, & par conſéquent non-ſeulement toutes leurs vertus doivent éclatter en cette divine enfant ; mais elles y doivent éclatter avec un ſurcroît & une aumentation incroiable ; la même différence qu'il y a entre un homme veritable & la peinture d'un homme, entre le plan d'un palais & le palais même bâti ſur ce plan, entre une ombre & le corps qui l'a produit : Cette même différence ſe doit trouver entre MARIE, qui eſt la réalité, & tout ce qu'il y a eû d'illuſtres perſonnes ſur la terre depuis la création du monde, veû que ces perſonnes n'ont été que l'ombre & la figure de MARIE.

Outre ces figures, qui ſelon la penſée d'un Pére, ont été comme des modeles vivans où Dieu a voulu s'eſſaïer, pour ainſi dire, & ſe préparer à la production de ſon chef-d'œuvre ; Outre ces figures vivantes, il en a donné de tems en tems d'inanimées, qui ne ſervent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a deſſein de faire en cette fille & par cette fille. Vous avez tous ouï parler mille fois de l'Arche miraculeuſe qui ſauva la famille de Noë du Deluge univerſel ; C'étoit une image, mais bien imparfaitte de MARIE. Je dis, bien

imparfaitte, parce qu'au lieu de huit personnes qui éviterent le naufrage à la faveur de cette Arche ; MARIE sauvera tout ce qu'il y a présentement, & tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre : *Per illam*, dit Saint Bernard, *octo tantum animæ salvantur, per istam omnes ad æternam vitam vocantur.* La Baguette misterieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui domta elle seule toute l'Egipte, qui ouvrit un si beau passage au peuple d'Israël au travers de la mer rouge, qui défit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la Mamne des nuës & sortir l'eau des rochers : Cette baguette étoit encore une image de cette divine enfant, c'est qu'elle doit être la terreur, & comme le fleau de toutes les puissances des tenebres ; c'est qu'elle nous ouvrira, qu'elle nous applanira les voïes du salut, qu'elle nous tirera de tous les perils, qu'elle nous assistera dans tous nos besoins, & qu'elle nous attirera sur la terre toutes les benedictions du Ciel. Vous souvient-il encore de cette Colonne de nuë, qui accompagna les Israëlites dans le desert, marchant tantôt devant eux pour leur servir de guide, tantôt aprés eux pour asseûrer leur retraitte, & tantôt s'étendant sur tout leur camp, pour les défendre des ardeurs du jour. C'étoit, pour ainsi dire, MARIE en peinture & en craion, les divers mouvemens de ce nuage marquoient les maniéres différentes dont elle protegera les prédestinez. C'est la pensée de Saint Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando sequebatur, aliquando super-ferebat,*

tur, ut myſtice multiplicia patrocinia indicentur erga populum electorum.

L'Arc-en-Ciel, l'Echelle de Jacob, le Buiſſon ardent, la Toiſon de Gedeon, l'Arche-d'Alliance, la Verge d'Aaron, & celle d'Aſſuerus, le Temple & le Trône de Salomon, ſont encore des portraits miſtérieux, qui nous expriment ou les perfections, ou les privileges, ou les bien-faits de Nôtre-Dame : Vous pourrez, Meſſieurs en conſiderer à loiſir les divers traits, & voir comment c'eſt qu'ils ſe rapportent à l'original. Je ne m'y arrête pas ici pour éviter une exceſſive longueur. Cette même raiſon m'oblige encore à paſſer les éloges que le Saint Eſprit a fait lui-même par ſes Prophetes, de celle qu'il a choiſie pour ſon épouſe. Je me contente de vous dire que ces paroles d'Iſaïe : *Ecce Virgo concipiet, & pariet filium, & vocabitur nomen ejus Emmanuël.* Une Vierge concevra & enfantera un Fils, qui ſera nommé Emmanuël : Je me contente, dis-je, de vous faire remarquer que ces paroles ſont pour MARIE. On ne ſauroit ni dire, ni même penſer, combien elles lui prédiſent de grandeurs. C'eſt non-ſeulement dequoi épuiſer toute l'éloquence des hommes, mais encore de quoi confondre les lumiéres des plus-hautes intelligences. Il n'y a que Dieu qui puiſſe comprendre le ſens de ces mots, & Dieu-même ne peut pas concevoir une plus-haute dignité que celle qu'ils promettent à MARIE ; Elle concevra, & elle ne laiſſera pas d'être Vierge, elle enfantera, & cét enfant ſera Dieu. Il faut ſe taire aprés cét oracle, puis qu'on ne ſauroit rien

dire de plus-grand, & qu'il eſt impoſſible de developper toutes les grandeurs qu'il renferme.

Je ne ſaurois me taire toute-fois ; Chrétienne Compagnie, que je ne vous aïe exhorté de tout mon cœur à vous attacher fortement & de bonne heure au ſervice d'une ſi grande Princeſſe ; Vous voïez aſſez, par ce que je viens de dire, quel avantage ce ſera d'être ſous ſa protection. Pour moi je ne crois pas pouvoir vous donner en vous quittant de conſeil plus ſalutaire. Il eſt certain que vous ne pouvez obtenir nulle grace que par ſa faveur, & que par ſa faveur il n'eſt point de grace que vous ne puiſſiez obtenir. Quand elle n'auroit pas été choiſie pour être la Mére du Tout-puiſſant, quand ſon Fils ne lui auroit pas remis tous ſes tréſors entre les mains, il eſt tout viſible que les ſeuls mérites de ſa vie rendroient ſon interceſſion toute-puiſſante, & qu'un mot de ſa bouche ſeroit plus-efficace auprés de Dieu, que ſi tous les Saints du Paradis s'uniſſoient pour le prier. Voila pour-quoi tous les catoliques ſont dans cette penſée, & je ne doute point, veû ce conſentement univerſel, que ce ne ſoit comme une verité de foi, qu'avoir pour MARIE un amour & un reſpect particulier, c'eſt avoir une marque de nôtre prédeſtination, & comme un gage de nôtre bon-heur. En effet étant bonne, comme elle eſt envers tout le monde, étant ſans ceſſe aux piés de JESUS, pour demander la grace des plus-inſignes pecheurs, pourroit-elle oublier ceux qui l'honnorent ? Il ne faut bien ſouvent qu'une petite priére, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'un pelerinage pour obtenir des miracles par ſon cré-

dit ; je vous laiſſe à penſer ce qu'elle fera pour une dévotion ſolide, pour un amour tendre & conſtant, pour des ſervices reglez & continuels ? On a remarqué que tous les Saints ont été ſes ſerviteurs, & j'oſe dire que tous ſes veritables ſerviteurs ont été Saints. Ie vous conjure donc, Meſſieurs, par le deſir que vous devez avoir de vous ſauver & de vous ſanctifier ; je vous conjure de mettre en elle toute vôtre confiance. Quel ſujet de conſolation pour moi, ſi en me ſeparant d'avec vous, j'étois aſſeûré de laiſſer MARIE en vôtre cœur ! Mon Dieu, qu'elle y feroit heureuſement fructifier les veritez que j'ai tâché d'y faire entrer ! Qu'elle l'auroit bien-tôt affranchi de toutes ſes paſſions ! Qu'elle y feroit bien-tôt regner IESUS-CHRIST tout ſeul ! Nous parlions ces jours paſſez de la bonne mort : Eh quel veritable enfant de Nôtre-Dame a-t-on jamais veû mourir mal-heureuſement ! Ie ſuis trop heureux, dit Saint Gregoire de Nazianze, ſi je puis avoir à la bouche le nom de MARIE, au moment que je rendrai l'ame, la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte ſans délai, comme l'Arche fut ouverte à la Colombe, qui ſe préſenta aïant le rameau d'olivier au bec. Mais pour avoir ce nom de ſalut à la bouche lors que nous mourons, il faut l'avoir eû dans le cœur pendant la vie. Aimez-là donc la toute-aimable Mére de nôtre Dieu ; & aimez-la tendrement & conſtamment. Aïez recours à elle en tous vos beſoins, & ſur tout en vos néceſſitez ſpirituelles. Recommandez-lui vos enfans, & toutes les perſonnes qui vous ſont cheres : Honnorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec reſpect & avec

zele ; liſez ſouvent les livres qui traittent de ſes grandeurs, impoſez vous quelques exercices de pieté pour l'honnorer, que vous n'omettiez jamais : Enfin priez-la ſouvent qu'elle vous inſpire tous les ſentimens que ſes plus-célebres dévots ont eûs pour elle ; & toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidez de ſa faveur vous méritiez la gloire que je vous ſoûaitte, au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON XXXIV.

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Quomodo potest homo nasci, cum sit senex?

Comment est ce qu'une personne qui est déja avancée en âge peut naître une seconde fois. S. Jean. c. 16.

Il faut observer trois choses dans la naissance mistérieuse des fideles. Les soins qui la précedent, les tranchées qui l'accompagnent, & la joïe dont elle est suivie.

CE n'est pas faute de matiére que j'abandonne aujourd'hui le mistére de la Naissance de Nôtre-Dame, pour vous parler de la naissance mistérieuse des Chrêtiens; mais

comme tout ce que je pourrois dire de la premiere peut être dit à toutes les autres Fêtes de la Sainte Vierge, j'ai réſolu de vous entretenir de la ſeconde, dont je ne ſai ſi je pourrai avoir une occaſion plus-favorable de vous parler. I'appelle ici naiſſance, Meſſieurs, le commencement d'une vie pure & parfaite, où s'engage une ame touchée de Dieu, aprés quelques années ou de déſordre, ou de tiédeur. Il ſe paſſe à ces commencemens des choſes qui ſont tout-à-fait dignes d'être obſervées, & qui ſeront comme je l'eſpere de quelque utilité pour la plûpart de ceux qui m'écoutent. Divin Eſprit, comme vous étes le ſeul auteur des Miſtéres, que je vais tâcher de développer, vous étes auſſi le ſeul qui me pouvez donner les lumiéres, dont j'ai beſoin pour en parler comme il faut. Ie vous les demande. *Ave Maria.*

Pour dire tout ce qui regarde la naiſſance ſpirituelle, c'eſt-à-dire la converſion d'une ame chrêtienne, il me ſemble qu'il faut conſiderer trois tems differens, celui qui la précede, le tems ou cette converſion s'accomplit, & celui qui la ſuit immediatement. Dans le tems qui la précede, ce ſont de grands ſoins & de la part de l'ame qui doit enfanter, pour parler ainſi, la ſainte reſolution de ſervir Dieu, & du côté de Dieu qui forme en l'ame cette ſainte réſolution, & qui nous aide à la mettre au jour. Dans le tems qu'on ſe convertit effectivement, qu'on ſe détermine tout de bon & ſans réſerve à vivre une vie Chrêtienne, ce ſont des combats, ce ſont des douleurs, qui ſurpaſſent toutes celles, que les méres ſouffrent dans l'enfantement. Dans le tems qui ſuit non-ſeulement on

oublie tous les maux, qu'on a soufferts. *Iam non meminit pressuræ, quia natus est homo in mundum.* Mais il succede à ces maux une joïe qui surpasse toutes les joïes, & qui rend à l'ame le centuple des douleurs ausquelles elle a renoncé pour l'amour de Dieu. Il faut expliquer toutes ces choses un peu plus au lõg, & faire voir dans les trois Poincts de ce discours, ce qui précede la renaissance chrêtienne, ce qui l'accompagne, & ce qui la suit. Nous verrons dans le premier Poinct, les soins qui la précedent, dans le second les tranchées qui l'accompagnent & dans le troisiéme, la joïe dont elle est suivie. Voila tout le partage de ce discours.

Un des plus-doux entretiens des ames saintes, c'est de repasser sur la conduite, que Dieu a tenuë pour les attirer à lui, elles y remarquent tant d'amour, & une bonté si paternelle, qu'elles ne peuvent l'admirer assez, & qu'elles s'écrient comme faisoit sainte Téresse toutes les fois qu'elle y pensoit. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Seigneur je ne veux point avoir d'autre occupation durant toute l'éternité, que de chanter vos misericordes. Or quoi-que la chose se passe dans la partie de l'ame la plus-sécrette, & que comme dit saint Augustin, nous voïons les hommes changer de vie sans pouvoir découvrir les ressors qui operent ce changement. Quoi-que Dieu ait plus d'une voïe, pour nous attirer à lui, & qu'il n'observe pas toûjours la même-methode, voici neanmoins comment la chose se fait le plus-ordinairement.

Dieu commence presque toûjours par une de ces graces, que nous appellons extérieures, parce

qu'elles entrent par les sens, & que par elles-mêmes elles ne peuvent rien faire en l'ame, pour la disposer à aimer Dieu. Sainte Magdelaine entend prêcher IESUS-CHRIST, elle lui voit faire des miracles. On raconte à Saint Augustin la vie de Saint Antoine, & la conversion de deux jeunes courtisans, lesquels quoi-que assez avancez à la cour, quoi-que déja fiancez à deux fort sages & fort aimables Demoiselles avoient embrassé la vie solitaire, & fait vœu d'une perpetuelle chasteté. Sainte Elisabet de Hongrie jette les yeux par hazard sur un Crucifix, un jour qu'elle entroit dans l'Eglise fort brillante & parée comme une nimphe. Saint François de Borgia trouve le corps mort de l'Imperatrice sa maîtresse une des plus belles personnes qui fut en Europe, il la trouve, dis-je, aprés trois jours si puante, que personne ne pouvoit l'approcher, & si hideuse, qu'il n'osa jamais jurer que c'étoit elle. Un autre est tombé heureusement sur un livre de pieté & sur un chapitre qui lui convenoit. Un autre à veû mourir subitement un pecheur insigne. Un autre entend un discours édifiant, ou voit un exemple d'une vertu héroïque. Voila la premiére faveur que la Providence divine a coûtume de ménager à une ame prédestinée. Cette faveur, comme je l'ai déja dit ne fait rien par elle-même, elle sert seulement de canal, pour faire passer dans l'esprit une pensée sainte, & salutaire, qui est comme la semence de nôtre sanctification. *Et quæ congregasti cujus erunt*, dit Dieu au cœur de ce riche, qui assiste peut-être aux funerailles d'un autre riche, pour qui sera tout ce que tu auras amassé. A cét

ambitieux qui voit un grand emporté par un accident impreveû. *Quid prodeſt homini.* Que ſert donc à cét homme de s'être élevé ſi haut ? Un voluptueux qui entend parler de l'enfer, ſe dit à lui-même, voila qui eſt éternel, & tous mes plaiſirs ne ſeront que d'un moment. *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.* A même-tems que cette fille qui eſt enteſtée de ſa beauté, rencontre ſans y ſonger la teſte pelée, & affreuſe d'un mort, il lui vient en penſée que cette teſte à peut-être été plus-belle que la ſienne n'eſt à preſent, & que la ſienne ne ſera pas moins hideuſe quelque jour que celle-là.

Cette lumiére du Ciel, cette bonne penſée eſt accompagnée d'un ſaint mouvement d'une chaleur ſurnaturelle, qui enflamme le cœur, & qui y fait naître un ſaint deſir de converſion. Tout cela ſe fait en nous, dit Saint Auguſtin, quoi qu'il ſe faſſe ſans nous & ſouvent même malgré nous. Cette lumiére eſt dans nôtre entendement, ce bon deſir eſt dans nôtre cœur. Mais cependant nous y avons ſi peu de part qu'il n'eſt nullement en nôtre pouvoir, ni de leur fermer l'entrée de nôtre ame, ni de les y attirer, quoi-que nous puiſſions ou les étouffer, ou les entretenir lors qu'une fois ils nous ont été donnez. De ſorte, Meſſieurs, qu'il faut deſabuſer ces perſonnes qui, quoi qu'attachées au monde & à elles-mêmes, ſe croïent néanmoins aſſez bonnes, parce qu'elles ont beaucoup de bons ſentimens, qu'elles ſont ſouvent preſſées du deſir de ſervir Dieu, au lieu de ſe faire un mérite de ces graces, elles devroient ſoûaitter d'en être privées, à moins qu'elles ne ſoient dans le

dessein d'y répondre. Ce sont des talens, dont on leur doit demander un compte fort rigoureux ; bien-loin de pouvoir faire aucun fond là-dessus. C'est sur cela-même qu'elles seront infalliblement condamnées. J'avoüe que ce sont des marques de l'amour, que le Seigneur a pour elles ; Mais on n'ignore pas aussi que ce sera cét amour rebuté & mépriſé, qui animera la justice & la colere de Dieu contre les pecheurs.

Si nous étions aussi-dociles, & aussi zelez pour nôtre propre salut, que nous le devrions, & que nous le pourrions être, cette grace suffiroit pour nous engager à bien vivre en quelque tems qu'elle fust donnée. Mais comme nous avons beaucoup d'ennemis, & que nous ne nous aîmons nous-mémes que foiblement, si le Seigneur n'a le soin de prendre nôtre tems, & de nous appeller dans des circonstances, qui nous soient avantageuses ; ce bon desir avortera infalliblement, & nous deviendrons encore pires, par cela-même qui nous devoit sanctifier. Mais lorsque Dieu a dessein de se rendre maître d'un cœur, c'est merveille de voir, avec quelle aimable sagesse il dispose tout ce qui peut favoriser son entrepriſe, avec quel soin il va au devant de tout ce qui pourroit la traverser.

Par exemple il choisira le tems, que l'esprit sera plus-libre de tout autre soin, ou qu'il sera plein de pensées plus-conformes à celles qu'il desire nous inspirer. Il nous attaquera sur le declin d'une passion, qui nous aura fatigué durant long-tems, & qui n'aura laissé dans le cœur que du vuide & de l'amertume. Il nous viendra chercher

dans la ſolitude, dans les ténébres, dans l'affliction, dans un lit, où la maladie nous rend peu ſenſibles aux joïes du monde, & où la veûë de la mort nous en fait mieux connoître la vanité; Il attendra, il avancera même la mort de ce mari, qui occupe tellemẽt le cœur de cette femme, que ce ſeroit en vain qu'on lui voudroit inſpirer un amour plus-ſpirituel. Il profitera de la diſgrace de cét homme, & il lui offrira ſon amitié juſtement dans le tems que l'averſité aura éloigné tous ſes amis, il permettra qu'un confident pernicieux nous trahiſſe, qu'un emploi nous retire des plus-dangereuſes occaſions, que la néceſſité ou le hazard nous lie avec des perſonnes d'une grande pieté. Il prendra le tems qu'une grande fête invitera tout le monde à la penitence, que les fréquentes prédications pourront fortifier la penſée que nous aurons de bien vivre, il nous fera tomber entre les mains d'un Confeſſeur zelé capable de faire éclorre cette ſainte réſolution, capable de la ſoûtenir dans ſa naiſſance, d'en ménager, d'en aumenter la ferveur. *Tu exurgens miſereberis ſion, quia tempus miſerendi ejus, quia venit tempus.* Seigneur ce ſera s'il vous plaît dans ces circonſtances, que vous nous offrirez vôtre grace, parce qu'étant donnée ainſi à propos, elle ſera infalliblement efficace, & produira en nous le fruit, que vous en attendez.

Dans ces circonſtances, une penſée qui nous aura cent fois paſſé par l'eſprit inutilement, fera ſur nôtre cœur une impreſſion ſi forte, qu'il nous ſera comme impoſſible d'y réſiſter. Ce fut ainſi que Dieu en uſa avec David, il ne le prit point dans

les premiers désordres de sa passion, il attendit que le tems en eust rallenti l'ardeur, ensuite il excita dans son esprit des mouvemens d'indignation contre une injustice supposée, afin qu'il fust tout disposé à concevoir une juste haine contre lui-même pour la cruauté, dont il s'étoit rendu coupable. Enfin il lui envoia un homme capable de le conseiller, de l'animer à la penitence, capable d'agrandir la plaïe, que la grace de la componction devoit faire dans son cœur, & de lui fournir les moiens d'appaiser Dieu, & de le préparer aux fleaux, dont sa justice misericordieuse avoit résolu de le châtier en cette vie. Si Dieu eust pris ce Saint homme dans une autre conjoncture assûrement il auroit perdu ses soins, & ses graces, mais aussi si ce saint Prophete eust manqué cette occasion apparemment il auroit attendu en vain une autre occasion de le faire.

Je veux dire, Chrêtiens Auditeurs, que comme il faut que Dieu prenne nôtre tems, pour nous inspirer une sainte résolution, il faut aussi prendre celui de Dieu, pour la former. Il y a un moment, où nous sommes mieux disposez à écouter Dieu, mais il y en a un aussi, & peut-être qu'il n'y en a qu'un pour chacun de nous, auquel Dieu est disposé à nous recevoir. C'est ce tems que David appelle le tems de bon plaisir; *Tempus bene placiti.* Et un autre Prophete le tems d'acceptation, le jour du salut. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Si nous laissons échapper ce bon tems, il est pour ne revenir jamais, & ce sera en vain que nous voudrons demain ou un autre jour une conversion, que Dieu nous demande peut-être aujour-

d'hui. L'Epouſe, entendant frapper à ſa porte, delibera quelque tems, ſi elle ſe leveroit, elle s'y réſolut enfin, lorſqu'il n'en étoit plus tems, l'époux s'étoit déja retiré, elle le chercha inutilement, elle l'appella, & elle n'eût point de réponce; *Quæſivi illum & non inveni, vocavi & non reſpondit mihi.* Jamais retour ne parut plus ſincere que celui de Saül, d'Antiocus, & de Baltazar, ils demanderent pardon de leur fautes, & ils le demanderent avec larmes, mais ils ne le demanderent pas au tems qu'il falloit, & c'eſt pour cela qu'ils ne peurent pas l'obtenir.

Pauvre ame que Dieu a peut-être autrefois recherchée avec bien d'empreſſement, & que je vois aujourd'hui dans une tiédeur funeſte, & dans l'impuiſſance de rallumer en ſoy ces deſirs de ſainteté, que tu as ſi ſouvent reſſentis. Qui pourra conſiderer la perte que tu as faite ſans verſer des torrens de larmes, & ſans dire avec Jesus-Christ. *Quoniam ſi cognoviſſes & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, nunc autem abſcondita ſunt oculis tuis.* Ah ſi tu avois reconnu en ce jour que je t'appellois ce qui la pouvoit rendre heureuſe, mais maintenant ce ſont toutes choſes cachées pour toi. *Veniens dies in te, & circundabunt te inimici tui vallo, eo quod non cognoveris tempus viſitationis tuæ.* Tous les mal-heurs qui t'arriveront déſormais, ſeront les fruits de ta négligence, tu ſeras la proïe de tes ennemis, parce que tu n'a pas connû le tems que je t'ai viſitée, ou du moins parce que tu n'a pas voulu profiter de ma viſite.

Je vous prie d'obſerver, Chrêtienne Compagnie, que ce qui nous empéche d'écouter la voix

de

de Dieu, étant toûjours fort indigne de nôtre affection, & de nôtre eſtime, le Seigneur irrité de ſe voir mépriſé pour des choſes ſi mépriſables, ne ſe contente pas de nous mépriſer à ſon tour, mais encore il nous ôte bien ſouvent ce que nous avons lâchement préferé à l'honneur de ſon ſervice. Il permettra par exemple qu'une perſonne qui a appréendé de paſſer pour dévote dans le monde, y paſſera pour une coquette, pour une diſſimulée, pour hipocrite. Cét homme qui n'a peû vaincre l'attache, qu'il avoit à la cour, en ſera banni par une diſgrace, cette femme qui avoit appréendé de ternir ſa beauté par la penitence ſera défigurée par une maladie. C'eſt ce qui eſt arrivé au peuple Juif, ſelon la remarque de Saint Auguſtin. *Temporalia perdere timuerunt, & vitam æternam non cogitaverunt, ac ſic utrumque perdiderunt.* Ils ont craint de perdre les choſes vaines & paſſageres, & ils n'ont pas craint de perdre les éternelles, & ainſi ils ont perdu & les unes & les autres. C'eſt pourquoi ſi c'eſt aujourd'hui que le Saint Eſprit vous donne la penſée de changer de vie, au nom de Dieu recevez cette penſée avec reſpect; & prenez autant de ſoin pour la rendre efficace que Dieu en prend pour vous la donner à propos. Allez la porter d'abord dans la ſolitude de-peur qu'elle ne ſoit effacée par d'autres objets, faites-en le ſujet d'une ſérieuſe conſideration, donnez de la nourriture à cette étincelle par la lecture des bons livres, communiquez-la à des perſonnes qui puiſſent vous aider, pour ainſi dire, à la ſouffler, & à exciter un grand feu en vôtre cœur: mais ſur tout ne ceſſez de demander à Dieu des lumieres plus-abondantes.

& des forces pour accomplir sa volonté.

Ceux qui en usent de la sorte se trouvent bientôt si persuadez de l'avantage & de la necessité, qu'il y a d'être tout-à-fait à Dieu, qu'il ne leur reste plus qu'à produire cette résolution efficace, qui ne manque jamais d'être exécutée. Il la produisent enfin; mais il faut voir quelles douleurs, quels combats elle leur coûte? Ce sont ici comme les tranchées de cét enfantement spirituel. C'est le sujet de la seconde Partie.

Il ne le faut pas dissimuler, Chrêtiens Auditeurs, la résolution de mener une vie sainte, demande un fort grand courage, & les petites ames ne sont gueres capables de la former. Les plus-grands cœurs ne laissent pas d'avoir encore de grands combats à soûtenir, avant que de remporter cette victoire, la Nature, le Monde, le Démon, s'oppoſent fortement à ce dessein, & il est incroïable combien ils font d'éfforts, pour le traverser.

A peine l'esprit est-il parfaitement convaincu, qu'il se faut renoncer soi-même, que la nature allarmée du peril qui la menace, éclatte en une rebellion ouverte, & s'oppose à sa propre destruction avec tant de violence, que si Dieu ne soûtenoit la volonté par sa puissance infinie, elle succomberoit infalliblement dans ce combat. Il se fait donc alors comme une espece de lutte entre la grace & la volonté creé, ou plûtôt entre deux volontez contraires, qui se rencontrent en nous, laquelle est toute semblable à cette cruelle agonie que souffrit Jesus-Christ au jardin des oliviers, & qui l'y fit suër jusqu'au sang. D'un cô-

té la grace repréſente, qu'on ne peut bien aſſeûrer ſon ſalut, qu'en renonçant tout-à-fait à la vanité, que Dieu mérite ce ſacrifice, & qu'il a bien de quoi le récompenſer. Mais comment un homme peut-il ainſi s'oublier ſoi-même? Comment peut-il étouffer toutes ſes paſſions & changer, pour ainſi dire, de nature? Ce n'eſt pas une petite affaire que de s'engager, mais qui peut eſperer de ſa foibleſſe, qu'il continuëra à ſe faire une ſi grande violence, & ſi l'on ne peut aller juſqu'à la fin, ne vaut-il pas encore mieux ne point commencer du tout. Comment eſt-ce, ſe diſoit alors Saint Ciprien à ſoi-même, que je pourrai affranchir mon ame de la ſervitude, où elle gemit depuis ſi long-tems, à moins que je ne l'arrache même du corps? Comment peut-on déraciner tout d'un coup, & avec tant de facilité, ce que le tems & l'habitude ont rendu comme naturel? Comment un homme accoûtumé à une table ſomptueuſe & délicate ſe reduira-t-il à la frugalité & même au jeûne? Comment celui qui s'eſt pleû à voir briller l'or, & la pourpre en ſes habits, pourra-t-il ſouffrir un habit tout ſimple? Comment celui qui aime l'honneur & l'éclat, ſe réſoudra-t-il à mener une vie obſcure? Enfin celui qui eſt engagé dans les piéges attraïans des vices, comment ſe défendra-t-il de l'intemperance qui l'attire, de l'orgueïl qui l'enfle, de la colere qui l'enflamme, de la cupidité qui le trouble, de l'ambition qui l'emporte, de la volupté qui l'entraine? Voila, dit ce ſaint homme, ce que je m'oppoſois à moi-même avant ma converſion; Lorſque je flottois encore parmi les vagues du monde, & que j'étois encore embarraſſé dans

les erreurs de ma premiére vie.

Dans ce tems d'agonie, ce seroit en vain que vous précheriez à une ame les douceurs d'une vie sainte ; ce seroit en vain que vous lui diriez que le joug de IESUS-CHRIST est leger, que ses commandemens sont comme le miel, & qu'il y a une manne cachée dans ses conseils les plus-difficiles, ils ne voïent que des épines dans la Loi de Dieu, ils ne voïent que les croix, & nullement les onctions. Ils sentent la force de la concupiscence, & ils ne comprennent point celle de la grace, parce qu'ils ne l'ont jamais éprouvée. Il me semble voir ces pauvres Hebreux que Pharaon poursuivoit l'épée à la main, & qui n'avoient point d'autre voïe pour échapper que de se jetter dans la mer rouge : Figurez-vous, Messieurs, quel étoit leur trouble à la veûë de ces flots, & des monstres dont cette mer étoit remplie. C'étoit en effet à travers ces flots & ces monstres qu'il falloit passer, mais ils ne savoient pas qu'à peine auroient-ils mis le pié sur le rivage, que les eaux se dévoient retirer, & leur ouvrir un passage également seûr & agréable. C'est justement ce qui arrive à une ame, qui songe à se donner à Dieu sans réserve, la vie qu'elle veut embrasser est un effet au-dessus des forces de la nature, & cette nature effraïée ne lui permet pas de croire que Dieu doit faire un miracle, pour lui faciliter ce qui lui paroît impossible. Vous ne me croirez peut-être pas, si je vous dis que j'ai veû des personnes dans ce tems-là non-seulement perdre l'appetit & le sommeil, mais tomber en fievre, se pâmer d'angoisse & s'abîmer pour quelque tems dans une tristesse, qui sembloit dévoir aller

jusqu'à la mort, toutes les fois que j'y fais reflexion à ces combats intérieurs, je me réssouviens de la pauvre Sara; & des plaintes qu'elle faisoit, lorsqu'elle sentoit Esaü & Iacob se faire la guerre en son propre sein. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere.* Seigneur pourquoi tant de lumieres, & tant de saints mouvemens si sur le point de me rendre à vous, je devois être arrété par de si puissans ennemis? Ne m'avez-vous donc inspiré le desir de vous servir, que pour me faire sentir l'impuissance où je me trouve de le faire? Ne valoit-il pas mieux me laisser dans mes ténébres, que de m'éclairer simplement, pour me faire voir mon mal heur sans m'en rétirer. *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere.* On ne sauroit dire, Messieurs, combien ces premiéres difficultez font avorter de bons desirs, & de saintes résolutions? Combien de personnes aprés s'être presque engagez perdent cœur à la veüe de ces ennemis, & se rengagent dans leur premiére tiédeur, comme le petit Iacob en sa naissance retira le pié qu'il avoit déja sorti du sein de sa mére.

Cependant ce n'est encore-là qu'un ennemi; Le monde & le démon se joignent encore à la nature, & nous font quelque-fois encore plus de peine qu'elle. Quand on considere un peu de prés ce que c'est que nous craignons, quand nous appréendons les discours, & les jugemens du monde; on ne peut s'étonner assez que des personnes sages d'ailleurs, & fort raisonnables, se laissent effraier par ce fantôme. Il est étrange qu'on se résolve à abandonner le dessein de servir Dieu, & toutes les esperances de l'autre vie simplement pour plaire à

ceux qui pourroient trouver à redire à nôtre conduite ; c'eſt-à-dire à des inconnûs, à des libertins, à des gens que nous mépriſons, de qui nous n'attendons rien, qui ne ſongent pas à nous, & qui n'y ſongeront peut-être jamais, quelque genre de vie qu'il nous plaiſe d'embraſſer. Cependant il eſt vrai du moins à l'égar de quelques-uns, qu'il n'eſt point de plus dangereuſe tentation, & que quand on l'a ſurmontée on n'eſt pas loin d'avoir une victoire pleine & entiére. Ie ne dis rien ici des mauvais parens & des faux amis, qui travaillent quelquefois à étouffer le fruit de la grace, & que tout Chrêtiens qu'ils ſont, & tout bons Chrêtiens qu'ils croient être s'oppoſent à la ſanctification des perſonnes, qu'ils aiment par une fauſſe tendreſſe, par une amitié folle, & aveugle, mille fois pire que la haine la plus-mortelle. Ne ſe trouve-t-il pas même quelque-fois des Confeſſeurs, & Directeurs, qui au lieu d'aider la grace & de ſeconder les deſſeins de Dieu, font paſſer pour préſomption, ou pour folie la ferveur d'une ame que Dieu appelle à la ſainteté, qui l'obligent à remper ſur la terre, à s'aſſujettir aux loix du monde, à ſe contenter d'une vie commune, lorſqu'elle ſe ſent plus-fortement attirée à mépriſer tout, & à ſuivre Iesus-Christ ſur le Calvaire. En quoi certainement ils ſont bien plus-mal-heureux que ces ſages femmes des Egiptiens, qui aïant ordre de faire avorter, ou d'étouffer tous les enfans des Iſraëlites dans leur naiſſanſance, refuſerent d'exécuter un commandement ſi barbare, & continuërent de faire leurs fonctions avec fidelité, & de rendre au peuple de Dieu tous les offices qu'on devoit attendre d'elles.

Enfin le Démon se méle dans toutes ces differentes attaques, & met en usage & la force & l'artifice, pour renverser les desseins de Dieu. Il est vrai qu'il ne s'endort jamais, & qu'en quelque état que nous soïons, il ne cesse de nous tendre des piéges, pour nous engager de plus-en-plus dans le mal; Mais lorsqu'il est sur le point de perdre une ame, & de la voir entrer dans ces voïes de perfection, où elle sera comme hors d'atteinte à tous ses traits, & où elle donnera plus de gloire à Dieu qu'un peuple entier de mediocres Chrêtiens, quels troubles, quelles tempêtes ne tâche-t-il point d'exciter en elle? Tantôt il grossit dans son imagination les difficultez, qui l'épouvantent, tantôt il lui exaggere la douceur des plaisirs, qu'il lui faut quitter. Il tâche d'allumer dans le corps le feu de l'impureté, en même-tems qu'il s'efforce d'éteindre dans l'esprit les lumiéres de la foi, il lui fait paroître la vie trop longue, pour la passer dans une continuelle mortification, & l'éternité trop incertaine pour la préferer aux biens présens. Enfin il imite ce démon sourd & muët de l'Evangile, qui voïant qu'il alloit être forcé de sortir du corps, qu'il possedoit se mit à pousser d'horribles cris, à jetter par terre ce mal-heureux, à le tourmenter en mille maniéres, à lui causer des convulsions beaucoup plus-étranges que toutes celles qu'il lui avoit causées jusqu'alors. Ie ne sai, Messieurs, si je ne serai point trop long aujourd'hui, mais je ne saurois finir cette seconde partie, sans vous faire ressouvenir de Saint Augustin, puisqu'à sa conversion il eût à soûtenir tous les combats, dont je viens de vous parler.

Aprés que Dieu lui eût fait connoître ſes erreurs & la honte de ſes débauches, il le preſſa extrémement d'en ſortir & il commença à ſe reprocher à lui-même ſa lenteur, & ſon ôſtination. Déja il ne trouve plus que de l'amertume dans le peché, il eſt charmé de la beauté d'une vie chaſte, il admire dans Saint Ambroiſe une vertu ſans tâche, une ame dégagée de la terre, & élevée au-deſſus de l'univers, jointe à un eſprit ſolide & pénetrant, à une profonde doctrine, & à une éloquence incomparable. Il a de la vénération pour la vie des ſolitaires, qui ſous la conduite de ce Saint Prélat vivoient hors des murailles de Milan, & moi miſérable que je ſuis je demeurerai donc toûjours attaché à la terre, je continuërai de me vautrer dans la bouë & dans l'ordure. Ah c'eſt trop differer diſoit il, je veux enfin, oüi je veux renoncer à ces perfides délices; Mais non, je me trompe, je ne le veux pas, & quand je le voudrois la choſe ſeroit-elle à mon pouvoir? Il doute quelquefois, s'il y a un Dieu, qui l'oblige à ſe donner ainſi à lui ſans réſerve, & quand ces doutes ſont diſſipez, il doute encore, ſi ce Dieu eſt aſſez puiſſant, pour le guerir de ſes mauvaiſes habitudes. D'un côté il lui ſemble voir la chaſteté, qui lui propoſe l'exemple d'un nombre infini de Vierges, qui ont trouvé fort aiſé ce qui lui ſemble impoſſible. Mais les plaiſirs ſe préſentent d'autre part, & lui diſent en le flattant, Quoi donc Auguſtin tu nous quittes, tu nous dis adieu ſi tôt, & dans la fleur de ton âge, tu crois pouvoir te paſſer de nous éternellement. *Dimittis-ne nos, & à momento iſto non erimus tecum ultra in æternum*? Ah Seigneur, ajoûte ce grand Saint, ne

permettez pas que je me ressouvienne jamais des ordures, qui se présentoient alors à mon esprit. I'avois recours à la priére, & je craignois que ma priére ne fust trop-tôt exaucée. *Timebam ne me citò exaudires, & sanares à morbis concupiscentiæ, quam malebam expleri, quàm extingui.* Mon Dieu disois-je donnez-moi cette continence, pour laquelle je soupire depuis si lõg-tems, mais non ne vous hâtez pas de me la donner, ce sera un autre jour s'il vous plaist, mais quand viendra-t-il ce jour, je le soûaite, & je le crains, je l'attends, mais j'espere que je l'attendrai encore un peu ? *Et tu Domine usquequo, quandiu, quandiu cras & cras, quare non modò, quare non hâc horâ finis est turpitudinis meæ.* Mais vous Seigneur jusqu'à quand éres-vous resolu de m'attendre, & de me laisser ainsi flotter entre les mouvemens de vôtre grace, & ceux de ma concupiscence. Combien de tems durera ce rude combat, jusqu'à quand dirai-je demain, demain, pourquoi non aujourd'hui, pourquoi non tout à l'heure, pourquoi porter plus-loin mes desordres, & mon ôstination. Que ne me dis-je point pour lors contre moi-même continuë ce grand homme ? Quels reproches ne fis-je point à mon ame, de quels aiguillons ne la piquai-je point, pour l'obliger à vous suivre. O mon Dieu ! mais elle reculoit toûjours, & s'excusoit sur son impuissance, & lorsque jé l'avois convaincuë, & que je lui avois fait voir la foiblesse de ses excuses, qu'elle n'avoit plus rien à me repliquer, elle demeuroit saisie d'un tremblement muët, & craignoit plus que la mort de se voir retirée des habitudes, qui lui causoient une mortelle corruption. *Remanserat muta trepi-*

datio, & quasi mortem reformidabat restringi à fluxu consuetudinis, quo tabescebat in mortem.

Voila, Messieurs, ce qui se passe à la conversion de la plûpart des Chrêtiens. C'est au milieu de toutes ces tentations, & malgré ces rudes assauts, qu'une ame généreuse assistée de la grace du Seigneur, forme une résolution constante d'être à Dieu, & lui fait un parfait sacrifice de son cœur. Si vous êtes encore dans ces combats, plus ils sont violens, & plus je vous conjure au nom de Dieu de ne vous pas rebutter; si l'enfer ne perdoit que peu de chose en vous perdant, si Dieu ne vous destinoit qu'une Sainteté ordinaire, s'il n'avoit dessein que de vous rendre mediocrement heureux, le Démon ne lui disputeroit pas si opiniâtrement cette conquête, il vous perdroit avec moins de regret. Je remarque que dans le même tems, & au même lieu que Saint Augustin se convertit, Alipius conçeût aussi le desir d'une vie plus-réglée, mais comme il ne devoit ny recevoir les mêmes graces, ni rendre à l'Eglise les mêmes services que son ami, il ne trouva presque nulle résistance, ni en lui-même, ni aux ennemis de son salut, il passa sans peine & sans bruit à l'état où il étoit appellé. *Esto igitur fortis, & præliare bella Domini.*

Courage donc, ame choisie & bien-aimée, souvenez-vous que c'est pour Dieu, que c'est pour vous-même, pour le paradis, pour une éternité, que vous combattez, qu'à peine aurez-vous surmonté cét obstacle principal qui se présente, à peine aurez-vous dit tout de bon, je le veux c'en est fait je suis à Dieu, que vous commencerez à goûter une paix & une joïe ineffable, de laquelle

je n'ai encore que deux mots à vous dire en finissant ce discours.

Messieurs, je ne saurois mieux vous représenter l'état d'une ame qui s'est enfin résoluë à tout ce que Dieu demande d'elle, qu'en vous faisant ressouvenir de ces Chevaliers fabuleux, qui aïant long-tems combattu dans des cavernes enchantées contre mille monstres imaginaires, le charme venant à se rompre tout d'un coup, se trouvent en un moment dans un fort grand jour au milieu d'une agréable solitude. Car il est vrai qu'à ces ténébres, à ces craintes, à cette détresse dont nous venons de parler, il succede une si grande tranquillité, de si douces larmes, & une joïe si subite, & si parfaite, que les combats passez ne paroissent plus que comme des songes, & qu'on commence à chercher les mêmes difficultez, dont on étoit si effraïé, & qui se sont si-tôt évanoüies. Saint Bernard expliquant ces paroles de l'Evangile, prenez mon joug, & vous trouverez le repos, dit qu'il arrive à toutes les ames qui se donnent à Dieu généreusement la même-chose qui arriva à Abraham sur la montagne d'Oreb; Ce Saint homme, qui avoit ordre de sacrifier son fils unique, avoit souffert durant trois jours, tout ce que la tendresse paternelle peut faire endurer au meilleur pére du monde, dans une pareille conjoncture, il ne doutoit point que son Isaac, c'est-à-dire, toute sa joïe ne deust mourir de sa propre main, il étoit résolu d'obéïr, & vous pouvez penser quelle violence il falloit qu'il se fit pour se maintenir dans cette résolution. Mais quelle fut sa joïe, & le transport de son ame, lorsque dans le moment qu'il croïoit

immoler en son bien-aimé, & ses délices, & ses esperances, il se sentit arrêté par une main invisible, qu'il apprit que bien-loin de perdre Isaac, il s'étoit asseuré par son obéissance une nombreuse posterité, que pour toute victime, Dieu se contentoit d'un belier qui étoit là-prés embarrassé dans les épines. Voila une figure de ce qui arrive à tous ceux qui se resolvent tout de bon à servir Dieu, ils trouvent que bien-loin d'avoir renoncé à toute douceur, comme ils l'avoient imaginé, ils sont entrez dans le torrent des veritables plaisirs, qu'ils n'ont renoncé qu'aux troubles, & aux chagrins, qu'ils ont tout le mérite d'une obéissance penible, & qu'ils n'ont fait en obéissant que s'affranchir de toute sorte de peine.

On demande quelquefois à quoi c'est qu'on peut s'appercevoir qu'on a fait cette veritable résolution, veû que nous en faisons tant tous les jours qui nous semblent si sinceres; je répons, Messieurs, que quand on l'a faite on n'a que faire d'en chercher des marques. Quand on l'a faite, on sent qu'on est libre, que toutes les chaînes sont brisées, tous les ennemis vaincus. On trouve facile ce qui parut impossible jusqu'a-lors; on s'étonne de la résistence opiniâtre, qu'on a faite aux inspirations du Seigneur; on ne sait comment ce miracle est arrivé, mais enfin on ne peut plus douter du miracle. *Nunc scio vere*, dit on alors avec Saint Pierre, lorsqu'il se vit hors des prisons de Ierusalem; *Quia misit Dominus Angelum suum, & eripuit me de manu Herodis & de omni expectatione plebis Judæorum.* Ah c'est vraîment à cette heure que je suis en liberté, & hors des mains de mes enne-

mis. Non je ne dors point, ce n'eſt plus une illuſion, je ſens que le Seigneur y a mis la main, & que c'eſt ici un coup de ſa miſericorde, & de ſa puiſſance infinie. *Dixi nunc cœpi, hæc mutatio dexteræ excelſi.* C'eſt alors que le bon Pére reçoit l'enfant prodigue à ſon retour avec des embraſſemens & des careſſes incroïables, ce n'eſt pas ſimplement un jour d'indulgence, & de reconciliation c'eſt un jour de fête de réjoüiſſance, ce ne ſont que des feſtins, on n'entend que concers & qu'inſtrumens de muſique.

Mais tout ce que j'en puis dire, n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'en trouve dans les confeſſions de Saint Auguſtin, je ne ſaurois m'empécher, d'en rapporter ici quelque choſe du moins pour vous donner envie de lire vous-même tout le reſte. Ce grand Saint dit que dés le moment qu'il eût arrêté dans ſon eſprit de quitter pour toûjours tout ce qui l'attachoit au monde, qu'il ſe fut rendu, pour ainſi dire, à la grace qui le preſſoit intérieurement, ſon ame fut comme inondée d'un torrent de conſolations divines, que s'étant retiré dans un lieu ſolitaire; pour goûter cette nouvelle douceur; il ſe mit à verſer des larmes ſi delicieuſes, & en ſi grande abondance, qu'elles effacerent juſqu'au ſouvenir, & de ſes plaiſirs & de ſes peines paſſées. Iuſqu'a-lors il avoit admiré la vie chaſte & chrêtienne de ces grands ſerviteurs de Dieu, dont il avoit oüi raconter les actions. Mais il commença à s'étonner de ce qu'ils avoient ſi peu d'imitateurs. Il commença à ſe ſentir touché d'une veritable compaſſion envers tant de pauvres aveugles, qui faiſoient de ſi faux jugemens de

la veritable pieté, à soûaitter que tous les compagnons de ses débauches fussent témoins des sentimens de son cœur; Car dit-il, ce que je disois alors dans l'abondance de vôtre consolation, ô mon Dieu! auroit été capable de convertir tous les Manichéens, s'il avoient été présens pour m'entendre. *Quam subito suave factum est carere suavitatibus nugarum & quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat.* Combien promptement me devint-il doux Seigneur de renoncer à toutes les douceurs des sens, que j'eûs d'abord de plaisir à penser que desormais je menerois une vie chaste, moi qui un moment auparavant appréendois ce genre de vie comme la mort? Où avoit donc été si long-tems ensevelie cette liberté, que je retrouvai pour lors, de quel profond abîme sortit-elle en un instant, pour me faire entreprendre avec tant de facilité ce qui m'avoit toûjours paru impossible.

Il ne falloit plus le presser pour l'obliger à abandonner les vains projets de son ambition. Il enseignoit alors la Rétorique avec grand applaudissement & il avoit d'autant plus d'attache à cét emploi, qu'il lui étoit également, & glorieux & utile, il résolut de le quitter pour toûjours, dés que le tems des vacations seroit arrivé, il ne restoit plus que neuf jours, & il dit que ce terme lui parut si long, que si Dieu ne lui eust donné la patience à la place des passions qui le soûtenoient auparavant, il n'auroit jamais peû attendre jusqu'au-bout. Il avoit eû quelque atteinte d'un mal de poumons, qui lui avoit causé bien du chagrin, il commença à s'en réjoüir parce qu'il espera de trou-

ver dans cette maladie un prétexte à la retraitte, qu'il méditoit. Enfin quoi-que peut-être il n'y eust jamais eû d'homme plus sujet aux respects humains, plus-esclave des discours & des jugemens des hommes, il trouva tout d'un coup cét ennemi si foible en son cœur, qu'il n'etoit pas même en son pouvoir de déguiser ses sentimens. La plaïe que vous m'aviez faite, dit-il, encore en s'addressant à son Dieu, étoit & trop profonde, & trop large pour être dissimulée, il y avoit un trop grand feu dans mon cœur pour être caché, & toutes les langues, toutes les contradictions étoient bien plus-capables de l'enflammer encore davantage que de me refroidir le moins du monde. Ah Seigneur, conclut ce grand Saint tout pénetré d'amour & de gratitude, tout transporté au souvenir d'une grace si singuliere; Seigneur qu'il me soit permis de me ressouvenir de vos misericordes, que mes os mêmes se rejoüissent, & qu'ils disent, Seigneur qui est semblable à vous, vous avez brisé mes liens, je vous sacrifierai une victime de loüange. *Domine quis similis tibi, dirupisti vincula mea, sacrificabo tibi hostiam laudis.*

Voila sans doute un exemple fort illustre, toutefois s'il étoit permis de produire ceux dont on a été témoins, on pourroit peût-être en donner des plus-recens, qui ne seroient pas moins admirables, quoi-qu'en des sujets moins éclattans. C'est tout ce que j'avois à vous dire touchant la naissance de l'homme Chrêtien, peut-être que Dieu nous donnera quelque autre occasion de parler du bon-heur de sa vie & de sa mort. Mais cependant s'il est vrai qu'on trouve tant de douceurs dés le premier

pas qu'on fait au chemin de la pieté, d'où vient que IESUS-CHRIST, nous repréſente ce chemin ſi rude, & ſi étroit, ſi épineux? D'où vient, qu'il ne nous parle que de ſacrifice, que de croix, que de mortification, & de mort. *Nunquid adhæret tibi ſedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto.*

Seigneur permettez-moi de vous le dire, n'étes-vous pas bien injuſte de nous effraïer ainſi par de fauſſes difficultez, & de nous détourner de la voïe du Ciel, en nous faiſant accroire qu'elle eſt difficile. Mais nous, Meſſieurs, ne ſommes-nous pas bien incredules de ne vouloir ajoûter nulle foi au témoignage de tous les Saints, qui nous aſſeûrent que c'eſt nous-mêmes qui nous trompons, & que cette croix, cette abnegation, ces épines ne ſont point en effet ce qu'elles paroiſſent d'abord; que ſous ces noms effraïans ſous ces dehors ſi terribles ſont cachées des délices ineffables qu'ils ont goûtées eux-mêmes, & qui ſurpaſſent infiniment tous les plaiſirs ſenſuels. S'ils y avoient été trompez comment perſevereroient-ils avec tant de conſtance. Pourquoi s'efforceroient ils d'attirer avec eux tous ceux qu'ils aiment, & qu'ils conſiderent davantage? Mais nous avons beau faire, Seigneur, vous avez fait une loi que perſonne ne puiſſe jamais comprendre ce que vous préparés à ceux qui vous aiment, que ceux qui voudront bien l'éprouver, nous n'avons garde de trouver à redire aux ordres que vous avez établis, que vôtre volonté ſoit exécutée en toutes choſes. Nous vous ſupplions ſeulement qu'il vous plaiſe avoir égar à nôtre foibleſſe & ne nous laiſſer pas ten-

ter

ter de telle sorte que nous soïons abbatus ; que la nature se revolte contre vôtre grace, que le monde s'oppose à nos bons desseins, que tout l'enfer s'arme pour nous empêcher d'aller à vous, pourveû que vous nous tendiez les bras, que vous dissipiez enfin tous ces obstacles, nous voulons bien mériter par tous ces combats, l'honneur d'une parfaite victoire, & l'avantage d'être à vous sans réserve pour le tems, & pour l'éternité. *Ainsi soit-il*

SERMON XXXV.

POUR LA FESTE DV SCAPVLAIRE DE LA SAINTE VIERGE.

Induit me vestimentis Salutis.

Il m'a revétu des habits de Salut. Isa. ch. 61.

La devotion du Scapulaire est une voïe seûre pour s'asseûrer de la protection de la Sainte Vierge, elle s'est étroittement engagée de proteger ceux qui porteront ce Saint habit, nous l'y engageons encore plus fortement, dés lors que nous nous attachons à cette dévotion.

C'Est une opionion si constante parmi les fidelles que la dévotion envers la Mére de Dieu est une marque de prédestination, que sans avoir égar aux raisons sur quoi

elle eſt établie, un conſentement ſi général la doit faire paſſer pour une verité catolique. Les Saints Péres ſe ſont expliquez ſur ce ſujet en des termes ſi forts & ſi favorables qu'il y auroit quelque lieu de croire qu'ils ont parlé avec beaucoup de zele & fort peu d'exactitude, s'il avoient été moins éclairez qu'ils n'étoient ou qu'ils eûſſent eû d'autres lumiéres que les lumiéres du Saint Eſprit. L'Egliſe elle-même n'a rien oublié pour autoriſer cette croïance, elle applique à la Sainte Vierge tout ce que les Prophetes avoient dit du Verbe increée pour nous porter à le réverer, elle lui met en bouche toutes les promeſſes que Dieu nous fait dans l'écriture, pour exciter nôtre confiance envers ſon Fils. Comme ſi elle vouloit nous faire entendre qu'il ne faut pas moins eſperer de la ferveur de MARIE, que des mérites de JESUS-CHRIST.

Voila ſans doute un grand ſujet de joïe pour tous les dévots de cette grande Reine; on ne peut douter ſans témerité qu'ils ne portent gravé dans leur cœur le caractere de leur élection éternelle. Mais comme il peut y avoir des dévotions ſuſpectes auſſi bien que de fauſſes vertus; que du moins tous nos ſervices ne ſont pas également agréables à nôtre bonne Maîtreſſe & par conſéquent ne mettent pas nôtre ſalut en un pareil degré de certitude; j'ai crû que je pouvois dire quelque choſe de plus-avantageux pour les Confréres du Scapulaire, que ce qu'on dit en général pour tous les ſerviteurs de MARIE. Non, Chrêtienne Compagnie, ce n'eſt pas aſſez de dire que l'habit de la Sainte Vierge eſt une marque de prédeſtination, auſſi-

bien que toutes les autres pratiques de pieté qu'on a inventées pour l'honorer; Je prétens qu'il n'en eſt aucune qui rende nôtre prédeſtination plus-certaine que celle-ci, aucune par conſéquent à quoi l'on doive s'attacher avec plus de zele & plus de conſtance.

Vierge Immaculée, divine Mére qui avez tant fait de miracles, pour confirmer la verité que j'ai deſſein d'établir, vous ne ſauriez me refuſer l'aſſiſtance qui m'eſt néceſſaire. Quand la grace que je vous demande ſe rapporteroit toute à mes intereſts, je ne laiſſerois pas de l'eſperer de vôtre bonté qui ne rebuta jamais perſonne, mais comme vous n'ignorez pas que je ne parle aujourd'hui que pour vôtre gloire vous étes ſans doute obligée de me donner une protection particuliere; c'eſt pour l'obtenir Vierge Sainte que je me jette à vos piés, & que je vous dis avec toute l'Egliſe, *Ave Maria.*

Si les Chrêtiens ſe flattent d'être du nombre des prédeſtinez dés-lors qu'ils ſe ſentent quelque tendreſſe pour la Sainte Vierge, une croïance qui fait tant d'honneur à nôtre Mére, ne s'eſt pas établie ſans fondement. Elle eſt appuïée ſur cette verité infallible que MARIE étant ornée de toutes ſortes de vertus, elle eſt ſans doute pleine de reconnoiſſance, & qu'ainſi elle ne peut manquer d'aimer ceux qui l'aiment, & de proteger les perſonnes qui ſont dévoûées à ſon ſervice.

En effet comme elle eſt également agréable à nôtre juge & terrible à nos ennemis, nous ſommes aſſez aſſeûrez de nôtre ſalut, ſi nous pouvons nous promettre ſa protection; elle n'a, dit le dé-

vot Saint Bernard, qu'à montrer ſes mammelles à IESUS-CHRIST pour appaiſer ſa colere, elle n'a qu'à faire entendre ſon nom dans l'enfer pour diſſiper ſes legions; & pour renverſer tous ſes deſſeins. Que peut-ont craindre ſous l'ombre d'une maîtreſſe qui déſarme ſi facilement & la fureur des démons & la juſtice de Dieu; d'une Reine qui commande à toutes les puiſſances des ténébres, & à qui le tout puiſſant même obéit. Il ne s'agit donc que de s'aſſeûrer par quelque voïe d'une protection ſi efficace. Mais que ferons-nous pour obliger l'aimable MARIE à veiller ſur nous, & à s'intereſſer à nôtre défence? Ce que vous ferez; Chrêtiens Auditeurs, ſi vous me croïez vous porterez le Scapulaire & vous le porterez juſqu'à la mort. Je ſuis bien éloigné de vouloir détruire ni même affoiblir la confiance qu'on pourroit avoir aux autres pratiques de dévotion. Dés qu'elles ſont approuvées de l'Egliſe, elles ſont toutes ſaintes, toutes capables de toucher le cœur de la Mére de miſericorde & de nous attirer ſa bien-veillance: Mais je prétens vous faire voir aujourd'hui que ſi elle accorde ſa faveur à ceux qui ſe ſervent des autres moïens de l'honorer, elle ne ſauroit la refuſer à ceux qui ont le bon-heur d'être révétus de ſa livrée. Je n'ai que deux raiſons pour prouver cette verité, mais elles me paroiſſent ſolides, & j'eſpere qu'elles ſuffiront pour vous convaincre: Elle s'y eſt étroittement engagée elle-même, voila ma premiére raiſon & le premier Poinct de ce diſcours; Nous l'y engageons encore plus-fortement dés lors que nous nous attachons à cette dévotion, c'eſt ma ſeconde raiſon & le ſujet du ſe-

cond Poinct. Elle s'y eſt engagée elle-même ; & par des paroles trés-expreſſes & par des effets tout à-fait miraculeux : Cette devotion l'y engage encore, parce que de ſa nature elle eſt & publique & continuelle ; C'eſt là tout le plan de ce diſcours.

Je n'ignore pas, Chrêtiens Auditeurs, que quelques marques que nous aïons en nous-même de nôtre prédeſtination ce ne ſont aprés tout que des conjectures qui peuvent bien ſoûtenir & fortifier nôtre eſperance, mais non pas diſſiper entiérement la juſte crainte où Dieu veut que nous ſoïons, dans la veûë de ſes jugemens impénétrables. Perſonne, dit Saint Gregoire tandis qu'il eſt ſur la terre, ne peut ſavoir ce qu'on a réſolu dans le Ciel ſur le ſujet de ſa prédeſtination ou de ſa reprobation éternelle ; c'eſt la triſte condition où nous vivons icibas ; nous ſommes aſſeûrez de quitter bien-tôt ce lieu de banniſſement, ſans ſavoir toute-fois ſi nous reverrons jamais nôtre patrie.

Voila, Chrêtiens, ce que j'ai deû dire dés l'entrée de ce diſcours, pour prévenir les erreurs où l'on pourroit tomber dans la ſuite ; cette précaution étoit néceſſaire à tous ceux qui portent le précieux habit de MARIE. ; car enfin cette bonne Mére n'a point mis de bornes à leur eſperance ; La promeſſe qu'elle leur a faite de les proteger n'enferme nulle condition, elle s'eſt engagée à ne point ſouffrir qu'ils ſoient éternellement mal-heureux, c'eſt-à-dire qu'elle leur donne toutes les aſſeûrances de leur ſalut qu'on peut avoir en cette vie ; c'eſt à-dire que s'ils perſeverent dans ſon ſervice, ils perſevereront infalliblement dans la gra-

ce, vous verrez tantôt comment c'eſt qu'elle a pû faire cette promeſſe, & combien il lui eſt aiſé de l'accomplir. Mais avant que de rapporter les termes d'un engagement ſi ſolemnel, il eſt important de vous apprendre en peu de mots quel fut le Saint Perſonnage à qui la Sainte Vierge voulut donner immediatement le Scapulaire.

Meſſieurs, vous avez ſans doûte entendu parler plus d'une fois de Saint Simon Stoc, de cét illuſtre Général de l'Ordre de nôtre-Dame de Mont-Carmel. Ce grand Saint fut prévenu dés ſon enfance d'une grace ſi extraordinaire; que dés l'âge de douze ans il ſe ſentit attiré à la ſolitude, & fut conduit par l'Eſprit de Dieu dans un déſert. Il y pratiqua d'abord des auſteritez incroiables, il n'y vivoit que d'herbes & de racines, une petite fontaine lui fourniſſoit de l'eau pour deſalterer ſa ſoif; pour lit, pour oratoire, pour cellule il n'eût jamais qu'un vieux tronc d'arbre dans lequel il ne pouvoit être que debout, où il pouvoit à peine ſe remuer. La priére faiſoit là toute ſon occupation, ce fût dans ce ſaint exercice que ſon ame aquit une ſi parfaite pureté que les Anges, auſquels elle le rendoit égal, ne l'abandonnoient preſque point dans ſa retraitte, la Mére de Dieu qu'il aima toûjours avec tendreſſe l'y viſitoit preſque tous les jours, & il eût avec Dieu-même de ſi grandes communications, que ſon bon-heur auroit été tout ſemblable à celui des bien-heureux s'il n'avoit eû ſur eux l'avantage de ſouffrir. Il y avoit déja trente trois ans qu'il menoit une ſi belle vie, lorſque quelques Religieux de Mont-Carmel furent amenez d'Orient pour s'établir en Angleterre & pour

y ſignaler ce même zele qui les avoit rendu ſi célebres dans toute la Paleſtine. Nôtre Bien-heureux Solitaire fut averti de leur arrivée par une révelation particuliere; & la Sainte Vierge lui aïant fait connoître combien cét Ordre lui étoit cher, & qu'elle deſiroit qu'il y entra, il ſortit du deſert & ſe vint jetter aux piés de ces Péres, pour embraſſer leur régle, & pour ſe ſoûmettre à leur conduite.

Ie ne m'arrête point, mes Réverends Péres, à conſiderer l'amour & l'eſtime que la Reine du Ciel vous témoigna en cette occaſion, perſonne n'ignore quel tréſor c'eſt qu'un grand Saint dans quelque corps qu'il ſe rencontre. Il ſembloit que MARIE n'eût pris le ſoin de former celui-ci dés ſes plus-tendres années, & de l'orner des dons les plus-précieux que pour vous faire un preſent plus-magnifique; elle crût qu'elle ne pouvoit confier à des mains plus-ſeûres, la perſonne du monde qui lui étoit alors la plus-agréable, & qu'elle ne lui faiſoit point de tort de le tirer de la compagnie des Anges avec qui il avoit tant de commerce dans la ſolitude, pour le mettre parmi les Religieux de Mont-Carmel.

Dés qu'il eût fait ſa profeſſion Religieuſe il ſoûaitta de paſſer en la terre ſainte, pour aller puiſer comme dans ſa ſource le double eſprit dont le grand Elie fut animé. Il viſita piés-nuds tous les lieux que le Sauveur du monde a conſacré par ſa divine préſence & s'étant enfin arrêté ſur la fameuſe Montagne de Carmel, il y mena durant l'eſpace de ſix ans une vie qu'on peut appeller une extaſe continuelle, durant tout ce tems-là il n'eût

d'entretien qu'avec les eſprits celeſtes, & la Sainte Vierge voulut bien prendre le ſoin de l'y nourrir elle-même d'une viande préparée au Ciel & toute ſemblable à la manne miraculeuſe, qui tomboit autrefois dans le déſert. Enfin étant rétourné en Europe, & ſe trouvant au milieu de l'Angleterre tout rempli du feu de ſon illuſtre Patriarche, il le répandit par tout avec tant de ſuccés que cette grande Iſle en fut entiérement embraſée, & ne fut pas moins ſurpriſe des merveilleuſes converſions, dont ſes diſcours furent ſuivis, que des fréquens miracles dont ils étoient accompagnez.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, quel a été le Saint Réligieux qui a reçeû des mains de Nôtre-Dame le Scapulaire que vous portez. Ce grand homme aïant été élevé du conſentement de tous ſes fréres, à la charge de Supérieur Général; il n'oublia rien pour r'allumer la dévotion envers MARIE dans un Ordre qui a l'honneur de porter ſon nom, & qui ſe vante d'avoir dreſſé le premier Autel qui ait jamais été conſacré à ſa memoire. Voila donc tout ce grand Ordre plein d'une nouvelle ferveur & brûlant d'amour pour ſon incomparable Protectrice. Saint Simon Stoc ne pouvoit douter qu'elle n'euſt pour lui tout le retour que méritoit un zéle ſi enflammé, il ſoûaitta néanmoins d'en avoir des preuves ſenſibles, & la preſſa long-tems de lui accorder quelque gage de ſa faveur. Aprés pluſieurs années de larmes & de priéres, cette bonne maîtreſſe ſe laiſſa fléchir aux inſtances de ſon bien-aimé, elle lui apparut un jour environnée d'une grande multitude d'eſprits bienheureux, & portant en ſes mains un Scapulaire

dont elle le revétit, accompagnant une careſſe ſi ſignalée de ces douces & admirables paroles. *Dilectiſſime fili, recipe tui Ordinis Scapulare, meæ confraternitatis ſignum, tibi & cunctis Carmelitis privilegium, in quo quis moriens æternum non patietur incendium. Ecce ſignum ſalutis, ſalus in periculis, fœdus pacis & pacti ſempiterni.* Recevez, mon cher fils, le Scapulaire dont je vous fais preſent à vous & à tout vôtre Ordre, c'eſt à quoi je veux qu'on vous reconnoiſſe deſormais pour mes allicz & pour mes fréres, c'eſt ici une marque de prédeſtination, un gage de paix & d'alliance éternelle. Quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque de mon amour ne ſouffrira point les feux éternels; *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Que dites vous, Chrêtiens Auditeurs, d'une promeſſe ſi magnifique? MARIE s'eſt elle bien expliquée à vôtre gré? Vous reſte-t-il encore quelque ſcrupule? Quand pour calmer tous les ſoucis que vous cauſe l'incertitude de vôtre ſalut, vous auriez dicté vous-même à la Sainte Vierge les paroles de ſon engagement, en auriez-vous pû choiſir de plus-formelles? Je ſai bien que les Saints Péres nous ont parlé en général du pouvoir & de la protection de MARIE en des termes qui ne ſont ni moins forts ni moins favorables. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à ſa puiſſance que la toute-puiſſance de Dieu-même. Saint Antonin aſſeûre que Dieu ne lui fait point de grace quand il exauce ſes priéres, qu'il s'aquite d'un devoir indiſpenſable, & qu'ainſi elle ne ſauroit être rebuttée. Saint Pierre Damien veut qu'el-

le s'approche du trône du Rédempteur non pas en état de ſuppliante, mais en Souveraine, non pour prier mais pour commander. *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans ſed imperans, Domina non ancilla.* Un homme, dit le même Pére, en un autre endroit, un homme pour qui MARIE aura daigné prier une ſeule fois, ne ſauroit être éternellement mal-heureux. *Æternum væ non ſentiet, pro quo vel ſemel oraverit Maria.* L'Abbé Guerric ne ſe croit pas moins aſſeûré dans le ſein de MARIE, c'eſt-à-dire ſous ſa protection, que s'il étoit déja dans le Paradis. *Nullatenus cenſendum eſt majoris eſſe felicitatis habitare in ſinu Abrahæ quam in ſinu Mariæ.* On ſait quels ſont les ſentimens du dévot Saint Anſelme ſur ce ſujet. Il croit qu'il eſt impoſſible de perir au ſervice de cette Princeſſe. C'eſt à elle même qu'il addreſſe ces paroles ſi memorables & ſi ſouvent repetées. *Omnis ad te converſus & à te reſpectus impoſſibile eſt ut pereat.* Et Saint Germain de Conſtantinople n'a pas moins dit, ce me ſemble, que tous les autres, quand il a avancé que la protection de la Vierge eſt au deſſus de toutes nos conceptions, qu'on ne peut comprendre quelle eſt & ſa force & ſon étenduë. *Patrocinium Virginis majus eſt, quàm ut poſſit intelligentiâ apprehendi.*

Voila de grands ſentimens, Chrêtiens Auditeurs, & bien capables ſans doute d'animer nôtre confiance envers cette Mére de miſericorde; mais quelque ſavans, quelque ſaints qu'aïent été ces hommes qui nous rendent ces beaux témoignages, aprés tout ce ſont des hommes, ce ne ſont que les ſerviteurs de cette grande Reine qui parle elle-

même à Saint Simon Stoc dans la révelation que j'ai rapportée. C'eſt MARIE elle-même qui promet aux Confreres du Scapulaire cette protection dont ces Saints Docteurs nous font de ſi grands éloges. Nous n'avons jamais douté du pouvoir de Nôtre-Dame, mais nous ne fumes jamais ſi certains qu'elle l'emploïroit en nôtre faveur que depuis qu'elle s'y eſt engagée ſi expreſſément. Ils m'aprenoient bien ces grands Saints que je n'avois rien à craindre ſi MARIE étoit dans mes intereſts; mais cela ne ſuffiſoit pas pour appaiſer mon inquiétude, je voulois ſavoir ſi elle y étoit effectivement ; Elle m'en donne ici des marques toutes viſibles, il ne tient qu'à moi de m'en aſſeûter par mes propres ſens, elle a attaché ſa protection à ce Scapulaire. *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Je ne m'étonne pas qu'au premier bruit qui ſe répandit d'une promeſſe ſi magnifique, les Chrêtiens accoururent de toutes parts aux Saints Religieux que Marie avoit fait dépoſitaires de ce tréſor. Les Seigneurs, les Princes, les Rois-mêmes qui ont une ame à ſauver comme les autres, ſe préſenterent à l'envi pour avoir part à leur privilege, & pour aſſeûrer ainſi leur ſalut que leur fortune expoſe à tant de perils. Cette premiére ferveur fut encore beaucoup aûmentée par l'élevation de Jean vingt-deuſiéme au ſouverain Pontificat. Car la Sainte Vierge s'étant apparuë à lui quelque tems auparavant, elle lui avoit promis qu'il ſeroit Pape à condition qu'il autoriſeroit la dévotion de ſon habit qui juſqu'a lors n'étoit appuïée que ſur la foi d'une révelation particuliere. Il l'autoriſa en effet

par une Bulle dans laquelle il a inſeré lui-même l'hiſtoire de cette apparition.

Elle a été encore approuvée depuis par ſept Papes differens, qui tous ont tâché de la renouveller dans les fidelles par un nombre preſqu'infini d'indulgences qu'ils ont accordées en divers tems à ceux qui entrent en cette ſocieté ; De-ſorte, Chrêtiens Auditeurs, que nôtre confience ne peut être gueres mieux fondée. C'eſt un grand Saint, c'eſt un des plus-illuſtres favoris de MARIE qui a demandé, qui a obtenu le Scapulaire ; elle l'a accordé en faveur d'un Ordre qu'elle cherit & qui a toûjours fait une particuliere profeſſion de l'honorer ; Le Saint Eſprit l'a autoriſé par la bouche des Vicaires de IESUS-CHRIST ; tous les fidelles l'ont accepté avec reſpect & en le recevant des mains de MARIE, ils ont crû recevoir un gage infallible de leur ſalut éternel ; il y a plus de quatre cens ans que cette dévotion ſubſiſte dans l'Egliſe Catolique, malgré les perſecutions des eſprits orgueilleux & libertins, que l'enfer a ſuſcitez de tems-en-tems, & qui n'ont rien oublié pour lui donner quelque atteinte, elle ſe répand, elle s'allume, elle s'aûmente toûjours davantage. Que reſte-t-il donc, Meſſieurs, pour rendre l'engagement de MARIE plus-ſolemnel ſi ce n'eſt qu'il ſoit encore ratifié, pour ainſi dire, de Dieu-même, & que je vous faſſe entendre cette ſupreme verité parlant par la voix des miracles en faveur du Scapulaire.

Vous n'ignorez pas, Chrêtiens Auditeurs, que Dieu ſeul peut être auteur d'un miracle, ſelon ce mot de David. *Qui facit mirabilia ſolus.* Et que

par conſéquent toutes les merveilles que nous voïons arriver enſuite de la croiance ou de la pieté des fidelles, ſont autant de paroles comme les appelle Saint Auguſtin, par leſquelles Dieu-même rend témoignage à la verité de nôtre foi ou à la ſolidité des dévotions que nous avons embraſſées. Ce témoignage, diſent les Téologiens, ne peut être emploié pour autoriſer le menſonge. Quand le don de chaſſer les Demons & de guerir les maladies auroit été communiqué au plus-méchant de tous les hommes, Dieu ſeroit obligé de lui en ôter l'uſage dans les occaſions où il voudroit s'en ſervir pour établir l'erreur ou pour opprimer l'innocence; il n'eſt pas juſqu'aux faux miracles des magiciens, qu'il ne fuſt obligé d'empêcher par ſa puiſſance infinie, lorſqu'ils ſeroient capables de nous ſéduire nonobſtãt toutes les précautions qu'on pourroit prendre, pour s'empêcher d'être ſurpris. De-ſorte que de toutes les preuves qu'on peut apporter pour convaincre l'eſprit humain, il n'en eſt point de ſi certaine, qu'un effet qui paſſe les forces de la nature, c'eſt infailliblement la verité qui parle par ces ſortes de prodiges, c'eſt un langage que l'erreur ne peut contrefaire & qui par conſéquent ne laiſſe nul prétexte à nôtre incredulité.

Cela étant ſuppoſé, Chrêtienne Compagnie, j'oſe dire que de toutes les pratiques de pieté qui ont été inſpirées aux fidelles, pour honorer la Mére de Dieu, il n'en eſt point de ſi ſeûre que celle du Scapulaire, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ait été confirmée par tant, de ſi ſurprenans & de ſi autentiques miracles. Combien d'embraſemens a-t-il éteint par ſa vertu toute divine? Combien de fois

s'eſt-il conſervé lui-même tout entier au milieu des flammes ? Combien de fois a-t-il garanti juſqu'aux habits, juſqu'aux cheveux des perſonnes qui ſe trouvoient enveloppées dans d'éffroïables incendies ? On experimente tous les jours de quel ſecours il eſt dans un naufrage, il y a peu de perſonnes qui n'aïent été témoins en quelque rencontre du reſpect qu'ont les flots pour ceux qui le portent. Il n'eſt pas juſqu'au tonnerre dont-il n'arrête la violence, dont il ne détourne la flamme toute ardente & toute ſubtile qu'elle eſt. Je ne parle point des fievres mortelles & contagieuſes, ni de toutes les maladies les plus-incurables & les plus-cruelles. Je ne finirois jamais, ſi je voulois parcourir tous les genres de mort dont-il a préſervé les ſerviteurs de MARIE.

Mais je ne ſaurois oublier au tems ou nous ſommes qu'il eſt impénetrable à toutes ſortes de trais & qu'il nous rend en quelque maniére invulnerables. Tout le monde ſait ce qui arriva au dernier ſiége de Mont-pellier à la veûe de toute une armée roïalle. Un Soldat aïant receû un coup de mouſquet dans un aſſaut, il n'en fut nullement bleſſé, la balle aprés avoir percé ſes habits s'arrêta & s'amollit à la rencontre de ſon Scapulaire ; Le feu Roi Louïs XIII. de triomphante memoire fut témoin de ce miracle & voulut d'abord ſe couvrir lui-même de cette armure celeſte, dont-il venoit de voir une épreuve ſi ſurprenante. Il ne fut en cela que l'imitateur de la pieté de Saint Louis le glorieux auteur de ſa race, que l'on dit avoir été des premiers en France qui donna l'exemple de cette dévotion. Nôtre Grand, nôtre invincible

Monarque, qui dés les premieres années de son regne a surpassé toutes les esperances de ses sujets, toute la gloire de ces ancestres, & qui se surpasse aujourd'hui lui-même par des prodiges de conduite & de valeur qui étonnent tout l'univers; Ce Grand Monarque, dis-je, s'est mis depuis longtems sous la protection de MARIE en recevant ce Saint habit. C'est cette protection qui le fortifie au milieu de tant de fatigues, qui le conserve parmi des perils qui font fremir toute la France, lors-même que sous sa conduite elle fait trembler toute l'Europe. C'est cette protection toute puissante qu'il implora si solemnellement avant que de commencer cette glorieuse entrepriſe, qui lui a ouvert presque en un moment des Villes qui paroissoient imprenables, des passages qu'on jugeoit inaccessibles, des Provinces qui armoient tous les élemens pour leur défence. C'est par le secours de cette Reine des Rois qu'il comte en cette guerre autant de victoires que de démarches, plus de conquêtes que de journées, qu'il emporte quelquefois en un seul jour, ce qui dans les regles ordinaires ne pouvoit être le fruit que d'une longue campagne, & que s'étant rendu maître de la mer par un seul combat, il aura presque conquis un grand état sans combattre.

Je sai bien, Chrêtiens Auditeurs, que quelque illustres, quelque autentiques que soient la plûpart de ces miracles, ils ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du Bien - heureux Stoc la même croïance que nous avons pour les choses revelées à l'Eglise. Je sai qu'on peut dire qu'ils ont été faits ces grands miracles pour autoriser

riſer la pieté des fideles, & non pas pour confirmer cette fameuſe apparition. J'oſe dire néanmoins qu'il mettent cette hiſtoire dans un degré de certitude qui approche fort de celle de la foi; Qu'on ne peut en douter ſans une eſpece d'infidelité où les perſonnes ſages & pieuſes doivent craindre de tomber, n'y aïant nulle apparence, que Dieu qui eſt également ſage & puiſſant ait permis qu'on fondaſt ſur une fable une dévotion qu'il devoit agréer au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avoit deſſein de rendre célebre par un ſi grand nombre de prodiges.

Que ſi vous ne voulez pas que tant de merveilles engagent en nulle maniére la fidelité de MARIE à procurer nôtre ſalut, on ne peut nier du moins qu'ils n'y engagent toute ſa gloire. Quoi Seigneur, diſoit autre-fois Moïſe, vous avez donc réſolu d'exterminer ce peuple que vous avez tiré de la ſervitude d'une maniere ſi éclattante? Ce peuple que vos faveurs ont rendu formidable à toutes les nations, au milieu du quel on ſait que vous habitez, dont juſqu'à cette heure vous avez bien voulu être le guide? Voulez-vous donc que les Egyptiens & les autres peuples de la terre diſent que vous ne les avez attiré dans le deſert que pour les y ſacrifier à vôtre colere? Que tant de miracles ont été comme autant de piéges que vous avez tendus à nôtre credulité, & que vous n'aurez pû nous introduire dans la terre que vous nous aviez promiſe. *Vt audiant Ægyptij de quorum medio eduxiſti populum iſtum, & habitatores terræ hujus qui audierunt, quod tu Domine in populo iſto ſis, & facie videaris ad faciem & nubes tua protegat eos, &*

dicant non poterat introducere populum in terram pro qua juraverat, idcirco occidit eos in solitudine.

Messieurs, Dieu parut touché d'une rémontrance si judicieuse, il jura par lui-même, qu'il prendroit soin de sa gloire & qu'il n'abandonneroit point Israël: *Dimisi*, ou selon un autre version, *propitius ero juxta verbum tuum, vivo ego, & implebitur gloria Domini universa terra.* Mais MARIE ne s'exposeroit-elle pas à ces mêmes reproches, si aprés avoir fait tant de miracles en faveur des Confréres du Scapulaire, elle permettoit enfin qu'ils fussent éternellement mal-heureux. Quoi Vierge Sainte ce peuple choisi, à qui vous avez donné une si haute protection, vous souffrirez qu'il devienne la proïe de ses ennemis, & qu'il periſſe sans ressource? Vous ne les aurez delivrez de tant de perils, que pour les oublier en suite au plus-grand de tous les béſoins? Vous avez paru comme allarmée dans leurs moindres maux, vous avez tout renversé pour les secourir, & vous ne serez point touchée du mal-heur éternel qui les menace, & vous les verrez tomber dans l'enfer sans être émeüe? Vraiment ce seroit bien-là préparer des triomphes aux ennemis de vôtre nom & fournir des prétextes à leurs blaſphémes. Car enfin on ne se persuaderoit jamais qu'une mére aussi tendre, aussi-paſſionnée que vous l'avez bien voulu paroître en tant de rencontres en pût être venuë à ce point de dureté & d'indifference pour ses enfans; on ne manqueroit pas d'attribuër au défaut de credit & de pouvoir, ce qui seroit peut-être un effet de vôtre juſtice; elle s'étoit engagée, diroit-on, d'ouvrir la porte du Ciel à ses serviteurs, de les introduire

dans cette region de paix, dans cette terre délicieuſe elle l'avoit promis ſolemnellement, elle avoit fait mille prodiges, pour leur être comme autant de gages de ſa parole, mais enfin elle n'a pû s'en aquitter, elle les a laiſſer périr mal-heureuſement. *Non poterat introducere populum iſtum in terram pro qua juraverat, idcirco occidit eos in ſolitudine.* Vive Dieu cela n'arrivera point de la ſorte: Vous les protegerez juſqu'au bout & tout l'Univers apprendra qu'elle eſt vôtre puiſſance dans le Ciel auſſi-bien que ſur la terre. *Propitia ero juxta verbum tuum, vivo ego, & implebitur gloriâ meâ univerſa terra.* Mais quoi me dira peut être quelcun, la Sainte Vierge me viendra-t-elle retirer de l'enfer aprés que mes deſordres m'y auront une fois précipité? portera-t-elle dans le Paradis une ame impure & ſouïllée de crimes, ou ſi elle m'obtiendra le privilege de revenir ſur la terre pour m'y purifier par la penitence?

Je pourrois répondre à cela, Chrêtiens Auditeurs, par le recit de quelques exemples fort autentiques, où vous verriez qu'en faveur du Scapulaire MARIE à quelque-fois arrêté des ames impenitentes, dans des corps épuiſez de ſang & percez de coup, pour leur donner le loiſir de ſe reconcilier avec Dieu. Je pourrois vous raconter l'avanture memorable de ce ſoldat, lequel aïant déja la teſte fenduë en deux, & tout le corps couvert de plaïes, & ſes ennemis ne ceſſant encore de le percer; il leur diſoit, vous avez beau faire, je ſuis enfant de Nôtre-Dame, & j'ai ſur moi ſon ſaint habit, je ne mourrai point ſans confeſſion. En effet il ſurvécut à tant de bleſſures mortelles juſqu'à ce que la providence aïant conduit un Prê-

tre au lieu où il étoit, il en eût receû l'absolution.

Mais non, Chrêtiens Auditeurs, ce seroit une trop grande temerité que de s'attendre à des miracles de cette nature. MARIE a des moïens de vous sauver, qui sont, pour ainsi dire, plus naturels, plus-conformes à la conduite ordinaire de la providence. Elle a entre ces mains toutes les graces & toutes les misericordes du Seigneur, dit Saint Pierre Damien, *In manibus ejus sunt omnes miserationes Domini.* Elle vous choisira dans ce trésor inépuisable, dont elle est la dépositaire, une grace également douce & puissante, qui changera vôtre cœur, qui le remplira de componction, qui fera un saint d'un voluptueux, d'un avare, d'un impie que vous étiez. Il ne faut point vous flatter on ne passe point d'une vie licentieuse, & déreglée à la vie des Bien-heureux que par la voïe de la penitence: mais vôtre bonne maîtresse saura bien vous y attirer malgré toutes vos difficultez. Lorsque vous y penserez le moins, elle fera luire à vôtre [illegible] un rai on de lumiére surnaturelle; qui tout à coup vous détrompera, vous dégoûtera de la vanité du monde, qui vous en découvrira tous les piéges, qui vous fera voir le mal-heur extréme d'une ame qui est haïe de Dieu, d'une ame qui n'aime point Dieu lequel mérite seul d'être aimé, qui est le seul qui nous aime veritablement, comme elle est toute-puissante sur vos ennemis elle leur liera les mains, pour les empêcher de vous nuire, vous ferez tout surpris de ne trouver plus que de la douceur, dans ce qui vous paroissoit auparavant si penible, de vous sentir plein d'aversion,

pour des objets dont vous ne pouviez vous détacher ; de voir que vous vous jouërez des demons, qui ſe joüent aujourd'hui de vous avec tant de cruauté.

Mais enfin ſi non-obſtant toutes ces graces je m'oſtine à ne point changer de vie ; ſi je ferme les yeux à tant de lumiéres, ſi de plein gré je me livre moi-même à mon ennemi, en un mot ſi je veux mourir dans mon peché ? Vous y mourrez, Chrêtiens Auditeurs, car Dieu-même, dit Saint Auguſtin, ne peut forcer une volonté mauvaiſe & déterminée à ſe perdre. Ouï vous mourrez dans l'impenitence, vous mourrez au plus fort de vos débauches, en un mot vous mourrez dans vôtre peché ; mais vous ne mourrez point dans le Scapulaire. Si MARIE ne peut vous retirer de vos deſordres, elle trouvera bien le moïen de vous arracher ſa livrée. Vous-même, ouï vous-même vous dépoüillerez de ce Saint habit, plûtôt que d'y mourir en reprouvé. Il vous arrivera quelque choſe de ſemblable à ce qui arriva il n'y a pas trop long-tems à ce mal-heureux, lequel aïant tenté pluſieurs-fois inutilement de ſe noïer, & ne ſachant à quoi attribuër un évenement ſi prodigieux, il s'apperceût enfin qu'il avoit un Scapulaire, & ne douta point que ce ne fuſt-là l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon funeſte deſſein. Il le quitta, & s'étant en ſuite précipité, pour la quatriéme ou cinquiéme fois, les mêmes flots qui l'avoient épargné juſqu'alors l'étoufferent en un moment. Il mourut ; il mourut en ſon peché ; il mourut même en péchant, & en commettant le le plus-grand de tous les crimes, mais il ne pût

mourir qu'aprés s'être dépoüillé de cét habit de salut, dans lequel quiconque aura l'avantage d'expirer, ne souffrira point les feux éternels. *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Vous voïez, Chrêtiens Auditeurs, de quelle maniere Nôtre-Dame, s'est engagée à procurer vôtre salut. Elle s'y est engagée & par des paroles tout-à-fait expresses, & par des effets qui sont encore plus-admirables que ses paroles. C'est ce que nous venons de voir dans cette premiére partie. Mais savez-vous bien que sans avoir égar à ces engagemens volontaires, cette dévotion est de telle nature qu'elle impose à MARIE une espéce de necessité d'empécher nôtre dannation éternelle? Oüi, Messieurs, MARIE s'est engagée à nous sauver en nous donnant le Scapulaire. Mais quand elle ne l'auroit pas fait, nous l'y engagerions encore en le portant, c'est ma seconde partie, elle sera fort courte, pour ne pas vous ennuïer.

Il est vrai la Religion Chrêtienne est une Religion d'esprit & de verité. IESUS-CHRIST luimême nous l'enseigne dans l'Evangile. *Venit hora, & nunc est, quando veri adoratores adorabunt patrem in spiritu & veritate.* Mais il n'est pas moins veritable que les actions extérieures, par lesquelles nous reconnoissons la souveraineté du premier être en présence de ses créatures; que ces actions, dis-je, non seulement sont essentielles au Christianisme comme à toutes les autres Réligions, mais encore qu'elles sont seules capables de donner quelque gloire à Dieu devant les hommes: Or comme cette gloire est un bien dont il est extrémement avide, s'il m'est permis de parler de la sorte, plus

nous rendons publics les ſentimens intérieurs que nous avons de ſon excellence, plus nous lui ſommes agréables, plus nous aquerons de mérite auprés de lui, plus nous l'engageons à nous reconnoître pour ſes veritables adorateurs.

Ce que je dis de la Réligion à l'égar de Dieu; il eſt aiſé de l'appliquer à la dévotion envers MARIE; Elle eſt honorée, n'en doutez pas, par les ſentimens d'amour & de reſpect que vous conſervez dans vôtre cœur pour ſes vertus & pour ſa perſonne; mais outre que c'eſt une marque de la foibleſſe de ces mêmes ſentimens de les pouvoir tenir renfermez au fond du cœur; lorſqu'ils viennent à ſe montrer au déhors; ils aumentent d'autant plus ſa gloire que vous avez plus de témoins de vôtre zéle pour ſon ſervice, & comme elle eſt reconnoiſſante en un point qu'on ne ſauroit dire, elle redouble à proportion & ſes liberalitez & ſa tendreſſe. C'eſt en quoi les Confréres du Scapulaire ont ſans doute un merveilleux avantage ſur tous les autres dévots de la Sainte Vierge; comme on ne peut ſe déclarer plus-ouvertement pour cette divine maîtreſſe, qu'en portant ſon habit & ſa livrée; ils l'obligent à ſe déclarer de même en leur faveur, dans les occaſions qui ſe préſentent de les proteger; c'eſt une regle qui s'obſerve même dans le monde, où l'on trouve ſi peu de juſtice; c'eſt par tout que l'on diſtingue un ami déclaré d'un homme qui cherche le ſécret pour nous faire connoître ſes bonnes intentions, ſoit qu'on eſtime que l'amitié eſt plus-forte dés qu'elle oſe ſe produire, ſoit qu'en effet elle nous ſoit alors & plus-honorable & plus-utile.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la Loi de la gratitude, c'eſt l'interet-même de ſa gloire, qui engage MARIE à en uſer de la ſorte. Nous ſommes tous perſuadez qu'elle eſt toute-puiſſante dans le Ciel, qu'elle n'abandonne point ceux qui la ſervent : il y a plus de ſeize cens ans qu'elle travaille à s'aquerir cette réputation, & l'on peut dire que Dieu n'a pas moins fait de miracles pour la lui conſerver que pour établir la Loi de la grace. Quand aujourd'hui elle manqueroit de ſecourir quelcun de ces ſerviteurs cachez qui bornent leur pieté aux affections intérieures, comme leur dévotion nous eſt inconnuë, cela n'affoibliroit en rien nôtre confience & nous ne laiſſerions pas d'attendre toutes choſes de ſa bonté. Mais ſi elle venoit à refuſer ſa protection à un enfant de Mont-Carmel, ſi portant ſur vous un Scapulaire on vous trouvoit ou étouffé ſous les eaux, ou accablé ſous des ruines, ou ſurpris de quelque autre genre de mort ſubite & impreveûë, je ſai bien que même alors, il faudroit avoir plûtôt toute autre penſée que de ſoupçonner MARIE ou d'infidelité ou d'impuiſſance, mais enfin cela feroit un mauvais effet ſur la plûpart des eſprits & ſeroit capable de refroidir la ferveur & la dévotion des fideles. C'eſt pour prévenir ce mal-heur, que quelque-fois elle a ſauvé de la vengeance de Dieu des perſonnes qui ſe l'étoient attirée par mille crimes. Quelque dangereux que ſoient ces exemples d'une miſericorde extraordinaire, quoi qu'ils ne ſervent bien ſouvent qu'à inſpirer la préſomption aux pecheurs & à les entretenir dans leurs deſordres, Dieu ne laiſſe pas d'écouter en ces rencontres les priéres de ſa Mére,

il aime mieux expoſer en quelque ſorte ſa propre gloire, en donnant occaſion aux hommes ou d'abuſer, ou de ſe plaindre de ſon indulgence, que de ſouffrir que la gloire de MARIE reçoive la moindre atteinte.

C'eſt pour cela, que dans l'exemple que j'ay rapporté tantôt, la Sainte Vierge ne permit point que cét homme infortuné ſatisfit ſon deſeſpoir en ſe noïant, tandis qu'il eſtoit révêtu du Scapulaire. Il étoit ſans doute indigne de cette protection, il ne la demandoit pas, au contraire elle lui étoit importune, il des-honoroit & ſa Maîtreſſe & ſon Saint Habit; elle le protegeoit toutefois par le ſeul intereſt de ſon honneur; elle voulut que la mort qu'il cherchoit & qu'il avoit méritée, que les Démons auſquels il ſe livroit de plein gré, en un mot, que toute la nature reſpecta ſur ce mal-heureux la livrée de ſa ſouveraine, & qu'il ne peut lui-même ſe nuire à ſoi-même, tant qu'il lui reſteroit quelque marque d'attachement à ſon ſervice. Elle fit en cette occaſion ce que les perſonnes les plus-qualifiées font tous les jours à l'égar de leurs domeſtiques, quelque miſerables, quelque ſcelerats même que ſoient quelquefois ceux qui ſe parent de leurs couleurs, ils ſe croïent engagez d'honneur à les ſoûtenir, ils ſe reſſentent des moindres outrages qu'on leur a faits, & hazardent ſouvent juſqu'à leur vie pour les venger.

Mais outre l'avantage d'être publique, la dévotion du Scapulaire en a encore un autre, qui eſt d'être perpetuelle. Parmi les marques que les Téologiens demandent, pour juger que nôtre dévotion envers MARIE eſt veritablement un ſigne de pré-

destination ; La premiére & la principale est la constance à la prattiquer. Ce seroit une erreur, Chrêtienne Compagnie, de s'imaginer que pour avoir jeûné une fois ou communié à quelque Feste de nôtre Dame, on fust dez-lors bien avant dans ses bonnes graces, & qu'aprés cela le Paradis ne pust nous manquer, il faut, si vous voulez passer pour un de ses serviteurs, il faut perseverer à lui rendre les honneurs que vous lui aurez une fois voüez, communier par exemple à toutes ses Festes, jeûner si vous voulez tous les Samedis, reciter tous les jours ou le Chapelet ou son Office, il faut être fidele à lui païer ce tribut, non-obstant les petits obstacles qui s'opposeront quelquefois à vôtre dévotion. Cette exactitude est une preuve de nôtre Foi, une preuve de l'estime que nous faisons de nôtre bonne maîtresse, une marque de nôtre amour & de nôtre zele pour son service. Or qui ne voit, Messieurs, que de toutes les prattiques de pieté, il n'en est aucune qui nous engage à plus d'assiduité que celle-ci ? Vous donnez tous les ans quelques témoignages d'affection à vôtre illustre protectrice, vous les renouvellez tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Vous étes sans doute bien loüable, & vous avez lieu d'esperer que vôtre fidelité ne sera pas sans récompense, le Demon n'oseroit rien attenter sur une personne qui invoque si souvent un nom qui lui fut toûjours si terrible ; mais néanmoins il y a des tems où vous ne faites rien pour honorer la Sainte Vierge, il y a des jours, ou du moins des heures, où l'on ne sauroit à quoi vous reconnoître parmi ceux qui ne font point profession de l'aimer. Un Confrére du

Scapulaire n'eſt jamais ſans les glorieuſes marques de ſa ſervitude, il les porte en tous tems & en tous lieux ; cét honneur qu'il rend continuellement à MARIE ne peut manquer de lui être extrémement agréable, on ne peut douter qu'il ne l'aſſeûre contre toutes les ruſes de ſes ennemis, de quelque artifice qu'ils puiſſent uſer pour le ſurprendre, ils le trouvent toûjours armé, toûjours révêtu d'une livrée, dont la ſeule veûë les met en fuite.

Voila, Chrêtienne Compagnie, les diverſes raiſons qu'a MARIE de s'intereſſer au ſalut de ſes enfans adoptifs, ſi elles ſont ſi grandes & ſi fortes à l'égar de tous ceux qui portent le Scapulaire, combien ſera-t-elle plus obligée de vous proteger, mes Reverends Péres, vous qui avez voûé de le porter juſqu'au tombeau, & qui vous étes depoüillez de toutes choſes pour vous en révêtir uniquement. Quelle tendreſſe n'aura-t-elle point pour des perſonnes qui ont quitté juſqu'à leurs noms, pour prendre le ſien, & qui s'eſtiment ſi honorez de la qualité de Religieux de nôtre Dame, qu'ils ont obtenu des Indulgences pour tous ceux qui les appelleroient de la ſorte. Mais ce qui l'obligera d'avoir les yeux éternellement ouverts ſur vous, c'eſt qu'elle vous voit ornez de toutes les vertus qu'elle cherit d'avantage, de toutes ces vertus qui attirerent ſur elle-même les yeux de ſon Créateur. Vous avez imité, mes Reverends Péres, la ſage conduite d'Eliſée, le premier diſciple de vôtre grand Patriache, ce ſaint homme ne ſe contenta pas du manteau qu'Elie lui laiſſoit en le quittant, il voulut encore hériter de ſon eſprit, *Fiat in me ſpiritus tuus duplex.* Ainſi vous avez pris l'eſprit

de MARIE auſſi-bien que ſon habit, vous avez copié les plus-beaux traits de ſon ame ; ſon humilité, ſon zele, ſa modeſtie, ſon amour pour la ſolitude & pour la priére, de ſorte que quand on ne vous reconnoîtroit pas pour ſes ſerviteurs à ſa livrée, la reſſemblance qu'on remarqueroit entre elle & vous, vous feroit aſſément reconnoître pour ſes enfans. Je ne parle point du ſoin que vous avez de faire refleurir par tout le culte de cette auguſte Princeſſe. ſi elle n'a gueres moins de dévots que IESUS-CHRIST même a des adorateurs, elle les doit pour la plûpart à vôtre zele, il faut être auſſi puiſſante qu'elle eſt pour pouvoir païer des ſervices de cette importance.

Mais que fera tout ce grand peuple, toute cette grande ville, à qui vous communiquez avec tant de facilité le beau privilege que vous avez reçeû de la Sainte Vierge ? Comment pourront-ils reconnoître cette liberalité ſans bornes, qui leur fait part de tous les mérites de vôtre Ordre, & de tous les bienfaits qui lui ont été accordez par les Souverains Pontifes. Combien de mal-heurs & particuliers & publics ont été détournez de deſſus Lion, depuis que vous lui avez apporté le Scapulaire ? Combien de perſonnes jouïſſent d'une parfaite ſanté, & m'écoutent peut-être préſentement, qui auroient été tuez par leurs ennemis, emportez par des maladies, noïez, brûlez, foudroïez ſans la protection de MARIE dont ils vous ſont redevables ? Que dirai-je de ceux qui vous ſont obligez de leur ſalut éternel ? & qui dans le ciel rendent hommage à vos Saints Prédeceſſeurs du bon-heur qu'ils ont d'être dans ce ſejour de délices ? Continuez,

mes Réverends Péres, à répandre ainſi par tout l'univers les graces, dont la Sainte Vierge vous a fait dépoſitaires; Les hommes ne peuvent ſavoir qu'une petite partie des obligations qu'ils vous ont, bien loin de les pouvoir égaler toutes par leur gratitude. Mais Dieu qui eſt le motif de vôtre charité en ſera la récompenſe, & MARIE ne manquera pas de combler de ſes biens des perſonnes, dont elle ſe ſert pour faire du bien à tout le monde.

Je reviens à vous, Chrêtiens Auditeurs, à vous, dis-je, qui aïant entre les mains un moïen & ſi ſeûr & ſi facile de mettre vôtre ſalut en aſſeûrance, negligez peut-être de vous en ſervir. N'a-t-on pas bien raiſon de vous reprocher, que le ſoin de vôtre ame eſt le dernier de vos ſoins, & qu'elle vous eſt tout-à-fait indifferente. Quoi MARIE vous préſente ſon Scapulaire depuis ſi long-tems, elle s'engage de vous ſauver ſi vous l'acceptez & vous ne l'avez pas encore receû & vous balancez encore à le recevoir? Que ferions-nous, ô Mére vraiment miſericordieuſe, ſi vous nous obligiés d'achetter vôtre protection par autant de peines qu'il en faut eſſuïer pour mériter celle des hommes? Que ferions-nous ſi vous-vous rendiés auſſi difficile à nous recevoir entre vos bras, que nous ſommes indignes d'y être réceûs? Helas vous n'attendez pas qu'on vous prie, vous-vous préſentez de vôtre gré, on diroit que vous ne cherchez qu'à vous impoſer à vous-même quelque néceſſité indiſpenſable de nous rendre heureux, & cependant on vous rebutte, aimable MARIE, on a que du mépris pour un empreſſement ſi maternel &

nous refusons de consentir à nôtre propre bonheur ! Quand elle vous demanderoit tous vos biens, Chrêtiens Auditeurs, pour vous assêûrer ceux de l'autre vie, quand pour s'obliger à vous répondre de vôtre perseverance, elle exigeroit de vous tout ce que les plus-zelez de ses serviteurs ont prattiqué volontairement pour l'honorer ; Quand au lieu d'un Scapulaire elle vous présenteroit un cilice, ou l'habit de quelque austere religion, faudroit-il hésiter un seul moment, ne faudroit-il pas au contraire embrasser avec ardeur & baiser mille-fois ce précieux gage de vôtre bonheur éternel ? *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debuisses.* Si elle vous avoit proposé quelque chose de fort penible & de rebutant, quelque chose de fort héroïque. *Si rem grandem dixisset tibi*, il ne faudroit pas laisser de le faire, s'il étoit possible, ou du moins de l'entreprendre, quand même il vous paroîtroit impossible. Mon Dieu que ne faudroit-il point entreprendre pour mettre nôtre ame hors du peril de se perdre, cette ame unique, immortelle, qui ne se peut perdre que pour toûjours, que pour une éternité toute entiére.

Mais voïez vous cét habit sacré, cette précieuse livrée ; il ne s'agit que de la prendre des mains de la Sainte Vierge ; C'est la Reine du Ciel & de la terre qui vous invite à la porter, c'est vôtre Mére, c'est la Mére de vôtre Dieu, qui vous répond de vôtre salut, si vous voulez bien vous en révêtir, elle s'oblige en des termes qui n'ont rien d'obscur, rien d'ambigu, rien qui puisse être susceptible d'un sens contraire. Elle a confirmé sa promesse, elle la confirme encore tous les jours, par des prodi-

ges qui doivent rendre vôtre confience inébranlable. Quand elle ne ſeroit pas engagée à vous proteger, vous l'y engagerez infalliblement par la profeſſion publique & conſtante que vous ferez d'être à elle. Vierge Sainte ! je fais tort à la pieté de ceux qui m'écoutent, ils ſont déja pour la plûpart du nombre de vos enfans, & les autres ne ſont point ſi mal-heureux, ſi ennemis d'eux-mêmes, qu'ils aïent beſoin d'être preſſé davantage pour deſirer le même-honneur. Ouï, divine Mére, vous allez voir aujourd'hui vôtre famille s'aumenter d'autant d'enfans qu'il y a de fideles dans cette aſſemblée, qui n'ont point encore reçeû le Saint Habit. J'oſe vous répondre qu'ils ne lui feront point de des-honneur, qu'ils s'aquitteront exactement de tous les devoirs qu'il impoſe, & qu'ils ne le quitteront pas même en mourant. Souvenez-vous, grande Reine ! de ce que vous avez bien daigné leur promettre. Souvenez-vous que vous étes obligée de les couvrir par tout de vôtre protection, ſecourez-les dans tous leurs béſoins, prenez leur défence contre tous leurs ennemis, aſſiſtez-les ſur tout à la mort, garantiſſez-les des feux éternels, & ne les abandonnez point que vous ne les aïez introduis dans la gloire. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXVI.

POUR LE JOUR

DE SAINT IOSEPH.

Jacob genuit Joſeph virum Mariæ.

Jacob fut le Pére de Joſeph, & Joſeph l'Epoux de MARIE. S. Matt. c. 1.

L'alliance de Joſeph avec MARIE *a été le fruit d'une trés-grande Sainteté où il étoit parvenu avant ſon mariage, & elle a été la cauſe d'une ſainteté encore plus-grande, où il a été élevé par ce mariage.*

NOus ne ſavons que fort peu de choſe de la vie du Saint que l'Egliſe honore aujourd'hui, l'Evangile ne rapporte que trois ou quatre de ſes actions, & un ancien auteur a remarqué qu'on n'y trouve pas une ſeule de ſes paroles. C'eſt peut-être que les Evangeliſtes tout occupez, tout remplis des grandes choſes qu'ils avoient à dire du Sauveur du monde, ont été comme incapables de ſonger au reſte,

reste ; ou que le Saint Esprit a voulu par là nous marquer le silence & l'humilité de Saint Joseph, son amour pour la solitude & pour la vie cachée. Quoi-qu'il en soit, nous avons fait en cela une grande perte, si le Seigneur eust permis qu'on eust sû le détail de la vie de ce grand Saint, on y auroit trouvé sans doute de beaux exemples, de belles regles, sur tout pour ceux qui vivent dans l'état de mariage. Mais quoi-que nous aïons sujet de regretter infiniment cette perte, il me semble que ce n'est que pour nôtre interest que nous la devons regretter, & nullement pour celui de Saint Ioseph. Quand les livres saints n'auroient dit autre chose de lui, que ce mot que j'ai choisi pour mon texte, *Virum Mariæ*, il fut l'époux de MARIE, ils en auroient dit assez pour nous donner l'idée d'une sainteté extraordinaire, & pour exercer l'éloquence de tous les orateurs chrêtiens.

Pour moi, bien-loin de me plaindre aujourd'hui de la sterilité de mon sujet, j'avoûë que ces deux seules paroles me semblent renfermer un si grand sens, que je me trouve accablé & par le nombre, & par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvois bien vous les faire comprendre, Chrêtiens Auditeurs, je suis sûr que j'aurois fait le plus bel éloge qui ait jamais été fait de ce grand saint. Je ne sens que trop que je ne puis vous en donner qu'une explication fort imparfaitte, mais j'espere que la Sainte Vierge s'interessera à la gloire de son époux, qu'elle vous obtiendra des lumiéres qui suppléront à la foiblesse de mes paroles & de mes pensées, nous lui pouvons demander cette grace avec confiance, & lui faire

pour cela la priére accoûtumée. *Ave Maria.*

Quand il n'y auroit pas d'autre raiſon pour loüer Saint Ioſeph, il le faudroit faire, ce me ſemble, par le ſeul deſir de plaire à MARIE. On ne peut pas douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce Saint, & qu'elle ne s'en tienne elle-même fort honorée. Outre qu'elle le reconnoît pour ſon veritable époux, & qu'elle a toûjours eû pour lui tous les ſentimens que doit avoir une honneſte femme pour celui à qui Dieu l'a liée ſi étroittement, l'uſage qu'il a fait de l'autorité qu'il avoit ſur elle, le reſpect qu'il a eû pour ſa pureté virginale, lui a inſpiré une gratitude égalle à l'amour qu'elle avoit pour cette vertu, & par conſéquent un grand zele pour la gloire de Saint Ioſeph.

On devroit donc loüer Saint Joſeph, quand il n'y auroit pas d'autre raiſon de le faire, que ce qu'il a été l'époux de MARIE; j'ajoûte qu'on le pourroit faire, quand il n'y auroit autre choſe à dire de lui, ſi ce n'eſt qu'il a été l'époux de MARIE. Toute la vie de Saint Ioſeph ſe peut diviſer en deux parties: La premiére, eſt celle qui a précedé ſon mariage: La ſeconde, eſt celle qui l'a ſuivi. Nous ne ſavons rien du tout de la premiére, & nous ne ſavons que trés-peu de choſe de la ſeconde; je prétens néanmoins vous faire voir que l'une & l'autre a été trés-ſainte. La premiére a été ſainte, puis-qu'elle a été comme couronnée d'un mariage ſi avantageux. La ſeconde a été encore plus-ſainte, puis-qu'elle s'eſt toute paſſée dans ce mariage. Ie veux dire que cette glorieuſe alliance a été le fruit d'une trés grande ſainteté où Ioſeph

étoit déja parvenu, & qu'elle a été la cause d'une sainteté encore plus grande à quoi il a été élevé depuis ; Voïons, s'il vous plaît, dans le premier poinct de ce discours, la sainteté qu'il doit avoir apporté à ce mariage ; & dans le second, la sainteté qu'il doit y avoir aquise, c'est tout ce que j'ai à dire.

C'est un bon héritage qu'une femme vertueuse, dit le Saint Esprit au 26. chap. de l'Ecclesiaste. Dans la distribution que la providence fait des biens de cette vie, les bonnes femmes se trouvent dans le partage des hommes qui craignent Dieu, elles leurs sont données pour récompense de leurs bonnes actions : *Pars bona, mulier bona in parte timentium Deum dabitur viro pro factis bonis.* En effet, Messieurs, n'est-il pas bien raisonnable qu'une fille qui a de la douceur, de la prudence, & de la vertu, soit reservée pour un homme qui est lui-même fort sage ? Ne seroit-ce pas commettre une double injustice que de la donner à un vicieux; ne seroit-ce pas faire tort en même tems, & à cét homme sage à qui cette vertueuse fille seroit refusée, & à cette fille vertueuse qui seroit livrée à un homme déreglé ; l'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme qui le rende heureux, & la femme qui peut faire le bon-heur d'un homme, ne doit pas être pour un homme qui la rendroit elle-même mal-heureuse.

Cela supposé, Chrêtiens Auditeurs, on songe à donner un époux à MARIE, & c'est le Seigneur lui-même qui veut en faire le choix pour elle. Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'elle est cette Vierge incomparable ; vous sávez que c'est la plus-aima-

ble & la plus-ſainte créature qui fut jamais ; que le Saint Eſprit lui-même l'a déja choiſie entre toutes celles de ſon ſexe, pour être ſon épouſe bien-aimée, qu'il a verſé ſur elle toutes ſes graces, qu'il l'a renduë digne des reſpects & de l'admiration des Anges ; enfin le Verbe Eternel n'en trouve point ſur la terre qui mérite mieux d'être ſa Mére. Si les hommes devoient être les auteurs de ce mariage, les uns lui deſtineroient pour mari le mieux fait, les autres le plus-riche d'entre les Iuifs, les autres le plus-grand de tous les Princes du monde ; mais c'eſt de la main de Dieu qu'elle doit recevoir ſon époux, il eſt tout viſible que Dieu lui donnera le plus-ſaint de tous les hommes, ſoit parce que le plus-ſaint eſt plus-digne d'elle que tous les autres, ſoit parce qu'elle eſt digne elle-même du plus-ſaint de tous.

Il me ſemble que cette ſeule penſée nous doit donner une grande idée de la ſainteté de Ioſeph ; ſi une bonne femme eſt la récompenſe de la vertu du mari à qui elle eſt deſtinée, quelle doit être cette vertu qui mérite d'avoir MARIE pour récompenſe ; MARIE, dis-je, dont le mérite eſt infini, & qui a été jugée digne elle-même d'être la Mére de Dieu ? Mais ne parlons point de l'excellence de cette épouſe, ne conſidérons que les deſſeins que Dieu a ſur elle. Meſſieurs, le tems de la rédemption du monde eſt enfin venu, & c'eſt par MARIE que le Rédempteur nous ſera donné. On lui cherche un époux pour couvrir ce grand miſtére, pour le cacher & aux hommes & aux démons. Qui ſera ce bien-heureux homme que le ciel voudra bien choiſir entre tous les autres. Ie l'appelle bien-heu-

reux, & certes il me semble que j'ai bien raison de le faire ; car enfin il doit être admis dans tous les secrets de l'Incarnation du Verbe Eternel, il doit entrer dans un commerce trés-particulier avec les Personnes Divines ; il sera, pour ainsi dire, de leur conseil, il recevra tous les jours des ordres & des avis ou de Dieu immediatement, ou de sa part par le ministere des Anges. L'époux de MARIE sera témoin de la naissance de JESUS, il l'adorera avec les Pasteurs, il verra les Mages se prosterner devant sa créche, il recevra leurs presens, il apprendra d'eux-mêmes toute l'histoire de leur voïage. A la Circoncision il nommera le Sauveur, & il recueillira le sang qui coulera de cette douloureuse plaïe; il aura le bon-heur de sauver la vie au divin Enfant, il le portera en Egipte, il l'aura entre ses bras, il le baisera mille fois le jour durant tout le tems de son enfance. En un mot, il passera pour son Pére, & il lui en rendra tous les offices, JESUS logera dans sa maison, JESUS mangera à sa table, il lui parlera, il le caressera, il l'honorera, il lui rendra une exacte obéissance, il le servira même, & lui tiendra compagnie dans son travail ; enfin il se trouvera à sa mort, il l'assistera dans le dernier combat, il recevra ses derniers soûpirs, & lui fermera les yeux. Que de graces, Chrêtiens Auditeurs, que de consolations, ô la belle vie ! la douce mort !

N'est-il pas bien probable, que s'il y a sur la terre une ame pure, une ame remplie de l'amour de Dieu, ce sera pour elle que toutes ces faveurs seront reservées, qu'elle sera preferée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites. Ie sai que les

plus-grands privileges, toutes les graces extérieures & gratuites peuvent être accordées à des pecheurs ; cependant le Seigneur les reserve ordinairement pour ses amis, c'est pour cela que dans les informations que fait l'Eglise pour canoniser un Saint, on a un grand égar aux miracles, aux revelations, aux prophetics lors qu'elles sont bien prouvées ; & pour nous approcher encore davantage de nôtre sujet, nous voïons par l'histoire Evangelique, que le mistére de l'Incarnation n'a été revelé qu'à peu de personnes, lesquelles vivoient toutes fort saintement, Zacharie, Elizabet, Anne, Simeon, Saint Iean-Baptiste connurent la divinité de IESUS-CHRIST, & l'avantage qu'ils eurent en cela sur les autres hommes, leur parut quelque chose de fort grand. Elizabet s'estime trop honorée de la visite que lui rend MARIE, qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde ; Anne ne peut retenir sa joïe, aprés avoir veû de ses yeux celui qui a été promis à son peuple, elle en parle à tout le monde ; *Loquebatur de illo omnibus, qui expectabant redemptionem Israël.* Simeon veut mourir aprés avoir eû le bon-heur de le tenir un moment entre ses bras. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du bon heur qu'aura l'époux de la Sainte Vierge ? IESUS se laisse embrasser à l'un de ces Saints, il se laisse voir, ou même seulement sentir aux autres, comme à Zacharie & à sa femme, & néanmoins cela suffiroit pour nous persuader que ces personnes étoient fort agréables à Dieu, quand nous n'en aurions pas d'autres preuves. Combien de fois Ioseph aura-t-il le même avantage que ces saintes personnes n'ont eû qu'une

fois ? Combien en aura-t-il d'autres que nul autre homme n'a jamais eûs ; que nul homme n'aura jamais ? Quelle raison n'avons-nous donc pas de juger qu'il les avoit méritées par une vie trés-sainte & par la prattique des plus-sublimes vertus.

Mais quelles vertus ? & n'en sauroit-on donner des preuves plus-positives ? Il falloit en premier lieu, qu'il eust aquis une grande foi & une humilité trés-parfaitte, & voici sur quoi je me fonde. Il falloit qu'il fust humble, parce que ce n'est qu'aux ames humbles que le Seigneur se communique ; & qu'il fait confidence de ses sécrets ; il falloit qu'il eust beaucoup de docilité & de foi ; pour croire des points aussi-incroïables en apparence que ceux qui lui devoient être communiquez, & pour entreprendre sur de simples songes, des choses aussi-difficiles que celles dont il devoit être chargé de la part de Dieu. Faites y reflexion ; Chrêtiens Auditeurs, & mettez-vous un peu à la place de ce saint homme. MARIE n'aura pas plûtôt épousé Joseph ; qu'elle concevra, sans qu'il ait nulle part à cette conception ; il faudra qu'il croïe qu'elle ne laisse pas d'être chaste, qu'elle est même encore Vierge, & que c'est par miracle & du Saint Esprit qu'elle a conceû. Elle aura un Fils dont il ne sera pas le Pére, il sera obligé de croire que cét enfant est son Dieu, & qu'il est trop heureux de l'avoir, de le nourrir dans sa maison, de le caresser, & même de le servir avec respect. Cela est difficile à croire pour toutes sortes de personnes, mais pour un mari qui prend natu-

rellement un ſi grand intereſt à l'honneur de ſon épouſe qui ſe défie de tout, à qui tout eſt ſuſpect en cette matiére, qui malgré qu'il en ait, forme ſi ſouvent des ſoupçons ſi injuſtes & ſi mal fondez, comment pourra-t-il donner quelque créance à ce miracle, lequel a déja ſi peu d'apparence de verité, lequel n'a encore jamais eû d'exemple ?

De plus, c'eſt encore ſur la foi d'un ſonge qu'il faudra qu'il abandonne ſon païs, qu'il s'enfuïe avec la mére & l'enfant, qu'il n'attende pas même le jour pour partir ; il faudra qu'il paſſe en Egipte ſans ſavoir ni qui le recevra dans ce Roïaume étranger, ni de quoi il y fera ſubſiſter ſa famille, ni quand c'eſt qu'il lui ſera permis de revenir ; il faudra qu'il y ſoit cinq, ou ſept, ou même neuf ans, ſelon quelques interpretes, attendant toûjours qu'un Ange deſcende tout exprés du Ciel, pour lui dire qu'il peut retourner en Iſraël. Si cela devoit arriver long-tems aprés ſon mariage, il pourroit vivant avec MARIE aquerir peu à peu, toute la force, toute la vertu dont il aura beſoin pour de ſi grandes épreuves. Mais comme ce ſera dés le commencement qu'il les lui faudra ſoûtenir, il faut qu'il entre dans cette alliance avec une vertu établie & conſommée, à moins qu'on ne veüille dire que le Seigneur qui connoît ſi bien ſes créatures & qui fait toutes choſes avec tant de ſageſſe, a choiſi un époux à MARIE, peu propre & peu diſpoſé à l'execution de ſes deſſeins.

Enfin, M. ſieurs, rien ne me perſuade mieux

que Saint Joseph étoit parvenu à une fort grande sainteté, même avant son mariage que la disposition où il devoit se trouver d'abord, & où il se trouva effectivement de vivre chastement avec son épouse. MARIE avoit voûé une virginité perpetuelle, & néanmoins il lui falloit un mari, soit pour cacher le Mistére de l'Incarnation comme nous l'avons déja dit, soit pour prévenir le scandale que sa grossesse auroit peu donner. On assemble donc tous ceux de la tribu de David, le sort tombe sur Joseph, il épouse cette jeune Vierge. A peine la cérémonie est-elle achevée, qu'il apprend d'elle même le vœu qu'elle a fait, & le desir qu'elle a de l'accomplir. Joseph n'en est nullement surpris, il ne balance point, au contraire il approuve son dessein, il loüe son courage & sa résolution, il consent sur l'heure à vivre avec elle, aussi chastement qu'elle le desire, & il se sent assez de force pour lui tenir sa parole.

Chrêtiens Auditeurs, il n'est point nécessaire d'exagerer ici la grandeur de cette action. Il est inutile de vous dire que le celibat n'étoit point encore en honneur, qu'on n'en avoit presque pas d'exemple. Il ne faut pas craindre que ce prodige de chasteté paroisse peu admirable en un tems, où la chasteté la plus-ordinaire paroît impossible, en un tems où la sainteté-même du mariage, ne peut retenir l'incontinence dans les bornes que le Seigneur a marquées, en un tems où l'on n'ose presque parler de cette vertu, de-peur de lui faire tort même en la loûant. C'est pourquoi je me contenterai de vous faire ressouvenir des sentimens d'admiration que vous avez tous sans doute pour un

Saint Henri Empereur, pour un Saint Edoüard Roi d'Angleterre, pour Saint Elzear Comte d'Arien, Boleslaus Roi de Pologne, Alphonse II. Roi de Castille & quelques autres qui dans le mariage-même ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle le peut-être dans les cloîtres & dans les deserts. N'est-il pas vrai, Messieurs, que cela vous paroît fort héroique & tout-à-fait au-dessus des forces de la nature ? En effet c'est un miracle que Dieu a fait rarement seulement pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grace, & pour confondre la lâcheté de ceux qui sous prétexte de foiblesse se laissent vaincre à toutes les tentations, & ne daignent pas même y résister.

Or, Messieurs, c'est de Saint Joseph que ces grands Saints ont appris une leçon de pureté si sublime, Saint Joseph reçoit une épouse de la main des Prêtres. C'est une jeune personne d'environ quinze ou seize ans la plus-belle, la plus-modeste, en un mot la plus-accomplie qui ait jamais été au monde ; il n'en est pas plûtôt le maître qu'il propose de vivre avec elle comme s'il étoit déja veuf, ou pour mieux dire comme s'il étoit mort & privé de tout sentiment. C'est une grande loüange de mourir Vierge aprés avoir été trente ans le mari de la plus-aimable créature qui fut jamais. Mais croïez-vous qu'on soit capable de former un dessein de cette nature à moins que de s'être déja long-tems exercé dans la prattique des plus-excellentes vertus ? A vôtre avis est-ce-là le fruit d'une pieté foible & naissante ? Par combien de combats faut-il qu'une ame se soit préparée à une si grande victoire ?

Voila, Messieurs, quelle est la sainteté que Joseph a apportée au Mariage. S'il n'avoit pas été Saint, le Seigneur ne lui auroit pas choisi la plus-Sainte de toutes les femmes ; il n'auroit pas été choisi lui-méme parmi tous les autres hommes pour être le dépositaire des sécrets de Dieu ; & le témoin de ses plus-grandes merveilles, pour être l'hôte perpetuel, & le nourrissier de Jesus ; pour lui tenir lieu de Pére & de Maître : S'il n'avoit pas été Saint, il auroit été peu propre pour les rudes épreuves que sa foi & sa patience avoient à essuïer dés-les premiers jours de son mariage ; enfin s'il n'avoit pas été Saint & un grand Saint on n'auroit pas crû qu'il fust capable de vivre avec une femme legitime, comme vivroit un Ange avec un autre Ange.

Je vous laisse à penser quel sera le bon-heur de cette alliance qui se fait avec de si saintes dispositions, entre des personnes si saintes & si visiblement appellées de Dieu à l'état qu'elles embrassent ; Car n'en doutez pas, Chrêtienne Compagnie, s'il se fait des mariages mal-heureux, pour l'ordinaire, ce n'est que par le défaut de ces saintes dispositions. Ce sont des fruits du déreglement de la jeunesse, ou des suites des intentions peu chrêtiennes qu'on a eûës en s'engageant dans cét état. Nous l'avons dit dés le commencement : La bonne femme est un don de Dieu, & l'on peut dire la même chose du bon mari, il faut donc être des amis de Dieu pour bien rencontrer : La bonne femme est une récompense de la bonne vie, selon le mot du sage, doncques quand on a mal vécû on ne peut non-plus s'attendre à une épouse sage

& prudente, qu'à être récompensé quand on a mal-fait. Qu'en pensez-vous, Chrêtiens Auditeurs; ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompuës, qui jusqu'ici a eu si peu de crainte de Dieu; si peu de religion, croïez-vous qu'il doive avoir du bon-heur dans le mariage? Pour moi je vous avoûë que je n'en crois rien, je crois au contraire que la justice de Dieu lui prépare une espece d'enfer dans cette condition, pour lui faire expier tous ses desordres, sa propre femme sera le Demon qui le tourmentera jusqu'à la mort. O que cette fille vaine & coquette, païera cherement dans une longue & cruelle servitude les fautes qu'elle commet à présent, & qu'elle fait commettre aux autres. Elle croit qu'à force d'ajustemens, à force de se produire, d'étaller sa beauté; de paroître agréable & de belle humeur; elle sera plûtôt logée; je suis d'un sentiment bien opposé à celui-là; ce sont là des voïes, si je ne me trompe, pour avoir bien-tôt des amans, mais pour n'avoir que bien tard & peut-être jamais de mari. Quoi-qu'il en soit il est certain que ce n'est pas le moïen d'en avoir un bon. Il se peut faire que par vos affeteries & par vos lâches complaisances, vous attirerez enfin cét homme dans les piéges que vous lui avez tendus. Mais vous ne savez pas entre les mains de qui vous allez tomber, vous-vous reprocherez plus d'une fois les avances que vous avez faite pour vôtre mal-heur, vous envierez longtems la fortune de vos servantes, tandis que cette autre fille si retirée, si modeste dans ses habits; si réservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bon-heur constant & solide &

joüïra sans inquiétude de ce qu'elle a desiré sans empressement.

La seconde cause qui peut rendre les mariages fort mal-heureux, ce sont les intentions avec lesquelles on se marie, & ce point n'est pas seulement pour ceux qui sont en état de prendre parti, mais il peut encore regarder les péres & les mérés, & servir de regle à tous ceux qui se mélent des mariages, c'est qu'on se marie par amour, par ambition, par avarice, en un mot par le mouvement de la passion à laquelle on se remet du choix d'un mari ou d'une femme. Or se marier par passion, Chrêtiens Auditeurs, & se marier à l'aveugle sans consideration, sans savoir ce que l'on fait c'est la méme-chose; Se marier par passion c'est prendre une femme dans l'obscurité comme Jacob, & se mettre au hazard de trouver le lendemain des nôces une Lia au lieu d'une Rachel qu'on avoit crû épouser; Se marier par passion, c'est s'embarquer pour un voïage de long cours, justement par la tempête & sous un pilote ivre ou insensé. Je sai que la passion couvre toutes sortes de défauts & fait trouver agréable à celui qui en est possedé tout ce qui deplaist aux autres; mais comme les mouvemens violens ne sont jamais de durée, cette passion venant bien-tôt à se rallentir on retrouve dans les objets ce qu'elle n'avoit pas permis qu'on y découvrit d'abord, c'est une espece d'enchantement lequel aïant cessé tout d'un coup, on ne voit plus que de la fange & de l'ordure, où l'or & les pierreries sembloient briller de toutes parts. Par exemple, cét homme qui s'est laissé éblouir à je ne sai quelle beauté, & qui sans exa-

miner ni le naturel, ni l'éducation, ni les mœurs de la personne, veut l'épouser à toutes forces & souvent contre l'avis de tous ses amis, cét homme, dis-je, ne fait pas réflexion que cette beauté n'est pas immortelle, & que cependant il s'engage jusqu'à la mort, je veux qu'elle soit belle durant dix ans, vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle, de sorte que si elle n'a dans l'esprit & dans l'ame de-quoi vous attacher aprés la perte de ses attraits vous aurez à souffrir durant l'espace de trente ou quarante ans, ce sera comme un cadavre, qu'il vous faudra garder dans vôtre maison, malgré sa difformité & la puanteur que ses vices exhaleront. Je dis la même chose de l'ambition & de l'avarice, elles ne peuvent faire que des mariages infortunez. Vous aurez le bien de cette Demoiselle, & vous ma fille vous aurez part aux tiltres & à la grandeur de l'illustre maison où vous entrez, mais comme le desir des honneurs & des richesses s'aûmente à mesure qu'on aquiert ce qu'on desire, vous ne serez pas satisfait des biens & vous serez fort mal satisfaite de la personne.

O que ceux-là sont bien plus-prudens qui n'aïant point d'autre veûë en s'engagéant dans le mariage que de travailler à leur salut dans une condition plus-stable, plus-conforme à leur foiblesse, appellent toute leur raison, tous leurs amis les plus-raisonnables, & les plus-desintéressez, appellent Dieu-même à leur secours, & reçoivent de la main de ces sages conseillers l'épouse ou l'époux avec qui ils doivent passer leur vie. Que ceux-la sont avisez qui entre les partis qui se pré-

sentent, préferent ceux où les qualitez solides prévalent aux avantages extérieurs, qui choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les soucis & les croix attachées à cét état, des personnes que leur probité puisse mettre au-dessus de ces facheux soupçons, qui troublent si souvent les mariages les mieux assortis, dont la pieté reconnuë puisse servir d'exemple aux enfans, & aux domestiques, & attirer sur toute la famille mille benedictions, en un mot des personnes, qui aprés avoir perdu tout ce qui peut plaire aux yeux, auront encore de quoi nourrir dans le cœur une douce & inviolable amitié par une vertueuse complaisance, par une application constante à s'aquitter des devoirs de leur condition, par la fuite des vanitez & de tout ce qui peut ou incommoder un mari, ou lui donner quelque chagrin. Semblable à ces fleurs, qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat & leur fraîcheur, qui lors même qu'elles sont passées & toutes seches, se font estimer par leur bonne odeur & par les qualitez sécrettes que le Créateur leur a données. Ceux qui en useront ainsi, Chrêtiens Auditeurs, joüiront dans le mariage de cette douceur de vie que tout le monde s'y promet & que presque personne n'y trouve, ils seront exemts de ces dégoûts qui suivent de si prés les empressemens des plus-ardentes recherches, leur amour s'affermira, il s'aûmentera avec le tems au lieu de se rallentir, & ce qui est encore plus-considerable, ils feront leur salut sans peine & se santifieront aisément dans cét état. Nous avons fait voir quelle est la sain-

teté qu'il faut néceſſairement que ſaint Joſeph ait apportée, voïons quelle eſt celle qu'il doit avoir aquiſe dans ſon mariage ? C'eſt le ſecond Poinct.

Je ne prétens pas, Chrêtiens Auditeurs, vous faire voir en cette ſeconde partie de l'éloge de Saint Joſeph tous les progrez qu'il a faits dans la ſainteté durant l'eſpace de prés de trente-ans qu'il a vécu avec la plus-ſainte de toutes les femmes, pour cela il faudroit vous pouvoir faire comprendre bien des choſes, qui ſurpaſſent la capacité de l'eſprit humain, mais ſans vous rien dire qui ſoit au-deſſus de vôtre conception, il me ſemble que pour vous aider à former une grande idée des avantages qu'il a tirez d'une ſi ſainte compagnie, il ſuffit de vous faire remarquer briévement que l'exemple de MARIE, ſon zele, & ſon credit auprés de Dieu ont travaillé ſans ceſſe à la ſantification de ſon époux.

Je ſerois trop long ſi je voulois m'étendre ici ſur la force du bon exemple, & ſur la vertu ſécrette qu'à la ſainteté de s'inſinuer dans les eſprits, & de paſſer même dans les mœurs de ceux qui frequentent les gens de bien. Il eſt ſeûr qu'on ne ſauroit être une heure de tems avec une perſonne remplie de l'eſprit de Dieu, qu'on ne ſe trouve changé en quelque maniére & comme tout parfumé de la bonne odeur de ſa pieté, Saint Iean Criſoſtôme dit, que de ſon tems ſi un homme avoit paſſé ſeulement une journée avec les Saints qui vivoient dans la ſolitude, quoi-qu'il n'euſt été porté à les aller voir que par la ſimple curioſité, néanmoins ſa femme, ſes domeſtiques, tous ſes amis

amis s'appercevoient à son retour qu'il revenoit du désert & qu'il avoit conversé avec ces Anges terrestres. Si cela est quel profit doit avoir tiré S. Ioseph de tant d'années de conversation qu'il a eûë presque continuellement avec la Sainte Vierge ? La seule présence d'une aussi modeste, aussi humble, aussi-sainte personne que celle-là, la seule veûë d'un modele si accompli & si excellent pouvoit-elle manquer d'inspirer un grand amour pour toutes sortes de vertus & un désir ardent de les aquerir ? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Ioseph a été le seul témoin & quelle impression ces exemples devoient faire sur son ame. Ie ne doute nullement que le silence-même de MARIE ne fust extrémement édifiant, & que ce ne fust assez de la regarder pour se sentir porté à aimer Dieu & à mépriser tout le reste, mais quels devoient être les discours d'une ame où le S. Esprit habitoit, où Dieu avoit versé la plenitude des graces, qui avoit plus d'amour que tous les Seraphins ensemble. Quel feu ne sortoit point de cette bouche lorsqu'elle s'ouvroit pour exprimer les sentimens de son cœur ? Quelles froideurs, quelles glaces ce feu n'auroit-il point dissipées ? mais quel effet ne produisoit-il point sur Ioseph, qui avoit déja tant de disposition à être enflammé ? La seule idée qu'on se forme en soi-même des sécrets entretiens qu'ils avoient si souvent ensemble, sur les Mistéres qui s'accomplissoient à leurs yeux, & sur les graces qu'ils recevoient tous les jours, cette seule idée édifie & porte, ce me semble, au recueillement & à la ferveur. Mais qui peut imaginer quel étoit le fruit

de ces mêmes entretiens pour celui à qui MARIE communiquoit ſes admirables lumiéres ?

Les Saints inſpirent la ſainteté même ſans deſſein, c'eſt un bien contagieux, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qui ſe communique ſans qu'on y ſonge. De ſorte que Ioſeph auroit fait des progrez immenſes, en vivant avec MARIE. Quand elle ne ſe ſeroit point appliquée à le rendre toûjours plus-parfait. Mais il eſt certain qu'elle a eû plus de zele que tous les Apôtres, & que s'il euſt été de la bien-ſéance de ſon ſexe de quitter la ſolitude, elle auroit parcouru elle ſeule & converti tout l'univers. Or ce grand zéle durant tout le tems de ſon mariage s'eſt exercé à ſanctifier ſon époux. L'ordre de la charité exigeoit d'elle qu'il en fuſt le premier ſujet, & durant tout ce tems-là il en a été l'unique ſujet. Ce grand feu capable d'embraſer toute la terre n'a eû que le cœur de Ioſeph à échauffer & à conſumer durant un ſi grand nombre d'années. Croïez-vous qu'elle ait appliqué ce feu, qu'elle l'ait ſoufflé inutilement. Saint Gregoire de Nazianze parlant du zéle de Sainte Gorgone pour la converſion de ſon mari, dit qu'il étoit d'autant plus-grand qu'il lui ſembloit qu'il ni avoit que la moitié de ſon cœur qui aimaſt Dieu, tandis que cét homme étoit encore dans les ténébres du paganiſme. Si MARIE a eû la même penſée, ſi elle a crû que le cœur de Saint Ioſeph étoit une partie du ſien, quel ſoin ne doit-elle pas avoir pris de l'enflammer de l'amour de Dieu ? Ie ne doute point qu'elle n'ait ſoûaitté de lui en inſpirer autant qu'elle en avoit elle-même, & qu'elle n'ait travaillé à cela ſans rélâche & avec toute l'ar-

deur qu'on pouvoit attendre de la plus zélée de toutes les créatures.

Ne croiez pas toutefois que dans ſon zéle elle ait oublié ſa condition, qu'elle ait oublié ſon devoir envers celui qu'elle reconnoiſſoit pour ſon chef & pour ſon maître. Quoi-que l'union parfaite qui étoit entre eux, lui donna toute liberté, quoi-que Joſeph qui connoiſſoit ſon mérite, euſt pour elle tous les égars, toute la vénération qu'il devoit à la Mére de ſon Dieu; cependant il eſt certain qu'elle ne prit jamais nul avantage des complaiſances & des reſpects qu'il avoit pour elle; Qu'elle ne prit jamais ni le ton, ni l'air de Docteur pour lui faire part des grandes connoiſſances qu'elle avoit des choſes ſpirituelles. Ce grand zéle étoit accompagné d'une ſimplicité & d'une modeſtie qui le rendoit encore plus efficace. Elle inſtruiſoit en interrogeant, elle exhortoit en agiſſant, elle perſuadoit en faiſant connoître qu'elle étoit perſuadée. C'étoit beaucoup pour une ame auſſi-bien préparée que celle de Saint Ioſeph, c'étoit beaucoup pour un homme qui deſiroit ardemment la perfection, qui ne demandoit qu'à croître, qu'à s'avancer, qui obſervoit toutes les actions, qui recueilloit toutes les paroles de MARIE, qui l'étudioit ſans ceſſe & qui n'oublioit rien pour découvrir les tréſors qu'elle ſoûaittoit ſi ardemment de partager avec lui.

Mais, Meſſieurs, le moïen le plus-ordinaire qu'elle ait emploïé pour cét effet c'eſt ſon crédit auprés de Dieu & ſes priéres toutes puiſſantes; je ne vous entretiens point aujourd'hui du pouvoir qu'à MARIE auprés de ſon Fils, tout le monde

eſt perſuadé qu'elle ne peut être refuſée, & je ne penſe pas qu'il y ait aucun catolique aſſez mal-heureux pour n'avoir jamais éprouvé l'efficace de ſon interceſſion. Il me ſuffit de vous dire que MARIE étoit obligée en qualité de femme de prier ſouvent pour ſon époux, que la ſincere amitié qu'elle lui portoit, la rendoit encore plus-aſſiduë & plus-fervente à s'aquitter de cette obligation, & que quand tous ces motifs lui auroient manqué elle auroit deû faire par reconnoiſſance tout ce qu'elle croïoit pouvoir contribuër à ſantifier Saint Joſeph & à l'élever bien-haut dans le Ciel: Car enfin Joſeph lui avoit ſauvé l'honneur, il avoit ſauvé la vie à ſon Fils, il l'avoit accompagnée dans tous ſes voïages, il la nourriſſoit de ſon travail, en un mot, il avoit tout fait pour elle, & il n'avoit jamais rien exigé d'elle. Croïez-vous que la Sainte Vierge qui poſſedoit toutes les vertus dans un ſi haut point n'euſt pas fort à cœur la gratitude, & qu'elle épargnaſt ſon credit ne pouvant autrement reconnoître ſon bien-faiteur? Quelles graces n'a-t-elle point demandées pour lui, & qu'eſt ce que IESUS-CHRIST n'a point accordé à ſa demande, ſur tout en faveur d'un homme à qui il avoit lui-même une ſi grande inclination, & ſi je l'oſe dire quelque obligation de faire du bien.

Ie finis, Meſſieurs, en vous faiſant remarquer que voila un bel exemple pour ceux qui ſont engagez dans le mariage. Ie ſai qu'il n'y eût jamais de femme qui peuſt être comparée à MARIE, & que tous les hommes ne ſont pas auſſi-ſaints que Saint Joſeph, mais cela n'empêche pas quelque-imparfaite que ſoit une femme, quelque vicieux

que soit un mari, qu'on ne puisse se sanctifier dans le mariage, & ces vices-mêmes y peuvent être utile en quelque sorte, si vous êtes marié avec une personne vicieuse, disoit un Ancien, il faut ou que vous lui ôtiez ses défauts, ou que vous les supportiez, en les lui ôtant vous la rendrez meilleure qu'elle n'est pas; en les supportant vous en deviendrez vous-même meilleur. *Qui tollit, commodiorem conjugem præstat, qui fert seipsum efficit meliorem.* Et moi je dis qu'en supportant ces défauts on fait ces deux choses en même-tems, c'est-à dire, qu'on en devient meilleur soi-même, qu'on rend meilleure la personne avec qui on est lié.

Qui peut dire, Chrêtiens Auditeurs, ce que peut sur le cœur d'un mari, la patience, & la constante douceur d'une femme, & quand cét homme seroit le plus-indocile, le plus-dur, le plus-intraittable de tous les hommes, qui peut dire ce que les priéres de cette femme douce & patiente peuvent sur le cœur de Dieu qui est le maître de tous les cœurs? Que les femmes, dit Saint Pierre, soient soûmises & complaisantes envers leurs époux, ceux d'entre eux qui résistent encore à la parole de Dieu seront gagnez à IESUS-CHRIST par cette conduite, laquelle fera plus que toutes nos prédications & tous nos miracles. *Mulieres subditæ sint viris suis, ut & sic qui non credunt verbo per mulierum conversationem sine verbo lucri fiant.* Ce fût ainsi que l'illustre Sainte Monique adoucit insensiblement le naturel rude & brutal de Patrice son époux, non-seulement elle en fit un bon mari, mais encore un Chrêtien & un bon Chrêtien, on pourroit citer mille pareils exemples soit anciens, soit

nouveaux. I'oſe dire qu'un des principaux effets de la benediction conjugale eſt de donner à ceux qui la reçoivent un pouvoir mutuel de s'entre-aider à aimer Dieu & à faire leur ſalut, & que le moïen le plus-ſeûr, le plus-efficace, & preſque l'unique qu'on ait pour cela, c'eſt de taire, de diſſimuler, de ſupporter avec charité, avec humilité les imperfections les uns des autres. Eſt-il bien poſſible, lors qu'entre deux perſonnes mariées il y a un peu d'amour & de veritable tendreſſe, il s'en trouve une qui ne ſoit point touchée des pechez de l'autre, qui ne ſonge point à la retirer du précipice, qui ait ſi peu de zéle qu'elle puiſſe conſentir à la perte éternelle de celui, avec qui elle n'eſt qu'une-même choſe, & ſe réſoudre à être dannée, pour ainſi dire, de la moitie d'elle-même? Que ſi on manque de cette amitié, de cette ſimpatie qui unit ſi étroittement & ſi doucement les cœurs, qui rend ſupportables les perſonnes mêmes les plus-imparfaites? Eſt-il poſſible qu'on aime-mieux vivre comme des tigres & des lions, s'entre-mordre, s'entre-déchirer, ſe procurer reciproquement la dannation, ſe faire un enfer dés cette vie, que de profiter de ſa croix, que de ſe ſauver, que de ſe ſantifier en la portant.

Ce que je dis à ceux qui ſont dans le mariage peut être utile preſque à tout le monde, puiſque nous vivons pour la plûpart en ſocieté, que Dieu nous a tous chargez du ſalut les uns des autres, & que nous devrions tous prendre à tâche de procurer le Ciel du moins à ceux avec qui la providence nous a lié. C'eſt ſur tout avec ceux-là que nous devons éviter les vaines conteſtations, & tout ce

qui peut alterer la paix & la charité, affectant une humble condescendance pour leurs sentimens ; aïant de l'indulgence pour leurs foiblesses, leur pardonnant les petits chagrins qu'ils nous causent par leur imprudence, craignant de leur donner la moindre occasion d'offencer Dieu, n'oubliant rien pour les attirer avec douceur à l'amour & à la pratique de la pieté. Il est certain que quand on en use de la sorte outre qu'on se fait aimer des hommes qu'on meine parmi eux une vie fort tranquille & fort agréable, on ne peut manquer de gagner encore le cœur de Dieu, dont la possession vaut plus que tous les trésors de la terre, plus même que tout ce qu'il y a de plus-précieux dans le Ciel. *Amen.*

SERMON XXXVII.

POUR LE JOUR DE SAINT FRANCOIS DE BORGIA.

3

Mortificatus quidem carne vivificatus autem ſpiritu.

Il a été mort en ſa chair, mais vivant en ſon eſprit. S. Pierre en ſa 1. Epiſt. c. 3.

La mortification a reduit le corps de Saint François de Borgia à ſouffrir toutes choſes ſans réſiſtance, & elle a mis ſon eſprit en état d'agir ſans peine & ſans interruption.

IL me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, qu'en liſant la vie de Saint François de Borgia, autrefois Duc de Gandie, & depuis Général de la Compagnie de JESUS; il me ſemble, dis-je, que j'ai compris le ſens de ce précepte ſi ſouvent repeté dans le nouveau Teſtament,

de mourir au monde & à nous-mêmes, d'être crucifié avec JESUS-CHRIST, d'être même enseveli avec lui. Ie trouve que la mortification a mis ce grand Saint au même état où la mort a coûtume de reduire tous les hommes, qu'elle lui a comme arraché l'ame du corps, & qu'il ne lui reste de sentiment, qu'autant qu'il en faut pour prattiquer cette vertu sans relâche. Ie sai, Messieurs, qu'elle n'est guéres de ce siécle, cette austére & penible vertu; Ceux mêmes qui veulent passer pour Saints & pour réformez dans le monde, ne veulent point que la sainteté consiste à se haïr soi-même, & à se traitter comme son plus-mortel ennemi. Ils se flattent pour la plûpart de garder un temperament qui ne blesse, ni la grace, ni la nature, d'avoir trouvé le sécret d'allier leur amour propre avec l'amour de Dieu, & de retracer dans une vie douce & commode la vie de IESUS crucifié.

Le caractere que je dois faire de nôtre Saint, est bien oppose à cette fausse idée de perfection; vous verrez un homme qui a de l'horreur pour tout ce qu'il y a de plus-conforme à la nature, un homme à qui les plus-pesantes croix paroissent legéres, paroissent même délicieuses: qui bien-loin d'être accablé par la douleur ne peut en être rassasié, qui combat sans cesse tous les desirs, toutes les inclinations du vieil homme, ou plûtôt qui semble être né avec des inclinations toutes contraires à celles des autres hommes. En un mot, c'est un homme mort, que j'ai dessein de vous faire voir en ce discours. Si cét objet, Messieurs, vous paroît peu agréable, vous n'ignorez pas combien il est salutaire, vous savez que ce fut la veûë d'un corps

à demi-pourri, qui fit naître dans le cœur de ce grand Saint, la résolution de mourir à toutes les choses de la terre. Que je serois heureux, si la vûë de ce même-Saint dans l'état de mort où je vous le vais représenter, pouvoit vous inspirer une semblable pensée. Divin Esprit rien n'est impossible à vôtre grace, vous pouvez faire de plus-grands miracles avec un aussi foible instrument. Ce sont ici de ces sortes de biens, que vous ne refusez jamais à une priére humble & fidelle, sur tout lors qu'elle est soûtenuë de l'interceſſion de vôtre épouse immaculée, à qui nous nous addressons pour ce sujet: *Ave Maria.*

La mort ne détruit ni l'ame, ni le corps de l'homme, dit Aristote, elle ne fait que les separer. Mais cette séparation produit dans ces deux parties qui nous composent deux effets bien opposez. Elle précipite le corps dans le tombeau, dans ce cachot éternel, comme l'appelle le Prophete, où jamais le Soleil ne fit entrer un seul raïon de sa lumiére; au lieu qu'elle tire l'ame d'une fâcheuse prison, ou plûtôt d'un sepulchre affreux, où elle étoit comme ensevelie dans la terre. Elle met le corps dans l'impuissance d'exercer aucune de ses operations, au lieu qu'elle donne à l'ame le pouvoir d'agir conformément à sa nature. En un mot, la mort n'a pas plûtôt fait cette cruelle division, que le corps perd dés ce moment, & le sentiment de la douleur, & le goût de toutes sortes de plaisirs; au lieu que l'ame commence à être touchée des objets même spirituels, & à goûter les choses les plus-éloignées de la matiére.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, l'idée la plus exacte

que j'aïe pû me former de Saint François de Borgia. Voila ce que la mortification, qui eſt une imitation de la mort, une mort volontaire & anticipée; Voila, dis-je, ce qu'elle a pû faire en ce grand homme. C'eſt ce qui m'a obligé de vous dire que c'étoit un homme mort, parce qu'en effet cette vertu l'avoit détaché de lui-même, & qu'en ſeparant ſon eſprit d'avec ſa chair, elle avoit rendu celle-ci comme inſenſible à toutes les rigueurs de la penitence, & diſpoſé celui-là à s'unir à Dieu par la plus-haute contemplation des choſes ſurnaturelles. *Mortificatus quidem carne, vivificatus autem ſpiritu.*

Ce ſeront-là, Meſſieurs, les deux parties de ce diſcours. Ie vous montrerai dans la premiére, que la mortification a reduit ſon corps à ſouffrir toutes choſes ſans réſiſtance; & dans la ſeconde, elle a mis ſon eſprit en état d'agir ſans peine & ſans interruption. Dans la premiére, vous verrez combien il eſt peu ſenſible à tout ce qui frappe les ſens; & dans la ſeconde, combien il eſt ſuſceptible de tout ce qui eſt au deſſus des ſens; vous admirerez d'abord un prodigieux détachement des choſes du monde, & enſuitte une merveilleuſe union avec Dieu: En un mot, le premier point vous le repréſentera comme un corps ſans ame & ſans ſentiment; & le ſecond, comme une ame ſeparée du corps, & tout-à-fait dégagé de la matiére. Voila tout le ſujet de nôtre entretien.

Ce fut ſans doute pour faire honneur au Duc de Gandie, que l'Empereur Charles-Quint lui confia le corps de l'Imperatrice Iſabelle pour le faire porter au tombeau de ſes Anceſtres. Mais Dieu qui ne

s'endort point dans la conduite de ses éleûs, & qui se plaît à faire servir les desseins des hommes, quoique trés-éloignez des siens à l'exécution des decrets éternels de sa providence. Dieu, dis-je, lui ménagea cét emploi pour une autre fin, qui lui devoit être beaucoup plus-avantageuse. On vous a déja dit plus d'une fois, que ce convoi étant arrivé à Grénade, & le cercueil aïant été ouvert pour reconnoître le corps de l'Imperatrice, ce corps parut si défiguré, si hideux, si peu semblable à ce qu'il avoit été peu de jours auparavant, que le Duc appréenda de commettre un parjure, s'il asseûroit avec serment qu'il n'avoit point été changé sur la route. Une si prompte & si surprenante métamorphose en produisit une autre dans son cœur, qui ne fut ni moins admirable, ni moins subite. S'étant retiré aprés cette triste cérémonie, tout penétré de l'horreur d'un spectacle si affreux, il conçeût un si grand mépris pour tout ce que le monde a de fausses & de passageres grandeurs, qu'il resolut dés-lors de s'éloigner de la Cour, & de renoncer pour toûjours à toutes les esperances, que le tems, que la mort peut renverser. C'en est fait, s'écria-t-il alors plusieurs fois, c'en est fait, la Cour n'aura desormais ni mon encens, ni mes services; jamais, jamais je ne servirai de maître qui puisse mourir. Mais le plus-grand effet que la veûë de ce corps mort produisit en l'ame de ce Seigneur, ce fut une mortelle aversion, une haine irreconciliable contre son propre corps, qu'il se représentoit éternellement au même état où il venoit de voir celui de cette Princesse, dont la beauté avoit autrefois effacé les plus-grandes de l'Europe.

Il ne se considéra plus que comme un cadavre, que sa difformité & sa puanteur devoit bien-tôt rendre insupportable à tout le monde. C'est-pourquoi aprés s'être interdit l'usage de toutes les viandes exquises, qui ne servent qu'à nous disposer à une plus grande corruption, il commença à se refuser les plus-grossiéres & même les plus nécessaires, afin de détruire insensiblement & avec mérite, une chair qu'il prévoïoit devoir être rongée des vers, s'il ne l'a consumoit par la penitence.

Pour nous faire entendre avec quel zele & quelle ferveur il embrassa d'abor la mortification, ceux qui ont écrit sa vie remarquent une chose qui paroît presque incroïable. Ce Seigneur étoit alors un des hommes de toute l'Espagne qui avoit autant d'embon-point, il étoit même d'une taille extrémement incommode à cause de son excessive grosseur, à peine eût-il passé une année dans cette nouvelle vie, qu'il parut non-seulement un nouvel homme, mais tout-à-fait un autre homme, il ne fut plus reconnoissable à ses propres domestiques, de l'un des plus-gros hommes du Roïaume, il étoit devenu un des plus-déchargez & des plus-minces, les derniers habits qu'il avoit portez, lui furent tout d'un coup trop-larges d'une aulne, & ses peaux qui n'avoient plus que des os & quelques nerfs à couvrir, ne s'étant pas retrecies à mesure qu'il amaigrissoit, il asseûroit lui-même qu'il pouvoit s'entourer presque tout le corps de ce qu'il en avoit de superflu. Ie ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous marquer en détail toutes les austeritez qui produisirent en si peu de tems un changement si prodigieux. Ce fut un effet des jeûnes, des

veilles, des cilices, des disciplines, & de toutes ces saintes cruautez, qui sont les inventions & les délices de l'amour.

Il se condanna d'abord à un jeûne perpetuel, & ce jeûne il le faisoit souvent au pain & à l'eau, il eût même assez de courage pour le continuer un an tout entier dans cette rigueur ; il est vrai qu'il ajoûtoit de tems en tems quelques legumes, quelques herbes, mais peu ; mais des plus grossiéres, mais sans huile, sans sel, sans nul assaisonnement ; cependant c'étoit un jeune Seigneur, élevé parmi les délices d'une grande Cour, accoûtumé à une table trés-délicate, accoûtumé à manger beaucoup, comme le remarque son histoire. Et ce qui rend son abstinence encore plus-héroïque, c'est qu'étant alors Viceroi de Catalogne, il fut obligé durant tout ce tems-là, de tenir table ouverte à toute la Noblesse de la Province ; il mangeoit à cette même-table, & tous les jours il la voïoit parée de tout ce qui est capable de réveiller & de satisfaire l'intemperance, sans jamais être tenté d'y toucher. Il vécut à peu prés, de cette maniére, durant l'espace de sept ans ; pendant tout ce tems-là il ne fit jamais qu'un repas le jour, son état, sa qualité, ses emplois ne l'empécherent point de mener dans le monde la même vie, qu'on fait dans les Monasteres les mieux reglez, dans les deserts mêmes les plus-sauvages, nulle occasion, nulle compagnie, nul exemple ne fut capable de l'ébranler, il persevera jusqu'au bout, non-seulement dans la pratique de la pieté chrétienne, mais encore dans tous les exercices de la plus-rigoureuse penitence.

En effet, la Ducheſſe sa femme étant morte, il

se hâta d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de quitter le monde, au cas qu'il fuſt un jour en liberté de prendre de nouveaux engagemens ; ſon zele le portoit à choiſir un Ordre conſacré au ſervice du prochain. De toutes les Religions qui étoient alors devoüées à ce ſaint emploi, la nôtre qui ne faiſoit que de naître étoit ſans doute la moins illuſtre, il l'a préfera néanmoins à toutes les autres, parce-qu'elle étoit la plus-perſecutée, & qu'il eſperoit de trouver de quoi ſatisfaire ſon humilité, & ſa mortification dans les mauvais traittemens que recevoient les Jeſuites preſque par tout où ils étoient établis. Quand nôtre Compagnie n'auroit point tiré d'autre fruit des contradictions qu'il lui falut eſſuïer à ſa naiſſance, que l'avantage d'avoir poſſedé un ſi grand Saint : Ces mêmes-contradictions ſeroient pour nous un ſujet d'éternelles actions de graces. Ce ne fut donc pas pour mourir à ſoi-même, qu'il voulut enſuitte embraſſer la vie religieuſe, il y avoit déja long-tems, que Iesus-Christ ſeul vivoit en lui, ce fut ſeulement comme pour s'enſevelir aprés une ſi belle mort. Le monde ne pouvoit être plus long-tems la demeure d'un homme qui n'avoit plus ni vie ni ſentiment pour le monde, ce mort devoit habiter parmi les morts, il ne demandoit plus qu'un ſepulchre.

Mais je fremis, Chrêtienne Compagnie, toutes les fois que je me repréſente l'extréme rigueur dont il uſa envers ſoi-même depuis qu'il ne fut plus à lui-même. Il portoit auparavant un rude cilice qu'il ne quittoit que fort rarement. Mais dés lors il le prit pour ne le quitter jamais. Oüi, Meſſieurs, durant l'eſpace de vingt quatre ans il

porta jour & nuit un cilice, dont la seule veûë avoit quelque chose de terrible, sans que ni les chaleurs excessives de l'Eté, ni les fatigues de ses long voïages, ni les fréquentes maladies, ni les plaies & les ulceres dont ses épaules étoient éternellement couvertes, aient jamais pû l'obliger à le quitter.

Il reduisit à deux petites heures tout le tems qu'il donnoit à la nature pour se reparer par le sommeil, & ces deux heures il les passoit tout vétu sur deux simples aix, sans lit & sans couverture; mais pourra-t-on bien croire ce qu'on raconte de ses disciplines, pour moi je vous avoûë que j'en ai douté long-tems, j'ai pensé d'abor que l'historien se seroit mépris au compte, qu'il auroit peut-être mis un chiffre pour un autre, j'ai appréendé qu'il n'eust rapporté avec exageration ce qu'il n'auroit peut-être apris que confusement, je n'ai peû me contenter du témoignage d'un seul auteur sur un point qui me paroissoit si peu croiable; j'en ai leû deux, j'en ai leû trois, j'en ai leû jusqu'à quatre, j'ai trouvé par tout que ce Saint homme, quoiqu'affoibli par les maladies, quoi-qu'extenué de veilles, de jeûnes, & de mille autre sortes d'austeritez, ne laissoit pas de prendre tous les jours la discipline, mais qu'il le faisoit avec tant de cruauté, qu'à peine avoit-il donné quelques coups que le sang couloit de toutes parts, ou des plaïes qu'il s'étoit faites, ou de celles qu'il avoit renouvellées. il ne s'arrestoit pas pour se voir nager dans le sang, pour sentir ses épaules déchirées, il continuoit jusqu'à ce qu'il eust épuisé & ses forces & ses veines: Enfin celui qui logeoit prés de sa chambre, prenoit plaisir quelquefois de comter les coups qu'il

qu'il se donnoit, & il en comtoit pour l'ordinaire jusqu'à huit ou à neuf cens : neufs cens coups de discipline ! tous les jours, & de cette force ? Helas, Chrêtiens Auditeurs, que faisons-nous pour meriter le ciel, que faisons-nous pour expier les crimes de nôtre vie passée, pour nous rendre semblables au modele de tous les prédestinez, à IESUS-CHRIST souffrant & mourant sur une croix ?

Vraiment je n'ai pas de peine à le croire, qu'il hâta beaucoup sa mort par sa penitence, je comprens comment c'est qu'il avoit les épaules toutes emportées, toutes ulcerées, toutes pourries, & que le reste de son corps paroissoit un veritable squelette, il ressembloit mieux par cét endroit à un cadavre déja corrompu. Pour empêcher que la grangreine ne se mit aux blessûres qu'il s'étoit faites, il étoit obligé d'y appliquer des linges pour en essuïer le sang, & pour les aider à se fermer. Cét appareil s'attachoit en peu d'heures si fortement à la chair, qu'on ne pouvoit l'en détacher qu'elle ne fust parfaittement rétablie ; mais sa ferveur ne pouvoit attendre un si long retardement, il l'arrachoit de force dés le lendemain, & aïant par cette horrible cruauté renouvellé en un moment toutes ses plaies, il reprenoit la discipline, & frapoit sur ces ulceres sanglans avec la même-fureur qu'il avoit fait le jour précedent. Enfin sa mortification fut si excessive en ce point, que nôtre Saint Fondateur craignant avec raison qu'il ne l'a portast au-de-la des bornes de la prudence chrêtienne, au même tems qu'il l'établit Supérieur général de la Compagnie en Espagne, en Portugal & dans toutes les Indes Orientales. Il jugea à propos de le

soumettre lui même à la conduite d'un Frére discret & judicieux, qui regla ses austeritez & qui pust lui interdire, sous peine de desobéïssance, celles qui seroient nuisibles à sa santé. Mais en vain toutes ces précautions, il trouva le moïen de perseverer dans ses excez, sans se départir de l'obéïssance; il ne pouvoit résister à son Directeur, ni au pouvoir absolu que Saint Ignace lui avoit donné à cét égar; mais le directeur ne pouvoit résister lui-même à ses priéres & à ses larmes. Il lui ordonnoit à la verité de se moderer, il lui marquoit même quand c'etoit assez d'oraison, assez d'abstinence, assez de coups: Mais un commandement si raisonnable paroissoit si rigoureux à nôtre Saint, & il exprimoit la douleur qu'il lui causoit par des paroles si animées & si touchantes, que ce bon Frére avoit enfin pitié de lui, & jugeoit qu'il y auroit eû plus de dureté à demeurer inflexible à ses priéres, qu'à l'abandonner à sa ferveur.

Ie disois tantôt que la mortification l'avoit rendu comme insensible à la douleur. Je me suis trompé, au contraire, vous voiez qu'il en avoit un sentiment trés-exquis, puis qu'il y trouvoit des douceurs que nôtre goût n'y découvre point, puis qu'il en étoit si avide. C'est pour cela qu'il disoit que la vie lui auroit été insupportable, s'il avoit passé un seul jour sans faire souffrir à son corps quelque douleur extraordinaire. C'est pour cela que tous les jours il demandoit à Dieu, que tous les plaisirs & toutes les choses agréables se changeassent pour lui en croix & en amertumes, & qu'il avoit resolu de se refuser toutes les douceurs de la vie, jusqu'à ce qu'il eust obtenu cette grace;

c'eſt pour cela que le tems de la maladie étoit pour lui un tems de paix & de benediction. Il trouvoit & dans les maux qu'elle lui faiſoit endurer & dans les remedes qu'on appliquoit à ces maux, de quoi appaiſer cette ſoif ſurnaturelle, que rien ne pouvoit éteindre ; les breuvages les plus-affreux, ces potions ameres & doucereuſes tout enſemble, dont la ſeule veûë, dont la ſeule penſée fait horreur, il les enviſageoit avec complaiſance, il les beuvoit tout à loiſir, il s'arreſtoit de tems en tems pour en goûter mieux l'amertume; enfin il en retenoit long-tems une partie dans la bouche, afin de prolonger ainſi le plus qu'il pouvoit, dirai-je ſa peine ou ſes délices. Il n'étoit jamais aſſez malade à ſon gré, il portoit envie à tous ceux qu'il voïoit gemir ſous des croix plus-douloureuſes que les ſiennes, il s'en plaignoit ſouvent à IESUS-CHRIST ; peu s'en falloit qu'il n'en murmura. Il eſt étrange, diſoit-il quelquefois en ſoûpirant, il eſt étrange que les maux accablent ceux qui les fuïent, & ſemblent fuïr ceux qui les ſoûaittent. Il le preſſoit d'emploïer ſa toute-puiſſance pour lui faire endurer quelque choſe, comme ſi toute la malignité, toute la violence des créatures euſt été trop foible pour le ſatisfaire en ce point.

En effet, un Pére de ſes amis l'aïant un jour trouvé dans ſa chambre fondant en larmes, & priant avec un ardeur extraordinaire, il le ſupplia de lui obtenir de Dieu ce qu'il demandoit alors pour ſoi-même, jugeant par l'abondance des pleurs qu'il verſoit, & par la ferveur qu'il remarquoit en ſon viſage, qu'il ne demandoit rien de mediocre. Le Saint s'en défendit long-tems ſur divers prétextes,

mais enfin il falut ſe rendre aux inſtances de ſon ami. Il demandoit alors, Meſſieurs, qu'il pleuſt à Dieu lui envoïer quelque cruelle maladie ; ce Pére fut bien ſurpris, lors que quelques momens aprés, & tout d'un coup, il ſe ſentit attaqué d'un mal ſi violent, accompagné de douleurs ſi aiguës & ſi pénétrantes, que dans peu d'heures il ſe crut à l'extremité, & fit appeller le Saint pour l'aſſiſter à la mort. Il y alla, mais au lieu de lui parler de mourir, il le prit par la main, lui commanda de ſe lever ; le malade ſe voïant gueri ſi ſubitement, ne douta pas que ſon mal ne lui fuſt venu de la même ſource qui venoit de lui en fournir un ſi prompt remede. Il lui demanda pardon mille fois de ſon oſtination & de ſa temérité ; mais qui ſe ſeroit jamais défié qu'un homme euſt demandé ſi inſtamment ce que les autres tâchent de détourner par toutes ſortes de voïes? Quelle apparence qu'on faſſe des vœux pour exciter des orages & des tempétes, & qu'on importune le ciel pour attirer ſur ſoi les fleaux, dont il nous châtie en ſa colére ?

Que dittes-vous, Chrêtiens Auditeurs, d'une paſſion ſi extraordinaire ? Mais qu'en auroient dit ces faux ſages de l'antiquité, qui s'imaginoient d'être quelque choſe de plus que des hommes, pour avoir oſé ſoûtenir que la douleur n'étoit pas un mal? Qu'en diroit toute cette foible Philoſophie qui défendoit ſi mal un de ſes ſectateurs contre les attaques de la goutte, qu'il ne pût s'empécher de faire connoître qu'il ſouffroit en préſence même de ce grand Capitaine, qui cependant étoit venu de bien loin, pour être témoin de ſa conſtance ? Qu'en diroit toute l'école des Stoïciens, dont les

plus-belles maximes n'étoient pas à l'épreuve de quelques accez de fiévre, & qu'un de ses premiers maîtres traitta lui-même de chimerique & d'extravagante, aux premiéres atteintes d'un mal de reins; Quelle seroit leur confusion s'ils voïoient un homme dans la simplicité du christianisme, souhaitter avec ardeur, demander instamment & avec larmes tout ce qui choque, tout ce qui détruit la nature; se faire un plaisir de ce qui étoit l'objet, de ce qui étoit souvent l'écueil de leur force, appliquer tout son esprit à inventer & à exercer sur soi-même toutes sortes de rigueurs; être envieux des maux d'autrui, ne pouvoir se passer de douleurs & de souffrances, & ne trouver point de peine égalle à celle de ne rien soufffrir. Sainte grace de JESUS-CHRIST, puissante & divine grace, digne prix du sang & de la vie d'un Dieu, que ne peut point nôtre foiblesse, lors qu'elle est soûtenuë de vôtre force infinie! Mon Dieu que vous reparez avantageusement les pertes de nôtre nature! Quelle trace de corruption en une ame que vous avez purifiée? Mais quelle difference prodigieuse entre un homme que vous daignez fortifier de vôtre secours tout-puissant, & un autre homme qui refuse de s'en servir. Voila déja, ce me semble, Chrêtiens Auditeurs, beaucoup plus que je n'avois promis au commencement. La mortification a fait en Saint François de Borgia, quelque chose que la mort n'auroit pû faire; elle ne s'est pas contentée de le rendre insensible à la douleur, elle l'en a rendu insatiable, mais elle a fait encore davantage; elle lui a inspiré le même empressement pour le mépris, & une horreur extrême de tout ce qui a

coûtume de flatter la vanité ou l'ambition des hommes.

Quoi-que la mort nous ôte tout ſentiment de douleur & de plaiſir ; il ſemble toutefois, que même dans le tombeau, on peut être touché du mépris & de l'honneur. Tous les peuples de la terre ont été, ce ſemble, dans cette créance, lors qu'ils ſe ſont accordez à honorer les morts en mille maniéres differentes, & toutes les loix ont établi des peines pour des-honorer les criminels que la mort arrache à la rigueur des ſupplices, comme ſi l'infamie étoit un mal qu'on puſt encore reſſentir lors qu'on a perdu le ſentiment de tous les autres. Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt rien de ſi veritable, qu'on voit ſouvent l'amour de la gloire, & la crainte de l'abjection, ſubſiſter dans des cœurs qui ne ſont preſque plus ſuſceptibles des impreſſions de la douleur, & qui ſe paſſent aiſément des plaiſirs terreſtres & ſenſibles. Les perſonnes ſpirituelles n'ignorent pas ce que je dis, elles ſavent que c'eſt-là un écueïl qui arrête la plûpart de ceux que Dieu appelloit à la ſainteté, que c'eſt un ennemi qu'il faut combattre long-tems aprés avoir défait tous les autres.

Nôtre Saint dont la naiſſance étoit ſi illuſtre, dont les emplois dans le monde avoient été ſi éclattans, devoit apparemment être expoſé aux artifices de cét ennemi, & cependant voïez comme il s'en joüe dés le commencement de ſa vie religieuſe. Le Duc de Gandie, Meſſieurs, n'a pas plûtôt pris l'habit de Jeſuite, que le voila appliqué à ſervir les Maſſons dans le College d'Ognate, à porter ſur ſes épaules des pierres & du mor-

tier, ce fut-là son emploi durant l'espace de deux années, & dans Barcelone, dont il avoit été vice Roi, & où il avoit paru dans tout l'éclat, & toute la pompe qui a coûtume d'environner un Gouverneur de Province, ne l'a-t-on pas veû durant le séjour qu'il y fit depuis, aller souvent lui-même au marché public, y conduire un vil animal & le ramener ensuite chargé d'herbes & d'autres provisions. Etant à Valladolit, du tems que la Cour d'Espagne y étoit encore, il portoit souvent à manger aux pauvres dans les prisons; bien-loin d'avoir quelque égar aux discours des libertins & aux jugemens des hommes du siécle; bien-loin, dis-je, de rougir d'une action si chrétienne, il affectoit alors de passer par les ruës les plus frequentées: Il apprit un jour que sa Majesté Catolique marchoit en calvacate accompagnée de toute sa Cour, & entre autres des Seigneurs de Borgia ses fils, lesquels y paroissoient en un trés-superbe équipage, il prit si bien son tems, qu'il les rencontra en son chemin, & passa au travers de cette troupe brillante, vêtu d'une robe déchirée, & portant sur la teste ce qu'il avoit préparé lui-même pour ces malheureux.

Mais pour vous bien faire connoître quel étoit la disposition de son cœur à l'égar de l'honneur & de l'humiliation, il faudroit que je peusse vous ouvrir ce même cœur, & vous faire voir la peine qu'il souffre, la veritable affliction où il est, lors qu'il se voit honoré des personnes mêmes les plus-mépriſables. Il faudroit vous faire comprendre quelle étoit sa delicatesse sur ce point, & combien il falloit être sur ses gardes quand on traittoit avec

lui, pour ne donner nulle marque qu'on ſe reſſouvint de ce qu'il avoit été dans le monde. Il faudroit vous exprimer les ſoins qu'il prenoit de ſe déguiſer aux perſonnes dont il n'étoit pas connu; avec quelle joie il ſouffroit les mépris & les inſultes, que l'obſcurité de ſon état préſent, que ſes maniéres ſimples & ſi éloignées de toute oſtentation, ne manquoient pas de lui attirer de tems en tems. Enfin avec quel empreſſement il alloit même au devant des mortifications que Dieu lui envoïoit quelquefois, bien moins ſans doute pour éprouver que pour ſatisfaire ſon humilité.

Il y a dans ſa vie des exemples de toutes ces choſes, mais des exemples illuſtres, & tout-à-fait dignes de l'attention dont vous honorez la vertu de ce grand Saint. Mais outre que le tems ne me permet pas de les rapporter ici tous, il y en a même quelques-uns, que je ſerois obligé de taire, par la crainte que j'aurois de bleſſer les oreilles délicates. C'eſt pour cette raiſon que je paſſe cette fameuſe nuit qui toute-fois lui parut ſi belle & ſi courte, lorſque s'étant trouvé dans une chambre d'hôtellerie, couché ſur la terre ſelon ſa coûtume aſſez prés du lit de ſon compagnon, il ſouffrit ſans ſe plaindre, ſans parler, ſans changer de place comme il lui étoit ſi aiſé de le faire, il ſouffrit, dis-je, durant toute la nuit qu'il lui cracha ſur le viſage, & qu'il le couvrit des phlegmes qu'une toux importune lui arrachoit de la poitrine, ſe réjoüiſſant de ſe voir ainſi traitté, comme il le diſoit ſelon ſes mérites, & ravallé en quelque ſorte au deſſous de la boue & de l'ordure.

De toutes les autres preuves qu'il a données de

son amour pour l'abjection je me contenterai d'en rapporter une, mais qui toute seule est veritablement bien capable de confondre nôtre ambition, de nous donner du mépris, & pour les grandeurs de la terre, & pour ceux qui en paroissent si avides. Vous savez, Chrêtiens Auditeurs, avec quelle ardeurs on a coûtume de rechercher les dignitez Ecclesiastiques, quand une fois on s'est mis en teste qu'il n'est pas impossible d'y parvenir; vous savez combien de ressors on fait joüer, combien d'artifices on met en usage, à combien de bassesse on s'assujettit pour monter enfin à des honneurs, dont cependant on ne peut se rendre digne, qu'en les fuïant. Il sembloit que toute la terre eût conspiré pour y élever Saint François de Borgia.

L'Empereur Charles-Quint; Philippes II. son fils; Paul III. Iules III. Paul IV. & Pie IV. deux grands Rois, & quatre Souverains Pontifes n'oublierent rien pour l'y porter. Jamais il ne pût y consentir. La premiere-fois qu'on en parla il s'enfuit de Rome & s'alla cacher dans le fond de la Biscaïe, jusqu'à ce que cette tempéte fut dissipée. Toutes les fois qu'il en étoit menacé, il fondoit en pleurs, il étoit inconsolable, il demandoit à Dieu qu'il le fit mourir; Enfin par une constance inoüie, il refusa le chappeau de Cardinal jusqu'à sept fois, & ce qui me paroît encore plus-héroïque, c'est qu'un des Papes que j'ai nommez, le lui aïant mis en main, pour le donner à celui de ses fils qu'il lui plairoit, il ne voulut point accépter cette grace, il fut insensible à la voix du sang, aux plus-tendres mouvemens de la nature, il ne se ressouvint point qu'il étoit Pére, son cœur, cette partie de

l'homme qui ſurvit toutes les autres, ne fut point touché de cette atteinte, qu'il receût dans l'endroit de tous le plus-ſenſible; tant il eſt vrai qu'il n'avoit plus de ſentiment, qu'il ne vivoit plus, qu'il étoit mort à toutes choſes.

Mais ce ne fut pas dans cette ſeule occaſion qu'il parut auſſi inſenſible au ſang & à la chair, qu'il l'étoit à la douleur & à la vanité du monde. Dans le tems que la Ducheſſe ſa femme étoit malade de la maladie dont elle mourut, Dieu lui aïant fait connoître qu'il n'attendoit que ſa réſolution pour l'appeller à ſoy, ou pour lui prolonger la vie, s'il le ſoüaittoit de la ſorte. Il refuſa de ſe déterminer ſur un choix qui paroiſſoit ſi facile, il s'abandonna tout entier à la providence, & aima mieux perdre pour toûjours la perſonne du monde qu'il aimoit le plus, que de ne dépendre pas en cela auſſi bien qu'en tout le reſte de la ſeule volonté de Dieu. On le vit depuis apprendre ſans émotion les accidens les plus-tragiques arrivez en la perſonne de ſes enfans. Il alloit au palais de la Regente d'Eſpagne, lorſqu'il receut la nouvelle de la mort de la Conteſſe de Lerme ſa fille, il ne laiſſa pas de continuer ſon chemin ſans en être troublé le moins du monde, il entretint d'abord la Reine de toute autre choſe, il la conſola même enſuitte de cet accident, dont il devoit être inconſolable, cette Dame étoit une des plus-belles, des plus-ſpirituelles, des plus-vertueuſes de toute la cour, & elle avoit été ſurpriſe d'une mort ſubite & à la fleur de ſon âge, ſes admirables qualitez la firent regretter de tout le monde à la réſerve de ſon Pére. Dom Alvare de Borgia ſon troiſiéme fils, prétendoit d'épouſer

la Marquise d'Alcanizze la plus-noble & en même-tems la plus-riche héritiere qui fust alors dans le Roïaume d'Espagne, la chose dépendoit de Pie IV. lequel avoit pour nôtre Saint une vénération & une tendresse extraordinaire, quelques instances qu'on lui fit de toutes parts, on ne peut jamais l'obliger d'en dire un seul mot à sa Sainteté, non pas même de lui faire entendre que Dom Alvare étoit son fils, & le Pape l'aïant enfin appris d'ailleurs. Nôtre Saint le pria de laisser la chose à la disposition de cette jeune Marquise, & de ne se mettre pas au hazard de lui faire violence, pour favoriser sa maison. Il fit encore plus auprés de l'Empereur Charles-Quint, il le sollicita en faveur de l'Amirante de Castille contre le Duc de Gandie son aîné, & ce qui rend cette action encore plus-admirable, c'est que le droit de son fils étoit fort bon quoi-qu'il fût litigieux, mais il disoit qu'il falloit faire grace à sa partie, parce qu'il n'avoit pas autant de bien que le Duc de Borgia. La charité qui embrasse toutes sortes de personnes, avoit pris en son cœur la place de toutes les affections terrestres & naturelles, elle y vivoit, elle y regnoit toute seule, elle l'avoit porté non-seulement à quitter son païs & sa famille, mais encore à les oublier, à les haïr même en quelque sorte.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, quel est l'état où la mortification l'avoit reduit à l'égar de toutes les choses du monde, quand aprés l'avoir considéré avec un peu d'application, je m'abbaisse à examiner la disposition, où nous sommes à l'égar de ces mêmes choses, je ne saurois vous exprimer

quel est mon étonnement. Saint François de Borgie étoit homme comme nous, Chrêtiens Auditeurs, & nous sommes Chrêtiens aussi bien que lui, il avoit comme nous un corps foible & sujet à bien des miseres, nous avons comme lui une ame à sauver, une ame immortelle capable d'aquerir ou de perdre Dieu, nous vivons tous dans la même religion, nous attendons les mêmes récompenses; Le Dieu que nous servons est le même Dieu; Et cependant qu'elle prodigieuse opposition, entre sa conduite & la nôtre, entre ses desirs & nos passions, entre ses appréensions & nos craintes? D'où vient qu'il a eû pour la pauvreté des tendresses & des empressemens incroïables, & que nôtre amour pour l'or & pour l'argent, va jusqu'à l'idolatrie; D'où vient qu'il faisoit si peu de cas de l'éclat & de l'honneur du monde, & que nous sacrifions à ce faux éclat à cét honneur imaginaire & nos biens, & nos vies, & nos ames: Qui se trompe si horriblement sur le sujet des mépris & des souffrances? Est-ce ce grand Serviteur de Dieu, qui ne peut s'en-rassasier? Est-ce nous qui fuïons jusqu'à l'ombre de la douleur & de l'humiliation? Quel étoit son desespoir, de faire des vœux pour obtenir des croix, & des maladies? Ou si nous reconnoissons au contraire que c'étoit là l'effet d'une prudence trés-éclairée, quel est nôtre aveuglement de demander au Ciel des miracles pour être delivrez des plus-legéres afflictions?

Si nous étions ennemis declarez de l'Evangile qu'il a suivi, si l'on nous avoit élevez dans une croïance toute contraire à la sienne, si nous étions

infidelles, ou même sans religion, pourrions-nous avoir des sentimens plus opposez à ceux que la foi avoit inspirez à ce grand Saint. Une seule maxime de IESUS-CHRIST, une des veritez qu'il nous a préchées l'a porté à se haïr d'une haine irreconciliable ; nous les croïons toutes ces adorables, ces éternelles veritez, & nous les croïons au point de donner tout nôtre sang pour les soûtenir, & néanmoins elles ne sauroient même modérer en nous l'amour excessif que nous avons pour nous-mêmes. Quel obstacle trouvent-elles donc en nôtre cœur ? Quelle épouvantable malédiction rend si foible à nôtre égar une doctrine qui a été si puissante sur son esprit ? Qui nous a donc ensorcelez de la sorte. Car enfin je ne saurois expliquer autrement cette surprenante contradiction, que je trouve entre nôtre foi & nôtre vie, nous croïons que les Saints ont pris le parti qu'il falloit prendre ; nous les estimons bien-heureux d'être entrez dans les voïes que la grace leur marquoit, & au même-tems que nous le disons, que nous le pensons, nous-nous égarons de plein gré dans des routes perduës & décriées, nous faisons tous nos efforts pour nous ouvrir des chemins tout opposez.

Au reste, Chrêtiens Auditeurs, cette mortification dont on nous parle dés l'entrée de la vie spirituelle, ne nous doit point faire de peur. Elle n'est pas si affreuse qu'on l'imagine ; il faut qu'elle ait de grands charmes, puisqu'elle peut adoucir & même rendre délicieuses toutes les rigueurs qu'elle nous fait embrasser. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit dés le commencement, souve-

nez-vous, dis-je, qu'elle est semblable à la mort, c'est-à-dire qu'elle affranchit l'ame en s'assujettissant le corps, & qu'ainsi elle redonne à nôtre esprit avec usure tout ce qu'elle semble ravir à nos sens. Saint François de Borgia nous fournira des preuves de cette verité dans la deusiéme partie de son éloge la mortification l'avoit tellement détaché des choses sensibles qu'on l'auroit pris pour un corps sans ame & sans sentiment. C'est ce que je vous ai montré jusqu'à cette heure ; mais elle lui a facilité l'exercice de la contemplation en un point, qu'on le prendroit pour un esprit sans corps & tout à fait dégagé de la matiere, c'est ce que je vais tâcher de faire voir, mais si briévement qu'on n'aura pas lieu de s'ennuier.

La liberté dont joüit une ame aprés la mort ne consiste pas seulement en ce qu'elle n'est pas dans cette étroitte prison que Dieu lui avoit bâtie de ses mains, & où il l'a tenoit attachée par des liens invisibles ; elle consiste principalement en une indépendance si absoluë de toutes les choses créées, qu'elle n'a besoin de nul secours pour aller à son Créateur, & que rien n'est capable de l'empêcher de s'unir à Dieu que Dieu-même. Elle consiste en ce que l'inclination naturelle qu'elle a de retourner à son principe, laquelle étoit comme étouffée sous la pésanteur de la chair, se réveille alors toute entiére & l'emporte vers cét objet avec tant de force que la violence qu'elle souffre, quand elle est arrêtée par le pois de ses injustices est la plus cruelle peine qu'elle endure dans les enfers. Il est vrai qu'elle ne quitte le corps qu'à regret : Le combat qu'on lui voit soûtenir avec tant d'opiniâ-

greté au moment de sa delivrance, fait assez voir qu'elle aime ses chaînes, ou parce qu'elle n'a jamais goûté la liberté, ou parce que elle est accoûtumée à la servitude. C'est ainsi que les enfans d'Israël ne pouvoient se résoudre à quitter l'Egipte, parce qu'ils y étoient nez & qu'ils n'avoient jamais veû la terre promise; c'est ainsi qu'on voit tous les jours des esclaves qui refusent aprés quelque tems de sortir d'une condition si mal-heureuse, tant ils se sont endurcis aux miseres qui en sont inseparables. Mais dés que l'ame se sent libre, & qu'elle commence à goûter la douceur d'un état si conforme à sa nature; elle est bien éloignée de soûpirer pour sa demeure de bouë, ce seroit pour elle un grand supplice d'être contrainte de s'y r'engager. De sorte que pour la punir de ses desordres passez par une peine sensible & proportionnée au mauvais usage qu'elle a fait des créatures. Saint Thomas a crû que Dieu se contentoit de la renfermer dans un autre corps dont elle ne sauroit se dégager. Supplice si grand, dit cét Ange de l'école, que c'est en vain qu'on tâche d'en exprimer la rigueur par l'image des feux & des flammes les plus-cruelles.

Voila, ce me semble, une peinture assez naïve de la disposition interieure de Saint François de Borgia. Voila à peu-prés l'heureux état où la penitence a élevé son esprit en mortifiant sa chair; non-seulement il n'est plus susceptible des impressions d'aucun objet terrestre & materiel; mais encore il se porte à Dieu dans la priére sans effort, sans se faire violence, sans trouver d'obstacle à ce mouvement, qui l'unit au centre de son repos.

au contraire il ne ſauroit s'en détâcher qu'avec peine. C'eſt un tourment pour lui de ſe voir encore aſſujetti aux néceſſitez de la nature, d'être contraint de ſonger à autre choſe qu'à ſon bien-aimé, d'être embarraſſé de quelqu'autre ſoin que de celui de lui plaire. Ne rappellons point ici le ſouvenir de nos miſeres, elles ne ſont que trop préſentes à nôtre eſprit. Nous nous plaignons tous les jours de nôtre peu d'application à la priére, & de l'importunité d'un nombre infini de penſées ou criminelles ou frivoles, qui ſe ſuccedent les unes aux autres ſans nous donner preſque un moment de relâche. Plaignons nous plûtôt du peu de ſoin que nous avons de purger nôtre cœur des affections terreſtres & ſenſuelles, plaignons-nous de nos paſſions mal mortifiées, du déreglement & de la multiplicité de nos deſirs. Saint François de Borgia qui n'avoit plus d'attachement que pour Dieu, n'avoit pas de peine à lui donner toutes ſes penſées; au contraire il ne pouvoit ſans une réflexion trés-particuliere, s'appliquer aux choſes qui ne regardoient pas Dieu immediatement: Et non obſtant tous les efforts qu'il faiſoit pour s'y rendre attentif, ſon eſprit ne laiſſoit pas de lui échaper trés-ſouvent, & de l'abandonner au milieu des converſations & des affaires, ſans qu'il fuſt alors en ſon pouvoir de le faire revenir. Juſques-là qu'aïant un jour levé les yeux vers le ciel, comme par hazard, il demeura neuf heures entiéres en cette méme poſture, comme ſi ſon ame ſe fuſt abîmée pour tout ce tems-là, & l'euſt laiſſé ſans mouvement & ſans vie.

On peut dire avec verité, que preſque toute ſa vie

vie fut une oraiſon continuelle, nul objet, nulle occupation, nulle fatigue ne lui fit jamais oublier qu'il étoit en la préſence de Dieu. Mais outre cette veüe ſi conſtante du Créateur préſent & agiſſant en toutes choſes, outre le tems qu'il prenoit ſi ſouvent pour ſe redemander compte de ſes actions, & pour ſe confeſſer deux fois le jour, outre ſept viſites qu'il rendoit chaque jour, en divers tems, à Iesus-Christ caché ſur l'Autel; ſans parler ni de l'Office divin qu'il recitoit avec tant de dévotion & tant de reſpect, ni de la Meſſe qui ne duroit pas moins de trois heures; ſur tout lors qu'il ne celébroit pas en public. Outre tout cela, dis-je, il donnoit à la meditation, tous les jours & en tout tems, ſix heures conſecutives ſans interruption, à genoüil, teſte nuë, la face contre terre, & la bouche-même appliquée ſur le pavé.

Que ſi vous me demandez avec quelle attention il faiſoit une ſi longue priére, je vous répondrai qu'elle étoit ſi grande & ſi forte, que le planché ſous lequel il prioit aïant un jour fondu ſur lui, & une des poutres lui aïant fait une large plaïe à la teſte, ni le fracas d'une ruine ſi inopinée, ni la douleur d'une bleſſure ſi dangereuſe, ni le ſang qui en ſortoit en abondance ne fut capable de le diſtraire. Il prioit une autrefois dans un caroſſe tandis que des chevaux fougueux l'emportoient avec furie au travers des haillis & des précipices, ceux qui s'y trouverent avec lui ſe jetterent promptement à terre pour ſauver leur vie, Saint François de Borgia ne s'aperçut pas même de ce danger, il continua ſa priére non-obſtant les ſecouſſes horribles dont il étoit agité & les cris effroïables de ceux

qui le voïoient dans un peril ſi évident. Et ne croiez pas, Meſſieurs, que ce fut-là quelque choſe d'extraordinaire à ſon égar, tous les jours durant le tems de ſon oraiſon, on entroit, on reſſortoit de ſa chambre, on y faiſoit tout ce qu'on y pouvoit avoir à faire, on s'y entretenoit même tout haut avec autant de liberté que lors qu'il étoit abſent, tant on étoit perſuadé qu'il ne pouvoit être interrompu, & qu'il perdoit alors l'uſage de tous les ſens. Maintenant que je vous explique ce qui ſe paſſoit dans de ſi longs & de ſi fervens entretiens; que je vous diſe les graces extraordinaires qu'il y a puiſées, les careſſes ſignalées qu'il y a reçeûes; c'eſt à quoi je ne crois pas qu'on s'attende, aprés ce que j'ai dit de l'amour que ce Saint avoit pour l'humilité. Un homme qui ſoûaittoit avec tant de paſſion d'être mépriſé des autres hommes, n'avoit garde de publier des faveurs qui lui auroient attiré la vénération de tout le monde. De toutes ces choſes, on n'a pû ſavoir que ce qu'il n'a pû cacher.

Les lumieres dont il étoit tout pénétré dans le tems de ces bien-heureuſes converſations, ſe répandoient quelquefois hors de lui-même, & produiſoient un ſi grand jour, que non-ſeulement les lieux les plus tenébreux en étoient entiérement éclairez, mais qu'on n'en pouvoit même ſoûtenir l'éclat. Il a été veû en cét état plus d'une fois, mais il y a bien de l'apparence que cela lui eſt arrivé ſouvent qu'on ne s'en eſt pas apperçeû. Je ne vois pas à quel deſſein il choiſiroit toûjours le tems de la nuit, pourquoi il ſe plairoit ſi fort dans les endroits les plus-écartez, & qu'il s'y fermeroit

même si soigneusement, lui qui avoit si peu besoin de la solitude pour se recueillir, s'il ne vouloit par toutes ces précautions s'empêcher d'être surpris dans de pareilles extases. Il disoit lui-même qu'un quart d'heure de son oraison le récompensoit bien de toutes les délices qu'il avoit quittées pour l'amour de JESUS-CHRIST. C'est pour cela qu'il étoit surpris, & qu'il se plaignoit de son Compagnon toutes les fois qu'il l'avertissoit que les six heures étoient passées, s'imaginant toûjours qu'il ne faisoit encore que de commencer : C'est pour cela, que lors qu'on avoit oublié de l'avertir, il oublioit lui-même & le repas & toutes ces autres affaires, de sorte qu'on le trouvoit à l'entrée de la nuit, au même lieu & dans la même posture où il s'étoit mis le matin pour prier Dieu.

Je ne parle point de la connoissance de l'avenir dont Dieu lui avoit fait part en tant de rencontres, la Providence divine a permis que sans y penser, il en ait donné des preuves trés-éclattantes qui sont marquées dans l'histoire de sa vie. Je ne parlerai point non plus de ces privileges si singuliers, si propres des purs esprits, de pénétrer dans le fond des cœurs, de connoître ce qui se passe dans les lieux les plus éloignez, de voir les choses invisibles & spirituelles, lors qu'il eût la veüe si long-tems attachée au firmament, croïez-vous que durant tout ce tems là son ame n'étoit occupée que de ce qui frappoit ses yeux, & qu'elle ne voïoit point au-delà des étoiles & de l'empirée, des objets dont il n'est pas permis à l'homme de discourir. On raconte qu'un jour étant allé dans une Eglise où l'on croïoit que le S. Sacrement reposoit,

il dit en entrant que JESUS-CHRIST n'étoit point sous les especes qu'on y adoroit ; En effet, on trouva qu'elles n'avoient pas été consacrées ; ce n'est pas comme je pense, qu'il découvrit rien alors, que ce que tous les autres appercevoient, puis que dans la verité il n'y avoit rien dans cette hostie, que ce qui paroissoit à tout le monde, il faut au contraire qu'il n'y vist pas ce qu'il avoit accoûtumé de voir dans toutes les autres, où sans doute le Sauveur lui apparoissoit visiblement en son humanité sainte. C'étoit apparemment pour joüir d'un si beau spectacle, qu'au tems de la Messe on le voïoit si appliqué à considerer ce Dieu invisible, & qu'il le tenoit deux heures entiéres entre ses mains avant que de communier.

En voila bien assez, Chrêtiens Auditeurs, pour vous faire comprendre l'heureuse liberté dont cette sainte ame joüissoit depuis que la mortification l'avoit comme détachée de son corps. Il est inutile de vous représenter ici avec quelle facilité, avec quelle douceur, & quelle allegresse elle quitta ce même corps, lors qu'il pleut à Dieu l'en retirer entierement. La mort peut bien être amere à ces hommes charnels, qui n'ont travaillé pendant toute leur vie qu'à s'établir sur la terre, qu'à s'y attacher toûjours davantage, qu'à multiplier leurs chaînes & fortifier leur prison. Mais un Saint qui ne possede rien dans le monde, qui n'aime rien dans le monde, dont l'ame ne tient plus au corps que par la seule volonté de Dieu, qui lui défend de prévenir le moment qu'il a marqué, & de separer ce qu'il a uni ; un Saint, dis-je, qui est dans cette disposition, quelle nouvelle plus-agréa-

ble peut-il recevoir que d'apprendre qu'il faut mourir. Saint François de Borgia étoit sur la fin d'un grand voïage qu'il avoit entrepris par l'ordre exprés de Pie V. lors qu'il fut attaqué de la maladie, qui l'emporta comme il étoit assez prés de Rome, il s'y fit porter pour avoir la consolation d'expirer entre les bras de ses fréres. Le Pape, toute la Cour, toute cette grande Ville donna des marques d'une extréme douleur, au premier bruit qui se répandit du peril où il étoit. Pour lui il en versa des larmes de joïe. Il chanta ce beau Cantique que Simeon composa dans le Temple; lors qu'il eût veû de ses yeux le desiré des nations & l'esperance d'Israël, *Nunc dimittis servum tuum Domine secundùm verbum tuum in pace.* Enfin il voulut terminer une vie si chrêtienne, par des solennelles actions de graces, qu'il rendit à Dieu pour quelques bien-faits importans qu'il croïoit avoir reçeû de sa bonté. Cette derniere action mérite bien d'être considerée avec un peu plus de loisir, & il me semble que je ne saurois finir plus-utilement ce discours qui se doit tout rapporter à l'édification de nos ames.

Messieurs, ce grand Saint avoit reçeû du ciel mille faveurs differentes, qui pouvoient être le sujet de sa gratitude & de ses remercimens; il étoit né avec un esprit également pénétrant & solide; capable de soûtenir les plus-grands emplois, & de réüssir dans les sciences les plus épineuses: Pour la Noblesse il étoit fils de Jeanne d'Arragon petite fille du Roi Ferdinand; sa maison s'étoit alliée deux fois aux Rois d'Arragon, une fois aux Rois de Naples, & une fois aux Rois de Navarre, il étoit

parent de Charles-Quint & de Philippes II. frére de deux Cardinaux, petit neveu de deux Papes. Les biens & les honneurs qu'il avoit posſedez dans le monde avoient répondu à l'éclat de ſa naiſſance. Il avoit eû d'un trés-heureux Mariage des enfans fort accomplis, qu'il laiſſoit joüiſſant de la faveur d'un grand Roi, & des premiers emplois de l'Eſpagne. Il y avoit peu de Princes Chrêtiens dans l'Europe dont il n'euſt gagné l'eſtime; & tout recemment en ſon dernier voïage, il venoit de recevoir des careſſes extraordinaires de Charles IX. de Catherine de Medicis, du Duc de Savoïe, & de celui de Ferrare ſon neveu. Dans la Religion il avoit paſſé par toutes les Charges, & mouroit enfin Superieur Général de toute ſa Compagnie. Mais helas, que tout cela paroît peu de choſe à un homme qui ſe meurt, & qu'alors on ſe croit peu obligé à Dieu de ces ſortes de biens, dont on ne peut rien emporter en l'autre monde. Non, Meſſieurs, il ne penſe point à remercier Dieu, ni de ſes talens naturels, ni du haut luſtre de ſa famille, ni de ſes richeſſes paſſées, ni de la faveur des grands de la terre, ni du rang qu'il a tenu dans ſon Ordre, il le remercie de ce qu'il a eû le bon-heur de vivre dans la pauvreté, de ce qu'il a le bon-heur de mourir pauvre. Il le remercie non des honneurs qu'il a posſedez, mais de ceux qu'il a fuïs avec ſa grace, & de ce qu'il n'a pas permis que le monde le tira de l'état de l'humilité & de mortification où il acheve enfin ſes jours.

Il eſt vrai qu'il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup, de le voir à cette derniere heure dans des ſentimens qu'il avoit eûs à la fleur de l'âge, mais

de le voir à la mort rendre graces pour des biens-faits qu'il avoit toûjours demandez durant sa vie ? Savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs, que vous-même lors que vous serez au même-état, vous-même, dis-je, n'aurez pas d'autres pensées ? Peut-être qu'aujourd'hui vous ne demandez à Dieu que l'établissement & la conservation de vôtre fortune; tous vos vœux, toutes vos priéres tendent à faire réüssir divers desseins de vanité, d'ambition, d'avarice, à vous guerir des maux que vous souffrez, à détourner ceux qui vous menacent, à attirer la prosperité dans vôtre maison : Je ne sai pas si Dieu vous exaucera, mais je sai bien que ce ne sera pas pour avoir obtenu de pareilles graces que vous le remercirez en mourant. Au contraire, si son aimable Providence vous a retenu dans l'obscurité & dans la misere, s'il vous a ôté les moïens de vous perdre, en vous ôtant des biens dont vous auriez pû faire un mauvais usage ; s'il vous a ouvert le chemin du Paradis, en vous faisant entrer, quoi-que malgré vous, dans celui des croix ; en un mot, s'il vous a arraché de force ce dont vous n'auriez pas voulu vous détacher : Quelle reconnoissance ne lui temoignerez-vous point à ce dernier moment, où vous commencerez à connoître combien toutes ses rigueurs vous auront été avantageuses. *Lætati sumus*, direz-vous alors avec le Prophete, *lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.*

Oüi, mon Seigneur, je commence à comter pour les plus-beaux jours de ma vie, ces jours où vous avez bien voulu me visiter & me frapper de vôtre main paternelle. Ce jour de honte & de con-

fuſion, où la perte entiére de mon honneur me dégoûta de la vanité, & me fit penſer à recouvrer vôtre grace ; ce jour de deſolation & de larmes, où en m'ôtant la perſonne du monde que j'aimois le plus, vous diſpoſâtes mon cœur à n'avoir jamais de paſſion que pour vous plaire. Mon Dieu, les heureuſes années que ces années ſteriles & maudites en apparence, qui m'ont obligé de retrancher le luxe & les délices de ma table, & m'ont gueri du trop de confiance que j'avois aux créatures. Les belles années que ces années de maladie & de langueur, qui en effaçant les traits de je ne ſai quelle beauté, m'ont affranchi tout d'un coup de mille piéges que l'enfer tendoit à mon innocence ! Les belles années que ces années de dueïl & de veuvage, qui m'ont banni des compagnies & des aſſemblées, qui m'ont inſpiré la componction & le deſir de ne penſer à l'avenir qu'à mon ſalut éternel? *Lætati ſumus pro diebus quibus nos humiliaſti, annis quibus vidimus mala.*

Il eſt vrai, Seigneur, nous n'avons pas autant de courage que nôtre Saint, pour vous demander comme il a fait, des croix & des maladies, le mépris & la pauvreté ; mais vous ſavez mieux que nous ce qui nous eſt neceſſaire, aïez pitié de nôtre foibleſſe & de nôtre aveuglement. Ce ſont des biens que nous vous demandons, donnez-nous en de veritables, donnez-nous en de ſolides. Ou fermez l'oreille à nos priéres, ou accordez-nous quelque choſe dont nous vous ſachions gré à la mort, quelque choſe dont nous vous rendions d'éternelles actions de graces dans le ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXVIII.

POUR LE JOUR DE SAINT BONAVENTURE.

Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum.

Le Seigneur lui a donné la ſience des Saints. Sageſſ. c. 10.

Saint Bonaventure a allié une humilité trés-profonde avec une trés-profonde doctrine, & une dévotion trés-ſimple & trés-tendre avec une merveilleuſe ſubtilité, & peut être appellé le Docteur humble & dévot par excellence.

LE grand Chancelier de l'Univerſité de Paris, aprés avoir leû les Ouvrages de Saint Bonaventure, ſoûaittoit que tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Téologie, n'euſſent point d'autre maître que ce grand Saint. Pour moi, Meſſieurs, aprés avoir

leû la vie du même Saint, dont je dois vous faire l'éloge, j'ai soûaitté plusieurs fois que tous ceux qui se mélent d'enseigner les autres, ou qui se distinguent en quelque maniére du commun des hommes, par leur suffisance & par leur capacité, prissent pour modele & de leur conduite & de leurs mœurs, cét homme de Dieu qui fut tout ensemble & si savant & si humble.

Il est vrai, que les lettres n'ont jamais été plus-floriſſantes qu'aujourd'hui : Les Docteurs se multiplient tous les jours, & deviennent presque aussi communs qu'ils ont été rares dans les derniers siécles ; mais aussi la sience des Saints n'a jamais été, ce semble, plus négligée : & le faste que la plûpart des savans affectent dans les Chaires, dans les Assemblées, la jalousie qui les envenime les uns contre les autres, & qu'ils font souvent éclatter avec scandale, en font des marques assez évidentes. Hélas que savons nous, Chrêtiens Auditeurs, quelque doctes que nous soïons, si nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, si nous sommes ignorans dans la sience qui fait les Saints, si nous ne savons Iesus-Christ, & Iesus-Christ crucifié.

Le Saint Docteur dont je vais commencer le Panegyrique, est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine sience : *Dedit illi Dominus scientiam Sanctorum*, on peut bien dire que Dieu lui a donné la sience des Saints ; puis qu'il a été & si Saint & si Savant tout à la fois, puis qu'il n'a jamais donné de preuve de sa suffisance, qu'en même tems il n'en ait donné de sa vertu, & que tous ses écrits édifient encore plus qu'ils n'instruisent.

Grand Saint qui fuſtes ſi peu ſenſible aux vains applaudiſſemens du monde, qui emploïâtes tous vos talens non à vous faire admirer des hommes, mais à faire aimer vôtre Dieu; ne permettez pas que vôtre ſainteté, dont je m'en vais faire le portrait, ne produiſe dans mes Auditeurs qu'une admiration vaine & ſterile; il y a dans vôtre vie des exemples pour tout le monde, obtenez-nous du Saint Eſprit la grace d'en être touchez, & ne refuſez pas d'appuïer de vôtre credit la priére que nous allons faire pour ce ſujet à Marie. *Ave Maria.*

On dit aſſez communement que la ſience eſt également fiere & ſterile, qu'elle enfle le cœur & qu'elle ne le nourrit pas, qu'elle éclaire, à la verité ceux qui en étant deſtituez ont l'avantage de la voir briller dans les autres, mais qu'elle ne fait qu'ébloüir les eſprits qui la poſſedent. On a tort, Chrêtiens Auditeurs, de faire tomber ce reproche ſur cette divine lumiére laquelle eſt ſortie de la même ſource qui a produit le Verbe Eternel, & que Dieu n'a communiquée aux hommes qu'à deſſein de les rendre plus-ſemblables à lui-même. Non, Meſſieurs, la ſience n'eſt nullement coupable d'un ſi grand deſordre, les ſavans peuvent être ſuperbes & indévots, mais s'ils ſe connoiſſent mal eux-mêmes, s'ils aiment peu Dieu dont toutefois ils ont une connoiſſance plus-parfaite que les autres; ils ſeroient ridicules de s'en prendre à ce ſoleil bienfaiſant, dont l'effet le plus-naturel eſt de porter par tout & la lumiére & le feu, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes: ce ſont eux qui par la corruption de leur eſprit infectent les raïons, dont enſuite leurs cœurs ſont empoiſonnez, & les té-

nébres dont ils se plaignent, sont une suite nécessaire des vapeurs dont ils enveloppent ce bel astre.

La science, Chrêtiens Auditeurs, enfle les esprits foibles & peu solides, elle séche les cœurs impurs & terrestres, mais elle a des effets tout contraires par tout où elle trouve d'autres dispositions, elle inspire aux Saints le mépris d'eux-mêmes & l'amour de JESUS-CHRIST, elle les affermit dans l'humilité, & cause à leur ame un renouvellement de ferveur qui les porte à se sanctifier toûjours davantage. Ce n'est pas que la science des gens du monde soit d'une autre nature que la science des Saints ; mais c'est que les Saints ne gâtent point la nature de la science, & qu'ils savent faire un bon usage, d'une chose dont le monde veut abuser.

Nous verrons la preuve de cette verité dans toute la suite de ce discours, le seul exemple du S. Docteur dont nous honorons la memoire est capable de nous en convaincre : Ie vous montrerai dans les deux parties de son éloge que la science ne l'a point enflé, que l'école ne lui a point séché le cœur. C'est à dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus-belles & des plus-sublimes connoissances, & que sa dévotion ne l'a point abandonné dans les études même les plus épineuses & les plus-séches. Je vous ferai voir qu'on le doit appeller le Docteur humble & dévot par excellence, puisqu'il a alliée une humilité trés-profonde avec une trés-profonde doctrine, ce sera le premier Poinct, une dévotion trés-simple & trés-tendre avec une merveilleuse subti-

lité, ce ſera le ſecond. Voila, Meſſieurs, tout le ſujet de cét entretien.

Tous les Savans ſont obligez d'avoüer que nôtre Saint a porté la ſience & de l'Ecriture & de l'Ecole au plus-haut point qu'on l'ait encore veû, que de tous les maîtres qui ont enſeigné avant lui il y en a peu qui aïent fait paroître un eſprit auſſi élevé & auſſi pénetrant que le ſien, & qu'il n'en eſt point du tout, qui aïent joint plus de ſolidité à tant d'élevation, plus de facilité & de methode à une ſi grande ſublimité.

Gerſon un des plus-ſaints & des plus-célebres Docteurs que la France, que l'Egliſe-même ait jamais porté, aprés avoir vieilli dans l'étude des ſiences ſpeculatives & morales; aprés les avoir long-tems enſeignées avec éclat, & enrichi même le public du fruit précieux de ſes meditations & de ſes veilles. Ce grand homme, dis-je, ſe reproche d'avoir perdu tout le tems qu'il n'a pas emploïé à lire S. Bonaventure. J'ai rougi, dit-il, du vain caquet de mon éloquence, ce ſont ſes termes, lorſque ſur mes vieux jours j'ai repris l'étude de ce Saint Pére. Que cherche-je donc ailleurs, me ſuis-je dit à moi-même, pourquoi uſer mes forces par un travail inutile, cette doctrine ne me ſuffit-elle pas, où eſt-ce que j'eſpere d'en trouver une meilleure? Qu'eſt-il beſoin de tant écrire & de tant dicter? Songeons à multiplier les copies des livres que ce grand Docteur nous a laiſſées, & ne penſons plus à en faire de nouveaux. *Sufficit tibi hæc doctrina, ut quid ſtulto labore conſumeris? Quid dictas? Quid ſcribis? multiplicentur potius & tranſcribantur opera Doctoris iſtius.* Ie ne ſai, dit-il, en un autre en-

droit si l'Université de Paris a jamais donné au monde un Docteur qui puisse aller du pair avec Saint Bonaventure. *Nescio si unquam talem Doctorem sicut Bonaventuram habuerit studium Parisiense.* Ce grand homme, Messieurs, lorsqu'il écrivoit ces paroles, n'avoit pas oublié l'heureuse fecondité de cette illustre academie; Il se ressouvenoit du fameux maître des Sentences, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Ales, il avoit devant les yeux & le Docteur subtil & le Docteur Angelique, & afin qu'on ne croit pas que ces mots sont échapez à sa plume il a bien osé dire ailleurs que de tous les Docteurs, il n'en excepte pas un seul, que de tous les Docteurs Saint Bonaventure est celui qu'il estime davantage. *Si quaratur à me quis inter cæteros Doctores plus videatur idoneus, respondeo sine præjudicio quod Sanctus Bonaventura.*

C'est, Messieurs, ce que ce grand personnage a jugé de nôtre Saint. Je ne sai si l'on auroit peu lui donner de plus-beaux éloges; mais il est tout visible qu'il ne pouvoit rencontrer un panegiriste plus-illustre, qu'il n'en pouvoit avoir de plus-désintéressé, de plus clair-voïant, & qui fust plus-digne lui-même des loûanges qu'il donne avec tant d'équité.

Si vous desirez de savoir ce que les Souverains Pontifes en ont pensé, il semble, au sentiment de Sixte V. que le Saint Esprit s'est exprimé par sa plume; Toute l'Eglise qui lui a donné rang parmi les Saints l'a mis en même-tems au nombre des Péres, c'est un des oracles qu'elle consulte lorsqu'elle veut elle-même déclarer ses sentimens & prononcer ses oracles, c'est peu que de dire que les

Papes ont autorisé sa doctrine par des Bulles autentiques, ils tâchent d'autoriser leurs decisions par cette même doctrine, & aprés lui avoir comme marqué sa place parmi les Docteurs, ils font gloire d'être eux-mêmes de ses Disciples. Mais une si éminente doctrine ne sera-t-elle point un ennemi bien redoutable pour l'humilité de nôtre Saint ? Lequel des deux devons nous appréender davantage, ou que sa modestie comme un nuage sombre & épais ne nous dérobe une si grande lumiére, ou que tant de lumiére ne dissipe entiérement ce nuage. Mais non, ni l'un ni l'autre n'est à craindre, sa sience ne servira qu'à donner du prix à sa modestie, & son humilité qui tâchera en vain de détourner les loûanges & les honneurs qui sont deûs à une si haute sience ne fera que se les attirer à elle-même. En effet elle a paru cette lumiére mais avec un éclat si surprenant que ce n'est pas un petit miracle, que toute la terre en aïant été remplie lui seul n'en ait point été ébloûï. Il ne fut pas plûtôt entré dans l'ordre de Saint François, qu'il fit paroître un genie capable des emplois les plus-éclattans, mais en même-tems un cœur avide des plus-humilians & des plus-obscurs : on l'envoïa bien-tôt à Paris, où l'on venoit déja de toutes parts, pour apprendre sous les premiers maîtres du monde & les lettres humaines & la sience divine. A peine eût-il pris deux ou trois ans les leçons du celebre Alexandre de Ales qu'il fut capable d'en faire aux autres, tout l'Ordre jugea dés-lors qu'il pouvoit remplir la place de son maître, & qu'il étoit tems de le faire monter sur un téatre d'où l'on peut dire qu'il avoit à parler à toute l'Europe.

Le jour même qu'il fut receû pour professer la Téologie, le grand Saint Thomas avec qui il eût depuis une liaison fort étroitte, fut présenté pour être admis au même-emploi, Saint Bonaventure qui devoit passer le premier pour des raisons que l'histoire n'a pas rémarquées, lui voulut ceder cét honneur, & fut ravi de trouver une occasion de pratiquer l'humilité, en un jour qui n'étoit, ce semble, destiné que pour sa gloire. Je ne sai, Chrêtiens Auditeurs, ce que vous pensez de cette action, mais sans parler de l'inclination naturelle que chacun a de tenir son rang, & de profiter de ses avantages, sans parler des raisons ou des prétextes que la gloire, que l'intereſt de l'ordre auroit pû fournir à l'ambition de quelqu'autre, je vous prie de faire réflexion qu'en cette rencontre son humilité avoit à combattre l'humilité d'un Saint & d'un trés-gand Saint, qu'elle étoit la plus-foible, puisque la regle & le droit lui étoit contraire, & que néanmoins elle eût l'avantage sur la vertu d'un homme qui ne manqua pas de se bien défendre, & qui voïoit assez qu'on lui arrachoit une gloire solide, une couronne immortelle, sous prétexte de lui ceder une vaine presseance.

Il commença donc à expliquer publiquement l'écriture & le maître des sentences, avec tout le succés qu'on s'étoit promis de son esprit & de son application. La qualité de ses Auditeurs, leur nombre, & leurs applaudissemens confirmerent bien-tôt le jugement que ses Superieurs avoient fait de sa suffisance, son nom devint célebre par toute l'Europe, il fut porté au-de-là des Alpes, & faillit à lui attirer de la Cour de Rome un honneur

neur qu'il ne redoutoit guéres moins que les foudres du Vatican. Clement IV. lui fit préſenter l'Archevéché d'Ebora, l'une des plus riches & des plus grandes Egliſes d'Angleterre, non-ſeulement il le refuſa, mais ſon humilité le rendit ſi éloquent en cette rencontre que Rome approuva ſon refus, ſoit que le Pape en viſt la juſtice dans les raiſons qu'il en rendit, ou comme il eſt bien plus probable qu'à travers les prétextes, dont il ſe ſervoit pour le colorer. Il fit paroître tant d'horreur pour tout ce qui avoit de l'éclat aux yeux des hommes que le Saint Pére ne pût ſe réſoudre à lui faire une plus grande violence.

Aprés avoir détourné ce coup, il continua d'enſeigner durant l'eſpace de ſept années; Saint Thomas l'Ange & le ſoleil de l'école, fut un de ſes auditeurs les plus-aſſidus, il ne pouvoit aſſez admirer les lumiéres de ſon eſprit, il apprenoit, diſoit-il dans ſes leçons quelque choſe qu'il cherchoit en vain dans tous les livres; ſon admiration alla ſi avant qu'il crût enfin que Saint Bonaventure tiroit de quelque veine ſecrette une doctrine ſi rare & ſi précieuſe; Il s'en ouvrit à lui un jour qu'il étoit dans ſon étude, & le conjura de ne pas lui cacher plus long-tems les livres ſinguliers dont il ſe ſervoit pour compoſer ſes écrits. Le Saint lui préſenta d'abord quelques volumes qu'il liſoit aſſez ſouvent, mais Saint Thomas s'étant apperceû que c'étoit les mêmes qui étoient entre les mains de tout le monde: Ah, lui dit-il, mon cher pére que vous ſert-il de me le diſſimuler, ce ne ſont pas là les ſources d'où vous puiſez tant de richeſſes, j'ai leû ces Auteurs, j'en ai même leû plu-

ſieurs autres que je ne vois point ici, & cependant je n'ai encore trouvé nulle part ce que vous poſſedez depuis ſi long-tems, & dont vous perſiſtez inutilement à vouloir me faire un miſtére.

En verité, Meſſieurs, une déclaration ſi ſimple & ſi naïve, ſi éloignée de toute apparence, d'affectation & de flatterie faite par un homme d'un mérite ſi extraordinaire & ſi reconnu parmi les Savans n'eſt elle pas un bel éloge pour le Saint dont nous parlons? Pourra-t-il bien réſiſter à une atteinte ſi impreveûë? Comment eſt-ce que ſon humilité ſe défendra de loûanges ſi magnifiques & ſi peu ſuſpectes? Il s'en défend, Chrêtiens Auditeurs, de la maniére que les Saints ont coûtume de ſe défendre du profond reſpect & de la juſte admiration que les hommes ont pour leur vertu, il raporte toutes choſes à leur principe, vous avez raiſon, lui dit-il, ce n'eſt là que la moindre partie de nôtre Bibliotéque, mais voïez la toute entiére en ce Crucifix, voila la ſource que vous m'accuſez de tenir cachée, c'eſt de là & non de mon eſprit ſombre & ſterile, qu'eſt ſorti ce que vous avez trouvez de raiſonnable dans ma doctrine, ces plaïes ſont toûjours ouvertes & toûjours inépuiſables, il eſt aiſé de paroître riche & liberal, quand on eſt maître d'un ſi grand fond, quand on a qu'à recevoir & à répandre, il y a long-tems que je ſerois épuiſé ſans un ſecours ſi préſent, mais ce n'eſt pas la premiére-fois que Dieu a fait des miracles, qu'il a délié la langue des muets, qu'il s'eſt ſervi de la bouche des enfans, pour rendre ſes oracles les plus-célebres.

Voila, Meſſieurs, quelles étoient les armes

qu'il oppoſoit aux traits de la vanité, voila quels étoient ſes veritables ſentimens, c'étoit ces ſentimens humbles & modeſtes qui faiſoient dire au grand Alexandre de Ales, que ſon cœur n'avoit point été infecté par le peché du premier homme, c'eſt à-dire qu'on n'y découvroit nulles traces de ce mal-heureux orgueïl à quoi tous les hommes ont une pente ſi naturelle, depuis qu'il porta leur pére à ſe revolter contre ſon Dieu. C'eſt peu dire, qu'on ne remarquoit en lui nul veſtige de l'orgueïl d'Adam, l'humilité ſainte de JESUS-CHRIST paroiſſoit dans toutes ſes actions, elle ſe produiſoit dans tous ſes diſcours, on la voit encore aujourd'hui retracée en tous ſes livres, on ne ſauroit preſque lire ſans rougir ce qu'il dit lui-même de ſes ouvrages, il reconnoît qu'ils ſont tout pleins d'ignorance & peût-être même d'erreurs: il ne ſe contente pas de les ſoûmettre à l'autorité de l'Egliſe, il les abandonne ſans peine à la cenſure de tous ſes Lecteurs, il les prie même de corriger ſes fautes, de ſe défier de ſes ſentimens & de ſa Doctrine. Il n'y a pas juſqu'à ſon ſtile juſqu'à ſes expreſſions qui ne ſoient humbles & retenuës, il évite par tout de parler le langage des Savans & des Docteurs, il ignore tous ces grands mots, qui ſouvent ſont la marque de l'enfleure du cœur, plûtôt que de l'élevation de l'eſprit de ceux qui en uſent, & c'eſt pour cette même raiſon qu'on ne le voit point emploïer les termes obſcurs & miſtérieux dont quelques doctes affectent de révêtir des penſées ſimples & communes, pour attirer l'admiration des idiots.

Mais rien ne me ravit davantage dans ce grand

Saint que l'amour tendre & sincere qu'il conserva toûjours pour les humiliations. Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent que c'est ici l'épreuve de la veritable vertu, il y a lieu de se défier d'une humilité qui s'en tient aux sentimens interieurs & qui ne passe point jusqu'à se plaire dans l'abjection & dans le mépris. On auroit dit que Saint Bonaventure étoit dans un état violent tandis qu'il étoit hors des exercices d'humilité, dés qu'il étoit maître de ses actions, il y retournoit comme à son centre. Le pourrez-vous bien croire, Chrêtiens Auditeurs, que lorsqu'il fut destiné pour enseigner publiquement la Téologie, il ne pût consentir qu'on le déchargeast du soin des malades qu'on avoit accordé auparavant à ces instantes priéres? Que quelque rang que sa reputation que son mérite lui ait donné dans son Ordre il n'a jamais crû qu'il fust indigne de lui, de s'abbaisser jusqu'a rendre au plus-petit de ses fréres les services les plus-rebutans & les plus-vils. Que durant tout le tems qu'il fut à Paris nonobstant ses occupations qui se multiplioient tous les jours, quoi-qu'il eust béſoin de beaucoup de loisir pour préparer ses leçons publiques; pour répondre en particulier à ceux qui venoient à lui de toutes parts comme à l'oracle; pour satisfaire aux desirs des personnes illustres, ou par leur pieté, ou par leur savoir, ou par leur naissance, dont il étoit éternellement assiégé, quoi-qu'outre le travail ordinaire, il eust toûjours entre les mains quelque ouvrage de consequence, & que tantôt ses Superieurs, tantôt les Souverains Pontifes se serviſſent de sa plume, pour reprimer les ennemis

de l'état Réligieux & de l'Egliſe Catolique; Quoiqu'à l'exercice de l'école il joignit encore celui de la prédication, croirez-vous, dis-je, Meſſieurs, que nonobſtant tout cela il ne manqua jamais durant l'eſpace de dix-ſept années de donner prés de la moitie du jour au ſervice des malades, & aux autres offices de la maiſon? Qu'il le faiſoit beau voir ce grand homme, au ſortir d'une chaire, où il avoit paru comme un ſoleil, paſſer dans une cuiſine, y rendre une obéïſſance aveugle au plus-bas officier du Convent. Quel ſpectacle & pour le Ciel & pour la terre, lorſque cét incomparable Docteur ſe déroboit à la converſation des grands du monde, & à l'étude des ſiences les plus-ſublimes, pour entrer dans une infirmerie & s'y aquiter exactement de tous les devoirs d'un office ſi humiliant? Ne vous ſemble-t-il point de le voir, Chrêtiens Auditeurs, cét illuſtre perſonnage, qui a rempli tout Paris, toute la France, tout l'Univers de l'éclat de ſa ſience & de l'odeur de ſa ſainteté: cét homme qui eſt la lumiére de ſon Ordre, la terreur des hérétiques & des libertins, le maître des contemplatifs, le Bouclier des Papes, la colomne de l'Egliſe, cét homme qu'on vient entendre de l'extrémité du monde, que les premiéres Egliſes de l'Europe demandent pour leur Paſteur, à qui Rome prépare déja la pourpre, à qui même elle doit bien-tôt offrir la tiare, attaché, & attaché par office au lit des malades, ſacrifier à cét emploi d'humilité les plus-belles heures de la journée, le plus-beau loiſir de ſa vie. Jugez par ſon aſſiduité, par ſa conſtance, par le choix qu'il fait toûjours des malades les plus-fâcheux, des ſervices

les plus-pénibles, de ceux dont la nature a plus d'horreur, jugez, dis-je, du plaisir qu'il goûte dans l'abjection.

Il faut cependant qu'il renonce à ce plaisir, & que de ces humiliations qu'on peut appeller l'élement de l'humilité puisqu'elles la nourrissent & la conservent, il passe dans les plus-grands honneurs, qui sont si contraires à cette vertu & où elle a tant de peine de subsister. Pour faire connoître à tout le monde combien elle étoit solide en nôtre Saint, il falloit la mettre à cette épreuve, une humilité honorée, dit Saint Bernard, est quelque chose de fort rare, voïez, Messieurs, de quelle trempe doit avoir été celle de Saint Bonaventure, pour résister aux tentations ou la providence l'a exposée. A peine avoit-il atteint l'âge de trente-cinq ans, que du consentement de tous ses fréres, il prit la conduite d'une des plus florissantes religions qui ait jamais été dans l'Eglise; l'Ordre Seraphique étoit déja répandu par toute la terre, la sainteté dont il faisoit profession y attiroit tous les jours un grand nombre de personnes célebres par leur érudition, illustres même par leur naissance. Tout le monde regardoit ce grand corps comme un des plus-fermes appuïs de la religion Catolique, comme le restaurateur de la pieté Chrétienne. Depuis le jour que l'humble François en jetta les fondemens jusqu'aujourd'hui il n'a cessé de produire de grans hommes soit en vertu soit en science, mais on peut dire que le siecle de Saint Bonaventure fut un des plus-heureux & des plus-fertiles. Ce ne fut donc pas faute de personnes de mérite qu'on jetta les yeux sur un Religieux

que son âge devoit éloigner, ce semble, pour plusieurs années, d'un emploi de cette importance. Un Ordre qui fournissoit tous les jours des Professeurs aux plus-fameuses Academies, des Prédicateurs à toutes les plus-grandes Villes, des Archevêques, des Cardinaux, des Legats Apostoliques, des Papes mêmes à l'Eglise, ne manquoit pas de sujets capables de le gouverner, on en trouva point toutefois qui fust plus-digne de cét honneur que nôtre Saint. Il exerça cette charge durant l'espace de dix-huit ans. Je ne vous parlerai point des grandes choses qu'il fit durant tout ce tems-là à l'avantage de son Ordre, sans m'arrester à un plus-grand détail des biens qu'il lui procura par sa conduite. Il me suffit de vous dire, que je ne sai si à la naissance prés, les Religieux de Saint François, doivent moins à ce sage Général qu'à leur glorieux Patriarche.

Ce que je ne saurois taire, c'est que son regne fut le regne de la douceur, cette vertu, selon Saint Bernard, est la fille de la veritable humilité. En effet, il n'y a que les personnes qui s'estiment beaucoup elles-mêmes, qui aïent le cœur dur & inaccessible à la pitié. On peut dire qu'une trop grande severité est pour l'ordinaire l'effet de beaucoup d'orgueil & de peu de discretion; on veut faire entendre combien on est éloigné de tomber dans des fautes qu'on punit si rigoureusement dans les autres. Au contraire, un homme qui s'est mis le plus-grand de tous les pecheurs, n'a garde de s'emporter avec aigreur contre les foiblesses de autres hommes, il se considere dans tous les coupables, & accorde sans peine un pardon dont

croit avoir lui-même besoin.

C'est ce qui faisoit que nôtre Saint usoit d'une extréme indulgence envers toutes sortes de personnes, & qu'il se laissoit aisément fléchir à ceux qui ne se rendoient pas eux-mêmes inflexibles dans leurs mauvaises résolutions. Il porta si loin cette facilité & cette tendresse de Pére, que quelques-uns des mieux intentionnez sans doute, mais non pas assûrement des plus-discrets, crûrent avoir lieu de l'accuser de relâchement & de foiblesse : Et peut-être que leur zéle auroit enfin éclatté en des plaintes publiques & seditieuses, si la réformation des mœurs, le rétablissement de la discipline, qui pour lors avoit reçeû quelque atteinte par le déreglement de quelques particuliers, si la ferveur renouvellée par tout, & accruë même de beaucoup, n'eust fermé la bouche à la médisance, & étouffé les murmures des mécontens.

Mais le Généralat ne fut ni le dernier, ni le plus-grand des honneurs que la réputation de son éminente vertû lui attira. J'ose dire, Chrêtiens Auditeurs, que ce que vous allez entendre, passe tout ce que vous pouvez imaginer. C'est peu que tout un Ordre ait voulu choisir pour Superieur le savant & l'humble Bonaventure, il faut ou que toute l'Eglise l'adore & le reconnoisse comme son chef, ou qu'il donne lui-même un chef à toute l'Eglise. Oüi, Messieurs, non-seulement on lui présente le Souverain Pontificat, mais ce qui n'a point encore eû d'exemple, & ce qui apparemment n'en aura jamais, à son refus on se remet à lui seul du choix du Vicaire de JESUS-CHRIST. Il y avoit déja trois ans que le Saint Siége vaquoit par

la mort de Clement IV. & le Conclave n'avoit pû encore se determiner sur le choix de son Successeur. Les choses paroissoient même disposées de telle sorte, que de long-tems on ne pouvoit esperer plus de fruit de ces longues déliberations. Cependant l'Eglise souffre, & un si long interegne est capable de faire des plaïes à l'épouse de Iesus-Christ, que plusieurs Papes pourront à peine fermer. On a donc recours aux priéres, on implore tout de nouveau le secours du ciel, jusqu'à ce que les Cardinaux conviennent enfin d'un expedient, qui ne pouvoit venir que de l'Esprit qui préside à leurs Assemblées. Ils s'adressérent au Saint Général, ils le conjurent ou de se charger lui-même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner un conducteur de sa main, qui soit capable de soûtenir cét emploi. Ils lui font entendre que la nécessité est extréme, qu'on n'avoit déja que trop donné à la déliberation ; qu'ils attendoient de son desintéressement & de son zele, une réponse prompte & préciſe, qu'ils soûaitteroient qu'il vouluſt accepter pour lui-même, un honneur dont ils le jugent si digne, mais qu'en tout cas ils sont prests de fléchir le genouïl devant celui qu'il lui aura plû de leur marquer. En verité, Messieurs, un homme mortel peut-il recevoir sur la terre un honneur plus grand & plus extraordinaire que celui-ci. Vous étez dans l'impatience de savoir quelle sera la réponse du Saint à une propoſition si peu attenduë. Il ne balance point à réjetter la dignité qu'on lui préſente, mais il ne refuſe pas auſſi de nommer un Pape, & fait voir qu'il est doublement le maître de la premiére couronne de l'Univers, en ce

qu'il l'a mépriſe & qu'il en diſpoſe. Au reſte qu'il ne prenne point parmi ſes inferieurs celui qu'il éleve ſur la Chaire de Saint Pierre, il auroit pû faire à ſon Ordre un honneur qu'il avoit déja reçeû par l'exaltation de Nicolas, & qu'il reçeût encore en la perſonne de Sixte IV. d'Alexandre V. de Sixte V. Il ne le prend pas même dans le Sacré College des Cardinaux, dont il tenoit le pouvoir de faire cette élection, il jetta les yeux ſur un Saint Perſonnage nommé Thibaud, qui depuis pluſieurs années menoit une vie cachée & obſcure, dans la ſolitude de la terre Sainte. Il fut nommé Grégoire X. l'hiſtoire dit qu'il étoit Chanoine de Lyon, & j'ai remarqué avec plaiſir, que d'une Egliſe où tant de Princes, où tant de Rois ſont entrez, il eſt encore ſorti des Saints & des Souverains Pontifes.

Pardonnez-moi, Meſſieurs, ſi je vous ai dit d'abord qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus glorieux à nôtre Saint, que ce que je viens de raconter, je me ſuis laiſſé ſurprendre par la nouveauté d'une ſi rare avanture, & je ne faiſois pas réflexion à ce que j'avois à dire enſuite. Voici, ce me ſemble, quelque choſe de plus ſingulier & de plus éclattant que tout ce que j'ai dit juſqu'à cette heure. Le Pape Grégoire X. aiant convoqué un Concile général en cette Ville, pour tâcher d'attirer les Grecs à la croiance Romaine, ſur le point de la proceſſion du Saint Eſprit ; ce Pape, dis-je, fit comprendre à nôtre Saint, que dans cette rencontre il prétendoit lui remettre entre les mains les intereſts de la Religion Catolique, & qu'il attendoit de ſes lumieres & de ſon zele tout le ſuc-

cés d'une entrepriſe dont il voïoit aſſez l'importance. Pour donner plus d'autorité à ſes negotiations, plus de pois à ſon éloquence, il l'obligea d'accepter le titre de Cardinal & de Cardinal Evêque ; c'eſt-à-dire que ſans paſſer par les dignitez de Cardinal Prêtre, ou de Cardinal Diacre, il prit d'abord dans l'Egliſe un rang où perſonne avant lui, ou depuis même perſonne n'eſt monté que par degrez.

On n'a gueres veû d'Aſſemblée plus-nombreuſe & plus-auguſte tout enſemble que celle de ce Concile. Le Pape y étoit en perſonne, on y vit en même tems un Empereur d'Orient, un Roi d'Arragon, les Ambaſſadeurs de tous les Souverains & Catoliques & Schiſmatiques, on y contoit deux Patriarches, vint ou vint-deux Cardinaux, cinq cens Evêques, ſoixante Abbez, des Prélats & des Eccleſiaſtiques de moindre conſideration, juſqu'au nombre de mille ; nôtre Saint non-ſeulement fut nommé pour faire l'ouverture, & pour propoſer à ces états du monde Chrêtien, les articles ſur quoi on devoit déliberer ; mais on peut dire qu'il fut le principal reſſort, & comme l'ame des diſputes & des déliberations ; ce fut entre ces mains que les Grecs voulurent rendre les armes, & tout le monde avoûa, que Rome devoit à ſes ſoins le plaiſir qu'elle eût alors de voir tous ſes enfans réünis dans le ſein de leur veritable Mére. Au reſte cette victoire fut, à vrai dire, l'ouvrage de l'humilité de nôtre Saint, ce fut elle qui dés la premiére veûë deſarma les ennemis de la Foi, ils furent convaincus par la force de ſes argumens, mais les cœurs qui réſiſtent encore ſouvent aprés la défaite des

eſprits, ne ſe rendirent qu'à ſa modeſtie. Elle leur parut ſi aimable dans un homme de cette réputation, de ce mérite, de ce rang, qu'ils ne purent ſe défendre de ſes charmes. Il eſt vrai que ce ne fut pas ici la premiére conqueſte qu'il deuſt à cette aimable vertu : Nous liſons dans une Bulle de Sixte VI. qu'il n'avoit jamais été veû de perſonne qu'il n'en euſt été aimé, & que ſa douceur inalterable, c'eſt à-dire, ſon humilité ſolide & conſtante avoit operé cette merveille; mais l'amour qu'elle inſpira aux Princes & aux Prélats de l'Orient, fut d'autant plus-admirable qu'ils aimerent ce Saint l'unique auteur de leur défaitte, & de la ruine entiére de leur parti, & qu'ils l'aimerent ſi tendrement, que la mort l'aïant ravi au monde au point de ſa plus-grande gloire, ils parurent inconſolables, & donnerent toutes les marques de la plus-ſenſible douleur.

Que dittes-vous, Chrêtiens Auditeurs, de ce comble d'honneur & de gloire ? L'ambition, je dis même la plus-exceſſive & la plus demeſurée pourroit-elle porter plus-loin ſes deſirs ? Récuëillons, s'il vous plaît, tout ce que nous venons de dire ; n'eſt-ce pas une merveille, qu'un homme qui fut Profeſſeur de Téologie dans la premiére école de l'Univers, en un âge où les autres ſont à peine capables d'étudier cette ſience. Qui refuſa l'Archiepiſcopat avant que d'avoir pû être Superieur dans ſon Ordre; Qui entra dans les Charges par la plus-haute de toutes les Charges ; Qui contre la coûtume inviolablement obſervée, contre toutes les regles de la Cour de Rome, commença par être Cardinal Evêque ; à qui non-ſeulement on préfen-

ta le Souverain Pontificat, mais ce que jamais aucun Pape n'a pû faire, qui disposa de la Papauté, qui s'est veû comme l'arbitre d'un Concile Général, qui dans une assemblée, où l'on avoit appellé les premiéres testes du monde, a paru comme le maître de tous les autres ; un homme qui a toûjours été consideré des grands, honoré du peuple, estimé, respecté, cheri de tout le monde même de ses ennemis ; n'est-ce pas, dis-je, une merveille, qu'au milieu de cette tempête d'honneur & de réputation, comme l'appelle Saint Grégoire, il soit toûjours demeuré ferme, toûjours égal à lui-même, il ait été plein de douceur, plein de modestie, plein d'humilité jusqu'à la mort.

Il est donc mort, ce grand Saint, qui méritoit, à la verité, de vivre toûjours, mais que le monde ne méritoit pas de posseder plus-long-tems. Il mourut avant la conclusion de ce célebre Concile, on peut dire qu'on ne vit jamais de si magnifiques funerailles ; tous les Prélas, tous les Cardinaux, tous les Ambassadeurs, tous les Princes, & le Pape même, voulurent les honorer & de leur présence & de leurs larmes. Toute vôtre Ville, Messieurs, fut remplie de dueïl, & retentit de gemissemens ; on oïoit de toutes parts les voix lugubres, aussi bien des Grecs que des Latins, qui tâchoient de faire comprendre & le sujet & la justice de leur douleur, par ces paroles que l'Histoire a raportées, *Cecidit columna Christianitatis :* La colomne, l'appui le plus-ferme de la Chrêtienté est tombé par terre, la plus-grande lumiére de l'Eglise vient d'être éteinte, Bonaventure, qui lui servoit de bouclier depuis si long-tems, qui venoit de fermer une

de ſes plaïes les plus profondes, qui ſeul pouvoit lui rendre l'éclat & la fleur de ſes premiéres années, le grand, le ſage, le docte, l'humble Bonaventure eſt mort, cette haute colomne eſt renverſée, & ſa chûte eſt capable d'attirer la ruine de la Religion Catolique, *Cecidit columna Chriſtianitatis.*

De tous les états de toutes les Villes du Chriſtianiſme, Lion qui par cette mort précipitée ſe vit enrichi de la précieuſe depoüille de ce Saint, Lion, dis-je, fut le ſeul qui dans une calamité ſi générale, eût quelque raiſon de ſe conſoler. Je me trompe, Chrêtiens Auditeurs, toute l'Egliſe a quelque ſujet de moderer ſa douleur dans la perte de ce ſavant Perſonnage; il eſt vrai qu'à l'avènir elle ſera privée des exemples de ſa profonde humilité, mais elle conſervera juſqu'à la fin des ſiécles, les plus tendres ſentimens de ſon admirable dévotion, ils ſont répandus dans tous ſes livres, nous tâcherons, s'il vous plaît, de les recueïllir dans la ſeconde partie de ce diſcours; je dois vous entretenir du Docteur Dévot, aprés vous avoir repréſenté dans la premiére partie le Docteur humble. Voïons donc comme toute la chicane de l'école n'a pû ſécher ce cœur, que tout l'éclat de la ſience n'a jamais enflé. Je n'ai que deux mots à dire & on n'aura pas ſujet de s'ennuïer.

Toutes les fois que je lis ces divins Ouvrages, où Saint Bonaventure a renfermé les ſentimens de ſon cœur, & les mouvemens les plus-tendres de ſa dévotion ſeraphique; il me ſemble d'avoir entre les mains les méditations de quelque ſolitaire, lequel auroit paſſé toute ſa vie en priére, qui n'au-

roit jamais eû de commerce qu'avec les Anges, & qui bien-loin d'avoir eû quelque part aux affaires, aux emplois, aux honneurs du monde, n'en auroit jamais veû l'embarras, n'en auroit pas même entendu le bruit. Il eſt ſans doute bien étonnant, qu'un homme qui n'a vécu que cinquante trois années, qui n'en a paſſé que trente-deux en Religion, qui durant tout ce tems n'a pas eû un ſeul moment de relâche, qui a toûjours été occupé ou à enſeigner une ſience épineuſe & difficile, ou à gouverner un grand Ordre, qui a compoſé tant de diſcours ſur les miſtéres de nôtre Foi, & ſur la morale de l'Evangile, tant de volumes ſur les queſtions de l'école, tant de commentaires ſur les livres de l'Ecriture; que cét homme, dis-je, ait trouvé du loiſir pour faire des livres de pieté, & pour en faire, comme on l'aſſeûre, juſqu'au nombre de trois cens. Mais ce qui m'étonne encore davantage, c'eſt que dans la multitude de ſes grandes occupations, il ait pû conſerver cette dévotion tendre & ſenſible, dont ces mêmes livres ſont remplis, & qu'on a tant de peine d'aquerir même dans la ſolitude. Vous n'avez qu'à les ouvrir, Meſſieurs, ces livres incomparables; la dévotion qu'ils vous inſpireront, vous convaincra bien-tôt de celle de leur auteur, il ſemble que l'amour divin ſe ſoit exprimé lui-même dans la plûpart, & que ſous chaque parole il ait pris plaiſir de cacher un de ſes traits les plus-pénétrans. Cependant ce n'eſt point de ces ſortes d'ouvrages que je veux tirer aujourd'hui la principale preuve de ce que j'ai avancé; non, Chrêtiens, pour vous donner quelque idée de la dévotion de ce grand Saint, je ne vous ren-

voirai point à ces belles méditations, où nous trouvons encore les doux entretiens qu'il avoit avec JESUS crucifié ; je ne vous parlerai point de cét aiguillon d'amour, comme il l'appelle, qu'on ne sauroit lire sans être touché, sans être tout embrasé du feu qu'il y a par tout répandu ; je passe ces deux petits livres d'or que Gerson n'avoit cessé d'étudier durant l'espace de trente ans, & dont il avoit médité cent fois, comme il l'asseûre lui-même jusqu'aux moindres paroles.

Je ne veux produire aujourd'hui que ses traittez les plus-épineux, les plus-remplis de la chicane de l'école. Oui tout ce qu'il a écrit sur la sience divine, sur les questions les plus-scolastiques, les plus-subtiles, les plus-séches ; tout cela, dis-je, parle de sa dévotion. On voit briller au travers de toutes ces épines, le feu dont son cœur étoit consumé, il a trouvé le secret de tirer l'huile & le miel de ces cailloux & de ces pierres, *Mel de petra oleúmque de saxo durissimo.* Vous savez, Messieurs, que les écrivains même les plus-spirituels font paroître plus ou moins d'onction dans leur maniére d'écrire, selon que les sujets qu'ils ont à traitter en sont plus ou moins susceptibles. Mais à l'égard de nôtre Saint, il n'est point de terre ingrate, point de matiére sterile, son cœur est comme une fournaise d'amour qui fond, qui liquefie tout ce qui y entre quelque dur, quelque inflexible qu'il puisse être. Dés qu'un sujet a passé par son esprit, il y prend une teinture de dévotion qui lui semble être naturelle ; il est de cét esprit à peu prés comme demines qui communiquent leurs vertus & leurs quas litez à toutes les eaux qui ont l'avantage de passer dans

dans leur sein, avant que de se produire sur la terre. C'est pour cela que le grand Evêque de Geneve dit un jour, que quelque estime, quelque vénération qu'il eust pour le Docteur Angelique, il préfereroit toûjours l'école de Saint Bonaventure à celle de Saint Thomas; parce que, quoi-que Saint Thomas ait autant, & peut-être plus de lumiére, Saint Bonaventure a plus d'ardeur; J'aimerois-mieux, disoit ce Saint Prélat, j'aimerois-mieux être Seraphin qu'être Ange, savoir moins & aimer un peu davantage.

Il est vrai qu'il est mal-aisé de devenir savant dans la doctrine de ce Pére, sans devenir Saint en même-tems. Il tend par tout de salutaires piéges à ceux qui le lisent, ses preuves, ses argumens, ses réponses sont toûjours accompagnées de quelque dévote réflexion, de quelque soûpir d'amour, que sa plume tire de l'abondance de son cœur, il me fait souvenir de ces soldats qui ne se contentoient pas d'armer leurs traits d'une pointe aiguë & tranchante, ils les enduisoient de poix, & y mettoient le feu à mesure qu'ils les lançoient contre l'ennemi. Nôtre Saint Docteur ne manque jamais d'user du même artifice, & il auroit honte, ce semble, de sa victoire, s'il ne portoit le feu par tout où il fait triompher la verité & la raison. Ne soïez pourtant pas surpris, Chrêtiens Auditeurs, que par tout il trouve occasion de parler au cœur & du bien-aimé de son cœur, la raison n'en est ni fort cachée, ni fort difficile à comprendre. On parle avec plaisir de ce qu'on aime, c'est même une espece de nécessité d'en parler. Voïez comme un homme passionné ouvre à tout propos le discours

de sa passion ; voïez comme à chaque moment il fait tourner la conversation sur un sujet qui l'occupe tout entier ; toutes choses lui en réveillent le souvenir, il n'y a rien de si éloigné qui ne le conduise à un entretien si agréable, tous les objets ont quelque raport avec cét objet, tout ce qu'on dit lui semble à propos de ce qu'il sent. Nous lisons dans la vie de Saint Bernard, que les souffrances du Sauveur étoient gravées si avant dans son esprit, que rien ne se présentoit à ses yeux, qui ne rappella dans sa memoire quelque circonstance de la passion, pour lui toutes les liqueurs étoient du fiel, tous les arbres étoient des croix, toutes les montagnes des calvaires. Nôtre Saint dit de lui-même, que depuis qu'il a eû le bon-heur d'entrer dans les plaïes du Crucifix, ses yeux ont toûjours été teints de sang, de sorte qu'à son égar il n'y a plus qu'une couleur dans la nature, toutes choses lui paroissent rouges & sanglantes.

Il veut dire, & c'est justement ce que je voulois dire aussi, qu'il est tellement rempli de l'amour de son bon Maître, qu'il s'imagine que toutes choses lui parlent de lui, qu'il se présente à lui en toutes choses ; il veut dire qu'il occupe toutes ses pensées, & qu'ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait quelque part à tous ses discours.

Mais pouvons-nous trouver étrange, que la doctrine de ce Pére soit une source continuelle de dévotion, puis que sa dévotion avoit été la source de cette même doctrine? Une sience qui vient de Dieu peut-elle ne pas porter à Dieu ? peut-elle ne prendre pas sa pente vers l'Ocean d'où elle a commencé à couler ? Saint Bonaventure, Chrétiens Audi-

teurs, avoit aquis la ſience des Saints en étudiant le livre des Saints, & le Diſciple dévot avoit produit le Docteur dévot. Nous avons déja dit que le Crucifix faiſoit toute ſa Biblioteque ; c'étoit-là l'oracle qu'il conſultoit dans ſes doutes, & dont il tiroit ſes plus-ſavantes réſolutions. Il entroit tous les jours dans toutes ſes plaïes, & par le paſſage qu'elles lui ouvroient dans le cœur-même de IESUS-CHRIST. C'eſt dans cette école, que du même maître qui avoit inſtruit Saint Paul, il prenoit des leçons qui n'étoient pas moins ſublimes que celles que l'Apôtre avoit apportées du troiſiéme ciel. C'eſt dans cette ſource du Chriſtianiſme, qu'il apprenoit à parler de nos miſtéres, & à en parler chrêtiennement ; Helas que nous ſerions heureux, ſi tous les Docteurs qui nous enſeignent & qui nous préchent, vouloient bien quelque-fois jetter les yeux ſur ce grand livre, ſur ce livre ouvert, à la verité, à tout le monde, mais ſi peu leû, ſi peu entendu du monde ! Mon Dieu les belles choſes qu'ils y apprendroient en peu de tems, & qu'enſuite il leur ſeroit facile de nous inſtruire & de nous changer ! Toute leur érudition, toute leur ſience, ces raiſonnemens ſi juſtes & ſi ſolides qu'ils tirent, ou des maîtres de l'école, ou du fond de leur eſprit ; tout cela, dis-je, ſera peut-être capable de nous convaincre, de fermer la bouche à l'impieté & à l'héreſie ; mais pour nous toucher, mais pour avoir nôtre cœur, pour nous obliger à vivre conformement à nôtre foi, il faut aſſeûrement d'autres armes. L'ignorance eſt aujourd'hui le moindre de nos défauts; peut-être qu'on ne fait que trop au ſiécle où nous ſommes, il s'agit de

combattre nos passions, & ce n'est qu'avec la croix qu'on les surmonte. Enseignez-nous JESUS crucifié, mais enseignez-le & par vos paroles & par vos exemples, & vous nous ferez tous des Saints : Amenez-moi tous les héretiques, disoit un savant Prélat qui vivoit avec Saint François de Sales, amenez moi tous les héretiques que vous aurez envie de confondre, mais si vous avez dessein de les convertir, adressez-les à l'Evêque de Genéve; la sience de l'école produira sans doute ce premier effet, mais pour le second il faut posséder celle des Saints, l'avoir étudiée dans le livre des Prédestinez. Saint Bonaventure ne se contentoit pas de le lire, & de le mediter ce beau livre, il vouloit l'avoir devant les yeux lors qu'il écrivoit, pour le copier & pour en tirer tout ce que nous voions dans ses Ouvrages; c'est pour cela qu'il composoit souvent à genoux & sur l'oratoire. Saint Thomas le surprit un jour en cette posture tout environné de lumiére, travaillant à la vie de son bien-heureux Fondateur, ce fut en cette occasion qu'il dit les belles paroles que vous avez sans doute entenduës plus d'une fois, *Sinamus sanctum laborare pro Sancto*; N'empéchons pas le Saint de travailler pour la gloire d'un autre Saint.

Mais qui pourroit expliquer les grandes lumiéres qu'il a puisées dans l'Eucharistie, dans cét abregé des merveilles de la misericorde & de la puissance divine ? Il confesse lui-même, qu'en servant la Messe & en communiant, il a beaucoup plus appris que dans tous les livres des Docteurs, que dans tous les écrits de ses Maîtres. Cét adorable Sacrement lui étoit comme une seconde Biblio-

téque, ou comme un second livre tout semblable à celui qui apparut à Ezechiel, & que Dieu lui commanda de manger, pour devenir capable d'enseigner son peuple : *Comede volumen istud, & vadens loquere ad filios Israël.* Il crût que JESUS-CHRIST lui addressoit tous les jours ces mêmes paroles, & qu'il l'invitoit à manger ce volume mistérieux où sont renfermez tous les trésors de la sience des Saints : Il le mangea souvent, Chrêtiens Auditeurs, il le rumina encore plus souvent, il en pénétra les profons mistéres, & en tira cette doctrine toute dévote, toute assaisonnée de miel qu'il debitoit ensuite dans ses discours. *Comedi illud & factum est in ore meo sicut mel dulce.* Voila, Chrêtienne Compagnie, comment c'est que cét illustre Docteur a été humble : Voila quelle a été la dévotion de ce Téologien si profond & si subtil; en un mot, voila de quelle maniére Saint Bonaventure a accordé avec la sainteté la sience.

Il n'y a que trop de personnes dans le monde, qui bien loin de croire qu'il soit mal-aisé d'allier une grande vertu avec une grande doctrine, se persuadent au contraire, qu'il n'y a que les grands Docteurs qui puissent être de grands Saints. Lors que S. Bonaventure vint à Lion pour assister au Concile, un Frére laïs de ce Monastere lequel entra un jour dans sa chambre, pour lui faire une question qui montroit assez qu'il étoit dans cette erreur; il lui demanda si étant ignorant comme il étoit, il pouvoit autant aimer Dieu que lui, qui passoit alors pour le plus-savant homme qui fust dans l'Eglise. Helas, mon cher Frére, lui répondit le Saint, il n'est point de si petite femme sur la

terre, qui ne puisse aimer Dieu autant & plus que je ne l'aime. Le bon Frére n'eût pas plûtôt entendu cette réponse, que sortant brusquement, il court aux fenêtres du Convent qui régardent la riviére, d'où aïant aperçeû quantité de femmes qui lavoient du linge : Tout transporté d'une joïe qu'il ne pouvoit plus retenir, il se met à crier : Réjoüissez-vous pauvres femmes, vous & moi nous pouvons autant aimer Dieu que Maître Bonaventure. Messieurs, vous admirez sans doute l'ignorance & la simplicité de ce Religieux dans la question qu'il s'avise de proposer à ce grand Saint, & moi j'admire sa haute & sa profonde sagesse dans la sainte joïe qu'il fait éclatter aprés une réponse si consolante.

En effet, Chrétiens Auditeurs, quel sujet de consolation pour une créature, pour un Chrétien qui sait ce que c'est Dieu, qui connoît & la douceur & l'utilité de son amour ? Je puis aimer Dieu, & l'aimer autant que les plus-grands Saints l'ont aimé ; je puis aimer Dieu, & rien n'est capable de m'en empêcher, ni le caractére de mon esprit, ni la disposition de mon corps, ni l'état de mes affaires & de ma fortune. Je ne puis pas esperer d'aquerir jamais ces lumiéres si vives & si pénétrantes, qui ont brillé dans le Saint dont je viens de faire l'éloge : En vain prétendrois-je à cette réputation, à ces charges, à ce comble d'honneur & de dignité, où il a été élevé par son mérite & par sa vertu. Grand Saint, je ne vous envie point toutes ces choses, peut-être qu'elles me seroient funestes, & que je n'en ferois pas le même usage que vous en avez toûjours fait ; quoi-qu'il en soit, sans avoir autant

de ſience, autant de gloire ſur la terre, autant de credit parmi les hommes, je puis avoir autant d'amour que vous en avez eû ; Je ne demande rien davantage, cela ſeul me tiendra lieu de toutes choſes, & il ne m'arrivera jamais de me plaindre, tandis que je ſerai le maître d'un ſi grand bien. Que la perfidie, que l'injuſtice des hommes me dépoüille de tout ce que la providence m'avoit confié de richeſſes, de tout ce que je puis avoir aquis d'honneur & de bien par mon travail & par ma conduite ; que les forces, que la ſanté m'abandonne à la fleur de l'âge, que les plus-cruelles maladies me faſſent reſſentir chaque jour toutes les douleurs de la mort : Dans cét état je puis encore aimer Dieu, je puis l'aimer autant, je puis l'aimer même davantage que ſi je joüiſſois d'une ſanté parfaite, & de toutes les faveurs de la fortune. De quoi me plaindrois-je donc, & quel mal eſt-ce que toutes ces diſgraces peuvent me cauſer, ſi elles ne me ſont point un obſtacle pour aimer Dieu ?

Mal-heureuſes, mais veritablement mal-heureuſes les ames que Dieu a déja condannées pour une éternité au feu d'enfer : Mal-heureuſes à cauſe des ténebres où elles ſont enſevelies, des demons qui les environnent, des flammes qui les brûlent ſans les conſumer ; mais infiniment plus-mal-heureuſes pour ce qu'elles n'aiment point leur Créateur, pour ce qu'elles le haïſſent, qu'elles les haïront éternellement, & qu'éternellement elles ne pourront pas ne le point haïr. Pour nous qui pouvons encore l'aimer, s'il y a quelque choix qui doive nous donner de l'inquietude, c'eſt que nous pouvons auſſi ne l'aimer pas : Dure & funeſte liberté, quand eſt-ce

que tu ſeras changée en une éternelle, en une indiſpenſable néceſſité d'aimer Dieu ? Que vôtre bonheur eſt grand! Citoïens du Paradis vous qui non-ſeulement pouvez aimer Dieu, mais qui l'aimez en effet avec tant d'ardeur, qui l'aimerez éternellement, & qui éternellement ne pourrez pas ne le point aimer.

Grand Saint, humble & dévot Docteur de l'Egliſe, qui tenez un rang ſi conſiderable parmi ces glorieux eſclaves de l'amour, nous n'ignorons pas quel eſt vôtre credit dans le ciel, nous ſavons le pouvoir que vous avez ſur les maladies & ſur la mort-même, nous vivons dans une Ville qui l'a experimenté plus d'une fois ; cependant ce n'eſt point pour obtenir ni une longue vie, ni une longue proſperité que nous vous addreſſons aujourd'hui nos vœux, nous ne demandons plus que de l'amour ; faites en ſorte que nous aimions celui qui nous aime avec tant d'ardeur, avec tant de conſtance, celui que vous avez aimé avec tant de tendreſſe, celui que nous eſperons d'aimer avec vous durant une éternité toute entiére. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XXXIX.

POUR LE JOUR D'UNE VÊTURE.

Qualis est dilectus tuus ex dilecto quia sic adjurasti nos.

Quel est donc ce bien-aimé que vous préferez à tous les autres, & qui vous oblige à nous faire de si ardentes priéres. Cant. 5.

Jesus *est le chaste époux que les filles recherchent se retirant dans la Religion; cét époux a de la beauté, mais cette beauté est cachée, & on le possede longtems sans le voir. Il est noble cét époux, mais il n'a point de bien pour soûtenir sa naissance & enrichir son épouse, de qui il ne demande pour toute dote que la pauvreté; son amour est trés-ardent & trés-sincere, mais sa jalousie va de pair avec sa tendresse.*

LA Sœur, toutes les circonstances de l'action que vous allez faire, me paroissent de si bonne augure, que nous n'en pouvons atten-

dre qu'un ſuccés trés-avantageux. On m'a dit que c'eſt aujourd'hui l'anniverſaire de vôtre naiſſance, vous ne pouviez mieux celebrer le jour que vous étes venuë au monde, qu'en mourant au monde, & prenant une nouvelle vie en IESUS-CHRIST; Comme cette premiére naiſſance fut trés-heureuſe, ſoit à cauſe des honneurs & de la vertu que vous avez rencontrez dans vôtre famille, ſoit pour les avantages naturels dont vous vous étes trouvée pourveüe, nous avons lieu d'eſperer que vous n'aurez pas moins de bon-heur en la renaiſſance ſpirituelle, puis qu'elle ſe fait le même jour. De plus j'apprens que vous embraſſez la Regle d'une Sainte, dont vous portez déja le nom; c'eſt ſans doute que vous voulez lui reſſembler en toutes choſes, & que bien-tôt nous aurons en vous une ſeconde Sainte Claire. Enfin pour prendre l'Habit de ſon Ordre, vous avez choiſi le jour qu'elle mourut, qu'elle fut reçeüe dans le Paradis; nous augurons de là, que vôtre entrée en la Religion ſera une mort parfaite au ſiécle, & le commencement d'une vie ſemblable à celle des bien-heureux. Je prie le Seigneur qu'il lui plaiſe verifier de ſi beaux préſages, & verſer ſur vous une grace ſi abondante, que vous puiſſiez accomplir nos prédictions; & ſurpaſſer mêmes nos eſperances.

Mais quelques fortes que paroiſſent ces conjectures, rien ne me fortifie tant dans la penſée que j'ai que vous ſerez une parfaitte Religieuſe, que l'ardeur que vous témoignez pour entrer en Religion. Car d'où cette ardeur pourroit-elle vous être venuë, ſi ce n'eſt du deſir ardent que vous avez de plaire à Dieu & de vous ſantifier? Sans

parler des qualitez qui pourroient vous faire considerer des hommes, vous appartenez à des personnes, dont les biens, le mérite, la réputation, le rang qu'ils tiennent dans la province, l'estime & la tendresse incroïable qu'ils ont pour vous, ne nous promettoient rien que de grand, rien que d'éclattant dans le monde. Ce n'est donc ni par desespoir, ni par dépit, beaucoup moins encore par force que vous avez choisi le parti que vous prenez. Ce ne peut être que par vertu, & par le motif du plus pur amour de Dieu. Or peut-on entrer dans un Monastere avec ces intentions, & ne s'aquitter pas de son devoir, mais puis qu'on dit que la véture tient lieu de fiançailles à une Religieuse, comme le jour de sa profession est à vrai dire le jour de ses nôces. Voulez-vous bien, ma chere Sœur, qu'avant que de passer outre, je prenne la liberté de vous faire une question. Quel est donc ce bien-aimé que vous voulez avoir pour époux, & qu'on m'a dit que vous demandiez avec tant d'instances, & même avec larmes? *Qualis est Dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos.* Ne seriez-vous point de ses filles qui se laissent aveugler par leur passion, & qui trouvent ensuite tant de sujets de se repentir de leur choix précipité, vous êtes trop sage pour imiter leur imprudence, mais afin qu'on n'ait rien à nous reprocher, afin qu'on ne nous accuse pas d'une trop grande facilité, & qu'on ne vous accuse pas vous-même d'avoir agi en aveugle, souffrez s'il vous plaît que je vous fasse le portait de celui que vous aimez.

Je vous en dirai le bien & le mal, c'est-à-dire,

que je vous repréſenterai tout ce qui eſt en lui capable d'attirer, ou de rebuter un cœur, afin que vous puiſſiez déliberer avec plus de connoiſſance, & ſavoir à quoi vous devez vous en tenir. Voulez-vous donc ſavoir, ma fille, quel eſt cét époux que vous demandez? Ie m'en vais vous le dire en peu de mots, il a de la beauté on n'en peut pas diſconvenir, mais cette beauté eſt cachée, vous le poſſederez long-tems ſans le voir. De plus il a de la naiſſance, mais que ſert cét avantage quand on n'a pas de bien pour le ſoûtenir? Vôtre époux ne vous enrichira pas, il n'a pour tout bien, & il ne demande de vous pour toute dote que la pauvreté? Enfin vous pouvez vous attendre à un amour trés-ardent & trés-ſincere de ſa part, mais il ne faut pas vous le diſſimuler, ſa jalouſie va du pair avec ſa tendreſſe. Voila comme en trois coups de pinceaux le portrait fidelle de vôtre époux; Il eſt beau mais il eſt defiguré par ſes ſouffrances. *Candidus & rubicundus.* Ce ſera le premier Poinct. Il eſt noble mais il eſt pauvre, c'eſt le ſecond; il eſt tendre mais il eſt jaloux, ce ſera le troiſiéme. Voila tout le ſujet de cét entretien, que je commenceraï aprés avoir ſalué la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

Vous n'ignorez pas, ma chere Sœur, que lorsque le Verbe Eternel s'unit à l'humanité ſainte de de IESUS, il lui fit part de toutes ſes perfections infinies; que dés-lors l'homme fut puiſſant, immenſe, immortel, ſage comme Dieu, puiſqu'il ne fut plus qu'une-même perſonne avec Dieu. Mais vous ne ſavez peut-être pas qu'outre ces divines perfections, le Créateur répandit dans l'ame de IESUS-CHRIST des qualitez créées & ſurnaturelles &

naturelles proportionnées en quelque maniere à la divinité à laquelle il étoit uni, de sorte que même à ne considerer que ce qu'il avoit d'humain, il étoit bon, sage, saint, savant d'une maniére toute divine & beaucoup plus sans comparaison que tout le reste des hommes.

Il n'est pas jusqu'à son corps qui ne se ressentit de la divinité, qui y habitoit, on peut dire qu'il étoit divinement beau, qu'en ce point il avoit un avantage infini sur toutes les beautez créées, que Dieu ne s'étoit pas seulement uni à cette partie terrestre, & sensible, mais qu'il s'étoit rendu comme corporel & sensible en elle, c'est le sens que quelques Docteurs donnent à ces paroles de Saint Pierre. *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter.* En qui la plenitude de la divinité habite corporellement. En effet dit Saint Jerôme écrivant à une sainte fille nommée Principia, il falloit bien que sur ce visage & dans ces yeux il y eust quelque chose de celeste, car sans cela les Apôtres ne se seroient pas si fort hâtez de le suivre à la premiére invitation, eux dis-je, qui étoient si grossiers, & qui ne pouvoient être pris que par les sens. C'étoit cette même beauté & la grace qu'il avoit à parler, qui selon Saint Crisostôme faisoit que tant de milliers de personnes le suivoient durant plusieurs jours, par un païs desert & sterile, sans pouvoir se détacher de lui, perdant jusqu'au souvenir des choses nécessaires à la vie, se nourrissant du seul plaisir de le regarder. Ce fut encore cette beauté qui donna le premier coup à Magdelaine & qui la blessa au point de lui faire oublier tous ces autres attachemens.

Quand on cherchoit IESUS-CHRIST de la part des Prêtres pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit qu'il étoit nuit & qu'on le cherchoit au flambeau. Cela n'empécha pas que tous les soldats ne fûssent éblouïs par l'éclat de son visage, & saint Jerôme que j'ai déja cité asseûre que ce fut la surprise que ce grand éclat leur causa qui les fit tomber par terre. Ses ennemis avoient sans doute appréendé cét effet de sa beauté; C'est pour cela qu'ils avoient choisi le tems de la nuit, le soin qu'ils prirent à sa passion de défigurer son visage avant qu'il fust présenté au peuple, fut encore un artifice que leur haine leur suggera, pour prévenir les mouvemens de tendresse, & de respect, que la présence d'un si bel homme, auroit excitez dans les esprits.

De sorte, ma chere Sœur, que vous ne pouvez pas douter que le beau portrait que fait l'épouse au cantique ne soit celui de vôtre Amant. Ce portrait est merveilleux & il mérite bien d'être considéré avec attention; Pour donner quelque idée de la beauté de son époux, elle emploïe tout ce qu'il y a de plus-beau dans la nature, l'or, le cedre, l'ivoire, le lait, le palmier, toutes les couleurs, toutes les pierreries, toutes les fleurs des Iardins, tous les parfums. Elle lui donne un teint blanc, & vermeil, & comme l'on dit de lis & de roses, une belle teste, de grands cheveux frisez & d'une trés-belle couleur, les yeux brillans, tous les trais du visage extrémement reguliers, les mains faites au tour, le souffle parfumé, la voix admirable, grande taille, l'air plein de douceur & de majesté, en un mot rien qui ne soit agréable en sa personne,

rien qui n'inſpire l'amour. *Totus deſiderabilis.*

Voila ma ſœur, ce qu'étoit JESUS lorſqu'il étoit parmi les hommes, depuis ce tems-là, bien-loin que les années aïent gâté les traits; ou terni l'éclat de cette grande beauté, elles lui ont donné un accroiſſement qui ne peut être exprimé par des paroles; Je m'en vais vous dire ce qu'une autre de ſes amies en a écrit aprés l'avoir veû. Sainte Téreſe au vint-huitiéme chapitre de ſa vie, dit que JESUS-CHRIST lui aïant un jour montré ſes mains, une autre-fois ſon viſage, & enfin tout ſon corps révêtu de gloire, tel qu'il eſt aujourd'hui dans le Ciel, il lui vint en penſée quelque-tems aprés que ce n'étoit peut-être qu'une imagination, mais dit-elle, ma ſimplicité en ce point étoit extréme veû que l'imagination du monde la plus-forte ne peut rien ſe repréſenter d'égal à ce que j'avois veû de mes yeux. Quand je me ſerois efforcée durant des années entiéres de me figurer une beauté auſſi parfaite que celle-là, je n'en ſerois jamais venuë à bout, tant ſa ſeule blancheur, & ſon éclat ſurpaſſe tout ce que l'on peut penſer. C'eſt un éclat dit-elle qui n'ébloüit point, une blancheur inconcevable. C'eſt une lumiére, & ſi douce & ſi naturelle, que celle des aſtres comparée à elle, ſemble une lumiére artificielle & empruntée. Depuis que j'ai veû ce beau corps, le ſoleil me paroît ſi pâle & ſi ſombre, que je ne daignerois pas ouvrir les yeux pour le regarder. Il y a la même difference entre ces deux lumiéres qu'entre une eau vive & claire qui couleroit ſur du criſtal, & ſeroit encore frappée des raïons du ſoleil, & une eau trouble & bourbeuſe qui ſeroit couverte d'un

épaix nuage. Elle avoit dit un peu auparavant, que lorſque JESUS lui découvrit ſon viſage, elle en fut tellement ravie qu'elle en perdit toute connoiſſance. Ma chere Sœur, Sainte Téreſe n'étoit point une viſionaire, c'étoit une fille d'un eſprit fort & d'un jugement admirable; mais ce qui me confirme entiérement dans la créance de ce qu'elle dit, c'eſt qu'aprés avoir receû la faveur dont elle parle, il n'y eût plus ni beauté ni agrément, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit qui fuſt capable de la toucher, il n'y avoit peut-être pas de perſonne au monde plus-ſenſible au mérite, & à l'amitie, plus-ſuſceptible d'une honnête paſſion, & cependant dés qu'elle eût veû le Sauveur du monde, les perſonnes les plus-accomplies, lui parurent mépriſables, nul mérite, nul avantage naturel ne fit plus d'impreſſion ni ſur ſon eſprit, ni ſur ſon cœur, elle fut libre en un inſtant de tous ſes attachemens paſſez, & pour l'avenir hors d'atteinte à tout ce qui peut inſpirer l'amour.

Mon Dieu, que ne vous montrez-vous donc à nous; O le plus-beau d'entre les enfans des hommes, pour nous guerir de nos folles paſſions, pour effacer tant de vaines beautez qui nous enchantent, pour nous affranchir du joug des créatures, qui poſſedent & qui embarraſſent nôtre cœur. Pourquoi tant de commandemens & tant de promeſſes pour nous porter à vous aimer, puiſqu'il ſuffit pour cela de vous faire voir? Comment n'emploiez-vous point un moïen & ſi aiſé & ſi ſeûr, vous qui en avez tenté de ſi difficiles? Vous qui pour vous faire aimer des hommes, avez embraſſé une nature ſi vile, une condition ſi obſcure,

une

une vie si penible, une mort si honteuse & si cruelle ?

Je ne m'étonne pas, Messieurs, que cette grace nous soit réfusée à nous qui vivons dans le commerce du monde. Nos yeux qui se souïllent tous les jours par la veûë des objets sensibles, ne sont pas assez purs pour une beauté si chaste. Mais vous ma chere Sœur, qui allez renoncer au monde & à ses plaisirs, vous qui vous allez renfermer pour toute la vie, vous qui selon le conseil de Tertullien allez élever un mur entre vous & les hommes, lequel arrêtera leurs regars de-peur qu'ils ne viennent jusqu'à vous, & les vôtres de-peur qu'ils n'aillent jusqu'à eux. Vous enfin qui serez l'épouse & la bien aimée n'aurez vous point l'avantage de voir vôtre époux. Non ma fille, vous ne devez pas vous attendre à cette faveur. Un jour viendra & peut-être que ce jour est déja proche, un jour viendra que vous le verrez au Ciel, dans tout cét éclat qui ravit les Anges. Mais pendant que vous serez sur la terre apparemment vous ne le verrez que par la foi. A quoi bon dissimuler, JESUS sera toûjours avec vous, vous serez toûjours avec JESUS, il vous fera entendre sa voix, il écoutera vos plaintes, il sera témoin de vos langueurs, il se fera sentir à vous, vous l'embrasserez dans la méditation d'une maniére ineffable, mais tout cela se passera dans l'obscurité, vous le sentirez, vous l'embrasserez vous lui parlerez, vous l'entendrez parler sans le voir.

C'est toûjours beaucoup me direz vous, d'entendre la voix & sentir la présence d'un époux aussi aimable que celui-là, cette présence quoi qu'invisi-

ble ne laisse pas de combler l'ame d'une trés-sensible douceur, il se cache aux yeux de ses épouses, mais pour les autres il fait encore pis, il s'en éloigne, & n'a pour l'ordinaire aucun commerce avec elles. Nous marchons tous dans les ténébres, mais à cét égar il y a bien de la difference entre nous & les gens du monde. J'en conviens, ma sœur, les ténébres où vivent les gens du monde, sont des ténébres sombres, épaisses, & palpables, ce sont de pures ténébres. Celles qui environnent les épouses de Iesus-Christ, sont semblables à une belle nuit, où l'on voit briller mille lumiéres, ou plûtôt elles sont semblables à ces jours où le soleil ne laisse pas d'éclairer la terre, quoi-qu'il soit invisible & couvert de quelque nuage. Mais outre que ce soleil est caché il est encore sujet à de terribles éclipses. Ie veux dire, ma Sœur, que vôtre époux se retirera quelquefois, qu'il se cachera de telle sorte que non-seulement vous ne le verrez pas, mais il ne se fera pas même sentir à vous, il sera sourd, il sera muet, il sera comme perdu, comme mort pour vous. Vous voila aujourd'hui dans la ferveur & dans la joïe, toute triomphante de la victoire que vous remportez sur le monde. Demain ce sera peut-être une désolation interieure, une secheresse de cœur, un dégoût des choses saintes, une furieuse tentation, & de la part de Jesus-Christ des rebuts des froideurs, telles qu'il les pourroit avoir pour une ame réprouvée. L'état de ceux qui commencent à se donner à Dieu, dit le devot Chancelier de Paris, cét état, dis-je, est comme l'hiver de la vie spirituelle, il y a quelque momens de serenité, mais ils

ſont rares, pour l'ordinaire, on y eſt enſeveli dans le brouïllar. Ceux qui font quelque profit dans la vertu, ont des jours ſemblables à ceux du printems, tantôt beaux, & tantôt triſtes. Les parfaits ſont comme dans l'été, où le Ciel eſt pur & ſerain, mais où l'on ne laiſſe pas d'avoir de fort mauvais jours, c'eſt pour lors que ſe forment les tonnerres & les tempêtes.

Cela veut dire que dans la vie que vous allez embraſſer vous ne pouvez pas vous promettre un calme conſtant. Si vous répondez mal aux bontez de vôtre époux, il s'éloignera pour punir vôtre ingratitude, ſi vous lui êtes fidéle il ne laiſſera pas de vous rebuter quelque-fois, pour éprouver vôtre conſtance; Il faut eſſuïer de rudes tentations avant qu'on ait aquis la vertu que demande la profeſſion Réligieuſe, & pour purifier cette vertu quand on l'a aquiſe, il faut encore des tentations, car elle ne reçoit ſon dernier luſtre que dans l'experience de nôtre foibleſſe. *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Eh bien ma Sœur, voulez-vous bien vous donner à cét époux, vous livrerez-vous à toutes ſes rigueurs, à toutes les épreuves où il a coûtume de mettre ſes épouſes les plus-cheries. Vous ſentez-vous aſſez de courage, aſſez d'amour pour dire avec les Caterines de Sienne, les Téreſes, les Magdelaines de Pazzi, & les autres amantes de IESUS, Non Seigneur, je ne vous demande ni vos dons, ni vos careſſes. Ie ne vous demande que vous même, ſoïez inviſible, ſoïez ſevere, ſoïez-moi cruel & impitoïable pourveû que vous ſoïez à moi, & que je ſois à vous ſans réſerve, je

suis contente. Ce n'eſt point vôtre beauté qui ma charmée, ô JESUS c'eſt vôtre amour; ce n'eſt point ſur votre trone que je vous ai choiſi, c'eſt ſur la croix tout defiguré, tout couvert de ſang & de plaïes. C'eſt un Dieu ſouffrant & crucifié, que j'ai deſiré d'avoir pour epoux. C'eſt-à-dire, qu'en l'épouſant je prétens encore épouſer ſa croix, & ſes ſouffrances & partager avec lui toutes les peines de ſon corps & de ſon ame.

Si vous êtes dans ce ſentiment, allez ma Sœur, vous trouverez infalliblement ce que vous cherchez. Vous trouverez les croix exterieures & interieures, pour leſquelles vous ſoûpirez. Vous trouverez encore ce que vous ne cherchez pas, vous goûterez dans ces amertumes des douceurs que le monde ignore, & ce qui eſt inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas experimentée, vous-vous trouverez plus heureuſe que ceux qui ne ſouffrent rien, vous ſerez tranquille au milieu de la tempete & conſolée même dans la déſolation, mais avant que vous me répondiez ſur ce premier poinct, il faut s'il vous plaît que je paſſe au ſecond, où je dois vous faire voir que l'époux que vous deſirez eſt fort noble, mais qu'il eſt pauvre. C'eſt la ſeconde partie.

Quoi-que la nobleſſe ſoit une qualité fort aimable en quelque ſujet qu'elle ſe rencontre, nous voïons cependant que les femmes en ſont naturellement plus touchées que les hommes, & que quand il s'agit de faire un choix, elles la content en un mari pour quelque choſe de plus qu'un mari ne la comte en elles. Et certes, Meſſieurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. C'eſt qu'une fille ré-

çoit comme une seconde naissance en se mariant, elle change de condition, elle entre dans une autre famille, elle en prend jusqu'au nom, elle est annoblie par cette alliance si la famille est illustre, & si elle est obscure elle descend de son rang, elle se dégrade en s'y alliant ? Or comme il n'est personne qui n'eust voulu naître dans l'honneur, s'il eust eté à son pouvoir de se choisir des parens & des ancestres, il ne faut pas trouver étrange que dans cette renaissance civile, une fille tâche de reparer les defauts de sa premiere naissance, ou d'en aumenter les avantages.

Ma chere Sœur, si vous avez cette ambition, vous prenez un époux qui pourra vous satisfaire; non-seulement il est descendu de tous les Rois de Iuda, il est le fils héritier, le successeur de David & de Salomon. Mais ce qui l'éleve infiniment au dessus de tous les Princes de la terre, il est le Fils de Dieu, le Fils unique du Pére Eternel, l'image substantielle de toutes les grandeurs divines, il est Fils de Dieu, il est égal à Dieu, il est Dieu luimême, & par consequent le Créateur de toutes choses, le juge, le maître, & le Roi des Rois. Qu'au nom de Jesus tout genou fléchisse, dit l'Apôtre, au Ciel, sur la terre, & dans les enfers; en effet ce nom est vénerable aux Anges & aux hommes, il est terrible aux Demons. Ce nom est adoré dans tous l'Univers, tout tremble, tout plie, tout ce soûmet à ce nom. Or ce nom, ma chere Sœur, c'est le nom de vôtre époux. C'est quelque chose de fort charmant pour une femme, qu'un parti qui la tire entierement hors de pair, qui la rend tout d'un coup la premiere Dame d'une ville,

ou d'une Province. C'eſt avec bien du plaiſir qu'elle penſe que par tout on lui cedera le pas, qu'elle ne ſera obligée de faire la cour à perſonne, que tous les honneurs, toutes les complaiſances ſeront pour elle.

C'eſt l'avantage qu'ont toutes les vraïes épouſes de IESUS-CHRIST, cette alliance les ennoblit, elle les éleve au deſſus de tout l'univers. Il n'eſt pas juſqu'au monde qui n'oublie ce qu'elles ont été dans le monde. Ouï, le monde, dit ſaint Jean Criſoſtôme, le monde honore, il révere des perſonnes Religieuſes qui avant leur profeſſion lui étoient mépriſables par la baſſeſſe de leur naiſſance. Elles ſont conſiderées des Grands de qui elles n'auroient pas même été connuës. On leur donne pour compagnes des filles de la premiére qualité qui ne ſe croïent point deshonorées de devenir leurs ſœurs, qui font même gloire de ſervir celles qui dans le ſiécle auroient peut-être été à leur ſervice.

Mais rien ne me fait mieux comprendre le changement avantageux qui ſe fait en la fortune d'une veritable Religieuſe, que cet oubli, ce mépris où je la vois de toutes les grandeurs de la terre, cette independance admirable, cette liberté parfaite, que les Reines-même ne peuvent pas eſperer. Il eſt vrai, ma Sœur, que dans l'état que vous embraſſez vous ſerez obligée d'obéïr, mais ce ne ſera qu'à vôtre époux, c'eſt à dire au plus-raiſonnable, au plus-doux de tous les hommes. Vous aurez des Superieures; Mais vous n'ignorez pas quelle ſorte d'empire eſt celui qu'elles doivent exercer ſur vous. Ce ſont des guides à qui

JESUS-CHRIST vous a confiée, des Intendantes qui sont chargées de pourvoir à tous vos besoins, parce qu'il ne sied pas bien à une grande Princesse de prendre elle-même le soin de sa subsistance. Ce sont des Officieres qui veillent au tour de vous pour rendre vôtre repos plus calme; ce sont des Maîtresses, des Souveraines, si vous voulez, mais enfin ce sont des Souveraines qui vous servent, elles n'ont été établies que pour cela. *Qui præcessor est, sicut qui ministrat.*

Quelle élevation? mais quelle douceur de ne dépendre plus de personne, de n'avoir à contenter que JESUS-CHRIST, que de pouvoir mépriser impunement tout le reste! de n'avoir plus besoin, ni de parens, ni d'amis; de n'être plus obligée de ménager ni les petits ni les grands; de pouvoir se passer & des services des uns & de la faveur des autres; de voir, pour ainsi dire, toute la terre à ses piés également incapable & de vous servir & de vous nuire.

Ma Sœur, lorsque vous serez en cet état au nom de Dieu souvenez-vous de profiter de vôtre avantage. Gardez-vous bien d'imiter l'humeur lâche & servile de certaines personnes religieuses, qui pour satisfaire je ne sai quelle passion, quelquefois pour contenter une avarice indigne d'elles, se rendent volontairement esclaves, recherchent par mille affectations, par mille bassesses l'estime & l'amitié des hommes, se rabaissent jusqu'à les flatter, jusqu'à mandier de petites portions des biens qu'elles ont foulez aux piés; jusqu'à paroître affamées des miettes de pain, qui tombent sous les tables des gens du monde. Vous êtes trop bien

née pour faire jamais cette confusion à vôtre époux ; j'espere que vous aurez soin de soûtenir le rang où il vous aura élevée, & que vous n'aurez que du mépris pour tout le reste. Mais ne le mépriserez-vous point lui-même cet époux, lorsque vous saurez qu'il n'est pas riche, & que dans sa compagnie, bien loin de vivre dans le luxe qu'on voit ordinairement dans les maisons des personnes qualifiées, vous serez reduite précisement aux choses necessaires à la vie ?

Je sai quelle est à cet égard la corruption de nôtre siécle ; quoique le mariage soit quelque chose de tres-saint, il n'a jamais été traitté fort saintement, la passion y a toûjours eû plus de part que la raison, mais ce n'a pas toûjours été la même passion qui a corrompu la sainteté ; autrefois on se marioit par amour, aujourd'hui on ne le fait presque plus que par avarice. C'est pour cela qu'on voit tant de mariages mal assortis, parce qu'on n'a plus d'égar à la condition des personnes, à la simpathie ni au raport des humeurs, il suffit que toutes les humeurs se rapportent en ce point qu'on veut avoir de l'argent, c'est pour cela aussi qu'on voit tant de personnes mal-heureuses dans le mariage, parce qu'en se mariant, on a crû qu'il suffisoit d'être riche, pour être heureux. Si c'étoit là vôtre pensée, ma chere Sœur, je ne vous conseillerois pas de prendre l'époux dont nous parlons. C'est lui qui par la bouche du Prophete a dit qu'il étoit pauvre, qu'il étoit contraint de gagner sa vie par le travail de ses mains. *Pauper sum, & in laboribus à juventute mea.* Il a même été reduit à la mendicité, n'aïant ni lit ni retraite, & recevant

par aumône ce qui lui étoit nécessaire pour sa nourriture : *Ego autem mendicus sum & pauper.* Il nâquit dans une étable qui ne lui apartenoit pas, à sa mort il n'eût rien dont il pust disposer en faveur de ses amis. Et non-seulement il n'est pas riche, mais il ne faut pas esperer qu'il le soit jamais, parce qu'il croit que c'est être bien-heureux que d'être pauvre : *Beati pauperes spiritu.* De sorte que bien-loin de trouver dans sa maison de quoi entretenir la vanité, de quoi passer vos jours dans l'oisiveté & dans les délices, il ne veut pas même que vous y portiez les grands biens que vous pourriez prétendre de vôtre famille, il veut qu'en l'épousant vous épousiez encore sa pauvreté : C'est-pourquoi au lieu des magnifiques habits que les autres filles prennent le jour de leurs nôces, si vous consentez à l'alliance qu'on vous propose, dés aujourd'hui il faudra quitter ces perles & ces dorures, & prendre un habit simple, un habit de pauvre, conforme à la pauvreté de vôtre époux.

Que si vous voulez que non-seulement vôtre Habit, mais encore vos sentimens soient conformes à ses sentimens, vous n'embrasserez pas simplement la pauvreté, vous l'aimerez, vous en ferez gloire, vous serez ravie d'en porter les marques, d'en ressentir les effets ; vous regarderez comme un grand mal-heur de posseder quelque chose en particulier ; vous n'aurez pas moins de joie de vous dépoüiller des choses superfluës, de vous retrancher même les nécessaires, que les avares ont de plaisir de multiplier leur argent ; vous porterez envie à celles de vos sœurs, que vous verrez plus mal logées, plus mal vêtuës, plus mal

nourries que vous. Vous n'aurez jamais rien à donner, vous ne recevrez jamais rien de perſonne : En un mot, vous ne ſerez pas moins délicate ſur la pauvreté, que la perſonne du monde la plus-chaſte, l'eſt ſur tout ce qui regarde l'honneur, rien ne vous paroîtra petit en cette matiére ; vous condannerez juſqu'à la penſée, juſqu'au deſir d'avoir quelque choſe, vous ne ſerez jamais ſatisfaite que vous ne ſoïez auſſi pauvre que Jesus l'a été à la créche & ſur la croix.

Que vous ſerez heureuſe, ma chére Sœur, ſi vous pouvez parvenir à cét entier denument ! Mon Dieu quel repos ! quelle liberté d'eſprit, quelle facilité de s'unir à Dieu & dans l'oraiſon, & même au milieu des occupations exterieures ! Ie ne ſai ſi cette pauvreté extréme ne vous fera point de peur, pour moi je vous avoûë que j'y trouve quelque choſe de fort charmant. Il me ſemble que c'eſt dans la prattique de cette pauvreté parfaitte que conſiſte la veritable grandeur de l'ame ; Que c'eſt-là cét empire univerſel que tant d'hommes ambitieux ont vainement ſoûaitté. Il me ſemble qu'on eſt veritablement le maître de tout ce qu'on n'a pas, ou pour mieux dire, de tout ce qu'on ne veut pas avoir. Que c'eſt être vraïment Roi que de mépriſer tout ce que les hommes poſſedent, parce qu'alors, comme dit Saint Jean Criſoſtôme, on eſt au deſſus des craintes & des paſſions, dont les Rois-mêmes ne ſont pas exemts. Je vous prie ma ſœur de faire une ſerieuſe réflexion ſur tout cela ; Mais avant que de prendre vôtre parti ; il ne faut pas oublier le troiſiéme poinct, où je dois vous montrer en peu de mots, que vôtre amant eſt le

plus-tendre de tous les amans, mais qu'il eſt auſſi le plus-jaloux. C'eſt tout ce qui me reſte à dire.

Le dévot Saint Bernard parlant de l'épouſe du Cantique dit qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ne ſoit auſſi-belle, & d'une naiſſance auſſi-illuſtre que ſon bien aimé. *Multum hæc ſponſa ſponſo ſuo inferior ſpecie, inferior genere.* Il pouvoit ajoûter qu'elle lui cede encore en amour, & qu'elle n'eſt pas à beaucoup prés auſſi-tendre pour lui qu'il l'eſt pour elle. Je le dis de vous, ma chere Sœur, & je ne crains ni de vous offencer, ni de me tromper en le diſant. Non, jamais vôtre amour n'égallera celui que vôtre époux a pour ſes épouſes. Car en premier lieu il les prévient, il les aime avant que d'en être aimé, avant qu'elles ſoient capables d'aimer. Ne penſez pas ma fille, que ce ſoit vous qui aïez ſongé la premiére à vous donner à JESUS-CHRIST, que ce ſoit vous qui l'aïez choiſi pour vôtre époux; c'eſt lui, au contraire, qui vous a choiſie; c'eſt lui qui a fait toutes les avances, qui vous a preſſée, qui n'a rien oublié pour s'inſinuer dans vôtre cœur, pour vous obtenir vous-même de vous-même. *Non vos me elegiſtis, ſed ego elegi vos.*

Qui pourroit dire tout ce qu'il a fait pour venir à bout de ſon deſſein? Toutes les meſures, toutes les précautions qu'il a priſes, tous les reſſors qu'il a préparez, qu'il a fait joüer en ſon tems, pour conduire la choſe aux termes où elle eſt préſentement? J'eſpere que quelque jour il vous apprendra lui-même le détail de ſes ſoins & de ſes pourſuites, qu'il vous découvrira les ſécretes voïes que ſa Providence a tenuë pour vous attirer. Et ce ſera pour

lors, que toute abîmée dans la connoiſſance de vos miſeres, de vôtre néant ; & d'ailleurs toute ravie de l'empreſſement incroïable que IESUS a eû pour vous, vous ne pourrez-plus faire autre choſe que vous récrier avec le grand Saint Bruno ; *O bonitas! ô bonitas!* ô amour incompréenſible !

Que ſi vôtre bien-aimé vous a cherie ſi tendrement avant même que vous euſſiez le bon-heur de le connoître ; Quels ſeront ſes ſentimens, lors que vous aurez répondu à cét amour, lors que vous lui aurez donné les plus-fortes preuves qu'il puiſſe exiger de vôtre reconnoiſſance, en quittant toutes choſes pour l'amour de lui. Car vous ne devez pas apréender qu'il imite la légéreté de ces hommes, qui aprés avoir remué le ciel & la terre pour avoir les perſonnes qu'ils recherchoient, ne les ont pas plûtôt épouſées qu'ils commencent à s'en dégoûter, à les haïr, à ſoûaitter de ne les avoir jamais veûës. La raiſon de cette inconſtance, c'eſt qu'ils trouvent en elles des défauts que l'amour leur avoit cachez ; c'eſt qu'ils les avoient priſes dans la paſſion, dans un tems où la raiſon eſt comme éteinte, où elle eſt enſevelie dans les ténébres. C'eſt ainſi que Iacob ſe crût le plus-heureux de tous les hommes quand on lui donna Lia, parce que pour la lui donner, on prit le tems de la nuit, mais il ne ſe crût heureux que juſqu'au retour de l'aurore qui lui découvrit la laideur de ſon épouſe. Pour vôtre époux, ma chere ſœur, il n'eſt point de nuit, point de ténébres, point de paſſion qui aveugle : Nous avons tous des défauts, mais il n'en découvrira point en vous qu'il n'ait apperçeû dés le moment qu'il vous a choiſie ; Il vous a aimée avec ces défauts, il vous

a bien voulu telle que vous êtes ; comme à l'avenir vous deviendrez tous les jours plus aimable, c'est-à-dire plus-pure, plus vertueuse, plus-zelée pour son service, plus-soigneuse de lui plaire, sa tendresse bien-loin de se rallentir s'aumentera aussi tous les jours.

Pleust-à-Dieu que je pusse vous faire comprendre jusqu'où ira cette tendresse, si vous voulez être une fidelle, une chaste épouse ; Le sacré Cantique pourra vous en apprendre quelque chose, c'est merveille d'entendre les douceurs que l'époux celeste y dit à l'ame sainte, de voir les caresses qu'il lui fait. Non-seulement il lui donne le nom d'épouse & de bien-aimée ; mais comme si ces expressions n'étoient pas encore assez tendres, il l'appelle son amie, sa belle, sa sœur, sa colombe, il lui fait à elle-même un portrait de sa beauté, où il emploïe tout ce que l'amour a coûtume de mettre à la bouche des plus-passionnez amans. Tantôt il l'invite à la solitude & aux plaisirs de la campagne, tantôt il vient la surprendre chez elle lors qu'il est le moins attendu. S'il a fait semblant de s'éloigner pour quelque tems, il revient en courant se jetter entre ses bras, il se tient debout devant elle pour la défendre du soleil, il souffre qu'elle s'appuïe sur lui, qu'elle s'endorme dans son sein, il conjure ses compagnes de ne la pas troubler dans son sommeil. Tout cela sont des figures dont il ne tiendra qu'à vous d'experimenter la verité. Ce seroit en vain que je m'efforcerois de vous en donner l'explication, il faut sentir ces sortes de choses pour en parler. Vous entrez dans une maison, où sans doute il se trouvera plusieurs personnes qui

pourront vous entretenir sur ce sujet. Mais que vous diront-elles ces saintes filles, si ce n'est ce que dit la même épouse, qu'elles languissent d'amour, que leur ame s'attendrit, qu'elle se fond dés que leur bien-aimé commence à parler, qu'une de ses paroles leur fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner; qu'il se familiarise avec elles d'une maniére ineffable; qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'endurer, lors qu'elles ont reçeû quelqu'une de ses caresses; que la douceur dont il les comble est quelquefois si excessive qu'elles en mourroient sans un miracle; qu'elles se plaignent souvent à lui des excez, qu'elles y résistent, qu'elles se défendent de tout leur pouvoir, mais qu'elles s'en défendent en vain, il les surprend, il les force de se plonger dans les chastes délices que son amour leur a préparées. Je sai que tout ceci sont des Enigmes pour la plûpart des gens-du-monde, que ces délices leurs passent pour des délices imaginaires & chimeriques. Mais fiez vous à moi, ma chere Sœur, si vous pouvez vous donner toute entiére à Jesus Christ; vous verrez bien-tôt qu'il n'est rien de plus-réel que les esperances que je vous donne, & que les joïes du monde, en comparaison de celles de la Religion, ne sont pas seulement de vaines joïes, mais encore de veritables supplices, *Vanitas & afflictio.*

Il est vrai que pour ses marques de tendresse, vôtre époux exige de ses épouses un grand détachement de toutes choses: Il est tendre, mais sur la fidelité il est d'une délicatesse incroïable; sa jalousie à l'extravagance & à l'injustice prés, va en-

core plus-loin que la jalousie des hommes. Dieu me garde d'attribuër jamais au Sauveur du monde cette folle passion, cette aveugle fureur qui trouble la paix des familles, & qui porte souvent à des excez si funestes ceux qui en sont possedez. Dieu me garde de penser qu'il soit même susceptible de cette humeur noire & maligne, à qui les plus-parfaites vertus deviennent suspectes, qui fait des crimes des plus-innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint, & qui ajoûte foi aux choses les plus-incroïables, ainsi que Saint Iean Crisostôme l'a remarqué. Non ma Sœur, vous aurez à faire à un époux sage & raisonnable, & vous ne devez pas appréender ses reproches tandis que vous-mêmes n'aurez rien à vous réprocher. Mais aussi il veut être aimé de bonne foi, & il veut être aimé tout seul, c'est pour cela qu'il prie son épouse de le mettre comme un cachet sur son cœur : *Pone me ut signaculum super cor tuum* : C'est-à-dire, comme l'explique Téodoret, que mon amour ferme l'entrée de vôtre cœur à tout autre amour ; & la raison qu'il en rend d'abord, semble autoriser ce sens : Car il ajoûte, *quia fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio* : Parce que l'amour est aussi fort que la mort, & la jalousie aussi cruelle que l'enfer : Comme s'il vouloit dire, l'amour que vous auriez pour quelqu'autre me causeroit une mortelle douleur, il m'exposeroit aux tourmens de la jalousie, lesquels ne sont pas moins insupportables que les tourmens des damnez.

Ce que je vais dire vous surprendra, cependant il n'est rien de plus-veritable. La jalousie de vôtre

époux s'étend à tout ce qui peut inſpirer quelque ſentiment d'amitié ou de tendreſſe. Si vous voulez avoir pour lui une entiére complaiſance, vous renoncerez à toutes inclinations, vous n'aurez plus d'amie particuliere, plus de confidente, vous oublirez juſqu'à vos plus proches parens, & vous ſoûaitterez qu'on vous oublie de même. Eſt-il une amitié plus loûable, plus ſainte en apparence, que celle que vous pourriez avoir pour un directeur qui vous montreroit le chemin du ciel ? Toutefois ſi vous aviez trop d'attache pour ce Directeur, ſi vous deſiriez ſon entretien, quoi que ſaint, avec trop d'empreſſement, ſi vous n'étiez toûjours preſte à le quitter au premier ordre, ce ſeroit aſſez pour faire de la peine à ce chaſte époux. Bien davantage, il ſera quelquefois jaloux des perſonnes mêmes qu'il vous ordonne d'aimer ; il veut que vous aimiez toutes celles avec qui vous vivrez à l'avenir, & que vous les aimiez comme vous-méme. Mais ſi dans cét amour il entre quelque choſe d'humain, ſi vous en témoignez davantage à celles ou qui auront plus d'eſprit, ou plus de douceur, ou même plus de bonté pour vous, de ſorte qu'il y ait ſujet de penſer que ce n'eſt pas lui ſeul que vous aimez en chacune d'elles ; ſi cela arrivoit ma Sœur, il croiroit avoir lieu de ſe plaindre de vôtre conduite, & vous ne ſeriez pas long tems ſans vous appercevoir de ſon chagrin. Mais qui croiroit que les créatures qui n'ont ni raiſon ni ſentiment, fuſſent capables de donner de la jalouſie. Elles en donnent à Iesus-Christ, il ne peut ſouffrir qu'un cœur qui eſt à lui, aime un emploi, un meuble, un bijou avec quelque ſorte d'attache ; C'eſt la ſeule raiſon

pour

pourquoi il exige cette grande pauvreté dont nous parlions tout à l'heure. Sainte Téresse que j'ai déja citée, dit en un endroit de sa vie, que quand elle avoit quelque chose de superflu, elle ne pouvoit plus se recueïllir : c'est à dire que son époux la grondoit, qu'il lui tournoit le dos, qu'elle ne pouvoit plus tirer une parole de lui.

Que cela paroît étrange à la plûpart des gens, ô mon aimable Sauveur ! mais que cela est juste néanmoins, que cela est raisonnable ! qu'il est juste que des cœurs qui n'ont été faits que pour vous, n'aiment que vous ! qu'il est raisonnable, que puisque nous ne pouvons vous aimer autant que nous le voudrions, nous vous aimions du moins autant que nous le pouvons ! Pourquoi vous retrancher quelque chose d'un amour qui est déja si peu proportionné à celui que vous nous avez témoigné en tant de rencontres ?

Voila, ma Sœur, tout ce que j'avois à vous dire de l'amant qui vous recherche, si tel que je viens de vous le dépeindre, il ne laisse pas de vous plaire, si nonobstant tout ce que je vous ai dit vous l'aimez assez pour souhaitter de vous lier à lui par un nœud indissoluble. Vous êtes heureuse & l'on ne sauroit assez estimer vôtre bon-heur : Car outre que vous aurez le plaisir d'être aimée de vôtre époux autant que vous le souhaitterez, vous ne vivrez point comme les autres épouses dans la crainte de le perdre, ou d'être separée de lui par la mort. Non, ma sœur, la mort ne vous separera point de vôtre époux ; au contraire elle vous unira à lui d'une maniere beaucoup plus douce & plus étroite : ce sera la mort qui brisera le voile qui vous dé-

robe ici-bas la veûë de cette beauté ineffable, c'eſt elle qui vous mettra en poſſeſſion de ces immenſes tréſors dont il doit récompenſer vôtre pauvreté, c'eſt elle enfin qui impoſant à vôtre cœur l'heureuſe neceſſité de l'aimer éternellement, mettra fin à ſes jalouſies & à vos craintes.

Il s'eſt trouvé des épouſes ſi paſſionnées, que leurs maris étant morts, elles ont deſiré de mourir avec eux; on dit qu'il y a encore une nation dans l'Orient où ces exemples ſont ordinaires, & où tous les jours on voit les femmes ſe jetter dans le bucher qu'on allume ſous le corps mort de leur époux; ſi le deſir d'embraſſer un cadavre, de méler ſes cendres aux cendres d'un homme qu'on a aimé, ſi ce deſir peut faire trouver la mort agréable, penſez-vous ma Sœur, que vous deviez craindre une mort qui vous rendra vôtre époux, & qui vous le rendra vivant, beau, couronné de gloire, comblé de richeſſes & incapable de changer à vôtre égar. Mais bien loin de la craindre, ne l'attendrez-vous pas au contraire avec une extréme impatience. Ouï, ma fille, à ce moment ſi ſombre, ſi funeſte pour tous ceux qui s'attachent à la terre, en ce moment qui met une fin ſi triſte aux plus-heureux mariages, qui force les couples les mieux aſſorties à une ſi amere ſeparation, à ce moment dont le ſimple ſouvenir eſt ſi odieux & ſi terrible aux gens du monde: On vous verra comme on en voit tous les jours tant d'autres, on vous verra gaie, aſſûrée, tranquille, raſſeûrant même & conſolant ceux que vôtre mort pourroit affliger. Bien-loin de faire des vœux pour la vie on vous entendra faire des priéres à vôtre époux, pour hâter ſa

venuë & vôtre départ : *Similis esto*, lui direz-vous avec cette autre épouse, *Similis esto dilecte mi capreæ hinnuloque cervorum :* Venez mon bien-aimé, mais venez à grand pas, & ne me faites pas languir davantage : Il est tems que je voïe celui que j'ai aimé jusqu'aujourd'hui sans le voir, il est tems que je quitte cét exil, qui n'a été que trop long pour moi, & où je me trouve si solitaire, parce que je ne vous y trouve pas. *Similis esto capreæ hinnuloque cervorum* : Quelle douce mort, ma chere Sœur ? Qu'elle est differente de celle que font la plûpart de ces Dames qui ont passé leur vie dans la vanité & dans les délices ? Qu'elle vous recompensera bien de ce que vous faittes aujourd'hui pour JESUS-CHRIST. Ce ne sera pas toutefois vôtre unique récompense, mais seulement un doux passage à celle que vôtre époux vous a préparée dans le ciel, & que je vous soûaitte au nom du Pére, du Fils & du Saint Esprit. *Amen.*

SERMON XL.

POUR LA PROFESSION D'VNE RELIGIEVSE.

Vivo autem iam non ego, vivit vero in me Christus.

Ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt IESUS-CHRIST *qui vit en moi.* S. Paul aux Galat. c. 2.

Une fille devient Religieuſe par la profeſſion, c'eſt-à-dire qu'elle ne vit plus dans le monde; elle devient bonne Religieuſe lors que le monde ne vit plus en elle; elle devient Religieuſe parfaitte lors que IESUS-CHRIST *vit en elle au lieu du monde.*

MA Sœur, je ne vois ici perſonne qui n'y ſoit néceſſaire en quelque ſorte pour le deſſein qui nous y aſſemble. C'eſt un ſacrifice qu'on y prépare, & vous devez être la victime de ce ſacrifice. Ces vénérables Prêtres y feront l'Office de ſacrificateurs; Cette troupe de Vierges

consacrées à Dieu, est comme pour vous conduire à l'autel, pour y faire les cerémonies misteriuses, pour y chanter les sacrez Cantiques. Vos Parens y sont venus, pour faire au Seigneur une cession solemnelle de tout le droit que la nature leur avoit donné sur vous; enfin l'on y admet toutes sortes de personnes, non-seulement pour avoir des témoins de vôtre courage, mais encore pour rendre publique cette action, qui sans cela manqueroit d'une de ses plus-essentielles circonstances.

Je suis le seul dont la fonction me paroit ici entiérement inutile. Car pourquoi un Prédicateur en cette rencontre? une fille ne sauroit-elle faire des vœux si on ne la préche? n'est-elle pas déja toute resoluë, quand elle est aussi prés du terme que vous l'étes présentement? J'ai donc crû que n'étant ici nullement nécessaire pour faire une Religieuse, je ne pouvois y avoir été appellé que pour contribuër à faire une bonne & une parfaitte Religieuse: C'est-pourquoi je me suis determiné à vous représenter en ce discours les devoirs de l'état que vous embrassez, & en quoi consiste la perfection de ce même état. Je sai, ma Sœur, que tout ce que je puis vous dire sur ce sujet, vous a déja été enseigné par ces maîtresses si éclairées, qui depuis un an vous forment à la vie de l'esprit, & quand cela ne seroit pas, vous avez devant les yeux des modelles de vertu qui peuvent vous tenir lieu de toutes les instructions; aussi ne prétens-je faire autre chose, si ce n'est de rappeller en vôtre memoire les leçons qu'on vous a faites jusqu'ici, ou tout au plus vous donner quelques lumiéres qui

vous rendent utiles les bons exemples que vous recevrez à l'avenir.

Je m'en vais donc vous expliquer ce que c'eſt qu'une Religieuſe parfaitte ; mais parce que pour le bien entendre, il faut ſavoir ce que c'eſt qu'être Religieuſe, ce que c'eſt qu'être bonne Religieuſe, je tâcherai de vous éclaircir ces deux poincts avant que de venir au premier. Ce ſera donc ici & le ſujet & l'ordre de ce diſcours. Ie vous ferai voir ce que c'eſt qu'une Religieuſe, ce que c'eſt qu'une bonne Religieuſe, ce que c'eſt qu'une Religieuſe parfaitte. Je dis qu'une Religieuſe, c'eſt une fille qui ne vit plus dans le monde, ce ſera le premier poinct ; Qu'une bonne Religieuſe eſt celle en qui le monde ne vit plus, c'eſt le ſecond poinct ; Qu'une parfaitte Religieuſe eſt celle en qui IESUS-CHRIST vit au lieu du monde, c'eſt le troiſiéme : Voila tout le plan de cét entretien. Ie commencerai aprés avoir invoqué la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

Il n'eſt pas fort mal-aiſé de faire voir qu'une Religieuſe eſt une fille qui ne vit plus à l'égar du monde : C'eſt le ſentiment de la Religion où elle s'engage, c'eſt le ſentiment du monde même qu'elle abandonne. Ce teſtament irrevocable qu'elle eſt obligée de faire, ſi elle a quelque choſe dont elle puiſſe diſpoſer : Ce drap mortuaire dont on la couvre incontinent aprés qu'elle a prononcé ſes vœux ; Ces priéres qu'on chante ſur elle comme ſur une defunte, tout celá nous marque aſſez clairement l'état de mort où ſa profeſſion l'a reduite. C'eſt pour cette même raiſon, qu'en cette rencontre les parens ne peuvent retenir leurs larmes,

& qu'ils pleurent également leurs enfans, soit qu'ils meurent, ou qu'ils entrent dans des Monastères. On ne peut pas dire que ce qui arrache à cette Mére des marques d'une si grande tendresse, soit simplement la peine qu'elle a à se separer de sa cadette, si elle n'avoit que cette raison de s'affliger; elle ne devroit pas ressentir moins de douleur lors que son aînée la quittée, pour suivre un mari dans une maison, & peut-être même en une Province étrangere; & cependant on conduit celle-ci comme en triomphe chez son époux, au lieu que le départ de l'autre remplit la famille de dueil & de desolation; elle ne s'éloigne bien souvent que de quelque pas de la maison paternelle; il est vrai, mais c'est qu'elle en sort pour entrer en une espece de tombeau, pour s'enterrer toute vivante dans une cellule.

En effet, ma Sœur, je trouve dans l'action que vous allez faire tout ce qu'il y a de plus-amer en la mort, j'y trouve méme quelque chose de plus-terrible. Car pourquoi pensez-vous que la mort nous paroisse si redoutable? ce n'est pas précisément, parce qu'elle nous ôte la vie, c'est parce-qu'avec la vie, elle nous ravit tous les biens & tous les plaisirs de la vie. *Qui sumus in hoc tabernaculo ingemiscimus gravati eo quod nolumus expoliari*, dit Saint Paul: Quelque accablez que nous soïons sous le faix du corps, nous ne laissons pas de soûpirer lors qu'il faut mourir, parce que nous ne voulons pas être depouillez: Aussi voïons-nous qu'à mesure qu'on possede plus de bien, on craint davantage de mourir; un miserable qui n'a rien à perdre comme l'on dit, expose sa vie assez volon-

tiers, il se ménage peu dans les occasions les plus perilleuses, tandis qu'un homme riche fremit au seul souvenir du sepulchre, c'est qu'il sait bien qu'il y doit entrer tout nud, *Ingemiscimus gravati eò quod nolumus expoliari.*

Or, ma Sœur, est-il un dépouïllement plus universel que celui d'une Religieuse, du moment qu'elle a fait profession ? Elle ne possede plus rien, elle ne peut rien posseder à l'avenir, elle a renoncé à tout ce que le monde lui avoit donné, & ce qui est infiniment davantage, à tout ce que le monde lui promettoit. Elle a quitté toute sorte de biens, la plûpart des hommes préfereroient la mort à une pauvreté si extréme : Néanmoins on n'est pas encore mort, pour avoir perdu tout ce qu'on avoit au monde, mais la Religieuse perd encore l'esperance d'avoir jamais rien, & cette esperance ne se perd qu'avec la vie : C'est pour cela que Saint Gregoire au huitiéme livre de ses morales applique ces paroles de Iob, à ceux qui ont fait vœu de pauvreté, *Desperavi nequaquam ultra jam vivam.* C'en est fait, je ne vis plus, puis que me voila hors d'esperance de recouvrer mes richesses ; & le même Pére dit encore, que c'est à ces pauvres Evangeliques que parle l'Apôtre écrivant aux Colossiens, quand il dit, vous étes morts, & vôtre vie est cachée en Dieu avec IESUS-CHRIST : *Talibus namque per Paulum dicitur mortui estis & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*

On me dira peut-étre, que tandis que l'ame est encore liée au corps, en quelque état que l'on se trouve, on ne peut pas dire qu'on ne vive plus. Mais quand cela seroit, cette liaison n'est-elle pas

rompuë en quelque sorte par le vœu de Chasteté : être chaste dans le langage des Peres, & sur tout du grand saint Ierôme, n'est-ce pas être sans corps dans le corps-même, *& in corpore vivere sine corpore ?* Pour dire que l'ame est separée du corps, ne suffit-il pas qu'elle n'ait plus de part à ses mouvemens, qu'elle cesse d'operer avec lui ? n'est-ce pas assez qu'elle lui ait interdit pour toûjours tous les plaisirs de la vie ? Si ce n'est pas là mourir, ma Sœur, c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature que la mort-même. Tout le monde avoûë qu'on ne sauroit vivre sans quelque plaisir dés qu'on se voit dans l'impuissance d'en goûter aucun, bien loin de craindre la mort, on commence à la desirer, mais aussi que ne fait-on point pour s'empêcher d'être reduit en ce triste état ? I'en prens à témoin tant de Dames voluptueuses, qui aprés avoir vieilli dans le commerce du monde, ne peuvent encore s'en retirer. On sait les vains & les ridicules efforts qu'elles font, pour retenir cette beauté qui les abandonne, pour dissimuler cet âge qui les bannit des compagnies & des divertissemens, & lorsqu'elles ne peuvent plus y paroître avec bienseance, elles ont tout à propos de jeunes filles qui leur servent de prétexte pour s'y rencontrer ; elles permettent à ces filles d'aller par tout, afin de les accompagner par tout, elles les laissent voir au monde parce qu'elles ne peuvent se passer de le voir encore elles-mêmes. Que si le monde a de si grands charmes, pour une personne qui n'en a plus pour le monde, pour une personne qu'il rebute & qui d'ailleurs a eû le loisir de s'en saouler, de s'en détromper ; s'il n'y a que la

mort qui soit capable de l'arracher à cette vie libre & mondaine. Combien doit-il être penible à une jeune Demoiselle de renoncer à tous ces plaisirs; en l'âge même des plaisirs ? de fuir le monde lorsqu'elle pourroit en être adorée, lorsqu'il lui présente tout ce qu'il a de plus attraïant; avant qu'elle ait eû aucun sujet de s'en plaindre, en un mot avant que de le connoître, & par conséquent étant peut-être encore persuadée, qu'il est effectivement aussi agreable qu'il le paroît.

Il est donc vrai que la profession religieuse renferme tout ce que la mort a de plus dur, puisqu'elle nous dépouille des biens qui sont les seuls qui nous attachent à la vie, puisqu'elle nous retranche les plaisirs, sans quoi la vie devient elle-même insuportable. J'ai ajoûté qu'elle avoit encore quelque chose de plus-terrible que la mort, & voici comme je le prouve. La mort qui reduit nôtre corps en poudre ne donne nulle atteinte à l'ame, au contraire, elle la met en liberté, elle la tire, pour ainsi parler, de la bouë & du sepulchre, mais la Religion n'épargne pas même cette partie spirituelle; elle mortifie la chair par la pauvreté & par la chasteté, & bien-loin d'affranchir l'esprit cõme fait la mort elle le soûmet par le vœu d'Obéissance à une longue & cruelle servitude. Ie vous laisse à pẽser, Messieurs, si l'on peut encore vivre, lorsque l'esprit lui-même, qui est la vie du corps, que l'esprit, dis-je, ne peut plus agir, qu'il ne vit plus ? Quoi de plus semblable à un mort qu'une personne qui ne se remue point, si on ne la remue, que l'on traitte, que l'on tourne comme l'on veut, sans qu'elle puisse ni résister ni se plaindre; c'est l'état où l'obéissance reduit une personne religieuse.

Je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, de remarquer ici en passant qu'il est mal-aisé de rien imaginer de plus héroïque que cette vertu. Veritablement on promet beaucoup quand on promet à Dieu une pauvreté & une chasteté éternelle, mais quand on voüe une éternelle obéissance, on s'engage à tout sans savoir précisément à quoi l'on s'engage. On fait vœu de se faire une loi inviolable de toutes les volontez, disons-le franchement, de tous les caprices, & bien souvent de toutes les passions d'une personne qui n'est ni infallible dans les jugemens, ni impeccable dans sa conduite. Encore si l'on ne se soûmettoit qu'à une seule Superieure, ou que vous fussiez asseûrée ma Sœur, que toutes celles qui vous gouverneront peut-être durant l'espace de soixante années, seront toutes aussi raisonnables, aussi éclairées, aussi vertueuses, aussi bonnes que celles à qui vous aurez le bonheur de rendre vos premiéres obéissances, je vous avoüe qu'on pourroit sans beaucoup de peine s'assujettir pour toûjours, à une conduite si douce & si sage; la servitude en ce cas ne seroit gueres moins agréable que la liberté; mais ce n'est pas à celle-ci seulement que vous vous livrez, pour ainsi dire, piés & mains liées comme une victime; vous vous abandonnez avec la même indiference à toutes celles qui pourront lui succeder. Qu'elles soient fieres, ou complaisantes, accueïllantes ou chagrines, prudentes ou indiscretes, coleres ou moderées, qu'elles vous aiment, ou que naturellement elles aïent de l'aversion pour vôtre humeur; Quoi qu'il leur prenne envie de vous commander vous vous obligez de leur obéïr jus-

qu'à la mort sur peine d'être dannée.

Aprés cela faut-il s'étonner qu'une pauvre enfant, qui songe à faire un pas si difficile soit quelquefois attaquée, soit combattuë long-tems avant que de pouvoir s'y résoudre. Car il ne faut pas le dissimuler, cette mort pour l'ordinaire est précédée d'une cruelle agonie. J'en ai été témoin plusieurs fois, & il est vrai que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien veû de si touchant. La nature en ces rencontres fait d'étranges efforts afin d'étouffer la grace, qui veut l'étouffer elle même. Le monde & la volupté se présentent avec des attraits bien capables d'ébranler un jeune courage. D'ailleurs la Religion n'offre à l'esprit que des images affreuses d'humiliation, d'abstinence, de solitude. Tout l'homme frémit à la veûë de cinquante ou soixante années de contrainte, à la seule pensée d'une vie toute hérissée d'épines & éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut dire adieu & un adieu eternel au pére, à la bonne mére, à des fréres pleins d'amitié, aux plus-chéres confidentes, aux amies les plus-intimes, il n'y a pas une seule goutte de sang dans les veines, qui ne se revolte, qui ne s'oppose à une si dure séparation. Cependant on presse pour obtenir son congé, on ne laisse pas de marcher même avec assez de résolution. Mais que de troubles, que d'angoisses intérieures, que de soûpirs étouffez, que de larmes secrettes, que de cruels saisissemens, que de mortelles sueurs! Courage, ames prédestinées, vous voilà bientôt au bout de toutes vos peines, un moment de constance vous fera passer par une mort heroïque à une heureuse immortalité. Vous ne vivrez plus

dans le monde, il est vrai, mais aussi vous ne pourrez plus mourir, car enfin nous ne mourons pas deux fois, & ce seroit parler peu proprement d'une personne Religieuse que de dire qu'elle meurt, lorsqu'il plaît à Dieu l'appeller à une meilleure vie. Que voit-on je vous prie en ce passage qui porte le triste caractere de la mort? On ne voit point de femme échevelée, dit saint Jean Crisostôme, dans la chambre d'un Religieux agonisant, point d'enfans qui se desesperent, point de serviteurs qui le troublent par leurs cris & leurs lamentations. Il est environné de ses fréres, qui bien-loin de le pleurer lui envient son bonheur, & l'accompagnent avec des cantiques d'actions de graces. Quand il a rendu l'esprit, nul d'entre eux n'oseroit dire qu'il est mort, ni appeller funerailles les derniers devoirs qu'ils lui rendent, c'est à leur sens un triomphe & une veritable fête. *Eamque rem non elationem funeris, sed pompam & præmissionem vocant.*

Mais le mourant n'est-il point peut-être alors en des sentimens tout differens de ceux des ses fréres? Pour répondre à cette question, je n'aurois qu'à produire les exemples qui ont été rapportez sur ce sujet par Saint Gregoire le Grand, par saint Bernard & par tous les historiens de divers ordres, vous verriez un nombre infini d'ames religieuses, qui ont insulté la mort selon l'expression du Docteur Dévot, & qui sentant approcher leur derniere heure ont fait éclatter une grande joïe. Mais je ne dirai rien ici que de recent, rien que je n'aïe veû de mes yeux. J'ai veû mourir une personne religieuse qui dans les plus-violens accez de sa

maladie supplioit ses amis avec des instances incroïables de ne faire nulles priéres pour sa guerison, comme si elle eust appréendé que Dieu ne les exauçast, & ne lui prolongeast sa vie. J'en ai veû un autre qui voïant pleurer ceux qui l'assistoient à la mort ramassa tout ce qui lui restoit de forces pour leur reprocher doucement leur peu de charité, & le peu de part qu'ils prenoïent à son bon-heur. I'en ai veû qui étant revenus d'un état où l'on avoit desesperé de leur vie m'ont dit qu'ils étoient inconsolables du retour de leur santé, & qui ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes en ma présence, lorsqu'ils se ressouvenoient qu'aïant été si prés de mourir, un si grand bien leur étoit encore differé. *Vbi est mors victoria tua.* Doit-on s'écrier à la veûë de ses exemples; *Vbi est mors stimulus tuus.* O mort rédoutable & hideuse mort! où sont donc ces cruelles armes & cette présence si affreuse qui fait pâlir les plus-intrepides.

Quel avantage, ma chere Sœur, d'attendre ainsi dans le calme cette derniere heure dont le simple souvenir a coûtume d'épouvanter tout le monde! Quel privilege de pouvoir se faire un plaisir de songer à la mort, dont la seule pensée répand tant d'amertumes sur tous les plaisirs! Quel bon-heur de voir ce redoutable ennemi, venir à nous, pour ainsi dire, les armes baissées, de ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, de pouvoir se joüer de ce monstre épouvantable. C'est une suite comme naturelle du sacrifice que vous faites aujourd'hui aprés cette mort généreuse & volontaire vous ne devez plus craindre cette seconde

mort, qui vous ouvrira le Paradis. *Qui vicerit non lædetur à morte secunda.* Ce sont des paroles tirées de l'Apocalipse que je puis bien appliquer à mon sujet, quiconque aura vaincu le monde en le quittant & sera mort à toutes ses vanitez ne sera point blessé, ne sera nullement troublé, nullement inquieté lorsqu'il faudra rendre son ame à son Créateur, les douleurs, les larmes, les agonies auront déja eû leur tems, on les aura souffertes comme par avance en quittant le monde. *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra quia prima abierunt.* Une seule chose pourroit s'opposer en quelque sorte à un si grand bien, ce seroit, ma Sœur, si en quittant le monde il arrivoit que le monde ne vous quittast pas, mais qu'il vous suivît dans la rleigion, parce qu'en ce cas là vous seriez Religieuse à la verité, mais, ce que Dieu veuïlle détourner par sa bonté, vous seriez mauvaise Religieuse. Une Religieuse c'est une fille qui ne vit plus dans le monde, je viens de vous le montrer. Une bonne Religieuse, c'est celle en qui le monde ne vit plus. C'est la seconde Partie.

Il est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde, de penser qu'ils n'auront pas plûtôt abandôné toutes choses, qu'ils seront parvenus à la plus-haute perfection. La plûpart de ceux qui vivent dans le siécle font le même jugement; ils ne peuvent comprendre qu'un homme qui s'est fait pauvre, qui s'est fait éunuque, comme parle l'Evangile, qui s'est fait esclave pour l'amour de Jesus Christ ait encore un fort long chemin à faire, pour arriver à la sainteté, qu'il en soit encore au premier pas. Cependant, ma Sœur, il

n'eſt rien de plus veritable. Saint Paulin aïant renoncé à tous ſes biens, & Sulpice Severe ſon bon ami l'en aïant fort loüé dans une lettre, il lui répond en ces termes. Avoir quitté toutes les choſes temporelles, ce n'eſt pas avoir fourni la carriere, c'eſt ſeulement y être entré, un athlete qui s'eſt dépoüillé n'eſt pas pour cela victorieux, il eſt ſeulement en état de mieux combattre; Celui qui doit paſſer un fleuve à nage met bas ſes vétemens, mais pour s'être deshabillé il n'eſt pas encore à l'autre bord, il faut qu'il ſe jette, qu'il remuë les bras & les jambes, qu'il ſe pouſſe, qu'il s'élance, qu'il ſe mette hors d'haleine, pour rompre les vagues, & pour fendre le courant des eaux. *Nec tamen hoc tanto apparatu quod ſe diſpoliaverit, tranſnatabit, niſi totius corporis niſu, & omnium ſcitâ mobilitate membrorum, & propulſu pedum & remigio brachiorum & lateris in lapſu torrentis impetum ſcindat & laborem natationis exhauriat.*

Il eſt d'une perſonne qui ſort du monde pour s'enfermer dans un Cloiſtre, il en eſt, dis-je, ma chere Sœur, comme d'une fille qu'on tireroit du village pour la mener à la Cour. Il ſeroit aſſez aiſé de lui faire changer d'habits, de la loger dans un appartement ſuperbe, le Prince pourroit même l'épouſer dés le premier jour de ſon arrivée. Mais tout cela n'empêcheroit pas qu'elle ne retint encore ſon langage & ſes maniéres ruſtiques, elle porteroit au louvre ſes inclinations baſſes & villageoiſes, elle y porteroit, pour ainſi dire, tout ſon village. Ainſi ma Sœur, aprés être ſortie du monde, aprés avoir mis un autre habit, & avoir même épouſé JESUS-CHRIST en faiſant profeſſion,

sion, une fille pourroit encore conserver, & le langage & les maniéres, & les inclinations du monde, lesquelles ne se changent pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourroit arriver qu'aprés tous ces engagemens, le monde vivroit encore & dans son souvenir & dans son estime, & même au fond de son cœur. Il se pourroit faire qu'aïant quitté de grands biens elle auroit encore de grandes attaches à des bagatelles; qu'elle seroit aussi empressée à rechercher ses commoditez, qu'on l'est dans le siecle à se procurer toutes sortes de plaisirs, & qu'enfin elle ne seroit pas moins avide des petits honneurs qu'on peut prétendre en la religion, que les plus-ambitieux sont alterez de la vaine gloire du monde. Bien davantage, Cassien en sa quatriéme Conference se plaint de quelques Religieux de son tems, lesquels étoient beaucoup plus-attachez aux choses qu'on leur donnoit pour leur usage, quoi-qu'elles fussent trés-viles, qu'ils ne l'avoient été autrefois aux grandes richesses qu'ils possedoient. *Vt horum cura*, ce sont ces paroles, *pristinarum omnium facultatum superet passionem.*

Je vois avec douleur, dit le dévot Saint Bernard qu'aprés avoir mépriſé la pompe du siecle, quelques-uns apprennent l'orgueil dans l'école de l'humilité, qu'ils deviennent plus-insupportables sous la discipline d'un maître qui est doux & humble de cœur, & qu'ils sont plus-impatiens dans le Cloître qu'ils ne seroient dans le monde. Et ce qui est un renversement encore bien plus-étrange, ils ne peuvent souffrir d'être mépriſez dans la maison de Dieu, eux qui dans leur propre maison auroient

peut-être été fort mépriſables, comme ſi n'aïant pû avoir aucun rang au lieu où regne l'ambition, ils étoient venus chercher des honneurs au lieu où l'on les mépriſe. *Vi quia videlicet ubi à pluribus honores appetuntur, ipſi locum habere non meruerunt, ſaltem ibi honorabiles videantur, ubi ab omnibus honores contemnuntur.*

Il eſt tout viſible, ma Sœur, qu'une religieuſe qui ſeroit en cette diſpoſition, une religieuſe dont tous les ſentimens ſeroient conformes aux ſentimens des gens du monde, qui nourriroit en ſon cœur tous leurs deſirs, & toutes leurs paſſions quoi qu'e pour des objets differens, qui jugeroit des choſes à peu-prés comme ils en jugent, il eſt viſible que cette religieuſe ne ſeroit pas une bonne religieuſe. Parce que l'état Religieux eſt une profeſſion d'humilité, de mortification, de dénument; une profeſſion de mépris du monde, qui ſont toutes vertus interieures, qu'on ne peut pas ſe flatter d'avoir, diſent les Téologiens de quelque maniere qu'on ſoit vêtu, quelque regle qu'on ſuive au déhors, ſi l'interieur ne répond aux obſervances exterieures.

En deuxiéme lieu, comment eſt-ce que cette fille ſeroit bonne religieuſe, en qui le monde vivroit encore, puiſqu'elle ne ſeroit pas même bonne Chrêtienne. Or ma Sœur les perſonnes-mêmes qui ſont engagées dans le monde, s'ils ne font tous leurs efforts pour détacher leur cœur des choſes du monde renoncent à leur baptême, il ne leur eſt pas défendu d'y vivre, mais ils ne peuvent l'aimer ſans commettre une eſpece de parjure. La vocation au Chriſtianiſme, dit Saint Auguſtin,

consiste à nous éloigner du siecle, ou en effet ou du moins d'affection. C'est pour cela que Tertullien disoit aux fidelles. Quelque part du monde que vous soïez soit dans le desert, soit dans les villes, dans des maisons regulieres, ou dans vos propres maisons, vous n'étes plus dans le monde. *Nihil refert ubi sitis, extra sæculum estis.* Que s'il est vrai que les personnes seculieres doivent faire mourir le siecle en leur ame, qui oseroit dire que les religieux sont dispensez de cette obligation.

Que deviendroient donc tant d'éloges si magnifiques, que les Saints Péres donnent à l'état que vous embrassez, si tout se reduisoit à se révêtir d'un habit noir, & à ne parler qu'à travers des grilles ? Seroit-ce-là de quoi se récrier aussi souvent qu'ils le font, & dire que cette vie est non seulement contraire à la nature, mais qu'elle est même au dessus des forces de la nature. *Contra naturam, imo ultra naturam est*, dit Saint Ierôme, *non exercere quod nata sis.* Et quand ils ont parlé de la sorte, ils ont eû en veûë le veritable religieux, qui ne se contente pas de se separer des choses terrestres, mais qui s'éleve infiniment au dessus d'elles ; qui n'a pas seulement un autre habit, une autre demeure que celle des hommes du siécle, mais encore un autre esprit, d'autres sentimens, & pour ainsi dire, une autre nature. Il ne suffit pas à la bonne religieuse d'avoir renoncé à l'héritage de son pére, elle regarde les biens-mêmes de la religion, & jusqu'aux meubles de sa chambre, avec la même-indifference, que ceux qu'elle a quittez pour toûjours. Elle n'a rien à

ſon uſage qui ne ſoit à l'uſage de tout le monde ; Elle ne ſe contente pas d'avoir mépriſé les honneurs de ſa maiſon, elle ſouffre qu'on la mépriſe elle-même dans la maiſon du Seigneur. Elle a voüé une éternelle ſolitude & il ne tient pas à elle qu'elle ne ſoit jamais interrompuë par les viſites, & par les entretiens des hommes. Aprés avoir quitté ſes parens, elle fait tout ce qu'elle peut pour les oublier. Il lui ſemble que le Saint Eſprit lui dit ſans ceſſe au fond du cœur ces paroles du Prophete. *Audi filia & vide & inclina aurem tuam, & obliviſcere populum tuum & domum patris tui, & concupiſcet rei decorem tuum.* Ecoutez ma fille, ſi vous prétendez que je vous choiſiſſe pour mon épouſe, oubliez vôtre parenté & la maiſon de vôtre pére. Il ne dit pas ſimplement qu'elle en ſorte, ce ſeroit aſſez pour un époux du commun, mais l'époux celeſte veut qu'elle en perde même le ſouvenir. Et il ne faut pas que les parens ſe ſcandaliſent de ce précepte, comme s'il choquoit les loix naturelles, & qu'on ne peuſt être bonne religieuſe ſans ceſſer d'être bonne fille. Ils ne doivent plus conſiderer comme leur fille, celle que Iesus-Christ a choiſie pour ſa bien-aimée, elle doit être à leur égar comme ſi elle n'étoit plus. Dieu auroit leur ſacrifice en horreur ſi dans l'offrande qu'ils lui font de leurs enfans, ils prétendoient ne lui en donner que le corps, & ſe réſerver le cœur pour eux, ou le partager avec lui. Il le veut avoir tout entier, tout ce qu'il peut nous accorder à cét égar, c'eſt de nous ſouffrir cette penſée, Seigneur, aïez la bonté de vous ſouvenir de mes parens, & faites en ſorte que je ne m'en ſouvienne plus.

Que dites vous de ce caractere, Messieurs, quoique vous joüissiez de vôtre liberté & de toutes vos richesses ; quoi-que vous soïez plongez dans les occupations, dans les aises, & peut-être même dans les delices de la vie seculiere ; que vous songiez peu à domter vos passions, bien-loin de vous appliquer à reprimer les desirs innocens de la nature ; du moment que vôtre conscience ne vous reproche plus de grand crime, que vous commencez à pratiquer quelques bonnes œuvres, vous pensez être déja parvenus à la sainteté la plus parfaite. Mais savez-vous bien que cette religieuse que je viens de vous représenter, & dont la vertu vous effraïe, savez-vous bien qu'elle ne se croit pas encore sainte ? Et en effet si elle s'en tenoit à ce que j'ai dit elle ne feroit précisément que son devoir, il s'en faudroit beaucoup qu'elle n'eust atteint la perfection de la vie solitaire. Il y a moins de distance, Messieurs, de l'état où vous vivez à l'état où se trouve une bonne religieuse, qu'il n'y en a des dispositions d'une bonne religieuse, à celles d'une religieuse parfaite. Pour être Religieuse il faut seulement qu'une fille ne vive plus dans le monde, pour être bonne Religieuse, c'est assez que le monde ne vive plus en elle, mais pour être une Religieuse parfaite, il faut que JESUS-CHRIST vive en elle au lieu du monde ; c'est ce qui me reste à vous expliquer.

Saint Jean Crisostôme en une homélie qu'il a faite sur ces paroles. Je ne vis plus c'est JESUS-CHRIST qui vit en moi, dit que le Fils de Dieu vit en nous, lorsqu'il ne se contente pas d'y être simplement par sa grace, mais qu'il y agit,

qu'il y regne, pour ainsi dire, en Souverain : Pour faire comprendre cette pensée, ce grand homme oppose la vie & l'empire du Sauveur en nos ames, à la tirannie qu'y exerce le monde & le peché, lors qu'ils s'en sont rendus les maîtres, de sorte qu'il prétend que les mêmes mouvemens qu'on remarque dans un homme du monde à l'égar des biens, des plaisirs, de l'indépendance, que ces mêmes mouvemens se rencontrent dans les parfaits à l'égar de la pauvreté, de la continence, des souffrances, & de la soûmission. Représentez-vous donc, Messieurs, tous les soins que prend un avare pour aumenter & pour conserver son trésor, si vous voulez que Iesus Christ vive en vôtre cœur, si vous avez envie de parvenir à la perfection de vôtre état, vôtre pauvreté doit être vôtre trésor, vous devez avoir pour elle les mêmes empressemens que cét avare a pour ses richesses ; Un avare à toûjours les yeux sur ce qu'il n'a pas pour tâcher de l'aquerir, une parfaite religieuse examine continuellement ce qu'elle a pour voir si elle n'a rien, dont elle se puisse passer. Le même-plaisir que ressent un marchant avide, lorsqu'il a doublé son argent, la religieuse parfaite le goûte ce plaisir, lorsqu'elle a retranché quelque bijou de son oratoire, ou quelque meuble de sa chambre, une personne affamée de bien n'est jamais contente du bien qu'elle a, & la religieuse que nous formons, non seulement se contente de fort peu, mais elle n'est point satisfaite qu'elle ne se soit depouillée de tout. Les richesses enflent ceux qui les possedent, la sainte Religieuse fait gloire de n'avoir rien, elle étalle par tout sa pauvreté, elle est

toute superbe des marques qu'elle en porte soit en sa personne, soit en sa cellule. Le monde me mépriſe, parce que je n'ai rien, dit-elle avec Saint Gregoire de Nazianze, mais le monde ne voit pas que c'eſt en cela-même que je fais conſiſter mes richeſſes. Je ne ſai quel effet la pauvreté produit dans les autres, pour moi elle n'enfle le courage; elle me rend toute glorieuſe & preſque inſolente. *At iſtæ ſunt Divitiæ meæ, hæc me non ſolum gloriantem ſed & arrogantem faciunt.* Enfin les avares croïent que l'or renferme lui ſeul tout ce qu'on peut deſirer, & la veritable épouſe de JESUS-CHRIST le conſidere comme la ſource de tous les maux, elle regarde en pitié tous ceux qui en ont, elle eſt à cét égar dans les ſentimens de la mére de Saint Alippe, de laquelle Surius dit que ſa pauvreté lui étoit chere, qu'elle ſe ſeroit eſtimée trés-mal-heureuſe de poſſeder ſeulement deux ſols. *Vt miſerabile eſſe putaret vel duos aſſes poſſidere.*

Sages du ſiecle je ſai que vous ne manquerez pas de traitter ceci de folie, on n'ignore pas quelles ſont vos maximes ſur ce ſujet, l'argent eſt ſelon vous comme le cinquiéme élement du monde, le reſſort de toutes les affaires, l'unique bien ſolide qu'il faut préferer à la beauté, à la nobleſſe, à l'amitié, à la vertu-même; auſſi n'eſt-ce pas à vous que j'addreſſe ce diſcours, ce n'eſt pas à vous que Dieu a revelé le miſtere que nous traittons, non, Seigneur, vous n'avez pas voulu découvrir à ces faux ſages le prix ineſtimable de la pauvreté. Ils ne comprendront jamais, comment c'eſt que dans un ſi grand dépouïllement vous avez peû cacher un amas ſi prodigieux de toutes ſortes de biens;

ils ne comprendront jamais quelle eſt la liberté, quelle eſt la paix, l'élevation, le triomphe d'une ame qui mépriſe tout, qui ne tient à rien, qui a rompu juſqu'au plus-petit filet, qui pouvoit l'attacher à la terre. *Abſcondiſti hæc a ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis.* Pour vous, ma Sœur, que le Seigneur a appellée des ténébres comme parle Saint Pierre, à ſa lumiére admirable; *In admirabile lumen ſuum.* Je vous conjure au nom du même Seigneur de vous reſſouvenir que la pauvreté eſt la dote de l'épouſe de JESUS-CHRIST, que pour être pauvre au point qu'il prétend que vous le ſoïez, ce n'eſt pas aſſez d'avoir peu, il faut n'avoir rien du tout, il ne faut pas même rien deſirer, ſi ce n'eſt d'être toûjours plus-pauvre & plus-dépourveûë de toutes choſes.

J'ai dit que la pauvreté eſt la dote de l'épouſe de JESUS-CHRIST, & que s'il vit veritablement en ſon cœur, elle ne doit pas moins faire pour être pauvre, que les avares pour avoir de grandes richeſſes; j'ajoûte que la chaſteté eſt la beauté de cette même épouſe; de ſorte que pour être parfaitement agréable à ſon époux, elle doit avoir pour cette vertu les mêmes empreſſemens que les perſonnes du monde les plus-vaines ont pour la beauté du corps. Ie n'ai garde, ma chere Sœur, de faire ici le détail des ſoins infinis que prennent certaines femmes pour s'attirer les regars & l'amour des hommes, outre que j'ignore la plûpart de leurs artifices, & qu'elles en ont fait une ſience dont on ne peut bien parler qu'aprés une longue étude. Je rougirois de repréſenter en ce lieu un deſordre qui fait honte à vôtre ſexe, & à nôtre religion: Il ſuf-

fit de dire qu'elles occupent tout leur esprit, qu'elles donnent tout leur tems à entretenir & à relever leur teint, que pour en conserver l'éclat elles souffrent volontairement plus qu'on ne souffre pour recouvrer la santé, pour s'empêcher de mourir, la solitude, le jeûne, l'abstinence, mille & mille sortes de tortures, le fer, le feu, tout leur est doux, quand il s'agit de corriger quelque trait, de reformer la taille, de diminuer ou d'aumenter l'embonpoint : Helas que vous aviez bien raison de pleurer, grand Evêque d'Alexandrie, lors que voïant cette courtisanne en un habit fort superbe, vous faisiez réflexion qu'elle prenoit plus de soin pour perdre les autres & pour se perdre elle-même, que nous n'en prenons pour sauver nôtre ame. Voila, ma Sœur, jusqu'où ira vôtre zele pour la pauvreté, si JESUS-CHRIST vit en vous. Je ne dis pas seulement qu'une parfaitte Religieuse a toûjours cent yeux ouvers, selon l'avis de Saint Jerôme, pour se défendre des surprises de ses ennemis, qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels, qu'elle s'interdit même la plûpart des innocens, je dis qu'elle se fait un plaisir de toutes les austeritez qui peuvent la rendre plus-pure, elle trouve ses delices dans les épines qui lui servent comme de haïe contre les tentations ; bien-loin de soûaitter quelque commerce avec les personnes du monde, elle baise les murailles & les grilles qui l'arrêtent dans sa solitude ; au reste elle ne se permet rien, elle ne se pardonne rien, elle n'a d'yeux que pour regarder la terre d'où elle a été tirée, & le ciel où sont toutes ses amours. On ne sauroit dire jusqu'où va sa délicatesse en cette matiere, elle se dé-

fie de tout, elle craint juſqu'aux perſonnes les plus-ſaintes, juſqu'aux perſonnes du même ſexe, elle ſe trouve redoutable elle-même à elle-même.

Ie n'ai rien dit encore, ma Sœur, une femme mondaine & coquette veut aimer & être aimée, elle met ſa gloire à allumer le feu par tout, elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un mouvement qu'elle ne rapporte à cette fin; au contraire la parfaitte Religieuſe ne veut ni aimer que Dieu, ni être aimée que de Dieu. Ie n'ignore pas qu'il eſt des amitiez innocentes qui ne bleſſent pas abſolument la chaſteté; mais j'oſe dire qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit contraire en quelque ſorte à la chaſteté parfaitte. La charité chrétienne eſt l'unique amour qui n'eſt point ſuſpect à l'ame ſainte; c'eſt pour cela qu'elle étouffe tous les mouvemens de tendreſſe qu'elle reſſent pour ſes propres ſœurs, lors qu'elle apperçoit que cette tendreſſe eſt excitée en ſon cœur par des qualitez purement naturelles; bien-plus elle eſt dans l'inquiétude, elle fremit lors qu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre choſe que l'image du Créateur, auſſi n'a-t-elle point de retour, point de reconnoiſſance pour toutes ces careſſes, qui ſont des marques d'une affection purement humaine, elle craint toûjours que quelque créature ne raviſſe ſon cœur à ſon époux, ou qu'elle ne lui raviſſe elle-même le cœur de quelqu'une de ſes créatures.

Vous ne devez point vous arreſter, ma chere Sœur, que vous ne ſoïez parvenuë à ce point de pureté; & parce que le Démon ne manquera pas de vous tendre des piéges, & de vous inſpirer des ſentimens terreſtres & ſenſuels, ſous prétexte de

charité ou de gratitude, vous devez être avertie que la veritable charité est toûjours universelle, qu'elle n'est ni intereſſée, ni jalouse, qu'elle ne cherche point à se produire par des presens inutiles, ni par de vaines demonstrations d'estime & d'amitié, qu'elle n'est ni émuë par la présence de ce qu'elle aime, ni troublée par son absence; parce qu'en toutes choses elle aime Dieu, lequel ne s'éloigne jamais de nous, c'est pour cette même raison que bien-loin de nous distraire en nos priéres, elle nous unit toûjours davantage au Créateur; toute passion qui produira d'autres effets vous doit passer pour une passion impure, vous ne devez rien oublier pour l'arracher de vôtre cœur.

Ie n'ai que deux mots à dire sur l'obéïssance de la Religieuse parfaitte. On dit qu'il n'est rien de plus aveugle que la passion de dominer, lors qu'elle s'est renduë maîtresse d'un homme, il veut être obéï sans délai, sans réserve, sans replique, il se persuade que tout ce qu'il veut est raisonnable, ou même que les choses les plus injustes deviennent raisonnables dés qu'il les veut; il ne considere point ni s'il a assez d'autorité pour commander, ni si l'on a assez de forces pour obéïr. Or, ma Sœur, l'amour de l'obéïssance jette la Religieuse parfaitte dans un aveuglement bien opposé à la verité, mais qui n'est pas moins grand que celui-là. Le desir qu'elle a de soûmettre sa volonté, lui fait trouver juste tout ce qu'on exige d'elle, elle n'examine point si l'on a droit de lui faire des commandemens, ni si ces commandemens sont possibles ou impossibles; elle regarde toutes ses Sœurs comme ses Superieures, & elle ne croit pas qu'il y ait rien

d'impossible à l'obéïssance ; les mêmes peines que nous souffrons naturellement quand on nous gesne, & qu'on nous fait violence, elle les souffre quand on l'abandonne à sa conduite, & qu'on l'oblige à se déterminer elle-même sur quoi que ce soit. Que vous êtes heureuse, ma Sœur, si vous êtes resoluë de prattiquer cette sorte d'obéïssance ! Que vous allez passer de beaux jours en la maison de JESUS-CHRIST, mon Dieu, que le joug de la Religion vous va paroître leger, que vous en trouverez douces les observances les plus-rigoureuses, que toutes vos demarches seront seûres, le grand calme qui regnera dans vôtre consience, quel amas de merites ne ferez-vous point en peu de tems ?

Allons donc, ma Sœur, à cette haute perfection, où IESUS CHRIST a daigné vous appeller. C'est beaucoup que de faire les vœux que vous allez faire, ce n'est pas peu de les observer exactement comme vous avez commencé sans doute à les observer, avant même que de les avoir faits, mais ce n'est pas encore assez. *Danda opera est ut post hæc initia ad incrementa quoque veniatur, & consummetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il ne faudra, ce sont les paroles de Saint Ciprien écrivant aux Saints Confesseurs, pas s'arrester aprés ces premiers pas. Il faudra donner les derniers traits à cét ouvrage que vous n'aurez qu'ébauché. Vous allez mourir au monde par vôtre profession, mais il vous faut appliquer ensuite à faire mourir le monde en vous, & enfin à y faire vivre JESUS CHRIST au lieu du monde. Vous ne devez cesser de vous reprocher vôtre tiédeur, tan-

dis que dans le monde il y aura un avare qui aimera plus son argent que vous n'aimerez vôtre pauvreté, tandis qu'il y aura des créatures plus-soigneuses de plaire aux hommes par les traits de leur visage que vous ne le ferez de plaire à Dieu par la pureté de vôtre corps & de vôtre cœur tandis que les plus-imperieux trouveront plus de plaisir à commander que vous n'en aurez à obéir.

Et nous, Chrêtiens Auditeurs, pendant que ces saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purger de toute affection terrestre, pendant qu'elles ne penseront jour & nuit qu'à se rendre plus-agréables à leur Créateur. Que ferons-nous nous autres pour nôtre salut ? Vivrons-nous toûjours en cette effroïable negligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu, dans cét oubli de la mort & du Paradis. Helas est-il bien possible que nous aïons le même-maître, le même-Redempteur, la même-Religion que ces chastes servantes de Iesus-Christ. Est-il bien possible que nous aïons comme elles une ame à sauver, un enfer à craindre, une éternité de biens à perdre ou à meriter ? Qui le croiroit à voir d'un côté leur crainte & leur vigilance, & de l'autre l'asseûrance & l'oisiveté où nous vivons ? Cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse si par une mort de plusieurs années elle se peut enfin procurer une bonne mort, & cependant cette autre s'engage tous les jours de plus-en plus dans le monde, & n'a peut-être jamais pensé serieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme se dépoüille de tout comme s'il n'avoit plus qu'un moment à vivre, cét autre ne songe qu'à bâtir, qu'à s'éta-

blir, qu'à multiplier ſes biens comme s'il devoit vivre éternellement, les uns paſſent leur vie dans la mortification, les autres dans les délices, les uns ſe puniſſent eux-mêmes des pechez qu'ils n'ont pas commis, les autres ne ceſſent d'ajoûter crime ſur crime & ne veulent pas même entendre parler de penitence. Que veut dire ceci, Meſſieurs, eſt-ce qu'il y a deux chemins pour aller au Ciel, l'un étroit l'autre large? Eſt-ce que le Paradis ſe donne pour rien à quelques-uns, & que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur ſang? Vous me direz que nous ne ſommes pas tous religieux & religieuſes; il eſt vrai, mais c'eſt cela méme qui me ſurprend. Car quelle obligation cette Chrêtienne a-t-elle de renoncer au monde, quel interêt, quelle raiſon à pû la porter à embraſſer une vie crucifiée, qui ne deuſt y porter toutes les autres? Mais ne vous y trompez pas, dit l'éloquent Saint Baſile, gens-du-monde, vous avez les mêmes obligations que les perſonnes Religieuſes, on n'embraſſe la ſolitude que pour ſe mieux aquitter des devoirs qui ſont communs à tous les Chrêtiens. Quoi, dit ce grand Saint, parce que vous avez choiſi un poſte plus-expoſé, que vous y étes environné d'ennemis, vous prétendriez qu'il vous fuſt permis de vous endormir?

Que faut-il donc faire, Chrêtiens Auditeurs, comme la plûpart de vous ſont engagez, & qu'il n'eſt plus tems de ſonger à un état plus-parfait; *Reliquum eſt ut & qui habent uxores tanquam non habentes ſint, & qui flent tanquam non flentes, & qui gaudent tanquam non gaudentes, & qui emunt tanquam non poſſidentes, & qui utuntur hoc mundo tan-*

quam non utantur, præterit enim figura hujus mundi. Mes Freres, vous dit le grand Apôtre des Nations, je ne vous oblige pas de voüer la virginité, quoique je le vous conseille, pour ceux qui ont déja quelque engagement dans le monde, l'unique parti qu'il leur reste à prendre pour se sauver, c'est de vivre dans leur état avec la même-liberté d'esprit & de cœur, avec le même-détachement, le même mépris des choses du monde que s'ils n'étoient pas dans le monde : *Præterit figura hujus mundi.* Les honneurs, les richesses, tous les plaisirs de la vie, ne sont à vrai dire qu'un enchantement, tout cela ne peut former qu'une image, qu'un fantôme de bonheur, mais une image fort passagere, un fantôme qui va bien-tôt disparoître, qui commence déja à s'évanouïr, *Præterit, præterit figura hujus mundi :* Quiconque s'attache à ces sortes de biens, perira infalliblement avec eux. Croïez-moi, mes freres, donnez vôtre loisir, donnez vôtre cœur à quelque chose de plus-solide, songez à cette éternité qui vous attend. Amassez des tresors pour cette vie qui ne doit jamais finir, usez des biens d'ici bas, de telle sorte qu'ils ne soient pas un obstacle à vôtre salut, mais qu'au contraire ils vous servent à aquerir ceux de l'autre. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLI.

POUR LE JOUR DE S. ESTIENNE PREMIER MARTIR.

Et cum hoc dixisset obdormivit in Domino.

Saint Estienne aïant prie pour ses ennemis, il s'endormit au Seigneur. Aux Actes des Apôtres, c. 6.

Saint Estienne a été un parfait exemple de charité, & le premier exemple de la charité parfaitte.

VOILA, Messieurs, jusqu'où peut aller la charité du christianisme la plus-excellente : aimer entre les hommes jusqu'à ses propres ennemis, aimer JESUS-CHRIST jusqu'à lui sacrifier sa propre vie, l'amour ne sauroit avoir ni plus d'étenduë ni plus de force. De sorte que s'il est vrai, comme l'asseûre le vénérable Béde, que le nom d'Estienne n'est

n'eſt pas un nom Grec, comme pluſieurs l'ont penſé, mais un nom Hebreux dont la racine ſignifie *regle* ou *modelle*. On ne peut donner de loûange à Saint Eſtienne, qui ſoit ou plus veritable, ou plus-propre, que de dire qu'il a été comme le modelle & l'idée de la charité chrêtienne.

Mais ce qui lui rend cét éloge encore plus-particulier, c'eſt qu'il a été le premier de tous les Chrétiens qui ait porté cette vertu à cét haut point de perfection. Ie ſai que c'eſt une veûë aſſez ordinaire aux faiſeurs de Panegiriques, de nous propoſer ceux qu'ils loûent comme les modelles des vertus qu'ils ont prattiquées, ſoit qu'ils en aïent poſſedé quelqu'une en un degré ſouverain, ſoit qu'ils en aïent donné le premier exemple. Mais à l'égar de la charité, nul ne peut diſputer ces avantages à nôtre Saint, puis qu'il a appris à tous les Chrêtiens juſqu'où elle pouvoit aller, avant qu'il l'euſt peû apprendre de perſonne.

Cette propoſition renferme deux veritez que nous allons examiner dans les deux parties de ce diſcours. La premiére, que Saint Eſtienne a été un parfait exemple de charité : Et dans la ſeconde, qu'il a été le premier exemple de la charité parfaitte. I'entreprens cét éloge avec d'autant plus de plaiſir, que je travaille ſur un fond ſolide & inébranlable. On ne me reprochera point d'avoir compoſé moi-même mon heros, & d'avoir tracé une idée de la charité, qui n'eſt qu'une pure idée. Ie ne dirai rien dont le Saint Eſprit ne me ſoit garand, c'eſt lui-même qui a bien voulu dicter la vie de nôtre Saint, laquelle eſt rapportée bien au long dans les Actes des Apôtres ; de ſorte, que

quelque incroïable que puisse paroître ce que je vais dire, il ne sera pas même permis d'en douter. Addressons-nous auparavant à la Sainte Vierge, lui disant avec l'Ange. *Ave Maria.*

Des que le Saint Esprit fut descendu sur les Disciples du Sauveur, on ne sauroit dire avec quel succés ils porterent par tout le feu dont ils avoient été remplis. Jamais on n'a veû des conversions qui fussent tout ensemble & si promptes & si parfaittes; une seule Prédication suffisoit pour gagner quatre mille hommes à IESUS-CHRIST, & de tous ceux qui se soûmettoient à l'Evangile, il n'y en avoit pas un seul qui n'embrassa à même-tems les plus difficiles conseils. A peine avoient-ils reçeû le Baptême qu'ils vendoient tout ce qu'ils avoient de biens pour en remettre le prix entre les mains des Apôtres, & pour se renger eux-mêmes entiérement sous leur conduite. Toute l'Eglise n'étoit donc alors qu'une nombreuse & florissante famille où regnoit l'amour & la paix, parce que la cupidité en étoit bannie, & que tous ceux qui la composoient avoient renoncé jusqu'au soin de leur propre subsistence; il n'y avoit point alors de pauvres parmi les Chrêtiens, parce qu'il n'y avoit point de riches. Tous les biens étoient communs, ceux qui étoient nés dans une condition vile & mépriſable, n'avoient pas occasion de rougir de leur indigence, & les autres qui s'étoient volontairement depoüillez de toutes choses, faisoient même gloire de leur pauvreté. On ne songeoit qu'à faire regner IESUS-CHRIST, tout le monde étoit appliqué à retracer en soi même ses divins exemples, & le souvenir encor tout recent de sa

vie & de sa mort leur donnoit des pensées si contraires à celles que le monde a coûtume d'inspirer, que la douleur, le mépris, l'ignominie faisoient toutes leurs délices. Qu'êtes vous devenus bienheureux tems ! beaux jours de la gloire de nôtre mére, siecle de graces & de benedictions ! Helas où est-ce que nous trouverons les successeurs de tant de Saints que vous avez enfantez ? D'où vient qu'on degenere à mesure qu'on se multiplie ? D'où vient que le service de IESUS-CHRIST est plus-negligé depuis que le nombre de ses serviteurs est plus-grand, & qu'on ne trouve presque plus de christianisme dans le monde aujourd'hui que tout le monde est Chrêtien,

Ce fut en ce tems-là, Chrêtiens Auditeurs, que le nombre des fidelles croissant tous les jours, & les Apôtres se trouvant accablez d'occupations, ils resolurent de se décharger de l'administration des biens temporels, & de confier à d'autres mains le soin de pourvoir aux nécessitez des veuves, lesquelles faisoient alors une des plus considerables & des plus-saintes parties de l'Eglise. On ne manquoit pas de sujets trés-sages & trés-vertueux qui auroient pû s'aquitter dignement de cét emploi, les septante-deux Disciples ne s'étoient pas encore separez, & parmi ceux qui avoient suivi les Apôtres depuis l'Ascension du Sauveur, il y en avoit sans doute plusieurs à qui l'âge & l'experience donnoient un grand avantage sur les plus-jeunes. Cependant ce fut sur un jeune homme que tomba ce choix de si grande conséquence. L'intendance & l'administration de tout ce que possedoient les fidelles, la conduite de toutes les veuves chrêtiennes

fut donnée à un jeune Grec d'environ trente-trois ans, le mieux fait qui fuſt pour lors en Jeruſalem, le plus-beau-même, ſi nous en croïons Saint Auguſtin, qu'on ait veû ſur la terre aprés le Sauveur du monde, & qui outre les charmes de ſa perſonne poſſedoit encore toutes les graces du diſcours.

Ouï, Meſſieurs, lors que Saint Eſtienne fut nommé pour être premier Diacre, il avoit toutes ces qualitez qui devoient être comme autant d'obſtacles à ſon élection : *Stephano Martiri*, dit Saint Auguſtin, *& pulchritudo erat corporis, & flos ætatis, & gratia ſermocinantis.* Il étoit bel homme, il étoit éloquent, il étoit jeune, & néanmoins il avoit tant de lumiéres & tant de diſcretion, ſa vertu étoit ſi établie & ſi reconnuë qu'on n'heſitaſt point à le choiſir. Ce fut par un conſentement univerſel, ſur le témoignage & à l'inſtance de toute l'Egliſe, que cette charge lui fut confiée. De toute cette multitude de fidelles, dont il falloit avoir l'approbation, il ne parut trop jeune à perſonne, ſon adminiſtration l'alloit engager à traitter & converſer preſque continuellement, non ſeulement avec des femmes, mais avec des veuves, c'eſt-à-dire, avec des femmes qui ſeroient en quelque ſorte en ſa puiſſance, & qui dépendroient de lui pour tous les beſoins de la vie, il n'y eût perſonne qui ne le jugea aſſez fort pour le faire ſans peril, on ne douta point que ſa vertu ne le deuſt mettre hors d'atteinte à tous les traits de l'ennemi, & la beauté qui cauſe ſouvent bien du deſordre ſans qu'on y penſe, la beauté, dis-je, étoit accompagnée en lui d'une ſi grande modeſtie, que quoi-qu'elle deuſt être expoſée aux yeux de tant de perſonnes d'un autre ſexe, on ne

crût pas qu'elle pust jamais donner à personne que de trés-chastes pensées. Ie ne sai, Messieurs, quel est vôtre sentiment, mais quand je n'aurois jamais appris de ce Saint que ce que je viens de dire, il ne laisseroit pas de passer dans mon esprit pour un Saint du premier ordre. Il falloit qu'il eust vécu d'une maniére bien irreprochable, bien édifiante, pour avoir à son âge si bien persuadé tout le monde & de sa prudence, & de son invincible pudeur.

Mais tout cela ne regarde point encore sa charité, à laquelle néanmoins j'ai destiné cét éloge; Messieurs, cette vertu commença à paroître dans l'acceptation de ce même emploi dont nous venons de parler; cét emploi étoit penible, épineux, délicat, il traînoit avec soi mille soins capables d'embarrasser les plus-habiles. Il falloit songer à l'entretien d'un peuple entier, composé de plusieurs milliers d'hommes & de femmes de diverses nations, de tous états, de tous âges. Il l'accepta toute-fois, & par le desir de servir ses fréres, & même par le zele qu'il avoit pour la gloire de Jesus-Christ. Ouï ce fut à la gloire de Iesus-Christ aussi bien qu'au service de ses fréres, que Saint Estienne sacrifia son repos, & toutes les douceurs qu'il pouvoit goûter dans une vie moins occupée.

Les Apôtres étoient détournez du ministere de la parole, par la distribution des vivres & des habits, ils ne pouvoient desormais partager leurs soins à ces deux emplois, sans s'exposer à s'aquitter foiblement de l'un ou de l'autre. Ils font même entendre aux Chrétiens, qu'ils seront contraints

d'abandonner la prédication de l'Evangile, ſi l'on ne les décharge de toute autre œconomie : C'eſt pour cela qu'ils demandent des Diacres ; car il n'eſt pas juſte, diſent-ils, que nous ceſſions de prêcher la parole de Dieu, pour prendre le ſoin des tables, *Non eſt æquum nos derelinquere verbum Dei & miniſtrare menſis.* Saint Eſtienne pouvoit-il donner une preuve plus-ſolide de ſon amour envers Jesus-Christ, que de prendre ſur ſoi ce penible ſoin, afin que les Apôtres fuſſent libres pour publier la reſurrection & la divinité de leur maître. Si Saint Paul lapida nôtre Saint par les mains de tous les Juifs, parce qu'il garda les habits dont ces inhumains auroient été embarraſſez en cette action, ne peut-on pas dire que Saint Eſtienne prêcha Jesus-Christ par la bouche de tous les autres Diſciples ; puis qu'en les déchargeant de la diſpenſation des biens temporels, il les delivroit d'un embarras capable d'arrêter leur zele.

Ne croiez pas toutefois, que deſormais ſa charité ſe borne préciſement à pourvoir les fidelles des choſes neceſſaires à la vie. C'étoit bien de quoi occuper raiſonnablement un homme tout entier, puiſque les Apôtres n'avoient pas crû qu'en le faiſant il leur deuſt reſter du loiſir pour quelque autre choſe. Mais l'amour ne ſe raſſaſie point de travaux & de fatigues : Il donne des forces, il trouve du tems pour tout : Il faut néceſſairement qu'il ſe produiſe en pluſieurs lieux, qu'il éclatte en mille maniéres. Oüi, Meſſieurs, aprés qu'il s'eſt aquité au gré de tout le monde des fonctions de ſa charg, le Saint Diacre trouve encore & des forces & du tems pour travailler d'une autre maniére

pour la gloire de ſon maître, & pour le bien de ſes fréres ; il s'inſinuë dans leurs aſſemblées, il ſe mêle parmi les Iuifs, il ne ceſſe de les inviter à reconnoître leur liberateur, il oſe même défier les plus-ſavans, & entrer tout ſeul en diſpute contre tous les Docteurs, qui ſe rendoient à Jeruſalem de toutes les Sinagogues du monde, il fait même tous les jours de grans miracles pour autoriſer ſa doctrine : *Faciebat ſigna & prodigia magna in populo.* Quel fruit n'auroit-il pas fait parmi ces maîtres de la loi, ſi leur orgueïl n'avoit empéché l'effet de ſon zele, il les combat de tant de raiſons, il les preſſe avec tant d'ardeur, il leur répond avec tant de ſuffiſance, qu'il leur ferme à tous la bouche, qu'il les couvre de confuſion, qu'il les oblige enfin de ſe retirer.

Ils ne peuvent reſiſter, dit Saint Luc, à la ſageſſe & à l'eſprit qui parle par ſa bouche : *Et non poterant reſiſtere ſapientiæ & ſpiritui qui loquebatur.* Mais helas, ils ne réſiſtent que trop à l'eſprit qui leur parle au cœur, & qui les porte à la penitence. Que faut-il donc encore pour les convertir, les voila convaincus, reduits au ſilence, forcez d'avoüer leur foibleſſe par leur retraitte ; ils ſont enfin détrompez, mais comment obliger des orgueïlleux à confeſſer qu'ils s'étoient trompez effectivement ; & qu'ils ont eû moins de lumiéres que ceux qui leur font connoître la verité ? Voïant qu'ils ne peuvent tenir contre tant d'éloquence & tant de ſavoir, au lieu de ſe rendre à la verité connuë, ils prennent la reſolution d'éteindre le flambeau qui la leur découvre malgré eux. Pour cela ils ont recours à la calomnie, ils ſubornent divers accuſateurs & faux témoins, ils emeuvent le peuple, ils

préviennent les anciens & leur inſpirent tout leur venin. Au premier bruit des horribles blaſphémes qu'on lui impute, on court ſur lui de toutes parts, on le ſaiſit, on l'entraîne devant les Juges pour entendre l'arreſt de ſa condannation, ſa charité n'avoit point encore paru ſi héroïque qu'elle ſe fit voir.

Alors il entra dans le conſeil ſuivi de la populace en furie & de tout ce qu'il y avoit de ſavans parmi les Juifs, & là ſe réjoüiſſant d'avoir enfin trouvé une occaſion digne de ſon zéle, oubliant le peril qui le menace, au lieu de ſonger à ſa juſtification, il ne penſe qu'à profiter de l'attention qu'on lui donne, pour prêcher JESUS-CHRIST crucifié : Nous avons dans les Actes des Apôtres tout le diſcours qu'il fit en cette rencontre. Bien-loin de ménager ſes farouches auditeurs pour les adoucir, il ſe met à leur raconter l'hiſtoire de leur perfidie & de l'ingratitude de leur nation, il leur fait un long recit des promeſſes qui avoient été faites à leurs anceſtres, des faveurs qu'ils avoient reçeûës de Dieu, & de la maniére brutale & cruelle dont ils avoient traitté ſes plus-fidelles ſerviteurs ; puis étant enfin arrivé à JESUS CHRIST, élevant ſa voix & s'addreſſant à cette nombreuſe aſſemblée : *Durâ cervice & incircumciſis cordibus & auribus Spiritui Sancto reſiſtitis :* Dures ames, païennes & indociles, juſqu'a quand réſiſterez vous au Saint Eſprit : *Sicut patres veſtri ita & vos :* vous ne valez pas mieux que vos parens, vos péres ont perſecuté tous les Prophetes, ils ſe ſont ſoüillez du ſang de ceux qui leurs annonçoient le Meſſie; mais il étoit réſervé à vôtre cruauté de tremper vos

mains dans celui du Meſſie-même, & de crucifier un Dieu. *Occiderunt eos, qui prænunciabant de adventu juſti, cujus vos nunc proditores & homicidæ fuiſtis.* Toutefois c'eſt en vain que vous avez eſperé de vous garentir par ſa mort des ſupplices dont il vous a menacé, il eſt reſſuſcité malgré toutes vos précautions, il eſt vivant, il regne, & il regnera durant tous les ſiécles.

Puis levant les yeux au Ciel; je le vois, dit-il, cét homme-Dieu debout à la droitte de ſon Pére, révêtu de ſa gloire, & de ſa toute-puiſſance. *Ecce video cœlos apertos, & filium ſtantem à dextris virtutis Dei.* Ce diſcours excita d'étranges mouvemens dans l'eſprit de tous ceux qui l'entendirent, chaque parole leur perçoit le cœur, l'hiſtorien ſacré dit que tandis qu'il le prononçoit, les Iuifs crevoient de dépit, qu'ils étoient comme enragez, fremiſſant & grinçant les dens contre le Saint. On auroit dit que c'étoit une troupe de bêtes feroces qu'Eſtienne eſſaïoit de domter en les piquant juſqu'au vif, & les harcelant en mille maniéres, ou des eſclaves mutinez qu'il châtioit avec le fleau de ſon éloquence, tandis qu'il les tenoit comme enchaînez par le reſpect que leur imprimoit ſa préſence & ſon courage.

Voila, Meſſieurs, qu'elle eſt ſa force & ſon intrépidité; il eſt aiſé de remarquer en cette action la grandeur de ſon amour envers le Sauveur du monde, mais peut-être n'eſt-il pas ſi facile d'y découvrir ſa charité pour ſes fréres? A entendre les paroles dures, & outrageuſes dont il ſe ſert, qui ne croiroit dit Saint Auguſtin, qu'il eſt en colere, & que c'eſt la haine qui le fait parler? *Quis non cre-*

deret iratum, quis non odiorum facibus inflammatum, quando clamabat durâ cervice, & le reſte. Mais cette colere étoit un effet du zele ardent qu'il avoit pour leur ſalut. Les plaintes, les reproches, les injures mêmes & tous les autres emportemens de paroles ſont communs à la haine & à l'amour, avec cette difference, que la haine ne les emploïe, que lorſqu'elle eſt foible & paſſagere & que l'amour ne s'en ſert que lorſqu'il eſt violent. Ouï dit ce Pére, le fiel que ſon cœur répandoit ſi abondamment par ſa bouche, couloit d'une ſource inépuiſable de douceur, il s'échauffoit beaucoup, parce qu'il aimoit beaucoup, il en vint contre eux juſqu'à la cruauté, parce qu'il vouloit mettre tout en uſage, pour les guerir. *Ferox cor, lene cor clamabat & amabat, ſæviebat & ſalvos fieri volebat.*

Ce n'eſt pourtant pas encore ici cette charité parfaite que nous cherchons. Il faut mourir, Chrêtiens Auditeurs, pour porter l'amour à ſon comble, & c'eſt ce que va faire Saint Eſtienne avec une conſtance inoüie. Repréſentez-vous donc cette multitude enragée, qui ne pouvant plus ſupporter les réproches de ce grand Saint, l'interrompt tout d'un coup par d'horribles cris, & ſe jette ſur lui avec furie comme pour le mettre en pieces. Ils le pouſſent, ils le traînent hors la ville, & là jettant leurs habits & s'armant de pierres & de cailloux, ils fondent ſur lui tous à la fois & le lapident cruellement. Il eſt aiſé de juger du nombre & de la force des coups par le nombre de ſes bourreaux, & par la fureur dont ils étoient animez; mais pourrez-vous bien croire, qu'il eſſuïe cette grêle épouvantable, ſans être porté par ter-

re, ſans être ébranlé le moins du monde. Le voila déja tout meurtri, tout briſé, tout couvert de ſang, il n'a plus qu'un moment de vie, il ſe meurt, & néanmoins il eſt encore debout. Il ſe ſoûtient encore en cette poſture, pour faire voir que ſon amour eſt encore plus-fort que la haine de ſes ennemis, qu'il eſt même plus-fort que la mort.

En effet ce que la mort ne peut faire, l'amour l'entreprend & en vient à bout, ouï, Meſſieurs, l'amour l'oblige enfin de plier & de fléchir les genous, pour obtenir par une priére plus-humble la grace de ſes barbares perſecuteurs. *Poſitis autem genibus, clamabat voce magnâ, dicens Domine ne ſtatuas illis hoc peccatum.* S'étant mis à génoux, il il cria d'une voix fort haute, Seigneur ne leur imputez pas ce peché; oubliez l'injuſtice qu'ils commettent en mon endroit, ne les en puniſſez pas Seigneur, au contraire donnez leur de nouveaux ſecours, pour ſe convertir; Gueriſſez leur aveuglement; ne permettez pas qu'ils periſſent. *Domine ne ſtatuas illis hoc peccatum.* Quel changement s'écrie un Saint Pére. Eſt-ce bien là ce hardi jeune homme, qui tout à l'heure traittoit d'une ſi grande hauteur & ſes accuſateurs, & ſes juges. Cét homme qui a oſé braver tout le Senat, & toute la Sinagogue, qui s'eſt déchaîné contre les Péres & contre les enfans, qui s'eſt emporté avec tant de chaleur pour ne pas dire avec tant d'aigreur & d'amertume; D'où vient qu'il paroît ici ſi different de lui-même, qu'il ſupplie, qu'il demande grace pour ceux qu'il corrigeoit tantôt avec tant de ſeverité. *Vbi eſt tuum illud durâ cervice? Hoc eſt totum quod clamabat, hoc eſt totum*

quod saviebas. Que sont devenus ces termes si forts dont vous vous serviez pour confondre vos aversaires ? Quoi tant de bruit, tant de colere se reduit enfin à prier pour eux ? En voici la raison ; c'est que pour lors il consideroit les Juifs, comme les ennemis de IESUS, & présentement il ne voit en eux que ses propres ennemis. Dans le conseil il s'agissoit de la gloire de son maître ; & l'on n'en veut ici qu'à sa vie.

Je voudrois bien, Messieurs, que pour comprendre ce qu'il y a de grand dans cette action, vous rappellassiez pour un moment en vôtre memoire ce qui se passe en vôtre cœur, lorsque quelcun vous offence. Prier de sens froid pour une personne qui ne nous aime pas, pour un homme qui nous mépriſe, & qui nous traverse dans nos desseins ; qui est envieux de nôtre bon-heur, se ressouvenir de lui à l'oratoire, faire des instances à Dieu pour lui obtenir quelque grace signalée. Mon Dieu que cela est beau, que cela est magnanime, que cela est digne d'un grand cœur, d'un cœur veritablement Chrêtien ! Mais s'humilier devant le Seigneur, pour un ennemi qui vous frappe, qui vous roüe de coups, qui vous arrache la vie, & le faire au même-tems que vous recevez un traittement si inhumain ; Dans ce tems où toute la nature a coûtume de se troubler, où toutes les passions se soulevent, où la raison n'est plus écoutée, où les loix-mêmes se taisent, & nous pardonnent les plus-grands excez; pensez-vous que la charité puisse faire quelque chose de plus-héroïque ? Saint Estienne apperçoit mille bras tournez contre lui, il les voit lancer avec furie les cailloux

dont ils ſont armez ; Il lit dans leurs yeux & ſur leur viſage, la haine & la rage de leur cœur, il la ſent encore mieux dans les rudes coups qui le bleſſent, qu'il reçoit en même-tems à la teſte, à la face, à la poitrine, dans les flancs, devant, derriere ſans relâche, ſans intervalle. Quand je ne dirois autre choſe ſi non qu'il eſt calme au milieu de cette tempête, qu'il expire dans ce ſupplice avec la même tranquillité que les autres hommes ont coûtume de s'endormir. *Obdormivit in Domino* ; Sans qu'il s'éleve en ſon ame, nul deſir de vengeance, nul reſſentiment, nulle agitation, nul trouble ; n'y auroit-il pas lieu d'admirer ſon invincible conſtance ? Mais je dis bien davantage, Chrêtienne Compagnie ; je dis que dans ce même-tems ſon cœur eſt rempli d'un amour ardent & ſincere, qu'il s'attendrit ſur l'aveuglement de ceux qui le font mourir, qu'il prévoit avec douleur les malheurs qui les menacent. Enfin qu'il ſe proſterne contre terre, qu'il éleve ſa voix, pour être entendu du pére des miſericordes, & lui demande pardon de tout le mal qu'ils lui font ſouffrir. Et afin qu'on ne croïe pas que ce n'eſt qu'une grimace, ou qu'il ne prie que froidement ; C'eſt que ſans parler des autres que nous ignorons, Saint Paul qui étoit le plus-zelé de tous ſes perſecuteurs, le grand & l'incomparable Saint Paul, a été le fruit de cette priére. *Si ſanctus Stephanus non oraſſet*, dit Saint Auguſtin, *Eccleſia Paulum non haberet* ; Si Saint Eſtienne n'euſt point prié il n'y auroit jamais eû de Saint Paul dans l'Egliſe.

Voila, ce me ſemble, un parfait exemple de la charité parfaite ; ſe conſacrer à un emploi fort pe-

nible pour en décharger les Apôtres de IESUS-CHRIST, & pour servir les fidelles, s'appliquer avec zele & au peril-même de sa vie à faire connoître le Sauveur, & à détromper sa nation; Enfin mourir pour son maître, & prier en mourant pour ses ennemis. N'est-il pas vrai, Messieurs, qu'on ne peut porter plus-loin les deux devoirs de la charité Chrêtienne? Est-il nécessaire de montrer que c'est le prémier exemple que le Christianisme ait donné de cette sublime vertu? Il ne me sera pas mal-aisé de vous le faire comprendre. C'est la seconde partie de ce discours, mais je la coupe en deux mots.

La charité Chrêtienne à ne considerer précisement que ce qu'elle a ajoûté à l'ancienne loi, a deux parties essentielles, l'amour du Sauveur & l'amour des ennemis. Nous avons fait voir que Saint Estienne a porté l'un & l'autre de ses amours, à la plus-haute perfection, il reste à examiner s'il a été le premier, qui ait été parfait en l'un & en l'autre. Pour la premiere partie, il ne peut pas y avoir de difficulté, que le martire est le comble de la charité parfaite, & l'Eglise reconnoît Saint Estienne pour le premier de tous ses Martirs. Mais je ne sai si nous avons jamais bien conçeû combien cette qualité lui est glorieuse. Il est bien-aisé de mépriser la mort aprés que dix ou douze millions de Chrêtiens l'ont surmontée, & qu'ils ont pour ainsi dire, émoussé tous les instrumens de la cruauté. Je ne m'étonne pas qu'on appréende peu les suplices, aprés qu'on a veu des vieillars, des femmes, de jeunes enfans endurer avec constance & chanter au milieu des feux, qui n'auroit honte de reculer

à la veûë des Agnés & des Catérines ? On apprend enfin par l'experience des autres que les plus-cruels tourmens ne ſont pas inſupportables ; On en vient juſqu'à ſe joüer de ce qui d'abord avoit cauſé de l'effroi. On admire l'intrépidité de cét homme qui oſa le premier s'embarquer ſur l'ocean ; on dit qu'il falloit qu'il euſt un cœur de cheſne ou de bronze, mais il faudroit être bien lâche aujourd'hui pour appréender de monter ſur un vaiſſeau. Saint Eſtienne n'avoit point d'exemple qui l'encouragea à donner ſa vie pour IESUS-CHRIST, nul Apôtre, nul Diſciple n'avoit encore réſiſté juſqu'au ſang ; on n'avoit point encore veû ces admirables prodiges que Dieu a fait depuis ſi ſouvent pour ſoûtenir la foi de ceux qui ſouffroient pour ſon amour ou pour adoucir la rigueur de leurs ſupplices, ou pour les en delivrer même entiérement. Les temples magnifiques qu'on a érigé depuis à l'honneur de tant de martirs : les riches Autels qu'on a conſacrez à leur memoire : La vénération où leurs cendres ont été dans tout l'univers, tout cela, Meſſieurs, a donné à la mort une face bien differente de ce qu'elle devoit avoir, lorſque Saint Eſtienne s'y expoſa.

Il eſt vrai que JESUS-CHRIST avoit été crucifié, mais c'étoit la difficulté de ſe faire lapider pour un homme crucifié & rendu infame par ce ſupplice ; Il y auroit eû moins de peine à mourir pour lui, lorſqu'il étoit encore vivant & que par ſon éloquence, & par la réputation de ſa vertu il attiroit aprés ſoi toute la Judée. IESUS-CHRIST étoit mort, il eſt vrai, mais cette mort bien-loin de porter quelcun à deffendre ſa divinité avoit ſcanda-

liſe toute la terre, elle avoit fait oublier ſes plus-grands miracles, elle avoit diſſipé, elle avoit ébranlé, diſons le franchement, elle avoit renverſé tous ſes Diſciples. Il falloit une grande foi, pour vouloir bien mourir en faveur d'un homme mort, perſonne ne l'aïant encore oſé faire, & les plus-zelez d'entre ſes amis, aïant réfuſé dans l'occaſion de lui donner cette preuve de leur créance.

Pour la priére en faveur des ennemis, je n'ignore pas qu'elle nous avoit été enſeignée par Jesus mourant; Ie dis ſeulement que nôtre Saint Diacre a été le premier qui ait mis en pratique une ſi ſublime leçon. S'il a été prévenu, ce n'a pû être que par un Dieu, & il a fait voir qu'il n'étoit pas impoſſible de le ſuivre. Car, Meſſieurs, l'exemple étoit un peu bien fort pour des hommes, ſi Saint Eſtienne ne nous euſt appris qu'il n'étoit pas inimitable. L'averſion extréme que nous avons tous naturellement pour nos ennemis, nous auroit fait conſiderer cette action du Sauveur, comme une action purement divine, on l'auroit comtée parmi ſes plus grands-miracles. En effet ce fut cette action qui perſuada les plus-ôſtinez d'entre les Iuifs de la divinité du Sauveur. Ces opiniâtres que la gueriſon de tant de malades, que la réſurrection-même des morts n'avoient pû toucher, ſe rendirent à cette preuve; ils crûrent qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui peuſt pardonner ſi généreuſement à de ſi cruels perſecuteurs. *Vere filius Dei erat iſte.* De ſorte que cét exemple étoit bien plus-capable de donner de l'admiration, que de porter les hommes à l'imiter. Une choſe qui n'avoit jamais été faite, que par un Dieu, étoit à nôtre égar,

égar, comme ſi elle n'avoit jamais été faite, & dans ce ſens on peut dire, que Saint Eſtienne nous en a donné le premier exemple, puiſqu'il a humaniſé, pour ainſi dire, en ſa perſonne celui que nous avions receû du Verbe Incarné.

Quelle gloire pour vous grand Saint, illuſtre Martir de JESUS-CHRIST, de nous avoir tracé en vôtre vie, & en vôtre mort, le premier & le plus-parfait modelle de la plus-parfaite des vertus Chrêtiennes. Quelle gloire d'être allé ſi loin ſans guide, & par des routes ſi rudes & ſi élevées. Mais quelle honte pour nous, ſi nous héſitons d'entrer en ces mêmes-voïes, préſentement qu'elles ont été ſi battuës, & qu'elles ſont encore ſi fréquentées. Je ne parle pas du martire, parce que tandis que nous aurons des Princes auſſi-juſtes, auſſi-doux, auſſi-pacifiques, auſſi-ennemis du ſang & de la cruauté, que ceux que la providence nous a donné, il n'y a pas trop d'apparence, que nous aïons des occaſions de mourir pour nôtre foi. Mais pour l'amour des ennemis pouvons-nous deſormais alleguer quelque prétexte, aprés que tant de perſonnes de toutes conditions, nous ont fait voir, ce que nous pouvons avec la grace. Combien de généreux Confeſſeurs, ont baiſé, ont embraſſé les bourreaux qui les déchiroient? Combien de méres vertueuſes ont protegé les meurtriers de leurs enfans. Combien de vrais braves ont été les premiers à ſe jetter aux piés de ceux qui les avoient cruellement outragé? Combien d'innocens ont chargé de benedictions ceux qui les avoient opprimez par leurs calomnies? Combien de miſerables reduits à la plus-extréme pauvreté ſolli-

tent tous les jours la misericorde divine de combler de graces spirituelles, ceux qui les ont dépouillez de tous leurs biens temporels. Oui, mon Dieu, vous le savez, il y a encore aujourd'hui de ces grandes ames, & vous ne permettrez pas, qu'il en manque jamais dans vôtre Eglise. *Ideóque & nos tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* C'est pourquoi mes fréres étant environnez d'une si grande foule d'exemples, qui seroient comme autant de témoins, qui quelque jour nous reprocheroient devant Dieu nôtre dureté, courons par la patience dans la carriere qu'ils nous ont ouverte. Imitons leur facilité, en pardonnant les petits maux, qu'on nous fait, n'oppofons à la haine de nos ennemis qu'un amour sincere, & des priéres ferventes, souvenons nous que de tous les moiens qui peuvent asseûrer nôtre salut, il n'en est point de plus infallible que celui-ci. Dés que vous avez un ennemi, vous étes l'arbitre de vôtre fortune, & le maître absolu du cœur de Dieu. Le peché vous avoit attiré toute la haine du Seigneur, & comme vous étes entiérement en sa puissance & à sa discretion, vous aviez sujet de vous attendre à une vengéance terrible. Mais quelcun vous a-t-il offencé? Vous persecute-t-on avec injustice. Le Seigneur en soit beni mille & mille fois. C'est comme un ôtage qui vous tombe heureusement entre les mains, & qui vous répondra à l'avenir de la conduite de Dieu à vôtre égar, non seulement vous pouvez-vous delivrer des mains de la justice divine, comme par échange, vous pouvez encore obliger sa bonté à vous traitter fort humai-

nement, selon que vous userez envers ceux qui vous mal-traittent.

Comment vous plaist-il que le Seigneur se conduise desormais avec vous, voulez-vous qu'il oublie tous vos desordres, voulez-vous qu'au lieu de punir vôtre ingratitude, il vous comble de nouveaux bien-faits, ne vous suffit-il pas qu'il vous pardonne, seriez-vous bien aise, qu'il changea en amour toute la haine qu'il avoit conceûë; Il ne tiendra qu'à vous seul. Vous n'avez qu'à prendre ces sentimens pour la personne qui vous a choqué, c'est un article de foi, que Dieu fera pour vous tout ce que vous aurez fait pour elle. *Quâ mensurâ mensi fueritis remetietur vobis.* Depuis cét affront, depuis cette calomnie, depuis cette violence qu'on vous a faite Dieu vous a établi le juge de vos propres déreglemens, dit Saint Iean Crisostôme. *Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum.* C'est à vous à dresser la minute de vôtre arrest, le Seigneur s'est obligé à la suivre de point en point, faites lui voir en vôtre ennemi la maniére dont vous soûaittez qu'il vous traitte. *Si pauca dimittis, pauca dimittuntur, si plura plura, si ex corde dimittis & sincere eodem pacto tibi Deus dimittit, si præter veniam datam etiam eum pro amico habeas, eodem modo erga te Deus afficietur.* Si vous pardonnez peu on vous pardonnera quelque chose, si vous pardonnez davantage, vous recevrez un pardon plus-étendu: si c'est sans réserve & du fond du cœur, le Seigneur oublira toutes vos infidelitez, & vos plus-noires perfidies. Enfin si de l'oubli des injures vous passez jusqu'à aimer ceux qui en sont les auteurs, attendez-vous à un amour

trés-sincere du côté de Dieu & ne doutez point que vous ne poſſediez ſes bonnes graces. *Eodem modo erga te Deus afficietur.*

D'où vient donc que je m'afflige ſi fort quand on m'offence? Que veulent dire ces triſteſſes, ces inquiétudes, ces émotions, ces emportemens, ce deſeſpoir, où me jette la moindre parole, le moindre tort que je reçois de mon prochain? D'où vient que j'en pers l'appetit & le ſommeil, que rien n'eſt capable de me conſoler qu'une cruelle & prompte vengéance. D'où vient que je ne puis ſouffrir qu'on me parle de pardonner? Que je tiens pour ennemis tous ceux qui refuſent de flatter ou même de ſervir ma paſſion. *Quare contriſtatus incedo, dum affligit me inimicus?* Si j'avois un peu de veritable amour pour moi-même, ſi j'avois mon ſalut un peu à cœur, ſi je redoûtois la colere de mon Dieu autant qu'elle eſt redoutable, quelle ſeroit ma joïe quand on m'offence de voir que je n'ai plus à craindre que mon propre reſſentiment, & que ſi je puis en être le maître, je m'en vais regler à mon gré ma deſtinée.

Helas Seigneur, nous n'y avons jamais bien fait réflexion. Mais puiſqu'il eſt vrai, puiſque c'eſt une verité dont on ne peut douter ſans renoncer le Chriſtianiſme, que vous ſerez tel envers nous, que nous ſerons envers ceux qui nous haïſſent, puiſque je ſuis certain que vôtre cœur doit à cét égar ſuivre tous les mouvemens du mien, Seigneur vous le voïez ce cœur, vous en découvrez juſqu'aux plus-ſombres replis; vous m'étes témoin qu'il n'y reſte ni fiel ni aigreur, contre perſonne, pour obtenir le pardon de tant de

crimes dont je ſuis coupable, pour l'obtenir ſeûrement indubitablement, il ne faut que pardonner à mon ennemi. Ie lui pardonne, mon Dieu, mais de bonne foi, mais ſans feinte, ſans réſerve, vous me promettez de m'aimer autant que je l'aimerai. Quoi, mon bon Maître, tout miſerable que je ſuis, tout indigne que je ſuis de vôtre amour? Ah Seigneur! que ne puis-je donc l'aimer mille fois plus que moi-même. Ouï je l'aime cét homme qui ne m'aime pas, cét homme qui me hait, ſi vous voulez mortellement, peu s'en faut que je n'aime ſon averſion, qui me donne lieu de mériter vôtre amour. Quelle preuve vous plaiſt-il que je vous en donne, que je lui veuïlle du bien, je lui ſoûaitte tous les biens, que je me ſoûaitte à moi-même? Que je prie pour lui à vôtre exemple, Seigneur oubliez le peché qu'il pourroit avoir commis en m'offençant? Oubliez encore tous les autres, dont il pourroit être coupable. Faites-lui mille & mille biens pour tous les maux qu'il m'a voulu faire. Ie vous en conjure ô mon Dieu! par les entrailles de vôtre miſericorde infinie, par le ſang que vous avez verſé pour lui ſur la croix, l'exemple que vous m'avez donné vous-même de pardonner, par la priére que vous fites en mourant, pour ceux qui étoient les auteurs de vôtre mort. *Ignoſce illis, quia neſciunt quid faciunt.* Vraiment je le puis bien dire de ceux qui me perſecutent, qu'ils ne ſavent ce qu'ils font. Ils croïent de me nuire, & ils ſe rendent les inſtrumens de mon bon heur éternel; Faites s'il eſt poſſible mon

maître, qu'en voulant me bleſſer ils ne ſe nuiſſent pas à eux-mêmes, qu'ils ne vous offencent pas, que les outrages qu'ils me feront leurs deviennent auſſi bien qu'à moi un ſujet de mérite & de récompenſe éternelle. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XLII.

POUR LE JOUR DES IEAN-BAPTISTE.

Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.

Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer ſes voïes. S. Luc. c. 1.

Saint Jean-Baptiſte a trés-bien rempli la qualité de Précurſeur de IESUS-CHRIST, *montrant & marchant le premier par les mêmes voïes, que le Sauveur devoit tenir & enſeigner aux autres hommes.*

JE ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il y ait jamais eû de Saint à qui le ciel & la terre aïent donné de ſi grands éloges, ni en ſi grand nombre qu'à Saint Jean. Le Prophete Iſaïe l'avoit appellé l'Ange du Seigneur : *Ecce ego mitto Angelum meum qui parabit*

viam tuam ante te : Gabriël annonçant ſa conception dit, qu'il ſeroit grand non-ſeulement dans l'eſtime des hommes qui ſont de ſi mauvais juges de la grandeur & de la petiteſſe des choſes ; mais dans l'eſtime de Dieu-même qui ne ſe trompe point, & aux yeux duquel les plus-grandes choſes ſont ſi petites : *Erit magnus coram Domino.* Quelques jours aprés ſa naiſſance, ſon Pére éclairé par le Saint Eſprit, prédit qu'il ſeroit le Prophete du trés-haut, & le maître de ſon peuple en la ſience du ſalut. Les Juifs charmez de la ſainteté de ſa vie ne douterent point qu'il ne fuſt le Rédempteur qui leur avoit été promis, & ce fut un ſentiment preſque univerſel, approuvé des Prêtres & des Docteurs de la loi, il confeſſa lui même qu'il étoit la voix de celui qui crie, c'eſt-à dire, le heraut du tout-puiſſant. Jesus-Christ, la verité éternelle, le mit au deſſus de tous les Prophetes, c'eſt-à-dire, de tout ce qu'il y avoit eû juſqu'alors de perſonnes illuſtres en ſience & en vertu : *Prophetam & pluſquam Prophetam* : Bien davantage, il déclara qu'il n'étoit jamais né d'homme d'aucune femme, qui euſt eû plus de mérite & de veritable grandeur : *Inter natos mulierum non ſurrexit major Joanne-Baptiſtâ.* Enfin les Saints Péres ont remarqué que Saint Jean avoit réüni en ſa perſonne toute la ſainteté des deux loix deſquelles il a été comme le nœud, qu'il a eû la foi des Patriarches, les lumiéres des Prophetes, la pureté des Vierges, l'auſterité des Anacoretes, le zele des Apôtres, & la conſtance des Martirs. Aprés cela, Chrêtiens Auditeurs, que puis-je dire de ce grand Saint, qui réponde à l'idée que vous en devez avoir formée

ſur des loüanges ſi magnifiques ; mais ne ſerez-vous pas bien ſurpris, ſi abandonnant tant de titres ſi glorieux, je m'attache uniquement à la plus-ſimple & à la plus-commune de ſes qualitez, qui eſt celle de Précurſeur ou d'avant-coureur de IESUS-CHRIST. C'eſt en effet mon deſſein, & c'eſt pour cela que j'ai choiſi pour mon tême ces paroles du Cantique de Zacharie : *Præibis ante faciem Domini :* Mon fils vous ſerez le Précurſeur du Meſſie, c'eſt-à-dire, vous marcherez avant lui par les mêmes voïes qu'il doit tenir : *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus.* Vous verrez, Meſſieurs, que ce choix ne fait point de tort à Saint Jean Baptiſte, que l'Eloge que je lui donne renferme tous ceux que j'ai rapportez, qu'il ne diſtingue pas ſeulement ce grand Saint de tous les autres Saints, qu'il l'éleve encore au deſſus d'eux, & qu'il étoit mal-aiſé de dire de lui, ni plus de choſes, ni de plus-grandes choſes en un ſeul mot. Vierge Sainte vous avez eû trop de part à ſa ſanctification pour n'en prendre pas un peu au diſcours que je vais faire de ſa Sainteté ; je n'y ſaurois réüſſir ſans vôtre aſſiſtance, je vous la demande par la même priére à laquelle vous avez accordé de ſi grandes choſes. *Ave Maria.*

Perſonne ne doute que le fils de Dieu ne ſoit venu ſur la terre pour nous ouvrir par ſes exemples, non-ſeulement le chemin du ſalut, mais encore celui de la ſainteté. Et parce que la Sageſſe avoit deſtiné pluſieurs voïes pour arriver au ciel, ſoit pour parvenir à la vertu la plus-parfaitte, il a voulu tenir lui-même toutes ces voïes, quoi que extrémement differentes & même oppoſées en quel-

que maniére. De sorte que Saint Jean qui devoit être son Précurseur, pour s'aquiter dignement de ce ministére, a dû marcher le premier par ces mêmes voïes, & montrer pour ainsi dire, à JESUS-CHRIST toutes les routes que JESUS-CHRIST devoit enseigner aux autres hommes. Il l'a fait, Chrêtiens Auditeurs, & il l'a fait d'une maniére trés-excellente. Toutes les voïes du salut se peuvent reduire à deux l'innocence & la penitence, le Sauveur du monde les a embrassées toutes deux, puis qu'il a été sans péché, & qu'il a néanmoins porté la peine de tous les péchez. Je vous ferai voir que la vie de Saint Iean a été de même une vie également innocente & penitente, & ce sera la premiére partie de ce discours. Toutes les voïes de la sainteté se rapportent pareillement à deux, qui sont l'action & la contemplation. IESUS-CHRIST a merveilleusement uni ces deux choses, toute sa vie aïant été partagée à la prédication & à la retraitte. Ie vous montrerai que la vie de Saint Iean a de même été partagée à la retraitte & à la prédication, & ce sera la seconde partie de son éloge. *Præibis ante faciem Domini parare vias ejus :* Vous marcherez devant le Seigneur, vous commencerez à découvrir & à tenter les divers chemins qu'il doit suivre, vous joindrez un mépris extréme de toutes les choses mêmes permises, avec un éloignement parfait de tout ce qui est défendu par la loi de Dieu. Et en second lieu, vous allierez un zele ardent & infatigable à un trés-grand amour pour le repos de la solitude. En un mot vous serez le plus-innocent des hommes, & néanmoins le plus-austere des penitens. Vous serez le

pére des Anacoretes, & en même tems le premier de tous les Apôtres. Voila le ſujet de ce diſcours.

La naiſſance de S. Iean-Baptiſte aïant été annoncée à Zacharie par le même Ange, qui peu de tems aprés annonçaſt celle de JESUS-CHRIST à la Sainte Vierge. Eliſabet conçeût cét admirable Précurſeur en un âge ou elle ne pouvoit plus eſperer de devenir mére ; quand d'ailleurs la nature n'euſt pas mis des obſtacles invincibles à cette conception. Saint Auguſtin dit, que Dieu ne ſe contenta pas de le faire naître d'une femme ſterile, qu'il voulut encore lui choiſir des parens vieux & caducs, afin que les années aïant éteint en eux tout deſir charnel, tout ſentiment de plaiſir, on puſt dire que la foi & la chaſteté l'avoient engendré. Permettez moi, Chrêtiens Auditeurs, de m'écrier dés ici comme les Iuifs qui aſſiſterent à la circonciſion de nôtre Saint. *Quis putas puer iſte erit* ? Quelle ſera, penſez-vous, l'innocence & la pureté des mœurs de cét enfant, puis qu'il a falu tant d'années pour purifier le ſein où il devoit être formé, puis que le Seigneur a voulu qu'il entra dans la vie par une voïe non-ſeulement miraculeuſe, mais encore exemte des moindres ſouïlleures de l'incontinence.

Ce n'eſt pas là toutefois le plus aſſeûré préſage que nous aïons de la pureté de ſa vie, Dieu qui avoit ſi long-tems differé ſa conception, prévint le tems de ſa naiſſance pour lui communiquer ſa grace. Vous ſavez que MARIE étant allée voir Eliſabet durant ſa groſſeſſe, cette ſainte femme ſentit ſon fruit treſſaillir de joïe dans ſes entrailles au premier compliment de ſa parente. Tous les

Péres disent que Saint Iean fût sanctifié dans ce moment, & que ce fut alors que s'accomplit ce que Gabriël avoit prédit à Zacharie son pére que cét enfant seroit rempli du Saint Esprit avant même que de voir le jour. *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* Je vous laisse à penser, Messieurs, si Dieu auroit ainsi changé l'ordre des choses, s'il se seroit si fort hâté de purifier cette ame, s'il avoit préveu qu'elle deust jamais être souillée par la moindre tache, peut-on desirer une marque plus-certaine du soin qu'il prendra de le préserver de tout peché, que cette impatience à le délivrer du peché originel. Mais si cette infusion de la grace avant le terme ordinaire est un augure de sa sainteté avenir, l'abondance de cette grace dont il reçeut en même-tems la plenitude en est une preuve infallible. *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ.* C'est-à-dire, il sera confirmé en grace avant que de naître. Il entrera dans la vie déja tout rempli tout pénetré de l'esprit de Dieu, & par conséquent hors d'atteinte à tous les traits du Démon.

Aussi personne n'a-t-il jamais douté que Saint Jean n'ait porté dans le tombeau l'innocence qu'il avoit apportée du ventre d'Elizabet. Quand nous n'aurions pas d'autre raison de le croire, le peu de commerce qu'il a eû avec les hommes suffiroit pour nous en convaincre, où est-ce que cét Ange du Seigneur, comme il est appellé dans l'écriture, auroit pû se corrompre & perdre la pureté de son cœur, lui qui dés sa plus tendre enfance avoit vécu dans un desert, qui avoit renoncé au monde avant qu'il pust être infecté de son souffle, avant

même qu'il puſt ou le connoître ou le craindre. Je ſai que nous n'avons tous que trop de pente au peché qu'au defaut des ennemis étrangers nôtre propre concupiſcence nous tente & nous entraîne dans le déſordre. Mais cependant l'experience nous fait voir que ce tentateur domeſtique ſeroit bien foible, s'il n'étoit aidé de ceux de déhors. Ce ſont les mauvais diſcours, les mauvais livres, les mauvais exemples qui ont ravi l'innocence à tous ceux qui ſe plaignent de l'avoir perduë. Nous vivrions tous comme des Anges, ſi nous ne vivions que parmi des Saints ou parmi des bêtes ſauvages. Ames pures qui avez conſervé juſqu'ici la précieuſe grace de vôtre baptême, il n'y a que ce moïen de la conſerver juſqu'au bout, fuïez les hommes, allez cacher vôtre tréſor en quelque lieu qui ſoit impénétrable à leurs yeux, & s'il ſe peut inacceſſible même à leurs deſirs. Ne fréquentez que les plus vertueux & ne les fréquentez pas même beaucoup.

Mais ce n'eſt pas aſſez de dire que Saint Iean n'a jamais perdu la grace de Dieu; De trés-grands Docteurs ſoûtiennent qu'il ne l'a jamais affoiblie par aucun peché veniel. Pour moi, Meſſieurs, quand je rappelle en mon eſprit toutes les merveilles qui ſont arrivées à ſa naiſſance, un Ange l'anonce, Zacharie en doute & perd l'uſage de la parole pour punition de ſon incredulité, il eſt conçeû par une femme doublement ſterile. Il prophetiſe avant que de naître, & communique à ſa mére le même don, en naiſſant il delie la langue de ſon pére, & il la delie pour prononcer autant d'oracles que de paroles, l'admiration & la joïe

que reſſent toute la Iudée au moment qu'il vient au monde. De-plus quand je conſidere le long & magnifique éloge qu'en fait Gabriël au nom du Seigneur , quand j'entens le Seigneur lui-même qui le préfere à tous les Saints de l'ancien teſtament, & qui dans toutes les occaſions s'explique ſur ſon ſujet en des termes ſi forts qu'ils paroîtroient pleins d'exaggeration de quelque autre bouche qu'ils ſortiſſent. Quand je me repréſente toutes ces choſes , je ne puis m'empécher de former une idée de ſa ſainteté qui en exclud juſqu'aux plus petites tâches.

Et certes il falloit que lui-même ſe ſentit bien innocent & bien irrepréenſible , pour oſer entreprendre de réformer toute la Iudée comme il l'entreprit ſur les dernieres années de ſa vie , & ſur tout pour s'en prendre aux Phariſiens, c'eſt-à-dire , aux dévots & aux réformez de ce tems-là , auſquels il reprocha en face & de la maniére du monde la plus-forte , les ſécrets déreglemens de leur ame. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci & ce qui eſt une preuve encore plus-grande de la pureté de ſes mœurs c'eſt que ces hipocrites quoique piquez juſqu'au vif par ſes ameres repréenſions , quoi-que jaloux de ſa gloire ne trouverent jamais rien à redire en lui. Au contraire aprés avoir long - tems examiné ſes diſcours & ſes actions , aprés l'avoir étudié avec tout le ſoin qu'inſpire l'envie & la haine , il leur parut ſi irreprochable , qu'ils donnerent dans le ſentiment du peuple qui le prenoit pour le Meſſie , ils allerent à lui pour s'en éclaircir , tout diſpoſez à l'en croire ſur ſon témoignage , & à l'honnorer comme le

Fils du trés-haut. Il eſt certain que ces Docteurs qui avoient une connoiſſance trés-parfaitte de l'Ecriture, n'auroient jamais formé un jugement ſi avantageux de ce Saint, s'ils avoient apperçeû en lui le moindre foible, & s'ils avoient pû remarquer quelque choſe d'humain en ſes ſentimens ou en ſa conduite.

C'eſt ſans doute ſur ces mêmes fondemens, que quelques-uns ont crû que non-ſeulement il avoit été exemt de tout peché actuel, mais qu'il avoit même été préſervé de tout ce qu'on appelle attrait du peché, c'eſt-à-dire, de tous les mouvemens déreglez & involontaires de la partie inferieure. Si cela eſt, Chrêtiens Auditeurs, voici le plus-généreux penitent qui fut jamais. Car pourquoi cette vie ſi auſtere, divin Précurſeur! en un âge où les plus mal-heuréux enfans d'Adam n'épreuvent point encore la rebellion de la chair, & en une chair qui dans un âge même plus-avancé fut toûjours ſi ſoûmiſe à la raiſon, pourquoi traitter durement un corps qui n'avoit jamais peché, un corps qui ne devoit jamais pecher, & duquel vous n'aviez à craindre ni violence ni ſurpriſe. Ouï, Meſſieurs, nonobſtant cette innocence, nonobſtant ces privileges, Saint Iean étoit à peine ſorti du berceau qu'il quitta toutes les douceurs de la maiſon de ſon pére pour s'adonner à la plus-rigoureuſe penitence qui ait jamais été prattiquée, ſi nous en croïons quelques hiſtoriens Eccleſiaſtiques. Durant l'eſpace d'environ trente ans, il n'eût point de retraitte qu'une grotte obſcure, & Saint Gregoire de Nazianze aſſeûre qu'il paſſa tout ce tems-là expoſé aux injures des ſaiſons, ſans avoir d'autre

couvert que le Ciel, ni d'autre lit que la terre, *Habuitque domum versatile cœlum, atque in humo dura corpus dabat ipse sopori.* Son habit étoit un tissu de poil, c'est à-dire, un long & rude cilice; car l'Evangile qui remarque qu'il avoit une ceinture de peau, dit positivement en deux endroits que sa robe étoit non pas de peau mais de poil de chameau. *Habebat vestimentum de pilis camelorum*, dit Saint Matthieu, & Saint Luc, *vestiebatur pilis camelorum & Zonâ pelliceâ.* De sorte qu'on peut dire qu'il s'habilloit bien moins pour s'empêcher de souffrir que pour ajoûter un continuel supplice, à celui qu'il enduroit tantôt du froid & tantôt du chaud. Enfin il ne mangeoit que du miel sauvage & d'une espece de sauterelles que Saint Ierôme dit être une viande assez ordinaire en l'Orient. Et en effet il en est parlé au livre du Levitique, parmi les animaux purs dont Dieu permet à son peuple de se nourrir. Un peu d'eau jointe à ces mets simples & legers faisoit toutes ces délices, & encore en prenoit-il si peu chaque jour que l'on peut dire que sa vie a été un jeûne perpetuel, & pourquoi ne le diroit-on pas puisque IESUS-CHRIST a même dit qu'il ne mangeoit ni ne beuvoit. *Venit Ioannes non manducans neque bibens.*

Voila une étrange vie, Chrêtiens Auditeurs, & je ne m'étonne pas que les Iuifs aïent d'abord pris ce grand Saint pour un pur esprit qui leur apparoissoit sous la forme humaine, mais qu'auroient ils pensé de lui si dés l'âge de quatre à cinq ans ils l'avoient veû prattiquer toutes ces choses. Qu'auroient-ils dit, si reconnoissant enfin qu'il étoit homme comme eux, ils eussent seû qu'il n'avoit jamais

jamais perdu la grace de Dieu, & qu'il n'avoit pas beſoin de ces penibles précautions pour y perſeverer juſqu'à la mort? Que ceux qui ont vécu dans le deſordre ſe dépouillent de leurs biens, pour expier par la pauvreté volontaire le mauvais uſage qu'ils ont fait de ces mêmes biens, qu'aprés avoir offenſé Dieu mille fois on ſe condanne au jeûne & à la retraitte, qu'on exerce ſur ſoi-même toutes ſortes de rigueurs, cela ne peut paroitre étrange qu'à ceux qui n'ont jamais compris ce que c'eſt que le peché, & quelles peines lui ſont préparées en l'autre vie. Qu'une perſonne même innocente mais fragile, expoſée à mille tentations, & dans un danger continuel de tomber, s'arme de cilices & de diſciplines pour éloigner ſes ennemis, pour conſerver à ſon ame cette beauté qui charme les yeux & le cœur de Dieu. Quand on a une fois conceû quel tréſor c'eſt que la grace, on ne trouve rien en cela de fort ſurprenant; mais qu'un Saint auſſi pur qu'un Ange & preſqu'auſſi incorruptible, paſſe ſes jours dans une mortification continuelle, que dés le berceau il s'enſeveliſſe dans une haire, qu'il s'enterre dans une grotte, qu'il vive auſſi innocemment que s'il n'avoit point de corps, & auſſi durement néanmoins que ſi ſon corps étoit immortel ou inſenſible. C'eſt Meſſieurs ce qui s'appelle aimer veritablement la croix, qui eſt un amour auſſi rare qu'il eſt héroïque. Ouï Chrêtiens, cét amour de la croix eſt rare depuis même que JESUS-CHRIST a été crucifié, & que la Croix eſt devenuë l'inſtrument de nôtre rédemption. Quelle gloire pour Saint Iean de l'avoir aimée avant que le Fils de Dieu l'euſt

adoucie, avant qu'il eust découvert les trésors & les délices qui y sont cachées. Si les Apôtres ont mérité de si grandes loûanges pour avoir suivi leur maître par une voix si épineuse, que doit-on dire de Saint Iean qui l'a précedé en cette même voïe sans le secours d'aucun guide, qui est allé plus-loin que tous ceux qui ont marché sur les traces du Sauveur.

Pour nous, Chrêtiens Auditeurs, c'est un chemin qu'il nous faut tenir nécessairement, si nous avons envie de nous sauver. La Penitence est un remede absolument nécessaire aux pecheurs, & pour les justes elle est un préservatif nécessaire; Il faut l'embrasser ou pour sortir du desordre, ou pour s'empêcher d'y tomber, & ainsi l'on peut dire qu'il n'est point de salut que par elle, parce qu'il n'y a pas même d'innocence sans son secours. Si cela est vrai pouvons-nous douter que le nombre des sauvez ne soit trés-petit même parmi les Chrêtiens, puisqu'il y a si peu de penitens? Mais la penitence étant presqu'entiérement bannie du monde, faut-il s'étonner que l'innocence y soit aujourd'hui si rare? Elle a été attaquée cette innocence, elle a été quelque-fois vaincuë au milieu des solitudes les plus affreuses, dans des corps usez de vieillesse & consumez d'austeritez, & vous voulez qu'elle subsiste dans le grand monde, au milieu des plus mortelles occasions, malgré le soin qu'on prend de nourrir, d'échauffer, de fomenter la cupidité par la molleſſe des habits, & par la délicatesse des viandes?

L'Usage des austeritez, dit-on, est bon pour les personnes qui vivent dans les Cloîtres & dans

les maiſons religieuſes. On a raiſon il leur eſt bon en effet, il leur eſt même néceſſaire, ſans cela & les murailles & les grilles ſeroient de foibles remparts contre le vice, il ne laiſſeroit pas de s'y gliſſer, & d'y faire bien du ravage; mais ſi l'on en a beſoin dans ces lieux de ſeûreté, dans ces citadelles ſpirituelles, comme les appelle Saint Baſile, comment pouvez-vous vous en paſſer vous qui étes logez au milieu des piéges que le Demon tend à tous les hommes, & qui avez devant les yeux les amorces de toutes ſortes de pechez. Vous dites que vous étes une perſonne fort délicate, accoûtumée à l'abondance, & aux délices, que vous ne pouvez plus vous paſſer des douceurs & des commoditez de la vie, bien-loin de pouvoir vous réſoudre à mortifier & à tourmenter vôtre corps, mais ſi vous ne pouvez pas vous y réſoudre, comment eſt-ce que vous pourrez vous ſauver. Lorsque vous ſerez malade outre les douleurs du mal qui ſont quelque-fois trés-aiguës, vous-vous réſoudrez à un jeûne exact & fort penible, le medecin l'ordonne ainſi, vous prendrez des breuvages inſupportables au goût, vous ſouffrirez qu'on vous pique, qu'on vous applique le bouton de feu, qu'on vous faſſe des inciſions profondes & douloureuſes; eſt-ce qu'on a plus de force & de réſolution dans la maladie que quand on ſe porte bien; ou plûtôt n'eſt-ce point qu'on fait beaucoup de cas de la ſanté, & qu'on ne ſe met gueres en peine de ſon ſalut. Si l'on comtoit l'amitié de Dieu pour quelque choſe, ſi nôtre ame nous étoit à peuprés auſſi chere que nôtre corps, ſi nous craignons autant d'être dannez que nous craignons de mou-

rir, que nous serions forts, que nous serions généreux contre nous-mêmes; que nôtre délicatesse, que nos infirmitez seroient de foibles prétextes pour arrêter nôtre ferveur!

Nous avons fait ces jours passez en cette Eglise la fete d'un jeûne Prince, c'est le Bien-heureux Louïs de Gonzague, qui avant même que d'entrer dans la religion dés l'âge de quatorze-à-quinze ans ne quittoit jamais de linge qui ne fust teint de son sang, qui tous les jours prenoit la discipline jusqu'à trois fois, qui faute de cilice s'appliquoit les molletes de ses esperons sur la chair nuë, qui étoit quelquefois à genou cinq & six heures de suite, & qui prattiquoit une si rigoureuse abstinence qu'il se contentoit long-tems d'un seul œuf pour châque jour, cependant il avoit été élevé trés-mollement, & de plus il avoit fort peu de santé. Outre cela il étoit si innocent qu'on ne croit pas qu'en toute sa vie il ait peché veniellement une seule fois de propos déliberé; enfin son corps étoit si peu incommode à son esprit qu'il n'eust jamais ni pensée ni mouvement qui fust contraire à la pureté Angelique qu'il avoit voüée à la Sainte Vierge. On a remarqué que tous les Saints de quelque qualité, de quelque âge & même de quelque complexion qu'ils aïent été, se sont sentis portez à ces exercices de mortification; qu'ils en sont devenus avides dés le moment que Dieu à commencé à les éclairer. Il semble que la grace demande comme naturellement ce secours pour se conserver & pour se fortifier, à-peu-prés comme la nature cherche les choses agréables pour se maintenir. Mon Dieu que nous sommes éloignez de cette sainte dispo-

ſition ; ſi c'eſt là le chemin qu'il faut tenir pour aller au Ciel, que nous courons grand hazard de n'y avoir jamais d'entrée, & ſi nous y arrivons malgré nôtre négligence & nôtre peu de courage, qu'il y aura de diſtance en ce bien-heureux ſejour entre nous & ces généreux ſerviteurs de IESUS-CHRIST. Cependant, Meſſieurs, ce ne ſont là que les voïes qui menent preciſement au ſalut, pour parvenir à la ſainteté il faut paſſer en des routes encore plus élevées. Le Sauveur du monde nous en a tracé deux bien differentes, qui ſont le repos de la vie ſolitaire & les fatigues de la vie apoſtolique, la contemplation, & l'action ; Saint Iean a été ſon Précurſeur en l'une & en l'autre de ces deux voïes. C'eſt la ſeconde Partie.

C'eſt avec beaucoup de juſtice que Saint Ierôme dit que Saint Iean-Baptiſte a été le Pére des ſolitaires ; mais il me ſemble que Saint Gregoire de Nazienze n'a pas eu moins de raiſon de l'appeller l'enfant & le nourriſſon de la ſolitude. *Solitudinis alumnum.* Saint Pierre d'Alexandrie dans un ouvrage qui a été approuvé par le ſixiéme Concile, aſſeûre que pour éviter la perſecution qu'Herodes faiſoit aux petits enfans & qui s'étoit étenduë juſqu'à celui ci à cauſe des merveilles qu'on publioit de ſa naiſſance, Elizabet le porta dans un deſert de la Iudée, qu'il n'avoit encore que ſix mois. Cedrenus & Nicephore deux des plus anciens hiſtoriographes Eccleſiaſtiques, ajoûtent que cette ſainte femme mourant environ le quarantiéme jour de ſa fuite ; le petit Prophète demeura dans ce deſert ſous la conduite d'un Ange, qui prit ſoin de ſon éducation. Enfin l'Evangile nous

apprend que depuis ce tems-là jusqu'au jour qu'il se produisit pour prêcher la penitence, il n'abandonna jamais sa solitude. *Et erat puer in desertis usque in diem ostentionis suæ.*

Bien davantage durant tout cét espace qui fut d'environ trente ans, Saint Crisostôme dit, qu'il ne vit jamais personne, & qu'il ne fut veû de personne. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci c'est qu'il n'ignoroit pas que JESUS-CHRIST vivoit en ce même-tems, il ne fut point tenté de l'aller chercher pour avoir le plaisir de joüir de son entretien & de sa présence. Il me semble, Messieurs, que c'est là une preuve d'une vertu merveilleusement solide, qui demeure inviolablement attachée aux ordres de Dieu, qui est incapable de prendre le change, sous quelque prétexte que ce soit, qui aime-mieux croire que voir, & qui préfere la croix & la mortification aux délices mêmes les plus-saintes & les plus-spirituelles. En effet lorsque le Sauveur vint au Iourdain pour recevoir le Baptême, Saint Iean déclara qu'il ne l'avoit jamais veû, mais que Dieu lui avoit donné une marque pour le réconnoître, c'est qu'il avoit apperçeû le Saint Esprit qui descendoit sur sa teste, sous la forme d'une colombe. *Et ego nesciebam eum sed qui misit me baptizare in aquâ, ille mihi dixit super quem videris Spiritum descendentem, & manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.*

Mais quelle fut l'occupation de ce solitaire durant un si grand nombre d'années, durant tout ce tems-là il fut appliqué à la priére, dit Origene, & s'entretint avec les Anges. Il est certain qu'il

eût de grandes communications avec Dieu, puisqu'étant entré enfant dans le deſert, & en un âge qu'il ne ſavoit pas encore parler, il en ſortit le plus éclairé de tous les Prophetes, le plus éloquent des Prédicateurs, & le maître des Docteurs mêmes de la loi. Il faut néceſſairement que toutes ces connoiſſances lui aient été inſpirées, qu'il les ait puiſées dans le ſein de Dieu, qu'elles ſoient le fruit de la haute contemplation où il a été élevé. Mais il faut enfin renoncer à ce repos pour entrer dans une voïe plus pénible, il eſt tems de commencer une vie d'Apôtre, & de dévancer le Fils de Dieu qui ſe diſpoſe à ſortir de ſa retraitte de Nazaret, pour anoncer aux Juifs le roïaume de ſon Pére. Saint Iean n'eût pas plûtôt connû qu'il étoit appellé à cét emploi, que ſortant du fond de ſa ſolitude, il parut tout d'un coup ſur les rivages du Jourdain, & les fit retentir de ces paroles qui faiſoient le ſujet de tous ſes diſcours : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum Dei.* Hâtez-vous de faire penitence, car voici le tems que Dieu doit regner parmi les hommes. Ce fut ſans doute une grande ſurpriſe pour tous ces peuples, de voir ce Prophete dont on n'avoit jamais entendu parler, & de le voir tout halé, tout extenué de jeûnes, révêtu d'un affreux cilice, & préchant à haute voix ce qu'il prattiquoit lui-même avec tant de rigueur.

Au reſte, on ne vit jamais zele ni plus-ardent, ni plus-ferme, ni plus-efficace, ni plus-deſintereſſé que le ſien. Il parcourut en peu de tems toutes les contrées qui ſont arroſées par le fleuve du Jourdain, & il n'y eût perſonne en une ſi grande étenduë de païs, qu'il n'intruiſit de ſes devoirs, & qu'il

ne bâtiza de sa main. Sa fermeté parût dans la maniére haute & généreuse dont il attaqua la fierté des Pharisiens, & dans les reproches qu'il ne cessoit de faire au Roi Herodes, au sujet du commerce incestueux qu'il avoit avec la femme de son frére. Le succés de ses travaux fut si grand, que non-seulement tous les habitans de Jerusalem, mais encore toute la Judée & plusieurs autres peuples des environs furent touchez par ses discours, & reçeurent son bâtéme aprés avoir confessé à ses piés les desordres de leur vie : *Et baptizabantur ab eo in Jordane confitentes peccata sua.* Les Soldats, les Publicains, les Pharisiens mêmes, tout fut ébranlé, tout se rendit à la force de son zele. Mais qu'il est pur ce zele, qu'il est sincere, qu'il est desinteressé. Ce n'est point pour se faire connoître, Chrêtiens Auditeurs, que nôtre Saint vient prêcher les Juifs, ce n'est que pour faire connoître le Sauveur du monde. Dés que Jesus-Christ commence à se faire voir, Jean-Baptiste déclare franchement qu'il n'est que son Précurseur, que c'est à Iesus de donner le Saint Esprit, & d'effacer les pechez par un bâtéme bien plus-excellent que le sien. De plus, il invite tous les Disciples à écouter ce nouveau maître, il les porte, il les engage à s'attacher à lui comme à la source de toute science & de toute sainteté. Enfin il publie hautement que cét homme est veritablement le Fils de Dieu : *Testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.* Saint Pierre lui rendit depuis un semblable témoignage ; & vous savez qu'il en fut récompensé sur l'heure par la puissance souveraine qui lui fut donnée sur toute l'Eglise. Mais outre que Saint Iean l'avoit prévenu,

outre que la confeſſion du Précurſeur avoit été publique, & que l'autre ne ſe fit qu'en préſence de quelques Apôtres. Saint Iean reconnut Iesus-Christ pour Fils de Dieu, lors qu'on lui offroit de le reconnoître lui-même pour le Meſſie, lors que tout le monde étoit perſuadé qu'il l'étoit effectivement, & qu'on le preſſoit de ne refuſer pas cét honneur. On peut dire que jamais homme ne fit tant d'honneur à Jesus-Christ que Saint Iean lui en fit en cette rencontre. Car ce Saint aïant des qualitez qui faiſoient croire aux hommes qu'il étoit le liberateur, des qualitez qui rempliſſoient toute l'idée qu'on avoit conçeûë de l'homme-Dieu, de combien réauſſa-t-il cette idée lors qu'il fit entendre que tout grand qu'il leur avoit parû, cependant il n'étoit que la voix de celui qu'ils attendoient, & qu'il n'étoit pas digne de délier la courroïe de ſes ſouliers. Voila, Chrêtiens Auditeurs, comment il travailloit uniquement pour celui qui l'avoit envoié, & comment il faiſoit ſervir ſa propre gloire à la gloire de ſon maître. Tout le fruit qu'il tira pour lui-même de ſes travaux Apoſtoliques, ce fut la priſon & la mort qu'Herodes lui fit ſouffrir en haine de la verité, il ne lui manquoit plus que cette glorieuſe avanture, pour mériter toutes les couronnes, tous les titres d'honneur que l'Egliſe peut donner aux divers Saints qu'elle honore de Docteur, de Vierge, d'Anacorete, d'Apôtre, de Prophete, de Martir : Mais ſur tout il acheva par-là de remplir ſa principale fonction, qui étoit celle de précurſeur en mourant pour Iesus-Christ, mourant quelque tems avant que Jesus-Christ mouruſt pour nous.

Ie finis, Meſſieurs, par une réflexion pareille à celle que j'ai déja faitte ſur la premiére partie de ce diſcours, j'ai dit qu'on pouvoit être penitent ſans être innocent, quoi-que l'innocence ne puiſſe pas ſubſiſter long-tems ſans le ſecours de la penitence. Ie dis de même qu'on peut ſe ſantifier par la voïe de la contemplation, ſans entrer dans celle de l'action ; mais qu'on ne peut pas même ſe ſauver en agiſſant, ſi l'on abandonne entiérement la retraitte. Ouï, Chrétiens Auditeurs, le zele même devient pernicieux, il devient funeſte à ceux qui s'y laiſſent trop emporter, & qui n'en interrompent pas quelquefois les penibles occupations. Il eſt bon de faire des courſes ſur l'ennemi du genre-humain, & de lui enlever le plus d'ames qu'il eſt poſſible, mais il faut que ce ſoit, pour ainſi dire, à l'abri & comme ſoûs le canon d'une place de ſeûreté, où l'on ſe retire de tems en tems pour ſe rafraîchir, & où l'on ſe vienne mettre à couvert des traits du demon, lors qu'il arrive qu'il nous reduit nous-mêmes à nous défendre.

Mais ſi l'air du monde eſt contagieux à ceux qui y ſont portez par l'eſprit de Dieu, à ceux qui ne le voïent qu'à deſſein de le combattre & de le ſantifier ; Quelle ſeûreté peut-il y avoir pour ceux qui le fréquentent pour l'imiter, pour prendre part à tous ſes plaiſirs, pour étudier ſes maximes & pour les ſuivre ? Le commerce du monde eſt dangereux pour les hommes apoſtoliques, comment eſt-ce que les gens du monde même pourront s'y ſauver. Et quand je parle du monde, je ne prétens pas le borner à certaines perſonnes ou nobles ou opulentes qui vivent dans l'oiſiveté &

dans les délices, que le luxe & l'orgueïl accompagnent preſque par tout, outre ce grand monde qui n'eſt ouvert qu'à peu de perſonnes, il y a dans chaque condition un monde à fuïr, lequel eſt compoſé de ceux de cette même condition, qui ont le moins de pieté, le moins de ſentiment des choſes de Dieu, qui aiment le plaiſir, en un mot qui dans leur conduite ſuivent à proportion ces mêmes regles que ceux du grand monde, comme il arrive quelquefois que dans de petits états, on ſe gouverne par les mêmes loix qu'on obſerve dans les plus-grandes monarchies. Or je dis, Meſſieurs, que non-ſeulement il eſt mal-aiſé de hanter ce monde & de ne ſe corrompre pas, mais je dis que de s'y plaire c'eſt une marque infallible qu'on eſt déja corrompu : *Si delectat te mundus*, dit le grand Saint Auguſtin, *immundus es. Recedite recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* C'eſt Dieu même, Chrêtiens, qui par le Prophete Iſaïe nous donne un avis ſi preſſent, retirez-vous, retirez-vous au plûtôt, éloignez-vous promptement d'un lieu ſi ſuſpect, fuïez une ſi grande corruption, ne vous engagez point au milieu d'un peuple ſi ſouïllé ; *Pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.* Ie ſai que cette retraitte fait peur à la plûpart des gens, mais je ſai auſſi que quand on en a une fois goûté les douceurs, on la quitte avec plus de peine qu'on ne l'avoit embraſſée, je ſai que ceux qui en joüiſſent croïent faire un grand ſacrifice à Dieu quand ils en ſortent pour aller travailler à ſa gloire. Saint Gregoire de Nazianze y trouvoit de ſi grands charmes, qu'il dit lui-même que ç'avoit été par cette ſeule raiſon

qu'il avoit témoigné tant de repugnance à accepter l'Episcopat. Saint Bernard au milieu des plus-florissantes Cours de l'Europe, quoi-qu'il y reçeust plus-d'honneur qu'il n'en faudroit pour satisfaire la vanité du plus ambitieux homme du monde, ne cessoit de soûpirer pour les Forêts de Clairvaux. C'est dans ce sentiment qu'il disoit si souvent ces belles paroles, ô bien-heureuse solitude, ô mon unique felicité, je ne trouve par tout ailleurs que des épines & de l'amertume, vous seule me rendez heureux dés-ici bas ! *O beata solitudo, ô sola beatitudo.* Mais ne m'en croïez pas, n'en croiez pas même ces grands Saints dont je vous produis le témoignage ; éclaircissez-vous par vous-mêmes de la verité, condannez-vous pour quelque tems à ne sortir de vôtre maison que lors que la nécessité des affaires, ou les devoirs de la pieté vous y contraindront, emploïez le loisir que vous donniez auparavant au jeu, & aux entretiens inutiles, emploïez, dis-je, ce loisir à vous entretenir avec Dieu de vos affaires les plus-importantes, à rappeller en vôtre memoire les desordres de vôtre vie, les dangers que vous avez couru, les graces que Dieu vous a faites. Examinez un peu la solidité ou la vanité des biens que vous avez aimez, que vous avez recherchez, que vous avez possedez; appliquez vous un peu à la lecture de ces livres de pieté qui sont remplis d'onction, qui parlent au cœur, comme des Evangiles, de l'Imitation de Jesus-Christ, de la Vie Dévote de Saint François de Sales. Je ne dis pas seulement que vous appercevrez bien-tôt un grand changement en vos mœurs, que vous verrez diminuër le nombre & la

griéveté de vos fautes, que vous commencerez à découvrir le chemin du ciel, & à reconnoître combien juſqu'ici vous en avez été éloigné. Mais j'oſe vous promettre que vous perdrez en peu de tems le goût de toutes les autres douceurs, que vous vous repentirez de vous être privé ſi long-tems du plus-grand plaiſir de la vie, que vous ne craindrez rien tant à l'avenir que d'être obligé de rentrer dans le tumulte, & que vous ne deſirerez plus rien au monde que de paſſer de ce repos temporel à celui de l'éternité que je vous ſoûaitte.

Fin du ſecond Volume.